

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

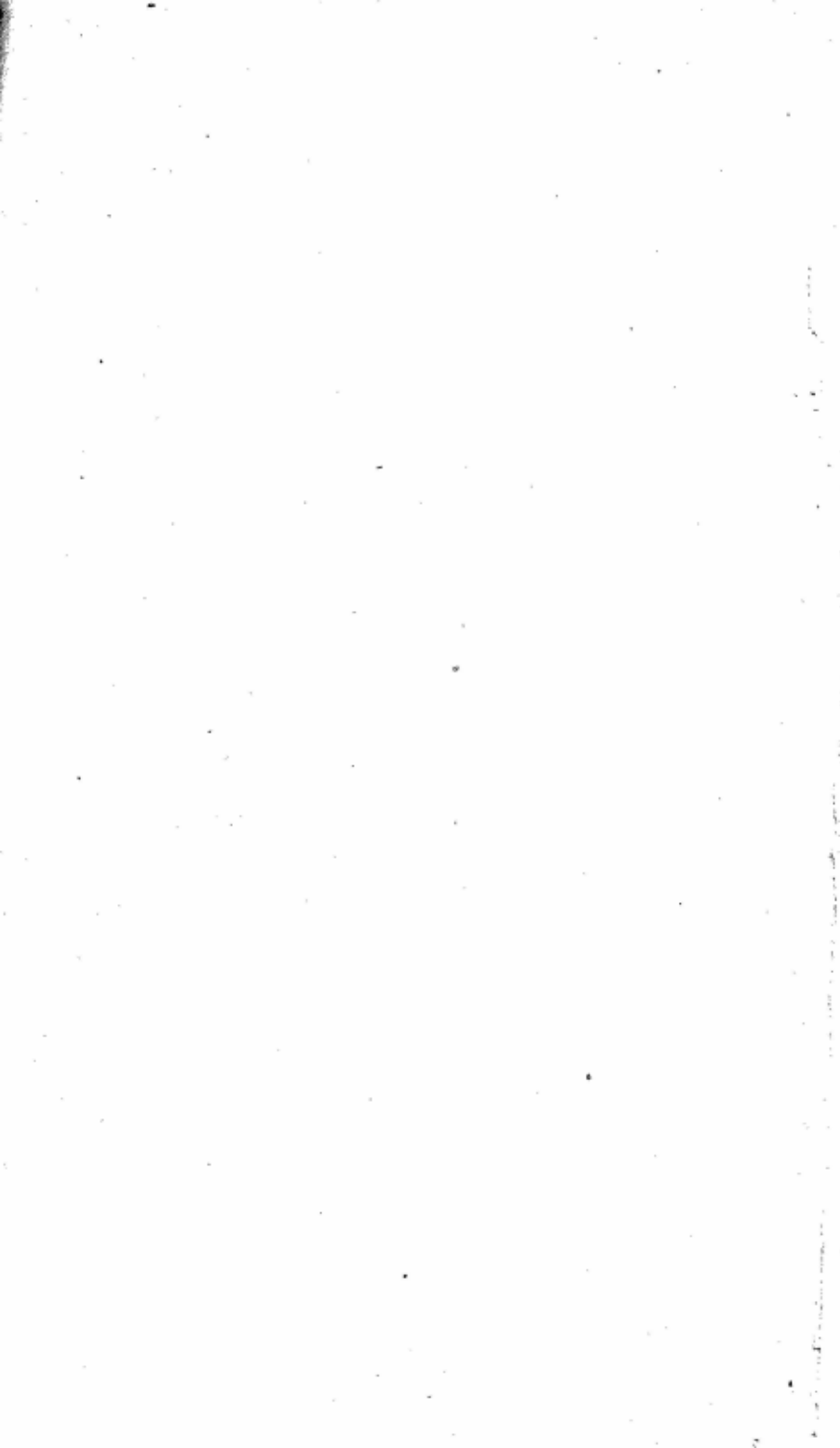
CALL No. 059.095/J.A
ACC. No. 26284

D.G.A. 79.

GIPN—S4—2D. G. Arch. N. D./57.—25-9-58—1,00,000.

~~A 450~~

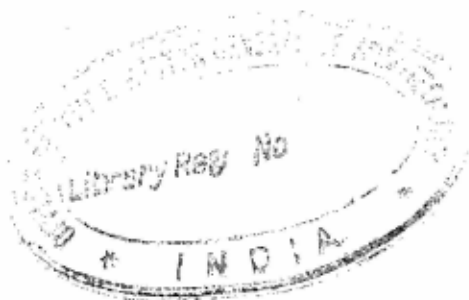




JOURNAL ASIATIQUE

— — — — —
ONZIÈME SÉRIE

TOME IX





JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES.

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

ONZIÈME SÉRIE

TOME IX

43251



059.095

J. A.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCQXVII

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 25284
Date 2.4.57
Call No. 659.695/J.A.

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1917.

LA FIN

DU MOYEN EMPIRE ÉGYPTIEN.

(Période comprise entre la XII^e et la XVIII^e dynastie.)

COMPLÉMENTS,

PAR

M. R. WEILL.

CHAPITRE PREMIER.

NOTES, OBSERVATIONS, RÉSULTATS DIVERS.

I

L'INVASION ET LE ROI SAUVEUR

DANS LA LITTÉRATURE DU NOUVEL EMPIRE :

LÉGITIMITÉ DE LA POURSUITE DU THÈME.

La première partie des précédentes recherches, consacrée à l'étude des « Hyksôs » dans la tradition égyptienne et dans l'histoire, a fini de paraître en 1911 dans le *Journal Asiatique*. Les discussions et les résultats qu'on y trouve n'ont encore donné lieu qu'à un très petit nombre de critiques publiées, et il est intéressant de noter, en ce qui les concerne, l'appréciation qu'Ed. Meyer a consignée, en 1913, dans la nouvelle édition de son *Histoire*. Il y est dit ⁽¹⁾ que l'ouvrage visé tient

⁽¹⁾ ED. MEYER, *Geschichte des Altertums*, I, II (2^e édit., 1913), § 303 n.

« toute la tradition concernant les Hyksôs pour une construction du type du schéma défini plus haut. . . (d'après le renvoi d'Ed. Meyer, il s'agit du schéma des *prophéties*); en réalité, les rois Hyksôs auraient appartenu à une dynastie basse-égyptienne, qui attirait les Asiatiques à son service et fut vaincue par les Thébains. De même, les témoignages de Hètsepsout et de plusieurs autres rois seraient des inventions, et aussi les indications des inscriptions de Toutanchamon et de Haremheb, concernant la restauration après le roi hérétique, et celles de Ramsès III sur les troubles antérieurs à l'avènement de son père. Avec cette méthode d'hypercritique on pourrait tout aussi bien, par exemple, rejeter de l'histoire de l'Islam la domination des dynasties turques et des Mongols, ou de l'histoire d'Angleterre la domination des Normands ».

Ce bref exposé paraît comporter, dans ses premières phrases, une contradiction assez singulière. Car, si nous croyons que les « rois Hyksôs » appartenaient à « une dynastie basse-égyptienne, qui attirait les Asiatiques à son service. . . », nous admettons, par là même, le caractère historique des « rois Hyksôs » et de la présence des Asiatiques en Egypte, et alors il n'est pas juste de dire qu'à nos yeux toute la tradition sur les Hyksôs est une « construction » suivant un type quelconque. A l'examen, toutefois, il apparaît qu'Ed. Meyer est seulement trop concis et mélange quelque peu des choses différentes. Frappé de nous voir mettre en évidence, dans les plus anciennes mentions du Nouvel Empire relatives à l'ennemi asiatique, des éléments littéraires empruntés aux « lamentations » de la période antérieure, dont les *Admonitions* du papyrus de Leyde et le *Désespéré* du papyrus de Berlin fournissent des échantillons caractéristiques, il est conduit, par une sorte de confusion ou d'extension abusive, à nous attribuer l'idée que l'histoire des Hyksôs est une œuvre de la même espèce, et comme le livre des *Admonitions* est rangé par lui,

d'autre part, dans la catégorie des prophéties⁽¹⁾, il arrive à donner à entendre, très bizarrement, que nous considérerions ladite histoire des « Hyksôs », elle aussi, comme une composition prophétique. On aperçoit, en outre, que dans sa tendance à croire que nous nions l'historicité des « Hyksôs », Meyer est surtout influencé par le souvenir de nos considérations sur le caractère fictif de l'histoire du bouleversement et du roi sauveur, toutes les fois qu'on la voit reparaître, après le début de la XVIII^e dynastie et jusqu'à la fin de la période du Nouvel Empire. Concernant cet épisode et sa réédition systématique en l'honneur des rois les plus divers, nos vues et nos conclusions ne paraissent à Meyer à aucun degré acceptables, et il les incrimine directement, dans le passage dont nous avons cité les termes, en disant qu'avec la méthode que nous avons suivie, on démontrerait avec la même facilité que le témoignage historique le plus certain est romanesque et illusoire.

Bien que formulé rapidement, le reproche est grave, et il est dangereux parce que la simplicité de ce raisonnement éliminatoire : « A ce compte, on pourrait démontrer que n'importe quoi n'a pas eu lieu réellement », est de nature à tenter une foule d'esprits attachés aux conceptions historiques qu'ils ont toujours connues. Il est donc nécessaire de répondre. Nous le ferons avec le plus de précision qu'il nous sera possible.

Supposé, d'une manière générale, que nous ayons sous les yeux deux témoignages documentaires de dates différentes, mais analogues entre eux et comportant la relation d'événements similaires, indiqués comme s'étant accomplis à des époques différentes dans une relation et dans l'autre, cela suffira-t-il pour qu'on ait le droit de croire qu'un « thème » s'est transmis et que le récit, l'une des deux fois au moins,

⁽¹⁾ *Ibid.*, § 297.

n'est pas historiquement véritable? Cette explication des choses sera très hasardeuse si nous n'avons trouvé de part et d'autre, comme élément commun, que le « thème » lui-même, c'est-à-dire un canevas narratif plus ou moins identiquement reproduit, une succession d'événements plus ou moins analogues et combinés de manière plus ou moins semblable dans le premier texte et dans le deuxième. Pour conclure à une parenté purement littéraire des textes, il faut des indices plus précis, et, suivant les cas, il pourra s'en présenter de toutes sortes. Il pourra se faire, par exemple, que la relation du même épisode soit reproduite, non pas deux fois, mais cinq ou six fois, toujours pareille à des époques très diverses, et il ressortira de là qu'apparemment on est en présence d'un fait de reproduction littéraire traditionnelle, parce qu'il n'est pas vraisemblable que des événements identiques se soient réellement déroulés ainsi à plusieurs reprises, et que toujours on les raconte dans les mêmes termes. Un bon exemple de recommencements narratifs de cet ordre est fourni par les textes royaux du temps des Ptolémées, où l'on trouve une certaine histoire d'images des dieux emmenées prisonnières en Asie, et rapportées par le Pharaon restaurateur : cet épisode, d'abord raconté en l'honneur de Ptolémée Soter, est repris pour Philadelphie, puis pour Évergète, en plusieurs documents, puis pour Philopator, et plus tard encore on le voit reparaître dans un conte dont le héros est le roi Bokchoris. Il est tout à fait évident que la *reconquête des images divines* est un simple « cliché » qu'on insère dans le discours des mérites du roi à l'époque ptolémaïque ⁽¹⁾.

Ce qui fait, toutefois, la certitude de la transmission d'un « thème », de la filiation purement littéraire des documents

⁽¹⁾ Pour ce thème des images enlevées et reconquises et son emploi banal à l'époque grecque, voir ce qui est dit brièvement chez nous, précédemment *Hyksôs*, section I, chap. II, et se reporter à BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, I, p. 105, n. 3; IV, p. 303.

dont ce thème fait la substance, ce n'est pas tant la réapparition fréquente des témoignages d'un même type, ni l'uniformité de la narration dans ses lignes principales, que le retour de certains détails caractéristiques, trop spécialement *textuels* pour que leur rencontre puisse être fortuite, notamment certains noms propres, noms de lieux, de peuples ou de personnes. Voici l'histoire qui nous intéresse principalement ici, celle des étrangers dévastateurs et du roi sauveur qui les expulse. Qu'une pareille opération ait dû être effectuée, réellement, par de nombreux Pharaons du Nouvel Empire chacun au début de son règne, cela serait étrange, cela est nettement invraisemblable, mais on n'aurait pas le droit de dire que cela est impossible. Ce qui est impossible, c'est que les ennemis qu'on expulse — *Asiatiques*, ou *Apopi*, ou encore la *calamité*, ou les *Malades* ou *Impurs*, par suite du contre-sens progressif dont nous avons expliqué le mécanisme — se retrouvent, obstinément, soit à *Avaris* : histoire de Skenenre Tiouâ du papyrus Sallier, histoire de Kamès de la planchette Carnarvon, texte d'Hatshopsitou, histoire de Thoutmès III et histoire d'Aménophis et Ramsès III de plusieurs documents hiéroglyphiques perdus, qu'on utilisa pour fabriquer des récits de l'Exode et qui parvinrent à Manéthon sous cette forme, — soit à *Sharouhen* (Thoutmès III au début des *Annales*). Le retour fréquent de la mention d'*Avaris* est le caractère qui démontre que l'extermination des envahisseurs est une action fictive, dont on fait honneur au roi par convention pure et de manière en quelque sorte rituelle. Gardons-nous d'oublier, maintenant, qu'*Avaris* et *Sharouhen* sont des places très réelles sur les confins du Delta oriental, et que le roi Ahmès les conquiert très réellement au cours de la longue guerre qui remplit ses premières années : la campagne victorieuse d'Ahmès, qui ouvre l'histoire de la grande Égypte des dynasties thébaines, est le point de départ historique de cette légende d'*Avaris* et de *Sharouhen*.

qui devait être convertie, si singulièrement, en un thème laudatif pour les rois du Nouvel Empire. Nous avons expliqué cela au cours des études antérieures; nous avons reconnu aussi qu'*Avaris* et *Sharouhen* ne sont pas les seuls éléments historiques utilisés dans les relations illusoires du Nouvel Empire et des temps suivants, où paraissent, dans les mêmes conditions, la domination des Asiatiques en Égypte et la défaite momentanée des indigènes : à quelques déformations près, tout cela a été historique une fois, et une fois seulement, immédiatement avant les fondateurs de la XVIII^e dynastie ⁽¹⁾.

II

L'HISTOIRE DU ROI SAUVEUR MISE AU TEMPS DE LA XII^e DYNASTIE, ET LES ORIGINES DE LA PRÉDICTION DANS LA LITTÉRATURE ÉGYPTEIENNE.

Avant de quitter l'histoire de l'invasion et du roi sauveur, il est encore nécessaire d'indiquer que ce récit habituel, transposé en déclaration triomphale pour tous les rois du Nouvel Empire, a fort bien pu, en même temps et dans une direction toute différente, être emprunté pour des *relations illusoires* d'un autre ordre, de la catégorie du roman ou du conte pseudo-historique. Puisqu'on faisait honneur de l'expulsion des étrangers à l'Aménophis ou au Ramsès régnant, quel qu'il fût, il était également possible de reprendre la même histoire narrativement, et l'attribuant à quelque roi des temps anciens déjà solidement installé dans la tradition légendaire : l'épisode de l'invasion et de la restauration n'avait plus de date, il flottait dans la tradition sans attache historique définie et avait pro-


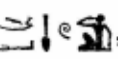
⁽¹⁾ Voir pour tout cela, chez nous, *Les Hylksés, passim*, et notamment le résumé qui fait l'objet du chapitre III de la section II.

bablement perdu toute signification historique un peu nette, de sorte que les adaptateurs avaient toute facilité pour le placer à quelque distance que ce fût en arrière aussi bien qu'en avant du début du Nouvel Empire.

C'est ainsi, à ce qu'il semble, que dans une œuvre de l'époque ramesside, on fit du conte de l'invasion et du roi sauveur une histoire de l'avènement au trône du fondateur de la XII^e dynastie. Il serait profitable que nous fussions moins parcimonieusement renseignés sur ce célèbre *papyrus Golenischeff*, de Petrograd, dont on sait seulement⁽¹⁾ qu'il s'y trouve plusieurs compositions distinctes à la file, un traité de morale qui remplit les pages 1 à 6 du livre, puis une histoire assez obscure où paraissent les Asiatiques, l'Égypte du Nord, des ennemis, des combats, le roi Khiti, et qui va jusqu'à la page 12, après quoi commence le récit qui nous intéresse et qui tient la fin du livre jusqu'à sa page 18. C'était, dit le texte, au temps du roi *Snofrou*, qui, ayant exprimé le désir d'entendre des histoires, se vit amener un savant homme, un prêtre de Bastit nommé *Nofir-her*, possesseur d'un livre qu'il déroula devant le roi et dont il fit une longue lecture; il y était question d'une année de famine, puis d'une incursion des Asiatiques, et, pour mettre fin à tous ces malheurs, de l'arrivée au trône du roi *Ameni*, fils d'une Nubienne, né à Nekhen, vainqueur des ennemis et dévastateurs du pays, Asiatiques (*Amou*), Lybiens et autres rebelles, constructeur du « Mur du Prince afin de ne pas laisser pénétrer les Asiatiques en Égypte⁽²⁾ ».

(1) Très brièvement résumé par GOLENISCHEFF dans *Ä. Z.*, 14 (1876), p. 107-111; un mot encore de GOLENISCHEFF dans *Rec. de travaux*, 15 (1893), p. 88-89. Un fragment du livre sur un ostrakon publié par RANKE dans GRESSMANN, *Altoriental. Texte und Bilder*, I, p. 204 et suiv.

(2) On a signalé souvent que la mention de ce *Mur du Prince* se retrouve, en termes identiques, dans l'histoire de Sinouhit, d'où il paraît effectivement ressortir que cette fortification barrait ou surveillait la route d'Asie dans le ouadi Toumilat.

Le roi *Ameni*,  , paraît bien être un des Amenemhat connus, non forcément Amenemhat I^{er} comme dit Ed. Meyer⁽¹⁾, mais certainement un des grands rois de la XII^e dynastie⁽²⁾; de sorte que dans l'esprit du scribe ramesside, c'est une histoire du temps passé que celle où le roi intervient de cette manière. On est bien obligé d'admettre, cependant, et le scribe lui-même était obligé d'admettre que dans l'organisation de son roman, l'histoire d'Ameni était racontée au futur, puisqu'il en était donné révélation à Snofrou, le Pharaon memphite de la très antique époque. Mais ce n'est qu'un détail de forme narrative. L'important est qu'on trouve, dans cette œuvre de la XX^e dynastie, la relation d'une restauration par les soins du roi sauveur avec toutes ses circonstances caractéristiques, la misère dans le pays, les Asiatiques et autres étrangers envahisseurs, et que le roi sauveur, cette fois, soit un Amenemhat de la fondation du Moyen Empire. Tout cela, malheureusement, nous ne pouvons guère que le supposer et l'induire, dans l'ignorance où nous restons de la presque totalité du texte.

Une circonstance d'un autre ordre, toutefois, est claire et certaine dans le récit, c'est l'intervention d'une prédiction : comme nous venons de le dire, les révélations du prêtre Nofirher à Snofrou sur l'histoire de l'avènement d'Ameni, concernent forcément l'avenir, et son mystérieux rouleau était un livre de prophéties. Par ce caractère, le conte de Snofrou et de Nofir-her s'apparente remarquablement avec une autre composition de la XX^e dynastie, celle qui fait l'objet principal du conte de Kheops et des magiciens, au bien connu papyrus

⁽¹⁾ Ed. MEYER, *Gesch. d. Altertums*, I, II (édit. de 1913), § 280 n., 297 n.

⁽²⁾ Sur *Ameni*, nom royal de la XII^e dynastie, porté notamment par Amenemhat III, voir chez nous, précédemment, *Monuments et histoire etc.*, chap. II, § 1.

Westcar. L'analogie des deux affabulations est signalée depuis longtemps⁽¹⁾; au papyrus Westcar, au lieu d'être Snofrou, le roi est Kheops, son successeur immédiat, et tout comme dans l'autre histoire, il veut que des choses merveilleuses lui soient racontées; divers lettrés paraissent devant lui, qui lui rendent compte d'épisodes extraordinaires accomplis au temps de plusieurs rois antérieurs, jusqu'à ce qu'un autre familier des choses cachées prenne la parole pour informer le roi de circonstances plus immédiates et d'un caractère beaucoup plus intéressant pour lui, parcequ'elles annoncent l'arrivée au trône des rois qui viendront après Kheops lui-même et ses successeurs les plus proches. La révélation est prophétique au moins en partie, comme on voit. En dehors du fait commun de l'emploi de cette forme d'exposé, une analogie plus profonde entre les histoires de Westcar et de Golenischeff ressort du rapprochement de l'objet principal du récit de part et d'autre : au papyrus Westcar, l'avènement miraculeux des rois de la V^e dynastie; au papyrus Golenischeff, l'avènement glorieux des Amenemhat de la XII^e.

Il nous faut considérer avec attention ces exemples d'intervention de la prédiction dans des récits du Nouvel Empire. Nous avons expliqué, précédemment, que la *prophétie* était apparue dans la littérature égyptienne à une époque relativement tardive, qu'elle existait certainement au IV^e siècle avant J.-C. et qu'on ne pouvait savoir à quel moment, au juste, et sous l'influence de quels événements, la forme littéraire qu'elle représente s'était constituée⁽²⁾. Ce que nous avons dit n'est tout à fait exact, on le voit maintenant, que si on limite la

(1) Voir notamment MASPERO, *Contes populaires*, 3^e édit., p. 23, qui restitue le début perdu de l'histoire du papyrus Westcar d'après le début, certainement très semblable, du papyrus Golenischeff. Voir également Maspero pour tous autres détails et bibliographies touchant le papyrus Westcar.

(2) Voir principalement, chez nous, *Hyksôs*, section I, chap. IV, § III, et *Synthèse historique* etc., section II, chap. IV.

considération de la prophétie aux œuvres d'une certaine espèce, la plus importante et la plus significative, à vrai dire, les compositions ayant pour objet la *prédiction de bonheur* qu'on opposait à la réalité d'un présent malheureux ou troublé à quelque point de vue. Mais la *prédiction* se rencontre dès l'époque thébaine⁽¹⁾ dans des conditions différentes et de nature plus simple, qui n'apportent point la révélation d'événements heureux à attendre, et dans lesquelles l'intervention d'un prophète est un simple procédé littéraire pour amener la narration d'événements d'ailleurs nettement situés dans le passé. Tout cela bien observé, on doit se demander s'il n'est pas possible que dans l'évolution littéraire on ait passé d'une forme à l'autre, en d'autres termes, qu'à un moment donné on ait emprunté l'artifice de la prédiction, simple forme narrative jusqu'alors, et qu'on l'ait vivifié en reléguant la *réalisation*, pour le lecteur, dans les confins de l'*avenir*, conformément à l'esprit des apocalypses que nous connaissons bien par leurs spécimens égyptiens d'époque tardive, l'histoire d'Amenopis et du potier, l'histoire de Bokchoris et de l'agneau. Mais les formes intermédiaires nous manquent, et ces dernières prophéties à tendance nationale, politique ou religieuse, sont extrêmement éloignées de l'antique prédiction qu'on pourrait dire *gratuite*, et dont l'épisode s'intercale dans un récit entièrement passé et achevé. Cette forme simple, connue de la littérature pharaonique ancienne, paraît se retrouver une fois, cependant, dans l'histoire manéthonienne du roi Amenophis et des Impurs; elle comporte, comme on sait, un épisode de prédiction de la forme purement narrative, qui pourrait remonter jusqu'au stade de l'élaboration des sources hiéroglyphiques.

⁽¹⁾ Rappelons qu'il faut laisser de côté, ici, les *Admonitions* du papyrus connu de Leyde, où plusieurs historiens veulent voir une composition prophétique, mais qui en réalité ne comporte rien de semblable : voir, chez nous, *Hyksôs*, section I, chap. 1.

III

UN RÉCENT MÉMOIRE

SUR LA PÉRIODE ENTRE LES XII^e ET XVIII^e DYNASTIES.



Dès 1912, rédigeant le premier fascicule du nouveau *Livre des Rois* qu'il élaborait de concert avec Burchardt, Max Pieper avait été conduit à faire quelques remarques sur les rois de la période qui nous intéresse⁽¹⁾. Il vient de leur donner une suite sous la forme d'un mémoire plus développé, touchant l'histoire de la « XIII^e dynastie »⁽²⁾, qu'il nous faut examiner de manière à pouvoir conférer la méthode et les résultats de l'auteur avec les nôtres.

Pieper dit un mot, d'abord, du papyrus de Turin et de la mise en ordre des fragments, sur laquelle tout le monde est d'accord à cette heure⁽³⁾. Touchant le premier roi de la « XIII^e dynastie », *Khoutaouire* au papyrus, il indique, très sagement, que le scribe a dû oublier le signe \dagger , la véritable écriture du nom de ce roi nous étant connue par les papyrus de Kahoun. Il signale, non moins justement, et tout à fait d'accord avec ce que nous avons exposé précédemment nous-même, que le

⁽¹⁾ Ces observations de PIEPER ont été signalées précédemment par nous, *Les Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § II, I et J. Voir aussi PIEPER dans *Ä. Z.*, 50 (1912), p. 120-121, et BURCHARDT et PIEPER, *Handbuch d. aeg. Königsnamen*, I (1912).

⁽²⁾ PIEPER, *Untersuchungen zur Geschichte der XIII. Dynastie*, dans *Ä. Z.*, 51 (1914), p. 94-105.

⁽³⁾ Un peu plus loin, il reprend la discussion de l'ordonnance des colonnes X, XI et XII du papyrus, toujours en complet accord avec les règles de rangement universellement acceptées aujourd'hui. — Le rangement des fragments du papyrus a donné lieu, postérieurement à 1900, à d'assez importantes discussions, dont nous avons résumé l'histoire précédemment, *Synthèse historique* etc., section II, chap. III.

Sekhemre-*Khoutaoui* Sebekhotep si longtemps admis au papyrus n'est pas à lire ainsi, et que le nom solaire qu'on rencontre à cette place paraît être le même que celui que porte le papyrus de Vienne jadis signalé par Brugsch⁽¹⁾. En ce qui concerne la lecture du nom, nous savons qu'elle est très probablement *Sekhemre-Gergtaoui*; mais Pieper n'en juge pas de même. Examinant le papyrus de Vienne, en 1904, il s'était rangé à la lecture *Sekhemre-Aptaoui* (avec ) qui est celle que Brugsch, en tout premier lieu, avait indiquée, et qu'avait acceptée Wiedemann⁽²⁾; aujourd'hui il déclare indubitable, notamment au papyrus de Turin, une lecture *Sekhemre-Houtaoui*, . Ces divergences n'influent en rien sur les considérations historiques.

Voici qui est plus important. Pieper entreprend de classer les rois *d'après les groupes naturels de noms royaux*, invoquant, à l'appui de la méthode, les groupes de noms si caractéristiques que possèdent la XII^e dynastie et la XVIII^e, et tout à fait dans le même esprit qui nous dirigeait nous-même, au moment où nous discutons le principe d'un pareil classement d'après les caractères nominaux. Dans l'application, toutefois, Pieper procède d'une manière fort différente de la nôtre. Au lieu de considérer d'abord les noms divins, il commence par porter son attention sur les noms personnels, ou de deuxième cartouche, ce qui lui donne immédiatement deux grands groupes différenciés, celui des *Sebekhotep* et *Nofirhotep*, et celui des *Antef* et

⁽¹⁾ Voir précédemment, chez nous, *Monuments et histoire* etc., chap. 1, § IV. Ce n'est pas la première fois que les observations de Pieper suivent et reproduisent les nôtres à courte distance; il en a été ainsi déjà à propos de Skenenre Tiouâ et de *Toutinaïos* (renvois de la note 1 de la page précédente). Les rencontres de ce genre sont très heureuses; elles fournissent une sorte de garantie de la justesse des résultats obtenus d'abord.


⁽²⁾ PIEPER, *Die Könige Aegyptens zwischen...*, 1904, p. 30; WIEDEMANN, *Aeg. Geschichte*, 1886, p. 277; BRUGSCH dans *Ä. Z.*, 1876, p. 3 (*Hieratischer Papyrus zu Wien*).

Sebekemsaf. Il s'occupe, d'abord, de la famille des Sebekhotep et Nofirhotep, dans laquelle la forme des noms solaires permet de séparer trois sous-dynasties, constituées, d'après le tableau même de l'auteur, de la manière suivante :

I.	Sekhemre-Khountaoui Sebekhotep
	Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep
II.	Khasekhemre Nofirhotep
	Khanofirre Sebekhotep
	Khahotepre Sebekhotep
	Khaankhre Sebekhotep
III.	Mersekhemre Nofirhotep
	Merhotepre Sebekhotep
	Merkaoure Sebekhotep
	Merankhre Mentouhotep

Dans le premier sous-groupe, Pieper transcrit les noms solaires, non pas avec l'élément *Sekhemre* en tête, comme il est nécessaire, mais en faisant passer *re* à la fin : *S'hm-hw-tswj-r^c*, *S'hm-swd-tswj-r^c*, suivant une manière de lire dont nous avons montré l'impossibilité⁽¹⁾, et à laquelle il se tiendra, bien entendu, pour ce qui concerne les noms solaires des Antef et Sebekemsaf. Mais il y a beaucoup plus grave, ici, qu'une simple question de lecture. Qu'est-ce que ce *Sekhemre-hw-tswj Sebekhotep* que Pieper inscrit au premier rang du tableau? On voudrait croire à une erreur de transcription, reconnaître en lui le *Sekhemre- — — Sebekhotep* dont Pieper lit ainsi le nom, à la l. 19 de la colonne VII du papyrus et au papyrus de Vienne. Mais non; Pieper ne nous laisse pas nous y tromper, il spécifie bien que de ses trois sous-dynasties, celle qu'il a inscrite en tête est effectivement la première chrono-

⁽¹⁾ Voir, précédemment, *Monuments et histoire* etc., chap. 1, § 1. Rappelons que le vrai mode de lecture était déjà connu de Chabas, que Steindorff le suivait dès 1895, et qu'Ed. Meyer s'y est rallié en 1909.

giquement, parce que les documents de Kahoun nous assurent que Sekhemre-Khoutaoui a été le successeur le plus proche de la XII^e dynastie. Le roi qui arrête notre attention, le premier du tableau de Pieper, est donc bien, dans l'intention de l'auteur, un Sekhemre- , et nous avons alors la grande surprise de voir que Pieper lui attribue un nom de Sebekhotep dans le deuxième cartouche. Incompréhensiblement, l'auteur retombe ici dans une très ancienne confusion dont nous avons fait l'histoire⁽¹⁾; signalée et rectifiée depuis plus de trente ans, on pouvait la croire devenue inoffensive, les tableaux antérieurs de Pieper lui-même en sont indemnes, et voilà qu'elle reparait sous sa plume ! Il suit de là, malheureusement, des conséquences sérieuses.

L'imaginaire Sekhemre-Khoutaoui Sebekhotep, en effet, une fois placé en tête de la liste chronologique d'après le témoignage des papyrus de Kahoun, entraîne avec lui Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep préalablement inscrit dans la même « sous-dynastie » ; et cette sous-dynastie I, une fois fixée de cette manière, il faut la faire suivre immédiatement du sous-groupe II, Sekhemre-Souaztaoui étant voisin de Khasekhemre et de Khanofirre d'après les caractéristiques analogies de leurs scarabées *paternels*. Dès lors, le sous-groupe III ne peut trouver place qu'après II, et l'ensemble de la combinaison qui résulte de tout cela est en concordance avec le papyrus lui-même, où l'on trouve Sekhemre-Souaztaoui, Khasekhemre et Khanofirre en succession immédiate au bas de la col. VII, suivis, aux premières lignes de la col. VIII, par Khahotepre, Mernofirre, Merhotepre et Mersekhemre.

La grosse erreur qui est au point initial de ce tableau n'empêche pas, comme on voit, ses éléments subséquents d'être bien placés les uns par rapport aux autres : Sekhemre-

⁽¹⁾ *Monuments et histoire etc.*, chap. I, § IV.

Souaztaoui est bien le prédécesseur immédiat des Kha-[X]-re, et les Kha-[X]-re, nous le savons, sont immédiatement suivis des Mer-[X]-re. Ce n'est point là, c'est au début que la véritable chaîne historique est coupée, par suite de l'obligation où l'on s'est mis d'inscrire Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep à côté d'un Sekhemre-Khoutaoui Sebekhotep fictif, considéré lui-même comme successeur immédiat de la XII^e dynastie; car Sekhemre-Souaztaoui, ainsi placé, est irrémédiablement séparé de ses voisins naturels, les autres rois *Sekhemre*, qui le précèdent immédiatement dans l'ordre historique tel qu'il s'est imposé à nous d'autre part.

Ces rois Sekhemre désunis de Souaztaoui, Pieper les trouve rassemblés dans la deuxième de ses grandes dynasties, celle des *Antef et Sebekemsaf*. Il les classe en sous-groupes, comme il avait fait pour la dynastie précédente, d'après les analogies des noms solaires; il considère en outre la parenté archéologique de leurs monuments, et leurs tombeaux de Drah abou'l Neg-gah⁽¹⁾. Comment, maintenant, la dynastie tout entière doit-elle être placée historiquement? On n'est pas libre de la considérer comme postérieure aux groupes, détaillés plus haut, des Sebekhotep et Nofirhotep, car les données généalogiques bien connues d'Elkab montrent que trois générations consécutives sont représentées par les rois dont les noms suivent⁽²⁾:

Sekhemre-Seshedtaoui Sebekemsaf,
 Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep,
 Khasekhemre Nofirhotep.

⁽¹⁾ Le plus grand nombre de ces tombeaux sont perdus, au contraire de ce que Pieper indique. Il est exact que le tombeau de Sekhemre-Seshedtaoui est retrouvé, et que Mariette a découvert, jadis, celui de Noubkhopirre Antef; mais les tombeaux de Sekhemre-Smentaoui Thouti, de Sekhemre-Ouahkhaou Rahotep, de Sekhemre-Apmat et de Sekhemre-Harhermat, comment Pieper peut-il dire qu'ils sont connus?

⁽²⁾ Voir chez nous, précédemment, *Monuments et histoire etc.*, chap. III.

Cela met l'historien dans une situation fort curieuse : Sekhemre-Souaztaoui, on l'a vu tout à l'heure, vient en tête de la « dynastie » des Sebekhotep et presque immédiatement après la XII^e dynastie, et il faut tout de même qu'au moins un roi de la « dynastie » des Sebekemsaf lui soit antérieur. Comment arranger les choses ? Pieper supprime toute difficulté, en concluant que *la dynastie des Antef et Sebekemsaf, et la dynastie des Sebekhotep et Nofirhotep, ont été simultanées et parallèles.*

Pieper semble ne pas avoir considéré que les Antef et les Sebekemsaf régnant à Thèbes même, tout comme les Sebekhotep, la simultanéité des deux familles est d'une impossibilité absolue. Pour appuyer l'idée de ce parallélisme, cependant, il se reporte au décret de Noubkhopirre Antef à Koptos, qui prononce cette curieuse malédiction contre tout prince qui donnera aide à un certain fonctionnaire banni : *il ne pourra pas devenir roi d'Égypte.* Les personnages visés, chaque *souten*, chaque *sekhem ar-f soutenir*, « pouvaient » donc devenir rois d'Égypte ? Plus haut, déjà, l'auteur, à propos de Souaztaoui, de Khasekhemre et de Khanofirre, qui nous font connaître leurs parents simples particuliers, avait remarqué qu'on pouvait arriver au trône, à cette époque, régulièrement, malgré une extraction non princière. L'observation tirée du document de Noubkhopirre Antef est du même ordre, et Pieper en déduit cette conclusion assez surprenante, qu'au temps qui nous intéresse, *l'Égypte était une monarchie élective.*

Il est inutile d'insister longuement sur le caractère abusif et injustifié d'une telle conception, et nous sommes assez renseignés sur les conditions de la royauté très divisée de l'époque des Antef, des Sebekemsaf et des Sebekhotep, pour interpréter la malédiction de Noubkhopirre de la manière simple qui est la plus naturelle et la plus convenable⁽¹⁾. Considéré dans

(1) Pour ce qui concerne le décret de Noubkhopirre Antef, voir chez nous, précédemment, *Monuments et histoire* etc., chap. IV, § 11; chap. VIII, § 11.

l'ensemble, cependant, le mémoire de Pieper ne semble guère nous apporter de lumières nouvelles; il faut seulement en retenir l'essai louable d'une classification historique d'après les faits historiques et les monuments, notamment d'après les groupes naturels de noms royaux. Dans l'exécution, l'auteur a échoué, gravement perturbé, à ce qu'il semble, par une erreur initiale portant sur un fait restreint, mais entraînant des conséquences dangereusement étendues.

IV

TABEAU DE LA CHAÎNE DES RELATIONS MONUMENTALES QUI ÉTABLISSSENT OU VÉRIFIENT LA SUCCESSION DES ROIS THÉBAÏNS DEPUIS LES PREMIERS ANTEF JUSQU'À LA VEILLE DU NOUVEL EMPIRE.

En opposition avec la combinaison impossible que Pieper nous propose et qu'on vient de voir, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la longue analyse faite au cours des précédentes études, sur la base des renseignements historiques positifs, des affinités archéologiques et des analogies des titulatures royales, ces divers éléments d'information toujours considérés ensemble. Aux résumés historiques donnés précédemment ⁽¹⁾, nous n'avons rien à ajouter. Mais l'histoire une fois établie, il ne sera peut-être pas inutile de mettre sous nos yeux, sous la forme d'un tableau succinct, une chaîne des relations qui confirment ou précisent le voisinage, de proche en proche, et l'ordre de succession des rois thébains de la période que nous avons étudiée. Non que les considérations antérieures doivent en tirer le bénéfice de quelque confirmation nouvelle; mais les liaisons de toute nature ressortiront plus

⁽¹⁾ *Synthèse historique* etc., section I, chap. I et II.

significativement, plus clairement, plus faciles à embrasser d'ensemble du haut en bas de l'échelle des contacts historiques dont elles sont les témoignages. Tous les rois ne figureront pas dans le tableau qu'on va voir, qui n'est pas une liste pharaonique intégrale, mais une suite de repères chronologiques bien ordonnés, une sorte d'axe historique auquel les rois omis devraient être figurés comme reliés par des branches latérales : c'est ainsi que Sekhemre-Apmat entraîne avec lui Sekhemre-Harhermat, son prédécesseur probable, que Sekhemre-Ouazkhaou a pour voisins obligés Sekhemre-Nofirkhaou Oupouait-emsaf et Sekhemre-Ouahkhaou Rahotep, qu'à côté de Sekhemre-Seshedtaoui nous aurions à inscrire Sekhemre-Smentaoui Thouti et Sekhemre-Sankhtaoui, qu'autour de Khanofirre il faudrait accrocher en grappe, avec Aouabre Hor, avec Khahotepre Sebekhotep, leurs nombreux contemporains égyptiens ou « Hyksôs » dont nous connaissons l'existence. Dégagée des attaches de ces fils latéraux, la chaîne centrale des relations se présente ainsi qu'on le voit à la page suivante.

Pour compléter ce tableau, il faudrait encore le *relier* aux repères les plus voisins en avant et en arrière. Plus haut que les Antef on trouve, comme repère pouvant jouer ce rôle, le nom de Sekhemre-Khoutaoui, qu'on sait avoir été le premier successeur de la XII^e dynastie, et qui ne peut précéder de très loin les autres Sekhemre de la série principale. Du côté de la XVIII^e dynastie, la liaison s'établit par plusieurs voies différentes : d'abord, la considération des « Hyksôs » de la première époque, contemporains bien connus de Khanofirre, prédécesseurs immédiats des Apopi-Khian qu'on peut considérer comme contemporains des Mer-[X]-re de Thèbes et qui ont été en guerre, à la fin, avec Skenenre Tiouâ; plus précisément, les relations de certains noms solaires tels que celui de *Nematre*, « Hyksôs » caractérisé du temps de Khanofirre, rencontré d'autre part sur de petits monuments mixtes avec

un certain *Nofirkare* (ou *Nofirre*), dont le nom reparait sur un monument mixte d'une autre sorte avec celui d'un Pharaon

Sekhemre-Apmat Antef-à...	Grandes analogies de leurs cercueils. Noubkhopirre est le frère et successeur de Sekhemre-Apmat.....	Grandes analogies entre un coffre de Sekhemre - Apmat et le coffre d'un roi Sebekemsaf. Noubkhopirre a pour femme une reine Sebekemsaf.
Noubkhopirre Antef.....		
Sekhemre-Ouazkhaou Sebekemsaf.....	Un fils de Ouazkhaou, nommé Sebekemsaf, a peut-être été son successeur Seshedtaoui.....	
Sekhemre - Seshedtaoui Sebekemsaf.....	Appartiennent chronologiquement à deux générations consécutives. Seshedtaoui n'a pas de fils, et Souaztaoui est d'extraction non princière. Apparition du nom de <i>Aouhetabou</i> , porté par une contemporaine de Seshedtaoui, puis par la mère, une fille et une nièce de Souaztaoui.	
Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep.....		
Khasekhemre Nofirhotep....	Frères de père et de mère. Un monument mixte à leurs noms. Grande analogie de leurs scarabées du père et de la mère.	
Khanofirre Sebekhotep.....	Un scarabée mixte à leurs noms.	Grande analogie de certains scarabées de Khanofirre et de Mernofirre.
Khaankhre Sebekhotep....		
Mernofirre Ai.....	Analogie des scarabées.....	Analogies des statues, principalement d'une statue appartenant à Khanofirre ou à Khaankhre avec les statues de Mersekhemre.
Merhotepre Ani-Sebekhotep.		
Mersekhemre Nofirhotep....	Grandes analogies des statues de ces trois rois....	
Merkaoure Sebekhotep.....		

Ahmès (les deux rois sont *Souazeure Ahmès* et *Nofirkare Binpou*, ou bien *Souazeure Binpou* et *Nofirkare Ahmès*).

Les monuments mixtes jouent un rôle utile, comme on voit, dans ces chaînes de relations; nous venons de noter des mixtes Khasekhemre-Khanofirre, Khanofirre-Khaankhre, Nematre-Nofirkare (et Nofirre), Nofirkare-Souazenre (noms personnels Binpou et Ahmès). Rappelons que sur d'autres monuments analogues on rencontre Nematre avec Aouabre Hor (on sait, par ailleurs, que Aouabre et un Nematre sont proches voisins, et qu'Aouabre Hor est très voisin de Khanofirre), et Aouabre Hor avec le « Hyksôs » Khakare, de l'époque de Khanofirre, lui aussi. Au début de la XVIII^e dynastie, de la même manière, on trouve encore ensemble les noms de Nibpehtire Ahmès et de son fils Zeserkare Amenhotep I.

V

SUR L'EMPLACEMENT DES TOMBEAUX DES ROIS ANTEF ET SEBEKEMSAF DANS LA NÉCROPOLE THÉBAÏNE.

Dans un intéressant mémoire publié en 1915, H. E. Winlock⁽¹⁾ s'est attaché à restituer un tableau de la nécropole thébaine du Moyen Empire, telle que nous commençons à la connaître par toutes les fouilles récentes dont celles de Naville à Deir El-Bahri, de Carnarvon et Carter, de Spiegelberg et Newberry, de Petrie, dans la zone de Drah abou'l Neggah et de Gournah, sont les plus importantes. Parmi les précisions maintenant bien acquises sur la configuration et la topographie de cette vieille nécropole, une des plus remarquables concerne la situation des tombeaux des Antef de la XI^e dynastie, dont le groupe comprend ce tombeau d'*Antef aux chiens*, jadis découvert par Mariette, mais insuffisamment repéré et si fâcheu-

⁽¹⁾ H. E. WINLOCK, *The Theban necropolis in the Middle Kingdom*, dans *American Journal of Semitic languages etc.*, XXXII (fascicule 1, octobre 1915).

sement reperdu jusqu'aux découvertes modernes. D'autre part, on connaît maintenant la tombe d'Amenhotep I^{er}, découverte sur la colline même de Drah abou'l Neggah. Ces deux points, la tombe d'Antef aux chiens et celle d'Amenhotep I^{er}, sont intéressants pour nous parce qu'ils figurent dans la liste des dix tombeaux anciens inspectés, comme nous savons, par les enquêteurs du papyrus Abbott, et qu'en les comptant, nous possédons à présent, sur le terrain, quatre des dix monuments visités. Ne pourrait-on induire de la liste, dès lors, quelque indication sur la situation des tombeaux encore inconnus? Cela serait d'importance pour l'histoire et l'archéologie de la période qui nous occupe, car ces tombeaux, jamais trouvés ou perdus depuis une première découverte, sont ceux de Noubkhopirre, de Sekhemre-Apmat, de Skenenre, de Ouazkhopirre et d'un certain Ahmès au nom complexe.

Reprenons la liste, précédemment analysée ⁽¹⁾, du procès-verbal d'inspection qu'on trouve aux pages 2-3 du papyrus Abbott. Les tombeaux sont ceux de :

- | | |
|---|-------------------------------|
| 1. Amenhotep I ^{er} . | 6. Skenenre Tiouā. |
| 2. Antef aux chiens. | 7. Skenenre Tiouā (un autre). |
| 3. Noubkhopirre Antef. | 8. Ouazkhopirre Kamès. |
| 4. Sekhemre-Apmat Antef-ā. | 9. Ahmès-Se-Pa-ar. |
| 5. Sekhemre-Seshedtaoui Sebekem-
saf et la reine Noubkhas. | 10. Nibkheroure Mentouhotep. |

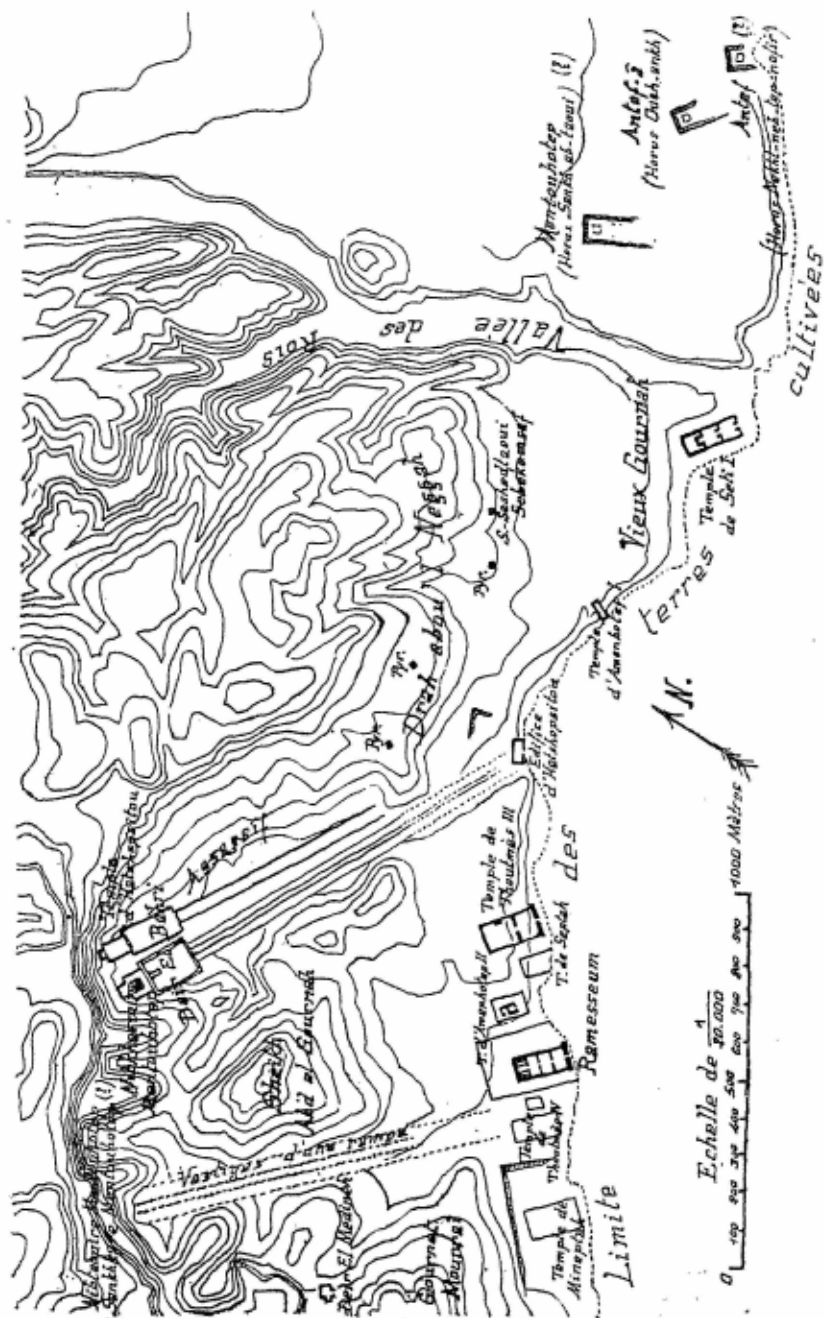
De cette série, les tombeaux actuellement connus sont ceux des n^{os} 1, 2, 5 et 10. Pour que les choses soient plus faciles à suivre, mettons sous nos yeux la carte sommaire de la nécropole thébaine qu'on trouvera ci-dessous; elle comprend toute la lisière de la montagne occidentale, jusqu'à hauteur de la crête de Deir El-Bahri, limitée à Deir El-Medineh, à gauche,

⁽¹⁾ Chez nous, précédemment, *Synthèse historique* etc., section II, chap. 1
§ Pièces judiciaires.

et s'étendant, à droite, jusqu'au delà de la Vallée des Rois, de manière à embrasser la totalité de la zone de Sheikh Abd el Gournah et de Drah abou'l Neggah. Les monuments portés sur cette carte ne sont pas seulement ceux du Moyen Empire, mais aussi les principaux de ceux de la période suivante jusqu'à la XX^e dynastie, de manière à donner une idée du terrain sur lequel les magistrats du papyrus Abbott opérèrent. Commençons par noter le n° 10 de leur liste, le tombeau de Nibkheroure, situé, comme on sait, au fond du cirque de Deir El-Babri, derrière la pyramide qui était l'élément le plus caractéristique du « vieux temple » déblayé par Naville, immédiatement à gauche du temple d'Hatshepsitou. Le n° 1, le tombeau d'Amenhotep I^{er}, est connu depuis peu de temps par la découverte de Carter; il est à Drah abou'l Neggah, exactement au nord du temple funéraire du même Amenhotep, lequel est situé sur la lisière des terres cultivées, à égale distance du temple de Gournah et de l'aboutissement des chaussées de Deir El-Babri⁽¹⁾. Le n° 5 est celui de Sekhemre-Seshedtaoui et de Noubkhas; nous avons relaté, précédemment, l'histoire de sa découverte⁽²⁾, au contact du tombeau de Nibamon, chef des greniers de Thoutmès III, à la base des dernières pentes de Drah abou'l Neggah, face à la plaine.

⁽¹⁾ Ce renseignement sur la situation du tombeau d'Amenhotep I^{er} — trop vague pour permettre de le placer précisément sur la carte — m'est apporté par une brève note de Winlock, mémoire précité, p. 37, n. 1; Winlock renvoie à *Journ. Eg. Arch.*, I, 216, dont je n'ai pas connaissance; mais la découverte de Carter est forcément récente, et postérieure aux travaux décrits, en 1912, dans les *Five years' explorations...* de CARNARVON et CARTER. En ce qui concerne le temple funéraire d'Amenhotep I^{er}, rappelons qu'il est connu depuis 1896; voir SPIEGELBERG, *Der Grabtempel Amenophis' I zu Drah-Abu'l-Neggah*, dans *Zwei Beiträge zur Geschichte und Topographie der Thebanischen Necropolis...*, 1898.

⁽²⁾ Voir, chez nous, *Monuments et histoire etc.*, chap. v, § III, et se reporter à MARQUIS OF NORTHAMPTON, SPIEGELBERG et NEWBERRY, *Report of some excavations in the Theban Necropolis* (1908), p. 13-15 et pl. II.



Le n° 2, enfin, le tombeau d'*Antef aux chiens*, est à une assez grande distance des précédents et dans un quartier tout autre de la nécropole; sa situation est pendant longtemps restée peu connue et comme oubliée, par suite d'une sorte de malentendu topographique qu'il est extrêmement utile de voir éclairci à l'heure actuelle.

On se rappelle que le tombeau de ce prince de la XI^e dynastie, *Horus Ouah-ankh, Fils du Soleil Antef-â* dans le cartouche, d'après les inscriptions de la stèle, — *Fils du Soleil An-â* dans le cartouche, au papyrus Abbott, par suite d'une omission de scribe, — fut découvert par Mariette; son emplacement est celui que notre carte indique, dans le groupe des tombes du stade le plus ancien de la XI^e dynastie, sur le grand replat qui borde la plaine, immédiatement au nord-est du débouché de la Vallée des Rois. Comme le fait observer Winlock, l'existence et l'âge de ce vieux cimetière sont connus depuis nombre d'années, grâce aux monuments qui en sont sortis et grâce, notamment, au fait que des fragments de la stèle même d'*Antef aux chiens* y ont été retrouvés, successivement, par Maspero, puis par Daressy; mais la localisation qui résulte de là pour le tombeau, jadis découvert par Mariette, se heurtait à une indication contradictoire de Mariette lui-même, qui, décrivant brièvement le monument dans sa *Lettre* bien connue de 1860, le plaçait, ainsi que d'autres tombes royales trouvées au cours de la même campagne, à *Drah abou'l Neggah*, c'est-à-dire, pouvait-on légitimement croire, dans la zone à gauche de la Vallée des Rois, en regardant la montagne, et non dans la zone plus à droite. Toutes choses bien élucidées, il apparaît à présent que Mariette prenait simplement l'appellation *Drah abou'l Neggah* dans un sens topographiquement trop large ⁽¹⁾; mais

⁽¹⁾ Corroboré par la définition que Mariette lui-même donne du site : « Drah-abou-neggah est une plaine qui comprend aujourd'hui une portion du désert,

pendant longtemps, cette désignation imprécise a provoqué et fait durer des confusions extraordinaires. Il fallait, par exemple, d'après la relation de Mariette, que l'*Antef aux chiens* ait été trouvé à Drah abou'l Neggah, et que son tombeau fût une pyramide en briques; or il existe, sur la lisière de Drah abou'l Neggah qui regarde le Sud, un certain nombre de petites pyramides de briques : on les considéra le plus souvent comme des vestiges du cimetière des Antef de la XI^e dynastie, malgré que ces pyramides de Drah abou'l Neggah appartenissent, en réalité, à la XVIII^e dynastie et à la XIX^e. Mieux encore, on recueillit chez Prisse les relevés d'une petite pyramide en briques étudiée par lui dans l'Assassif, on la transporta, par hypothèse, à *Drah abou'l Neggah*, pour en faire le tombeau d'un Antef de la XI^e dynastie, supposé détruit depuis l'époque des premiers relevés, tandis que le monument, aujourd'hui encore, existe bien réellement dans l'Assassif et qu'il est d'époque saïte⁽¹⁾.

Quant au tombeau véritable du vieil Antef, Horus Ouah-anekh, bien reconnu à présent à l'est de la Vallée des Rois, on n'est guère mieux renseigné qu'auparavant sur sa configuration, en raison de l'état de destruction complète des superstructures de tout le groupe funéraire dont le monument fait partie. Trois grands tombeaux — notre carte les indique —

un quartier de Gournah et des terrains en culture... » (*Lettre à de Rougé*, dans *Rev. archéologique*, 1860, II, p. 27).

(1) Le monument, épuré et vue d'ensemble, dans PRISSE, *Histoire de l'art égyptien*, I, pl. XLVI et texte, p. 378. La confusion que nous signalons, et que notamment a commise Maspero (voir sa reproduction de PRISSE dans *Égypte* [collection *Ars Una*], 1912, p. 103), se retrouvera chez nous-même, précédemment, *Monuments et histoire* etc., chap. IV, § II, à propos de la description du tombeau perdu de Noubkhopirre Antef. La pyramide de l'Assassif est définitivement remise en sa place par WINLOCK (*loc. cit.*, p. 14, 16), qui juxtapose de la plus irréfutable façon le vieux dessin de Prisse avec une photographie actuelle; Winlock fait observer, de plus, que le monument est correctement situé sur la carte de L. D., I, 94.

étaient établis non loin les uns des autres dans cette zone; chacun d'eux se présente comme une vaste cour rectangulaire, excavée à flanc de coteau et orientée « en profondeur », c'est-à-dire à la manière d'une avenue en tranchée pénétrant dans la montagne; dans la paroi du fond et dans les deux parois latérales s'ouvrent des chambres nombreuses; et au fond de la cour, sans contact avec les parois, s'élevait très probablement la pyramide en briques crues décrite par Mariette. Il est vraisemblable que Mariette n'a pas connu cette disposition d'ensemble; ayant dégagé la pyramide et trouvé la stèle, qui décorait une chapelle accessible, il n'a point déblayé la cour environnante; et concernant la chambre funéraire inconnue, il s'est toujours contenté de supposer qu'elle devait être dissimulée dans le roc, quelque part sous la pyramide⁽¹⁾. Aujourd'hui, nous sommes conduits à nous représenter les choses de manière toute différente; la pyramide construite au fond d'une cour excavée reproduit exactement, quoique dans des conditions très modestes, le somptueux dispositif de Nibkheroure à Deir El-Bahri, et il est infiniment probable que chez les vieux Antef, comme chez Nibkheroure lui-même, la chambre funéraire royale était organisée derrière la pyramide, au point médian du système de chambres souterraines qui prennent jour au niveau du sol de l'excavation périphérique.

De la tombe de Nibkheroure, à Deir El-Bahri, à celle d'*Antef aux chiens*, à l'est de la Vallée des Rois, il y a un espace de 3 kilomètres en ligne droite, et les tombeaux d'Amenhotep I^{er} et de Sekhemre-Seshedtaoui se placent dans l'intervalle. On

(1) A la description que donne Mariette dans sa *Lettre à de Rougé* citée précédemment (*Rev. archéologique*, 2^e série, II, 1860, p. 28-33), il faut joindre encore celle qu'on trouve, une quinzaine d'années après, dans une lettre de Mariette à Birch (*Trans. S. B. A.*, IV, 1876, p. 193); elle n'apporte nul détail nouveau, et rien de notable que la confirmation du fait que Mariette n'a pas étendu la fouille au delà du contour même de la pyramide.

voit que les dix tombeaux royaux mentionnés au papyrus Abbott ne formaient pas un même groupe topographique, une sorte de quartier de cimetière qui aurait été l'objet de l'inspection des officiers royaux. Ceux-ci, bien différemment, ont eu à se transporter d'un bout de la nécropole à l'autre; il y avait un certain nombre de tombes attaquées ou suspectes de l'avoir été, elles ont été visitées chacune en particulier, sans préoccupation des monuments voisins qui n'avaient point donné lieu à une observation du même genre. Il semble, dans ces conditions, qu'il soit difficile et bien problématique de fonder, sur la liste du papyrus, aucune conjecture topographique relative aux six tombeaux d'emplacement encore inconnu. On se rappelle, cependant, que l'un de ces tombeaux perdus, le n° 3 de la liste, celui de Noubkhopirre Antef, est sorti de terre à un moment donné; déjà violé et dépouillé en 1827, il fut découvert et dégagé à l'extérieur par Mariette⁽¹⁾, dont la relation désespérément insuffisante ne définit aucune situation précise, mais semble indiquer que ce tombeau de Noubkhopirre n'est pas voisin de celui d'Antef aux chiens; relisons le passage :

« J'ai reconnu⁽²⁾ à Drah-abou-neggah l'emplacement de sept tombes royales qui sont : — celles des rois Ra-noub-Kheper-Entef et Sevek-em-Saf, creusées à l'ouest de la plaine dans les flancs d'une colline; la tombe du premier de ces rois est un héli-speos, et la façade était ornée de deux obélisques; — celles des rois Entef II, Entef III et Entef IV, qui étaient des constructions élevées dans la plaine, avec portes toujours praticables. . . [suit la description de la pyramide et de la stèle d'« Entef IV », qui est Antef aux chiens]; — celle d'un roi Ahmès qui n'est ni l'Amosis de Manéthon, ni l'Ahmès si-peur du papyrus, ainsi que celle de la reine Aah-Hotep, toutes deux

⁽¹⁾ Voir pour tout cela, chez nous, *Monuments et histoire* etc., chap. IV, § II.

⁽²⁾ MARIETTE, *loc. cit.*, dans *Rev. archéologique*, 1860, II, p. 28-29.

arrangées selon le quatrième système, c'est-à-dire que les momies royales avaient été confiées à la terre sans aucun signe extérieur qui en révélât la présence. . . »

En somme, Mariette range ses sept tombes de « Drah-abou-neggah » en trois groupes distincts : Noubkhopirre et un certain Sebekemsaf *dans les flancs d'une colline*, puis trois Antef différents, dont le roi aux chiens, *dans la plaine*, enfin un roi Ahmès et la reine Ahhotep, dont les tombes seraient sans superstructure. Il est tout à fait impossible, et il serait bien intéressant de savoir où Mariette a trouvé ces deux dernières tombes royales, qui sont, à n'en point douter, celles d'où sont sortis, avec les cercueils de la reine Ahhotep I^{re} et de Kamès⁽¹⁾, les célèbres bijoux et autres objets précieux aux noms de Kamès et du roi Ahmès. Qu'est-ce, d'autre part, que le groupe précédent, celui des trois Antef ? Le roi *aux chiens*, l'Horus Ouah-anekh, étant bien localisé à l'endroit où notre carte l'indique, on est tout à fait tenté de croire que les trois tombeaux de Mariette sont ceux mêmes que l'on connaît aujourd'hui sur ce plateau bas, et dont l'un, très probablement, fut bien celui d'un autre Antef, l'Horus *Nekht-neb-tep-nofir*, fils et successeur de l'Horus Ouah-anekh. Pour ce qui concerne enfin le premier couple de rois, Noubkhopirre et Sebekemsaf, où sont leurs tombeaux, et ne serait-on pas dans la vérité en les cherchant dans ce quartier de la « XIII^e dynastie » que nous permettent de définir, aujourd'hui, les fouilles de Carter et d'autres, et qui remplit le bord sud de Drah abou'l Neggah, à partir des chaussées de Deir El-Bahri ? Le tombeau de Sekhemre-Seshedtaoui Sebekemsaf est lui-même dans cette zone, on le remarque ; est-ce Seshedtaoui, cet énigmatique *Sebekemsaf* que Mariette dit avoir découvert en même temps que

(1) Cercueil et momie de Kamès, non d'Ahmès comme l'avait cru Mariette ; voir chez nous, précédemment, *Les Hyksôs, Études et notes complémentaires*, S 11, F. *Le cercueil du roi Kamès au musée du Caire*.

Noubkhopirre, et la superstructure de la pyramide, entièrement détruite aujourd'hui, possédait-elle encore, au temps de Mariette, des vestiges de chapelle ou d'inscriptions reconnaissables ?

On voit que nous sommes en pleine hypothèse. Un sort étrange a voulu que la relation de Mariette fût aussi succincte et aussi obscure que le procès-verbal des enquêteurs du papyrus Abbott, et que nous ayons la même peine pour en retrouver les éléments dans les faits archéologiques, au fur et à mesure qu'ils se manifestent. Nous nous enfoncerions dans l'hypothèse davantage — et cela serait peut-être sans danger, mais sans grande utilité non plus à coup sûr — en suivant Winlock dans son idée, que l'ordre de la liste du papyrus Abbott est « itinéraire » : les magistrats thébains, ayant vu le tombeau d'Amenhotep I^{er} sur la colline de Drah abou'l Neggah, auraient passé de l'autre côté de la Vallée des Rois pour inspecter celui du vieil Antef, Horus Ouah-anekh, et cela fait, seraient revenus sur la berge occidentale ; avant d'arriver chez Sekhemre-Seshedtaoui Sebekemsaf, au bord inférieur de Drah abou'l Neggah, ils se seraient arrêtés chez Noubkhopirre, puis chez Sekhemre-Apmat, — qui seraient donc à chercher vers le niveau de Seshedtaoui, entre l'emplacement de sa pyramide et la Vallée des Rois — et au delà dudit Sekhemre-Seshedtaoui, se dirigeant vers le tombeau de Nibkheroure Mentouhotep, c'est-à-dire dans les fonds rocheux de l'Assassif ou sur le flanc de la colline qui en forme la berge, ils auraient trouvé le tombeau de Skenenre, puis celui de Ouazkhopirre, et celui d'Ahmès Se-Paar en dernier lieu. Mais tout cela est extrêmement incertain, et l'on comprend bien que les tombeaux qui nous manquent encore ne seront jamais restitués que par des fouilles intégrales et vastes, dans le périmètre de Drah abou'l Neggah et de l'Assassif, continuation des beaux travaux dont la succession a déjà fourni, outre les vestiges des vieux Antef du début de

été conduits, précédemment, par la rencontre du nom de *Aouhetabou*, qui appartient à la femme d'un contemporain de Seshedtaoui et à la mère de Souaztaoui⁽¹⁾. Quant au voisinage de Sebekhotep, fils de Noubhotepti, avec le roi Sekhemre-Souaztaoui, il apparaît comme extrêmement naturel, puisque Sekhemre-Souaztaoui est également un Sebekhotep, et qu'ainsi que le fils de Noubhotepti, il a pour parents de simples particuliers, Mentouhotep et la dame Aouhetabou que nous venons de dire. Est-il possible, maintenant, de localiser le nouveau roi de manière un peu plus précise?

De même que les scarabées *paternels* et *maternels* de Souaztaoui, on connaît ceux de ses successeurs Khasekhemre et Khanofirre, et l'on constate, par comparaison, que c'est surtout de ces derniers que se rapproche celui qui nous occupe, notamment par cette particularité que sur le scarabée *maternel*, le roi n'est désigné que par son nom de deuxième cartouche. Notre Sebekhotep inconnu doit donc être placé aussi près que possible de Khasekhemre, tout en n'étant pas à plus d'une génération de distance de Seshedtaoui : le mieux, pour cela, serait de l'intercaler entre Souaztaoui et Khasekhemre, et comme cette place pourrait justement être celle de ce proche voisin de Souaztaoui, le très peu connu Sekhemre-Gergtaoui Sebekhotep, on voit que l'identité du nouveau Sebekhotep avec Sekhemre-Gergtaoui le fixerait de la manière la plus heureuse. L'hypothèse de cette identité est de beaucoup la plus probable, car les autres Sebekhotep dont on ne connaît pas la mère, Khaankhre, Khahotepre, ceux de la famille des Mer-[X]-re, sont d'époque trop tardive pour qu'on puisse admettre, de l'un d'eux, que sa mère porte un nom du temps de Seshedtaoui et de Noubkhas.

Ce nom de Noubhotepti se rencontre encore ailleurs. Il est

⁽¹⁾ Voir le tableau qui fait l'objet du précédent paragraphe iv.

celui d'une reine dont nous possédons deux scarabées, l'un avec :



(à retourner symétriquement face à droite; sans encadrement) ⁽¹⁾



l'autre portant, en une seule colonne :
dans un encadrement spiraloïde ⁽²⁾.



face à droite,

Il n'est pas

probable que cette «Épouse Royale» soit la même personne que la mère du roi Sebekhotep, car ce dernier ne nomme sa mère que «Mère Royale»; et la différence des deux appellations paraît sérieuse et significative, car sur les monuments assez nombreux de Souaztaoui et de Khasekhemre où leurs mères Aouhetabou et Kemi sont nommées, elles ne sont jamais désignées que par le titre de «Mère Royale», absolument comme sur les simples scarabées *maternels*.

En ce qui concerne d'ailleurs la position historique de la reine Noubhotepi, il faut évidemment la mettre, elle aussi, au temps de Seshedtaoui ou dans son immédiat voisinage. De quel roi thébain fut-elle la femme? Nous connaissons un certain nombre d'autres reines de la même époque dont les attaches précises, comme celles de Noubhotepi, sont encore indéterminées; il y a la reine *Senbhenas*, citée précédemment à propos

(1) NEWBERRY, *Scarabs*, XII, 26; dans la collection Murch.

(2) NEWBERRY, *Scarabs*, XLIV, 13; dans la collection Murch. La même reproduction dans HALL, *Cat. of Egyptian Scarabs etc.*, I (1913), p. 21, n° 205, comme étant celle du scarabée n° 40699 du Br. Museum. L'identité des deux reproductions, avec certains détails accidentels et caractéristiques, ne permet guère de douter qu'il s'agit d'un seul et même objet. Ce n'est point la première fois que nous rencontrons un scarabée dessiné par Newberry dans la collection Murch, et publié par Hall comme étant au Br. Museum; le cas s'est présenté pour le scarabée de Tetankhre qu'on trouve dans NEWBERRY, *Scarabs*, X, 26, et HALL, *Catalogue etc.*, p. 25, n° 230. La collection Murch aurait-elle passé, au moins en partie, de Louqsor à Londres?

de monuments contemporains de Seshedtaoui; il y a les reines *Tesounofir* et *Anni* de certains scarabées qu'on verra à leur place, au cours des additions documentaires qui forment le chapitre III ci-après; il y a une reine *Noubemhat* qui paraît, en compagnie d'une Fille Royale *Sebekemheb*, sur la stèle d'un personnage dont la mère était une autre reine encore, *Ha-anekh-s*. Nous avons noté le monument à propos de cette dernière Épouse Royale, vraisemblablement contemporaine, d'après son nom, du *Ha-anekh-f* père des rois Khasekhemre et Khanofirre, et par suite appartenant à la génération antérieure, qui est celle de Sekhemre-Souaztaoui; il ne reste malheureusement de l'inscription qu'un fragment, et nous ne pouvons savoir dans quelle relation la reine *Ha-anekh-s* ainsi localisée était avec les princesses *Noubemhat* et *Sebekemheb*, dont on remarque seulement la grande analogie de leurs noms avec plusieurs de ceux de la famille de Noubkhas, surtout les noms de son frère *Sebekemhat* et de ses sœurs *Noubemheb* et *Noubemkhout*⁽¹⁾, qui sont vraisemblablement de la même époque : de telle manière que la rencontre des noms réunis de *Noubemhat*, *Sebekemheb* et *Ha-anekh-s* sur un même monument funéraire paraît simplement vérifier, une fois de plus, le voisinage historique des rois Seshedtaoui et Souaztaoui, dont les dates sont celles de deux générations consécutives.

Une vérification supplémentaire du même ordre peut encore ressortir de l'observation d'un nom propre, assez rare à cette époque, et qui paraît sous les règnes des deux rois qu'on vient de dire, le nom de *Mentouhotep*. On sait, par les monuments de Sekhemre-Souaztaoui, qu'un certain *Mentouhotep* fut son père;

⁽¹⁾ La correspondance est singulièrement frappante; on observe que les noms de *Sebekemheb* et *Noubemhat*, sur la stèle mutilée que nous signalons, pourraient être considérés comme tirés de ceux mêmes du frère et de la sœur de Noubkhas, *Sebekemhat* et *Noubemheb*, dont on aurait seulement interchangé les éléments terminaux.

mais une reine *Mentouhotep* a été la contemporaine, peut-être l'épouse du roi Sekhemre-Smentaoui Thouti, dont il y a tout lieu de penser que sa date est celle même de Sekhemre-Seshedtaoui, et l'on connaît, en plus, l'existence d'un *Mentouhotep* dont les parents (sa mère, une princesse Sebekemsaf, son père, un officier royal) vivaient au temps de ce roi Sekhemre-Seshedtaoui. Les divers personnages de ce nom se rangent, comme on voit, soit au temps de Seshedtaoui, soit dans la génération qui suit celle de Seshedtaoui, soit dans la génération qui précède celle de Souaztaoui; l'indication qui résulte de là, touchant le contact de Seshedtaoui et Souaztaoui, est tout à fait d'accord avec celles fournies par les observations analogues sur *Aouhetabou*, *Noubhotepti* et les autres noms dont nous venons de rappeler les rencontres.

VII

INDICES GÉNÉRAUX DE LA BRIÈVETÉ DE L'INTERVALLE QUI SÉPARE LA XII^e DYNASTIE DE LA XVII^e.

Au cours de ses grandes fouilles de Deir El-Bahri, Carter a découvert, sous les ruines du temple inférieur, un vaste tombeau utilisé par plusieurs générations et dont les cercueils et les objets d'offrande s'échelonnent sans discontinuité de la fin de la XII^e dynastie jusqu'au temps d'Hatshepsout et de Thoutmès III⁽¹⁾. Les conséquences très intéressantes qui résultent de cette situation ont déjà été signalées par Ed. Meyer⁽²⁾.

⁽¹⁾ CARNARVON et CARTER, *Five years' explorations at Thebes* (1913), p. 64-88.

⁽²⁾ ED. MEYER, *Gesch. d. Ägyptens*, I, II (2^e éd., 1913), § 298 n.

VIII

LE PAPYRUS DE TURIN :

QUELQUE LUMIÈRE SUR L'ORGANISATION DE LA LISTE ROYALE.

Dans toute la suite des études qui ont précédé, nous ne nous sommes point départi du principe de considérer comme historiques, seuls, les noms royaux fournis par les monuments contemporains, laissant de côté ceux qu'on ne rencontre qu'au papyrus de Turin, à la table de Karnak, ou dans d'autres documents postérieurs à l'époque des souverains cités. Ces documents, papyrus de Turin et autres, ont bien été analysés⁽¹⁾, mais une fois que l'histoire proprement dite était faite, et principalement au titre de l'histoire de la tradition ultérieure; auparavant, nous ne citons les documents hiéroglyphiques postérieurs qu'à l'occasion de la rencontre des noms monumentaux qu'on y trouve, au fur et à mesure que l'analyse monumentale nous mettait ces noms sous les yeux; et deux ou trois fois seulement, nous avons tiré d'une indication de ces documents postérieurs des conséquences historiques, dans quelque circonstance spécialement caractérisée, pour intégrer le titulature de Ouahabre Ia-ab d'après le papyrus de Turin, pour prendre en note le si remarquable Sekhemre-Gergtaoui Sebekhotep du papyrus de Turin et d'un papyrus de Vienne, et l'inscrire à côté de son parent Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep, pour enregistrer le Snekhtenre de la table de Karnak et de la table de Marseille et le mettre à sa place parmi les S-[X]-n-re de la famille thébaine.

Tout isolés qu'ils sont, cependant, les cas où nous avons agi ainsi indiquent et définissent une méthode : puisque nous avons

⁽¹⁾ Chez nous, précédemment, *Synthèse historique* etc., section II, chap. II et III.

accueilli Sekhemre-Gergtaoui Sebekhotep et Snekhtenre, à cause des frappantes analogies de leurs noms avec des noms monumentaux, pourquoi refuserions-nous d'accueillir, par exemple, Sankhenre Senbtou que le papyrus de Turin nous apporte, alors qu'on peut le mettre à côté d'un Souahenre Senbmaïou monumental? D'une manière générale, les noms des documents postérieurs ne sont pas inventés; authentiques historiquement, ou provenant de sources plus ou moins lointaines et plus ou moins illusoires, ces noms comportent toujours une certaine signification historique, qu'à l'analyse du document on peut espérer saisir. Plus sûrement, cette analyse intégrale d'une liste, conduite sur la base des similitudes nominales, des rencontres de noms monumentaux, et de la permanente observation des classements historiques déjà établis, doit nous permettre de pénétrer plus avant dans l'organisation de la liste elle-même, dans les principes de sa construction primitive. On se rappelle que nous avons déjà commencé, en ce qui concerne le papyrus de Turin; nous y avons reconnu les noms monumentaux, signalé quelques autres noms de structure caractéristique, et séparé, plus ou moins rigoureusement, des groupes historiques qui étaient peut-être délimités dans une forme documentaire antérieure. Il s'agit maintenant d'aller plus loin, d'évoquer tous les noms indistinctement pour essayer de reconnaître à quelles familles historiques ils se rattachent, pour les inscrire dans ces groupes historiques toutes les fois qu'il y aura une bonne indication dans ce sens, et pour voir, en fin de compte, si les groupes déjà reconnus au papyrus ne pourront être définis plus nettement ou d'autre manière.

Pour éviter quelques longueurs, nous passerons sur le dépouillement analytique, que l'on recommencera sans peine en se servant de notre tableau antérieur de la liste de Turin, en transcription et avec observations sur les noms, les monuments et les circonstances du classement. Nous donnerons simplement

le résultat de ce dépouillement, prenant, l'un après l'autre, les groupes de la classification historique monumentale, et notant, pour chaque groupe historique, les noms du papyrus qui se rattachent à lui : les noms nouveaux, seulement, point ceux déjà connus par les monuments eux-mêmes. Nous ferons intervenir dans ce petit travail la liste de Karnak, et noterons à leur place les noms nouveaux qu'elle nous apporte, dans les mêmes conditions que ceux du papyrus.

I. Premiers successeurs de la XII^e dynastie et prédécesseurs des Antef, en Haute ou en Basse-Égypte. Caractéristiques nominales : comprennent plusieurs S-[X]-*ka-re* (Sekhemkare X...; Sekhemkare Amenemhat-Senbef, Smenkhkare Mermashaou, Sbeka[?]*kare*), plusieurs S-[X]-*ab-re* (Snofirabre Senousrit, Sankhabre Ameni-Antef-Amenemhat), ont fréquemment, comme nom de deuxième cartouche, celui d'Amenemhat ou de Senousrit (on vient de le voir; il y a aussi Amenemhat-Sebek-hotep), ou bien un nom de simple particulier (Penten, Ougaf, Anab). Se rangent avec eux :

Comme S-[X]-*kare* :

Snofirkare de la table de Karnak,
Smenkare de la liste de Turin (n° 7),
Sankhkare de Turin (n° 78),
S...ouazkare Hori de Turin (n° 33);

Comme S-[X]-*ab-re* :

Sehotepabre de Turin (n° 4),
Sehotepabre de Turin (n° 8);

(Ces deux derniers personnages spécialement apparentés au souvenir d'*Amenemhat*, d'ailleurs, par la particularité de ce nom solaire.)

Comme Amenemhat ou Senousrit :

Amenemhat de Turin (n° 3);

Comme portant des noms de particuliers :

Ioufni de Turin (n° 5),

Ransenb de Turin (n° 14).

Y joindre, enfin, quelques noms mutilés dont certains pourraient être des formes S-[X]-ka-re ou S-[X]-ab-re :

Suoſir...re de Karnak,

Smen[ab ?]re de Turin (n° 86),

un autre *Smen*...re de Turin (n° 96),

Sousir...re de Turin (n° 97).

Se rassemblent ici, comme on voit, les n°s 3, 4, 5, 7 et 8 du papyrus. Les n°s 1, 2 et 6 — Re-Khoutaoui, Sekhemkare et Sankhabre — étant déjà connus, par les monuments, comme appartenant à la période historique visée, il ressort que les huit premiers rois de la liste semblent former un groupe compact qui représente cette période. On se rappelle, d'autre part, qu'une rubrique précède le n° 14, au papyrus (le *Ransenb* qu'on vient de citer), et qu'ainsi, pour le rédacteur, le groupe du début comprendrait treize noms, excluant *Ransenb*; l'idée se présente que dans la liste telle que ce scribe l'a faite, la rubrique est mal placée ou déplacée.

II. Grande famille des *Sekemre*-[X] de Thèbes, en ses trois variétés de *Sekemre*-[X]*mat* (les Antef), *Sekhemre*-[X]*khaou* (Sebekemsaf, Oupouaitemsaf, Rahotep) et *Sekhemre*-S[X]*taoui* (Sebekemsaf, Thouti, Sebekhotep). Nous y avons inscrit déjà :

Sekhemre-Gergtaoui Sebekhotep de Turin (n° 17).

Y joindre encore :

Sekhemre-Sousirtaoui de Karnak.

On se rappelle que cinq *Sekhemre*... aux noms mutilés se retrouvent au papyrus, inexplicablement rejetés très loin dans la liste, aux n°s 80, 90 à 92 et 98.

III. Les *Kha*-[X]-re. Outre les rois de la famille principale

de Thèbes, bien connus par les monuments, et qu'on trouve au papyrus du n° 23 au n° 27, la liste possède encore :

Khakherou(?)*re*⁽¹⁾ de Turin (n° 59),

Kha...*re* de Turin (n° 84).

On songe que ce dernier nom pourrait être celui de *Khaousirre*, dont nous avons noté, antérieurement⁽²⁾, les scarabées tantôt « hyksôs », tantôt beaucoup plus nettement « pharaoniques » ; ou bien celui de *Khakare*, ou encore celui de *Khakhpirre*, dont on connaît les scarabées exclusivement du type exotique⁽³⁾.

IV. Les *Mer*-[*X*]-*re* de Thèbes. Ceux des monuments, nous l'avons vu, se rencontrent au papyrus dans la tranche, en grande partie perdue d'ailleurs, qui va du n° 29 au n° 45. Y joindre deux noms :








Merkhopirre de Turin (n° 44),

Mernezem...*re* de Turin (n° 34),

à l'exclusion d'un autre nom encore, *Merzefaoure* du n° 62, qu'il vaudra mieux inscrire, un peu plus loin, avec les autres noms du papyrus qui comprennent l'élément *zefaou*.

V. Les *Tet*-[*X*]-*re* de Haute-Égypte. Ceux des monuments sont omis, ou à peu près complètement perdus au papyrus, qui nous apporte, cependant, un nom de plus :

Tetkheroure de Turin (n° 77).

(1) Nous avons transcrit simplement *Kha*...*re*. Il semble que le nom soit à lire ☉     *Khakheroure*, ou bien ☉    *Khamadioure*.

(2) *Monuments et histoire* etc., chap. VII, § v.

(3) Pour *Khakare*, voir chez nous, précédemment, *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § III, E, et *Monuments et histoire* etc., chap. VII, § v. Quelques scarabées encore de *Khakare* seront donnés plus loin, voir présents *Compléments*, chap. II, n° 26 et 27 de nos reproductions. Pour *Khaousirre*, *Hyksôs*, *Ét. et notes compl.*, § III, C.

VI. Les S-[X]-n-re. On se rappelle que les rois des monuments dont le nom solaire est de ce type, se rangent dans deux groupes historiques très distincts, une famille thébaine (Skenenre Tiouâ, Souazenre, Souahenre Senbmaïou) et certains rois du Nord ou « hyksôs » (Skhaenre, Sousirenre Khian). Notons qu'il faudrait adjoindre à la série, d'après les monuments, un roi encore, *Snofirenre* d'un scarabée⁽¹⁾, dont la place la plus probable est au voisinage de Skhaenre. Ce nouveau roi ne serait-il pas à reconnaître dans le nom mutilé *Snofir...re* de la table de Karnak, que nous avons enregistré un peu plus haut (§ 1) à côté des séries S-[X]-ka-re et S-[X]-ab-re? Outre cela, nous savons que la table de Karnak possède tout le groupe de la famille thébaine, et nous avons noté depuis longtemps qu'il y avait lieu d'y joindre :

Snekhtenre, de Karnak et de la table de Marseille.

Ajouter encore, maintenant :

Souazenre (deuxième de ce nom) de Karnak,

Skhopirenre de Turin (n° 76),

Sankhenre Senbtou de Turin (n° 31),

ce dernier remarquablement apparenté avec le Souahenre Senbmaïou monumental.


VII. Les cent roitelets contemporains de Khanofirre Sebekhotep en Basse et en Moyenne-Égypte, peut-être en Haute-Égypte; Égyptiens véritables, ou Asiatiques par leurs noms, ou exotiques seulement par le caractère de leurs scarabées du type d'*Anra*. Parmi tous ces personnages, les caractères nominaux permettent de définir trois catégories : les [X]-ka-re, les [X]-ab-re et les *Asiatiques*. Avec les deux premières, il con-

⁽¹⁾ Musée de Miramar : REINISCH, *Aeg. Denkmäler*, pl. 26, n° 8, p. 221. On enregistrera encore ce nouveau Snofirenre plus loin, aux *addenda* documentaires du chap. III, O, § 3.

viendra de considérer aussi les rois *Nematre* des scarabées de la même espèce.

1. Les [X]-*ka-re* (Nofirkare, Khakare, Khopirkare), seulement connus par leurs petits monuments du type d'*Anra*. Joindre à leur groupe :

Senbkare de Turin (n° 63),
Ankhkare de Turin (n° 85),
Nezemkare (?) de Turin (n° 9).

2. Les [X]-*ab-re*, pharaoniques véritables ou *Anra* (Aouabre Hor, Ouahabre Ia-ab, Matabre, Nofirabre). A leur série, il convient d'abord d'adjoindre deux rois des monuments encore, un certain  *Menabre*, connu par ses scarabées⁽¹⁾, et le *Hotepabre Amou* d'une inscription des environs d'Assiout que nous avons notée depuis longtemps⁽²⁾ : ayant inscrit le roi, provisionnellement, dans une série toute différente, nous observons, en même temps, que sa place pourrait être à côté des Aouabre et Ouahabre contemporains des Sebekhotep, et c'est bien cette dernière situation qui semble être la vraie.

De ces rois divers, le papyrus possède, on le sait, Ouahabre Ia-ab, Aouabre (écrit *Aoutouabre*, n° 15), et aussi, moins souvent signalé, Nofirabre, au n° 82. Nous recueillons en outre :

Aoutouabre (deuxième de ce nom) de Turin (n° 70),
Harabre de Turin (n° 71),
Nezemabre de Turin (n° 12).

3. *Nematre* des scarabées *Anra*. Ce sont peut-être des *Nematre* — on lit quelquefois, pour l'un d'eux, *Nibmatre* — que ces deux rois au nom mutilé que le papyrus possède :

...*matre Ib* de Turin (n° 52),
 ...*matre* de Turin (n° 55).

⁽¹⁾ Le nom avec ou sans le cartouche, parfois accompagné d'hiéroglyphes décoratifs : une demi-douzaine de scarabées notés et bibliographiés par GAUTHIER, *Rois*, II, p. 104-105.

⁽²⁾ Voir *Monuments et histoire* etc., chap. II, § 1.

4. Les *Asiatiques*, Iakeb, Iakeb-her, Sousirenre Khian et autres princes Khian de divers scarabées de la période d'Anra ou des monuments pharaoniques de la période consécutive. Le papyrus ne possède aucun des noms monumentaux, mais il leur correspond, dans sa liste, une collection de noms exotiques, nettement asiatiques dans quelques cas, qui remplissent la fin de la partie conservée du document :

Nib... de Turin (n° ?),
Pen-n-set-n-Sept... (?) de Turin (n° ?),
Seb...re de Turin (n° 127),
 ...ka[re] *Anati* de Turin (n° 134),
 ...ka[re] *Bebnem* de Turin (n° 135),
Innoub... de Turin (n° ?).

(Prennent place ensuite, au papyrus, les *Apopi* connus par les monuments.)

Tous les rois qu'on vient de voir ainsi classés, répartis et inscrits à la suite des diverses familles monumentales, il ne reste plus, au papyrus, un très grand nombre de noms non attribués encore. Mettons sous nos yeux ces noms sans affectation, ceux du moins assez bien conservés pour présenter une forme intelligible; groupons-les d'après leurs analogies mutuelles :

| *Sezef*...re n° 16
 | *Merzefaoure* n° 62
 | *Nibzefaoure* n° 64
 | ...zefaoure n° 68
 | *Nibfaoure* n° 60

| *Nibsenre* n° 72

| *Sehebre* n° 61

| *Oubenre* n° 53

| *Oubenre* n° 65

| *Oubenre* n° 69


| Nibiriaoutoure n° 94



| Nibiriaoutoure n° 95
























| Re-Nofirtoum n° 79

Les six derniers noms ne semblent se référer à aucune série historique connue, et l'on croirait même que ce ne sont, ni des noms royaux, ni même des noms de personnes. *Re-Nofirtoum* est le nom d'un dieu. *Nibiriaoutoure* semble être un de ces *pseudo-solaires* que nous connaissons bien, obtenu en inscrivant le signe du soleil en tête d'un certain nom, *Nib-iri-aoutou*, et ce dernier, nom propre ou titre, « Seigneur de *Iri-aoutou* », semble convenir beaucoup plus à quelque dieu qu'à un homme. De même, n'est pas un nom royal la formule *Ouben-Re* ; qu'on l'ait parfois inscrite dans le cartouche, pour en faire une sorte de titulature illusoire, cela est confirmé par la tablette bien connue de Nimroud⁽¹⁾, dont on sait d'ailleurs que ce n'est pas un nom royal qu'elle porte. Voici donc six fois, au papyrus, d'assez certains exemples de *noms royaux illusoires*. Où ont-ils été pris tout d'abord ? Nous verrons passer, au chapitre suivant, sur les scarabées de la période d'Anra que nous examinerons encore, un très grand nombre de noms pseudo-royaux, introduits par le signe solaire ou sans le signe solaire, plus ou moins semblables à des noms royaux véritables, peut-être ; en réalité, noms de particuliers présentés dans un cadre fantaisiste, ou même simples formules de cachet, compositions pseudo-hiéroglyphiques dénuées de tout sens précis et jouant le même rôle qu'une décoration pure. Il est très vraisemblable que ce sont de petits objets de ce genre qui ont fourni au premier compilateur, source ancienne de la liste du papyrus, les *noms illusoires* dont nous remarquons la présence.

Un autre Pharaon imaginaire est *Nebseure*, dont le nom,

⁽¹⁾ Tablette d'ivoire Layard, avec  ; bibliographie dans Wiedemann, *Aeg. Gesch. Suppl.*, p. 31.

☉ —  au papyrus, est remarquable par l'évidence et la simplicité du mécanisme de sa fabrication. Comme il existe, au temps du Nouvel Empire, un nom d'homme *Nebesen*⁽¹⁾, on voit clairement que *Nebesenre* est un *pseudo-royal* du type le plus frappant, obtenu en inscrivant simplement le signe du soleil en avant d'un nom ordinaire. Le scribe du papyrus est assez coutumier de ces «solarisations» irrégulières, et nous avons noté, antérieurement, la forme *Sebek-nofirou-re* qu'il impose au nom de la reine de la fin de la XII^e dynastie, et surtout la détestable forme *Se-Hathor-re* sous laquelle il a cru devoir noter le fils — qui ne fut jamais roi — de Khasekhemre Nofirhotep⁽²⁾. Mais qu'est-ce que ce Nibsen du Nouvel Empire venait faire, dans l'esprit du scribe, parmi les prédécesseurs des Apopi? On est tout à fait tenté de croire à une confusion, ou plutôt, à un cas de transcription mauvaise et approximative, lorsqu'on se rappelle que les scarabées *Anra* nous ont apporté, dans le cartouche régulier, un nom d'écriture indécise, mais dont la forme la plus simple et peut-être la plus normale est ☉ —  — *Nesenbre*⁽³⁾, et qui pourrait bien, sous cette forme ou une forme voisine, avoir été le document original du compilateur; l'écriture *Nebesenre* qui nous est transmise serait née sous la main

(1) —            , etc. de divers monuments connus du Nouvel Empire (MASPERO dans *Mémoires Mission française Caïre*, I, p. 574; Florence 1802, Leide V-45, etc.). Le nom se rencontre dès le début de l'Ancien Empire, écrit           .

(2) Rappelons, cependant, que de ce type irrégulier de noms solaires, on connaît des spécimens historiquement indéniables : *Nibtaouire* de la XI^e dynastie, qu'il faut lire *Re-Nibtaoui*, le *Re-Khountaoui* que nous connaissons bien, *Sebek-nofirou-re* elle-même sur certains monuments, *Re-Sebekhotep* de nombreux scarabées et d'un bloc de pierre. Voir pour tout cela, chez nous, *Monuments et histoire* etc., chap. I, § III; chap. VII, § V.

(3) Voir *Hylkôs, Études et notes complémentaires*, § III, B, n^o 11 et 12. Un troisième scarabée portant le même cartouche sera encore vu plus loin, présents *Compléments*, chap. II, n^o 13 de nos reproductions.

d'un copiste, influencé par la connaissance d'un nom d'homme habituel à son époque.

Le nom voisin *Sehebre* est singulier par la concision de sa forme en *S-[X]-re*, tout à fait insolite et comme amputée de quelque élément terminal; pour lui trouver des analogues, il faut aller chercher les scarabées *Nofirre* que nous connaissons⁽¹⁾, certains scarabées *Khopirre* qu'on verra au chapitre suivant, et surtout un curieux nom $\odot \text{𓆎} \text{𓆑}$ *Snofirre*, construit exactement comme *Sehebre*, qu'on a la chance de rencontrer sur un scarabée encore⁽²⁾. On voit que c'est également aux scarabées *Anra*, comme les précédents, que le nom de *Sehebre* se réfère.

Reste encore le groupe des noms formés avec l'élément *zefa*, et qu'on rencontre, sauf un seul, du n° 60 au n° 68 de la liste. On ne voit pas bien à quelle famille ni à quels monuments les rattacher; placés comme ils sont dans la liste, toutefois, et où qu'on veuille mettre les personnages eux-mêmes en Égypte, il semble qu'on ne se trompera pas en voyant en eux de petits princes analogues à tous ceux qu'on vient de passer en revue.

Si nous récapitulons maintenant tous les noms du papyrus que l'on vient, au précédent § VII et ensuite, de classer avec les groupes royaux contemporains des Sebekhotep de Thèbes, nous verrons qu'à part un petit nombre (n° 9, 12, 16), les noms enregistrés sont ceux d'un groupe compact de la liste, du n° 52 au n° 72, où l'on ne remarque d'autre intercalation que celle de *Nehsi* (n° 58), d'ailleurs roi du Nord d'après ses monuments, et qu'au delà du n° 72 les autres noms enregistrés (n° 79, 82, 85, 94, 95) se présentent entremêlés avec des noms d'apparence méridionale (*Skhopirenre* et

(1) Voir *Monuments et histoire* etc., chap. VIII, § 1.

(2) N° 8068 de Berlin : PETRIE, *Hist. scarabs*, n° 340.

Tetkheroure des n^{os} 76 et 77, les Sekhemre des n^{os} 80, 90 à 92, 98), avant de former un autre groupe compact vers la fin, immédiatement avant les Apopi. Ces trois tranches de la liste ont déjà été reconnues dans l'ensemble, au cours de la première analyse du document à laquelle nous avons procédé; nous avons cru reconnaître, dès lors, qu'après le groupe thébain très caractérisé du n^o 22 au n^o 51 (?) — les Kha[X]re, puis les Mer[X]re, et peut-être les Tet[X]re, — venait un groupe *septentrional*, allant du n^o 52 au n^o 73 (?), qu'ensuite commençait un autre groupe de rois du Sud, s'étendant jusque vers le n^o 100, au delà de quoi un dernier groupe septentrional remplissait toute la fin de la partie conservée de la liste. Cette esquisse paraît se confirmer dans ses grandes lignes; nous sommes en mesure de préciser, seulement, la définition, la nature historique des groupes, particulièrement de ce groupe très homogène qui va du n^o 52 au n^o 72 (ou quelque peu au delà) et que précédemment nous avons appelé *septentrional*. Plus exactement, il est constitué par des noms de scarabées de l'époque d'Anra. Nombre de petits princes cités de la sorte avaient certainement été des «Rois du Nord», et la présence parmi eux du Nehsi du Delta en est une vérification; mais ils sont groupés là, non comme rois du Nord, mais comme Pharaons d'une catégorie spéciale, disséminée peut-être du haut en bas de l'Égypte, et qui est celle des contemporains obscurs et innombrables de Khanofirre Sebekhotep.

Il ressort de là que nos vues premières sur l'organisation de la liste doivent être rectifiées. Où nous avons cru voir une succession, par alternance, de familles thébaines et de familles du Nord, il semble maintenant y avoir autre chose. Le groupe 22-51 reste thébain, mais comment constitué? D'abord les rois principaux de la famille Kha[X]re; puis Khahotepre et Ouahabre Ia-ab, qui sont de leurs contemporains secondaires; puis les Mer[X]re, autres Thébains voisins, très effacés, et

peut-être les Tet[X]re de Haute-Égypte, historiquement très proches; après quoi, voici que viennent les rois des scarabées *Anra* du groupe 52-72, autres contemporains des Sebekhotep en Basse-Égypte et ailleurs. On dirait, en somme, que du n° 22 au n° 72 il y a une seule période historique, celle des Sebekhotep de Thèbes, avec la prise en note successive des rois de la famille principale et de ceux des groupes secondaires qui ont existé à la même époque.

Le scribe du papyrus, qui n'était sans doute qu'un copiste, n'avait aucunement conscience de tout cela; il ne délimitait même plus les groupes distincts les uns des autres à l'origine. Les documents que ce rédacteur copiait ou compilait devaient d'ailleurs être arrivés à un degré d'altération et de désordre déjà grave. Au delà du n° 75 reparaissent des rois du Sud, nous l'avons rappelé, pêle-mêle avec des princes de scarabées *Anra* et des noms royaux illusoires; et c'est dans cette confusion qu'on rencontre enfin les *Sekhemre*. Que les *Sekhemre*-[X] historiques, rois Antef et Sebekemsaf antérieurs aux Sebekhotep, soient repoussés jusque-là dans la liste, cela reste entièrement inexplicable, et ressort finalement comme le plus sérieux désordre, la grosse énigme que le document comporte, dans l'état où le rédacteur de la XX^e dynastie a été en mesure de nous le transmettre.

IX

QUELQUES DATATIONS DE L'EXODE DANS LA LITTÉRATURE JUDÉO-ALEXANDRINE.

Les versions de l'Exode qui avaient cours, dès le III^e siècle av. J.-C., dans la littérature judéo-grecque de Basse-Égypte, montrent une grande diversité dans la désignation du roi d'Égypte contemporain des événements. Nous avons noté, comme « Pharaons de l'Exode » dans les récits de cette famille,

Thoutmès III et Thoutmès IV dans l'histoire des Hyksôs de Manéthon, Amôsis chez Ptolémée de Mendès, Amenophis et son fils Ramsès III dans l'histoire des Impurs de Manéthon, Amenophis encore une fois chez Chaerémon, Bokchoris chez Lysimaque. Ces discordances ne surprennent pas, lorsqu'on se rappelle que les histoires grecques de l'Exode avaient toutes été obtenues en prenant une forme ou une autre du vieux conte indigène de la subversion et du roi sauveur, et l'adaptant à sa signification nouvelle par l'identification des ennemis, des étrangers ou des impurs expulsés avec les Juifs, qui se retirent en Judée où ils fondent Jérusalem, et du chef de ces ennemis avec Moïse; car nous savons, d'autre part, que longtemps avant ces entreprises d'adaptation à l'Exode, l'histoire de la subversion et du roi sauveur était racontée en l'honneur des Pharaons les plus divers du Nouvel Empire et même des temps suivants ⁽¹⁾. Il en résulte que la littérature gréco-égyptienne pourrait aussi bien nous apporter des « Pharaons de l'Exode » tout différents de ceux que nous connaissons déjà. En fait, il existe des versions grecques de l'Exode que nous n'avons pas examinées encore; il sera intéressant de leur consacrer quelque attention ici.

Artapanos, qui écrivait en Basse-Égypte à l'époque grecque, a recueilli une histoire de l'Exode que citait, d'après lui, Alexandre Polyhistor, qu'on retrouve ensuite chez Clément d'Alexandrie, puis, d'après Alexandre Polyhistor, chez Eusèbe, et plus tard encore dans le *Chronicon Paschale*. La version la plus intéressante et sans doute la plus fidèle est celle d'Eusèbe, que nous prendrons la première. On trouve, chez lui, ce qui suit ⁽²⁾ : « Artapanos, dans son ouvrage *Sur les Juifs*, dit qu'après

⁽¹⁾ Voir pour tout cela, chez nous, *Hyksôs*, *passim*; notamment le résumé général qui fait l'objet de section I, chap. v.

⁽²⁾ Eusèbe, *Præpar. evang.*, IX, xxvii. Ce chapitre xxvii est intitulé *D'Artapanos sur le même* (Moïse), et il est manifeste, par les chapitres voisins,

la mort d'Abraham et de son fils Μεμψασθενῶθ, ce dernier roi des Égyptiens, la royauté de l'Égypte passa à son fils (le fils du précédent, sans doute) Παλμανώθης. . . . La fille de ce dernier, Merrhis, devint l'épouse d'un certain Χενεφρῆς qui régnait sur la région au-dessus de Memphis : car à cette époque, il y avait plusieurs rois en Égypte. Comme elle était stérile», cette Merrhis adopta et éleva comme son fils un enfant des Juifs nommé Moïse, qui devint illustre par ses talents, se vit en butte à la jalousie et aux entreprises hostiles du roi Khenephres, et quitta l'Égypte après divers épisodes. Clément d'Alexandrie, beaucoup plus brièvement, consignait⁽¹⁾ qu'« Artapanos, dans son ouvrage *Sur les Juifs*, rapporte que Moïse, jeté en prison par le roi des Égyptiens Nekhephres (Νεχεφρέους au génitif), parce qu'il demandait que le peuple fût renvoyé d'Égypte, sortit de nuit, par la volonté divine, etc.». Le *Chronicon Paschale*, enfin⁽²⁾ : « Cette année-là, Pharaon, roi d'Égypte, ordonna de jeter au fleuve les enfants mâles des Hébreux. Plusieurs rois régnant à cette époque, Palmanôthès commandait aux régions voisines d'Héliopolis. . . . Ce Palmanôthès eut une fille, du nom de Merrhis, que Χενεβρών, qui régnait dans la région de Memphis, prit pour femme. Comme cette même Merrhis était stérile, elle éleva, en place d'un fils, Moyse, qui avait été jeté au fleuve et qu'on en avait retiré. . . . Cette année-là, Moyse fonda Hermopolis. . . . Χενεφρών, en effet, roi des régions au delà de Memphis, poussé par la haine à dresser des embûches à Moyse, et Merrhina, sa femme, qui avait tiré Moyse du fleuve et l'avait élevé comme son fils, étant morte. . . . , Moyse fonda la ville d'Hermopolis, qu'il décida

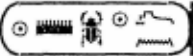

notamment par le titre du chapitre xvii, qu'Artapanos est transmis à Eusèbe par Polyhistor.

⁽¹⁾ CLÉM. ALEX., *Stromates*, I, chap. xxiii; MIGNE, *Patrol. gréco-latine*, t. VIII, col. 899-900.

⁽²⁾ *Chron. Paschale*, MIGNE, *Patrol. gréco-latine*, t. XCII, col. 199-200 et suiv.

d'appeler Merrhis. Ensuite, ayant appris que *Xeneφρών* lui préparait des embûches», Moïse prépara sa fuite en Arabie et quitta l'Égypte.

Cette histoire nous présente, comme on voit, trois Pharaons en relation avec les événements de l'Exode, un contemporain de Moïse nommé *Kenephrys* (Eusèbe), *Nekhephrys* (Clém. Alex.), *Khenebrôn* ou *Khenephron* (*Chron. Pasch.*), son beau-père *Palmanôthès* (Eusèbe, *Chron. Pasch.*), enfin le prédécesseur de ce Palmanôthès, un certain *Mempsasthenôth* (Eusèbe). Ces divers noms sont très évidemment égyptiens, *hiéroglyphiques*. Avant de les analyser, arrêtons-nous à cette remarque extrêmement curieuse qu'Eusèbe et le *Chronicon* nous transmettent, qu'«à cette époque il y avait plusieurs rois en Égypte». La division du pays était un des traits du *tableau de désolation* dont le détail précédait inévitablement la relation de l'avènement du roi sauveur; mais ce trait particulier a complètement disparu des histoires de désolation et de restauration devenues des histoires de l'Exode (chez Manéthon, Chaérémon, Lysimaque, etc.), et pour le retrouver, il nous faut remonter jusqu'aux documents exclusivement indigènes, aux versions de l'histoire du bouleversement et du roi sauveur non encore contaminée par une mise en rapport avec les épisodes bibliques, telles l'histoire de Kamès de la planchette Carnarvon, l'histoire de Skenenre Tiouâ du papyrus Sallier, la proclamation de Mineptah à Karnak, celle de Ramsès III au grand papyrus Harris. Dans la proclamation de Ramsès III, surtout, la division du territoire et de l'autorité est exposée en termes explicites. C'est avec cette catégorie de documents hiéroglyphiques que l'histoire d'Artapanos se montre ainsi apparentée, et l'on voit qu'il en résulte, pour la version indigène perdue dont elle s'appropriait la substance, l'indication d'une antiquité très respectable, au moins égale à celle des autres versions indigènes dont les histoires manéthoniennes de l'Exode furent faites.


L'examen des noms royaux va nous conduire, plus précisément, à apercevoir une sorte de parenté entre ces sources lointaines de Manéthon, et les sources lointaines d'Artapanos. En ce qui concerne d'abord *Palmanóthès*, ce nom représente, de toute évidence, un *Pe-Amenhotep* des plus égyptiens, c'est-à-dire, avec préfixation de l'article égyptien *pe*, le même *Aménouthès* ou *Aménophis* déjà rencontré dans deux autres versions de l'Exode, chez Manéthon (histoire des Impurs) et chez Chaérémon ⁽¹⁾. Pour son prédécesseur *Mempsasthenóth*, la forme hiéroglyphique primitive est moins visible; nous sommes guidés, heureusement, par les équations antérieurement établies de *Misaphris* (*Méphris*) = *Menkhopirre* (prononcé sans doute *Me-shpe-re*), et *Misphragmouthósis* (*Méphramouthósis*) = *Menkhopirre-Thoutmès* ⁽²⁾. De manière analogue à celle de cette dernière relation, il semble que dans *Mempsasthenóth* il faille chercher deux noms hiéroglyphiques ou deux épithètes royales liées, et comme le premier élément de la combinaison est *Memps* . . . , le plus probable est d'y reconnaître, comme dans *Misaph* . . . ou *Misph* . . . des noms précédents de la XVIII^e dynastie, le *Menkhopir* . . . hiéroglyphique qui constitue les noms solaires de Thoutmès III et de Thoutmès IV. Pour expliquer la fin du nom et la combinaison entière il suffira, dès lors, de considérer les noms solaires de Thoutmès III et de Thoutmès IV sous une des formes complexes qu'ils affectent très habituellement, celle de  (Thoutmès III) ou  (Thoutmès IV), dont la prononciation, plus

⁽¹⁾ Se rappeler, ici, que le roi Amenopis est encore celui de l'histoire du potier que nous apportent des papyrus grecs d'époque tardive. Aux temps pharaoniques, il devait s'être constitué un véritable cycle du roi Amenopis.

⁽²⁾ Voir SETHE, *Die Thronwirren unter den Nachfolgern Thutmosis' I*, 1896, p. 19, 71 et suiv., et chez nous, précédemment, *Hyksós*, section I, chap. III, § II.

ou moins voisine de *Me-shpc-[re]-ste-[p]-en-[re]*, aura pu, en transcription grecque, donner le nom qui nous intéresse. Le roi en question serait donc l'un de ces deux Thoutmès, ceux précisément qu'on rencontre dans la première histoire manéthonienne de l'Exode, l'histoire des Hyksôs. Et l'on voit, en résumé, que les deux premiers rois d'Artapanos seraient un *Thoutmès* et un *Amenophis*, c'est-à-dire les mêmes Pharaons qu'on trouve chez Manéthon, mais réunis dans une seule histoire, tandis qu'ils se sont présentés à Manéthon dans deux versions de l'Exode tout à fait distinctes.

Si ces observations sont exactes, il est intéressant de remarquer que la source hiéroglyphique d'Artapanos est rigoureusement dans la vérité en indiquant *Amenophis* comme fils et successeur de *Thoutmès* : car à Thoutmès III a positivement succédé Amenhotep II, après qui sont venus Thoutmès IV, puis Amenhotep III; chacun de ces deux Thoutmès a été suivi d'un Amenothès. La tradition dont nous retrouvons la trace comportait donc une donnée généalogique très bonne, d'autant plus remarquable que celles qu'on relève dans les histoires passées chez Manéthon sont inexactes. Le caractère d'authenticité historique qui ressort de là ne se maintient point, malheureusement, jusqu'au bout du récit d'Artapanos, dans lequel la juxtaposition, à Palmanôthès, d'un certain *Khenephres* qui serait son gendre, paraît extrêmement fâcheuse.

Qui est, en effet, le *Khenephres-Khenephron-Khenebrôn-Nekhephres* qu'on trouve à cette place? Bunsen, jadis, portant son attention sur la forme *Khenebrôn*, pensait la retrouver dans le nom de *Khebrôn* qui est le deuxième de la XVIII^e dynastie de la liste grecque. Unger proposa ensuite une identification avec le nom solaire de Septah, de la XIX^e dynastie, , à lire *Khoun-n-[p]-re*⁽¹⁾. Beaucoup plus vraisemblablement


(1) UNGER, *Chronologie des Manetho* (1867), p. 215-216.

Wiedemann reconnaît, en *Khenephre's*, le nom solaire de *Khanofirre* Sebekhotep⁽¹⁾. Quoi qu'il en soit en réalité, et surtout si Wiedemann a raison, on voit que Palmanôthès et Khenephre's sont des Pharaons historiquement très éloignés l'un de l'autre. Des mises en relation arbitraires de ce genre — la filiation imaginaire d'Amenophis et d'un Ramsès dans l'histoire manéthonienne des Impurs en est un autre exemple — semblent déceler qu'à un stade antérieur du développement de la tradition hiéroglyphique, l'histoire du roi sauveur avait donné lieu à des versions distinctes encore plus nombreuses que celles qui nous en restent, notamment, en outre de celles que nous connaissons bien, une histoire d'Amenophis, une histoire de Ramsès III, une histoire de Thoutmès et de son fils Amenophis (Mempsasthenôth et Palmanôthès), une histoire de *Khenephre's* : trop multiples, elles vinrent à se contaminer mutuellement, à fusionner en donnant lieu aux contacts pseudo-historiques les plus étranges.

En ce qui concerne particulièrement Khenephre's, s'il est bien Khanofirre, son apparition dans les récits qui nous occupent est très remarquable, parce qu'il est extrêmement rare d'y voir intervenir des personnages antérieurs au début de la XVIII^e dynastie. Nous avons noté toutefois, aux premiers mots de l'histoire manéthonienne des Hyksôs, la mention de ce roi *Toutimaïos* au temps duquel l'invasion des étrangers se serait produite, et indiqué que ce Pharaon était sans doute à retrouver parmi ces *Tetoumès* thébains qui précèdent de peu la venue des Kamès et des Tiouâ; comme Tetoumès et Khanofirre sont très voisins dans l'histoire de la Haute-Égypte, l'idée se présente que le roi Khenephre's, dans la forme primitive de l'histoire où il jouait un rôle, a pu être, lui aussi, le Pharaon du moment de l'invasion, comme il a lieu pour Toutimaïos

(1) WIEDEMANN, *Aeg. Geschichte*, p. 270.

dans une autre forme traditionnelle. Mais cela est très hypothétique; sans doute vaut-il mieux se borner à noter les apparitions probables de Tetoumès chez Manéthon et de Khanofarre chez Artapanos, dont le rapprochement suffit à fournir un indice supplémentaire de la parenté des anciennes versions dont la tradition grecque a recueilli des images plus ou moins fidèles.

Des recherches attentives, dans l'énorme masse de la littérature grecque jusqu'à la fin de l'époque byzantine, en seraient peut-être sortir d'autres vestiges oubliés de versions de l'Exode plus ou moins apparentées avec celles que nous sommes arrivés à connaître. Voici, par exemple, chez le très tardif Cedrenus, une obscure histoire du Pharaon d'Égypte, des Juifs et d'un oracle, qui paraît bien être l'écho d'un ancien récit de l'Exode⁽¹⁾. Le Pharaon s'appelle *Petissônios*, un nom évidemment égyptien, de la catégorie de ces noms d'époque saïte en *Pe-te*... dont *Petisis*, *Petehor*, *Petoubastis* sont des exemples; dans *Petissônios*, il semble qu'on puisse reconnaître le très ordinaire , *Pe-te-Khôn*, seulement connu, à vrai dire, comme nom de particulier, et qu'aucun Pharaon ne porta jamais. L'époque caractérisée par ce nom propre mérite toutefois d'être remarquée; c'est à peu près celle du roi Bokchoris, dont le personnage, on s'en souvient, avait été introduit dans certaines versions du roman du roi sauveur déjà transformées, ou destinées à être transformées, dans diverses directions, en histoires de l'Exode et en histoires de prophétie pure⁽²⁾.

Le même Cedrenus a entendu parler, sans doute d'après les recueils de Syncelle, d'un roi *Amôsis*, nommé aussi *Tethmôsis*,

⁽¹⁾ Cedrenus, t. I (Migne, *Patrol. gréco-latine*, t. CXXI, col. 103-104).

⁽²⁾ La version de l'Exode recueillie par Lysimaque, et la prophétie de l'agneau d'un papyrus démotique connu d'époque romaine.

dont Moïse était le contemporain⁽¹⁾. Sous quelle forme a-t-il reçu le renseignement? Il y a compris ce qui suit : « Moïse (Μωϋσῆς) reçut également les noms de Ἀμμωσις et de Τεθμωσις. » Le premier auteur de cette confusion a évidemment cru voir que dans les noms d'Amôsis et de Tethmôsis il n'y avait que le nom même de Moïse, embelli par la préfixation de quelque mystérieuse particule.

CHAPITRE II.











LES «HYKSÔS» EN ASIE,

OBSERVATIONS NOUVELLES SUR LES SCARABÉES «HYKSÔS» DE PALESTINE ET D'ÉGYPTE.

On se rappelle qu'au cours des précédentes études, nous avons notablement progressé dans la connaissance des scarabées «hyksôs» de la *première période*, dits aussi du *type d'Anra*, par l'étude d'une série d'objets de cette catégorie recueillis en Égypte en 1911 et 1912, et supposés venir d'une localité du Delta oriental⁽²⁾. Les scarabées «hyksôs», nous le savons, se classent en plusieurs périodes, assez nettement différenciées, bien qu'enchaînées étroitement chacune à la suivante; si l'on fait abstraction des rares scarabées des sheikhs *Anther* et

⁽¹⁾ Le roi Amôsis-Tethmôsis, on se le rappelle, avait été créé et inscrit en tête de la XVIII^e dynastie pour mettre d'accord le tableau manéthonien de la XVIII^e dynastie, tel qu'il est transmis par Josèphe, avec le tableau de la tradition d'Africain et d'Eusèbe : c'est l'auteur du *Livre de Sothis*, postérieur au IV^e siècle, qui prit l'initiative d'unifier ainsi les versions de Josèphe (*Tethmôsis*) et d'Africain-Eusèbe (*Amôsis*). Moïse, d'autre part, était considéré comme contemporain d'Amôsis par une tradition généralement acceptée et remontant à l'époque alexandrine. Voir pour tout cela, chez nous, précédemment, *Synthèse historique* etc., section II. chapitres IV, VI.

⁽²⁾ Voir, chez nous, *Les Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, A, B, C, D, E.

Semken, dont le type est nettement celui de la XIII^e dynastie, on ne trouve plus ensuite que des objets du type étranger, qui se placent, soit dans la période d'*Anra-Iakebher*, soit dans la période intermédiaire du *sheikh Khian*, soit dans la période d'*Aousirre Apopi*, qui comprend le roi Sousirenre Khian. Tous nos scarabées de 1911 et 1912 étaient de la période d'*Anra-Iakebher*, caractérisée par ce nom ou cette formule même d'*Anra*, dans ses nombreuses formes et orthographes, par le décor périphérique à spirales imbriquées et disjointes, par l'emploi du  à extrémités bouclées, par l'apparition continue des symboles du Nord, , , , , , des deux oiseaux symétriques, des yeux symétriques, du signe  fréquemment employé, enfin par des combinaisons décoratives de tous ces éléments et certaines combinaisons pseudo-hiéroglyphiques où reviennent des éléments verticaux tels que , , , etc., dont on se sert de préférence pour encadrer un cartouche royal lorsqu'il s'en trouve. Les objets de cette famille nous ont apporté des noms royaux du plus grand intérêt; outre les *Iakebher*, nous avons noté, avec un *Nesebekre* ou *Nesenboure* difficile à lire, un *Nematre* qui n'est pas Amenemhat III, un *Khakhopirre* qui n'est pas Senousrit II, le roi *Khanofirre Sebekhotep* lui-même, un certain *Khakare* qui n'est pas Senousrit III, enfin un roi *Nofirabre*⁽¹⁾; la présence de *Khanofirre* dans la série a fait ressortir, on se le rappelle, une précision historique exceptionnellement importante.

Sur les conditions d'emploi et la permanence de ce type d'*Anra* en Basse-Egypte, nous avons déjà quelques lumières. Déterminés par l'action de certaines influences étrangères sur les vieilles formes égyptiennes, les scarabées de ce genre très

⁽¹⁾ Outre le paragraphe précité, voir, pour *Khanofirre*, *Monuments et histoire* etc., ch. VII, § III, et même chap., § IV pour *Khanofirre* et *Khaankre* unis sur un même scarabée; pour *Khakare* (uni avec *Aouabre* sur un scarabée), *Monuments et histoire* etc., ch. VIII, § I.

spécial furent faits pour les innombrables petits princes asiatiques qu'on trouve installés dans le Delta dès l'époque des Sebekhotep, et leurs éléments une fois fixés, on les conserva tout simplement, dans le Nord, pour un Khanofirre thébain devenu roi de l'Égypte entière aussi bien que pour un Aousirre de Tanis, conquérant de la Thébaïde. Mais ce type particulier, ces habitudes artistiques et industrielles invétérées dans le monde tanite, où se sont-elles élaborées, comment se sont-elles étendues et conservées, dans quelles limites, jusqu'à quelle date et pour quels usages? Il semble qu'on puisse pénétrer assez avant dans ces questions, par la considération des innombrables scarabées qui sont sortis et qu'on voit sortir continuellement, non d'Égypte, mais du sol de la Palestine.

Beaucoup d'entre eux sont déjà publiés. Les plus nombreux sont ceux du beau site archéologique de Gezer, dans la plaine entre Jérusalem et la mer; nous les citerons abondamment plus loin ⁽¹⁾. D'autres viennent de la Palestine méridionale, soit de Tell El-Hesi (Lakish), à l'ouest d'Hébron et sur le même méridien ⁽²⁾, soit de la région au sud-ouest de Jérusalem et au nord-ouest d'Hébron, Tell Sandahannah, Tell El-Judeidah ou Tell Es-Safi ⁽³⁾; d'autres ont été trouvés dans la Palestine du Nord, dans la plaine au sud-est de Haïffa et du Carmel, à Tell El-Moutesellim (Megiddo) ⁽⁴⁾ et Tell Ta'annek ⁽⁵⁾, quelques-uns à Sebastié-Samarie, quelques-uns dans les environs immédiats

(1) Outre la publication développée donnée en 1912 par MACALISTER, *The Excavation of Gezer* (3 vol.), les fouilles de Gezer ont donné lieu à une suite de comptes rendus dans *Quarterly Statement*, 1902 à 1905, et à diverses publications de vulgarisation telles que celles de MACALISTER, *Bible Side-lights from the mount of Gezer*, 1906.

(2) PETRIE, *Lachish*; voir aussi LISS, *A Mount of many cities* (1894).

(3) Les travaux effectués dans les localités de cette zone font l'objet de la publication de BLISS, MACALISTER et WINSCH, *Excavations in Palestine*.

(4) SCHUMACHER, *Tell El-Mutesellim* (1908).

(5) SELLIN, *Tell Ta'annek* (1904).

de Jérusalem, et il en est même sorti de Jéricho⁽¹⁾, en pleine vallée du Jourdain. La signification de cette riche matière documentaire est mieux comprise de l'égyptologue, lorsqu'il a pu parcourir lui-même les sites antiques de la Palestine, lorsqu'il a vu en circulation, en nombre infini, les scarabées qu'on en tire tous les jours, et inventorié les nombreuses collections archéologiques de Jérusalem, celle des Bénédictins allemands de la Dormition, celle des Pères blancs de Sainte-Anne, le Musée du Gouvernement, la collection Clark, d'autres encore.

Ces innombrables scarabées palestiniens sont d'origine locale très évidemment et dans la grande majorité des cas, encore qu'il faille supposer certaines importations d'Égypte, importations antiques dont les objets nous sont livrés par les fouilles, ou importations actuelles, exclusivement commerciales. Le caractère indigène de la masse des scarabées n'en est pas moins indubitable, et il apparaît plus clairement encore lorsqu'on remarque que les scarabées ne sont pas les seuls « égyptisants » que l'on trouve en Palestine; dans toutes les collections jérusalémites dont on vient de parler, sont conservées de nombreuses antiquités égyptiennes ou pseudo-égyptiennes, amulettes, statuettes, figurines, et toutes les fouilles palestiniennes en ont fourni de la même manière. Le départ est quelquefois difficile à faire entre objets indigènes et objets égyptiens importés. Très souvent l'origine palestinienne est évidente, comme il a lieu pour une foule d'amulettes de Gezer⁽²⁾ et pour une curieuse catégorie de figurines pseudo-égyptiennes dont certaines ont été trouvées à Gezer et à Tell

(1) SELLIN et WATZINGER, *Jericho* (1913).





(2) MACALISTER, *Exc. of Gezer*, III, pl. CCX; voir notamment les petits amulettes-chats des n^{os} 55 et 78, si évidemment « imités », la plaquette du n^o 76, avec les grossières petites figures encadrant un cartouche difforme et incompris, les petits Bès défigurés des n^{os} 3 à 11.

Sandahannah⁽¹⁾. Dans d'autres cas, la fabrication égyptienne et l'importation sont certaines ou extrêmement probables; cela se rencontre surtout à Gezer, la plus « égyptisée » des villes palestiniennes à une certaine époque, et qui a fourni des inscriptions hiéroglyphiques, des statues en pierre et en bronze, des objets avec cartouches royaux du Nouvel Empire et de beaux scarabées nettement égyptiens du Nouvel Empire⁽²⁾, pêle-mêle avec la foule des scarabées de facture locale. On conçoit que l'étude de détail des objets égyptiens et égyptisants de Palestine serait extrêmement intéressante et utile; mais cette étude est encore à faire. Nous n'allons, ici, nous occuper que des scarabées.

Le fait dominant qui les concerne est que ces scarabées de Palestine, qu'ils viennent de Gezer ou d'autres localités, appartiennent, pour la très grande majorité, à la catégorie du *type d'Anra*. Bien constatée, cette particularité posera immédiatement la question de savoir si le *type d'Anra* n'est pas un type proprement palestinien, originaire de Palestine, et si de Palestine ne sont pas importés en Égypte, pour être vendus, une foule d'objets de cette famille, tels les nombreux lots de scarabées, donnés comme trouvés à Chibin El-Kanatir, qu'on rencontrait au Caire en 1911 et 1912. Pour ne pas anticiper, cependant, et pouvoir envisager les questions touchant les scarabées palestiniens dans toute leur étendue, il convient que d'abord nous passions en revue, rapidement, les plus remarquables des objets de cette espèce que l'on possède, quelle que soit leur époque.

⁽¹⁾ Tell Sandahannah : BLISS et MACALISTER, *Excav. in Palestine*, pl. 85. Gezer : MACALISTER, *Exc. of Gezer*, III, pl. CCXI, n° 1-7. Nombreux spécimens analogues au Musée du Gouvernement, à Jérusalem. Ces figurines, souvent en plomb, et très grossières, sont des images de divinités; elles portent à la partie inférieure des tenons destinés à s'encastrent dans une hampe ou dans un socle. On reconnaît, parmi elles, des Osiris assis, des Min au bras droit levé.

⁽²⁾ MACALISTER, *Exc. of Gezer*, II, p. 236 à 334, *passim*.

deux qui portent, sans autres ornements, *Menkhopirre At-Amon*⁽¹⁾ et *Menkhopirre le Dieu*  et 
bon⁽²⁾, mais, pour la grande majorité, ils présentent des caractères tout autres, comme on le verra tout à l'heure. Auparavant, suivons jusqu'au bout l'ordre chronologique du Nouvel Empire, et notons une jolie plaquette-cartouche d'Amenhotep II, de Gezer⁽³⁾, portant sur les deux faces :  (*sic*) et 
toutes les inscriptions étant à retourner symétriquement face à droite. A Gezer également, une même tombe a fourni deux scarabées du même *Akhopiroure* Amenhotep II, un scarabée de *Nibmare* Amenhotep III, et plusieurs autres⁽⁴⁾, et c'est de Gezer que viennent presque tous les autres scarabées palestiniens de *Nibmare*, connus au nombre d'une douzaine. Ils sont tous très « égyptiens »; fort remarquables sont trois grands spécimens, dont deux portent simplement le nom solaire *Nibmare*⁽⁵⁾, et le troisième *Nibmare Meri-Amon-Re*⁽⁶⁾; quelques-uns de galbe plus modeste sont publiés⁽⁷⁾, et il en est d'autres inédits à Jérusalem⁽⁸⁾. Les plus connus de toute la série sont

(1) MACALISTER, *Gezer*, III, pl. CCIV b, 22; est au Musée du Gouvernement à Jérusalem.

(2) MACALISTER, *ibid.*, même pl., 6, et *Quarterly Statement*, 1904, pl. VI, 6.

(3) Émail bleu; chez les Bénédictins allemands de Jérusalem, inédit.

(4) MACALISTER, *Gezer*, III, pl. LXXX.

(5) L'un, en émail blanc, au Musée du Gouvernement à Jérusalem, est celui de MACALISTER, *ibid.*, pl. CCII b, 1, et *Quarterly Statement*, 1903, p. 122 et pl. III, 1; le deuxième, en émail bleuâtre, conservé dans le même musée, est celui de MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVII, 31.

(6) MACALISTER, *ibid.*, pl. CCV a, 12, et *Q. S.*, 1904, p. 189, n° 12.

(7) MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVII, 18, CCIX, 10, 33, 93 (non un scarabée, mais une sorte de petite cupule); *Q. S.*, 1904, p. 186, 227.

(8) Deux objets dans la collection Clark : une bague en terre émaillée bleue, portant *Nibmare* dans le champ ovale du chaton, et un grand scarabée en schiste émaillé noir (tous deux inédits); au Musée du Gouvernement, un très joli petit scarabée en émail bleu (inédit).

un beau scarabée de grand module, portant les légendes affrontées de *Nibmare* et de la reine *Tii*⁽¹⁾, et un spécimen du *scarabée du mariage*⁽²⁾ du roi avec ladite reine *Tii*; tous deux sont de types très habituels en Égypte. Un scarabée du type simple de la reine *Tii*, enfin, a été trouvé à Tell El-Hesi⁽³⁾.

Postérieurement à Amenhotep III, on ne trouve plus en Palestine qu'un certain nombre de scarabées très ordinaires de Ramsès III ou d'autres Ramessides⁽⁴⁾, et quelques autres sans nom royal⁽⁵⁾. Ceux qu'on vient de voir passer, échelonnés de l'Ancien Empire à la XIX^e dynastie, suffisent à montrer qu'en Palestine est fréquente la rencontre du scarabée égyptien pur, c'est-à-dire importé d'Égypte. Mais ces scarabées importés, nous l'avons dit, sont le plus petit nombre. On s'en rend compte immédiatement, et de la manière la plus saisissante, lorsqu'on rassemble une série étendue de ces scarabées de Thoutmès III dont nous parlions un peu plus haut; car, à l'exception de quelques-uns, et contrairement à tout ce qu'on pourrait d'abord attendre, ce n'est pas aux séries égyptiennes du Nouvel Empire, c'est au type d'*Anra* le plus caractérisé que ces nombreux objets au nom de *Menkhopirre* se rapportent.


De tous ceux auxquels nous avons précédemment renvoyé⁽⁶⁾, nous mettrons seulement sous nos yeux les échantillons les

⁽¹⁾ MACALISTER, *Gezer*, II, p. 320, fig. 454; *Q. S.*, 1904, p. 302, 227; *Bible Side-lights from... Gezer*, p. 10, fig. 3.

⁽²⁾ MACALISTER, *Gezer*, II, p. 321, fig. 455, et *Q. S.*, 1904, p. 186.

⁽³⁾ BLISS, *A Mount of many cities*, p. 79, n° 119.

⁽⁴⁾ Par exemple ceux de MACALISTER, *Gezer*, III, pl. CCVIII, 2, 4, 5, 21. Quelques-uns, à Jérusalem, au Musée du Gouvernement et dans la collection Clark.

⁽⁵⁾ Notons un scarabée  à Jérusalem, dans la collection Clark.

⁽⁶⁾ Voir le résumé bibliographique donné à la note 5 de la page antérieure, et noter en outre que les scarabées *Menkhopirre* de ce type spécial ne sont pas inconnus en dehors de la documentation palestinienne; il y en a, par exemple,

plus remarquables. Dans quelques cas, ces *Menkhopirre* « hyksôs » nous présentent le nom royal dans le cartouche proprement dit, encadré de pseudo-hiéroglyphes⁽¹⁾. Beaucoup plus souvent, le cartouche est seulement ébauché sous la forme d'un encadrement ovale, comme sur un scarabée de Macalister⁽²⁾ et sur un scaraboïde que nous reproduisons ci-dessous⁽³⁾, où l'on voit jaillir du cadre, à droite et à gauche, le



1



2



3

décor caractéristique fourni par les tiges de la plante du Nord. Même décor sur un scarabée reproduit à côté du précédent⁽⁴⁾; les deux branches qui constituaient le cadre ovale se sont



4



5

muées, comme on voit, en barres rectilignes. Réapparition du cadre ovale sur notre n° 4, où le principal élément décoratif de la périphérie consiste dans les deux yeux, dessinés en sens


au British Museum, HALL, *Catalogue of Egyptian Scarabs etc.*, I, n° 962, 1520 et autres.

(1) Notre n° 1 ci-dessus, qui n'est pas un scarabée, mais une plaquette légèrement bombée, en émail blanc (Pères blancs de Sainte-Anne, à Jérusalem). De même, à Londres, le scarabée HALL, *loc. cit.*, n° 962, de provenance inconnue. — Tous les objets dont on trouvera le dessin au cours du présent chapitre sont reproduits dans leur *vraie grandeur*.

(2) MACALISTER, *Gezer*, III, pl. XC, 32.

(3) Collection Clark à Jérusalem; émail gris-noir (n° 2 ci-dessus).

(4) Recueilli à Jérusalem en 1914; n° 3 ci-dessus.

contraires, la tête en bas l'un par rapport à l'autre⁽¹⁾, exactement comme les deux  d'un scarabée *Anra* que nous avons vu antérieurement⁽²⁾; cadre ovale aussi sur une plaquette bombée⁽³⁾ figurée au n° 5. Pas de cadre du tout au n° 6, où l'on voit paraître, comme éléments décoratifs, les deux uræus symétriques encadrant le dernier signe du nom⁽⁴⁾.



6

Le *Menkhopirre* nommé sur ces scarabées n'est pas toujours, forcément, Thoutmès III lui-même, car il peut s'être institué un type permanent, avec un cartouche ou un nom royal qu'on reproduisait indéfiniment et sans raison véritable; mais les plus anciens exemplaires du type, tout au moins, n'ont pu être faits que pour Thoutmès III, et nous découvrons ainsi qu'au temps de Thoutmès III, le type d'*Anra* fleurissait encore en Palestine. On comprend assez bien, dans ces conditions, qu'en Palestine on ait fabriqué des scarabées de ce genre pour le grand conquérant de la Palestine et des régions syriennes; ils étaient simplement du type local traditionnel, dont l'utilisation pour Thoutmès III fut un phénomène extrêmement analogue à celui que l'on constate, antérieurement, en Basse-Egypte, où des scarabées du type d'*Anra* furent faits pour le Thébain Khanofirre, conquérant de l'Égypte du Nord.

Voici un autre scarabée qui manifeste tout à fait clairement la survivance du type d'*Anra* à l'époque des Thoutmès : il porte⁽⁵⁾ le nom solaire *Menkhopiroure*, encadré des deux barres

(1) Recueilli à Jérusalem en 1914; émail blanc.

(2) *Les Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, A, n° 2.

(3) Plaquette bombée en émail bleu, percée dans l'épaisseur d'un trou longitudinal dans l'axe. Trouvée dans les fouilles de la colline d'Ophel (Jérusalem) en 1914.

(4) Recueilli à Jérusalem en 1914.

(5) Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc; trouvé à Sébastié.









verticales déjà remarquées au n° 3 ci-avant, avec une abondante et monotone combinaison de la catégorie *Anra* en colonnes verticales à droite et à gauche. Est-ce Thoutmès IV qui nous apparaît ainsi? Cela est fort possible, et beaucoup plus probable que l'explication qui consisterait à admettre l'existence d'un nouveau personnage pharaonique nommé *Menkhopiroure Anra*. Que *Anra* ou *Ren* des colonnes latérales soit un nom propre, nous l'avons supposé précédemment à diverses reprises, et notamment, à propos de deux inscriptions disposées de manière tout à fait analogue à celle que nous avons sous les yeux, celle de la plaquette de Khakare au Louvre et celle d'un scarabée Nofirabre à Turin ⁽¹⁾; et nous voyons maintenant que si nous continuons à croire à un *Khakare Anra* et à un *Nofirabre Anra*, avec le *Menkhopiroure* qui vient de nous apparaître, cela ferait au total trois *Anra* pharaoniques. Il n'y aurait à cela nul empêchement, s'il ne paraissait étrange que sur les monuments de ces rois supposés, à côté du nom solaire correctement écrit, le nom personnel, invariablement, fût répété quatre ou six fois pour remplir les espaces libres de droite et de gauche; car on ne procède ainsi, même à cette époque particulière, qu'avec les signes pseudo-hiéroglyphes employés comme décor. Les groupes *Anra*, partout où on les rencontre, seraient-ils un simple décor pseudo-hiéroglyphique? Nous en avons déjà indiqué la possibilité, et cela commence à apparaître plus clairement; pour nous aider mieux, donnons encore un coup d'œil aux scarabées, extrêmement nombreux, fournis par la Palestine, où les groupes *Anra* se rencontrent.

On y retrouve tous les détails antérieurement notés sur les scarabées *Anra* que nous avons vus déjà. Voici, de Tell Ta'an-



7

⁽¹⁾ Voir *Les Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, E.

nek, une inscription absolument identique à celle d'un scarabée recueilli au Caire⁽¹⁾. Voici toutes les formes orthographiques d'*Anra* précédemment réunies par nous dans un tableau⁽²⁾, par exemple celles avec — en tête du groupe⁽³⁾, celles avec  en avant ou en arrière⁽⁴⁾, une forme avec le signe  en tête⁽⁵⁾, la déformation continuelle du  en  ou en , et partout, bien entendu,  pour  et le  bouclé. On rencontre *Anra* encadré de deux touffes



8

de la plante du Nord⁽⁶⁾, de manière identiquement pareille à celle de certains scarabées *Menkhopirre* vus tout à l'heure (n^{os} 2 et 3 ci-dessus); on remarque des combinaisons entourées du décor en spirales interrompues⁽⁷⁾, d'autres avec les uræus⁽⁸⁾, avec les yeux symétriques et des signes *nofir*⁽⁹⁾, avec les *nofir* mêlés à d'autres pseudo-hiéroglyphes⁽¹⁰⁾, avec le nom simple plus ou moins ornementé⁽¹¹⁾. Un spécimen particulièrement curieux, reproduit ci-contre (n^o 8), porte à la partie inférieure le dessin d'un personnage couché⁽¹²⁾.

⁽¹⁾ SELLIN, *Tell Tu'annek*, fig. 125, p. 111, identique, sauf l'incurvation des lignes verticales d'encadrement, à l'inscription qu'on trouve chez nous, *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § III, A, n^o 1.

⁽²⁾ *Les Hyksôs*, section II, chap. II, § *Anra* (?).

⁽³⁾ MACALISTER, *Gezer*, III, pl. CCVI, 25, CCIX, 38.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, pl. CCHI a, 19, CCIX, 40.

⁽⁵⁾ Dans la collection Clark, à Jérusalem; inédit.

⁽⁶⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVI, 9. Un autre très semblable recueilli par nous à Jérusalem en 1914 (inédit).

⁽⁷⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIX, 81; autre chez les Bénédictins allemands de Jérusalem (inédit).

⁽⁸⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVI, 50, CCIX, 48; autre au Musée du Gouvernement à Jérusalem (inédit).

⁽⁹⁾ Collection de Notre-Dame-de France, à Jérusalem.

⁽¹⁰⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIV b, 28, CCVI, 3, CCIX, 63.

⁽¹¹⁾ *Ibid.*, pl. XXXV, 29, CCVI, 26, 31, CCIX, 70; d'autres au Musée du Gouvernement à Jérusalem.

⁽¹²⁾ Chez les Pères blancs de Sainte-Anne à Jérusalem; calcaire blanc; trouvé au Mont des Oliviers, près de Jérusalem.

Comment interpréter les centaines de scarabées *Anra* qu'on trouve ainsi en Palestine et en Égypte? Pour ceux qui portent un nom solaire, et l'on y rencontre trois noms solaires différents, nous venons de voir que l'hypothèse de trois princes Anra, possesseurs de ces titulatures, n'irait pas sans difficultés; ces difficultés s'accroissent, si *Anra* est un nom de personne, lorsqu'on considère l'ensemble des objets de la famille. Pourquoi cette fréquence du nom, et surtout cette extrême diversité dans la manière de l'écrire, en l'abrégant, en l'allongeant, en répétant indéfiniment le même groupe de signes ou en les mêlant à d'autres? Il semble bien qu'on n'ait pas là un nom propre, mais une sorte de motif ou de décoration semi-graphique, employée partout à cause de la simplicité des signes, ou encore, peut-être, une formule empruntée de l'égyptien et plus ou moins comprise; mais cette dernière explication ne pourrait être envisagée qu'avec beaucoup de réserve.

Il ressort de tout ce qui précède, cependant, que la période dite d'*Anra*, qui commence en Égypte au temps des Sebek-hotep, s'étire, en Palestine, jusqu'au milieu de la XVIII^e dynastie, c'est-à-dire longtemps après la disparition du type en Égypte même. Après les Thoutmès, il semble que les survivances palestiniennes du type s'éteignent à leur tour, car ni d'Amenothès III ni de l'époque ramesside on ne rencontre un seul scarabée qui ne soit des modèles égyptiens les plus purs, les plus dégagés de toute influence exotique ancienne ou actuelle.

Parmi les scarabées palestiniens du type d'*Anra*, il en est un assez grand nombre qui portent un nom pharaonique, souvent dans le cartouche, tout à fait comme ceux de la même famille que nous avons précédemment étudiés. Rappelons d'abord l'existence du scarabée Khian trouvé à Gezer, *hik kha-sitou Khian* encadré de pseudo-hiéroglyphes, de l'un des types

connus au même nom royal⁽¹⁾. Voici ensuite (n° 9 ci-dessous)⁽²⁾ le *Nematre* « hyksôs » que nous connaissons bien, avec un cartouche complètement formé comme sur le scarabée *Nematre* du même groupe qu'on connaît à Ashmolean Museum⁽³⁾, et sur



9



10



11



12

deux autres (n° 10 et 11 ci-dessus) que possède le British Museum⁽⁴⁾, et dont on remarquera la grande analogie avec celui d'Ashm. Mus. Quant au nouveau scarabée de notre n° 9, on y remarque, en tête, les deux oiseaux encadrant le I comme sur un autre reproduit par nous antérieurement⁽⁵⁾; pour les deux oiseaux symétriques, d'un dessin si spécial, se reporter à un autre de nos scarabées encore⁽⁶⁾, et voir surtout nos deux scarabées *Nesebekre*⁽⁷⁾, si semblables à celui qui nous occupe par la reproduction du décor symétrique formé par l'oiseau surmontant ♀ et ♂ et encadrant le cartouche. Notons, à ce propos, un *Nesebekre* supplémentaire au Br. Museum (n° 13 ci-contre)⁽⁸⁾; il est presque identique aux deux autres, dont il possède le I bouclé en tête, au-dessus du cartouche, et le

(1) MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIV b, 16, et Q. S., 1904, pl. VI, 16; déjà cité par nous, voir *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Sousireure Khian*.

(2) Collection Clark à Jérusalem; émail blanc.

(3) NEWBERRY, *Scarabs*, IX, 26, et chez nous, précédemment, *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § III, C.

(4) HALL, *Catalogue etc.*, I, n° 141, 142.

(5) *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § III, A, n° 7.

(6) *Loc. cit.*, n° 10.

(7) *Loc. cit.*, B, n° 11, 12.

(8) HALL, *loc. cit.*, n° 209.

même décor vertical formé par ☐ et ☐ encadrant le cartouche, avec ☐ en haut en place de l'oiseau. Notons aussi, avant de quitter *Nematre*, un dernier scarabée à ce nom au Br. Museum (n° 12 ci-dessus)⁽¹⁾, le nom dans l'ovale simple sans embase, encadré des deux ☐ contrariés que nous avons déjà rencontrés sur un objet similaire⁽²⁾, et un grand sceau scaraboïde⁽³⁾ dont le dos est décoré de figures d'animaux réels et fantastiques, tandis que sur le plat on voit un grand cartouche royal encadré de quatre figures aux ailes éployées et à longues pattes, fort semblables à celle rencontrée, ci-dessus, au n° 7, et que nous reverrons mieux au n° 40; le nom dans le cartouche est écrit, grossièrement et irrégulièrement, ☐.



13

Une parenté très remarquable avec les scarabées de Nesebekre nous engage à donner place ici, d'autre part, à deux



14



15


scarabées portant un cartouche à nom solaire que nous n'avons pas rencontré encore; nous les reproduisons ci-dessus (n° 14 et 15)⁽⁴⁾. Le plus semblable à ceux de Nesebekre est celui de

(1) HALL, *loc. cit.*, n° 143.

(2) Hyksôs, *Études et notes complémentaires*, § III, A, n° 2; cf. les deux yeux contrariés à droite et à gauche du nom solaire dans le cadre ovale, sur le scarabée reproduit un peu plus haut au présent chapitre, n° 4, et les deux œil contrariés qu'on retrouvera au n° 63 ci-après.

(3) NEWBERRY, *Scarabs*, p. 88, fig. 93.

(4) Au Br. Museum; HALL, *loc. cit.*, n° 2558, 2559.

notre n° 14, avec ♀ et ♂ superposés pour former le décor latéral symétrique, et en haut le  à extrémités bouclées, curieusement orné, dans le cas présent, de deux tiges latérales terminées par les boutons de la plante du Nord. Quant au nouveau nom qui nous est apporté ainsi, il est difficile à lire et peut-être vraiment point lisible; mais n'en est-il pas de même du nom de Nesebekre ou Nesenbre lui-même? Il se pourrait que certains groupes de ce genre, dans un cartouche royal irréprochable, mais de constitution graphique obscure et mal définie, ne fussent point à proprement parler des noms, mais de simples compositions de remplissage. Le groupe du cartouche de nos n° 14 et 15 se retrouve presque semblable, mais dans le simple cadre ovale, sur un autre scarabée que



° 16



17

voici (n° 16), provenant de Gezer⁽¹⁾, et dont on remarquera la grande analogie avec un scarabée de Londres que nous reproduisons également (n° 17)⁽²⁾. Leur ressemblance est intéressante parce qu'elle suggère que le scarabée de Londres pourrait bien provenir de Pales-

tine où a été trouvé l'autre; mais de même, le *Nesebekre* de Londres et nos deux *Nesebekre* donnés antérieurement, ne sont-ils pas les frères jumeaux du *Nematre* de Jérusalem reproduit ci-dessus? On sent nettement qu'un nombre important des scarabées «hyksôs» de nos collections, supposés égyptiens, sont en réalité de provenance palestinienne.

Voici maintenant, provenant de Gezer, un «Hyksôs» que nous n'avons pas rencontré encore, un *Khopirkare* dans l'ovale simple et l'encadrement spiraloïde à trait interrompu (n° 18 ci-dessous)⁽³⁾, très différent, comme on voit, de son homonyme précédemment noté dans la collection Clark et qui doit être

⁽¹⁾ Collection Clark à Jérusalem.

⁽²⁾ Au Br. Museum; HALL, *loc. cit.*, n° 2560.

⁽³⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIX, 73.

Senousrit I^{er} de la XII^e dynastie. Comme Pharaon de la série *Anra*, Khopirkare n'était pas inconnu; Newberry a publié⁽¹⁾ un spécimen extrêmement analogue à notre n° 18 et au n° 21 dont on va parler, et le British Museum possède plusieurs sca-



18



19



20



21

rabées du même personnage, dont les deux remarquables spécimens⁽²⁾ que nous reproduisons (n° 19 et 20) à côté du précédent; l'un d'eux a été trouvé à Tell El-Yahoudiyeh, en Égypte, ce qu'il est intéressant de savoir en raison de la présence de scarabées au même nom en Palestine. C'est le même nom encore, à ce qu'il semble, qui apparaît sur un autre scarabée de Gezer, sous la forme *Kakhopirre* dans l'ovale simple (n° 21 ci-dessus)⁽³⁾; et ce sont des formes défectives qu'on trouve sur plusieurs scarabées de Gezer qui portent *Kakhopir* dans le cartouche⁽⁴⁾, et sur d'autres où *Khopirre* figure dans le cartouche ou dans le simple ovale sans base⁽⁵⁾. Remarquons

(1) NEWBERRY, *Scarabs*, p. 80, fig. 82.

(2) HALL, *ibid.*, n° 72, 73; l'un d'eux connu anciennement par PETRIE, *Hist. Scarabs*, 185. D'autres scarabées *Khopirkare*, sans le cartouche, dans HALL, *ibid.*, n° 70, 71.

(3) Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc. Paraît être le même que celui publié par MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIII b, 1, et Q. S., 1903, p. 310 et pl. IV, 1.

(4) Notre n° 22 ci-dessous : MACALISTER, *ibid.*, pl. CCV a, 9, et Q. S., 1905, pl. I, 9. Un autre dans MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVII, 4.

(5) Avec le cartouche : MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIX, 33 (reproduit ci-dessous, n° 23), et un autre à Londres, HALL, *ibid.*, n° 93 (ci-dessous, n° 25); dans

en passant que les formes *Khopirre* et *Khopirkare* sont ensemble dans la même relation que les formes *Nofirre* et *Nofirkare* ren-



22



23



24



25















contrées, en Égypte, sur de petits monuments de l'époque de Khanofirre Sebekhotep : on se rappelle que sur ces objets, *Nofirre* paraît dans le cartouche, soit seul, soit en compagnie de *Nematre*, et dans de telles conditions qu'on voit que ce *Nofirre* est une forme incomplète de *Nofirkare*⁽¹⁾. En Palestine, le type des scarabées *Nofirre* est un peu différent; le nom se présente — le signe du soleil au-dessus du *nofir* — sans cartouche, quelquefois dans l'ovale, et toujours dans l'encadrement spiraloïde⁽²⁾.

Ces divers cas de forme incomplète, — *Kakhopir* et *Kho-*

l'ovale simple : un spécimen de la collection Clark à Jérusalem (reproduit ci-dessus, n° 24) et plusieurs autres à Londres, HALL, *ibid.*, n° 999, 1394. En voir quelques autres encore collationnés par WIEDEMANN, *Kleinere äg. Inschriften*, n° 32-34, et GAUTHIER, *Rois*, II, p. 100.

⁽¹⁾ Voir chez nous, précédemment, *Monuments et histoire etc.*, chap. VIII, § 1, et noter un scarabée de plus avec *Nofirre* dans le cartouche, entouré d'un décor pseudo-hiéroglyphique : on le trouve dans NEYBERRY, *Scarabs*, p. 63, fig. 53. Cf. encore celui de la collection PETRIE (*Hist. Scarabs*, n° 496) avec *Nofirre* sans cartouche, encadré symétriquement des deux yeux surmontant deux signes *neb*.

⁽²⁾ MAGALISTER, *ibid.*, pl. XXXV, 19, et pl. CCVI, 18, tous deux au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc et calcaire jaunâtre. — Un autre, en émail blanc, également de Gezer, dans la collection Clark à Jérusalem. — Un autre spécimen, extrêmement analogue aux précédents, a été trouvé en Égypte, à Abousir el Meleq, dans une tombe qui fournit six scarabées en tout, « hyksôs » des plus caractérisés, dont un au nom de Sousirenre (Khian) : MÖLLER, *Ausgrabungen etc.* (*Mitt. d. deutschen Or. Gesellschaft*, n° 30, 1906), p. 25.

pirre à côté de *Khopirkare* ou *Kakhopirre*, *Nofirre* pour *Nofirkare* — sont à rapprocher de plusieurs exemples de constructions analogues que nous rencontrerons plus loin, notamment *Kakha* ou *Khaka* pour *Khakare*; mais le phénomène de cette abréviation irrégulière s'est déjà présenté à nous, de manière beaucoup plus remarquable, chez *Khanofirre Sebekhotep* lui-même, dont nombre de scarabées, qui portent les deux noms de cartouches, écrivent le nom solaire ☉  ou ⁽¹⁾: curieuse similitude qui serait un indice de plus, s'il était nécessaire, de la contemporanéité de *Khanofirre Sebekhotep* avec les « Hyksôs » de la période d'*Anra*. Différemment encore, sur certains de ces scarabées irréguliers de *Khanofirre*, le nom est écrit   (une fois aussi  ), — aux exemples antérieurement cités de l'écriture *Kha-nofiroui*, joignons encore celui de l'inscription   qu'on trouve sur deux scarabées (peut-être un seul?) du musée du Caire⁽²⁾, — et remarquons que le même nom exactement se retrouve, sur un palestinien du type d'*Aura*, dans la combinaison      , disposée dans le champ de cette manière⁽³⁾.

Pendant que nous sommes aux scarabées à noms royaux proprement dits, sortons, pour un instant, des limites de la Palestine, afin de noter un certain nombre de monuments de l'époque d'*Anra* dont la provenance est moins certaine. Commençons par les noms royaux déjà connus. Voici, à Londres, deux beaux scarabées « hyksôs » (n^{os} 26 et 27 ci-dessous)⁽⁴⁾

⁽¹⁾ Voir chez nous, *Monuments et histoire etc.*, chap. VII, § III.

⁽²⁾ Un scarabée, donné comme de Gournah, *Journal d'entrée du Caire*, n^o 2527, et un scarabée d'Abydos, *MARIETTE, Cat. gén. Abydos*, n^o 1391, p. 538, et *Monuments divers*, pl. 52 e et p. 17 (cf. GAUTHIER, *Rois*, II, p. 97 et 98). On se demande si les deux scarabées ainsi mentionnés ne sont pas en réalité un objet unique.

⁽³⁾ Chez les Pères blancs de Sainte-Anne à Jérusalem; émail blanc.

⁽⁴⁾ Au Br. Museum; HALL, *loc. cit.*, n^{os} 123 (n^o 27 de notre reproduction ci-dessous), 2820 (n^o 26 ci-dessous).

portant, dans le cartouche régulier, le nom du *Khakare* déjà connu par plusieurs objets similaires⁽¹⁾. Une particularité inté-




26

ressante est à remarquer dans le décor des trois scarabées 22, 25 et 27, où figure, en combinaison avec les autres signes de l'encadrement latéral, un signe spécial, plus ou moins fantaisiste, et qui paraît inspiré de l'hiéroglyphe $\overline{\text{X}}$. Il




27

faudrait mentionner ensuite, toujours à Londres, plusieurs scarabées remarquables au cartouche de *Iapek-her*, ou portant le nom solaire *Merousirre*, ou le nom simple *Iakeb*, et qui tous sont à joindre aux monuments *Iakeb* et *Iakeb-her* notés par nous antérieurement⁽²⁾; mais nous leur donnerons place au chapitre suivant, parmi d'autres *addenda* documentaires. Maintenant, nous allons voir quelques rois nouveaux. Tout à l'heure, déjà, nous avons pris en note le  très problématique de



28

deux scarabées du British Museum. Voici un autre scarabée de Londres (n° 28 ci-contre)⁽³⁾ où l'on voit, dans le cartouche, le nom d'un certain *Nib-nofiroui*, encadré des éléments les plus habituels du décor «Anra». Son nom est de forme remarquablement analogue à la forme  que prend quelquefois,

⁽¹⁾ Voir chez nous, précédemment, *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, E, et *Monuments et histoire* etc., chap. VII, § v. — Prenons en note ici, sans y attacher une importance excessive, la très singulière indication d'après laquelle ce *Khakare* aurait eu *Nofirhotep* comme nom de deuxième cartouche. Gauthier, après avoir expliqué (*Rois*, II, p. 39, n. 1) que si le nom solaire est le même que celui de Senousrit III, le style des scarabées empêche, cependant, de les attribuer à la XII^e dynastie, ajoute : «D'après une note manuscrite de Devéria sur un des cartouches de l'armoire royale du Louvre, ce roi *Khakare II* était un *Noufirhotep*, par suite le second du nom.» Il renvoie également, à ce sujet, aux *Histoires* et aux *Livres des Rois* divers de Wiedemann, Maspero, Budge et Pieper.

⁽²⁾ *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Iakeb-her*.

⁽³⁾ Au Br. Museum; HALL, *loc. cit.*, n° 113.

on le rappelait un peu plus haut, le nom de *Khanofirre* Sebek-hotep. Disons tout de suite que, de même qu'à côté de *Khanofirroui*, on connaît la forme $\odot \text{ankh} \text{djed}$, qui permet de remonter à la forme originale et régulière *Khanofirre*, de même, à côté de la forme *Nib-nofirroui* que nous avons sous les yeux, est connue la forme $\odot \text{ankh} \text{djed}$, et même la forme $\odot \text{ankh}$, primitive et véritable. Nous envisagerons complètement, aux *addenda* documentaires qui suivent, ce qui concerne ce Pharaon *Nibnofirre* dont on n'a pas parlé encore⁽¹⁾.

Voici ensuite un nouveau nom solaire, celui de *Noubousirre*, qui paraît sur les deux scarabées reproduits ci-contre (n° 29 et 30)⁽²⁾, sans le cartouche, mais inséré



29

dans une petite titulature pharaonique : « Le Dieu bon *Noubousirre*, qui donne la vie », par où l'on voit certainement que le propriétaire de ces objets prétendait à la qualité royale. Le nom de *Noubousirre* est



30

à rapprocher de celui de son contemporain *Khaousirre*⁽³⁾, de celui de *Merousirre* Iakebher⁽⁴⁾, et de celui d'*Aousirre* Apopi lui-même. Le nouveau roi *Noubousirre* se montre particulièrement voisin de *Khaousirre* par ce caractère commun à leurs scarabées, que chez eux le signe *ousir* n'est pas bipède.

Nous n'allons plus enregistrer maintenant que des scarabées palestiniens. Donnons place, d'abord, à un certain nombre d'inscriptions portant des noms qu'on pourrait appeler *royaux incomplets*, et qui sont des noms solaires défectifs, privés le

⁽¹⁾ Voir ci-après, chap. III, H, § 2.

⁽²⁾ Tous deux notés au Caire, en la possession de M. R. Blanchard. Le deuxième (notre n° 30) a déjà été publié par NEWBERRY, *Egyptian Historical Notes* 9, j, dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 38 et pl. IV, 7.

⁽³⁾ Pour *Khaousirre*, voir chez nous, précédemment, *Monuments et histoire* etc., chap. VII, § v.

⁽⁴⁾ Voir chez nous, précédemment, *Hyksôs*, section II, chap. II, § Iakeb-her.

plus souvent du ☉ initial, et quelquefois d'un autre signe dont la présence restituerait un nom solaire bien connu. Les noms de cette espèce, très évidemment, ont toutes chances de n'être point des noms de rois, même lorsqu'ils se présentent à nous dans le cartouche régulier, comme c'est le cas pour le *Kakhopir* de notre n° 22 ci-avant; le cartouche est simplement l'indice d'une sorte de vulgarisation, de banalisation inintelligente des emblèmes royaux parmi les gens dont la position ou les fonctions étaient telles qu'ils possédaient un sceau personnellement et en propre. Ne venons-nous pas de voir, dans le cartouche, un nom *Nib-nofiroui* qui n'est peut-être pas pharaonique, et n'avons-nous pas conçu des doutes sérieux, non seulement sur la qualité pharaonique, mais aussi sur la qualité proprement nominale de certains groupes comme *Nesebekre* ou *Nesenbre* (ci-avant, à propos du n° 13) et *Nanebre* (?) (ci-avant, n° 14-15) qui paraissent dans un cartouche? Le simple particulier qui choisit, pour son scarabée, une sorte de devise prise dans un nom solaire, est plus honnête lorsqu'il ôte de ce nom le ☉ initial qui en fait une appellation pharaonique; mais la précaution n'est pas toujours prise, et de ces noms royaux incomplets on rencontre des spécimens de toutes les formes.

La combinaison *Khaka* paraît assez souvent. On la voit sur



31



32



33

notre n° 31 ci-dessus⁽¹⁾, suivie d'autres signes dont l'ensemble est tout à fait du type « Anra »; elle figure, mieux isolée, sur

⁽¹⁾ Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc.

deux scarabées de Gezer, une fois encadrée de deux signes $\text{𓆎}^{(1)}$, une autre fois de deux signes 𓆎 (n° 32 ci-dessus)⁽²⁾; elle se présente deux fois précédée de 𓆎 , dans un large encadrement spiraloïde⁽³⁾. Tout à fait du même type est le scarabée du n° 34 ci-contre⁽⁴⁾, où, dans l'encadrement spiraloïde, les signes *ka* et *kha* sont séparés par l'abeille et les deux *nofir*. Notons en passant, comme très analogues à ce dernier, un scarabée de la collection Grant



(Wiedemann, *Kleinere aeg. Inschriften*, n° 24), portant :



et un autre scarabée, noté par Lepsius (*Königsbuch*, n° 836), sur lequel on trouve : 𓆎 . Plus rare est la combinaison *Kanofir*,



dont nous connaissons un seul exemple (n° 35 ci-contre)⁽⁵⁾. On a trois spécimens, par contre, de la combinaison *Khanofir*, réalisée par le signe *kha* entre deux *nofir* au-dessus et au-dessous, le tout dans l'encadrement



spiraloïde⁽⁶⁾; et l'on peut noter en même temps une combi-

⁽¹⁾ MACALISTER, *Gezer*, III, pl. CCVI, 10.

⁽²⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVII, 9; l'objet est au Musée du Gouvernement à Jérusalem, émail blanc bleuâtre. La formule, on le remarque, est écrite *Kakha* et non *Khaka*; le scarabée n'en présente pas moins une grande analogie avec un *Khakaré* de la collection Amherst que nous avons reproduit précédemment, *Ilyksés, Études et notes complémentaires*, § III, E, d'après NEWBERRY, *Scarabs*, X, 15.










⁽³⁾ Notre n° 33 reproduit ci-dessus; dans la collection Clark à Jérusalem, émail gris noirâtre. Le deuxième, extrêmement semblable, dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 24.

⁽⁴⁾ Scarabée en belle pâte blanche, serti d'or; recueilli à Jérusalem en 1914; provient de Gezer.

⁽⁵⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCHII a, 1, et Q. S., 1903, p. 213, pl. II, 1; l'objet est au Musée du Gouvernement à Jérusalem, émail blanc.

⁽⁶⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIV b, 3, et Q. S., 1904, pl. VI, 3; l'objet à

naison *Khaoui-nofir* dans l'ovale simple et l'encadrement spiraloïde, sur le scarabée reproduit ci-dessus (n° 36)⁽¹⁾.

De ces scarabées pseudo-royaux, rapprochons une demi-douzaine d'objets similaires sur lesquels on trouve la titulature  toute seule, sans rien qui ressemble à un nom propre : soit entre deux , soit entre deux , ou bien reposant sur le signe , avec ou sans intervention d'autres signes de remplissage⁽³⁾. Sur un scarabée de cette dernière variété, on voit  à gauche du *noub*, et à droite, le signe  isolé dans un petit ovale⁽⁴⁾. De ce *nofir* spécialement encadré on connaît d'assez nombreux exemples par ailleurs, sur le côté du champ, flanqué de l'uræus, avec remplissages variables en haut et en bas⁽⁵⁾, sur le côté du champ, flanqué de l'oiseau⁽⁶⁾, dans une combinaison complexe où deux , chacun dans un petit ovale, sont disposés symétriquement avec des signes d'oiseaux, des signes , *kheper*, *kha* et d'autres signes dans l'axe⁽⁷⁾, ou bien deux , chacun dans l'ovale, avec un simple petit décor médian⁽⁸⁾, ou bien encore un seul *nofir*, plus important, placé au centre du champ et entouré d'un cadre plus ou moins enrichi de

Jérusalem, chez les Bénédictins allemands. — MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVI, 19; SCHUMACHER, *Tell El-Mutesellim*, I, pl. XXVIII, h.

⁽¹⁾ Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; petit scarabée très fin en émail blanc, serti d'or.

⁽²⁾ Deux scarabées recueillis par nous à Jérusalem en 1914.

⁽³⁾ Trois spécimens, de Gezer, dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 37, 39, CCVII, 14. Le premier des trois est au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc bleuâtre.


⁽⁴⁾ BLISS et MACALISTER, *Excavations in Palestine*, pl. 83, n° 28; au Musée du Gouvernement à Jérusalem, émail blanc.



⁽⁵⁾ Deux spécimens différents, de Gezer, dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIV b, 10, 23, et Q. S., 1904, pl. VI, 10, 23; tous deux au Musée du Gouvernement à Jérusalem, émail blanc.

⁽⁶⁾ Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem (inédit); calcaire blanc émaillé.








⁽⁷⁾ Recueilli par nous à Jérusalem en 1914; inédit.

⁽⁸⁾ Collection de Notre-Dame-de-France à Jérusalem; inédit.

motifs ornementaux⁽¹⁾. Pendant que nous sommes à ces inscriptions dont le signe *nofir* est l'élément principal, notons le double  combiné avec de grands S faisant remplissage⁽²⁾, ou avec quelques signes simples et le cadre spiraloïde⁽³⁾, comme sur quelques-uns des spécimens vus plus haut (notre n° 34 et ses analogues), ou figurant, parfois, dans un pseudo-nom

solaire, comme  cité tout à l'heure, ou  sans encadre-

ment ni ornements dans le champ du scarabée⁽⁴⁾ : ce dernier nom arrive, comme on voit, à être très analogue à ces formes singulières *Kha-nofiroui-re*, *Nib-nofiroui-re*, variantes fantaisistes de *Khanofirre* et de *Nibnofirre*, qu'un peu plus haut nous avons signalées ou dont nous avons (pour *Nibnofirre*) simplement annoncé l'existence.

Quant au *nofir* simple, il paraît encore comme élément central de diverses combinaisons, entre deux , surmontés du  et reposant sur le  (n° 37 ci-contre)⁽⁵⁾, ou entre deux  symétriques eux-mêmes encadrés de deux , le groupe central reposant sur  ou sur .



37

Après toutes les formes simples qu'on vient de voir, nous pouvons arriver à des scarabées de composition un peu différente, d'un type qu'on pourrait appeler le type à *inscription complexe*; ses caractères généraux sont de

(1) Deux spécimens différents, l'un dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 27, l'autre recueilli par nous à Jérusalem en 1914 et inédit.

(2) Deux spécimens identiques à Gezer : MACALISTER, *loc. cit.*, pl. XXXV, 22, CCVI, 40.

(3) MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVI, 51; l'objet au Musée du Gouvernement à Jérusalem. Un autre chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; inédit.

(4) Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; inédit.

(5) Recueilli par nous à Jérusalem en 1914; émail noirâtre.

(6) Deux spécimens de Gezer, MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 38, CCIX, 28.

ne présenter ni nom royal, ni rien qui ressemble à un nom royal ou même à un nom personnel, de comprendre un grand nombre des signes hiéroglyphiques dont l'emploi est habituel sur les petits monuments de la catégorie « Anra », et de les assembler, de les combiner de manière à produire une sorte de tableau d'un effet très décoratif, rigoureusement symétrique dans presque tous les cas. A cette famille particulièrement intéressante appartiennent quelques scarabées publiés par nous antérieurement⁽¹⁾, et un petit nombre de ceux reproduits ci-dessus, au présent chapitre, notamment celui du n° 37 qu'on vient de voir.

Assez souvent, les deux yeux sont un élément important du décor : les yeux, unis en un motif central auquel est suspendu le *nofir*, lui-même reposant sur le *noub*, avec deux ♀ de part et d'autre (n° 38 ci-dessous)⁽²⁾, — les yeux assemblés en un motif unique, de même, dominant le couple des uræus et un — inférieur, avec divers remplissages simples (n° 39 ci-des-



38



39



40



41

sous)⁽³⁾, — les yeux sur une combinaison symétrique de ♀ et ♀, le *noub* tout en bas et, dominant le tableau, une sorte

⁽¹⁾ *Hyksôs, Etudes et notes complémentaires*, § III, A, n°s 7, 8, 9, 10.

⁽²⁾ Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc. L'assemblage des deux yeux en un motif décoratif unique, qu'on observe ici et au scarabée suivant (n° 39 reproduit ci-dessus), se rencontre également sur un scarabée précédemment étudié : renvoi de la note précédente, n° 7.

⁽³⁾ Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc.

d'animal inspiré du disque aux ailes éployées (n° 40 ci-dessus) ⁽¹⁾, — un tableau très analogue, seulement différent du précédent par la substitution, au groupe des \ddagger et des $\ddot{\text{Q}}$, d'une



42



43

combinaison faite de *dad* central entre deux *nit* symétriques (n° 41 ci-dessus) ⁽²⁾. Toujours avec les deux yeux et le *noub* à la partie inférieure, voici (n° 42 ci-contre) ⁽³⁾ une combinaison pittoresque complétée avec des *ankh*, *dad*, *nofir*, *kha* et une abeille centrale.

Très analogue, la combinaison de notre n° 43, dont un grand *noub* est l'élément central ⁽⁴⁾.

Voici maintenant un grand scarabée (n° 44 ci-contre) ⁽⁵⁾ où l'on voit le *ouaz* entre les deux yeux et les deux *nit* couchés, puis le *ka* entre les plantes du Nord couchées, puis le *kha* entre



44

les abeilles, et en bas le double *nofir* encadré



45



46

de signes indistincts. Voici une combinaison de même richesse (n° 45 ci-contre) ⁽⁶⁾, où l'on a peut-être voulu inscrire, en haut, le nom de *Ptah*; l'abeille centrale, les deux yeux et le *noub* inférieur rappellent le n° 42, les signes

simples du remplissage sont les mêmes que d'habitude. L'inscription reproduite à côté (n° 46) ⁽⁷⁾ est également un peu dis-

⁽¹⁾ Dans la collection Clark à Jérusalem; beau scarabée en émail blanc dans sa monture de bronze intacte avec l'anneau; acheté dans le Hauran. — La même figure inspirée du disque ailé sur le scarabée reproduit ci-avant, n° 7.

⁽²⁾ MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVIII, 24.


⁽³⁾ Recueilli par nous à Jérusalem en 1914; émail blanc.

⁽⁴⁾ Dans la collection Clark à Jérusalem; émail blanc grisâtre.

⁽⁵⁾ MACALISTER, *loc. cit.*, pl. XXXV, 23.

⁽⁶⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIV b, 8, et Q. S., 1904, pl. VI, 8.

⁽⁷⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. XXXI, 18; l'objet est au Musée du Gouvernement à Jérusalem; beau scarabée en émail blanc.

symétrique en haut; ses éléments caractéristiques, outre le *noub* inférieur surmonté du *khopir* comme sur 45; sont constitués par le groupe *souten baïti*, présenté sans nom propre comme sur les scarabées d'une série décrite un peu plus haut, et l'on remarquera la disposition spéciale de l'encadrement spiraloïde, interrompu vers le haut et terminé, à droite et à gauche, en motifs végétaux. D'un caractère un peu différent est un complexe avec des *khopir*, mêlés d'autres signes, en une colonne centrale encadrée de deux colonnes latérales de signes ornementaux ou très vaguement hiéroglyphiques⁽¹⁾; et un autre caractérisé par une rangée de signes *nosir*, surmontant le groupe  encadré par les deux plumes (n° 47 ci-contre)⁽²⁾. Tou-




47

jours avec le même groupe hiéroglyphique au centre, à la partie inférieure, encadré de deux *nosir* et surmonté d'un autre *nosir*, voici une composition que domine la touffe de la plante du Nord, extrêmement mal dessinée



48

(n° 48 ci-contre)⁽³⁾. Une autre assez analogue est constituée par le motif de la plante du Nord en haut, le *nosir* central entre deux *ankh* et un grand *noub* inférieur⁽⁴⁾. Assez analogue encore est la composition du scarabée ci-contre (n° 49)⁽⁵⁾, où l'on voit *khopir*, *tet* et *kha* en une colonne centrale avec des *ankh* faisant remplissages latéraux. Voici enfin quatre spécimens, point tout à fait identiques entre eux, d'un type caractérisé par un registre inférieur que remplit le *tet* entre deux *ankh*, et un registre supérieur flanqué par deux  symé-



49

⁽¹⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCIX, 84.

⁽²⁾ Au Musée du Gouvernement à Jérusalem; schiste noirâtre.

⁽³⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. XXXV, 25; l'objet au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc bleuâtre.

⁽⁴⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVII, 13.

⁽⁵⁾ MACALISTER, *ibid.*, pl. CCV a, 6, et Q: S., 1905, pl. I, 6; l'objet au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc.

triques, le reste du remplissage étant variable (n° 50 à 53 ci-dessous) ⁽¹⁾.



50



51



52



53

Un complexe symétrique de composition assez différente des précédents est celui que l'on voit ci-contre (n° 54) ⁽²⁾, disposé en largeur dans le champ, l'abeille encadrée de deux signes \rightarrow , au-dessus du *noub* entre deux *nit*; les deux \rightarrow symétriques se sont déjà présentés sur le scarabée du n° 10 reproduit au présent chapitre, et antérieurement plusieurs fois ⁽³⁾. Deux autres spécimens de Gezer sont très analogues à celui-là, mais un peu plus simples; on y voit l'abeille centrale, face à droite, entre les deux *nit*, reposant sur un signe horizontal de dessin mal déterminé ⁽⁴⁾.



54

Ces trois derniers scarabées nous introduisent dans une nouvelle catégorie de compositions, celles dont les éléments principaux sont fournis par le signe \swarrow . Les objets de cette famille sont extrêmement nombreux, et précédemment déjà nous en avons vu quelques spécimens ⁽⁵⁾. En voici d'autres :

⁽¹⁾ N° 50 : MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIX, 32. — N° 51 : MACALISTER, *ibid.*, pl. CCVIII, 31. — N° 52 : *Ibid.*, pl. CCVIII, 35. — N° 53 : *Ibid.*, pl. CCVI, 17.

⁽²⁾ Chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc.

⁽³⁾ *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, C, n° 13 et plusieurs autres spécimens d'Ahsin. Musée et du Caire reproduits au même paragraphe.

⁽⁴⁾ MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIV b; 26, 27; et *Q. S.*, 1904, pl. VI, 26, 27; le premier est au Musée du Gouvernement à Jérusalem.

⁽⁵⁾ *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, A, n° 2, 5, 6.

deux *nit* affrontés reposant sur le *noub*, le tout encadré par deux *nofir*⁽¹⁾; l'espèce de disque ailé du n° 40 ci-dessus surmontant un nom *Anra* très indistinct, dans un ovale couché, et au-dessous, deux *nit* adossés symétriquement à un signe central⁽²⁾; une composition assez complexe dont le *khopir* occupe le centre, avec de nombreux *nit* symétriquement disposés⁽³⁾; deux *nit* adossés symétriquement à un *nofir* central, d'autres signes remplissant la moitié inférieure du champ⁽⁴⁾. Dans une variété différente, la composition est dissymétrique; le *nit* est repoussé sur le côté du champ, avec d'autres signes de remplissage à côté de lui, et très fréquemment



55



56

deux ou plusieurs *nit* se montrent, non plus affrontés ou adossés, mais orientés à angle droit les uns sur les autres. Dans le type de 55 et 56 ci-contre⁽⁵⁾, le

nit repose sur —, flanqué de l'œil dans le premier cas, de ! et de *nofir* dans le deuxième, avec un autre *nit* couché à la partie supérieure. Le ! formant remplissage se retrouve en rangée au n° 57 ci-contre⁽⁶⁾, avec le —, pour garnir le champ déjà orné de deux *nit* à angle droit, et au n° 58 ci-contre⁽⁷⁾, où deux ! encadrent un *nit* central compris



57



58

(1) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 15.

(2) BLISS et MACALISTER, *Excavations in Palestine*, pl. 83, n° 19.

(3) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIV b, 2, et Q. S., 1904, pl. VI, 2; la moitié inférieure de ce scarabée, brisé ultérieurement, paraît se trouver au Musée du Gouvernement à Jérusalem (émail blanc).

(4) Recueilli par nous à Jérusalem en 1914; inédit.

(5) Le n° 55 est de Tell El-Hesi : BLISS, *A Mount of many cities*, p. 79, n° 123. — Le n° 56 est au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc.

(6) Au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc.

(7) De Gezer : Q. S., 1904, p. 328, n° 3; au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc.

entre un *nit* inférieur et un *nit* supérieur couchés. De ce dispositif avec deux *nit* à angle droit voici un dernier spécimen (n° 59 ci-contre)⁽¹⁾, avec — à la base comme sur 55, 56 et 57, et *nofir* latéral faisant remplissage. Une autre variété dissymétrique comprend un seul *nit*, encadré de remplissages divers, toujours très simples et dans lesquels le — tient une grande place; nous en possédons quatre spécimens, dont ceux des n°s 60, 61 et 62 reproduits ci-dessous⁽²⁾.



59




60



61



62

Toujours avec le *nit*, notons un très intéressant scarabée d'un type tout autre, avec les deux  disposés en sens contraires, aux deux bouts du champ, séparés par le dessin d'un oiseau qu'accompagnent quelques signes hiéroglyphiques sans précision (n° 63 ci-contre)⁽³⁾. Rappelons que les *nit* contrariés, aux extrémités du champ, ont été rencontrés sur plusieurs objets similaires⁽⁴⁾. A côté de ce scarabée, nous



63



64

⁽¹⁾ Dans la collection Clark à Jérusalem; émail blanc.

⁽²⁾ N° 60 : chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail gris verdâtre. — Autre spécimen très analogue dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVIII, 17. — N° 61 : chez les Bénédictins allemands de Jérusalem; émail blanc. — N° 62 : MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 33; l'objet au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc.

⁽³⁾ Ce n'est point un scarabée à proprement parler, mais l'empreinte d'un scarabée, sur une anse d'amphore trouvée à Jéricho : SELLIN et WATZINGER, *Jéricho*, p. 156 et pl. 42, b.

⁽⁴⁾ Ci-avant, au même chapitre, le scarabée de notre reproduction n° 12, et précédemment, chez nous, celui de *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, S III, A, n° 2. Cf. aussi les deux yeux contrariés sur le scarabée de notre reproduction n° 4, au présent chapitre.

en reproduisons un autre (n° 64)⁽¹⁾, assez analogue par le rôle décoratif attribué au grand oiseau flanqué de remplissages quelconques. Voici enfin paraître l'oiseau une troisième fois, au-dessus d'une combinaison pseudo-hiéroglyphique de la catégorie *Anra*, le tout enfermé dans le cadre spiraloïde dessiné comme d'habitude (n° 65)⁽²⁾.



65

Le *nî* intervient encore dans la composition de plusieurs scarabées pseudo-royaux, fort curieux par l'incompréhension complète des hiéroglyphes que les graveurs se sont efforcés d'y reproduire. Les deux spécimens que nous reproduisons ci-contre (n° 66 et 67)⁽³⁾ sont très semblables; au registre supérieur, un premier groupe s'inspire, plus ou moins heureusement, de $\overline{\text{7}} \overline{\text{1}}$, tandis qu'en bas, on retrouve assez nettement $\overline{\text{1}} \overline{\text{1}}$, défiguré par la substitution du V au correct hiéroglyphe initial. La



66



67

même substitution absurde s'observe sur un troisième scarabée qui porte seulement la combinaison $\text{V} \overline{\text{1}} \overline{\text{1}}$, grossièrement gravée (face à droite)⁽⁴⁾.

Nous avons fini avec les plus importants des objets dont nous avons entrepris l'examen. Il resterait à voir des scarabées très nombreux, mais toujours composés avec les mêmes éléments, et tendant, le plus souvent, vers des formules presque simplement décoratives. Notons seulement quelques types remarquables, tels que celui du *nofir* central, entouré de quatre *noub* adossés au centre⁽⁵⁾, du *noub* central

(1) Recueilli par nous à Jérusalem en 1914.

(2) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 32.

(3) Tous deux à Jérusalem, le n° 66 au Musée du Gouvernement (émail blanc), le n° 67 dans la collection Clark (émail blanc).

(4) SCHUMACHER, *Tell El-Muteselîm*, I, pl. XVIII, d.

(5) Deux spécimens de composition identique; l'un dans MACALISTER, *loc.*

isolé dans le cadre spiraloïde⁽¹⁾, du *noub* entre les deux uræus, avec un *kheper* supérieur faisant remplissage⁽²⁾, de l'uræus latéral affronté avec le *nofir* et reposant sur l'œil⁽³⁾, de l'uræus combiné avec des figures de fleurs⁽⁴⁾. Voici deux spécimens d'une composition en largeur dont un *noub* est la base centrale, deux *nofir* encadrant à droite et à gauche, et le *noub* surmonté d'une petite formule *Anra* écrite dans le sens perpendiculaire à l'axe du dessin⁽⁵⁾. Les deux *nofir* latéraux peuvent être remplacés par deux \perp symétriques, et la formule *Anra*, au-dessus du *noub*, par une rangée de petites rosaces⁽⁶⁾. Le *noub* central, dans d'autres compositions, peut être encadré de figures végétales plus ou moins précises⁽⁷⁾.

Donnons un coup d'œil, pour finir, à un type de composition constituée uniquement par les faisceaux de la plante du Nord, ou dont les touffes de la plante du Nord forment les parties les plus importantes. La plante du Nord est développée, sans autres éléments, sur deux remarquables scarabées de Jérusalem⁽⁸⁾. La grande touffe centrale peut être encadrée de deux *ankh*⁽⁹⁾, ou surmonter un groupe symétrique d'appar-

cit., pl. XXXV, 16, l'autre dans la collection Clark à Jérusalem (émail grisâtre).

(1) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIX, 8.

(2) *Ibid.*, pl. CCVI, 4a.

(3) Au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc (inédit).

(4) Un spécimen au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail bleu (inédit). Un autre dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIV b, a4, et Q. S., 1904, pl. VI, a4.

(5) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCIII b, 12, CCIX, 6; le premier aussi dans Q. S., 1903, pl. IV, 12. Du même type exactement est un scarabée reproduit par nous précédemment, *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, A, n° 3.

(6) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 20.

(7) *Ibid.*, pl. CCIV b, 13, et Q. S., 1904, pl. VI, 13; l'objet au Musée du Gouvernement à Jérusalem; émail blanc.

(8) Au Musée du Gouvernement (émail blanc), et chez les Bénédictins allemands; provenant de Gezer.

(9) MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVII, 36.

rence hiéroglyphique, le *ouaz* entre deux *nit*⁽¹⁾ ou bien le *nofir* entre deux *nit*⁽²⁾; la combinaison que surmonte la touffe est quelquefois plus complexe, et les deux *nit* symétriques y jouent un rôle⁽³⁾. On rencontre également la touffe à la partie inférieure du tableau, comme sur celui où elle est surmontée par un remplissage symétrique composé de *tet* et de *nofir*⁽⁴⁾. Voici enfin deux spécimens d'un type assez différent, où la plante du Nord, réduite à deux tiges contournées en spirale et reculées contre un bord du champ, laisse place, de côté, pour un signe décoratif qui est l'oiseau ou le *ankh*⁽⁵⁾.

Nous pouvons maintenant essayer de regarder en arrière, pour voir d'ensemble ce que les séries palestiniennes et égyptiennes de scarabées «hyksôs» ont en commun et ce qu'elles ont de différent. Les comparaisons les plus faciles et les plus rémunératrices porteront, évidemment, sur les collections de noms royaux. Distinguons, comme il convient, la période d'*Anra* (pharaons Khanofirre, Iakebher, etc.) des temps immédiatement suivants, et portons notre attention, d'abord, sur cette période la moins ancienne. La différenciation de l'Égypte et de la Palestine y est assez sensible. *Khian* sous toutes ses formes — le sheikh *Khian*, le Pharaon *Khian* — si fréquemment rencontré en Égypte, est en Palestine presque inconnu; il n'y apparaît qu'une fois, malgré la grande extension des monuments à son nom, dont il s'est rencontré des spécimens en Mésopotamie et en Crète. Le groupe nombreux des *Apopi*, *Aousirre*, *Aknenre* et tous les autres, *Asahre*, *Akhare*, *Aho-*

(1) *Ibid.*, pl. XXXV, 18; ce joli scarabée en émail blanc jaunâtre est au Musée du Gouvernement à Jérusalem.

(2) SELLIN, *Tell Ta'annek*, p. 88, fig. 121.

(3) Deux spécimens dans MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 34, CCVIII, 1.

(4) SCHUMACHER, *Tell El-Mutesellim*, I, p. 61, fig. 72.

(5) Un spécimen au Musée du Gouvernement à Jérusalem (émail blanc grisâtre, inédit); un autre chez MACALISTER, *loc. cit.*, pl. CCVI, 57.

tepre, etc., est absolument inconnu en Palestine. Par contre, les *Menkhopirre* et *Menkhopiroure* «hyksôs», spéciaux à la Palestine, ne paraissent pas en Égypte.

Pour la période d'*Anra* qui précède celle des Khian-Apopi, en va-t-il de même? Un très grand nombre de scarabées «Anra» sans nom royal, rencontrés en Égypte et en Palestine et d'un type général extrêmement uniforme, feraient croire à une espèce d'unité du milieu; mais dans le domaine des noms royaux, il se montre des différences notables. *Nematre*, à vrai dire, se rencontre en Palestine et en Égypte, et aussi le *Khopirkare* dont nous avons, au présent chapitre, noté l'existence; d'autre part, il est impossible de savoir au juste d'où sont venus les *Nesebekre* (?) du Caire et de Londres, et le *Noubousirre* rencontré au Caire. Ce qui est certain, c'est qu'un grand nombre des Pharaons ou pseudo-Pharaons de l'«époque d'Anra» n'ont pas, jusqu'à présent, été trouvés en Palestine; à savoir :

Iakebher (*Merousirre* et autres),
Iakeb et formes apparentées,
Khakare,
Khakhopirre,
Khaousirre,
Khanofirre *Sebekhotep*,
Matabre,
Nofirabre,
Nofirkare.

Pour ce dernier *Nofirkare* égyptien, toutefois, il est nécessaire de rappeler qu'en Égypte son nom se présente avec une égale facilité sous la forme *Nofirre*, et que le nom de *Nofirre* paraît en Palestine.

Inversement, mais de manière beaucoup moins significative, comme on va voir, quelques noms pharaoniques palestiniens sont inconnus en Égypte : ce sont ceux de *Kakhopirre*, *Kakho-*

pir et *Khopirre*. Comme les deux derniers ne sont que des formes incomplètes de *Kakhopirre* ou de *Khopirkare*, que *Kakhopirre* ne diffère de *Khopirkare*, très vraisemblablement, que par une métathèse graphique accidentelle, et que *Khopirkare*, enfin, a été rencontré en Égypte, on voit, en somme, que cette dernière catégorie d'observations ne prouve pas grand-chose; certains noms pharaoniques d'Égypte ont peut-être eu des formes spécialement adoptées en Palestine, mais il n'apparaît pas clairement que la Palestine ait possédé des noms pharaoniques originaux et inconnus ailleurs.

En d'autres termes, s'il y a, pour la période d'*Anra*, beaucoup de noms pharaoniques égyptiens inconnus en Palestine, l'inverse ne se constate pas et doit être considéré comme très douteux. Il se dégage de là cette conclusion, que les noms personnels qui nous occupent et qu'on inscrivait sur les scarabées de cette catégorie, passaient de l'Égypte à la Palestine, et c'est la chose du monde la plus naturelle.

On peut également apercevoir, maintenant, de quelle manière la naissance, l'évolution et la diffusion du type *Anra* se sont accomplies. Nous savons que le scarabée «hyksôs», en Égypte, est moins ancien que les «Hyksôs» eux-mêmes, car c'étaient déjà des étrangers que ces sheikhs *Anther* et *Semken*, peut-être contemporains de la XII^e dynastie, et dont certains scarabées sont égyptiens si purement. L'influence étrangère apparaît seulement plus tard, au temps des *Sebekhotep*, en corrélation évidente avec l'afflux d'un grand nombre d'étrangers en Basse-Égypte; l'industrie apportée par ces gens s'empare du vieux scarabée indigène, le transforme suivant sa méthode et sa fantaisie propre, et produit ce type de scarabées que nous connaissons bien, le type *Anra*, avec ses noms royaux ou pseudo-royaux en multitude. Une fois créé, il passe en Palestine, avec un plus ou moins grand nombre des cartouches et noms pharaoniques que ses spécimens comportaient en

Égypte; en territoire asiatique il fleurit, se perpétue, et connaît cette fortune de devenir une sorte de type palestinien permanent, pendant qu'en Égypte, au contraire, on assiste à une régression et à l'élimination progressive des éléments exotiques dont le scarabée avait été affecté. On suit parfaitement bien cette évolution régularisatrice, aux étapes marquées par le type de *Khian*, puis par le type d'*Aousirre*, déjà fort rentré dans la normale, avant d'arriver aux scarabées de la «XVII^e dynastie» (*Sheshi*, *Quazed*, *Semt*, etc.) et du début du Nouvel Empire, revenus entièrement aux caractères égyptiens purs. En Palestine, au contraire, le scarabée s'arrête au type d'*Anra* cristallisé; lorsque les Thoutmès conquièrent l'Asie et qu'en Palestine on fait des scarabées à leurs noms, c'est ce vieux type non modifié qui sert pour eux, exactement comme il avait eu lieu en Basse-Égypte à l'époque où l'on dut y graver des scarabées pour *Khanofirre*, roi de Thèbes. Il semble toutefois qu'au temps des Thoutmès, en Palestine même, le vieux type allait purement et simplement s'éteindre; on rencontre encore, en territoire palestinien, d'assez nombreux scarabées d'Amenothès II, d'Amenothès III et de quelques Ramsès, mais ils sont exclusivement égyptiens et proviennent sans doute d'importations antiques.

• L'usage de ces scarabées à l'égyptienne et le fait de leur fabrication dans les villes asiatiques voisines de l'Égypte décèlent, pour la fin du Moyen Empire et la période allant jusqu'à la fin de la XVIII^e dynastie, une sorte d'*égyptisation* dont le domaine topographique peut être défini, provisoirement, comme nous l'avons fait au début du présent chapitre. D'après les scarabées et les autres objets égyptiens ou pseudo-égyptiens sortis des fouilles, la zone influencée par l'Égypte s'étendait au moins jusqu'à comprendre les plaines à l'est du Carmel, et la vallée du Jourdain jusqu'à Jéricho. Mais les sites archéologiques convenablement explorés sont encore rares, et il serait

bien possible que la zone asiatique *égyptisée*, vers la fin du Moyen Empire, fût beaucoup plus vaste qu'on ne peut le savoir encore.

Note additionnelle.


Les scarabées «hyksôs» du stade ancien sont tellement nombreux que leur étude ouvre un champ d'observation presque illimité. Les reproductions et descriptions que nous avons données au cours de ce chapitre et antérieurement, ainsi que les classifications et les résultats historiques auxquels nous sommes arrivés, ont eu pour base, outre l'étude même des objets, un certain nombre de publications d'ensemble très précieuses, celles des fouilles palestiniennes, le catalogue de Newberry pour le Caire, le vieux recueil des *Historical Scarabs* de Petrie, le recueil des *Scarabs* de Newberry, le tome I du catalogue de Hall pour Londres, et nous avons cité, chemin faisant, beaucoup d'autres publications encore. Mais un dépouillement attentif des publications secondaires concernant des scarabées ferait certainement sortir beaucoup de confirmations et de particularités intéressantes, et peut-être encore des faits nouveaux. Voici par exemple le catalogue de la collection Ward, donné par J. Ward lui-même en 1900 et 1901 (*P. S. B. A.*, 22 et 23, *passim*); il s'y trouve un très grand nombre de spécimens du type *Anra* pur, parmi lesquels d'intéressants «complexes» de composition symétrique, du genre que nous connaissons bien. Il faudrait utiliser de même, plus complètement que nous-même ne l'avons fait précédemment, l'*Essay* de Loftie, le *Catalogue* de Fraser, les nombreux catalogues de collections universitaires ou particulières publiés par Birch et surtout par Budge : une bibliographie de ces publications a été donnée par Hall en 1913, dans l'introduction au tome I de son *Catalogue* des scarabées du British Museum. Ce dernier volume ne comporte que les *Royal Scarabs*, d'ailleurs, et la

suite de la publication des vastes collections de Londres fournira indubitablement de nombreux objets encore des séries qui nous intéressent. Même dans le premier volume, il y a de très nombreux scarabées du *type d'Anra*, sans nom royal et sans doute sans nom personnel; outre tous ceux de l'ouvrage que nous avons déjà examinés, il en resterait à noter une centaine d'autres, presque tous groupés entre le n° 74 et le n° 232 du catalogue⁽¹⁾. Dans un ordre un peu différent, on peut recueillir un très grand nombre de scarabées avec noms pseudo-pharaoniques (le ☉ en tête) du *type d'Anra*, en dépouillant simplement la riche série documentaire constituée par Gauthier dans son *Livre des Rois*; il s'y trouve, outre ceux que nous connaissons déjà, des noms solaires de toutes les formes possibles⁽²⁾.

D'un autre côté, et c'est un champ d'étude différent et non moins large, de nombreuses collections particulières recèlent des masses de scarabées inconnus qu'il faudrait inventorier méthodiquement. Dans le commerce on en rencontre des quantités énormes, non point tant en Europe, où les marchands d'antiquités ne recherchent guère que les scarabées artistiquement remarquables, en une belle matière et bien gravés, qu'en Égypte et en Palestine, où les scarabées de toutes classes sortent de terre, incessamment, et sont jetés en circulation par centaines. Rien d'attristant, pour l'historien, comme l'impossibilité d'arrêter, de contrôler au passage, d'utiliser cette production archéologique clandestine, anarchique et dilapidée.

(1) Voir HALL, *loc. cit.*, principalement n° 74 à 92, 94 à 102, 109, 111, 112, 114 à 118, 124 à 127, 134, 139, 140, 156, 161, 194, 212 à 229, 231, 232, et plus loin, 310 à 312 et 2823 à 2825.

(2) GAUTHIER, *Rois*, II, p. 101 à 118, *passim*; notons, au fil de la lecture, *Khôpir-nib-re* ou *Nib-khôpir-re*, *Mat-khôpir-re* ou variantes, *Ne-khôpir-re*, *Men-ab-re*, *Men-ankh-re*, *Men-nib-re*, *Men-nôfir-re*, *Mer-ab-re*, *Mer-mat-re*, *Nib-khôpir-n-re*, *Nib-ha-re*, *Nôfir-mat-re*, *Men-ha-re*, *Men-hor-re*, *Snofir-re*, *Men-ka-re*, *Nôfir-ankh-re*.... Nous en passons un grand nombre.

Par intervalles, seulement, un renseignement bien fourni, une lueur sur la provenance. A l'heure même où nous écrivons, il nous vient sous les yeux des empreintes de quelques scarabées et autres sceaux actuellement dans le commerce à Jérusalem; un lot provenant de Gezer comprend presque exclusivement des scarabées du type *Ahîd*, parmi lesquels un spécimen identique à celui de notre reproduction n° 51 ci-avant, et un spécimen avec pseudo-formule hiéroglyphique composée avec le groupe , comme il a lieu sur les objets de nos reproductions n°s 66 et 67. Un autre scarabée du même lot de Gezer porte le simple nom *Ptah*; sans cadre ni ornements; on se rappelle que ce nom de *Ptah* figure en tête de plusieurs scarabées également reproduits par nous (voir n°s 19 et 45). Il n'est pas sans intérêt de mentionner, enfin, parmi ces objets actuellement à Jérusalem, une belle plaquette-sceau ovale, inscrite sur les deux faces; et portant le nom d'un certain Haremheb, du service des bestiaux du roi Ramsès II: on vérifie encore une fois, par cette rencontre, la coexistence, en Palestine, des scarabées du type «*hyksôs*» ancien et des objets très purement égyptiens du Nouvel Empire.

CHAPITRE III.

NOUVEAUX MONUMENTS

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES COMPLÉMENTAIRES.

A. SEKHEMRE-KHOUTAOUÏ⁽¹⁾.

1. Nous avons cité, précédemment, quatre cylindres portant le cartouche de Sekhemre-Khoutaoui; suivi de l'épithète «*aimé de Sebék seigneur de Ro-sam-f*» ou «*aimé de Sebék*

⁽¹⁾ Pour les divers monuments à ce nom royal, voir chez nous; précédemment, *Monuments et histoire*, etc., chap. 1, § II.

seigneur de *Soumnou*. De ces quatre objets, deux sont au British Museum, l'un avec Sebek de *Rô-sam-f* (ce musée, n° 3663), l'autre avec Sebek de *Soumnou* (ce musée, n° 16752). Or, dans le catalogue de Hall, on retrouve bien ce dernier cylindre⁽¹⁾, et on en rencontre deux autres de la même catégorie⁽²⁾, dont aucun n'est celui du n° 3663. Le premier seulement (n° 2641 de Hall, n° 17029 du musée) est de Sebek de *Rô-sam-f*; il porte, à retourner entièrement face à droite, l'inscription :



L'autre (n° 2642 de Hall, n° 28867 du musée) est un spécimen supplémentaire du type avec Sebek de *Soumnou*, portant l'inscription ci-contre (le texte de la première colonne est-il exactement celui-là? une reproduction manque, Hall ne donne qu'une simple copie).



On remarque la très grande analogie des deux légendes, chacune en ce qui la concerne, avec celles que portent les objets de même type (*Soumnou* ou *Rô-sam-f*) que nous connaissons déjà. Nous ne trouvons là aucun élément nouveau; rien que deux monuments de plus à ajouter au catalogue de ceux qui portent le nom du roi.

(1) HALL, *Cat. of Egyptian Scarabs ... in the Br. Museum*, I (1913), p. 270, n° 2643. C'est le dernier des quatre cylindres précités, dans l'ordre où on les trouve chez nous. À noter que le texte hiéroglyphique, tel que nous l'avons donné, doit être corrigé en lisant

 (ou signe analogue) au lieu de 

(2) HALL, *loc. cit.*, n° 2641, 2642.

2. Une petite plaquette en calcaire de contour ovale, longue de 20 millimètres, large de 12, épaisse de 2, et qu'on reconnaît être un scarabée privé de son dos et raboté parallèlement au plan de base, était conservée, récemment encore, en Égypte⁽¹⁾; nous reproduisons ci-contre l'inscription de la base, en grandeur originale.




On y reconnaît le nom de *Sekhemre-Khoutaoui*, remarquable par le dessin du *sekhem* avec les appendices ascendants qui le font ressembler au sistre. On se rappelle que cette particularité ne s'était observée, parmi les monuments qui portent le même nom solaire, que sur le linteau de Deir El-Bahri appartenant au roi *Sekhemre-Khoutaoui Amenemhat-Sebekhotep*, un des deux *Sekhemre-Khoutaoui* dont on est obligé d'admettre l'existence.

3. Deux compléments bibliographiques : la stèle de Thot-à, d'Abydos, qui porte la titulature de *Sekhemre-Khoutaoui Penten*, est publiée encore une fois, sous forme d'un dessin au trait, dans *Hieroglyphic Texts . . . in the British Museum*, IV (1913), pl. XXVI; et le fragment d'architecture de Bubaste, avec le cartouche *Sekhemre-Khoutaoui* et des vestiges du reste de la titulature, se retrouve dans la même publication, V (1914), pl. XVIII.

NOTE ADDITIONNELLE. — *Différenciation des monuments des deux Sekhemre-Khoutaoui, et des monuments des deux Sekhemkare.* — Il y a deux rois *Sekhemre-Khoutaoui*, caractérisés par leurs noms de deuxième cartouche, *Penten* et *Amenemhat-Sebekhotep*. Peut-on savoir lequel des deux a été le successeur immédiat de la XII^e dynastie, le *Sekhemre-Khoutaoui* bien mis à cette place par l'indication des papyrus de Kahoun et du papyrus

⁽¹⁾ Notée par nous au Caire, en 1914, en la possession de M. R. Blanchard.

royal de Turin, et, cette première question une fois résolue, peut-on reconnaître les monuments qui appartiennent à l'un ou à l'autre, parmi ceux qui portent le seul cartouche solaire? Rappelons que la rencontre d'autres noms de la titulature d'un Sekhemre-Khoutaoui, est extrêmement rare; on voit seulement passer le nom de *Kha-baou*, probablement un nom de *nibti*, et une fois, en même temps, un nom d'Horus d'Or mutilé, *Meri*. . . ., dont il n'est même pas certain qu'il n'appartient pas au roi Re-Khoutaoui Ougaf.

Pour la différenciation cherchée, un seul indice semble pouvoir être relevé, celui qui résulte de l'emploi, dans le groupe *Sekhemre* du cartouche solaire de Sekhemre-Khoutaoui Amenemhat-Sebekhotep, sur son linteau de Deir el-Bahri, du *sekhem* ornementé, , au lieu du signe simple ordinaire qu'on rencontre à la même place, dans le plus grand nombre des cas, dans ce même nom royal. Car il y a des chances sérieuses pour que le nom d'un roi déterminé, si le *sekhem* y figure, soit toujours écrit de la même manière, toujours avec le signe simple ou toujours avec le signe orné, des appendices ascendants. Parmi les titulatures qui prêtent à l'observation à ce sujet, les plus remarquables sont celles de *Sekhemre-Apmat* Antef-à, dont le nom solaire emploie régulièrement le *sekhem* simple, sauf dans le cas d'un seul monument, où l'on rencontre huit fois le *sekhem* simple et une neuvième fois le *sekhem* pourvu de courts appendices, et celle de *Khassekhemre* Nofirhotep, dans le nom solaire duquel c'est le *sekhem* ornementé qui invariablement se rencontre.

S'il est vraiment de règle que dans une titulature déterminée on emploie toujours une forme ou bien l'autre, nous n'aurions plus, en ce qui concerne *Sekhemre-Khoutaoui*, qu'à séparer en deux groupes les monuments, suivant que le cartouche comporte le signe orné ou le signe simple. *Sekhemre-Khoutaoui* Amenemhat-Sebekhotep possède le signe orné (linteau de Deir

el-Bahri); il faudra lui attribuer le scarabée dont nous voyons, un peu plus haut, l'inscription reproduite, et, parmi les petits monuments antérieurement étudiés, une plaquette de fondation en forme de cartouche sur laquelle le *sekhem* présente comme une ébauche d'antennes symétriques. Le *Sekhemre-Khoutaoui Penten* de la stèle d'Abydos, différemment, emploie le *sekhem* simple; à lui appartiendront les inscriptions nilométriques de Semneh et Koummeh, les cylindres de Sebek de *Ro-sam-fou* de *Soumnou* précédemment étudiés (nous venons d'en citer quelques-uns un peu plus haut), l'architrave de Bubaste avec le nom (de *nibti*, peut-être) *Kha-baou*, par suite aussi la stèle de Karnak avec le nom de *nibti Kha-baou* et le nom d'Horus d'Or *Meri*. . . . (à la condition que le nom solaire dans le cartouche, écrit, comme on sait, *Re-Khoutaoui*, soit vraiment à restituer en *Sekhemre-Khoutaoui*), enfin les mentions connues du papyrus de Kahoun, du papyrus de Turin (dont le *Re-Khoutaoui*, restitué en *Sekhemre-Khoutaoui*, est forcément identique au roi du papyrus de Kahoun), et la mention de la table de Karnak.

Il résulte de ces dernières attributions (papyrus de Kahoun et papyrus de Turin) que c'est *Sekhemre-Khoutaoui Penten* qui aurait été le premier successeur de la XII^e dynastie. Cela va très bien avec l'attribution, au même Penten, des inscriptions nilométriques de Semneh et Koummeh, dont nous savons qu'elles continuent la tradition des inscriptions similaires, gravées sur les mêmes rochers, au temps des derniers Amenemhat de la grande dynastie.

Ce premier *Sekhemre-Khoutaoui* a eu pour successeur, on le sait par l'indication concordante des papyrus de Kahoun et du papyrus de Turin, un roi *Sekhemkare*. Mais il y a deux *Sekhemkare*, nettement différenciés par leurs noms d'Horus, et l'attribution des monuments à l'un ou à l'autre, de même que la définition de celui qui succéda au premier *Sekhemre-*

Khoutaoui, posent un problème exactement semblable à celui qu'on vient d'essayer de résoudre. Rappelons que l'un des deux rois, Horus *Meh-ab-taoui*, Double-Seigneur *Teti-sekhem-f*, nom solaire *Sekhemkare*, nom personnel *Amenemhat-Senbef*, nous est connu par un cylindre qui donne ces quatre noms⁽¹⁾, et par un scarabée qui porte le nom d'Horus et le cartouche au nom personnel; que l'autre, Horus *Sankh-taoui*, roi *Se-khemkare*, est ainsi mentionné par une stèle d'Athribis, et que son nom d'Horus se rencontre ailleurs plusieurs fois : ces divers monuments sont attribués tout naturellement. Mais auquel des deux *Sekhemkare* appartiennent les mentions avec le seul nom solaire, celle d'une statue connue, celles, historiquement importantes, du papyrus de Kahoun et du papyrus de Turin? On peut répondre, en remarquant que dans la titulature de l'Horus *Meh-ab-taoui* on emploie le *sekhem* orné, — dans le nom solaire *Sekhemkare* et aussi dans le nom de *nibti*, — tandis que le nom de l'autre *Sekhemkare*, Horus *Sankh-taoui*, s'écrit avec le *sekhem* simple. D'après ce caractère, c'est à ce dernier roi qu'appartiendraient les autres mentions, et c'est lui, comme on voit, qui serait le successeur immédiat de *Sekhemre-Khoutaoui Penten*, le deuxième successeur de la XII^e dynastie.

Remarquons encore que dans cet arrangement des choses, il vient d'abord, après la XII^e dynastie, un certain roi *Penten* et un autre (le premier *Sekhemkare*) au nom personnel inconnu, le deuxième *Sekhemre-Khoutaoui* et le deuxième *Sekhemkare*, rois *Amenemhat-Sebekhotep* et *Amenemhat-Senbef*, prenant place un peu plus loin, au voisinage de ces autres rois que nous connaissons bien, *Ameni-Antef-Amenemhat* et *Snofirabre Senousrit* : le groupement qui ressort de là paraît être le plus conforme à la réalité des faits historiques.

(1) Un double de ce cylindre, antérieurement décrit, va être signalé un peu plus bas.

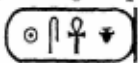
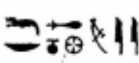
B. AMENEMHAT ET SENOUSRIT POSTÉRIEURS À LA XII^e DYNASTIE⁽¹⁾.1. *Sekhemkare X...* (Horus *Sankhtaoui*).

La stèle d'Athribis qui porte la titulature de ce roi est republiée, sous forme d'un dessin au trait, dans *Hierogl. Texts ... in the Br. Museum*, IV (1913), pl. XXII.

2. *Sekhemkare Amenemhat-Senbef* (Horus *Mehabtaoui*).

Ce roi nous était connu, jusqu'ici, par deux monuments seulement, un scarabée et un très beau cylindre en émail bleu portant une titulature complète. Un autre cylindre, extrêmement analogue au précédent et portant une inscription à très peu de chose près identique, se trouvait, en 1914, en la possession de M. W. Rutherford Warren, au Caire. Ce nouvel objet, émaillé bleu, a exactement la forme d'un barillet très allongé, long de 34 millimètres, avec un diamètre de 6 millim. 5 aux extrémités et 9 millimètres au centre.

3. *Sankhabre Ameni-Antef-Amènemhat*.

De ce roi, à qui appartiennent les deux tables d'offrandes bien connues de Karnak, Newberry a rencontré dans le commerce, il y a longtemps, dit-il⁽²⁾, un cylindre portant l'inscription :  . Ce cylindre de Sebek de *Soummou* est tout à fait, comme on voit, de la même catégorie que ceux du même dieu, dans la même localité, qui portent le nom du « Dieu bon Sekhemre-Khoutaoui », et dont nous avons eu à nous occuper tout à l'heure (même chap., A, 1).

⁽¹⁾ Pour les monuments de ce groupe de rois, voir *Monuments et histoire etc.*, chap. II, § 1.


⁽²⁾ NEWBERRY, *Egyptian Historical Notes*, 9, c, dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 37.

Nous ne savons ce qu'est devenu le cylindre de Sankhabre ainsi noté par Newberry.

4. Amenemhat (Horus Her-ab-Shedit).

On n'a pas oublié la colonne lotiforme de Medinet El-Fayoum dont l'inscription nous a apporté le nom d'Horus et le nom personnel de cet Amenemhat. Voici, à Londres, un deuxième monument du même roi⁽¹⁾, provenant de Hawara, donc du Fayoum comme le premier. C'est une belle dalle en calcaire ayant sans doute formé linteau et portant une inscription, disposée symétriquement, dont l'élément central est le cartouche *Amenemhat*; à droite et à gauche, le cadre et le nom d'Horus *Her-ab-Shedit*, et au delà, toujours symétriquement, l'appellation connue du dieu de Crocodilopolis : *Sebek Shediti*.

C. KHENZER, OU NOMS ROYAUX APPARENTÉS.

Un scarabée, jadis noté par Chassinat⁽²⁾ au Caire, portait l'inscription ci-contre. Voici un nouveau roi, dont le nom solaire, *Ousirkare*, est écrit fautivement avec le signe du soleil à la fin, et dont le nom de deuxième cartouche semble bien être identique à celui du  *Khenzer* que nous connaissons, le roi des stèles d'Abydos qui a pour nom solaire *Ne-kha-Nematre*⁽³⁾.



Le nom de Khenzer se retrouve peut-être aussi sur un autre scarabée, au British Museum, dont l'inscription

⁽¹⁾ Br. Museum, n° 1072; *Hieroglyphic Texts ... in the Br. Museum*, IV (1913), p. 7 et pl. XV.

⁽²⁾ CHASSINAT, *Petits monuments et petites remarques*, IV, dans *Bull. Inst. français arch. orientale*, X (1912), p. 162. Chassinat a noté l'objet chez un marchand du Caire en 1899.

⁽³⁾ Pour Nekhanematre Khenzer, voir *Monuments et histoire etc.*, chap. II, § II.

D. SEKHEMRE-OUAZKHAOU SEBEKEMSAF ET SEKHEMRE-SOUAZTAOUI
SEBEKHOTEP.


Nous avons reproduit, précédemment, les inscriptions en colonnes verticales qu'on trouve sur les quatre faces d'un petit obélisque de Sekhemre-Ouazkhaou, en pierre noire, trouvé naguère, par Legrain, dans la cachette de Karnak ⁽¹⁾. Voici son frère jumeau ⁽²⁾, un obélisque exactement semblable, en même matière, pareillement mutilé à la partie inférieure, pareillement orné, sur chaque face, d'une inscription en une colonne verticale; les inscriptions ne diffèrent de celles de l'obélisque de Karnak que par des détails, comme on s'en rendra compte en se reportant au premier objet pour une comparaison directe :





L'objet nouvellement signalé est au Caire, à l'Institut français d'archéologie orientale; il paraît s'y trouver depuis longtemps et sa provenance n'est pas connue.

* (1) Voir chez nous, précédemment, *Monuments et histoire etc.*, chap. v, § II.

(2) GAUTHIER, *Monuments et fragments appartenant à l'Institut français d'archéologie orientale*, 4. *Fragment d'obélisque en pierre dure noire*, dans *Bull. Institut français d'arch. or.*, XII (1915), p. 127 et suiv.

Le nom du même roi Sekhemre-Ouazkhaou Sebekemsaf est sorti de terre, d'autre part, en 1913, à Medamoud au nord de Karnak, au cours de quelques fouilles exécutées par Daninos pacha au niveau du premier temple qui exista dans la localité. Ce vieux sanctuaire de Mentou⁽¹⁾, qui remontait pour le moins au Moyen Empire, était un petit édifice bâti en briques crues, avec des portes en calcaire de dimensions très modestes; on y trouva, entre autres objets, une statue d'Amenemhat III. Les montants en calcaire des portes avaient été revêtus, par le fondateur, d'une inscription dédicatoire où ce roi était dit *aimé de*  *et des dieux qui sont dans Madou* (= Medamoud); mais dans les cartouches, les noms du roi ont été grattés, et remplacés, tantôt par ceux

de , le Sekhemre-Ouazkhaou Sebekemsaf que nous venons de voir ailleurs, tantôt par ceux d'un Thébain fort proche, quoique de date un peu plus tardive, le

bien connu  Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep. Il ressort de là l'indication très intéressante d'une parenté, d'une sorte de succession légitime ou considérée comme telle, de Sekhemre-Ouazkhaou à ce Sekhemre-Souaztaoui qui est le premier en date des rois Sebekhotep; car l'usurpation des inscriptions du fondateur ancien a été faite, à coup sûr, en une seule fois, c'est-à-dire au temps de Sekhemre-Souaztaoui, et l'on voit bien que le prédécesseur qu'il en faisait bénéficier en même temps que lui-même était traité, de la sorte, comme un ascendant dont on respecte la mémoire.

Notons, à propos de Sekhemre-Souaztaoui, que sa statue de

⁽¹⁾ Voir LEGRAIN, *Notes sur le dieu Moutou*, VI. *Antiquités du Koun Madou* (Medamoud), dans *Bull. Inst. français arch. or.*, XII (1915), p. 83.

Tanis, au British Museum, plusieurs fois déjà publiée⁽¹⁾, est encore donnée par Budge, *Egyptian Sculptures in the British Museum* (1915), p. 12 et pl. XVI, belle photographie. Le numéro de l'objet, au British Museum, serait 276, et non 871 comme Budge l'a dit ailleurs.

En même temps que les monuments de ce Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep, on se rappelle que nous avons noté l'existence du roi très voisin Sekhemre-Gergtaoui Sebekhotep, seulement connu, outre la mention du papyrus royal de Turin, par un catalogue de pièces judiciaires du Nouvel Empire. Ce dernier document, un papyrus de Vienne, a été publié tout d'abord par Brugsch en 1876; rappelons qu'il se trouve également chez von Bergmann, *Hieratische Texte*, VI, 11.


E. QUELQUES REINES DE L'ÉPOQUE DES SEBEKEMSAF OU DES PREMIERS SEBEKHOTEP.

1. La mère royale *Noubhotepti*, mère d'un roi Sebekhotep. Nous avons cité (présents *Compléments*, chap. 1, § VI) le scarabée *maternel* d'un Sebekhotep indéterminé qui nous fait connaître cette dame, le plus probablement contemporaine de Sekhemre Seshedtaoui Sebekemsaf; et nous avons vu que son royal fils pourrait être Sekhemre-Gergtaoui. Nous avons également rappelé que le nom de Noubhotepti, vers la même époque, est celui d'une « grande épouse royale », sans doute distincte de la précédente « mère royale », et dont l'époux nous est inconnu.


2. La « grande épouse royale » *Tesou-nofir* est très probablement de la même époque, d'après les caractères d'un sca-

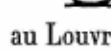
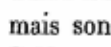
(1) Voir chez nous, *Monuments et histoire* etc., chap. VI.

rabée de Londres qui lui appartient et porte l'inscription ⁽¹⁾ :

 disposée comme nous l'indiquons, mais à retourner entièrement face à droite, et sans nul ornement périphérique. On ne sait de quel roi thébain elle a été la femme.

3. Une autre « grande épouse royale » *Inni* nous est connue par plusieurs scarabées, dont un de Londres qui porte ⁽²⁾ :

 cette inscription, à retourner entièrement face à droite, présente une analogie de disposition visible avec la précédente. Autre scarabée identique dans la collection Fraser ⁽³⁾, et un troisième de même rédaction, mais sans le cartouche autour du nom,

au Louvre ⁽⁴⁾. Rédaction plus brève :  sur un dernier scarabée provenant de Denderah ⁽⁵⁾. Non plus que pour Tesou-nofir, on ne sait quel fut l'époux de cette nouvelle reine, mais son nom rappelle celui de la reine , la femme de Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep.

4. La « grande épouse royale » *Set-ken* est sans doute d'époque un peu plus tardive, d'après le scarabée qui nous la fait connaître et qui porte l'inscription ⁽⁶⁾ : à retourner entièrement face à droite. L'inscription présente, on le voit, des particularités irrégulières, le cartouche inachevé à sa base, le «*hyksôs*», le désordre des signes de la titulature latérale.



(1) Br. Museum, n° 32291; HALL, *loc. cit.*, p. 21, n° 203.

(2) Br. Museum, n° 32311; HALL, *loc. cit.*, p. 21, n° 202.

(3) FRASER, *Catalogue*, p. 8, n° 61.

(4) PIERRET, *Rec. d'inscriptions inédites* etc., II, p. 112; WIEDEMANN, *Kleinere aeg. Inschriften*, n° 112; PEYRIE, *Hist. Scarabs*, p. 12, n° 353.

(5) WIEDEMANN, *Kleinere aeg. Inschriften*, n° 113.

(6) Scarabée noté chez M. R. Blanchard, au Caire, par NEWBERRY, *Egyptian Historical Notes*, 9, 1, dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 38 et pl. IV, 6.

Le — dans le cartouche, par contre, n'est pas « hyksôs », mais la présence de l'élément *ken*, dans le nom, rappelle ceux d'*Aknenre* Apopi et de *Skenenre* Tiouâ. Il serait difficile de préciser la date en toute certitude.

F. KHASEKHEMRE NOFIRHOTEP.

Aux nombreux exemplaires du scarabée *maternel* du roi, portant : « Le fils du soleil *Nofirhotep*, né de la Mère Royale *Kemi* », et dont la bibliographie a été donnée précédemment ⁽¹⁾, il faut en ajouter un encore, exactement du même type que les autres; il est au musée du Caire ⁽²⁾.

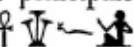
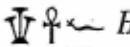
G. UN MONUMENT POSSIBLE DE KHANOFIRRE SEBEKHOTEP DANS LE DELTA ORIENTAL.

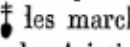
Daressy vient d'attirer l'attention, de la manière la plus intéressante, sur un monument trouvé au cours des anciennes fouilles de Naville à Tell el Maskhouta ⁽³⁾. C'est une sorte de borne en calcaire, d'une forme anormale que nous décrirons plus loin, dont la face principale et les deux faces adjacentes portent des tableaux représentant le roi, debout, en adoration devant une divinité, avec quelques légendes très détériorées. Figures et légendes ont été retouchées profondément. La deuxième facture est du temps de Seti I^{er}, dont les cartouches sont reconnaissables. Les représentations du premier stade, attentivement reconstituées, montrent le roi avec les attributs du Moyen Empire postérieurement à la XII^e dynastie, et présen-

⁽¹⁾ *Monuments et histoire* etc., chap. VII, § 1.

⁽²⁾ NEWBERRY, *loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 170 et pl. X, d.

⁽³⁾ DARESSY, *Un monument du temps des Hyksos*, dans *Annales du Service*, XIII (3^e fasc., 1915), p. 259-268 et pl. I, II; cf. NAVILLE, *The Store-city of Pithom*, 4^e éd., p. 14 et pl. VI.

tant, dans sa tenue, une remarquable similitude de détails avec les Asiatiques représentés, en Égypte, dans les tombes de Beni-Hassan et sur le poignard de Nehemen de Saqqarah : par quoi Daressy est conduit à attribuer le monument à la période « hyksôs ». Il croit même pouvoir préciser davantage, à cause d'une légende hiéroglyphique, gravée rapidement, en manière de graffito, répétée deux fois sur la face principale avant, et comprenant seulement le nom d'un certain  *Ankh-ha-f*. Daressy pense que le nom ainsi écrit pourrait n'être qu'une variante de celui de  *Ha-ankh-f*, père, comme on sait, des rois Khasekhemre et Khanofirre, et considérant que Khanofirre Sebekhotep avait étendu son empire sur la Basse-Égypte — on n'a pas oublié ses monuments de Tanis et de la région du Caire, — il se demande si la pierre de Tell el Maskhouta ne pourrait aussi lui appartenir. On voit que cela est extrêmement possible.

Certaines considérations de Daressy doivent nous arrêter. Après avoir indiqué que le monument a pu être fait en l'honneur de Khanofirre Sebekhotep, « à la suite d'une campagne dans laquelle il aurait refoulé les Hyksôs déjà maîtres des frontières orientales du Delta... » : mais alors, continue-t-il, « pourquoi Sebekhotep se fait-il représenter sous les apparences d'un de ces étrangers abhorrés ? Tout ce qui concerne les Pasteurs est encore entouré de mystère et ce serait un point historique important qui serait fixé si l'on pouvait être certain qu'à l'époque de Sebekhotep- les marches nord-est de l'Égypte étaient déjà sous l'influence des Asiatiques ».

A ces diverses questions nous avons répondu, nous-même, dès 1911. Nous savons⁽¹⁾ qu'en Basse-Égypte les « Hyksôs » de la première période sont effectivement contemporains de Khano-

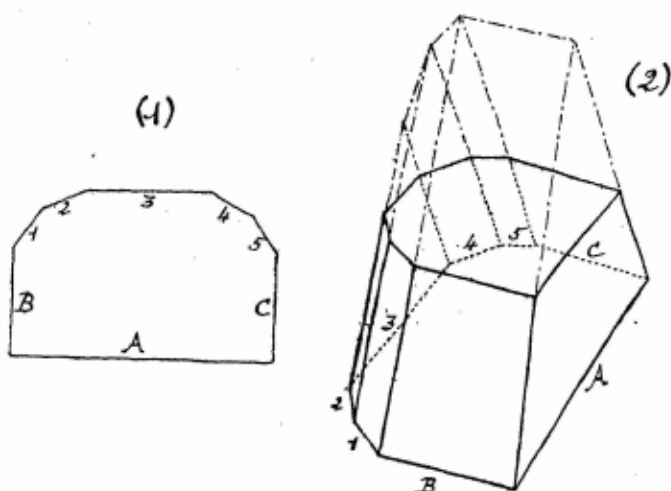
⁽¹⁾ Voir chez nous, précédemment, *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, D et *passim*; *Monuments et histoire* etc., chap. VII, § III et ailleurs.

firre; nous savons aussi que pour Khanofirre, conquérant de l'Égypte du Nord, on faisait dans le Delta des scarabées du type bas-égyptien ordinaire qui sont de véritables scarabées «hyksôs», et, partant de cette observation bien acquise sur la routine qui gouvernait les procédés industriels et artistiques dans le Delta à cette époque, nous aurons moins de mal à comprendre qu'en plein ouadi Toumilât, dans le canton de l'Égypte le plus exposé de tous à l'influence asiatique, un monument érigé pour le roi du Sud reste chargé de détails exotiques. En somme, les points surprenants que signale Daressy n'ont rien qui doive nous paraître étrange, et s'il était confirmé que la pierre qui nous occupe appartient à Khanofirre, il serait extrêmement naturel de trouver, à la porte de l'Asie, la représentation d'un Sebekhotep «hyksôs» en adoration devant quelque dieu de Pithom ou de Pisoptis.

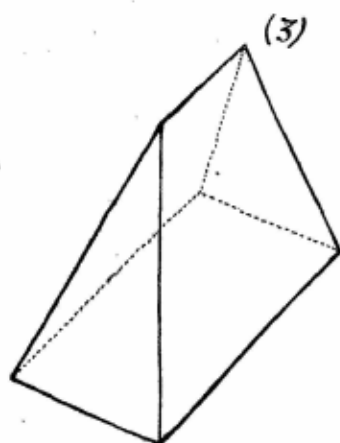
Venons maintenant à la forme du monument de Tell el Mas-khouta, qu'il sera intéressant de décrire avec exactitude⁽¹⁾. La base est le polygone du croquis (1) ci-dessous, pseudo-rectangulaire, comme on voit, avec un grand côté A et deux côtés latéraux B et C perpendiculaires, mais le grand côté postérieur remplacé par un tracé arrondi, si l'on peut dire, à cinq facettes 1-2-3-4-5, dont une facette centrale 3 parallèle au grand côté A. Sur cette base est construit le solide dont nous exprimons l'aspect par le croquis (2), en perspective cavalière, le point de vue du spectateur étant choisi de telle sorte qu'il voie quelques-unes des petites faces postérieures. La face A, ou face avant, est verticale; si le solide n'était pas tronqué — sa forme intégrale est complétée, sur notre croquis, en pointillé long, et la cassure est supposée, pour la clarté du dessin, s'être effectuée suivant un plan horizontal exact — cette face avant

(1) Cette description ne serait pas possible si nous n'avions, en outre de l'article précité de Daressy, une note supplémentaire que l'auteur a bien voulu nous adresser sur le même sujet, le 20 janvier 1916.

serait triangulaire; les faces latérales B et C, rectangulaires mais inclinées, se recouperaient, à partir du sommet de la



face A, suivant un segment d'arête de faîte horizontale; la face postérieure centrale 3, verticale comme A, serait un trian-




gle de même forme et plus petit, et quant aux facettes latérales 1, 2, 4, 5, leurs bandes inclinées, recoupées obliquement en haut, se termineraient à la ligne de faîte en polygone convexe que le croquis indique. La cassure a fait disparaître la pointe du triangle avant et toute la ligne de faîte. Les faces qui portent les tableaux sont A, B et C.

La configuration de cette espèce de borne pseudo-pyramidale est d'analyse intéressante, parce que son principe — une

combinaison de faces inclinées se recoupant sur un fûtage horizontal — se retrouve, appliqué beaucoup plus simplement, dans un autre monument que nous connaissons bien, la pseudo-pyramide en calcaire du scribe *Sebekhotep*, officier de Sekhemre-Seshedtaoui⁽¹⁾, que nous figurons ci-contre (croquis 3), avec ses deux faces triangulaires égales, inclinées, que raccordent deux faces trapézoïdales également inclinées, amorties à l'arête supérieure. On remarque que les dates de Sekhemre-Seshedtaoui Sebekemsaf et de Khanofirre Sebekhotep ne sont pas très éloignées l'une de l'autre.

H. NOMS ROYAUX DIVERS DE LA « PÉRIODE D'ANRA ».

1. Pharaons réels ou illusoire ?

Un certain nombre de « Hyksôs » de cette série ancienne, dite d'*Anra*, contemporaine de Khanofirre Sebekhotep, ont été reconnus précédemment; d'abord des princes *Nematre*, *Khakhopirre*, *Khakare* qu'il ne faut pas confondre avec leurs homonymes de la XII^e dynastie, un *Nesebekre* ou *Nesenbre* au nom imprécis, un certain *Nofirabre*⁽²⁾, un roi *Khaousirre*⁽³⁾, un ou plusieurs *Nofirkare* ou *Nofirre*⁽⁴⁾ en relation avec les *Nematre*; puis, des personnages moins certains, aux noms que nous avons appelés pseudo-pharaoniques, un ^(?) de lecture difficile, très voisin de *Nesebekre*-*Nesenbre*, certains *Khopir-*












⁽¹⁾ Voir, chez nous, *Monuments et histoire* etc., chap. v, § III.

⁽²⁾ Pour ce qui concerne ces cinq personnages, voir *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, B-E. Pour *Nematre*, en outre, voir *Mon. et histoire* etc., ch. VIII, § I; pour *Khakare*, voir *ibid.*, chap. VII, § V; pour l'un et l'autre et pour *Nesebekre*, voir ci-dessus aux présents *Compléments*, chap. II.

⁽³⁾ Pour ce qui concerne *Khaousirre*, voir *Mon. et histoire* etc., chap. VII, § V.

⁽⁴⁾ Pour ce qui les concerne, voir *Mon. et histoire* etc., chap. VIII, § I, et ci-dessus, aux présents *Compléments*, chap. II.

kare, ou Kakhopirre, ou Khopirre, un Noubousirre sans doute un peu plus tardif⁽¹⁾, apparenté à la fois avec Merousirre lakebher, Khaousirre et Aousirre Apopi.









Joignons-y, comme appartenant à la même époque d'Anra, d'après des scarabées extrêmement caractéristiques, le nom d'un certain  Nekare ou  Nekanebre, parfois écrit ⁽²⁾, qui figure sur ces petits objets dans le cadre ovale, avec le  aux extrémités bouclées qui est tout à fait spécial au type. Mais on pourrait enrichir à l'infini la collection de ces personnages. Dans le seul domaine des pseudo-pharaoniques représentés par un nom solaire *explicite*, nous voulons dire introduit par le signe ☉, et en nous bornant à un seul recueil documentaire, particulièrement abondant, à vrai dire, celui du *Livre des Rois* de Gauthier, la récolte est nombreuse, et l'on note facilement une vingtaine de noms que nous n'avons pas vu passer encore⁽³⁾. Certes, beaucoup d'entre eux sont très douteux et semblent rentrer dans la catégorie, non seulement des *pseudo-pharaoniques*, mais de ces groupes *pseudo-hiéroglyphiques* sans signification précise dont l'emploi est habituel sur les objets du type d'Anra; par exemple ☉ , ou formes analogues, est très suspect; ☉  n'a aucun sens; ☉ , ☉  et ☉  sont tout à fait illusoires, de même que ☉ . Mais à côté de ceux-là, d'autres noms sont vraisemblables; déjà nous avons relevé comme historiquement possible, précédemment⁽⁴⁾, celui de ☉ ; il n'y aurait point de raison

(1) Pour ces divers personnages, voir ci-dessus, aux présents *Compléments*, chap. II.

(2) Voir les quatre spécimens du British Museum que donne HALL, *loc. cit.*, n° 291 à 294, et plusieurs autres chez GAUTHIER, *Rois*, II, p. 102. Un autre encore dans la collection J. Ward, voir sa publication dans *P. S. B. A.*, 22 (1900), pl. I, n° 213, et p. 307.





(3) Voir GAUTHIER, *Rois*, II, p. 101 à 118; y trouver tous les noms que nous passons en revue immédiatement ci-après.

(4) Voir ci-avant, présents *Compléments*, chap. I, § VIII.



de rejeter les noms similaires de  et . Sont d'apparence très correcte, de même, , , , , , peut-être , d'autres encore.

Que faire de ces fantômes « solaires » en troupe grossissante ? Toutes ces combinaisons nominales sont extrêmement problématiques au point de vue du caractère et même au point de vue de l'existence des personnages qu'elles semblent désigner ; on serait tenté de dire qu'elles ne nous apprennent rien, qu'elles ne sont susceptibles d'ajouter rien à nos connaissances acquises sur l'époque d'Anra, ses monuments et son histoire. Gardons-nous bien, cependant, d'une telle indifférence ; un peu de lumière jaillit quelquefois de la rencontre de deux mentions au prime abord des plus banales, et tel nom « pseudo-pharaonique » peut se manifester comme ayant appartenu à un prince véritable : nous allons en voir tout de suite un exemple.



2. Le roi Nibnofirre.

Au précédent chapitre, nous avons eu sous les yeux un beau scarabée dont le décor, du type *complexe symétrique*, encadre le cartouche ci-contre (n° 28 de nos reproductions). Nous avons remarqué que le nom ainsi présenté était très analogue à une forme  qu'on rencontre plusieurs fois, notamment dans le cartouche, sur un scarabée également cité par nous et qui porte : . Sachant que ce dernier nom *Khanofiroui* n'est qu'une des variantes fantaisistes du vrai nom solaire de *Khanofirre* Sebekhotep — on connaît la forme intermédiaire , et même une forme , le signe du soleil déjà tombé, mais encore avec le *nofir* simple, — la question pouvait être posée, dès lors, de savoir si notre nouveau *Nibnofiroui* ne procédait pas, de la même manière, de l'altération fantaisiste d'un *Nibnofirre*, nom solaire véritable. Ce nom existe-t-il, et —

toujours en vertu d'un parallélisme possible avec l'autre phénomène — existerait-il les formes intermédiaires *Nibnofirouire* et *Nibnofir*, correspondantes de *Khanofirouire* et *Khanofir*?

Il se trouve que la réponse est affirmative. La forme  *Nibnofirouire*, se rencontre sur plusieurs scarabées, trois  au moins ⁽¹⁾. La forme simple *Nibnofirre* figure, dans le car-



touche, sur un vase du Louvre ⁽²⁾, sur un scarabée connu de Wiedemann ⁽³⁾, et on la trouve encore sur plusieurs autres scarabées, accompagnée de signes supplémentaires tels que  ou  ⁽⁴⁾. Le vase du Louvre, objet plus important qu'un simple scarabée, semble indiquer que ce *Nibnofirre* ⁽⁵⁾ est un prince historiquement véritable. Enregistrons donc l'existence de ce nouveau personnage pharaonique, à placer indubitablement, d'après tout ce qui précède, au temps de Khanofirre Sebekhotep, et le plus probablement en Haute-Égypte.

3. Le pseudo-Pharaon Anoutirre.

Nous avons cité précédemment ⁽⁶⁾, d'après Budge, quatre scarabées d'un certain *Anoutirre* que nous avons classé, provi-

⁽¹⁾ Un au Caire, MARIETTE, *Cat. gén. Abydos*, n° 1393, p. 539; un à Leyde, B. 1170, LEEMANS, *Monuments etc.*, I, pl. XXVIII; un autre, de Louqsor, chez WIEDEMANN, *Kleinere aeg. Inschriften*, n° 95. Cf. aussi LEPSIUS, *Königsbuch*, n° 841.





⁽²⁾ WIEDEMANN, *loc. cit.*, n° 87.


⁽³⁾ *Ibid.*, n° 88 et 89; l'un de ces deux numéros aurait trait à un vase du Louvre, comme la mention du n° 87 qui fait l'objet de la note précédente : y a-t-il deux vases semblables au Louvre, ou bien Wiedemann a-t-il noté le même objet deux fois?


⁽⁴⁾ Quatre scarabées, dont deux de Vienne et un du Louvre : WIEDEMANN, *loc. cit.*, n° 90 à 93.


⁽⁵⁾ Lire ainsi, et non *Nofirnibre*, malgré l'ordre des signes dans le cartouche vertical; *Nofirnibre* n'aurait aucun sens, et il est clair que, dans le cartouche, le *nb* est transporté à la base par simple nécessité de convenance visuelle.

⁽⁶⁾ *Hyksôs*, section II, chap. 12, § *Autres rois de la famille A-[X]-re*.

soirement et en l'absence de tout contrôle possible, à côté des Pharaons de la famille A-[X]-re, Aknenre, Aousirre et autres. La publication de Hall nous renseigne complètement sur ces quatre scarabées du British Museum et plusieurs autres de la même catégorie, en tout une dizaine de scarabées, au Br. Museum, qui portent le même nom de roi ou de personnage⁽¹⁾. Remarquons d'abord que la lecture donnée précédemment,  ou , est loin d'être certaine; l'oiseau, invariablement, ressemble beaucoup plus à  qu'à , et son dessin témoigne d'une intention hiéroglyphique évidente, de telle manière qu'il semble qu'on doive lire, non A-noutir-re, mais A-m-noutir-re, si singulièrement que le nom se montre construit dès lors. En ce qui concerne le classement historique, il se manifeste au premier coup d'œil que les scarabées sont du « type d'Anra » le plus indubitable. Quelques-uns, à l'encontre du type, garnissent le champ tout entier avec le nom, en

hauteur, sans nul ornement, tels : , n° 2567 de Hall, et

, n° 2566 de Hall, ou bien avec quelque décor latéral très





(fantaisiste) maigre comme à droite et à gauche de :  sur le n° 2561 de

Hall. Mais dans tous les autres cas, le scarabée est à prendre en largeur et le nom occupe le milieu du champ, souvent entouré du cadre ovale, avec les décors caractéristiques de l'époque d'Anra remplissant les deux bouts à droite et à gauche : disposition que nous connaissons bien et qu'on trouvera, par exemple, dans nos reproductions antérieures plusieurs fois⁽²⁾. Le décor latéral est constitué par l'animal aux ailes

⁽¹⁾ HALL, loc. cit., n° 2561 à 2568, p. 256-257, et quelques autres.



⁽²⁾ Hyksôs, Études et notes complémentaires, III, A, n° 6, E, un autre spécimen; présents Compléments, chap. II, n° 2, 3, 4, 12, 26, 32.

éployées et aux longues pattes (n° 2562 de Hall)⁽¹⁾, ou par les deux *mit* symétriques (n° 2563 de Hall), ou par les deux urœus (n° 2564 de Hall), ou par les touffes de la plante du Nord (n° 2565 de Hall), ou encore (n° 2568 de Hall) par des couples symétriques d'yeux et de ces oiseaux presque décapités dont la forme nous est familière⁽²⁾. Quant à l'écriture du nom, elle est assez irrégulière, avec ou sans le signe initial du soleil,

 sur le n° 2562 de Hall comme sur le n° 2566 précité,  aux n° 2563 et 2565,  au n° 2564, , enfin, au n° 2568,

avec la particularité spéciale d'un oiseau sans pattes. Il apparaît, en somme, que *A-m-noutir-re*, souvent écrit *A-m-noutir*, n'est pas un nom pharaonique véritable, qu'il appartient au stade relativement ancien de la « période d'Anra », et qu'ainsi il est sans nulle relation avec Aousirre et les autres noms royaux de sa famille.

4. *Iakeb, Iakebher.*

Nous avons cité, précédemment⁽³⁾, plusieurs scarabées de ce prince avec le nom *Iakebher* ou *Iapekher* dans le cartouche ou sans cartouche, précédé du titre  et suivi des mots . En voici deux autres à Londres⁽⁴⁾; la titulature est exactement la


même sur l'un et l'autre :  () . Ils ne sont point identiques quant au décor; sur le premier, le texte

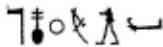
⁽¹⁾ Le même élément de décor sur un de nos spécimens reproduits plus haut, présents *Compléments*, chap. II, n° 40, et plusieurs autres.


⁽²⁾ Voir les spécimens de *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § III, A, B, n° 7, 10, 11, 12, et aux présents *Compléments*, chap. II, n° 9, 22.

⁽³⁾ Pour tout ce qui concerne *Iakebher* et *Iakeb*, voir *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Iakeb-her*.

⁽⁴⁾ Au Br. Museum, n° 40741, 40742; HALL, *loc. cit.*, p. 31, n° 284, 285.

vertical est entouré du cadre spiraloïde ordinaire à trait interrompu; sur le deuxième, au lieu de ce cadre, un décor latéral symétrique composé avec les éléments  et un troisième pseudo-hiéroglyphe moins reconnaissable. Les mêmes dispositions exactement s'étaient rencontrées, respectivement, sur deux des scarabées déjà examinés, un de la collection Murch et un provenant de Hôou en Haute-Égypte.

On sait que Iakebher porte un nom d'Horus, *Merousirre*. Voici un scarabée supplémentaire⁽¹⁾ portant la légende : , exactement semblable, comme on voit, aux trois scarabées du même type que nous avons précédemment notés.

Nous avons passé en revue, enfin, un certain nombre de scarabées au nom du « Fils du Soleil Iakeb », sur lesquels le nom de *Iakeb* est écrit de manière orthographiquement assez variable. D'une des formes rencontrées, celle qui porte , il existe deux spécimens de plus, dans la collection Jay Gould⁽²⁾.

5. , *Matabre*.

Nous avons noté⁽³⁾ que les scarabées qui portent ce nom solaire sont extrêmement nombreux. La publication de Hall nous apprend qu'il en existe, au British Museum, plus d'une vingtaine encore⁽⁴⁾; tous portent les signes caractéristiques de la « période d'Anra », les cadres spiraloïdes, les décors empruntés aux symboles du Nord, les habituels hiéroglyphes employés comme éléments décoratifs simples.

⁽¹⁾ NEWBERRY, *Egyptian Historical Notes*, dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 171 et pl. X, g.

⁽²⁾ NEWBERRY, *ibid.*, p. 171 et pl. X, i et i₁.

⁽³⁾ *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Autres personnages du groupe*.

⁽⁴⁾ HALL, *loc. cit.*, nos 241 à 258, 260, 261.

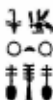
I. S-KHA-N-RE.

Ce prince, qui tient étroitement à la « période d'Anra » par les caractères graphiques de ses nombreux scarabées⁽¹⁾, est apparenté par la forme de son nom solaire tant avec *Sousirenre* Khian qu'avec les Thébains qui viennent immédiatement ensuite, *Skenenre* et autres rois S-[X]-n-re, et il semble qu'on puisse le considérer comme faisant trait d'union entre les premiers « Hyksôs » de la période d'Anra et Sousirenre. Sur une douzaine de scarabées de Skhaenre que nous avons pris en note, un seul était du British Museum, celui du n° 30.511 du musée; or, le British Museum en possède en réalité six, dont la dernière publication de Hall donne le détail⁽²⁾. D'autres encore existent dans diverses collections⁽³⁾.

Il y a peut-être lieu d'inscrire, à côté de Skhaenre, le *Sno-firenre* d'un autre scarabée qu'on trouvera noté plus loin (même chap., O, § 3), avec les monuments des S-[X]-n-re de Thèbes.

J. NOMS ROYAUX DE LA FAMILLE TET-[X]-RE.

Nous avons cité précédemment, à propos de Tetnofirre Tetoumès⁽⁴⁾, un curieux scarabée, connu à trois exemplaires, qui

porte , et nous avons supposé qu'on pourrait avoir là une inscription « mixte » de Khanofirre et Tetnofirre. Voici, cité par




⁽¹⁾ Voir *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Autres personnages du groupe*, et surtout chap. I, à propos des noms solaires du type S-[X]-n-re.

⁽²⁾ HALL, *loc. cit.*, n°s 276 à 281.

⁽³⁾ Par exemple celui de la collection J. Ward; voir la publication donnée par Ward dans *P. S. B. A.*, 22 (1900), pl. I, n° 214, et p. 307.













⁽⁴⁾ Voir, chez nous, *Monuments et histoire etc.*, chap. IX, § II.

Lepsius⁽¹⁾, un quatrième spécimen de la même combinaison, presque identique aux autres. Remarquons bien que cette combinaison ne comporte pas forcément de noms royaux véritables; il semblerait plutôt que le scarabée fût de la période d'Aura, et que, sous le titre royal du sommet, on n'y trouve qu'un simple ensemble décoratif, pseudo-hiéroglyphique, du genre dont nous avons vu passer tant d'exemples au précédent chapitre.

Notons encore ici le *Telkhopirre*,  (ou )⁽²⁾, d'une mention de Lepsius et d'un scarabée de Leyde⁽³⁾, et le  d'un scarabée de la collection J. Ward⁽⁴⁾.

K. KHIAN⁽⁵⁾.

L'inscription bien connue du petit lion de Bagdad est publiée encore une fois dans *Hierogl. Texts... in the Br. Museum*, V (1914), p. 7 et pl. XVIII.

L'un des scarabées mentionnés antérieurement par nous est au Br. Museum, et on le retrouve dans la dernière publication de Hall. Il porte la légende      ; découvert et publié d'abord par Petrie, il avait été compris dans le recueil de Newberry ensuite⁽⁶⁾. C'est un très remarquable objet, le scarabée en place dans le chaton tournant de la bague en or, extrêmement semblable au scarabée monté de même et portant la légende       qui se trouve à Leyde⁽⁶⁾.

(1) LEPSIUS, *Königsbuch*, n° 820.



(2) Bibliographie chez GAUTHIER, *Rois*, II, p. 101-102.






(3) J. WARD, *The Sacred Beetle*, n° 225, p. 40.

(4) Pour Khian, voir *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Sousirene Khian*.

(5) Br. Museum, n° 37.664, Bibliographie de l'objet; PETRIE, *Mahân, Ka-hân and Gurob*, IX, 151; NEWBERRY, *Scarabs*, XXII, 25; HALL, *loc. cit.*, p. 32, n° 290.

(6) Voir *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § II, A.


Un autre scarabée, , dans la collection Carnarvon⁽¹⁾, et encore un du même type dans la collection Ward⁽²⁾. Un cylindre⁽³⁾, enfin, dont la surface est divisée en deux moitiés égales par le cercle médian, les deux moitiés de surface inscrites symétriquement l'une par rapport à l'autre, toutes les inscriptions venant reposer sur le cercle médian; chaque moitié de surface divisée en quatre bandes longitudinales, et dans les huit portions de surface ainsi obtenues, la légende  alternant régulièrement avec une composition pseudo-

 hiéroglyphique  dont les  bouclés aux extrémités, le  

— bouclé et tous les autres caractères se rapportent au « type d'Anra » de la manière la plus évidente.

L. APOPI, ET PERSONNAGES DIVERS DU GROUPE A-[X]-RE.

1. Le montant de Bubaste qui porte le cartouche d'un *Apopi* est publié encore une fois dans *Hierogl. Texts... in the Br. Museum*, V (1914), p. 7 et pl. XVIII.

Aux scarabées, mentionnés précédemment, qui portent le nom d'un  non royal, il faut en ajouter un encore du même type, dans la collection Ward⁽⁴⁾.

2. *Aousirre Apopi*.

Nous avons cité, précédemment⁽⁵⁾, une quinzaine de scarabées portant le nom solaire *Aousirre*, dont ceux des n^{os} 721 à 727 de Petrie, *Hist. Scarabs*. Or, trois spécimens de ce der-

⁽¹⁾ NEWBERRY, *loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 171 et pl. X, f.

⁽²⁾ J. WARD, *loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 22 (1900), pl. I, n^o 222 et p. 308.

⁽³⁾ NEWBERRY, *Scarabs*, p. 47, fig. 23; au musée du Caire.

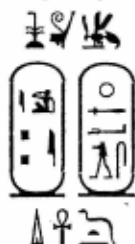
⁽⁴⁾ J. WARD, *loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 22 (1900), pl. I, n^o 16 et p. 313.

⁽⁵⁾ *Hyksôs*, Section II, chap. II, § *Aousirre Apopi*.

nier groupe sont au British Museum et ont été réenregistrés par Hall, dont la publication nous apprend l'existence au British Museum, en outre, de trois autres scarabées du même type : en tout, dans ce musée, six scarabées *Aousirre*, dont trois au moins connus antérieurement⁽¹⁾.

Voici un dernier scarabée du roi, beaucoup plus intéressant. Son inscription s'obtiendra en retournant face à droite, entièrement, la disposition suivante⁽²⁾ :

(sic?) L'importance de ce petit monument résulte de ce que les deux cartouches d'*Aousirre Apopi* n'avaient été rencontrés ensemble, jusqu'ici, qu'une seule fois, sur la palette du scribe Atou.



3. *Ahotepre*.

Des trois scarabées très semblables de ce prince que nous avons cités antérieurement⁽³⁾, celui qui se trouve au British Museum, n° 28.097 du musée, est publié une fois de plus dans le catalogue de Hall⁽⁴⁾. Un quatrième, exactement du type des trois autres, est au musée du Caire⁽⁵⁾.

M. PERSONNAGES CONTEMPORAINS DES DERNIERS APOPI ET DU DÉBUT DE LA FAMILLE DE TIOUÂ.

On peut supposer, nous l'avons signalé ailleurs, que certains princes très obscurs de la famille A-[X]-re, *Asahre*,

⁽¹⁾ Voir HALL, *loc. cit.*, p. 33, n° 295 à 300; les publiés antérieurement sont 297 (n° 24.113 du musée), dans PETRIE, *Hist. Scarabs*, n° 725, et LOFTIE, *Essay*, XLIII; 298 (n° 4.140 du musée), dans PETRIE, *ibid.*, n° 722; 300 (n° 17.780 du musée), dans PETRIE, *ibid.*, n° 723. Les autres sont ceux des n° 32.331, 37.663 et 40.743 du musée.

⁽²⁾ NEWBERRY, *loc. cit.* dans P. S. B. A., 36 (1914), p. 171 et pl. X, j.

⁽³⁾ *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Autres rois de la famille A-[X]-re*.

⁽⁴⁾ HALL, *loc. cit.*, p. 31, n° 283.

⁽⁵⁾ NEWBERRY, *loc. cit.* dans P. S. B. A., 36 (1914), p. 171 et pl. X, h.

Akhare, *Ahotepre*, sont les successeurs d'Aousirre et ont joué le rôle de personnages de décadence ou de fin de dynastie, à l'heure où s'accomplissait la conquête thébaine qui devait mettre fin aux petites dominations de la Basse-Égypte. Sans doute faut-il placer historiquement de la même manière un certain nombre de personnages royaux de caractère indécis, connus seulement par des scarabées encore assez « hyksôs », mais qui tiennent à la « XVII^e dynastie », déjà, par la régularité des brèves titulatures : les principaux de ces Pharaons ou pseudo-Pharaons sont *Sheshi* (*Pepi*?), *Ouazed* et *Semt*⁽¹⁾.

1. *Sheshi* (*Pepi*?).

Plus de vingt scarabées déjà pris en note, dont quelques-uns au British Museum. Le British Museum en possède en réalité quatorze du type, comme on s'en rend compte par le catalogue de Hall⁽²⁾. Deux autres ont encore été signalés en dernier lieu par Newberry⁽³⁾.

2. *Ouazed*.

Des trois scarabées de *Ouazed* signalés précédemment, celui du British Museum, n° 32.319, se retrouve dans le catalogue de Hall⁽⁴⁾.

3. *Semt*.

De même pour cet autre prince, dont le British Museum possède un scarabée, n° 37.668, sur les trois que nous avons

(1) Voir, pour ces personnages, *Hyksôs*, section II, chap. II, § *Autres personnages du groupe*; on y trouvera également mentionnés les monuments de *Matabre*, dont il ne faut pas oublier qu'en réalité il est un peu plus ancien, et beaucoup plus nettement « Anra » que les autres.


(2) HALL, *loc. cit.*, n° 262 à 275.


(3) NEWBERRY, *loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 36 (1914), p. 170 et pl. X, e, e₁.

(4) HALL, *loc. cit.*, n° 240.



notés en tout. Ce scarabée du British Museum a été enregistré par Hall⁽¹⁾.

4. La reine Tiouti.

Nous avons noté, précédemment, deux scarabées de cette « Épouse royale », l'un au British Museum, n° 20.824, portant :  tant ; entre quelques pseudo-hiéroglyphes très « hyksôs » d'apparence, l'autre dans la collection Fraser. Un troisième spécimen, d'après Newberry (*Scarabs*, p. 153), est dans la collection Davis. Le récent catalogue de Hall enregistre, au British Museum, outre le n° 20.824 déjà connu, un scarabée encore, n° 37.721 du musée⁽²⁾, portant

l'inscription :  . Il semble, enfin, que ce soit la même

reine qu'on rencontre sur un scarabée de la collection Wiedemann (*Kleinere aeg. Inschriften*, n° 50), qui porte :

Rappelons, à propos de cette reine, le personnage de l'autre « Épouse royale » Ouazit, dont nous avons enregistré, précédemment, un scarabée de caractères analogues et de date certainement très voisine.

N. LA REINE TETISHERA.

La belle statuette de cette princesse au British Museum, dont la bibliographie nous a déjà occupé à plusieurs reprises⁽³⁾, est publiée encore une fois en photographie par Budge, *Egyptian*


(1) *Ibid.*, n° 282.

(2) HALL, *loc. cit.*, n° 308, 309.

(3) *Hyksôs*, section II, chap. 1, et *Études et notes complémentaires*, § II, G.

Sculptures in the Br. Museum, pl. XVII, cf. p. 12; le numéro de l'objet au musée est 22.558. Mais voici qui est plus intéressant : une réplique exacte, un double de la statuette de Londres, au Caire, à l'Institut français d'archéologie orientale, où l'objet nouvellement révélé⁽¹⁾ paraît se trouver depuis longtemps. La statue assise, en calcaire jaunâtre, privée de sa partie supérieure à partir de la base du torse, est ornée d'une inscription en une colonne sur la face postérieure du siège, et d'une inscription en quatre colonnes sur chacune des deux faces latérales. L'inscription centrale postérieure porte :



petit texte dédicatoire où le nom du signataire — *Senb* ou *Sen-senb*? — est assez difficile à reconnaître exactement. Quant aux deux inscriptions latérales, chacune d'elles est une simple formule de *royal don d'offrande* que termine, chaque fois, le nom de la reine, . La belle publication de Gauthier est d'autant plus utile qu'en ce qui concerne la statue jumelle, celle du British Museum, et malgré les publications déjà nombreuses qui lui ont été consacrées, les textes qu'elle porte nous sont encore entièrement inconnus.

O. ROIS DE LA FAMILLE S-[X]-N-RE.

1. *Souahenre Senbmaïou.*

Erratum bibliographique. Parmi les quelques monuments qui font connaître ce personnage royal, figure un fragment de

⁽¹⁾ GAUTHIER, *Monuments et fragments appartenant à l'Institut français d'archéologie orientale*, § 6, dans *Bulletin Inst. français arch. or.*, XII (1915), p. 128 et suiv. et pl. II (photographies).

stèle portant le deuxième cartouche, et pour lequel nous avons renvoyé⁽¹⁾ à Daressy dans *Rec. de travaux*, XX (1898), p. 72. Or cette référence est inexacte, Daressy disant seulement un mot du roi, incidemment, à la place visée. La pierre en question a été révélée par Fraser, dans *P. S. B. A.*, 15 (1893), p. 497; elle était venue de Gebelein, se trouve au British Museum, et a été republiée dans *Hierogl. Texts... in the Br. Mus.*, V (1914), p. 7 et pl. XVIII. L'inscription porte exactement :



2. *Souazenre Binpou* (ou *Ahmès*).

Souazenre est connu par un monument remarquable, la statue d'Harpocrate plusieurs fois citée précédemment, sur laquelle deux rois sont nommés par leurs quatre cartouches, difficiles à départir entre eux, Nofirkare *Ahmès* (ou *Binpou*) et *Souazenre Binpou* (ou *Ahmès*). Il sera intéressant de noter, comme autres monuments contemporains de *Souazenre*, deux scarabées portant ☉ | I —; ils proviennent de la Nubie⁽²⁾.

3. *Snofirenre*.

Un Pharaon de plus de la série *S-[X]-n-re* nous est apporté par un scarabée du musée de Miramar⁽³⁾, qui porte ☉ | I —. Il n'est pas certain, toutefois, que ce nouveau roi soit à inscrire à côté de *Skenenre* et des personnages indubitables de sa famille; on le situerait peut-être mieux avec les autres *S-[X]-n-re* que nous connaissons, «hyksôs» et comme intermédiaires entre l'époque d'*Anra* et celle des *Apopi*,

⁽¹⁾ *Hyksôs*, *Études et notes complémentaires*, § II, D; cf., pour les monuments du roi, *Hyksôs*, section II, chap. 1.

⁽²⁾ REISNER, *Arch. Survey of Nubia*, fasc. 3, 1909, p. 12, et fig. 1, p. 13.

⁽³⁾ REINISCH, *Aeg. Denkmäler*, pl. 26, n° 8, p. 221; cf. GAUTHIER, *Rois*, II, p. 114.

S-kha-n-re (voir plus haut, même chapitre, § 1) et *Sousirenre Khian*.

On remarque aussi que Snofirenre pourrait être l'un des deux *Snofir...re* mutilés que nous avons notés à la table de Karnak. La table de Karnak possède encore de la série *S-[X]-n-re*, on se le rappelle, *Souazenre* (deux rois de ce nom), *Souahenre*, *Snekhtenre* et *Skenenre* lui-même. La famille est moins abondamment représentée au papyrus de Turin, et, chose singulière, par deux personnages tout à fait inconnus d'autre part, le *Shhopirenre* du n° 76 de notre liste, et le *Sanlhenre Senbtou* du n° 31 : il y a d'ailleurs parenté visible entre les noms de ce dernier roi et ceux de *Souahenre Senbmaïou* dont nous parlions un peu plus haut.

P. KAMÈS⁽¹⁾.

A la liste des monuments qui portent ce nom royal, il faut ajouter une petite plaquette d'or en forme de cartouche,

, achetée à Louqsor et publiée en 1913 par Nash⁽²⁾.

Newberry est revenu, en 1913, à la tablette Carnarvon et à son histoire d'une guerre de Kamès contre les gens de l'Égypte du Nord. Il s'occupe principalement de l'épisode supposé de la capture de «Teta, fils de Pepa» dans Nofirous; il discute le lieu et le personnage⁽³⁾.


⁽¹⁾ Pour les monuments au nom de Kamès, voir *Hyksôs*, section II, chap. 1, et *Études et notes complémentaires*, § 1, B et § 11, E, F.

⁽²⁾ NASH, *Notes on some Egyptian antiquities*, n° 75, dans *P. S. B. A.*, 35 (1913), p. 197.

⁽³⁾ NEWBERRY, *Notes on the Carnarvon tablet n° 1*, dans *P. S. B. A.*, 35 (1913), p. 117-122. Cf. principalement, chez nous, *Études et notes complémentaires*, § 1, B.

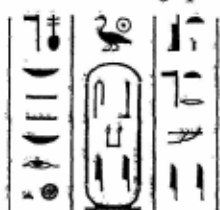
Q. QUELQUES NOMS ROYAUX DIFFICILES À LOCALISER.

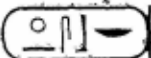
1. *Khou-aker*.

Il s'agit du  souvent remarqué qui a été trouvé à Abydos par Petrie⁽¹⁾. Ce nom bizarre et comme improvisé semble bien appartenir à la période qui nous intéresse.

2. *Sebkai*.

Non moins connu que le précédent, son nom se rencontre sur un bâton magique en ébène, provenant d'Abydos, qui porte⁽²⁾ :

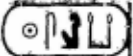


Le nom de *Sebkai* a bien l'air d'appartenir à la nombreuse catégorie de ces noms de particuliers que nous avons trouvés dans le cartouche, à tous les instants de la période entre XII^e dynastie et XVIII^e, et Gauthier⁽³⁾ exprime la certitude que ce roi abydénien est identique au *Sbeka* (?) -ka-re d'un certain nombre de scarabées et cylindres⁽⁴⁾. Cela est quelque peu douteux; on pourrait évoquer en comparaison, tout aussi bien, le  de plusieurs de nos scarabées «hyksôs» de la première période⁽⁵⁾.

(1) PETRIE, *Abydos*, II, pl. XXXII.






(2) MACIVER et MACE, *El Amrah and Abydos* (1902), pl. XLIII; LEECH, dans *P. S. B. A.*, 27 (1905), p. 142 et pl. IX, 14; DARESSY, *Textes magiques* (dans *Cat. général Caire*), p. 43 et pl. XI; GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 93. L'objet, au musée du Caire, porte le n° 9433.

(3) Voir note précédente.

(4) Il s'agit du roi ; voir chez nous, pour ce qui le concerne, *Mon. et hist. etc.*, chap. II, § 1.

(5) Voir *Hyksôs, Études et notes complémentaires*, § III, B, n° 11 et 12, et présents *Compléments*, chap. II, n° 13.

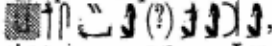
par le dessin d'un poisson et la figure d'une déesse debout. Dans le troisième on trouve la légende, extrêmement nette: dans le quatrième, par contre, une autre légende composée de signes et de figures tracées finement, mais d'identité partout très mal définie: nous reproduisons

 (?) cette autre légende ci-contre, typographi-
 (?) quement, du mieux possible, en retournant
 (?) face à gauche le dessin véritable qui a la disposition
 symétrique. Legrain, qui a fait connaître l'objet⁽¹⁾,
 croit pouvoir interpréter ce texte énigmatique par la trans-
 cription, reproduite ci-dessous, extrêmement douteuse et
 aboutissant, comme on voit, à un nom d'Horus précédé, de
 manière peu admissible, du titre « Fils du Soleil » dans le
 cadre rectangulaire. Comme l'oiseau d'Horus lui-même,
 en tête, est des plus incertains, il vaut mieux ne pas
 chercher du tout de nom d'Horus à cette place; d'au-
 tant que les difficultés que présente l'indubitable nom
 solaire de l'autre fuseau sont très suffisantes. Le nom
 de *Ka-set-re* ou *Set-ka-re* est entièrement dénué de sens; la pré-
 sence du signe et du nom de Set, dans un nom royal antérieur
 au Nouvel Empire, est extrêmement insolite, et l'on n'en connaît
 même pas un autre exemple, si un nom formé avec le signe
 de Set ne se trouvait figurer au papyrus de Turin, au fragment
 79, immédiatement avant le groupe des rois Sebekhotep et
 Nofirhotep. C'est celui du n° 21 de la liste de Turin, telle
 qu'on la trouve chez nous plus haut⁽²⁾. On l'a lu quelquefois
 *Ka-Set-[re]*⁽³⁾, d'où il semblerait résulter que ce

(1) LEGRAIN, *Notes d'inspection*, XXII. *Le roi Soutekh-ka-ré ou Sit-ka-ré*, dans *Annales du Service*, VI (1905), p. 134-135. Legrain attribue l'objet à la « XIV^e dynastie tanite ».

(2) *Synthèse historique* etc., section II, chap. III.

(3) Pieper, dans son mémoire connu de 1904; aussi, antérieurement, Wiedemann.

nom de la liste est identique à celui même de la grosse perle : mais cette transcription n'est pas entièrement exacte. Le papyrus porte, plus ou moins nettement, quelque chose comme , dont seuls sont certains les derniers signes, . . . *set* . . . Les chances d'authenticité du cartouche de la perle n'en sont pas moins renforcées dans une certaine mesure, et il ne semble pas y avoir lieu de nous demander si sur ce petit monument ne figureraient que des noms fantaisistes, une sorte de décor inspiré des formes d'une titulature royale, comme nous en avons rencontré sur un grand nombre des scarabées de la « période d'Anra » précédemment passés en revue ⁽¹⁾.

NOTE ADDITIONNELLE

SUR LES PERSONNAGES DE LA FAMILLE DES ROIS TIOUÂ ET AHMÈS.

L'histoire généalogique des origines de la XVIII^e dynastie est obscure et fort incomplètement connue dans ses détails. On sait, et nous avons noté ⁽²⁾, que le roi *Nibpehtire Ahmès*, fils de la reine *Ahhotep*, était le frère et l'époux de la reine *Ahmès-Nofritari*; que leur mère *Ahhotep* avait épousé un roi qui était son frère, et que tous deux étaient liés d'une « Mère Royale » *Teti-shera*, fille elle-même de simples particuliers dont nous possédons les noms. Quant au fils de *Teti-shera*, l'époux-frère d'*Ahhotep*, le père de *Nibpehtire Ahmès* et d'*Ahmès-Nofritari*, ce fut très probablement *Skenetire Tiouâ*. Outre le roi *Ahmès*, trois enfants certains de *Tiouâ* nous sont connus : un fils aîné défunt du vivant de son père, *Ahmès*, et deux filles, toutes deux nommées *Ahmès* également.

A côté de ceux-là sont à classer plusieurs autres princes de

⁽¹⁾ *Présents Compléments*, chap. II.

⁽²⁾ Voir *Hyksôs*, section II, chap. I; *Études et notes complémentaires*, § II, D et suivants.

parenté indéterminée; tout d'abord Ouazkhopirre Kamès, puis Souazenre Bimou (ou Ahmès) et Nofirkare Ahmès (ou Bimou) qui voisinent sur une statuette connue; Souahenre Senbmoutou, et, si l'on consent à enregistrer les noms fournis par les documents ultérieurs; Santhénre Senbtou et Sneklutenre. L'Ahmès de la statuette, de nom solaire Souazenre ou Nofirkare, serait-il le fils aîné défunt de Skenenre Tiouâ? On ne sait, mais ce nom de Souazenre, lié à celui d'Ahmès par les inscriptions de la statuette, vérifie bien qu'il y avait déjà des Ahmès à l'époque de la famille S-[X]-n-re; soit au temps de Tiouâ lui-même; les noms des trois enfants certains de Tiouâ en seraient d'ailleurs un suffisant témoignage.

L'observation est utile; parce que le nom d'Ahmès paraît plusieurs fois dans deux listes cultuelles bien connues de la XX^e dynastie, celles d'Anhourkhaoui et de Khabekhit, et que le plus souvent on a voulu reconnaître, dans ces Ahmès mal déterminés, des enfants du roi Nibpehtire Ahmès. Cela se rattache aux circonstances d'un classement familial plus vaste, intéressant l'ensemble des personnages qui se présentent dans ces deux mêmes listes, et dont il est nécessaire que nous rappelions les bases.

Il est expliqué depuis longtemps⁽¹⁾ que ces tableaux princiers sont deux exemplaires, inégalement développés, d'une même liste, celle des personnes de la famille du roi Ahmès. Il s'y mêle quelques noms royaux connus d'époque plus tardive; mais comme on trouve là, autour de Nibpehtire Ahmès, son père très probable Skenenre Tiouâ, son voisin Ouazkhopirre Kamès, sa femme Nofritari, son fils Zeserkare Amenhotep I^{er} et sa fille Abhotep qui fut la femme de son frère Amenhotep, il est clair que le plus grand nombre de ceux qui les accom-

(1) Voir principalement MASPERO, dans *Les momies royales de Deir el-Bahari*, p. 616 et suiv. du tome I des *Mémoires de la mission archéologique française au Caire*.

pagnent doivent être leurs parents aussi, et l'on se demande alors quelles sont, au juste, les parentés respectives de tous les personnages nommés. En dernier lieu, on a cru pouvoir signaler *dans la liste*, plus ou moins certainement ou dubitativement suivant les personnages ⁽¹⁾, quatre fils et sept filles du roi Ahmès, qui seraient :

- | | | |
|---------|---|--|
| Fils. | { | le roi <i>Zeserkare Amenhotep</i> ; |
| | { | le roi <i>Se-Amon</i> ; |
| | { | le Fils Royal <i>Ahmès</i> ; |
| | { | le Fils Royal <i>Se-pa-ar</i> . |
| Filles. | { | la reine <i>Ahhotep</i> ; |
| | { | la princesse <i>Meritamon</i> ; |
| | { | la princesse <i>Set-Amon</i> ; |
| | { | l'Épouse Royale <i>Set-Kamès</i> ; |
| | { | l'Épouse Royale <i>Hent-to-mihit</i> ; |
| | { | l'Épouse Royale <i>Toures</i> ; |
| | { | la princesse <i>Ta-ar</i> . |

Ce n'est pas tout; on croit encore pouvoir enrichir ce tableau par la considération des personnages dont les momies ont été découvertes, en 1885, dans la célèbre cachette de Deir El-Bahri, et parmi lesquels figurent, comme on sait, les rois Skenenre Tiouâ, Nibpehtire Ahmès et Zeserkare Amenhotep, la reine Nofritari et la reine Ahhotep, et plusieurs des descendants réels ou supposés du roi Ahmès dont nous venons de donner la liste, à savoir *Se-Amon*, *Set-Amon*, *Meritamon* et *Set-Kamès*; car on possède, avec toutes celles-là, les momies d'une princesse *Hent-timihou*, dont le nom rappelle curieusement celui de *Hent-to-mihit*, et d'une reine *Anhapi*, particulièrement intéressante pour l'histoire de la cachette de Deir El-Bahri parce que c'est chez elle, dans son propre tombeau

(1) Nous visons, ici, le travail et la classification de GAUTHIER, *Livre des Rois*, II (1912), p. 175 à 196.

qui devint la cachette même, que les cercueils et les corps de tous ses compagnons royaux avaient été transportés par les autorités thébaines⁽¹⁾. En la princesse Hent-timihou, comme en sa presque homonyme de la liste cultuelle, on voit une fille d'Ahmès, et comme les textes inscrits sur son linceul nous apprennent qu'elle est la fille d'une certaine Fille Royale *Tenthapi*⁽²⁾, on est conduit à considérer cette Tenthapi comme une autre épouse d'Ahmès, déjà possesseur de Nofritari. La reine Anhapi, d'autre part, figure en compagnie de la princesse Hent-to-mihit de la liste, dans un autre document cultuel du Nouvel Empire⁽³⁾, dont on interprète les mentions en supposant que Anhapi et Hent-to-mihit sont la mère et la fille, de sorte que, Hent-to-mihit étant déjà inscrite parmi les enfants d'Ahmès, sa mère Anhapi devient forcément une épouse encore d'Ahmès, soit la troisième. On trouve au même roi Ahmès une quatrième épouse, enfin, dans la personne de la Mère Royale *Kasmout*, qui figure à la liste cultuelle principale. De telle manière enfin que la famille du roi Ahmès, telle qu'elle est détaillée au précédent tableau, devrait être complétée ainsi qu'il suit :

Une huitième fille. | la princesse *Hent-timihou*.

Épouses.	{	la reine Nofritari;
		Tenthapi, mère de Hent-timihou;
		Anhapi, mère supposée de Hent-to-mihit;
		Kasmout.

Telle est la construction généalogique qui nous est appor-

⁽¹⁾ D'après les procès-verbaux de transfert, du temps des rois Se-Amon et Hrihor, consignés sur les cercueils mêmes de Ramsès I^{er}, Seti I^{er} et Ramsès II; voir MASPERO, *loc. cit.*, p. 551 à 559 pour ces procès-verbaux, et p. 530-531 pour la momie de la reine Anhapi.

⁽²⁾ MASPERO, *loc. cit.*, p. 543-544.

⁽³⁾ Tombeau n° 78 de Sheikh Abd-el-Gournah; bibliographie dans GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 187.

tée, à titre plus ou moins hypothétique, répétons-le, par le plus récent exposé documentaire. Sur quoi repose-t-elle et que faut-il en retenir ?

Les momies et les cercueils de Deir El-Bahri ne portent avec eux, archéologiquement, nulle indication précise. Parmi ceux qui nous intéressent le plus, ceux de Meritamon, de Se-amon, de Set-Kamès et de Hent-timihou sont extrêmement caractérisés et d'époque très sûre; mais tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils sont étroitement apparentés avec ceux de Tiouâ, d'Ahmès et d'Amenhotep I^{er} (1); c'est évidemment insuffisant pour le détail de l'histoire et la généalogie. Le tableau cultuel de Deir El-Medineh, en ses deux formes que nous possédons, ne précise point davantage. D'autres monuments cultuels analogues nous permettent, heureusement, d'aller un peu plus loin, au moins en ce qui concerne quatre personnages: Se-pa-ar, dont la position de fils du roi Ahmès est extrêmement indiquée (2), Meritamon, qui semble bien être une fille du même roi (3), Set-Amon qui est dans les mêmes conditions (4) et Set-Kamès, une autre fille encore (5). On ne saurait affirmer que ces filiations

(1) Voir MASPERO, *loc. cit.*, p. 620 et suiv.

(2) Le document principal est peut-être celui du tombeau 13 de Sheikh Abd-el-Gournah, dont le défunt adore le prince Se-pa-ar à côté du roi Amenhotep I^{er}; sur une stèle de Karnak, Se-pa-ar figure en compagnie de Nofritari, d'Amenhotep I^{er} et de la princesse Set-Amon; sur le sarcophage de Bouteh-Amon à Turin, presque de même, il est avec Nofritari, Amenhotep I^{er}, Meritamon et Set-Amon. On connaît, en outre, une dizaine de stèles où Se-pa-ar figure seul, et l'on se rappelle que son tombeau est mentionné au papyrus Abbott. Pour la bibliographie de tous ces monuments, voir GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 188-190.

(3) Sa présence sur le sarcophage de Bouteh-Amon, voir note précédente. On connaît, en outre, un assez grand nombre de monuments où cette princesse paraît seule, voir GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 192-193.

(4) Sa présence sur le sarcophage de Bouteh-Amon et sur la stèle susdite de Karnak, avec Nofritari, Amenhotep I^{er}, Se-pa-ar et Meritamon, voir note 2 ci-dessus.

(5) Sur une stèle d'Abydos, la princesse figure avec Nofritari et Amenhotep I^{er};

sont certaines; elles sont seulement très probables, et correspondent bien à ce que semble indiquer une particularité de ces noms de la famille du roi Ahmès, dont un certain nombre se présentent à nous, tantôt sous leur forme simple, tantôt introduits par le nom même d'*Ahmès*, jouant la rôle d'une sorte de prénom générique: c'est ainsi que l'on rencontre, sur les momies et les cercueils, et dans les documents cultuels de date ultérieure, les formes :

Nofritari et *Ahmès-Nofritari*,
Meritamon et *Ahmès-Meritamôn*,
Se-pa-ar et *Ahmès-Se-pa-ar*,
Set-Kamès et *Ahmès-Set-Kamès*,
Hent-to-mihit et *Ahmès-Hent-to-mihit*,
Anhapi et *Ahmès-Anhapi*.

Nofritari est l'épouse d'Ahmès; si Meritamôn, Set-Kamès et Se-pa-ar, comme nous avons vu qu'on peut l'induire, sont ses enfants, il deviendra probable que le prénom familial *Ahmès* était réservé pour désigner une femme ou un enfant du roi. Et si l'on admet cela, il faudra que Hent-to-mihit de la grande liste cultuelle et Anhapi de Deir El-Bahri rentrent dans les mêmes conditions de parenté par rapport à Ahmès : c'est une des considérations auxquelles on obéit quand de ces deux princesses, rencontrées ensemble sur un monument postérieur et considérées comme mère et fille, on fait une épouse et une fille du souverain éponyme.

Il ne semble pas, toutefois, que la règle soit absolue, ni même ait obligatoirement le sens qu'on a cru apercevoir : pourquoi le nom de famille serait-il réservé aux épouses et aux enfants, à l'exclusion de tous autres proches? On agira plus prudemment, sans doute, en considérant les liens de parenté de Hent-to-mihit et de Anhapi comme indéterminés. Tout

sur une autre stèle du Ramesseum, elle est seule avec Amenhotep I^{er}. Pour les monuments qui la concernent, voir GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 194-195.

à fait indéterminées aussi — en l'absence de toute indication quelle qu'elle soit — restent les conditions de parenté des autres épouses, fils et filles précédemment supposés et attribués, comme nous l'avons dit, au roi Ahmès, à savoir, la princesse Hent-timihou de Deir El-Bahri et sa mère Tenthapi, et, dans la liste de Deir El-Medineh, les princesses Tourès et Ta-ar, la Mère Royale Kasmout, le prince Se-Amon, le Fils Royal Ahmès : tous personnages dont la position familiale précise est absolument inconnue.

Il est très singulier, d'ailleurs, qu'on ait tenu à localiser ainsi, gratuitement et inutilement, ces quelques princes et princesses; car on trouve à côté d'eux, dans les documents mêmes de Deir El-Medineh, d'autres noms tout semblables, qu'on n'a jamais songé à considérer comme représentant des enfants ou des épouses d'Ahmès, notamment, chez Khabekhit,

une reine *Ahmès*, $\overline{\text{𓆎}} \equiv \left(\text{𓆎} \text{𓆎} \right)$, et une reine *Kamès*, $\overline{\text{𓆎}} \equiv \left(\text{𓆎} \text{𓆎} \right)$; on y trouve aussi, comme « Fils Royal » tout à fait indéterminé, le *Binpou* qui s'appelle peut-être Souazenre et qui voisine avec un prince *Ahmès* sur un monument dont nous rappelions plus haut l'existence, puis le roi *Ouazkhopirre Kamès*, si difficile à placer exactement, puis un roi *Skhentnibre* dont on n'a pas trace par ailleurs, et d'autres personnages dont l'époque même est incertaine : une princesse *Ta-ar-baou*, une princesse *Ta-khard-ka*, un Fils Royal *Kennou* . . . rou (?). Sur leurs relations généalogiques à tous, on n'a pas la moindre lumière.

Un seul d'entre eux, *Ouazkhopirre Kamès*, se présente dans de telles conditions que quelques probabilités historiques se dessinent ⁽¹⁾. Il est en relation avec la reine *Ahhotep* la mère,

⁽¹⁾ Cf. ce qui est dit chez nous de *Kamès*, précédemment, *Hyksôs*, section II. chap. 1.

mais, de manière tout aussi étroite et d'après les mêmes faits archéologiques, avec Nibpehtire Ahmès, et ses noms se rencontrent avec ceux de Nibpehtire Ahmès dans une inscription nubienne; si l'on joint à cela que le nom solaire *Ouazkhopirre* sort du type *S-[X]-n-re* et rappelle, par contre, le nom d'Horus *A-Khopirou* qui est celui de Nibpehtire, on n'hésitera pas à mettre ce Kamès un peu plus bas que Tiouâ, et le plus près possible du roi Ahmès. Cela est tout à fait d'accord, comme on voit, avec la mise en place indiquée plusieurs fois par Maspero, faisant de Kamès un frère aîné d'Ahmès, n'ayant pas régné⁽¹⁾, ou régné seulement peu de temps⁽²⁾. Notons encore qu'il paraît inutile de supposer, comme Maspero l'a fait⁽³⁾, que Kamès a été le père de la reine Nofritari : cela, pour faire de Kamès le grand-père éponyme de cette princesse *Set-Kamès* qui, on l'a vu plus haut, est très probablement une fille de Nofritari. La supposition serait d'abord perturbatrice, la reine Nofritari, nous l'avons dit aussi, ayant très probablement pour père Skenenre Tiouâ et nul autre, et d'autre part, le nom de *Set-Kamès* semblant désigner proprement une « Fille de Kamès » et non une petite-fille. Le nom ainsi envisagé pose d'ailleurs un problème, car il nous avait semblé ressortir des monuments que *Set-Kamès* était fille du roi Ahmès et de Nofritari. A mieux y regarder, cependant, et considérant que la princesse nous apparaît, soit avec Amenhotep I^{er} seul, soit avec ce même roi et sa mère Nofritari, on se rend compte que, s'il semble bien qu'elle figure en ces places comme fille de Nofritari et sœur d'Amenhotep, rien n'indique, par contre, que le roi Ahmès soit son père : ne serait-il pas possible que cette princesse au nom caractéristique de *Set-Kamès*, née de la reine Nofritari, ait réellement eu pour père le Kamès éphémère dont

(1) MASPERO, *loc. cit.* (*Momies royales*), p. 628-629.

(2) MASPERO, *Histoire*, II, p. 79.

(3) MASPERO, *loc. cit.* (*Momies royales*), p. 629.

on est obligé d'admettre l'existence sur le trône ou à côté du trône? Il suffirait d'admettre, pour cela, qu'avant de devenir l'épouse d'Ahmès, Nofritari a été celle de son frère aîné Kamès, très vite disparu, et que Set-Kamès était née de ce premier mariage.

Autour de Nibpehtire Ahmès, en somme, et en outre de sa mère Ahhotep, de son père très probable Skenenra Tiouâ, de sa sœur-épouse Nofritari, de son frère défunt Ahmès, de ses deux autres sœurs également nommées Ahmès (frère et sœur *probables*, car ce sont trois enfants de Tiouâ), de son fils le roi Zeserkare Amenhotep et de sa fille Ahhotep, épouse de son frère Amenhotep, — en outre de tous ceux-là on enregistre assez sûrement un frère aîné, le roi Ouazkhopirre Kamès, peut-être premier mari de Nofritari; une fille, plutôt belle-fille ou nièce, Set-Kamès, dont ce premier époux aurait été le père; d'autres filles, Meritamou et Set-Amon; un autre fils, Se-pa-ar. En dehors de ceux-là, tous les personnages dont nous avons vu passer les noms sont de position familiale absolument problématique. Qui est la princesse Kamès? On l'ignore. Qui sont ce Fils Royal Ahmès et cette princesse Ahmès qui paraissent dans les listes de Deir El-Medineh? On songe à l'Ahmès de la statue d'Harpocrate qui voisine avec Binpou, au temps où se rencontrent les noms solaires de la forme S-[X]-n-ra, et l'on se demande si le prince Ahmès et la princesse Ahmès du tableau cultuel ne seraient pas identiques à ces enfants de Tiouâ, frère et sœur *probables* de Nibpehtire Ahmès, dont un autre monument nous garde la mémoire. A propos de ces Ahmès si fâcheusement mal déterminés, il y a lieu de signaler qu'on connaît un autre personnage encore de nom analogue, un « Fils Royal Se-Ahmès » ⁽¹⁾ qu'il ne faut confondre avec aucun des Ahmès qui précèdent; ce « Fils d'Ahmès », d'ailleurs, n'est

(1) Pour ses monuments en très petit nombre, voir GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 191.

pas forcément né du roi Ahmès, et il peut aussi bien avoir eu pour père un quelconque des Ahmès de la même époque.

Sont encore du temps de Tiouâ ou d'Ahmès, sans qu'on puisse rien dire de plus précis les concernant, le prince *Seamon* de Deir El-Bahri, des listes de Deir El-Medineh et de quelques rares monuments⁽¹⁾, le prince *Binpon* (*Souazenre* ou *Nofirkare*) de la liste de Deir El-Medineh et de la statue d'Harpocrate, la princesse *Hent-to-mihit* de la liste de Deir El-Medineh et la reine *Anhapi*, de Deir El-Bahri, qui est en relation avec elle, la princesse *Hent-timihou* de Deir El-Bahri et sa mère *Tenthapi*, plus deux personnages pharaoniques du groupe *S-[X]-n-re* déjà rappelés au début de cette Note, le *Snekhtenre* de la liste de Karnak et de la table de Marseille, et le *Sankhenre Senbtou* du papyrus de Turin. Les autres personnages de la liste cultuelle de Deir El-Medineh, les dames *Tourès*, *Ta-ar*, *Kasmout*, *Ta-ar-baou*, *Ta-khard-ka*, sont beaucoup plus indéterminés historiquement, et il ne semble pas y avoir de raison de les placer au siècle d'Ahmès plutôt qu'à toute autre époque du Nouvel Empire. On se demande si la même réserve ne serait pas indiquée en ce qui concerne un dernier Pharaon de la liste de Deir El-Medineh, *Shkentnibre*, dont le nom ressemble un peu à celui de *Snekhtenre*, mais qui ne paraît pas avoir d'autres titres à être rangé, comme on le fait le plus souvent⁽²⁾, parmi les princes secondaires du temps de Tiouâ ou de sa famille.

(A suivre.)

⁽¹⁾ Voir GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 190; nous avons signalé, précédemment (*Hyksôs*, section II, chap. 1), le sceau en calcaire de ce prince, jadis découvert par Mariette, et si remarquablement analogue à un sceau de Skenenre. Maspero pense (*loc. cit.*, p. 621) que «Siamon est assez difficile à séparer de Sitamon», ce qui conduirait à le ranger parmi les enfants très probables du roi Ahmès que nous avons reconnus plus haut; mais il ne semble pas que cette considération soit obligatoire.

⁽²⁾ MASPERO, *loc. cit.*, p. 639; GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 168.



PUNICA,

PAR J.-B. CHABOT.

(SUITE.)

XII

LA COLLECTION DE LA TOISON D'OR.

L'abbé Fr. Bourgade⁽¹⁾, qui fut le premier chapelain de Saint-Louis de Carthage, a publié en 1852, sous le titre pompeux de *Toison d'or de la langue phénicienne*, un recueil d'inscriptions néopuniques. L'ouvrage a eu une seconde édition en 1856. Tous les textes contenus dans ce recueil étaient inédits et ont alors exercé la sagacité des orientalistes. F. de Saulcy⁽²⁾, l'abbé Bargès⁽³⁾, H. Ewald⁽⁴⁾, le Dr Judas⁽⁵⁾, M. A. Levy⁽⁶⁾, plus tard P. Schröder⁽⁷⁾, se sont appliqués à leur déchiffrement, sans toujours réussir à surmonter la double

⁽¹⁾ Membre de la Société asiatique. Né à Gaujan (Gers) en 1806, mort à Paris en 1866. Voir E. VASSEL, *Un précurseur : L'abbé François Bourgade*, dans la *Revue tunisienne*, année 1909; et P. GABENT, *Un oublié* (Auch, 1905).

⁽²⁾ Cf. *Athenæum français*, 3 juillet 1852.

⁽³⁾ *Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques*, in-4°, Paris, 1852.

⁽⁴⁾ *Entzifferung der neupunischen Inschriften*. (Göttingen, 1852.)

⁽⁵⁾ *Nouvelles études sur une série d'inscriptions numidico-puniques...*, Paris, 1857.

⁽⁶⁾ *Phönizische Studien*, Zweites Heft (1857).

⁽⁷⁾ *Die Phönizische Sprache*, Halle, 1869.

difficulté provenant et de l'imperfection des reproductions ⁽¹⁾, et de l'état encore rudimentaire des études phéniciennes. Le progrès de ces études n'est pas arrivé à un point qui permette de lever toutes les difficultés d'interprétation; mais on peut aujourd'hui améliorer notablement la lecture des textes, base indispensable des recherches ultérieures.

Les inscriptions sont appelées *tunisiennes* par Bourgade. Dénomination très vague qui doit s'entendre en ce sens que les monuments ont été recueillis en Tunisie, mais non pas à Tunis même. L'auteur ne possédait sans doute pas de renseignements précis sur l'origine des stèles. Il se borne à dire que quelques-unes ont été trouvées « sur les ruines de Carthage ou aux environs ⁽²⁾, les autres sur divers points de la régence de Tunis. Plusieurs ont été découvertes par feu M. Honegger, archéologue distingué qui a exploré la régence ».

La collection réunie par Honegger ⁽³⁾ resta entre les mains de l'évêque anglican de Tunis ⁽⁴⁾; elle fut mise en vente en 1852, et Bourgade se rendit acquéreur de la majeure partie des monuments. Un peu plus tard, plusieurs d'entre eux se trouvaient au British Museum, où Levy les examina en 1863 ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Dans la première édition les planches ont été dessinées par Pompeo Sulema, professeur de dessin au collège Saint-Louis de Tunis, et gravées à Paris chez Delattre. Celles de la seconde ont été dessinées et gravées par Sulema, et tirées à Tunis même, dans l'imprimerie que Bourgade avait créée.

⁽²⁾ Ceci ne peut guère s'appliquer qu'aux inscriptions dites carthaginoises A et B, et 19^e tunisienne. Toutes les autres proviennent de Maktaf ou des environs de cette localité.

⁽³⁾ Un Allemand, qui avait accompagné le consul anglais Thomas Readé dans son voyage à Dougga.

⁽⁴⁾ JUDAS, *Nouvelles études*, p. 37.

⁽⁵⁾ Cf. *Phönizische Studien*, III, p. 6a. — Selon des renseignements d'aux, recueillis à Tunis par M. de Sainte-Marie, en 1873 (cf. *Mission à Carthage*, p. 7), trente ou quarante inscriptions néopuniques laissées par l'abbé Bourgade auraient été vendues aux enchères, après sa mort, adjugées à un Hellène et dirigées sur la Grèce. Ces renseignements sont en désaccord avec les faits. Il est probable que Bourgade se défit lui-même de sa collection au plus tard

Notus possédons les estampages des textes conservés au British Museum, et même de quelques autres. Nous allons passer en revue toutes les inscriptions du volume :

1. Carthaginoise A = C.I.S., I, 443. — Carthaginoise B = C.I.S., I, 444.

2. 1^{re} tunisienne (néop. 35). C.I.L., VIII, 1008. — Original au British Museum⁽¹⁾.

La reproduction (agrandie de moitié) est assez fidèle, sauf pour le dernier mot. La séparation des mots est mieux marquée sur la pierre. L'inscription a été lue correctement :

לאדן לבעל נדר אש נדר

CRES.

שמע קלא ברבא

3. 2^e tunis. (néop. 36). Au British Museum.

La partie gauche de l'inscription est à peine lisible; la pierre s'est effritée. Je crois distinguer ce qui suit :

לאדן לבעל נדר	לאדן לבעל נדר
ער אש נדרא [בעל-]	ער אש נדרא [בעל-]
אנב בעת בענך ש[פ]	אנב בעת בענך ש[פ]
ט בלב....ן	ט בלב....ן
בח ש[מ]ע [ק]ל[א] ברבא	בח ש[מ]ע [ק]ל[א] ברבא

est 1858, époque où il quitta définitivement la Tunisie. Parmi les stèles qui ne sont pas entrées au British Museum, les unes ont dû aller à la Manouba (par exemple les 37^e et 39^e tunis., d'après Euting), et les autres dans des collections privées. *

⁽¹⁾ Le C.I.L. décrit ainsi les sujets qui accompagnent le texte : au-dessus « homo sacrificans in aedicula in suggestu stans » ; au-dessous « Gibeon et homo qui tetrum trahit fuit super corrus idolo ».

L'auteur est le même que celui du n° 5 (ci-après). — בעת
pour בת.

4. 3^e tunis. (néop. 37). Au British Museum.

La reproduction est défectueuse, plusieurs signes sont omis.

לאדן לבעל נדר
מִשׁ פִּדְעוֹן בֶּן
עבדמלקרה

Vœu de . . . , *dan*, fils de 'Abdmeqart.

La forme de quelques caractères est négligée, les mots sont espacés irrégulièrement.

L. 2, au début de la ligne : **אש** ou **מש**. Dans le premier cas, le graveur aurait omis **נדר** après **אש**; si on lit **מש**, ces deux lettres appartiendront au nom propre. Celui-ci est terminé en **נן** ou **נע**, comme beaucoup de noms numides.

5. 4^e tunis. (ndop. 38). Destination inconnue.

Estampage au Cabinet du *Corpus*.

לאדן לבעל נדר אש נדרא
בעלאנג בת בענך ש[פש]
כא

Vœu de *Balonag*, fille de *Banak*.

Cette inscription est du même auteur que notre n° 3 (néop. 36). La lecture du nom féminin בעלזאנע est ainsi assurée.

Tout au plus pourrait-on hésiter sur l'avant-dernière lettre, נ ou ן. Le premier élément בעל ne paraît pas être le nom divin, mais la première syllabe (*Bal*) d'un mot numide. — Le nom du père paraît écrit בענך ou בענר. On pourrait difficilement lire בערך. — La 3^e ligne est emportée par une cassure.

6. 5^e tunis. (*néop.* 39). Destination inconnue.

La reproduction du texte donnée par Bourgade est fidèle. L'image du bas-relief qui surmonte l'inscription n'est donnée que dans la 2^e édition.

לאדן לבעל נדר אש נדר	אֲדָן לְבַעַל נִדְרָא שִׁשְׁ נִדְרָא
עברטל[ק] בן בעלחנא	עֲבֵרְטֵל [ק] בֶּן בַּעַלְחָנָא
כחן כחן שמע מלא	כַּחַן כַּחַן שְׁמַע מְלָא
בדכא	בִּדְכָא

Vœu de *Abdmelgart, fils de Ba'alhanno*⁽¹⁾.

L'inscription présente plusieurs fautes évidentes, dues au lapicide : עברטלקן pour עברטלקרת (en outre la forme du p est défectueuse); קלא pour קלא; בדכא pour ברכא.

7. 5^e tunis. *bis* (*néop.* 40). *C.I.L.*, VIII, 1012. Destination inconnue⁽²⁾.

⁽¹⁾ C'est le texte de cette inscription mal interprété qui a fourni à Bourgade la matière de son opuscule : *Baal-Hah (Maître de l'anneau), c'est-à-dire Mercure représentant le soleil dans sa révolution annuelle*, Paris, 1857 (tiré à peu près textuellement du commentaire de la *Toison d'or*).

⁽²⁾ *C.I.L.* : «Ara parvula super fracta Carthagine reperta, ibi servata anno 1860 apud custodem sacrarii Sti Ludovici, postea vendita. — GUÉRIN, *Voyage*, I, p. 24, n° 9.»

Vœu de *Ialsasan*, fils de *Berikba'al*, fils de *Baštasan* (?).

La vocalisation de ces noms numides est en partie conjecturale. La 1^{re} lettre de la l. 3 est ב, ג ou ד.

כח est pour כחן, et כחן est lui-même une variante orthographique de כען. Ce mot, par la place qu'il occupe dans les inscriptions, doit être considéré comme synonyme, ou plutôt comme une forme augmentée de כע, orthographe habituelle de la conjonction כ dans les inscriptions de Maktar (Mésa : כ; souvent à Constantine et parfois à Maktar : כא et כח). La répétition serait une marque d'intensité : « parce que certes » il a entendu sa voix.

10. 8° tunis. (*néop.* 43). Au British Museum.

L'inscription est tracée en grandes lettres, dans un cadre à queues d'aronde. Au-dessus se trouve un bas-relief (figuré dans la 1^{re} édition, omis dans la seconde) représentant deux personnages ailés, de profil, affrontés; celui de gauche tient de la main droite une palme et celui de droite, de la même main, une couronne qu'il pose sur la tête d'un oiseau placé entre eux deux. Le texte se lit ainsi très distinctement :

לערן לבעלעמן נאקידש
נדער אש נערר מתנ-
בעל בן בעלית[ו פינ]
א שעמא את קולא בערכא

Vœu de *Matanba'al*, fils de *Ba'albyaton*.

La lecture du texte est certaine, sauf pour les dernières lettres de la 3^e ligne.

Le sens invite à prendre pour un γ la lettre qui suit le η , et qui ressemble à un γ . Les signes suivants pourraient être un

י], mais sont à lire plutôt א²]. Le א placé au début de la l. 4 appartiendrait à ce mot. פנא est peut-être le même verbe que nous avons déjà trouvé sous les formes פנע (néop. 11) et פנ dans une inscription de Guelma. Cf. ci-dessus, § XI, 35, 38.

Une autre difficulté gît dans l'orthographe du dernier mot de la l. 1 : נאקירש. Il semble qu'on doive y voir un adjectif qualifiant Baalhammon. Le נ initial serait une répétition fautive, et אקירש pour הקירש « le saint ». L'épithète *sanctus* est souvent accolée au nom des divinités dans les inscriptions romaines d'Afrique; par exemple : Aesculapius sanctus (2587), deus sanctus Aulisua (9906), Genius sanctus (10717), deus sanctus Iupiter (9649), Minerva sancta (4578), Mercurius sanctus (2643), deus sanctus Saturnus (8449), Silvanus sanctissimus (2672), etc.

11. 9° tunis. (néop. 44). Destination inconnue.

אריס אבנא נאקירש
אריס אבנא נאקירש
נאקירש אריס אבנא

לאדן לבעלעמן נדר אש נערר
ארש הכהן גלא בן שעלא
בה שמע קלא ברכא

Vœu de *Ariš*, fils de *Šalo*.

Šalo s'est trouvé dans une inscription romaine (VIII, 8773).

הכהן גלא. Cette expression, dont la lecture ne fait pas de doute, signifie « prêtre de Gilo » ou Gulo. Il s'agit sans doute

14. 12° tunis. (néop. 47). Destination inconnue.

טנא אבן ז למענ-
 אסא ח' יגא א' יט
 רסען בן סלדיא
 א' יט יג יג יג יג

Épitaphe de *Magarsan*, fils de *Selidiu*.

15. 13° tunis. (néop. 48). Destination inconnue.

Je ne possède aucun estampage de ce texte qui, par bonheur, est très clair dans les copies de Bourgade.

טנא הבן ז
 למסמכת בן
 מערווא
 א' יט יג א' יט
 א' יט יג יג יג יג

Épitaphe de *Masmakat*, fils de *Maruzus*.

מסמכת est à rapprocher de *Masmaco* (C. I. L., VIII, 23452). Il faut lire מסמכת (et non מסמכען) dans l'inscription de Maktar Bordier 73.

16. 14° tunis. (néop. 49). Destination inconnue.

A lire d'après Bourgade :

טנא אבן ז לסעט-
 ר בן מעסקלא
 א' יט יג א' יט
 א' יט יג יג יג יג

Épitaphe de *Satur*, fils de *Masculus*.

מסמכלא est une transcription correcte de *Masculus*; mais, à côté de cette forme, nous avons à Maktar מסקלת, qui paraît être un nom libyque. Est-ce une simple coïncidence, ou est-ce

le même nom dont la désinence aurait été accommodée au génie de l'une et l'autre langue? Je ne saurais le dire.

17. 15° tunis. (néop. 50). Destination inconnue.

Lecture basée sur un estampage :

טעא הב ז	ח גא חס
למשעתן ב-	ג ין ין ין ין ין
ן מערוזא	ח ין ין ין ין ין

Építaphe de *Mastatan*, fils de *Maruzus*.

La 1^{re} et la 3^e lignes sont sûres. A noter l'orthographe défectueuse טעא pour טענא; הב pour חבן. — Dans משעתן la seconde lettre pourrait, à la rigueur, être un ס; pour la 5^e, on peut hésiter entre ח et נ, mais le נ de בן a une forme différente. La lecture proposée présente une certaine analogie avec le nom *Mustutus* (*R. É. S.*, 254).

18. 16° tunis. (néop. 51). Au British Museum.

טעאנ ולברכעל	ח ין ין ין ין ין
בה יעדבוי	ג ין ין ין ין ין
ועע שע[נ]ח	ח ין ין ין ין ין
אסרם ועמש	ח ין ין ין ין ין

Építaphe de *Barik(ba)al*, fille de *Iašdabai*.

L'inscription est nettement gravée; la forme des lettres est bonne; mais il y a plusieurs fautes. Restituer א[ב]ן טע[נא] au lieu de טעאנ, et ברכ[ב]על au lieu de ברכעל (1. 1); — dans שענא (1. 3), le נ est écrit au-dessus de la ligne, à cause d'un défaut de la pierre. — חמש pour עמש (1. 4) est fréquent.

L. 2, יֵעֶשְׂרֵבִי. La lecture est ici absolument certaine; comme d'autre part nous avons le nom יֵשְׂרָאֵל en punique (C. I. S., I, 697, 1247) et en néopunique (*néop.* 131), l'existence d'une racine יֵשֶׁר paraît s'imposer.

Il faut également lire יֵשְׂרֵבִי dans la néop. 45 (cf. ci-dessus, n° 12), au lieu de יֵשְׂרֵבִי que nous avons accepté à tort à la suite de Schröder et de Lidzbarski; là, en effet, la 3^e lettre pouvait être prise indifféremment pour ר ou ד, et la lecture ר semblait appuyée par le nom יֵעֶזְרֵעֵל (Schr.), יֵעֶזְרֵעֵל (Lidz.), que ces mêmes auteurs croyaient lire dans la néop. 13. Or, cette dernière inscription, qui est au Musée de Naples⁽¹⁾, porte clairement ceci :

טסנס אפנס ח'אןנס
סנס אפנס סנס אפנס

טענע אפן ז למחנבעל בן יעשר-
בעי עוא שענת עסר ועמש

Les deux noms, ou plutôt le même nom orthographié יֵעֶשְׂרֵבִי (*néop.* 51) et יֵעֶשְׂרֵבִי (*néop.* 13) désigne peut-être un seul et même individu, et les deux pierres peuvent provenir du même tombeau.

19. 17° tunis. (*néop.* 52). Destination inconnue.

D'après Bourgade il faut probablement lire :

טענא אפן ז לבע[לש-]
טע בן מעסקלא [ו].
א בן שענת שבנם

⁽¹⁾ La reproduction donnée par Schnöden, *Die Phön. Sprache*, tab. XVII, n° 3, est fidèle et présente notre lecture. On ne s'explique pas comment l'auteur a pu transformer, sans hésitation, le י final en ל.

Cette inscription figurait déjà dans la 1^{re} édition de la *Toison d'or* (1852). Elle a été de nouveau publiée, avec un fac-similé très soigné, par le Dr Judas dans la *Revue africaine*, année 1870, p. 326-330⁽¹⁾, où elle est donnée comme inédite, et comme ayant été trouvée en 1868, à Carthage, « dans un amas de décombres, entre le grand cirque et les citernes » par M. Roland de Bussy, attaché à la légation de France à Tunis⁽²⁾. Comment ce petit morceau de marbre (0 m. 15 de longueur) est-il passé des mains de l'abbé Bourgade dans un monceau de décombres? Où est-il maintenant? La chose est sans importance pour l'épigraphie.

La pierre, destinée à être encastree dans une porte de tombeau, est mutilée à gauche. Elle portait une seule ligne d'écriture, à lire, d'après les fac-similés concordants de Bourgade et de Judas :

■ 49069944X90944990994

Ce texte renferme des anomalies, dues soit à l'ignorance ou à la distraction du graveur, soit à la nécessité de graver trois noms propres dans un espace trop restreint. Bien que les lettres soient nettes, on n'en peut tirer aucun sens, si on ne complète les mots de la manière suivante :

קבר עבדמלקר[ח בן] עב[ד] אשם[ז] בן עבר....

Tombeau de 'Abdmelqar(t, fils de) 'Ab(d)esm(un), fils de 'Abd....

⁽¹⁾ L'article est intitulé : *Sur un fragment d'inscription carthaginoise inédit*. Il ne figure pas dans la bibliographie dressée par Lidzbarski (*Handb. d. nordsem. Epigr.*).

⁽²⁾ Ce sont sans doute ces détails qui ont empêché Judas de reconnaître l'identité du texte avec celui de Bourgade, qui devait pourtant lui être familier.

22. 20° tunis. (néop. 54). Destination inconnue.

טסאןפאןאח	טענא עבן אז ל
טאןפאןפאן	טרטלע בה יער-
פאןפאןפאן	תען וערע שענ-
פאןפאןפאן	ה ש[ל]ל[ש]

Építaphe de *Tertulla*, fille de *Iuratan*.

sa forme du pron. dém., rare en néopunique. — טרטלע : *Tertulla*. — יערתען, en transcription romaine : *Iuratanus* (*R. É. S.*, 520 A), à côté de *Iurathan* (*C. I. L.*, VIII, 22687, 22758). La forme libyque serait $\text{I}+\text{O}\Sigma$, et il faut peut-être lire ainsi, au lieu de $\text{I}+\text{O}\Sigma$, dans Reboud 218 (cf. § XI, n° 4).

23. 21° tunis. (néop. 55). Destination inconnue.

... פאןפאןפאן
פאןפאןפאן
פאןפאןפאן
...[בה].....
בעל וערא שענא טישם וע-
מש תמא בהים כהשערת

La 1^{re} ligne, qui contenait le nom de la défunte, est emportée par la cassure. Au début de la l. 2, les lettres בעל sont la fin d'un nom propre. Qu'il s'agisse de l'építaphe d'une femme, on le voit par l'adjectif féminin תמא. — L'expression

תמ בחים est traduite «honeste» dans la bilingue *néop.* 69 (ci-dessus § IV, A, 9). — תישם est pour השעם «90».

טהשערט est regardé par Lidzbarski (*Handb.*, s. v.) comme un partic. pual du verbe אשר; le sens serait celui du latin «feliciter».

24. 22° tunis. (*néop.* 56). Passée dans la collection Marchant⁽¹⁾; elle est maintenant au Bardo (n° 1134).

טנא עבן ז' לסוע	טנא אן אן סן ח' אן
? בת בעשא עוא	אן אן אן אן אן
שענה .. שם	אן אן אן אן אן

Építaphe de *Sua* . . . , *filie de Bassus*.

סוע; il y avait peut-être encore une lettre à la fin de la ligne, et une autre au début de la l. 2 : ו ou א, mais non pas ג. — בעשא répond assez bien au latin *Bassus*. — Le nombre des années est probablement שם[של] «trente».

25. 23° tunis. (*néop.* 57). Destination inconnue.

D'après Bourgade, nous lisons :

טנא הבן ז'	אן אן אן אן אן
לאספתעלן	אן אן אן אן אן
בן מערוזא	אן אן אן אן אן

Építaphe de *Ispatalan*, *fils de Maruzus*.

⁽¹⁾ Cf. J.-B. CHABOT, *Les inscriptions puniques de la collection Marchant* (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, année 1916, p. 17 et suiv.).

A défaut d'estampage, on ne peut garantir la lecture אַמספּעלן. — Noter la répétition du nom מַרְזוּס *Maruzus*, dans nos inscriptions (n^{os} 15, 17, 25). Cette répétition suggère l'idée que ces textes proviennent d'un même tombeau de famille, probablement de Maktar, où le même nom s'est rencontré plusieurs fois (voir la liste à la fin du § IV).

26. 24° tunis. (*néop.* 58). Au British Museum.
Voir ci-dessus, § IX, sous le n° 2.

27. 25° tunis. (néop. 59). Est passée dans la collection Marchant; se trouve maintenant au Bardo (n° 1135)⁽¹⁾.

La pierre s'est effritée; le milieu de la première ligne a disparu.

2009 10 10

טנה אב[ן] זלארשם

9404 17/19 19

בן חמלכת ועוה

ԽՈԳՆ ՆՄՈՆ


שענת שבע

Építaphe de *Arišam*, fils de *Ḥamilkat*.

Les dernières lettres du nom מלכה, aujourd'hui peu visibles sur la pierre, se distinguent assez bien sur l'estampage ancien que nous possédons.

28. 26° tunis. (*néop.* 60). Destination inconnue.
La copie de Bourgade est suffisamment distincte.

(1) Voir la note précédente.

L. 1.  תא. Le nom propre est incomplet de la fin (la pierre est brisée à gauche); il devait être suivi de בן (ou בת).

L. 2. Bourgade a lu טנע; mais le ע n'est pas sûr. — עביא «son père».

32. 30° tunis. (néop. 64). Destination inconnue.

Le bas-relief qui accompagne l'inscription n'est figuré que dans la 1^{re} édition.

טנע עבן ז	טנע עבן ז
לזלבע בת אשם	לזלבע בת אשם
ועוע שענת עסער	ועוע שענת עסער
ושש	ושש

Építaphe de Zileka, fille de Ašim.

ולכע, comp. le nom fém. Sileca (C.I.L., VIII, 11845, 11873; à Maktar).

33. 31° tunis. (néop. 65). Destination inconnue.

La 2^e édition n'a pas l'image du bas-relief.

טנא אבן ז לברכבעל	טנא אבן ז לברכבעל
בת בעלשמע ועוה	בת בעלשמע ועוה
שנה ארבעם	שנה ארבעם

Építaphe de Berikba'al, fille de Ba'alšema'.

לברכבעל, nous avons déjà trouvé (n° 18) un exemple de ce nom employé pour désigner une femme. Il est habituellement masculin. La forme féminine ברכתבעל s'est aussi rencontrée.

34. 32°, 33°, 34°, 35° tunis. (néop. 66-69). Destination inconnue.

Inscriptions provenant de Maktar. Voir ci-dessus, § IV, A, n° 6-9.

35. 36° tunis. (1^{re} et 2° édit.). — Inscription latine. *C.I.L.*, VIII, 1145 : *L. Iuli Urba(n)i*. — Au British Museum.

36. 37° tunis. [dans la 1^{re} édit.; omise dans la 2°] (néop. 70) = Euting, néop. 119. Cf. ci-dessus, § III.

37. 38° tunis. [dans la 1^{re} édit.; 37° dans la 2°] (néop. 71). Au British Museum.

ש אדנבעל בן
עברמלקרת
אָדאָנבאַל אָן

De Adonba'al, fils de 'Abdme'gart.

On peut se demander si l'inscription est votive ou funéraire. La tournure «*De un tel*» se lit dans trois inscriptions de Constantine (Costa 14, 54; néop. 108) qui appartiennent à un ensemble d'inscriptions votives. Dans ce cas, sens n'est pas rigoureusement, comme a souvent traduit M. Ph. Berger, «*ce que un tel*» (sous-entendu «*a offert*»); mais il faut sous-entendre נדר, *vœu*, devant le ש indice du génitif, comme on le voit par l'inscription Costa 58 (Louvre A. O., 5195). Elle consiste en une seule ligne ainsi conçue :

נדר שמנן בן בוזח
[י]

Votum τῷ Magonis, filii Bizh[ai?].

38. 39^e tunis. [1^{re} édit.; dans la 2^e, le dernier mot seul est reproduit] (*néop.* 72). — Cf. ci-dessus, § III.

39. La dernière planche de la 2^e édition reproduit encore la 1^{re} numidique de Gésenius (*néop.* 7). La planche qui terminait la 1^{re} édition représentait un bas-relief anépigraphe (sacrifice d'un taureau); elle est supprimée dans la 2^e édition.

On est surpris du nombre relativement considérable de fautes qui se rencontrent dans ce groupe d'inscriptions. La raison en est probablement la suivante : l'ouvrier chargé de graver les textes devait, parfois, suivre un modèle tracé d'avance, au charbon ou autrement, sur la pierre même; dans ce cas, les fautes ne pouvaient guère consister qu'en la déformation de caractères semblables comme *ʃ* et *ʄ* ou *ʅ* et *ʆ*. Parfois sans doute, le modèle lui était remis sur un ostracon; et dans ce cas, en dehors de la confusion possible des lettres voisines de forme, il était exposé à des omissions (cf. n^{os} 17, 18), plus rarement à des répétitions. Il paraît évident que certains ouvriers ne savaient pas lire ou ne comprenaient pas le punique : tel est assurément le cas de celui qui écrivait nettement מלא au lieu de קלא, et ברכא au lieu de ברכא (n^o 6).

(A suivre.)

COMPTES RENDUS.

Alfred Boissier. *SECONDE NOTE SUR LA PUBLICATION DES TEXTES DIVINATOIRES [ASSYRO-BABYLONIENS] DU BRITISH MUSEUM.* — Genève, librairie Kündig, in-8°, 20 pages.

Aux utiles corrections que M. Boissier a apportées dans cet opuscule aux fascicules xxviii, xxx et xxxi des *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets, etc., in the British Museum*⁽¹⁾ (publiés par M. Handcock), il convient d'ajouter les suivantes :

C.T., xxviii :

Pl. 44. K 717 est un duplicata de K 1813, l. 13-25 (*C.T.*, xxx, 12).

Pl. 46. K 8100, duplicata de Rm 480 (*C.T.*, xxx, 12), obv., 5 et suiv.

Pl. 48, l. 3-6, cf. *C.T.*, xxx, 12 : Rm 480, obv., 10-13. — L. 7 et suiv., cf. *C.T.*, xxx, 41 : K 3946, obv., début. — L. 12, cf. *C.T.*, xxx, 49, 16 b.

C.T., xxx :

Pl. 8. Rm 115, 5, restituer : [gur-rum] ou bien, [ebûr mâti]; cf. pl. 19, l. 7, col. g.

Pl. 9. K 3843, 12 : ~~E III~~, non ~~E III~~.



Pl. 12. K 1813, rev. (lire : obv.), 13-25, duplicata de K 717 (*C.T.*, xxviii, 44).

Pl. 13. Rm 480, rev., cf. pl. 41 : K 3946, obv.

Pl. 20. Rm 273, 20 : la correction proposée par M. Boissier avait déjà été faite : *C.T.*, xxx, p. 6.









(1) En abrégé : *C.T.*

Pl. 26. 80, 7-19, 87 rev. (lire : obv.⁽¹⁾), duplicata de 81, 2-4, 197 (pl. 34).


Pl. 28. K 8032, 12 :   = *šatqat*⁽²⁾.

Pl. 31. Rm 153, 14, lire : [...*k*]i-ma im-šū-uk-[*ki*...].




Pl. 34. 81, 2-4, 197, duplicata : 80, 7-19, 87 (pl. 26).

Pl. 41. K 3946, 13 à la fin :    ; 14 :   ; 16 :   .

Pl. 44. Bu 89, 4-26, 299, obv., duplicata : C.T., xxxi, 28. — 83, 1-48, 415 obv., est un duplicata du rev. de la même tablette (pl. 45).

Pl. 45. Bu 89, 4-26, 299 rev., duplicata : C.T., xxxi, 29. — 83, 1-18, 415 rev., duplicata de obv. (pl. 44) ; l. 3, noter :  *šum-ma*.



Pl. 49. Rm 138, 16, à rapprocher de C.T., xxviii, 48, 12.

Pl. 50. S 823, 6, lire :    = *ina ūmi rūgi*, déjà corrigé : C.T., xxx, p. 6.

C.T., xxxi :

Pl. 9. K 2086. M. Boissier a fait remarquer, à propos de ce texte, que M. Handcock aurait pu utiliser la copie qu'il en avait déjà donnée en 1905, dans son *Choix de textes relatifs à la divination assyro-babylonienne*, p. 137 et suiv. Rien de plus juste. L'édition de M. Boissier n'était sans doute pas définitive, mais elle était du moins fort consciencieuse. Surtout, l'auteur avait l'avantage de connaître à fond l'ensemble des textes du même genre, ce qui est le meilleur moyen de lire correctement une inscription. M. Handcock, nouveau venu dans ces études, avait tout à gagner à confronter sa copie avec celle de M. Boissier ; il aurait dû le faire⁽³⁾.

Plusieurs des corrections apportées par M. Boissier à l'édition Handcock avaient déjà été faites, dans C.T., xxxi même, p. 5, sans doute par M. King.

Pl. 10. K 2086, 3 :  a été corrigé (C.T., xxxi, p. 5) en . — L. 18, à rapprocher de C.T., xx, pl. 50, l. 19 b.

⁽¹⁾ Ces interversions sont vraiment trop fréquentes dans C.T., xxx-xxxii. Dans la plupart des cas, pourtant, ce genre d'erreur est bien facile à éviter.

⁽²⁾ De même, M. Handcock aurait pu et dû insérer dans son édition du *Šumma izbu* (C.T., xxvii-xxviii) les fragments : K 6301 (VIROLLEAUD, *Fragments de textes divinatoires assyro-babyloniens*, p. 9) ; K 3595 (*ibid.*, p. 18 et *Babyloniaca*, II, p. 134) et K 2144 (*Babyloniaca*, II, p. 134 et pl. III) ; comme l'ont fait depuis FOSSEY : *Présages tirés des naissances* (*Babyloniaca*, t. V) et DENNEFELD, *Die Geburtsomina-serie šumma izbu*.

Pl. 14. K. 2091, 9 : $\neg\text{II}\Delta = la-mu-[u]$, à rapprocher peut-être de Meissner, *Seltene Assyrische Ideogramme*, n° 1401, $\neg\text{II}\Delta = la-[]$.

Pl. 15. K 7929, 9, à rapprocher de K 2712 (pl. 19).

Pl. 17. K 7588, 4 : lire : $\neg\text{III}\neg\text{II}\neg\text{II} = hušakhu$.

Pl. 23. Rm 482, 14-15, cf. *C.T.*, xxx, pl. 27, 2-3.

Pl. 28. K 187, 4 : $\neg\text{I}\neg\text{I}\neg\text{I}$ (*ibašši*), plutôt que $\text{II}\neg$. A partir de l. 16, duplicata de *C.T.*, xxx, pl. 44 : Bu 89, 4-26, 299 obv.

Pl. 29. K 187, duplicata : *C.T.*, xxx, pl. 45 : Bu 89, 4-26, 299 rev. Rapprocher l. 6 de Virolleaud, *Astrologie chaldéenne*, *Samaš*, XIII, 19.

Pl. 39. Col. g, 17 : $\text{I}\neg\text{II}$, non $\text{II}\neg\text{I}$.

Pl. 40. Col. d, 12 : $\text{II}\text{II}\neg\text{I}$.

Page 19 : *C.T.*, xxxi, 12 : K 2086, 24. C'est par erreur que M. Bois-sier m'a attribué la lecture *ga-ri-in* pour *ga-ri-ir*. C'est bien *ga-ri-ir* qu'il faut lire ici, comme dans *C.T.*, xx, 9 : S 418, 6, et *C.T.*, xxxi, 14 : K 2089, 3.

Ch. VIROLLEAUD.



CHRONIQUE

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

The Asiatic Review, November 1916 :

H. CH. WOODS. Rumania and the Danube (*avec une carte*). — A. C. YATE. Oriental Light Cavalry. — F. H. TYRRELL. Military Notes. — L. A. WADDELL. Speculations on new Near-Eastern Frontiers after the War. — S. . . India and German Trade, I. — S. E. HOWE. Pictures from Russia in War-time, I. — A. TCHOBANIAN. Armenia's Lullaby. — A. F. STEUART. The historic Isolation of Russia. — H. M. LÉON. A Nestorian Bishop and his Commentaries [İšo'dad de Merv].

January 1917 :

H. WILBERFORCE-BELL. News from India. — J. POLLEN. Native States and Indian Home Rule. — F. H. TYRRELL. Military Notes. — Sir A. TURNER. The War and the Kaiser. — E. H. PARKER. Li Yüan-hung's Presidency. — A. HEYKING. Britain and Russia's Development. — F. P. MARCHANT. Serbia yet! — S. . . India and German Trade, II.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, vol. XV, n° 4 :

Bibliographie. — Chronique. — Documents administratifs. — Index et table.

Vol. XVI, n° 1 :

H. MASPERO. Études d'histoire d'Annam.

Epigraphia Indica, vol. XII, fasc. 7 :

32. L. D. BARNETT. Inscriptions at Yewur. — 33. F. E. PARGITER. Four early Inscriptions from Manikiala, Hashtnagar and Sanchi. — 34. L. D. BARNETT. Miraj Plates of Jayasimha II, A. D. 1024. —

35. P. HARAPRASAD SASTRI. Mandasor Inscription of Naravarma, the Malava year 461. — 36. R. D. BANERJI. Two Grants of Ranabhanjadesva. — 37. L. D. BARNETT. Inscriptions at Yewur (*fin*).

Vol. XIII, fasc. 1 et 2 :

1. T. A. GOPINATHA RAO. Triplicane Plates of Panta-Mailara. — 2. L. D. BARNETT. Nidagundi Inscription of A. D. 1107. — 3. L. D. BARNETT. Two Inscriptions from Belgaum, of A. D. 1204. — 4. L. D. BARNETT. Inscriptions at Ittagi, of A. D. 1112. — 5. R. SEWELL. The Cycle of Jupiter and Names of Samvatsaras.

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, vol. XII, 1916, n° 6 :

R. D. BANERJI. Talcher Plate of Gayadatungadeva. — L. F. RUSHBROOK WILLIAMS. A New Persian authority on Babur.

Journal of the American Oriental Society, vol. XXXVI, fasc. 3 :

MORRIS JASTROW, JR. In memoriam, William Hayes Ward. — E. W. HOPKINS. Indra as God of Fertility. — J. D. PRINCE. Further Notes on the so-called Epic of Paradise. — M. JASTROW, JR. Sumerian and Akkadian Views of Beginnings. — A. J. CARNOY. Iranian Views of Origins in connection with similar Babylonian Beliefs. — J. MORGENSTERN. The etymological History of the Three Hebrew Synonyms for «Lo Dance». — FR. A. VANDERBURGH. A Business Letter of Anu-šar-ušur.

Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, January 1917 :

A. C. MOULE. — The Minor Friars in China. — F. E. PARGITER. Viśvāmitra, Vasiṣṭha, Hariścandra, and Śunahśepa. — L. C. HOPKINS. The Sovereigns of the Shang Dynasty, B. C. 1766-1154. — SIR AUREL STEIN. On some River Names in the R̥gveda. — TH. G. PINCHES. The Language of the Kassites.

Miscellaneous Communications. — J. F. FLEET. Appayaṇa : Uppayaṇa; — Nele-vīdu : Appayaṇa-vīdu; — Maṅgalavāra; — A peculiar case of a Yuvarāja. — S. V. VENKATESWARA. The Date of Vardhamāna. — SERGE D'ALDENBURG. A note on Vajrapāṇi in Buddhist Iconography. — K. R. V.

RAJA. Asura Maya, and Note by F. W. THOMAS. — L. D. BARNETT. Śrahe. — A. F. R. HOERNLE. The Sanskrit Version of the Sutta Nipāta. — A. B. KEITH. The Order of the Nakṣatras in the Epic, and the Epic month; — Professor Ridgeway's Theory of the Origin of Indian Drama, with a Surrejoinder by Prof. Ridgeway. — V. A. SMITH. Nalanda.

Obituary Notice. Dr. James Burgess, C. I. E., L. L. D., etc., by R. SEWELL.

Mémoires de la Société de Linguistique, vol. XX, fasc. 3 :

J. VENDRYES. Le type thématique à redoublement en indo-européen. — A. MEILLET. Sur de nouvelles inscriptions arcadiennes. — C. JURÉ. Questions de phonétique latine. I : Questions relatives à la chute d'une voyelle brève. — H. ADJARIAN. Étymologies arméniennes. — A. MEILLET. Grec *ταράσσω*.

The Moslem World, January 1917 :

S. M. ZWEMER. Past and Future. — P. W. HARRISON. The Gospel and the Moslem Mind. — H. T. GAIRDNER. Prof. Hurgonje's «Mohammedanism». — P. HURST. The Mysticism of the Desert. — H. E. HAYES. Sufism in the West. — Prof. D. S. MARGOLIOUTH. Turkish Diplomacy in the Eighteenth Century. — A. KOPE. The Bible in Persia. — H. E. WEBB. The Porter Lads of Tunisia. — E. E. CALVERLEY. «Whose Wife shall she be?» The Moslem Answer. — R. S. McCLENNAN. The Moslem's View-point. — H. U. WEITERECHT. The Moslem and the Fatherhood of God. — E. W. THWING. Islam in China today.

Revue Africaine, 1914, deuxième trimestre :

P. MARTINO. Fromentin; essai de bibliographie critique. — M. A. PALAGIOS. L'enseignement de l'Arabe en Espagne. — E. DANTINNE. Victor Chauvin. — L. VOINOT. Les actes des émigrés et des Marocains, surtout des Beni Snassen, et les opérations effectuées par les Français notamment en 1856. — J. CARCOPINO. Mélanges d'épigraphie algérienne.

Rivista degli Studi orientali, vol. VII, fasc. 2 :

E. GRIFFINI. Il poemetto di Qudam ben Qādim. Nuova versione della saga jemenica del reggente 'Abd Kulāl (400-480 di Cristo). — F. BEL-

LONI-FILIPPI. Saggio del «Munivaicariyam». — G. BOSON. I metalli e le pietre nelle iscrizioni sumero-assiro-babilonesi. — G. A. NALLINO. Di una strana opinione attribuita ad al Ġāhiz intorno al Corano; — Sull' origine del nome dei Mu'taziliti; — Rapporti fra la dogmatica mu'tazilita e quella degli Ihāditi dell' Africa settentrionale; — Sul nome di «Qadariti». — G. FARINA. La «Preghiera delle offerte» degli antichi Egiziani. — G. PUINI. Giosuè nel Tibet (Padmasambhava).

Bollettino. G. FARINA. Antico egiziano (*fin*). — F. BEGUINOT. Berbero. — L. VAGLIERI. Abissinia: ge'ez, lingue semitiche moderne, lingue non semitiche. — R. BASSET. Rimanenti lingue africane.

T'oung Pao, 1916, n° 1:

B. LAUFER. The Si-hia language.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SÉANCE DU 12 JANVIER 1917.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. CHAVANNES et HUART, *vice-présidents* ; M^{lle} GETTY ; MM. ALLOTTE DE LA FUYE, BÉNÉDITE, BOURDAIS, BOUVAT, CABATON, CASANOVA, CONTENAU, J.-B. CHABOT, FERRAND, FOUCHER, Mayer LAMBERT, MEILLET, MORET, SCHWAB, SIDERSKY, VERNES, WOODS, *membres*.

Le procès-verbal de la séance du 10 décembre est lu et adopté.

M. le PRÉSIDENT prend ensuite la parole en ces termes :

« Vous savez déjà, Messieurs, qu'un deuil de plus vient de nous atteindre. M. HOUDAS nous a été enlevé.

« Depuis trop longtemps nous ne le voyions plus guère à nos réunions. Il était atteint d'un mal grave et pénible. Mais, condamné à l'immobilité, il ne s'était jamais résigné à l'inaction.

« Notre collègue possédait de l'arabe une connaissance vraiment familière et intime. Professeur, inspecteur des Médersas, auteur de livres scolaires, il fit beaucoup pour en fortifier l'étude soit en Algérie, soit dans la Métropole.

« Esprit solide, moins tourné vers les généralités brillantes que vers les acquisitions positives, il était particulièrement sollicité par cette Afrique du Nord qui fut comme son domaine propre. Dans ce cadre, le droit et l'histoire l'occupèrent surtout. Grâce à son activité patiente, nombre de textes nouveaux, édités et traduits, ont jeté leur lumière sur le passé de l'Afrique et, pour la première fois, sur le passé du Soudan, et encore sur des régions plus lointaines et plus classiques de l'Islam.

« En M. HOUDAS les études arabes perdent un travailleur consciencieux et fécond ; nous perdons, Messieurs, un collègue hautement estimé, que

la simplicité obligeante de son commerce achevait de recommander à toutes nos sympathies.»

Sont élus membres de la Société :

MM. DÉMÉTRIUS SÉMÉLAS et MAWAS, présentés par MM. SENART et MORET.

Les ouvrages suivants sont offerts à la Société :

Par M. J.-B. CHABOT, les *Principi di diritto consuetudinario dell' Eritrea* de M. CONTI ROSSINI;

Par M. D. SIDERSKY, le tirage à part de son *Étude sur la chronologie assyro-babylonienne* et une notice biographique sur le marquis Melchior de Vogüé, parue dans le *Bulletin de la Société des Agriculteurs de France*.

Le Conseil nomme, à titre provisoire : Trésorier, M. ALLOTTE DE LA FUÏE, en remplacement du marquis MELCHIOR DE VOGÜÉ; membres de la Commission des fonds, MM. GAUDEFROY-DEMOMBYNES et SCHWAB, en remplacement de MM. HUART et ALLOTTE DE LA FUÏE; membre élu de la Commission du Journal, M. MEILLET, en remplacement de M. HUART.

M. VERNES, après avoir annoncé que notre confrère M. PETRUCCI ouvrira prochainement, à la Section religieuse de l'École des Hautes Études, un cours sur l'iconographie du Bouddhisme du Nord, étudie la question du serpent d'airain fabriqué par Moïse, *Nombres*, xxi, 6-9, et *II Rois*, xviii, 4; s'appuyant sur de récentes découvertes archéologiques, il montre les analogies que présente le rôle du serpent guérisseur avec le culte phénicien d'Eshmoun-Asklépios. (Voir l'Annexe au procès-verbal.)

M. MORET, signalant l'importance du lotus dans la religion égyptienne, démontre qu'il exprime, en Égypte comme dans l'Inde, la naissance miraculeuse de tous les êtres divins, et non celle du seul Horus.

M. FOUCHER fait quelques remarques.

M. BÉNÉDITE, à propos de la course du Pharaon, examine le rôle du rébus dans l'écriture-égyptienne, et établit qu'on ne doit voir, dans la figuration de la procession du Pharaon et de la sortie du bœuf Apis, qu'un souvenir dénaturé de la vie primitive.

La séance est levée à 6 heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

LE SERPENT D'AIRAIN FABRIQUÉ PAR MOÏSE.

M. Maurice VERNES se propose d'éclairer par quelques données récentes de l'archéologie orientale deux textes de la Bible relatifs à un « serpent d'airain » confectionné par Moïse (*Nombres*, xxi, 6-9 et *II Rois*, xviii, 4). Dans le premier de ces textes, l'objet en question opère des guérisons parmi les Israélites, mordus eux-mêmes par des serpents venimeux; dans le second, il est mis en pièces, sur l'ordre du roi Ézéchias (vers 720 avant notre ère), pour mettre fin à des hommages présentant un caractère d'idolâtrie.

Où se place la scène des *Nombres*? Certainement à l'est du massif montagneux occupé par les Édomites. Le contexte nous suggère la désignation d'une localité, dite Obeth (אֶבֶת), au nord de l'importante cité de Pétra. Ce nom, qui signifie « les esprits », c'est-à-dire les âmes des morts qu'on évoque pour leur arracher leurs secrets, semble approprié à une manifestation exceptionnelle. Le critique estimé von Gall suppose la présence d'une caverne sacrée, sorte de bouche des lieux souterrains permettant la communication des vivants avec les défunts. Or l'antiquité, tant classique que sémitique, incarnait volontiers les âmes dans les serpents, qui sortent des profondeurs de la terre. Obeth aurait possédé un sanctuaire, où la divination s'opérait par le moyen de serpents sacrés.

Le serpent n'est pas seulement l'animal mystérieux, rusé, révélateur des mystères; il est aussi guérisseur. Ici nous rencontrons le vieux culte phénicien d'Eshmoun, assimilé par les Grecs à Asklépios (Esculape); le culte de cette divinité eut une vogue extraordinaire dans toutes les régions du bassin de la Méditerranée. Le serpent, rabaissé par une interprétation tardive au rôle d'attribut ou de symbole d'Esculape, était, à l'origine, l'objet direct de l'adoration. C'était à lui qu'allaient les soins des prêtres et les hommages des fidèles.

A Obeth, près Pétra, au voisinage de la grande route commerciale faisant communiquer l'Arabie avec la Syrie et la Phénicie, quoi d'étonnant à trouver un sanctuaire dédié à Eshmoun, si la nature y faisait rencontrer des serpents offrant les caractéristiques attribuées à l'animal sacré? La tradition a atténué ce que cet épisode pouvait offrir de choquant, en substituant ici le pouvoir et l'autorité de Jéhova à ceux du dieu phénicien. Le sanctuaire d'Obeth aurait donc été, selon nous, un sanctuaire d'Eshmoun-Esculape, un Asklépéion.

Voilà les serpents vivants retrouvés; quel est leur rapport avec le serpent d'airain, fabriqué, disait-on, par Moïse, plus tard brisé sur l'ordre du roi Ézéchias? Nous n'y chercherons pas une image de Jéhova, comme on l'a proposé quelquefois. Nous préférons y voir une reproduction du dieu-serpent, une de ces figurines de cette terre cuite ou de métal, que les visiteurs rapportaient en souvenir d'un sanctuaire fameux. Précisément, il se trouvait au voisinage d'Oboth une localité dénommée par les *Nombres* Punon (aujourd'hui Fenân), connue par d'anciens textes, et que le P. Lagrange, de l'École Saint-Étienne de Jérusalem, a récemment identifiée; ce Punon a été le siège d'une importante exploitation de cuivre, dont on trouve encore les scories.

À une époque ancienne, un simulacre du serpent guérisseur aura été rapporté d'Édomie à Jérusalem, où il attirait plus que la curiosité, à savoir des hommages presque religieux. Par une confirmation singulière de notre hypothèse, un petit serpent de bronze a été récemment exhumé au cours des fouilles pratiquées dans la vieille cité chananéenne de Guézer, au voisinage de Jaffa.

En résumé, nous avons pu réunir une série d'éléments, constituant une hypothèse plausible : — localisation de la scène des serpents; — culte du serpent guérisseur, attesté comme pratique courante dans les sanctuaires du dieu phénicien Eshmoun; — existence de reproductions en bronze du dieu-serpent; — exploitation de cuivre au voisinage immédiat d'Oboth.

Nous concluons que, si la double notice des *Nombres* et des *Rois* a dû subir, telle qu'elle se présente aujourd'hui à nous, des modifications trahissant l'influence rituelle d'une époque plus récente, elle n'en repose pas moins sur des souvenirs antiques.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1917.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. CHAVANNES et HUART, *vice-présidents*; M^{lre} GETTY; MM. ALLOTTE DE LA FUYE, BASMADJIAN, BÉNÉDITE, BOUVAT, CABATON, CASANOVA, CONTENAU, DELAPORTE, FARJENEL, FOUCHER, KHAÏRALLAH, Mayer LAMBERT, Sylvain

LÉVI, MAWAS, MELLLET, MORET, SCHWAB, SÉMÉLAS, SIDERSKY, SOTTAS, VERNES, WOODS, *membres*.

Le procès-verbal de la séance du 12 janvier est lu et adopté.

M. le PRÉSIDENT prend ensuite la parole :

« La mort, Messieurs, ne nous ménage pas. Depuis notre dernière séance, c'est notre doyen qu'elle nous a enlevé. Il y avait trop longtemps déjà que M. Joseph HALÉVY était empêché de revenir parmi nous. Pour nous tous cependant il était toujours là, à cette place à laquelle, durant tant d'années, nous l'avons connu laborieusement fidèle. Nous savions tout ce que, loin de nous, en dépit de son âge avancé, il conservait d'activité féconde.

« Pour les anciens de notre Société, sa figure demeurait inséparable de ces lieux où nous l'avons vu si souvent s'élancer avec une belle confiance à l'assaut des problèmes les plus ardues, se jeter avec un feu joyeux dans des controverses dont, par moment, l'ardeur inquiétait les sages traditions de mesure que représentait avec tant de courtoisie notre président, BARBIER DE MEYNARD. Il était ici un peu le *Genius loci*, ce petit homme, d'aspect modeste et de volonté forte, qui mettait au service d'un vaste savoir des convictions si tenaces avec une imagination si vive. Se peut-il que son ingéniosité à rapprocher et à combiner, sa curiosité à se risquer sur des terrains très divers ne l'aient jamais entraîné? Ce n'était, en tout cas, que le bouillonnement de dons vigoureux.

« Dévoué à la Science jusqu'à l'abnégation (qui ne pense à son admirable expédition au Yémen?), profondément désintéressé, avide passionnément de découverte, simple avec cordialité, d'esprit pénétrant et fertile en ressources, tel nous l'avons admiré. Il y a peu de définitif et d'irrévocable dans l'œuvre du savant. Ses travaux, à coup sûr, considérables par l'étendue, très suggestifs par l'originalité, attacheront à son nom un honneur durable.

« Joseph HALÉVY, par plus d'un trait, par certain tour d'esprit, faisait songer à quelque maître des écoles rabbiniques d'autrefois, transporté comme par miracle dans un milieu étrangement changé, élargi, émancipé. Le respect que commandaient sa personne et son activité se mêlait de je ne sais quel intérêt sympathique pour un passé lointain qui se renouvelait en lui.

« De quelque nuance que se colorât notre attachement pour notre excellent doyen, chez tous il était égal : reconnaissance pour les services

rendus à notre œuvre, déférence pour une vie de labeur austère, hommage à un savoir très vivant et incessamment accru. Notre affectueuse émotion salue cette existence très noble dans son cadre modeste et qui, d'une longue étape de vie commune au foyer de notre Société, emporte avec elle beaucoup de chers souvenirs. »

M. ALLOTTE DE LA FUYE ajoute quelques détails sur l'enseignement de M. HALÉVY.

Est élu membre de la Société :

M. A. DORVILLE, consul de France en retraite, présenté par MM. HUART et BOUVAT.

Les ouvrages suivants sont offerts à la Société :

Par M. SCHWAB, les *Documents de Juifs barcelonais au XI^e siècle* qu'il a publiés en collaboration avec M. MIRET Y SANS, et son compte rendu de l'ouvrage de M. VERNES, *Sinaï contre Kadès*.

Par M. FOUCHER, la traduction anglaise de ses *Notes sur l'ancienne géographie du Gandhara*.

M. Sylvain LÉVI annonce que notre confrère, M. DUSSAUD, mobilisé comme capitaine d'artillerie, vient d'obtenir la Légion d'honneur au titre militaire.

L'ordre du jour appelant la nomination provisoire de trois membres du Conseil, en remplacement de MM. HODAS, SCHWAB et GAUDEPROY-DEMONBYNES, MM. DELAFOSSE, Maurice VERNES et l'abbé A.-M. BOYER, présentés par le Bureau, sont élus.

M. le D^r CONTENAU lit une note sur un bas-relief assyrien du Musée du Louvre. Il montre que les représentations de la nature, dans la sculpture assyrienne, le plus souvent conventionnelles, peuvent quelquefois se proposer un certain réalisme. C'est ainsi que, dans le monument qu'il décrit, M. CONTENAU voit une représentation simplifiée, mais exacte dans ses données topographiques essentielles, de la ville de Sidon au temps de Sargon II (VIII^e siècle). [Voir l'Annexe au procès-verbal.]

M. ALLOTTE DE LA FUYE fait quelques remarques.

M. VERNES communique à la Société ses recherches sur l'utilisation, pour le culte hébraïque, des monuments mégalithiques antérieurs à la conquête, et, notamment, des cromlechs connus sous le nom de *guilgal*, dont l'un, le Galgala de Jéricho, est particulièrement célèbre. Le sanctuaire primitif du Sinaï serait un monument du même ordre. (Voir l'Annexe au procès-verbal.)

Après une discussion à laquelle prennent part MM. SIDERSKY, ALLOTTE DE LA FUÏE, MAYER LAMBERT, BÉNÉDITE, CASANOVA et KHAÏRALLAH, la séance est levée à 6 heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

UN BAS-RELIEF ASSYRIEN DU MUSÉE DU LOUVRE.

Il ne faut pas prétendre trouver une copie exacte de la nature sur les monuments assyriens; tous les châteaux, toutes les rivières, toutes les forêts, de quelque expédition militaire qu'il s'agisse, sont identiques; dans certains cas, cependant, on remarque, à n'en pas douter, que l'artiste s'est inspiré d'un modèle; ainsi, sur un fragment de bas-relief de l'époque d'Assurbanipal, représentant une façade de palais ou de temple, on distingue des pilastres reposant sur le dos d'animaux ailés⁽¹⁾; or, Layard a découvert une base de colonne taillée en forme de sphinx ailé accroupi⁽²⁾. Un bas-relief de Khorsabad représente le temple du dieu Haldis, en Arménie; devant la porte sont dressées deux lances colossales⁽³⁾; de pareilles lances ont été retrouvées dans les fouilles⁽⁴⁾. Tout n'est donc pas toujours pure convention dans la sculpture assyrienne, et lorsqu'un bas-relief, par une disposition inhabituelle de ses éléments, semble avoir eu des intentions réalistes, peut-être convient-il de faire fonds de ses indications; c'est, je crois, le cas du monument dont je donne ici la description.

Ce bas-relief, conservé dans la Salle Assyrienne du rez-de-chaussée, sous le numéro 43, provient du palais de Khorsabad, près de Ninive,

(1) PERROT et CHAPIER, *Hist. de l'art*, t. II, fig. 86.

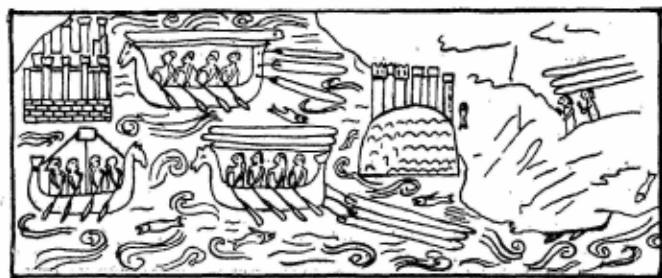
(2) *Ibid.*, fig. 85.

(3) BOTTA, *Le monument de Ninive*, t. II, pl. 141.

(4) HEUZEY, *Catalogue des antiquités chaldéennes du Musée du Louvre*, n° 217.

élevé par Sargon II, roi d'Assyrie de 722 à 705. Il fut découvert par Botta au cours de ses fouilles, et figure aux planches 31 à 35 du *Monument de Ninive*⁽¹⁾, tome I. Il représente une « expédition navale ». Tout le fond du relief est gravé de traits sinueux et bouclés, façon conventionnelle d'indiquer la mer; des poissons de toutes tailles se jouent dans les flots. Venant de la droite, des bateaux à proue et poupe relevées, la proue en forme de tête de cheval, sont chargés de pièces de bois; des poutres, maintenues par des cordes, flottent à l'arrière, tirées par les bateaux que font avancer des équipes de rameurs; venant de gauche, au contraire, certains de ces bateaux s'avancent à vide, pour aller charger leur fret; une barque surmontée d'une sorte de pavillon et manœuvrée à la rame, circule au milieu de la flottille.

Dans le haut du relief, deux forteresses : l'une, à droite, se dresse sur



un monticule couvert des imbrications en forme d'écailles de papillons, qui, dans la convention assyrienne, désignent les collines; l'autre, vers la gauche, repose sur un soubassement en maçonnerie, situé à fleur d'eau (fig. 1, d'après Feer, *Ruines de Ninive*).

Il s'agit, évidemment, d'une corvée exécutée pour le compte des Assyriens; ces bois proviennent de la région qui en est productrice par excellence, la Phénicie; la forme des vaisseaux est celle en usage en Phénicie; les monuments assyriens nous ont laissé de nombreuses représentations de la flotte phénicienne. Les galères de combat, à éperons, munies de voiles et de rames, nous sont connues par les sculptures des palais de Ninive⁽²⁾.

Ici, ce sont les bateaux marchands affectés au cabotage et suffisants pour parcourir la côte de Phénicie, en allant d'un port à l'autre, sans

(1) BOTTA, *Le Monument de Ninive*, Paris, 5 vol., 1849-1850.

(2) LAYARD, *The Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 71.

perdre de vue le rivage; nous retrouvons ces bateaux sur une peinture d'un tombeau égyptien, un peu postérieur à l'époque de Thoutmès III⁽¹⁾.

Leur forme est bien distincte des bateaux assyro-babyloniens destinés aux fleuves de Mésopotamie, et dont certains peuvent à l'occasion s'aventurer sur le golfe; tels, parmi les premiers : les couffes, et parmi les seconds, les kéleks, dont plusieurs types sont reproduits sur les monuments⁽²⁾, et dans l'*Histoire de King*⁽³⁾.

Au reste, toutes les fois que les monuments assyriens représentent des scènes de guerre navale, il s'agit de bateaux phéniciens, puisque c'est en Phénicie que les rois d'Assyrie, et plus tard les rois de Perse, recrutaient leur marine (expédition de Sennachérib en Elam [696]; guerres médiques).

De tous temps, les bois de Phénicie, et en particulier les cèdres du Liban, ont été l'objet d'un important commerce. Les Phéniciens portaient des cèdres en Égypte⁽⁴⁾; on s'en servait pour la construction des vaisseaux⁽⁵⁾, pour les meubles et les cercueils⁽⁶⁾; la sciure de cèdre servait à la momification; sa résine entrainait en combinaison avec l'huile de naphte pour former le vernis des cercueils⁽⁷⁾.

Lorsque Salomon voulut construire le Temple, il demanda à Hiram, roi de Tyr, de lui envoyer des ouvriers et des bois de charpente. « Et maintenant, dit-il, commande qu'on me coupe des cèdres du Liban; mes serviteurs seront avec tes serviteurs; et je te donnerai pour tes serviteurs le salaire que tu demanderas; car tu sais qu'il n'y a personne parmi nous qui s'entende à couper les bois comme les Sidoniens⁽⁸⁾. »

Les monarques assyriens consommèrent aussi beaucoup de cèdres; Assurnasirpal (885-860) énumère des objets en cèdre parmi ceux reçus en tribut⁽⁹⁾; il se vante d'avoir coupé des poutres dans l'Amanus⁽¹⁰⁾.

(1) DARESSY, *Une flottille phénicienne* (*Revue archéologique*, 1895, II).

(2) LAYARD, *The Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 27. — *Portes de Balawat*.

(3) KING, *History of Babylon*, Londres, 1910, fig. 41-43 et pl. p. 176 et 184.

(4) PERROT et CHUPIEZ, *Hist. de l'art*, t. I, p. 507.

(5) THÉOPHRASTE, *Hist. Plant.*, V, 8, etc. — PLINÉ, *H. N.*, XVI, 76. — DIODORE DE SICILE, I, 2.

(6) WILKINSON, *A popular account of the ancient Egyptians*, Londres, 1854, t. II, p. 38.

(7) V. LORET, *Flore pharaonique*, 1892, p. 42. — *Recueil de travaux*, t. XVII, 1895, p. 186.

(8) I Rois, v, 6.

(9) RAWLINSON, *Grande inscription*, col. I, l. 74-92.

(10) *Ibid.*, col. III, l. 85-88.

Sargon relate l'emploi de ce bois pour la construction de son palais de Dur-Sarrukin (Khorsabad)⁽¹⁾. Sennachérib (705-681) fit de même au palais de Ninive⁽²⁾. Asarhaddon (681-668) les imita⁽³⁾.

La Bible dépeint Sennachérib se vantant d'aller couper des cèdres dans le Liban⁽⁴⁾, et les cèdres et les cyprès se réjouissant de la chute de Babylone, car, disent-ils, « maintenant personne ne monte plus pour nous abattre⁽⁵⁾ ».

Layard a trouvé dans ses fouilles de Nimrud des morceaux de poutres de cèdre qui avaient servi à la construction; ils étaient assez bien conservés pour qu'on ait pu les tailler et les polir de nouveau⁽⁶⁾.

La route la plus courte pour conduire les bois du Liban jusqu'à l'Assyrie traversait le désert et passait par Damas et l'oasis de Palmyre; mais c'était aussi la voie la plus pénible, à cause du manque d'eau. L'autre route, plus longue, mais plus facile, longeait, à l'est, le Jebel Ansariyé. La route de Damas allait à l'est de l'Anti-Liban par Ribla, Hémèse, Hadrach, Hamath, où la rejoignait une route venant de la côte de Phénicie, et passant entre les vallées du Leontes et de l'Oronte. Hamath n'était qu'un point de croisement; l'un des chemins allait ensuite vers le nord-est à Tipsah sur l'Euphrate; l'autre pointait au nord, vers Alep, Arpad, Karkemiš. De là, par l'Euphrate jusqu'à Babylone, ou par la route, jusqu'à Ninive, en passant par Haran et Nisibis.

Dans quelque port de Phénicie qu'on amenât les bois du Liban, il fallait donc les embarquer pour les conduire par cabotage jusqu'à la tête de la grande route de l'est. Les Israélites procédaient de même; Hiram dit à Salomon : « Mes serviteurs descendront les bois, du Liban à la mer; puis je les ferai mettre sur la mer en radeaux, jusqu'au lieu que tu m'auras marqué, et je les ferai délivrer là; tu les y prendras⁽⁷⁾. »

Le bas-relief du Louvre représente un de ces épisodes, comme le constate Feer⁽⁸⁾ qui a reproduit une interprétation donnée de ce monument, et y ajoute la sienne : « Pour certains, dit-il, il s'agirait de l'expédition que Sennachérib, au dire d'Hérodote, fit en Égypte, à Péluse,

(1) *Inscription des pavés*, l. 49-56.

(2) LAYARD, *Taureau*, pl. 38 et 55.

(3) *Premier prisme*, col. V, l. 27 et suiv.; col. VI, l. 1 et suiv.

(4) II Rois, XIX, 23; Isaïe, XXXVII, 24.

(5) Isaïe, XIV, 8. — Cf. F. LENORMANT, *Hist. anc.*, t. II, p. 191, 228, 233.

(6) British Museum, Nimrud Gallery, vitrine A.

(7) I Rois, v, 9.

(8) *Ruines de Ninive*, Paris, 1864, p. 159 et suiv.

alors qu'il se fit assister des navires de Tyr et de la Phénicie. » Feer pense qu'il faut plutôt y voir, puisque le monument provient du palais de Sargon, l'expédition de ce roi contre Asdod, qui appartenait aux Philistins.

« Tout concourt, conclut-il, à nous faire voir la marine phénicienne travaillant pour le roi d'Assyrie dans les eaux de la Palestine. La topographie répond fort bien à ces données; car, des deux forts représentés sur le bas-relief, celui qui est sur le rivage pourrait être Tyr ou Sidon; l'autre serait l'île de Tyr. »

Je pense que nous pouvons préciser les intentions du sculpteur et qu'il s'agit uniquement de la ville de Sidon.

En soi, Sidon n'a rien d'impossible; la scène représentée n'évoque pas l'idée de contrainte comme les travaux de construction où sont employés les prisonniers; les citadelles sont intactes, et ne donnent aucun signe d'hostilité; il paraît donc qu'il s'agit d'une ville de Phénicie alliée ou vassale, mais pas d'une razzia en châtiment d'une rébellion. Or, durant le règne de Sargon II, Tyr soulevée déjà contre Salmanasar, son prédécesseur, fut longtemps en révolte. Sargon s'intitule « le puissant dans le combat, celui qui pacifia Que et Tyr ⁽¹⁾ ». Le passage n'est pas très clair; on peut en déduire cependant que Sidon resta dans l'obéissance du roi d'Assyrie, puisque Sargon n'en parle pas. Lorsque Salmanasar mourut en 722, le domaine de terre ferme des Tyriens était en son pouvoir, mais la ville, alors sur une île, avait été bloquée en vain par une flotte de soixante vaisseaux réunis précisément dans les ports de Sidon, Gebal et Arad. La situation ne dut pas changer jusqu'en 715, époque à laquelle Sargon leva le blocus de Tyr, ainsi que le rappelle l'inscription précédente. Quelle qu'ait été l'issue véritable de l'action contre Tyr, rien n'autorise donc à douter de la fidélité de Sidon pendant cette période.

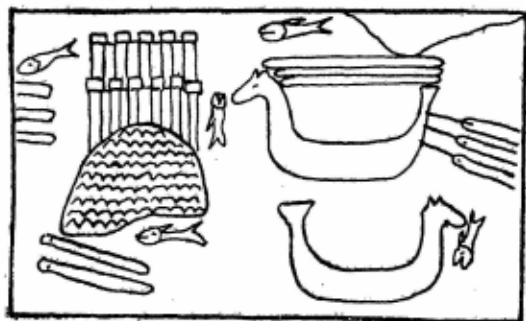
L'examen de la gravure de Botta, de celle de Feer, et du bas-relief, fait apparaître de légères contradictions. Le monument, dans la partie qui nous intéresse, a été restauré; le fond est entièrement rempli par la mer; la forteresse qui s'élève sur un monticule, a deux étages, et ce monticule est de forme irrégulière; à droite de cette construction, deux bateaux occupent la scène; l'un allant de droite à gauche, chargé de bois; l'autre de gauche à droite, vide et gagnant la côte (fig. 2; schéma de l'état actuel de la partie droite du bas-relief).

⁽¹⁾ RAWLINSON, I, 36, l. 21. — WINCKLER, *Allorientalische Forschungen*, II, p. 68.

Lorsque le bas-relief fut découvert, bien qu'on y reconnût par endroits des traces de peinture, il était fort détérioré par l'action du feu qui détruisit le palais. Son état exact, à ce moment, nous est attesté par la gravure de Botta.

Celle de Feer a pu n'être pas prise d'après l'original, si l'on en juge par la butte du château de droite, identique chez Botta, et qui ne correspond pas à la forme de celle du relief. Cependant, la gravure de Botta permet de restituer, d'après les indices qui subsistent, l'étage supérieur de la forteresse, et les bateaux en haut à droite de la composition. La forteresse était-elle rattachée à la terre ?

C'est peu probable, vu la position qu'occupent un poisson, et les ba-



teaux dont l'existence est certifiée par les flots visibles entre les madriers que portent les hommes, sur la reproduction de Botta.

Avant de tenter une identification, il convient de relever ce qui est conventionnel dans le faire de l'artiste.

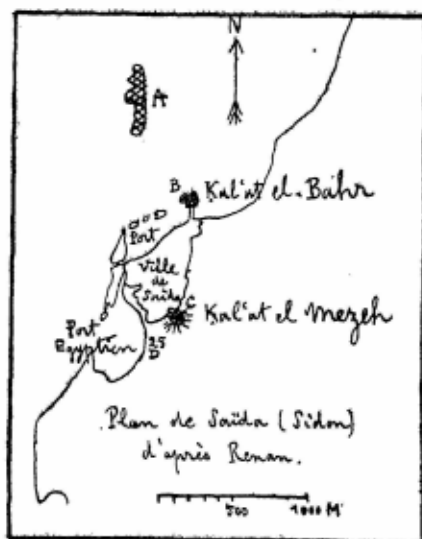
La citadelle de droite est juchée sur une île escarpée ; aucun site ne répond à cette indication en Phénicie ; il faut donc admettre que le graveur, soit ignorance des lieux et travail d'après ouï-dire, soit par suite d'une interprétation technique, a voulu rendre ainsi la situation d'une forteresse s'avancant dans la mer qu'elle domine, et située non sur une île, mais sur une presqu'île, ou un cap escarpé ; il a entendu représenter un site de Phénicie, défendu par deux châteaux, l'un situé sur une île au ras des flots, l'autre sur une colline dominant la mer.

Quelles sont les villes de Phénicie qui réunissent ces conditions topographiques ?

Nous n'avons le choix qu'entre les villes du sud, puisque c'est vers le nord qu'iront justement ces bateaux pour être déchargés. L'hypothèse

de Feer, d'une composition amalgamant Tyr et Sidon, peu plausible, accepte d'ailleurs la représentation de Sidon.

Tyr est à ce moment insulaire, la vieille ville n'ayant été réunie au continent qu'à l'époque d'Alexandre le Grand ; si l'on admet que la forteresse de gauche représente l'île, il faudrait que celle de droite fût l'image du monticule dit Tell Maschuk ; les recherches superficielles entreprises à cet endroit ne permettent pas de définir quels établissements autres que les réservoirs d'eau de la ville ont précédé les édifices



actuels⁽¹⁾. En outre, nous savons que durant la première partie du règne de Sargon, Tyr, oubliée du joug de l'Assyrie, fut bloquée, et ne fit sa paix qu'en 715. L'allure pacifique de la scène, sans exclure positivement Tyr, rend cette attribution au moins douteuse.

Byblos et Béryte n'ont pas, comme Tyr, une situation double : continentale et insulaire ; si Byblos a un château dominant le port, le second terme du problème fait défaut ; il paraît donc qu'on peut les écarter, d'autant que leur importance politique n'est pas de premier ordre à cette époque, et que l'artiste a dû choisir une ville notoire de Phénicie.

A Sidon, au contraire, toutes les conditions se trouvent réunies.

(1) W. B. FLEMING, *The history of Tyre*, New-York, 1915.

A environ 800 mètres du rivage, est une île étroite et longue, rocher à fleur d'eau; c'est le château de notre bas-relief qui semble posé sur l'eau.

J'ai examiné cet îlot, lors des fouilles que j'ai exécutées à Sidon en 1914. Le roc dénudé, où la terre végétale fait complètement défaut, a certainement servi de soubassement à des constructions antiques; des vestiges en sont encore visibles au ras du sol, et le rocher régulièrement entaillé a servi de point d'appui à de fortes constructions (fig. 3, A).

Cet îlot, que défend une mer presque toujours houleuse, à cause des récifs du large, a constitué plus d'une fois un abri pour les maîtres de Sidon, fuyant la domination étrangère. Asarhaddon s'intitule: «le conquérant de Sidon qui est située au milieu de la mer, celui qui a renversé ses demeures»; il dit dans la relation de ses campagnes: «Abdimilkuti, son roi, qui, devant mes armes, avait fui au milieu de la mer, comme un poisson je le péchai, et je lui coupai la tête.» Il prit ensuite le trésor du roi de Sidon où se trouvaient des bois précieux⁽¹⁾. Ailleurs, il s'exprime ainsi: «Abdimilkuti, roi de Sidon, qui avait eu confiance dans la vaste mer», et: «Sidon, sa ville de confiance qui était située au milieu de la mer⁽²⁾». C'est sans doute l'établissement de l'île qui est désigné dans l'inscription d'Esmunazar sous le nom de «Sidon de la mer⁽³⁾».

Le petit îlot, joint à la ville par un pont, et où s'élève aujourd'hui le château dit Kala'at el Bahr, ne doit pas être confondu avec la grande île (fig. 3, B).

Reste la seconde forteresse, représentée sur une colline surplombant la mer. Ce signalement répond de tous points à celui du château qui se dresse à la sortie de la ville, près de la porte et sur la route de Tyr, dominant l'ancien «port égyptien», le port du sud. C'est là le point culminant de la ville (45 mètres de haut), celui qu'on aperçoit de tous côtés.

Les sondages que j'y ai pratiqués, et dont les résultats seront publiés aussitôt que les événements le permettront, prouvent que l'emplacement du château actuel, dit Kala'at el Mezeh, en partie refait sur une forteresse des Croisades, a été occupé depuis la plus haute antiquité; les possesseurs de Sidon, profitant de la situation favorable du lieu, s'y sont établis tour à tour pour protéger et dominer la ville (fig. 3, C).

⁽¹⁾ RAWLINSON, I, 45, col. I, l. 9-53.

⁽²⁾ RAWLINSON, III, 15, col. II, l. 27-30.

⁽³⁾ Eshmunazar, l. 16 et 18. C.I.S., I, 3.

Feer signale que parmi les poissons qui peuplent les flots du bas-relief, on a remarqué une représentation du murex, le coquillage dont on extrayait la pourpre, « si fréquent dans le voisinage de Tyr ⁽¹⁾ ». L'argument vaut aussi pour Sidon; car, au sud de la colline où est bâti le château, s'étend une falaise, haute de 25 mètres, accrue au cours des siècles par l'accumulation des débris de coquilles et de poteries provenant des fabriques de pourpre installées à proximité (fig. 3, D).

Je crois donc que dans ce bas-relief, datant du VIII^e siècle avant notre ère, nous avons, de Sidon, une indication évidemment schématique, mais cependant exacte dans ses caractéristiques : une forteresse sur une île à fleur d'eau, une autre dominant la mer, du haut de la falaise.

D^r G. CONTENAU.

UTILISATION RELIGIEUSE DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES
PAR LES ANCIENS HÉBREUX : GALGALA ET LE SINAI.

On connaît le procédé qui consiste à utiliser des monuments mégalithiques au profit de la religion introduite par conquête pacifique ou armée. En Bretagne, par exemple, les menhirs, considérés comme emblèmes d'un ancien culte, sont surmontés d'une croix. Ne saurait-on faire l'application de ce procédé à certains sanctuaires antiques du pays de Chanaan, occupé par les Israélites? Cette région abonde en monuments de cette espèce.

Les Hébreux désignent sous le nom de *guilgal* le cromlech ou cercle de pierres dressées, généralement au nombre de douze. Trois de ces *guilgals* ont acquis une importance historique et, sous le nom de Djeldjoul, figurent encore sur les cartes modernes de Palestine, l'un au voisinage de Jéricho, un second au nord de Béthel, le troisième à l'est de ce dernier.

La première de ces localités joue un grand rôle à l'époque de Josué. Dans le livre du même nom, au chapitre iv, on rapporte que douze pierres, en raison du chiffre des douze tribus, ont été enlevées du lit du Jourdain, miraculeusement mis à sec, pour être érigées au voisinage de Jéricho. Une autre version, engagée dans la première, mais qu'on peut isoler, prétend que ces pierres ont été dressées dans le lit même du Jourdain. Nous considérerons la première de ces deux propositions.

⁽¹⁾ *Ruines de Ninive*, p. 163.

Les archéologues voient dans le *guilgal* ou cercle de douze pierres, l'indice d'un culte solaire ou zodiacal. Ce sont les douze demeures que le soleil occupe alternativement mois par mois dans une bande circulaire de la voûte céleste, inclinée sur l'équateur terrestre. Dans les douze tranches égales découpées par les astronomes chaldéens à l'intérieur de cette bande, ceinture ou zone, on a logé tant bien que mal douze figures ou constellations, qu'énumèrent les vers connus :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Capre, Amphora, Pisces.

Ce chiffre des douze signes du zodiaque, inséparable des mois, est aussi sacré que celui des sept planètes, qui ont donné leur nom aux jours de la semaine :

Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne.

D'après le livre de *Josué*, le *guilgal*, dit *Galgala*, situé près de Jéricho, continuait de dresser aux regards des Israélites étonnés son cercle fruste de douze pierres. Que répondre aux curieux, aux voyageurs ?

Ceci : ces douze pierres commémorent le passage merveilleux du Jourdain ; elles ont été érigées en cet endroit par les soins de Josué, d'après l'ordre formel de la divinité. — Voilà ce qu'on disait aux hommes du *viii^e* ou du *vii^e* siècle avant notre ère.

Ce *dolécaltho* a tellement frappé l'imagination, il a gardé un tel prestige sur une série de générations, qu'il figure en grand honneur sur la belle carte géographique en mosaïque récemment découverte à Méséba en Moabie.

Je considère qu'il est très plausible d'y voir un monument du culte solaire ramené dans le cercle des souvenirs les plus brillants de la conquête par l'effort des lettrés et des théologiens.

On hésite, d'ailleurs, à déclarer franchement que *Galgala* près Jéricho est un sanctuaire remontant aux patriarches ou consacré avec une solennité particulière. On rencontre même un texte (*Juges*, III, 19-26), où il semble désigné par l'appellation injurieuse : les *Idoles*, *עֲבֹדֹת*. On prétend aussi, d'une façon visiblement forcée, expliquer le mot *guilgal* comme un souvenir d'une circoncision générale des Israélites, opérée par les soins de Josué (*Josué*, v, 9). On parle enfin d'une apparition céleste, mais d'une façon un peu évasive (*Josué*, v, 13-15).

L'ensemble des textes est nettement favorable à l'idée de l'utilisation d'un monument mégalithique antérieur à la conquête.

Le *Galgala* de Jéricho est-il seul de son espèce ?

La prétention de justifier le chiffre de douze pierres par le nombre des tribus d'Israël se retrouve en un endroit plus fameux encore, au

Sinaï, où Moïse lui-même, désireux de consacrer solennellement l'alliance avec Jéhova, fait ériger un monument semblable (*Exode*, xxiv, 4 et suiv.). Ne serait-ce pas là encore l'interprétation théologique d'un ancien souvenir, du souvenir de l'existence d'un cromlech zodiacal au pied du mont Sinaï-Horeb? Cela s'ajuste aux constatations des voyageurs; cela s'accorde parfaitement avec la vue d'après laquelle la diffusion des données essentielles de l'astronomie chaldéenne s'est étendue des rives du Tigre et de l'Euphrate jusqu'au voisinage de l'Égypte.

D'après les textes de l'*Exode*, les Israélites ont trouvé au Sinaï ou Horeb un ancien lieu de culte fréquenté par les Madianites. D'après iii, 1-5, Moïse est prévenu, par la divinité elle-même, d'avoir à se conformer aux usages traditionnels de respect avant d'approcher du lieu consacré, où brille une flamme claire, qui n'est point un foyer d'incendie entouré de tourbillons de fumée. Si nous rapprochons ces deux circonstances, d'un cercle de pierres dressées au nombre de douze et d'une vive lumière jaillissant à l'intérieur dudit cercle, nous avons la nette vision d'un culte solaire.

Sans insister outre mesure, nous avons le devoir de dire que ce n'est point ici la doctrine de la théologie juive, laquelle représente Jéhova comme descendant du ciel sur le sommet du Sinaï. D'autre part, les apparitions de la divinité aux patriarches, à Gédéon, aux parents de Samson, n'ont pas le même caractère.

Le sanctuaire primitif du Sinaï ou Horeb pourrait donc être considéré à son tour comme un monument mégalithique, d'un caractère solaire ou zodiacal, qui a été débaptisé au profit de la religion d'Israël.

Ces rapprochements ouvrent d'intéressantes perspectives. Les lieux de culte les plus anciens subsistent au travers des révolutions religieuses, qui les utilisent d'après leurs propres tendances, et on peut, dans maintes occasions, retrouver et signaler leur signification première.

Voici un exemple entre autres : la *matsébah* ou pierre dressée (menhir) qu'on invoquait dans le sanctuaire de Sichem, — visiblement antérieure à la conquête, — est représentée, à *Josué*, xxiv, 25-27, comme érigée par le successeur de Moïse lui-même; là encore, nous avons un cas significatif d'utilisation religieuse des mégalithes.

Maurice VERNES.

Le gérant :

L. FINOT.



JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1917.

LA FIN

DU MOYEN EMPIRE ÉGYPTIEN.

(Période comprise entre la XII^e et la XVIII^e dynastie.)

« LIVRE DES ROIS. »

TABLE DES NOMS ROYAUX ET PRINCIPERS
DE LA PÉRIODE COMPRISE ENTRE LA XII^e ET LA XVIII^e DYNASTIE
PRÉSENTÉS DANS L'ORDRE DE LEURS GROUPEMENTS HISTORIQUES,

PAR

M. R. WEILL.

Le *Livre des Rois* qu'on va voir est un tableau historique raisonné, organisé d'après les conditions de classement qui sont apparues au cours des précédentes études, c'est-à-dire d'après les faits qu'on trouvera le plus commodément résumés ci-avant, *Synthèse historique* . . . , section I, chapitre II. Les détails du classement ont été modifiés ou complétés en quelques points, en outre, par les discussions et les observations qui constituent la matière de nos *Compléments* finaux, et le *Livre des Rois* a dû en tenir compte. Pour la facilité du groupement et la clarté de la présentation des faits au point de vue de la simultanéité de plusieurs séries de Pharaons en diverses régions de l'Égypte, nous avons été conduit à délimiter, dans l'ensemble de la période étudiée, non seulement les quatre périodes précédemment définies, mais, à l'intérieur de ces

périodes, et au total, onze groupes pharaoniques, qui le plus souvent sont des familles véritables et caractérisées, de vraies « dynasties », mais dont quelques-unes réunissent, sous une même rubrique chronologique et géographique, des princes en réalité étrangers les uns aux autres. Dans ces groupes divers, et à côté des personnages positivement connus par leurs monuments contemporains, nous avons fait entrer ceux dont le souvenir, moins certain, n'est conservé que par des documents postérieurs, le papyrus de Turin, la table de Karnak et tous les monuments du même ordre; pour mettre en place les noms royaux fort nombreux qu'on y recueille, nous avons suivi le seul guide des analogies onomastiques⁽¹⁾.

Comment sont constituées ces onze familles royales, comment elles se succèdent ou se superposent chronologiquement au long de la période qui nous intéresse, il a paru simple de l'exprimer par le graphique que voici, dont les notes dispensent de toute explication supplémentaire.

GROUPE A.

EGYPTE ENTIERE, PUIS THÈRES : PREMIERS SUCCESEURS
DE LA XII^e DYNASTIE, ROIS AMENEMHAT, SENOUSBIT ET AUTRES.

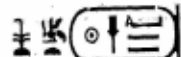
1. SEKHEMRE-KHOUTAOUI PENTEN.

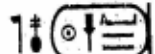


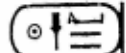
stèle de Thot-à, Abydos.

⁽¹⁾ Contrairement à la méthode la plus souvent pratiquée, qui consiste, pour le papyrus de Turin notamment, à le considérer comme une liste historique qu'on n'a qu'à suivre d'un bout à l'autre. On le sait, nous ne nous sommes jamais départi de ce principe, posé au commencement, que les listes royales postérieures ne doivent pas servir de base à l'histoire, mais être analysées après coup, pour elles-mêmes, sur la base de l'histoire une fois établie d'après les témoignages monumentaux : c'est de cette manière que nous avons essayé de comprendre la constitution et la formation ancienne de la liste de Turin, qui nous a occupés, précédemment, à deux reprises (*Synthèse historique* etc., section II, chap. III, et *Compléments*, chap. I, § VIII).


Les quatre périodes délimitées ci-contre sont celles définies plus haut, <i>Synthèse historique</i> etc., section I, chap. II.	1 ^{re} pér. Env. 20 ans.	Égypte entière, puis Thèbes : premiers successeurs de la XII ^e dynastie, rois Amenemhat, Senousrit et autres.	A	B	Contemporains probables du groupe A, en Moyenne-Égypte et dans le Delta.
	Deuxième période. — Environ 90 ans.	Thèbes : les rois <i>Sekhemre-[X]</i> (Antef, Sebekemsaf et leur groupe).	C		
		Thèbes : les derniers <i>Sekhemre-[X]</i> (premiers rois Sebekhotep).	D		
	Troisième période. — Environ 85 ans.	Thèbes : les rois <i>Kha-[X]-re</i> (Sebekhotep et Nofirhotep).	E		F
Thèbes : les rois <i>Mer-[X]-re</i> (Sebekhotep, Nofirhotep et autres).		G	Haute-Égypte : les rois <i>Tot-[X]-re</i> .	H	I
4 ^e pér. Env. 15 ans.	Thèbes : le groupe de Tionâ, rois <i>S-[X]-n-re</i> et autres.	J	K		Contemporains probables de la fin du groupe I ou du groupe J.

 inscriptions de Semneh et Koummeh.

 cylindres de Sebek de Soumnou.


 cylindres de Sebek de Ro-sam-f.

 architrave, Bubaste.

 (sic) stèle, Karnak
(possibilité que ce monument appartienne à Re-Khoutaoui
Ougaf; voir ci-après, même groupe, n° 5).

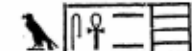
 papyrus de Kahoun.

 table de Karnak.

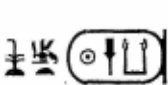
 (sic) papyrus de Turin, n° 1 (un signe omis
par le scribe, par confusion avec le nom de Re-Khoutaoui
Ougaf; voir ci-après, même groupe, n° 5).

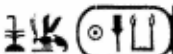
2. SEKHEMKARE X... (Horus Sankhtaoui).

 stèle de Merire et Paou-
heri, Athribis.

 cubes de bronze, Tanis.


 graffito, Shatt er-Rigal.

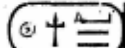
 { statue de Khenmes (dédiée à Sebek de *Soum-nou*).
papyrus de Kahoun.


 papyrus de Turin, n° 2.


3. *SEKHEMRE-KHOUTAOUI AMENEMHAT-SEBEKHOTEP.*

 ...  linteau, Deir El-Bahri.



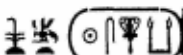

 scarabée.


 plaquette-cartouche de fondation.

 cylindre de Sebek de *I-atourou*.

 fragment d'inscription, provenance inconnue.

4. *SEKHEMKARE AMENEMHAT-SENEF (Horus Mehab-taoui).*





 } Deux cylindres, dont un de Mo-halla, près Gebelein.

Le nom d'Horus et le nom de , de même : un scarabée.

5. RE-KHOUTAOUÏ OUGAF.

 plaquette en calcaire, Éléphantine, avec un autre roi *Senousrit* (cf. le numéro suivant).

 statuette, Khartoum.

 base de siège, Karnak.

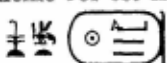

(Peut-être le même roi est-il celui d'une stèle de Karnak où l'on trouve  précédé d'une titulature développée qui comporte *nibti Khabaou* et Horus *Meri*... : ce monument a été enregistré plus haut, même groupe, n° 1, comme appartenant probablement à Sekhemre-Khoutaoui Penten.)

 table de Karnak.

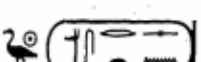
6. SNOFIRABRE SENOUSRIT.






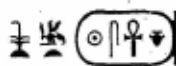
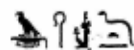
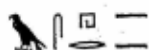




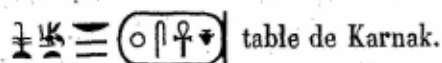
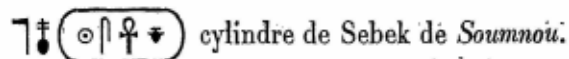
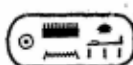
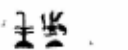


} statue et stèle, Karnak, les titulatures mutilées que portent les deux monuments complétées l'une par l'autre.

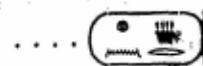
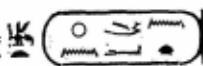
 plaquette en calcaire, Éléphantine, avec la titulature du roi Re-Khoutaoui Ougaf (voir le numéro précédent).

7. *SANKHABRE AMENI-ANTRF-AMENEMHAT?*


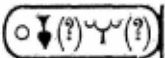
tables d'offrandes, Karnak.

8. *MENKHAOURE ANAB.*


stèle, Abydos.

9. *NE-KHA-NEMATRE KHENZER.*


stèles d'Amenisenb, Abydos.

 es peut-être le même roi, sur un scarabée qui porte aussi un autre nom solaire,  : scarabée « mixte » ?

10. *SBEKA*(?)*KARE*.

 cylindres de Sebek de *Soumnou*; scarabée; grafito dans le tombeau de la reine Khouit à Saqqarah.

Sans numéro. L'Horus :

 cylindre de Sebek de *Soumnou*. — On ne peut considérer ce nom d'Horus comme représentant un personnage nouveau, car il appartient peut-être à l'un des Pharaons déjà enregistrés au présent groupe et dont les noms d'Horus nous manquent, les rois Penten (n° 1); Amenemhat-Sebekhotep (n° 3), Ougaf (n° 5) et Sbeka(?)kare (n° 10).

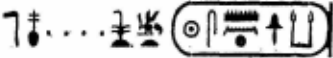

GROUPE B.

CONTEMPORAINS PROBABLES DU GROUPE PRÉCÉDENT,
EN MOYENNE-ÉGYPTÉ ET DANS LE DELTA.

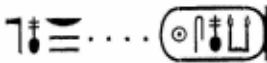
1. *AMENEMHAT* (*Horus Her-ab-Shedit*).

 et  colonne de Medinet El-Fayoum, et linteau de Hawara (monuments dédiés à Sebek de *Shedit*).

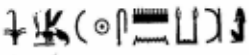
2. *SMENKHKARE MERMASHAOU*.

 } deux colosses de Tanis (plus tard usurpés par Aknenre Apopi).


1. *SNOFIRKARE.*

 table
de Karnak.

2. *SMENKARE.*

 Turin,
n° 7.

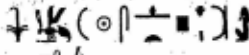
3. *SANKHKARE.*

 Turin,
n° 78.

4. *S...OUAZKARE HORI.*

 Turin, n° 33.

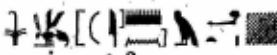
5. *SEHOTEPABRE.*

 Turin,
n° 4.

6. *SEHOTEPABRE.*

Même rédaction que le précédent, Turin, n° 8.

7. *AMENEMHAT.*

 Turin, n° 3.

Cf. les noms historiques de la
forme *S-[X]-ka-re*, ci-avant,
A, 2, 4, 10; B, 2.

Cf. les noms historiques de la
forme *S-[X]-ab-re*, ci-avant,
A, 6, 7.

Cf. les *Amenemhat* et *Senousrit*
vus ci-avant, A, 3, 4, 6, 7;
B, 1.

8. *IOUFNI.*

Turin,
n° 5.

9. *RANSENB.*

Turin, n° 14.

Cf. les rois aux noms de simples particuliers rencontrés ci-avant, A, 1, 5, 8, 9.

10. *SNOFIR...RE.*

table de
Karnak (deux fois).

11. *SMEN[AB?]*RE.**

Turin,
n° 86.

Pourraient être des formes
S-[X]-ka-re ou *S-[X]-ab-re.*

12. *SMEN...RE.*

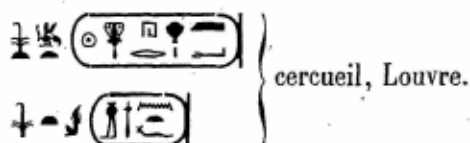
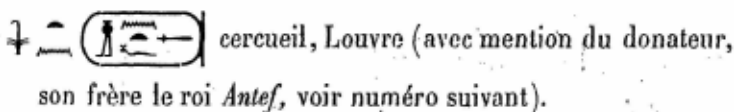
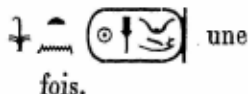
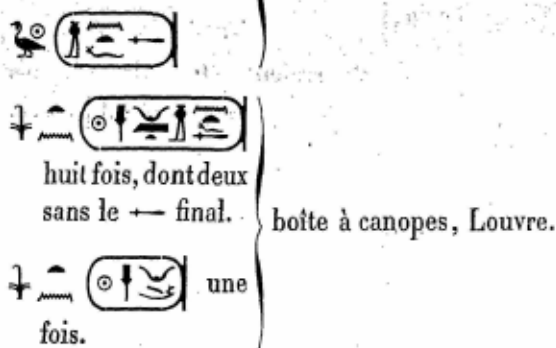
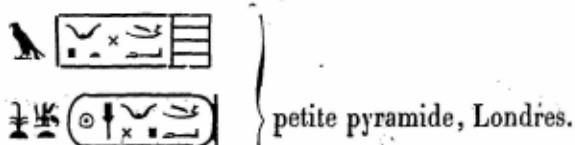
Turin,
n° 96.


13. *SOUSIR...RE.*

Turin,
n° 97.


GROUPE C.


THÈRES : LES *SEKHEMRE*-[X], ANTEF, SEBEKEMSAF
ET AUTRES ROIS DE LEUR ÉPOQUE.

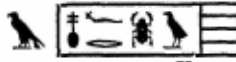
1. *SEKHEMRE-HARHERMAT ANTEF-Â.*2. *SEKHEMRE-APMAT ANTEF-Â.*

 papyrus
Abbott.


3. NOUBKHOPIRE ANTEF, frère du précédent.


 } obélisque de la façade du tombeau,
Thèbes.


 et les deux cartouches : fragments architec-
turaux, Abydos.

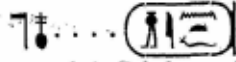
 et les deux cartouches : fragments archi-
tecturaux, Koptos.

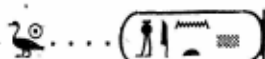
Les deux cartouches : stèle de Nôfir, Abydos.

 stèle de la dépossession de Teti, Kop-
tos.

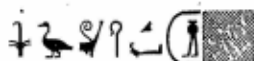
 cercueil de son frère Sekhemire-Apmat Antef-à
(voir numéro précédent).

 cercueil, Londres.

 pendant d'or, avec le nom de sa femme, la
reine Sebekemsaf (voir numéro suivant).



stèle, Karnak.



mentionnés sur la stèle de Nekht,
Abydos.

Le nom solaire : plusieurs scarabées.

Le nom solaire : statue (perdue?) de l'ancienne collection Lee.

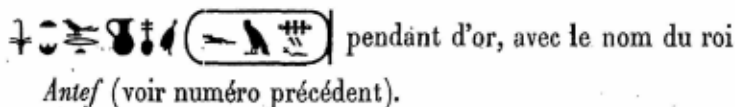


table de Karnak.



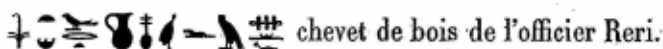
papyrus Abbott.

4. LA REINE SEBEKEMSAF, épouse de Noubkhopirre Antef.

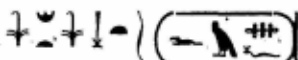


pendant d'or, avec le nom du roi

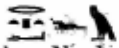
Antef (voir numéro précédent).








chevet de bois de l'officier Reri.






stèle de Iouf, officier de la reine Ah-hotep (cf. ci-après, groupe J, n° 3), Edfou.

Rapprocher, du nom de cette reine, celui de la  épouse de Khenmes-Niboui, officier de la reine *Noubkhas* (ci-après, même groupe, n° 10) et mère d'un certain *Mentouhotep* (stèle dudit Mentouhotep).






5. *SEKHEMRE-OUAZKHAOU SEBEKEMSAF.*

 . . .   ( )





 . . . ( )

statue, Abydos, le roi avec son fils *Sebekemsaf* (voir numéro suivant).
statuette Petrie.

Les deux cartouches, mutilés, et :









obélisque en schiste, Karnak.

 ( )  ( )

 ( )  ( )

inscriptions, ouadi Hammât.

 (   )

  ( ) (un grand nombre de fois, avec substitution fréquente de  ou  à  et à ) boîte à canopes, Leyde.





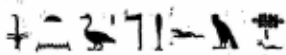
    scarabée de jaspe serti d'or, Drah abou'l Neggah.

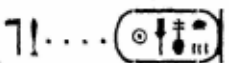
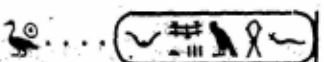
 table de Karnak.

(Un certain nombre de monuments portant le cartouche *Sebekemsaf* et non attribuables certainement sont notés ci-après, même groupe, n° 9, à la suite des mentions de Sekhemre-Seshedtaoui Sebekemsaf.)


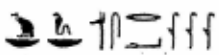


6. *LE PRINCE SEBEKEMSAF*, fils du roi précédent.

 accompagnant son père, le roi Sekhemre-Ouazkhaou Sebekemsaf, dans le monument précité d'Abydos (voir numéro précédent).

7. *SEKHEMRE-NOFIRKHAOU OUPOUAITEMSAF*.

 } stèle, provenance supposée Abydos.
 }


8. *SEKHEMRE-OUAKKHAOU RAHOTEP*.


 }
 } inscription, Koptos.
 }
 }

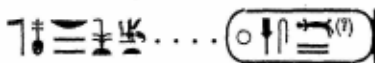
.....   stèle, Abydos.

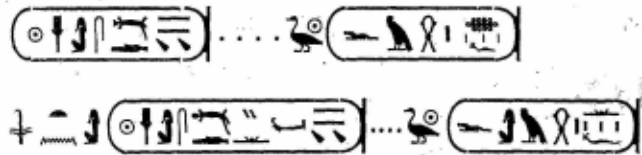
 table de Karnak.

9. *SEKHEMRE-SESHEDTAOUI SEBEKEMSAP.*


 } petite « pyramide » du scribe Sebekhotep, Thèbes. (La femme de ce Sebekhotep est une dame *Aouhetabou*, nommée comme sa contemporaine *Aouhetabou*, mère du roi S.-Souaztaoui Sebekhotep; voir ci-après, groupe D, n° 2).



 fragment architectural, Abydos.


 table de Karnak.


 } papyrus Abbott,
 avec mention, les deux fois, de la reine *Noubkhas*, épouse du roi (voir numéro suivant).

Les quatre mentions suivantes sont d'attribution indéterminée, et pourraient aussi bien appartenir à Sekhemre-Ouazkhaou (ci-dessus, n° 5) ou à Sekhemre-Seshedtaoui :


 statue, Karnak.



 autre statue, Karnak.

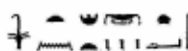

 un scarabée.


Le cartouche *Sebekemsaf* : Shatt er-Rigal.

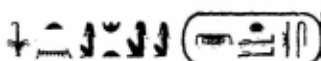
10. *LA REINE NOUBKHAS*, épouse de S.-Seshedtaoui Sebekemsaf.

 stèle « de Noubkhas », Louvre.

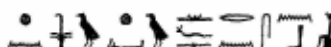
 stèle de Mentauhotep (fils d'un officier de la reine et d'une princesse *Sebekemsaf* : cf. ce qui est noté ci-avant, même groupe, n° 4).


 inscription au tombeau de Ransenb (époux d'une petite-fille de la princesse Khonsou — voir numéro suivant — fille de la reine), Elkab.

 } papyrus Abbott, avec mention, les
deux fois, de son époux, le roi
du numéro précédent (s'y repor-
ter).

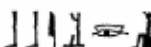
 papyrus Amherst.

11. *LA PRINCESSE KHONSOU*, fille aînée de S.-Seshedtaoui Sebekemsaf et de Noubkhas.


 stèle « de Noubkhas », Louvre.

 inscription au tombeau de Ransenb (époux d'une petite-fille de cette princesse, qui avait épousé le prince *Ai* d'Elkab), Elkab.


12. *BEBITES*, autre fille des mêmes souverains.

 stèle « de Noubkhas », Louvre.




13. *DOUAITNOFRIT*, autre fille des mêmes souverains.

* stèle «de Noubkhas», Louvre. — Cette princesse a reçu le nom de sa grand'mère *Douaitnofrit*, mère de la reine Noubkhas (stèle «de Noubkhas»). Il ne semble point y avoir lieu de faire figurer ici les ascendants ni les collatéraux de cette reine; quelques-uns d'entre eux seront cités à propos des personnages des n^{os} 14 et 15 ci-dessous.


14. *SEBEKEMHEB*, fille d'un roi inconnu.

 fragment de la stèle d'un fils de la reine *Ha-ankh-s* (voir ci-après, groupe D, n^o 9), Koptos. Pour la localisation historique de cette princesse, voir ce qui est dit au numéro suivant.

15. *LA REINE (?) NOUBEMHAT*, épouse d'un roi inconnu.

 même stèle sur laquelle figure le nom de la précédente princesse. On ne sait dans quel rapport de parenté ces deux dames, *Noubemhat* et *Sebekemheb*, étaient entre elles, ni avec la reine *Ha-ankh-s*, vraisemblablement postérieure. Pour ce dernier personnage, voir ci-après, groupe D, n^o 9. Quant aux deux autres princesses, leurs noms sont en étroite relation avec ceux de collatéraux de la reine Noubkhas (n^o 10 ci-dessus), un de ses frères  *Sebekemhat*, une de ses sœurs  *Noubemheb*, dont on peut encore rapprocher les noms d'un autre frère, *Sebekemsaf*, et de deux autres sœurs, *Noubemkhout* et *Nibit-emnoub* (stèle «de Noubkhas»).

16. *SEKHEMRE-SANKHTAOUI*.


 fragment de la stèle de Ioufsenb, Gebelein.

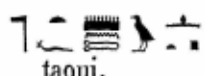
GROUPE D.

THÈRES : LES DERNIERS SEKHEMRE-[X],

PREMIERS ROIS SEBEKHOTEP.


1. *MENTOUHOTEP*, père de S.-Souaztaoui Sebekhotep.



 } scarabées « paternels » de S.-Souaztaoui.



 stèle de Senb, frère dudit roi S.-Souaztaoui.

Ce père de S.-Souaztaoui est de la génération du roi S.-Seshedtaoui, c'est-à-dire à peu près contemporain de son homonyme la reine *Mentouhotep*, épouse probable de S.-Smentaoui (voir plus haut, groupe C, n° 18).

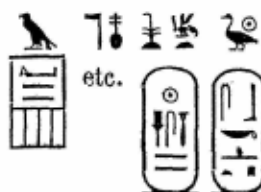
2. *AOUHETABOU*, épouse du précédent, mère de S.-Souaztaoui Sebekhotep.


 scarabées « maternels » de S.-Souaztaoui.


 stèle de Senb, frère du roi S.-Souaztaoui.

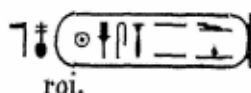
Cette dame, mère de S.-Souaztaoui et par conséquent de la génération du roi S.-Seshedtaoui, a une homonyme parmi les contemporaines certaines de ce dernier souverain, la dame  *Aouhetabou*, épouse de l'officier Sebekhotep (mentionnés ci-avant, voir groupe C, n° 9).

3. *SEKHEMRE-SOUAZTAOUI SEBEKHOTEP.*



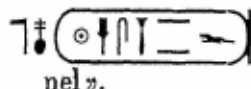
etc.

stèle des deux filles du roi, *Aouhetabou-Fen* et *Ankittoutou* (voir ci-dessous; même groupe, n^{os} 5, 6), Louvre.



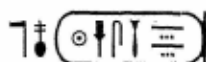
roi.

scarabées «paternels» et «maternels» du

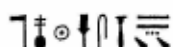


nel».

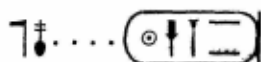
un exemplaire du scarabée «pater-



manche de hache, Londres.

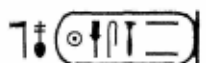


perle d'améthyste.



(sic?) statue, Tanis.

Même titulature au cartouche solaire, fort détruite : fragment, Karnak.



tombeau de Sebeknekht, Elkab.

Le cartouche au nom solaire, détérioré : table de Karnak.




papyrus de Turin, n^o 22.

4. *LA REINE ANNI*, épouse de Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep.



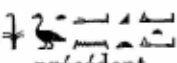
stèle des deux filles du roi, *Aouhetabou-Fen* et *Ankittoutou* (voir les deux numéros ci-après).

5. *LA PRINCESSE AOUHETABOU-FEN*, fille de S.-Souaztaoui Sebekhotep.

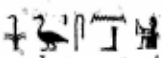
†  stèle de cette princesse et de sa sœur *Ankittoutou* (voir numéro suivant), mentionnant leurs parents, le roi et la reine (voir ci-dessus, n^{os} 3, 4).

Le nom d'*Aouhetabou* est porté par la grand'mère paternelle de la princesse et plusieurs femmes de sa génération (voir ci-dessus, même groupe, n^o 2).

6. *ANKITTOUTOU*, autre fille de S.-Souaztaoui Sebekhotep.

†  stèle des deux Filles Royales, citée au numéro précédent.


7. *SENB*, frère de S.-Souaztaoui Sebekhotep.


†  sa stèle (avec mention de ses parents *Mentouhotep* et *Aouhetabou*, voir ci-dessus, même groupe, n^{os} 1 et 2), Vienne.

Pour mémoire : *famille de Senb* (même stèle) :

Sa femme  *Nibitatef*;

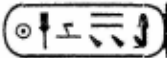
Son fils *Sebekhotep*;


Sa fille  *Aouhetabou*, voir ce qui est dit à propos de son homonyme et cousine germaine du n^o 5 ci-dessus;

Sa fille  *Henit*;

Son fils *Mentouhotep*, nommé d'après son grand-père paternel, le personnage du n^o 1 ci-dessus.


8. *SEKHEMRE-GERGTAOUI SEBEKHOTEP.*

†  † papyrus de la XX^e dynastie, Vienne.

†  † papyrus de Turin, n° 17.

Ce roi pourrait être le *Sebekhotep* signalé plus haut (groupe C, n° 22) comme fils d'une certaine Mère Royale *Noubhotepi*.


9. *LA REINE HA-ANKH-S*, épouse d'un roi inconnu.

†  † fragment de la stèle d'un fils de cette reine, Kop-tos. Y sont mentionnées une Fille Royale *Sebekemheb* et une reine (?) *Noubemhat* (toutes relations de parenté perdus), que nous avons enregistrées plus haut, groupe C, n° 14 et 15, parmi les contemporains de S.-Seshedtaoui et de la reine Noubkhas. Quant à la présente reine *Ha-ankh-s*, elle est voisine, d'après son nom, du *Ha-ankh-f*, père de Khasekhemre Nofirhotep, qu'on verra tout à l'heure (groupe E, n° 1), et par suite, de la génération antérieure à celle de ce roi Khasekhemre, c'est-à-dire de celle de S.-Souaztaoui.


GROUPE E.

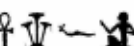

THÈBES : LES *KHA-[X]-RE*, *SEBEKHOTEP* ET *NOFIRHOTEP*.

1. *HA-ANKH-F*, père de Khasekhemre Nofirhotep et de Khanofirre Sebekhotep.


†  † nombreux scarabées des rois Khasekhemre et Khanofirre, les désignant, l'un ou l'autre, par son nom solaire.

ibid., dé de colonne de Khasekhemre, désigné par son nom solaire (Berlin).


 deux listes de famille de Khasekhemre à Assouân et Sehel, et un autre tableau de Khasekhemre à Konosso.

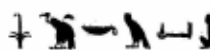
Cf. le  d'un monument de Tell el-Maskhouta qui appartient peut-être à Khanofirre, et la reine  du groupe D, n° 9, qu'on vient de voir.


2. *KEMI*, épouse du précédent, mère des rois Khasekhemre et Khanofirre.

 nombreux scarabées des rois Khasekhemre et Khanofirre, les désignant, l'un ou l'autre, par son nom personnel.

ibid., graffito de Shatt er-Rigal, avec le cartouche personnel de *Nofirhotep*, comme aux scarabées.

 grande stèle de Khasekhemre, Abydos.


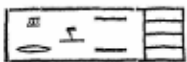
 liste de famille de Khasekhemre à Sehel.

 liste de famille de Khasekhemre à Assouân.


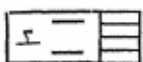
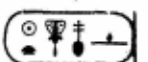
3. *KHASEKHEMRE NOFIRHOTEP*.


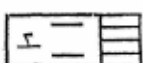
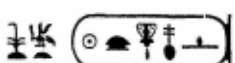



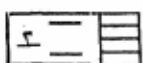
} grande stèle d'Abydos.

  naos en calcaire, Karnak.


  et  un tableau de Sehel.

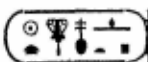
  et  un tableau de Sehel.

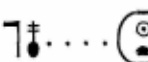
  et  liste de famille d'Assouân.


  et  un tableau de Sehel.

  et  un tableau de Sehel.



 un tableau de Konosso.

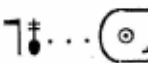
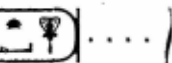
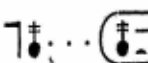
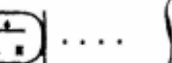
 un tableau de Sehel.

 un tableau de Konosso.

 vase en albâtre.

  fragment architectural, Abydos.

  et les deux cartouches : stèle d'El-Amrah.

  } statuette de Bologne.
  }

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) 𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) scarabée.

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) 𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) bloc de Karnak, avec les noms de Khanofirre Sebekhotep.

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) scarabées «paternels» du roi (voir n° 1 ci-avant).

ibid., dé de colonne (Berlin) avec la mention du père du roi, *Ha-ankh-f*, comme sur les scarabées «paternels».

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) scarabées «maternels» du roi (voir n° 2 ci-avant).

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) graffito de Shatt er-Rigal, avec la mention de la mère du roi, *Kemi*, comme sur les scarabées «maternels».

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) petite stèle d'Abydos	} attribution incertaine; pourraient appartenir aussi bien au roi Merssekhemre Nofirhotep, n° 3 du groupe G ci-après.
𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) petite pièce en terre cuite, au nom de Sebek.	

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) papyrus de Turin, n° 23.


𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) table de Karnak.

4. LA REINE SENSENB, épouse du précédent.

𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) liste de famille de Sehel.


𓆎𓅓 (𓏏𓅓𓆎) tombeau de Ransenb à Elkab (nommée comme contemporaine de la mère d'une des épouses de Ransenb).


5. *SE-HATHOR*, fils aîné des précédents.

†  deux listes de famille de Khasekhemre Nofirhotep, Assouân et Sehel.


†  papyrus de Turin, n° 24.

6. *SEBEKHOTEP*, autre fils des mêmes souverains.

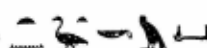
†  liste de famille de Sehel.

†  (*sic*) liste de famille d'Assouân.

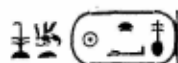
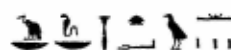
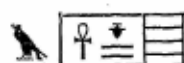
7. *HA-ANKH-F*, autre fils des mêmes souverains.

†  liste de famille de Sehel (nommé d'après son grand-père paternel, voir n° 1 ci-avant).

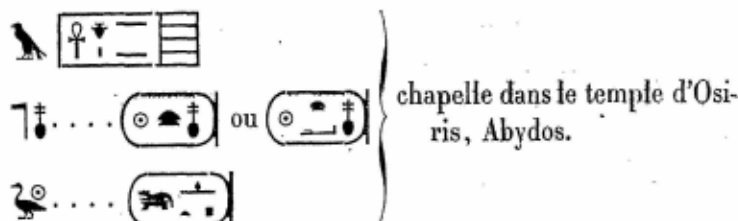
8. *KEMI*, fille des mêmes souverains.

†  liste de famille de Sehel (nommée d'après sa grand'mère paternelle, voir n° 2 ci-avant).

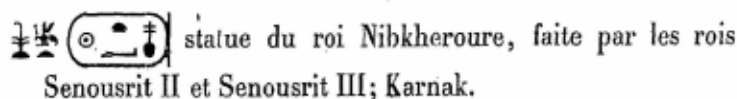
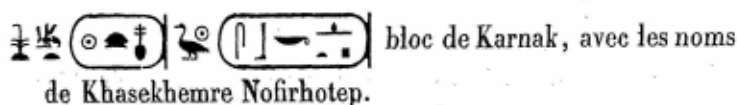
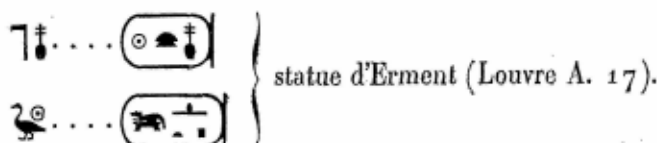
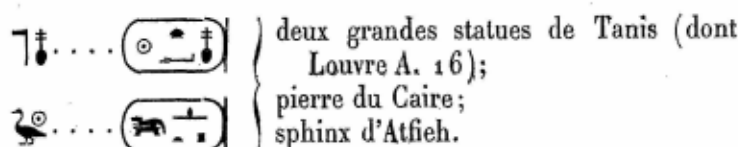
9. *KHANOFIRRE SEBEKHOTEP*, frère de Khasekhemre Nofirhotep (n° 3 ci-avant).



} montants de porte en granite,
Karnak.

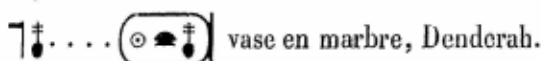
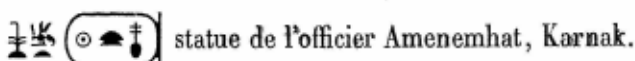


Le nom de *nibti* et les deux noms de cartouches, comme aux montants de porte précités de Karnak : statue d'Argo.




ibid., fragment d'inscription (Br. Museum).


ibid., planchette en bois de [Sebek?]hotep, fils du roi, avec le nom de la reine Zan (voir n° 10 ci-après).






 support de vase en émail
bleu.





 (sic).... coupe en émail
bleu.













 scarabées « paternels » du roi (voir n° 1 ci-avant).

 scarabées « maternels » du roi (voir n° 2 ci-avant).

 un scarabée.

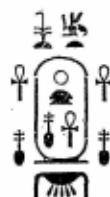
 nombreux scarabées. —  un scarabée.

, , , ,  et autres variantes : scarabées
divers.

De ces formes défectives ou irrégulières du nom solaire, rapprocher les formes très similaires qu'on rencontre à la même époque :  pour  (ci-après, groupe F, 11 et 12),  et  à côté de  et  (groupe F, 15 et 16),  et  pour  (groupe F, 13), et surtout, de manière particulièrement analogue à ce que nous voyons ici chez Khanofirre,  et  à côté de la forme régulière  (groupe F, 20).







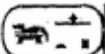


un scarabée, du type «hyksôs» de la première période.






scarabée «mixte», aux noms de Khanofirre et de son successeur Khaankhre (voir n° 11 ci-dessous).




de Boulaq, portant les mentions répétées d'un vizir *Ankhou*, et de personnages nommés *Sebekhotep*, *Ha-ankh-f*, *Nofirhotep*, *Se-Hathor*. La titulature est très probablement celle de Khanofirre; cependant on obtiendrait celle de Khaankhre Sebekhotep (voir n° 11 ci-dessous) en restituant le nom de *nibti* en    au lieu de *Ouaz-khaou*, et cette dernière supposition n'est pas absolument impossible.


Une statue de Karnak, portant les deux cartouches  et , peut appartenir à Khanofirre Sebekhotep ou au Khaankhre Sebekhotep noté ci-après (n° 11) suivant qu'on restitue en  ou en  le signe vertical détruit dans le nom solaire. Voir ci-dessous, n° 11.

  (    )  papyrus de Turin, n° 25.

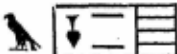
   table de Karnak.

10. *LA REINE ZAN*, épouse du précédent.

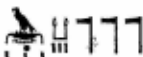
†  planchette en bois de [*Sebek?*]*hotep*, fils de la reine et du roi Khanofirre Sebekhotep (Caire).

†  . . . vase en émail bleu (Oxford).


11. *KHAANKHRE SEBEKHOTEP*.








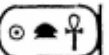





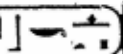
} socle de statue dédié à Min,
Leyde.


 panneau calcaire, Louvre.


† . . .  . . . } statue inconnue, supposée no-
tée par le dessinateur l'au-
cher-Gudin.

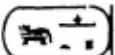
† . . .  } statuette en granite de Thèbes.


†  } blocs d'Abydos, Louvre.

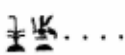
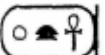
† 

2°  stèle d'Abydos.

7° 

2° 

statue de Karnak. Son appartenance à Khaankhre est probable, mais on remarque que le nom solaire, au lieu de *Khaankhre*, pourrait être restitué aussi bien en ; d'où il ressort que la statue pourrait appartenir à Khanofirre Sebekhotep (n° 9 ci-dessus).

  table de Karnak.

La titulature très mutilée du papyrus 18 de Boulaq, citée plus haut comme étant le plus probablement celle de Khanofirre Sebekhotep (voir ci-dessus, n° 9), pourrait cependant être celle de Khaankhre.

Un scarabée « mixte », aux noms de Khaankhre et de son prédécesseur Khanofirre, a été noté avec les monuments de ce Khanofirre; voir ci-dessus, n° 9.

12. *KHAHOTEPRE SEBEKHOTEP.*

7° 

2° 

2° 

deux scarabées.

à Abydos (noté par Rosellini, rapporte Prisse).

𓆎𓅓(⊙ 𓆎 𓆎 𓆎 𓆎) Turin, n° 27.

𓆎𓅓(⊙ 𓆎 𓆎) table de Karnak.

13. *KHAKHEROU(?)RE.*

𓆎𓅓(⊙ 𓆎 𓆎 𓆎(?) 𓆎) Turin, n° 59.

14. *KHA RE.*

𓆎𓅓(⊙ 𓆎 𓆎 𓆎) Turin, n° 84 (cf., ci-après, les noms de F, 13, 14 et I, 3).

GROUPE F.

CONTEMPORAINS DU GROUPE PRÉCÉDENT EN MOYENNE-ÉGYPTE,
ET «HYKSÔS» DE LA PREMIÈRE PÉRIODE, OU PÉRIODE ANRA.

1. *MATRE SEBEKHOTEP.*

𓆎 𓅓 quelques scarabées; du type de ceux de *Khanofirre Sebekhotep* sans le cartouche (voir groupe E, n° 9).


⊙ 𓅓 un scarabée, avec décor *Anra*.



⊙ 𓅓 plaquette calcaire, modèle de sculpteur.

2. *MATABRE.*

𓆎𓅓(⊙ 𓆎 𓆎) (avec ou sans le cartouche) très nombreux scarabées, du type *Anra* le plus caractérisé.















3. *NOFIRABRE.*


†(?)  ○ † un scarabée, avec décor *Anra*.


†  (○ † †)  papyrus de Turin, n° 82.

4. *OUAHABRE IA-AB.*

†  (○  †) ou †  (○  †) quelques scarabées, et quelques cylindres de Sebek de *Soummou*.

†  (†             


 scarabée « mixte » (deux exemplaires connus) avec noms de Aouabre et de *Khakare* (voir n° 13 ci-dessous), du type *Anra*.

 papyrus de Turin, deux fois, n° 15 et 70.

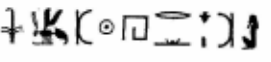
6. *HOTEPABRE AMOU-SE-HORNOUZHETEF.*

 } fragment architectural, El-Ataoula en face d'Assiout.

7. *MENABRE.*

 plusieurs scarabées.

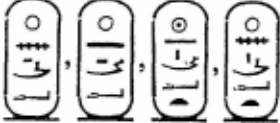


8. *HARABRE.*

 papyrus de Turin, n° 71.

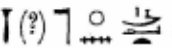
9. *NEZEMABRE.*

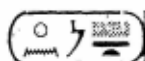
 papyrus de Turin, n° 12.

10. *NEMATRE*, sans doute plusieurs personnages portant ce nom solaire.

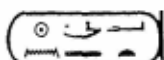
 quatre scarabées (le dernier est palestinien).
 grand sceau scarabée.
 scarabée (sic)

tous ces petits monuments, du type *Anra* le plus caractérisé.

 scarabée.

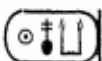


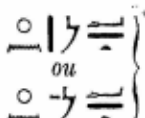
n° 5 ci-avant.



avec le cartouche de *Hor* (voir n° 5 ci-dessus) :
plaquette « mixte » (Berlin).




avec  (voir n° 11 ci-après) : scarabée « mixte », du type *Anra*.



(voir n° 12 ci-après) : deux exemplaires
d'un scarabée « mixte ».

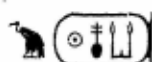
Ce sont peut-être des *Nematre* que les deux rois suivants du papyrus de Turin :

†  n° 52;


†  n° 55.

Le nom solaire est celui d'Amenemhat III. Cf., pour le même procédé de reprise de noms solaires de la XII^e dynastie, les n° 13, 14, 15 ci-après, au même groupe.

11. *NOFIRKARE*.



avec un certain  (*Nematre*) (voir n° 10 ci-avant) : scarabée « mixte ».

Le même nom royal dans le nom du vizir  d'une statue de Louqsor (Louvre), dont l'inscription mentionne un édifice *Hotep-ka-Sebekhotep* (voir groupe G ci-après, dernier paragraphe hors numérotage, monuments *Sebekhotep* indéterminés).

Cf. l'autre *Nofirkare*, de nom personnel *Ahmès* ou *Binpou*, qu'on rencontre plus tard (voir plus loin, groupe J, n^{os} 7 et 8).

12. *NOFIRRE*.



avec décor *Anra* : quelques scarabées.



avec *Nematre* sans cartouche (voir n^o 10 ci-dessus) : deux exemplaires d'un scarabée « mixte ».



ou ☉, dans le décor *Anra* : plusieurs scarabées palestiniens.

De cette forme défective ou simplifiée d'un nom solaire, rapprocher la forme du *Khopirre* du n^o 16 ci-après, ainsi que les formes *Khare* et *Khanofir* qu'on trouve sur certains scarabées de *Khanofirre* *Sebekhotep* (ci-avant, groupe E, n^o 9).

13. *KHAKARE*.



, six ou huit scarabées.



plaquette rectangulaire émaillée (Louvre), décor *Anra*.



scarabée « mixte » (deux exemplaires connus) aux noms de *Khakare* et de *Aouabre Hor* (voir n^o 5 ci-dessus), type *Anra*.

𐎧 ou 𐎧, avec décors variés : assez nombreux scarabées palestiniens.

Cf., au n° 15 ci-dessous, *Ka-khopir* pour *Ka-khopir-re*, et, de manière plus caractéristique, une forme défective 𐎧𐎧, pour 𐎧𐎧, sur quelques scarabées de Khanofirre Sebekhotep, ci-avant, groupe E, n° 9.

Khakare est le nom solaire de Senousrit III, de la XII^e dynastie. Voir ce qui est dit ci-dessus à propos de *Nematre* du n° 10.

14. *KHAKHOPIRRE*.

𐎧𐎧, 𐎧𐎧, deux scarabées du type *Anra*.

Khakhopirre est le nom solaire de Senousrit II; cf. les noms des n° 10, 13 et 15 du présent groupe.

15. *KHOPIRKARE*.

𐎧𐎧 deux scarabées, dont un de Tell El-Yahoudiyeh;



𐎧𐎧, 𐎧𐎧 trois ou quatre scarabées palestiniens;

𐎧𐎧 deux scarabées palestiniens (cf. 𐎧𐎧 pour *Khakare*, au n° 13 ci-dessus, et ce qui est remarqué à propos de cette forme irrégulière);

type Anra très caractérisé.



Khopirkare est le nom solaire de Senousrit I^{er}; cf. les noms des n^{os} 10, 13 et 14 du présent groupe.

16. *KHOPIRRE*.



  une demi-douzaine de scarabées d'Égypte et de Palestine.

Khopirre est une forme défective ou simplifiée, dans le même rapport, avec *Khopirkare* qui précède, que sont ensemble *Nofirre* et *Nofirkare* des n^{os} 11 et 12 ci-avant, ou encore *Khare*, forme défective, avec la forme régulière *Khanofirre*, voir groupe E, n^o 9.



17. *SENBKARE*.

  papyrus de Turin, n^o 63.


18. *ANKHKARE*.



  papyrus de Turin, n^o 85.








19. *NEZEMKARE* (?).

  papyrus de Turin, n^o 9.



20. *NIBNOFIRRE*.

 un vase du Louvre, et plusieurs scarabées.

 plusieurs scarabées. —  un scarabée.


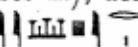
Les formes irrégulières du nom de Nibnofirre, avec double  et parfois sans le , reproduisent identiquement le phénomène que nous avons observé sur une série de scarabées similaires de Khanofirre Sebekhotep (ci-avant, groupe E, n° 9), où l'on trouve le nom solaire, dans le cartouche ou sans cartouche, écrit    et  .

21. SNOFIRRE.


  un scarabée. Cf. *Nofirre* du n° 12 ci-avant, et le *Snofirenre* enregistré plus loin, groupe I, n° 2.

22. SEHEBRE.

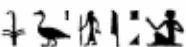
  (                           


(liste de Thoutmès III à Karnak) et  (liste de Ramsès II), dont il faut rapprocher l'autre nom géographique  (*Joseph*, liste susdite de Thoutmès III).

24. AUTRES PRINCES IAKER.

 une demi-douzaine de scarabées.


 un scarabée.

 une dizaine de scarabées.

 $\left\{ \begin{array}{l} \text{ou } \text{scarabées nombreux.} \\ \text{ou } \text{scarabées nombreux.} \\ \text{ou } \text{scarabées nombreux.} \\ \text{ou } \text{scarabées nombreux.} \end{array} \right.$

25. NESEBEKRE ou NESENRE (lecture problématique).

 trois scarabées, *type Anra*.

En rapprocher  *Nebsenre*, du papyrus de Turin, n° 72.


26. NEKA . . . RE.




 une dizaine de scarabées,




27. *N*...*NEBRE* (lecture difficile).






deux scarabées, *type Anra*.

Cf. , nom propre problématique, sur deux scarabées palestiniens.

28. *MENANKHRE*,   

29. *MENNOFIRRE*,   

30. *NIBKHOPIRRE*,   

31. *NEKHOPIRRE*,   

scarabées divers.

32. *MERABRE*,   

33. *MERMATRE*,   

34. *MENKARE*,   

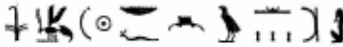
35. *NOFIRANKHRE*,   

Proviennent peut-être de petits monuments de la même époque, enfin, quelques noms d'une autre catégorie au papyrus de Turin :



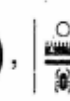
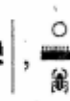
                             


†  *Nibzefaoure*, n° 64;

†  ... *zefaoure*, n° 68;

†  *Nibfaoure*, n° 60.

Sans numéro. D'époque forcément postérieure, mais exactement du même type que tous les *scarabées Anra* qu'on vient de voir, sont des objets palestiniens portant les noms solaires de Thoutmès III ou de Thoutmès IV, de la XVIII^e dynastie :

, , ,  une demi douzaine de scarabées et une plaquette émaillée de forme carrée;


 encadré de décors *Anra* : un scarabée.


GROUPE G.

THÈBES : LES *NER-[X]-RE*, *SEBEKHOTEP*, *NOFIRHOTEP* ET AUTRES.

1. *MERNOFIRRE Ai.*



†  un scarabée.

†  un scarabée.




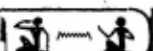
†  un grand nombre de scarabées, de types divers dans le détail.

Ibid., fragment de linteau, Karnak.

 et  pyramidion, Faqoùs.

  Turin, n° 29.

2. MERHOTEPRE ANI, ou SEBEKHOTEP.

    un scarabée (Louvre).

  stèle d'Abydos.

    statue de Karnak.

Très probablement un seul roi; il subsiste la possibilité qu'il y en ait deux, *Merhotepre Ani* et *Merhotepre Sebekhotep*.







  Turin, n° 30.

  table de Karnak.


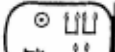

3. MERSEKHEMRE NOFIRHOTEP.

    deux statues de Karnak.

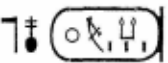
  Turin, n° 32.

  table de Karnak.



4. MERKAOURE SEBEKHOTEP.

   statue de Karnak (Louvre).

†  Turin, n° 45.

†  table de Karnak.

5. *MERANKHRE MENTOUHOTEP.*

†  } statue de Karnak, dédiée à Sebek de
 †  } *Soumrou.*

6. *MERKHOPIRRE.*

†  Turin, n° 44.

7. *MERNEZEM(?)RE.*



†  Turin, n° 34.

Sans numéro. Nous prendrons note, ici, d'un certain nombre de mentions du nom royal *Sebekhotep*, impossibles à attribuer de manière précise, et qui peuvent appartenir, soit à quelques-uns des rois du groupe G qu'on vient de voir, soit aux *Sebekhotep* antérieurs du groupe E. On rencontre :


 }
 ou  } sur des scarabées nombreux. La
 ou même  }


dernière forme donne *Sebek* tout court; le nom de *Sebekhotep*

est au contraire allongé, dans d'autres cas, en *Re-Sebekhotep*, composé difforme qui n'a d'un nom solaire que l'apparence :

et autres variantes, } sur des scarabées nombreux;

 sur un bloc de Deir El-Bahri.


Un roi Sebekhotep paraît, enfin, dans le nom de l'édifice , mentionné sur la statue de *I-merou-Nofirkare* (voir ci-avant, à propos du nom royal *Nofirkare*, groupe F, n° 11).

GROUPE H.


HAUTE-ÉGYPTÉ : LES TET-[X]-RE,
CONTEMPORAINS PROBABLES DU GROUPE PRÉCÉDENT.

1. *TETNOFIRRE TETOUMÈS*.

 stèle de Gebelein.

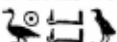
 sur quelques scarabées « hyksôs ».

2. *TETHOTEPRE TETOUMÈS*.






} stèle d'Edfou (Caire).

A l'un des deux *Tetoumès* qu'on vient de voir appartiennent la mention  (*sic*) d'une inscription d'Elkab, et une autre mention *Tetoumès* sur un fragment de Deir El-Bahri.

3. *TETANKHRE MENTOUMSAF.*



   pierre de Gebelëin.

  quelques scarabées.

4. *TETKHOPIRRE.*

 quelques scarabées.



5. *TETKHEROURE.*

  (?)  Turin, n° 77.


GROUPE I.

BASSE-ÉGYPTE : « HYKSÔS » DE LA DEUXIÈME PÉRIODE,
S-[X]-N-RE, [X]-OUSIR-RE ET A-[X]-RE, ROIS KHIAN, APOPI ET AUTRES.

1. *SKHAENRE.*


  nombreux scarabées, *type Anra* très caractérisé.


2. *SNOFIRENRE.*

 un scarabée (cf. les deux *Snofir...re* de la table de Karnak classés plus haut, groupe A-B annexe, n° 10).


Rapprocher de ce nom celui de *Snofirre*, qui paraît d'ailleurs se rapporter à un autre type et que nous avons enregistré plus haut, groupe F, n° 21.

3. *KHAOUSIRRE.*

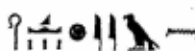
 une dizaine de scarabées de type «hyksôs», comparables surtout à ceux de Noubousirre du n° 4 ci-après.


 deux scarabées de type plus «pharaonique» que les précédents.

4. *NOUBOUSIRRE.*

 deux scarabées.

5. *LE SHEIKH KHIAN.*

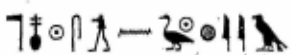
 scarabées divers.

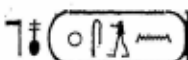
 plusieurs scarabées.



6. *SOUSIRENRE KHIAN.*

  } statue de Bubaste.
ibid.  }



Les deux cartouches : bloc de granite de Gebelein.

 couvercle d'albâtre de Knossos.



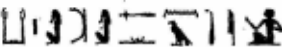
 lion de Bagdad.

ibid., avec  ou  à volonté : scarabées nombreux.

   scarabées nombreux.

  barillet en terre émaillée (Caire).








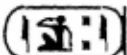
7. KARE ANATI.

   papyrus de Turin,
n° 134.



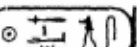
8. KARE BEBNEM.



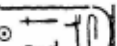
   papyrus de Turin,
n° 135.

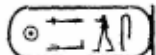


9. AOUSIRRE APOPI.

      
et  } palette du scribe Atou (Berlin).



    un scarabée.
 

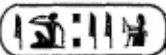

   linteau de Gebelein.

   papyrus mathématique Rhind.



 , avec ou sans l'encadrement du cartouche, quelquefois précédé du titre  ou  : scarabées.



†  †  cuiller en silex (Londres).




Sans numéro. A quelqu'un des *Apopi* qu'on vient de voir, sans nul doute à Aousirre ou à Aknenre des n^{os} 9 et 10 ci-dessus, appartient la mention   d'un montant de porte de Bubaste.

A la même famille se rapporte, d'autre part, le nom du roi   qui paraît dans le récit du papyrus *Sallier* 1.

16. AUTRES PRINCES APOPI.

  sceau en bois de Kahoun.




  scarabées divers.




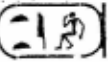
†    plusieurs scarabées.




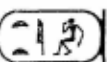

GROUPE J.

THÈBES : LA FAMILLE DE TIOUÂ, ROIS S-[X]-N-RE ET AUTRES.



1. LA REINE *TETI-SHERA*, grand'mère paternelle et maternelle de Nibpehtire Ahmès, et mère probable de Skenenre Tiouâ (n^o 2 ci-après).

†    linges de Deir El-Bahri.

†   (ou † )  statues de la reine (Londres, Le Caire).

†      inscription dédicatoire de la chapelle d'Abydos bâtie par Nibpehtire Ahmès.





Pour mémoire. Parents de la reine :



Son père  Saboutenna }
Sa mère  Nofrou } linges de Deir El-Bahri.



2. SKENENRÉ TIOUA.



    linteau de Deir Ballas.


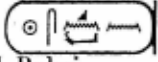

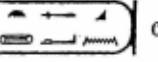
   palette (Louvre).



  {  statue funéraire du prince
Ahmès (n° 4 ci-dessous),
ou  } fils du roi.


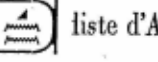
  boomerang de Touaou, et peigne en bois, provenant du tombeau d'Aqhor.



  sceau en calcaire.

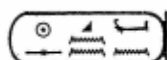
  inscription d'Ahmès-se-Abina.

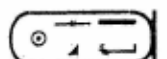
    cercueil, cachette de Deir El-Bahri.

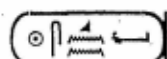
  liste de Khabekhit, Deir El-Medineh.


  liste d'Anhourkhaoui, Deir El-Medineh.

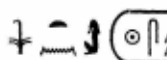
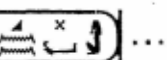
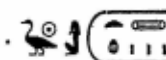

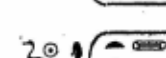
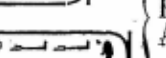
  table de Karnak.

 table de Marseille.

 liste de Imaseb.

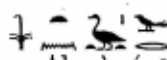
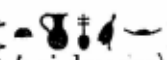
 papyrus *Sallier* 1.

 petite liste de Mès, sur sa stèle.

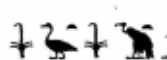
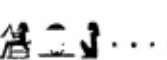
    } papyrus
ibid.   } Abbott.


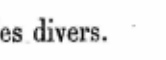
3. LA REINE *AHHOTEP*, mère de Nibpehtire Ahmès, épouse probable de Skenenre Tiouâ (n° 2 ci-avant).


   cercueil de la reine, tombeau de Drah abou'l Neggah.

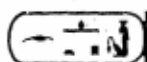
  statue funéraire du prince Ahmès (n° 4 ci-dessous), fils du roi Skenenre Tiouâ.

  stèle de Iouf, Edfou.

  stèle de Nibpehtire Ahmès, Karnak.

  } scarabées divers.
    

 liste de Khabekhit, Deir El-Medineh.



liste d'Anhourkhaoui, Deir El-Medineh.

4. *AHMÈS*, fils aîné de Skenenre Tiouâ.

† sa statue funéraire, dédiée par le roi Tiouâ et les autres membres de la famille.

Est peut-être le † de la liste de Khabekhit à Deir El-Medineh. Peut-être identique, d'autre part, au prince Ahmès du n° 7 ci-dessous.

5. *LA PRINCESSE AHMÈS*, fille aînée de Skenenre Tiouâ.

† statue funéraire du prince Ahmès (n° 4 ci-dessus).

6. *LA PRINCESSE AHMÈS-ANKHTI*, autre fille de Skenenre Tiouâ.

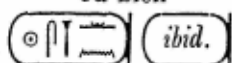
† { statue funéraire du prince Ahmès (n° 4 ci-dessus).
ou

L'une de ces deux princesses Ahmès est peut-être celle mentionnée aux listes de Deir El-Medineh, † de Khabekhit, d'Anhourkhaoui.

7. *NOFIRKARE* (ou *SOUAZENRE*) *AHMÈS*.



ou bien



ibid.

statuette d'Harpocrate; l'une des deux titulatures est la vraie, suivant le groupement qu'on adopte pour les deux cartouches solaires et les deux cartouches personnels qui figurent sur le socle de l'objet; cf. n° 8 ci-dessous.

Cf. le prince ou les princes *Nofirkare* qu'on a rencontrés, déjà, à l'époque de Khanofirre Sebekhotep (voir ci-avant, groupe F, n° 11).

8. *SOUAZENRE* (ou *NOFIRKARE*) *Bjnpou*.

		} statuette d'Harpocrate; l'une des deux titulatures, suivant le groupement qu'on adopte pour les quatre cartouches qui figurent sur le socle; cf. n° 7 ci-dessus, pour la titulature corrélatrice.
ou bien		
	<i>ibid.</i>	

Le cartouche *Souazenre*, écrit de même : scarabées divers.

	} table de Karnak.
	liste de Khabekhit à Deir El-Medineh.

9. *SOUAHENRE* *SENBMAIOU*.

. . . . petit naos de Deir El-Bahri.

. . . . pierre de Gebelein (Londres).

Le cartouche *Souahenre*, écrit comme ci-dessus : un scarabée.

. . . . table de Karnak.

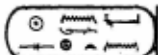
10. *SANKHENRE* *SENBTOU*.

. . . . papyrus de Turin, n° 31.

11. *SKHOPIRENRE*.

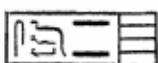
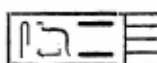
𓆎𓆏(⊙|𓆏𓆏)𓆏 papyrus de Turin, n° 76.


12. *SNEKHTENRE*.

 table de Marseille.


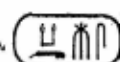
𓆎...  table de Karnak.

13. *OUAZKHOPIRRE KAMÈS*, nommé quelquefois *PA-HIK-KEN* ou *PA-HIK-Â* dans le deuxième cartouche; peut-être fils de Skenenre Tiouâ et d'Ahhotep, aîné et prédécesseur éphémère de Nibpehtire Ahmès.

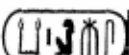
𓆏  ou 


𓆎 

𓆎  𓆏 

𓆏  𓆏 

𓆎 (ou 𓆎 𓆏) 𓆏 𓆏

 plaquette-cartouche en or, Louqsor.

𓆎𓆏(⊙|𓆏𓆏)𓆏  inscription de Toshkeh (avec les noms de Nibpehtire Ahmès).

𓆎... ⊙|𓆏𓆏... 𓆏𓆏... 𓆏 𓆏 𓆏 hache de bronze (coll. J. Evans).

} son mobilier funéraire
(cercueil, barques
votives, etc.), tom-
beau de la reine
Ahhotep à Drah
abou'l Neggah.

𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓) hache de bronze (Br. Museum).

(𓅓𓅓𓅓) et (𓆎𓅓𓅓𓅓) plaquette-cartouche (Un. College).

(𓅓𓅓𓅓) petite liste de Mès, sur sa stèle.

(𓅓𓅓) table de Marseille.

𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓) liste de Khabekhit à Deir El-Medineh.

𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓) papyrus Abbott.

14. *KHOPIRRE* (?) *KAMÈS*.

𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓)
 𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓)
 𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓) (?) 𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓)
 𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓)
 𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓)

tablette Carnarvon, Deir El-Babri
 (l'existence historique du roi ainsi
 désigné n'est pas certaine).

OBSERVATIONS. — La reine *Kamès*, 𓆎𓅓 (𓅓𓅓𓅓) 𓆎𓅓 (𓆎𓅓𓅓𓅓) de la liste de Khabekhit à Deir El-Medineh, est de parenté tout à fait inconnue, et l'on ne peut que supposer une relation entre Ouazkhopirre Kamès et elle.



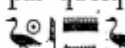
D'autre part, la princesse *Set-Kamès* des listes de Khabekhit


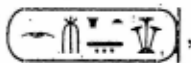
et d'Anhourkhaoui à Deir El-Medineh, également connue par sa momie trouvée à Deir El-Bahri et vraisemblablement fille du roi Kamès, semble bien avoir pour mère Nofritari; elle se place à côté des autres enfants de cette reine et de Nibpehtire Ahmès (qui n'aurait été que le deuxième mari de sa sœur Nofritari), et sort ainsi des limites historiques de cette table, que nous arrêtons à Nibpehtire Ahmès exclusivement. Rappelons que ces enfants très probables de Nibpehtire Ahmès et de Nofritari sont, avec le roi Zeserkare Amenhotep et sa sœur-épouse Ahhotep, le prince Se-pa-ar, les princesses Meritamou et Setamou : les listes de Deir El-Medineh les mentionnent tous.

Pourraient appartenir au temps de Skenenre Tiouâ ou à la génération de Kamès et du roi Ahmès, par contre, d'autres personnages des mêmes listes cultuelles et de quelques autres documents, qui sont :

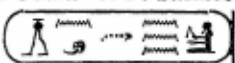
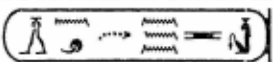
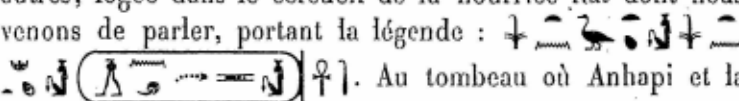
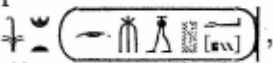
1° Le prince *Ahmès* de la liste de Khabekhit, mentionné un peu plus haut (voir ci-avant, n° 4);

2° La princesse *Ahmès* des listes de Khabekhit et d'Anhourkhaoui, mentionnée un peu plus haut (voir ci-avant, à propos des n°s 5 et 6);

3° Le prince *Se-Amon*, , des deux listes, également connu par son cercueil et sa momie de Deir El-Bahri, portant , et par quelques monuments dont ce sceau en calcaire, avec , souvent remarqué pour son analogie avec un sceau en calcaire de Tiouâ;

4° La princesse *Hent-to-mihit*, , des deux listes de Deir El-Medineh, également représentée, sous la dénomination de , *Ahmès-Hent-to-mihit*, dans une autre tombe du même secteur avec la reine

Anhapi et la nourrice *Rai*, deux personnages que nous allons prendre en note tout de suite :

5° La reine *Anhapi* dont la cachette de Deir El-Bahri avait été le tombeau même, d'après les procès-verbaux de transfert inscrits sur les cercueils de Ramsès I^{er}, de Seti I^{er} et de Ramsès II, où le nom de l'ancienne reine est écrit  ou ; sa momie s'y trouvait encore parmi les autres, logée dans le cercueil de la nourrice *Rai* dont nous venons de parler, portant la légende : . Au tombeau où *Anhapi* et la nourrice *Rai* paraissent, comme on vient de le dire, avec la princesse *Hent-to-mihit*, la reine est désignée par la légende , avec la préfixation du nom de famille *Ahmès* comme il a lieu pour la princesse à côté d'elle; l'Épouse Royale *Ahmès-Anhapi* et la Fille Royale *Ahmès-Hent-to-mihit* ainsi rencontrées semblent bien être en rapport étroit ensemble, et on les considère en général comme la mère et la fille;

6° La princesse *Hent-timihou* ou *Ahmès-Hent-timihou*, fille de la dame *Tenthapi*, connue par les légendes de son cercueil et du maillot de sa momie, trouvés à Deir El-Bahri :





7° La princesse *Tenthapi*, mère de la précédente, comme on voit par la troisième des légendes citées.

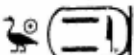

Rappelons enfin, pour obvier à tout malentendu, qu'il figure aux listes de Khabekbit et d'Anhourkhaoui, une demi-douzaine de personnages encore, le roi *Skhentibre*, les dames

Toures, Ta-ar, Kasmout, Ta-ar-baou, Ta-khard-ka, qu'on ne peut absolument pas savoir où placer, du commencement à la fin du Nouvel Empire.

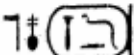

GROUPE K.

CONTEMPORAINS PROBABLES DU GROUPE PRÉCÉDENT,
OU DE LA FIN DU GROUPE I CI-AVANT.


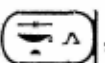
1. *SHESHI*.

 (ou ), avec ou sans l'encadrement du cartouche : scarabées très nombreux.


2. *OUAZED*.

 , avec ou sans l'encadrement du cartouche : quelques scarabées.




3. *SEMT*.

 (*sic*) , avec ou sans le cartouche : quelques scarabées.

4. *LA REINE OUAZIT*.

 un scarabée.


5. *LA REINE TIOUTI*.

,  (*sic*),  cinq scarabées.

HORS GROUPES.

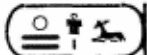
QUELQUES NOMS ROYAUX DE LOCALISATION DIFFICILE.

1. *L'Horus d'Or Khoutaoui.*


....  (*Khoutaoui* surchargeant un ancien nom d'Horus d'Or *Menkh-ab-f* qui est sans doute de la XI^e dynastie) fragment architectural, Karnak.

Cf. le nom solaire des rois Sekhemte-*Khoutaoui*, ci-avant, groupe A, n^o 1 et 3, et *Khoutaoui*, nom d'Horus de Sekhemre-Souaztaoui Sebekhotep, ci-avant, groupe D, n^o 3.

2. *Khoutaoui Sa-aou (?)*.

 une perle émaillée. — Cf. n^o 1 ci-dessus.



3. *Khou-aqer.*



 fragment architectural, Abydos.

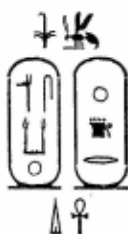
4. *Sebkai.*




  bâton magique en ébène.

5. *N...rkare.*




  fragment d'inscription, Thèbes.







Cf. le , , etc., de certains scarabées *Anra* cités plus haut, groupe F, n^o 26.

6. *OUSIRKARE ZERRE* (?).

un scarabée. Cf.  (  *Ousir* . . . re du papyrus de Turin, n° 18.

7. *KA-SET-RE*.

   une grosse perle.

Cf. le nom du     (?)   enregistré par le papyrus de Turin, n° 21.

INTERPRÉTATION
DE
QUELQUES BAS-RELIEFS DU GANDHÂRA,
PAR
A. FOUCHER.

Parmi les bas-reliefs qui constituent le vieux fonds des premières collections gréco-bouddhiques, il en est relativement peu qui aient résisté jusqu'ici à l'identification⁽¹⁾; encore le doivent-ils pour la plupart soit à leur état par trop fragmentaire, soit à l'absence de ces détails pittoresques ou seulement caractéristiques qui, s'ils ne renseignent pas immédiatement l'archéologue sur les intentions de l'artiste, suffisent du moins à orienter des recherches bientôt récompensées. Toutefois, dans le nombre, il s'en trouve au moins deux qui, tout en piquant au plus haut point notre curiosité, se sont obstinément refusés à la satisfaire. Depuis que nous les avons rencontrés en 1896 dans les musées de Calcutta et de Lahore, ils nous posaient une énigme d'autant plus irritante que leur mise en scène sort tout à fait de l'ordinaire et laisse deviner plus qu'à demi le sujet. Aussi avons-nous tenu, dans notre étude d'ensemble sur les bas-reliefs gandhâriens, à signaler expressément le cas de

⁽¹⁾ Il est bien entendu que nous parlons ici du produit des fouilles du siècle dernier, à l'exclusion de celles qui, postérieurement à la réorganisation de l'Archæological Survey, ont formé de toutes pièces le musée de Peshawar. Les recherches récentes, en même temps qu'elles apportaient nombre de confirmations, ont naturellement suscité de nouveaux problèmes.

ces deux réfractaires⁽¹⁾. Après vingt ans de patience, nous voudrions enfin proposer l'interprétation que des textes et des monuments, devenus accessibles dans l'intervalle, attestent pour l'un d'eux et suggèrent irrésistiblement pour l'autre.

Tous deux se trouvent avoir ce caractère commun de servir d'illustrations à des récits qui nous montrent la vertu odieusement calomniée et en butte à de cruelles persécutions. Aux amateurs de comparaisons, le second rappellera aussitôt nos histoires de «pies voleuses». L'épouse innocente et martyrisée du premier évoque le type non moins populaire de «Geneviève de Brabant». Quant à l'étrange épisode de l'enfant allaité par le cadavre de sa mère, il est curieux de constater qu'un miracle analogue est mis par notre *Légende dorée* au compte de l'intercession de sainte Marie-Madeleine⁽²⁾. Plus que ces rapprochements, ce qui nous encourage à publier ces scènes, c'est qu'elles posent une question de méthode et que par là s'élargit quelque peu leur intérêt. On sait avec quelle ingéniosité, mais aussi quelle désinvolture, furent faites les premières identifications des bas-reliefs gandhâriens, avant que M. A. Grünwedel n'eût définitivement déterminé leur nature et dégagé le procédé de leur déchiffrement⁽³⁾. Par réaction contre ces anciens errements, nous nous sommes dès l'abord fait une loi stricte de fonder chaque attribution sur un examen attentif et une comparaison minutieuse des documents écrits et des monuments figurés. En principe ne devrait être valable

⁽¹⁾ *Art g.-b. du Gandhâra*, p. 600, n. 1 : les n° G. 42 de Calcutta (pl. I, 1) et 119 de Lahore (pl. III, 1) y sont dénoncés en compagnie des contre-marches de Jamâl-Garhi, dont nous poursuivons également ici l'identification (pl. III-IV).

⁽²⁾ Le fait vient d'être signalé par M. G. Huer dans la *Rev. de l'Hist. des Rel.*, t. LXXIV, 1916, p. 250.

⁽³⁾ Sans aller plus loin, le major H. Cole a cru voir, au bas de notre planche II, 1, un assassin penché, le poignard à la main, sur le corps de sa victime (*Greco-Buddhist Sculptures from Fuzufzai* [1885], texte de la planche IV, 5). Cf. *Art g.-b. du Gandh.*, I, p. 42-43, 170, n. 2; II, p. 36-37, etc.

et admise comme démontrée que l'interprétation des images dont la lettre est d'avance fournie par les expressions mêmes des textes. Instruit par une longue expérience, nous voudrions aujourd'hui apporter dans la pratique quelque adoucissement à cette théorique rigueur. Qu'on nous entende bien : ce n'est pas que nous ayons le moins du monde l'intention d'abandonner la seule méthode qui soit sûre et qui ait été féconde en résultats ; plus maître de notre instrument après tant d'études, nous souhaiterions seulement mettre à l'occasion dans son maniement plus de souplesse et, si l'on peut dire, de doigté.

Notre première revue des bas-reliefs gréco-bouddhiques nous avait déjà conduit à revendiquer l'indépendance de certaines versions figurées en face de telle ou telle version écrite de la même légende⁽¹⁾. Nous avons relevé depuis lors d'autres exemples saisissants et singulièrement instructifs de ces variations de la tradition. C'est ainsi qu'il nous a été donné de suivre page à page, sur les murailles du Boro-Boudour de Java, l'illustration en vingt tableaux d'un conte du *vinaya* des Mûla-Sarvâstivâdin conservé en sanskrit par le caprice du compilateur du *Divyâvadâna*. Supposons un instant que nous n'ayons eu à notre disposition que le récit correspondant dans le *Mahāvastu*, *vinaya* « de la branche des Mahâsâṅghika dite les Lokotaravâdin du Madhyadeça » : c'est tout juste si nous aurions pu décrire trois panneaux sur vingt à l'aide de phrases directement empruntées à ce texte⁽²⁾. Mais alors une question se pose : aurions-nous dû pour cela renoncer à une identification dans l'ensemble certaine, sous prétexte qu'il n'y avait pas une concordance exacte et constante entre le livre et le monument ? Aucun critique ne songerait sérieusement à pousser aussi loin ses exigences. Pour les bas-reliefs du Boro-Boudour, dont l'inspiration est toute livresque, il ne s'agit d'ailleurs que de

(1) *Art. g.-b. du Gandh.*, I, p. 616-617.

(2) Cf. *B.É.F.E.-O.*, IX, 1909, p. 18.

retrouver l'ouvrage canonique qu'a docilement suivi leur auteur. Au Gandhâra, — bien que d'ordinaire l'artiste ait dû s'inspirer du canon de la secte dominante, celle des Sarvâstivâdin, — la question se complique du fait qu'il a pu également travailler sur les indications orales de ses donateurs, d'après une tradition populaire demeurée non écrite. Lorsque, pour comble, nous ne connaissons le sujet qu'à travers des traductions chinoises bien postérieures aux sculptures, n'avons-nous pas le droit de passer outre aux divergences qui se marquent de part et d'autre dans la conduite du récit pour n'en retenir que le fond commun, et de lire, si faire se peut, avec une égale assurance, en tout cas avec une égale confiance, la version sur pierre et celle sur papier? . . . C'est ce droit que, sans plus tarder, nous demandons la permission de prendre.

I. LE NOURRISSON DE LA MORTE.

La première des deux scènes dont nous parlions en commençant ne se recommande pas seulement à l'attention par sa bizarrerie macabre : elle jouissait sûrement d'une grande popularité. Au Gandhâra nous en connaissons au moins trois répliques⁽¹⁾ (pl. I-II, 1); de son côté, M. Serge d'Oldenbourg vient de publier un fragment de fresque qu'il a rapporté de l'Asie centrale et qui en représente clairement l'épisode essentiel (pl. II, 2). Sur chacune de ces quatre versions, on voit un enfant déjà grandelet, tétant ou s'appêtant à teter une femme morte. Sur la peinture, nous apprend M. S. d'Oldenbourg⁽²⁾, « le corps de la femme est d'un brun foncé et le sein

(1) Une autre réplique très mutilée, et d'ailleurs très médiocre, de la même scène a dû passer, avec la collection Dames, d'Enfield au musée d'Ethnographie de Berlin.

(2) *Expédition russe au Turkestan, 1909-1910*, S^t Petersburg (Petrograd), 1914, p. 69, n. 1. La figure 59 de ce recueil, d'après laquelle a été exécutée



1. Musée de Calcutta, n° G. 42. Hauteur : 0 m. 20.

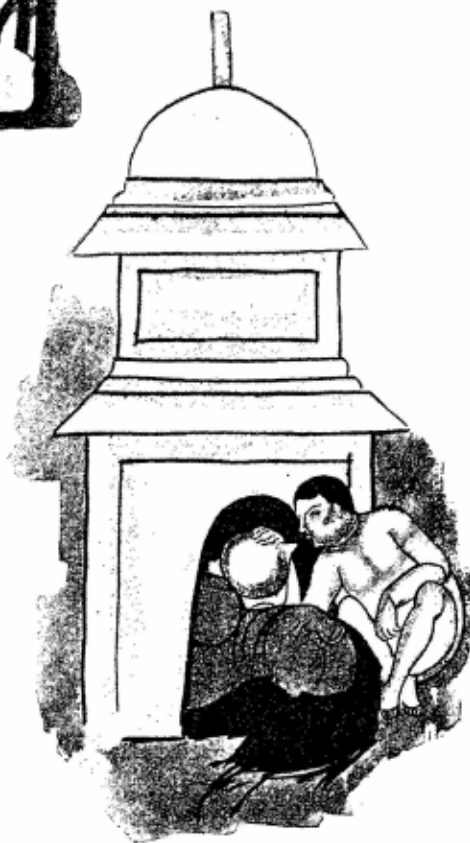


2. British Museum. Hauteur : 0. m. 23.

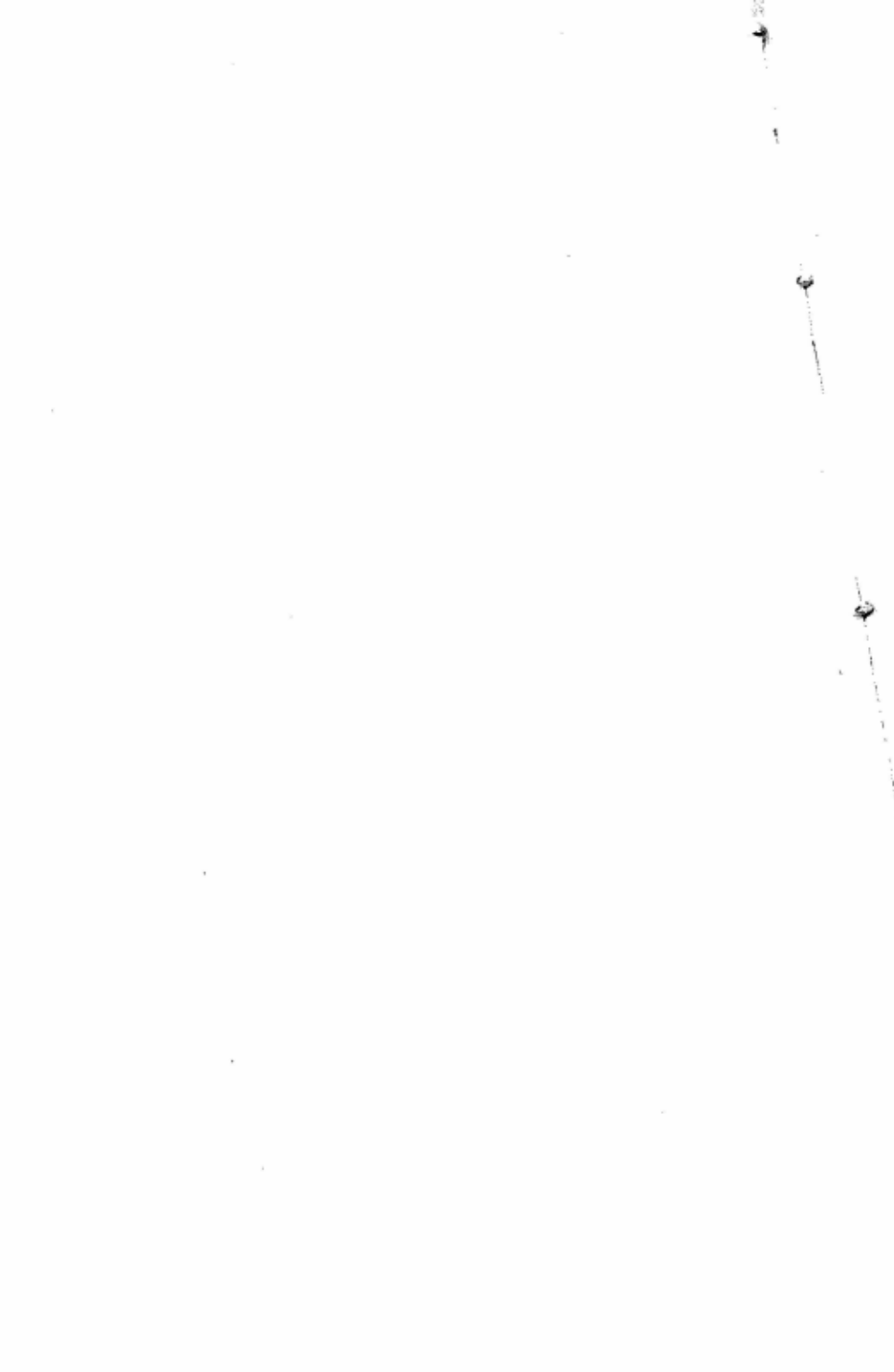




1. Bas-relief provenant du
monastère supérieur de Nathou
(Gandhāra).



2. D'après une peinture murale
de Koutcha
(Turkestan chinois)



que le garçon tette est couleur de chair : par quoi le peintre a évidemment voulu dire que seul ce sein est vivant, tandis que le reste n'est qu'un cadavre». Sur la planche I, 2, nous avons dès longtemps et très nettement remarqué que la moitié droite du corps de la femme a déjà passé à l'état de squelette, tandis que l'autre moitié a gardé l'aspect charnu de la vie et que le sein gauche est encore gonflé de lait. Sur cette même figure et la planche I, 1, nous assistons ensuite à l'intervention du Bienheureux, accompagné de son cortège ordinaire, à commencer par son habituel garde du corps, Vajrapāni⁽¹⁾. Quiconque a tant soit peu l'habitude de lire ces histoires sans paroles reconnaît aussitôt, dans l'enfant debout aux côtés du Maître, celui qui était tout à l'heure accroupi auprès de la morte. Sur la gauche de la planche I, 1, trois personnages nus, hommes ou génies, en tout cas de basse caste, compliquent le tableau sans pour cela l'obscurcir. De toute évidence, à la suite d'événements non illustrés ici, un miracle a permis à cette femme, que d'avance nous savons aussi innocente qu'infortunée, de continuer jusque dans la mort à nourrir son fils de son lait : après quoi le Buddha est venu à passer et a converti l'enfant.

Tout cela est aussi clair que si c'était écrit en toutes lettres ; mais ce que le peintre ne peut nous donner, en l'absence d'une inscription, c'est le nom de la mère et du fils, les tenants et aboutissants de leur aventure et les circonstances accessoires de temps et de lieu. En d'autres termes, il nous fallait, comme toujours, un texte pour préciser l'identification des acteurs et

notre planche II, 2, reproduit un dessin fait sur l'original par M. Berezowski.

⁽¹⁾ Sur la planche I, 1, Vajrapāni est nu, musclé, et porte, comme Héraklès sa massue et sa peau de lion, son foudre et son manteau dans la main et sur le bras gauches ; celui de la planche I, 2, semble flotter dans l'air au-dessus du garçonnet accroupi et tient de la main droite le foudre, de la gauche le chasse-mouches.

contrôler l'interprétation des jeux de scène. Ce texte, nous l'avons cherché avec d'autant plus de confiance qu'un cas aussi extraordinaire avait dû tenter plus d'un compilateur de contes et ne saurait passer inaperçu du lecteur. Mais les années se sont écoulées sans que nous l'ayons rencontré, pas même au nombre des *Cinq cents Contes et Apologues* que M. Éd. Chavannes a extraits du *Tripitaka* chinois. C'est toutefois dans cette mine inépuisable du *Tripitaka* qu'il a fini, sur nos instances, par le découvrir, et son amitié nous permet de donner ici la primeur de sa traduction intégrale :

SÛTRA PRONONCÉ PAR LE BUDDHA AU SUJET DU ROI TCHAN-T'O-YUE ⁽¹⁾.

佛說旃陀越國王經

Voici ce que j'ai entendu dire : Une fois, le Buddha se trouvait dans le royaume de Grāvastī, dans le Jetavana, le jardin d'Anāthapiṇḍika, en compagnie des douze cent cinquante *bhikṣhu*. Il y avait alors un roi nommé Tchan-t'o-yue 旃陀越 qui était un adepte de la doctrine des Brahmanes; dans le gouvernement de son royaume, ce roi ne manquait pas de confier toutes les charges à des Brahmanes. La plus jeune épouse du roi était particulièrement chérie de lui; elle se trouva être enceinte; les autres épouses la prirent en haine; elles soudoyèrent à prix d'or un Brahmane pour qu'il la calomniât auprès du roi en disant : « Cette femme est néfaste; si elle met au monde un fils, il sera un fléau pour le

(1) *Tripitaka* de Tôkyô, XIV, 7, 9^b-10^b. — NANJIO, *Catalogue*, n° 774. Nanjio traduit le titre de ce *sûtra* comme signifiant : « Sûtra spoken by the Buddha on the king of a country Kandanavat (?) ». Il semble que le nom du pays doive être restitué en Candravatī; d'après le texte du *sûtra*, le roi serait désigné lui-même par le nom de son royaume. Ce texte a été traduit en 455 par Tsiu-k'iu King-cheng 沮渠京聲 (cf. NANJIO, *Catalogue*, Appendice II, n° 68 et 83), sous la dynastie des premiers Song; ce moine, étranger à la Chine comme à l'Inde, était originaire du Kan-sou; il était le cousin de Tsiu-k'iu Mong-souen qui régna de 401 à 433 dans l'ouest du Kan-sou, sa dynastie étant appelée celle des Leang septentrionaux; nous savons que Tsiu-k'iu King-cheng avait étudié le sanscrit à Khoten auprès du moine hindou Buddhasena. Toutefois rien ne nous indique dans quelle langue de l'Inde ou de l'Asie centrale était rédigé l'original du *sûtra*, dont nous donnons la traduction d'après le chinois. (Note de M. Éd. CHAVANNES.)

royaume.» En entendant ces paroles, le roi fut très chagrin et fâché; il demanda au Brahmane : «Que faut-il faire?» Le Brahmane répondit : «Il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de faire périr la mère et l'enfant.» Le roi répliqua : «La vie humaine a une grande valeur; comment pourrais-je les mettre à mort?» L'autre dit : «Si on ne les fait pas périr, certainement vous aurez la douleur de détruire votre royaume et de perdre votre propre personne; la calamité ne sera pas mince.» Le roi écouta alors ses conseils et se conforma à ce qu'il disait. La femme fut donc tuée injustement et on l'enterra.

Plus tard, son fils naquit dans la tombe; la moitié du corps de la mère ne s'était pas décomposée et l'enfant put boire son lait; quand il eut atteint l'âge de trois ans, la tombe s'effondra et l'enfant put ainsi en sortir; il jouait avec les oiseaux et les bêtes sauvages, et, quand le soir venait, il rentrait dans la tombe pour y passer la nuit.

Quand cet enfant eut six ans, le Buddha, par un effet de sa bonté universelle, songea aux peines qu'il endurait en vivant en compagnie des oiseaux et des bêtes sauvages; s'étant donc transformé en un *gramana* et en ayant pris l'habit, il alla appeler l'enfant et lui demanda : «De quelle famille êtes-vous le fils, et en quel lieu habitez-vous?» L'enfant, tout joyeux, répondit : «Je n'ai ni famille ni habitation, et je me borne à loger pour la nuit dans cette tombe. Maintenant je vous demande, ô religieux, à partir avec vous.» Le Buddha lui dit : «Dans quel but voulez-vous partir avec moi?» L'enfant répliqua : «Maintenant, que ce soit pour le bien ou pour le mal, je vous suivrai toujours, ô religieux.» Le Buddha le prit donc et l'amena dans le Jetavana. Lorsque l'enfant vit les attitudes majestueuses et les règles de vie des *bhikshu*, sa pensée y prit le plus grand plaisir et il dit aussitôt au Buddha : «Je désire vous demander à devenir un *bhikshu*.» A ces paroles, le Buddha lui caressa la tête de la main; ses cheveux tombèrent et un *kāshāya* revêtit spontanément son corps; son nom fut Siu-t'o 須陀 (*Sudāya*⁽¹⁾); ayant reçu du Buddha les défenses vénérables, avec une pensée vigilante il progressa excellemment sans que son cœur se relâchât un seul instant; il obtint donc en sept jours la sagesse d'un *arhat*.

Le Buddha dit à Siu-t'o : «Vous avez reçu du Buddha les défenses vénérables et vous avez arraché en vous la racine des désirs; les transmissions, vous en êtes devenu le maître absolu. Maintenant, il faut que vous alliez sauver ce roi Tchan-t'o-yue.» Siu-t'o reçut l'ordre du Buddha; il se prosterna le visage contre terre et rendit hommage au Buddha. Puis

(1) Cf. ci-dessous, p. 281.

il se rendit dans ce royaume et se tint debout à la porte du palais : il demanda à être mis en présence du roi. Les officiers de service allèrent dire au roi : « Au dehors, il y a un religieux qui exprime le désir de voir Votre Majesté. » Quand il eut entendu cela, le roi sortit aussitôt et, se trouvant en sa présence, il lui demanda : « J'ai un grand sujet de chagrin; que dois-je faire? » Le religieux dit : « Quel est le sujet de votre chagrin? » Le roi répondit : « Je suis avancé en âge et je suis près du moment où les désirs sont passés; pour mon royaume je n'ai pas de descendant qui puisse me succéder et, à cause de cela, je suis triste. » Quand le religieux eut entendu les paroles du roi, il commença par ne pas répondre et se contenta de sourire. Le roi fut alors irrité et se dit : « Quand j'ai parlé à ce religieux, il a commencé par ne pas me répondre et, au contraire, il s'est contenté de sourire. » Il désira donc le punir de mort. Siu-t'o, qui connaissait la pensée du roi, s'éleva aussitôt avec légèreté en volant; il se tint debout en haut dans l'espace et, divisant son corps et dispersant ses membres, il devint insaisissable. Quand le roi vit ces transformations prestigieuses et divines, il fut saisi de crainte, se repentit de sa faute et dit : « J'ai été en vérité stupide et fou; je n'ai pas su distinguer le vrai du faux; je désire, ô grande divinité, que vous reveniez pour me permettre de vous confier ma destinée. » Siu-t'o redescendit aussitôt du haut des airs et se tint debout devant le roi; il lui dit : « Si vous êtes capable de vous confier en quelqu'un, c'est fort bien; mais il vous faut vous confier au Buddha; le Buddha est mon grand maître; il est le Vénérable dans les trois mondes; il sauve et délivre la multitude des êtres vivants. » Le roi ordonna donc à la foule de ses officiers de préparer son cortège pour aller à l'endroit où était le Buddha. Siu-t'o, par la puissance de sa sagesse, dans l'instant qu'il faut pour étendre le bras, prit le roi et tout son peuple et les fit arriver à l'endroit où était le Buddha.

(Le roi) se prosterna le visage contre terre et rendit hommage au Buddha; il confia sa destinée dans les trois Vénérables et demanda à recevoir les cinq défenses et à être *upāsaka*. Le Buddha lui dit : « Si vous désirez le savoir, le *bhikṣu* Siu-t'o est le fils de la femme enceinte que vous avez fait périr, lorsque vous avez jadis ajouté foi aux calomnies d'un Brahmane : après la mort de la mère, son fils est né dans la tombe; la moitié du corps de sa mère ne s'est pas décomposée et c'est pourquoi il a pu boire son lait; lorsqu'il est arrivé à l'âge de six ans, il m'a suivi, est entré en religion et c'est ce qui a produit sa condition actuelle. » En entendant les paroles du Buddha, le roi fut saisi à nouveau d'une frayeur qu'il ne pouvait surmonter. Le Buddha ajouta :

«Autrefois, au temps du Buddha Keou-sien-ni 拘先尼, il y avait un roi nommé Fou-chô-ta 弗舍達; ce roi, et, à sa suite, les trois cent mille hommes de son royaume, rendaient un culte aux trois Vénérables; or il y avait un homme du peuple qui était pauvre et sans patrimoine; constamment, il louait ses services à des gens riches du pays pour mener pâturer et pour soigner plusieurs centaines de vaches; quand il vit le roi et les habitants rendre un culte aux moines *bhikshu*, il demanda : «Vous autres, que faites-vous?» On lui répondit : «Nous rendons un culte aux trois Vénérables; plus tard nous en obtiendrons du bonheur.» Il demanda encore : «Quelle sorte de bonheur obtiendrez-vous?» On lui répondit : «Quand des hommes ont le cœur pur et font des libéralités aux trois Vénérables, plus tard, en quelque lieu qu'ils se trouvent, ils sont paisibles, heureux et honorés, et ils ne souffrent aucune peine.» Il pensa à part lui : «Je suis fort pauvre et je ne puis que louer mes services comme gardien de vaches; je n'ai moi-même ni boissons ni aliments; que donnerais-je?» Il pensa alors : «Je rapporterai du lait de vache et je le ferai cuire pour en fabriquer du laitage.» D'un cœur pur il offrit ce laitage aux *bhikshu*; ceux-ci prononcèrent un vœu, disant : «Puissez-vous, d'existence en existence, et en quelque lieu que vous vous trouviez, obtenir un bonheur approprié.» Dès lors, à travers le cycle des naissances et des morts successives, il reçut toujours un bonheur approprié; tantôt il était en haut un *deva*, tantôt il était ici-bas un roi ou un seigneur. Plus tard, en un temps où il était roi, il sortit pour aller chasser; il vit une vache, enceinte d'un veau, qui était la propriété d'un habitant du pays; le roi ordonna à ses gens de prendre cette vache et de la tuer. Son épouse lui dit : «Ne faites pas tuer par ces gens le petit.» Sur ces entrefaites le propriétaire de la vache revint et, fendant (le corps de la vache), il prit son petit pour l'élever. Il dit avec colère : «Puisse le roi ⁽¹⁾ être comme cette vache!» Plus tard, l'âme (de ce roi) vint pour être fils de Votre Majesté; avant qu'il fût venu au monde, sa mère fut tuée par Votre Majesté; si vous désirez le savoir, Siu-t'o n'est autre que lui; quant à la mère de Siu-t'o qui fut mise à mort injustement, elle était celle qui était l'épouse du roi d'autrefois; le Brahmane (qui l'a calomniée) n'est autre que celui qui autrefois était le propriétaire de la vache. Si Siu-t'o naquit dans la tombe, put boire le lait de sa mère dont la moitié du corps n'était pas tombée en décomposition et put ainsi

(1) Le récit exige qu'on comprenne : «Puisse l'épouse du roi être comme cette vache!» Il faut donc lire 王夫人, au lieu de 王. (Note de M. Éd. CHAVANNES.)

arriver à grandir, c'est parce que, dans une existence antérieure, il avait offert du laitage aux moines *bhikshu*. »

Le Buddha dit : « Les punitions et les récompenses répondent aux actes comme l'ombre suit le corps ; jamais il n'arrive que celui qui fait le bien n'obtienne pas du bonheur et que celui qui fait le mal ne reçoive pas du malheur. »

Quand le roi eut entendu le Buddha prononcer ce *sûtra*, son esprit s'ouvrit et il obtint la sagesse de *śrotaāpanna* ; les habitants de son royaume, à la suite du roi, reçurent tous les cinq défenses, accomplirent les dix sortes de bonnes actions et confièrent leur destinée aux trois Vénérables ; ils obtinrent de devenir soit *śrotaāpanna*, soit *sakrid-āgāmin*, soit *anāgāmin*, soit *arhat*.

Les disciples des quatre catégories, les *deva*, les *nāga*, les démons et les génies, ayant entendu ce *sûtra*, furent joyeux ; ils se présentèrent devant le Buddha, l'adorèrent et se retirèrent. (*Trad. Éd. CHAVANNES.*)

Tel est le texte que nous sommes trop heureux de posséder pour l'instant et que nous remercions M. Chavannes d'avoir mis si obligeamment à notre portée. . . Avouons-nous qu'il ne nous satisfait pas entièrement ? Il est trop évident, à le lire, que son noble rédacteur ne travaillait pas à l'intention des archéologues. Sa seule préoccupation était de nous faire de la morale en action et de nous dévoiler, pour notre gouverne, les voies mystérieuses de la rétribution des œuvres ; et c'est pourquoi il s'applique avec plus de zèle que d'adresse à démonter sous nos yeux les engrenages compliqués de la grande loi du *karman*. Toutefois, ce faisant, il nous donne sans y penser plus d'un renseignement utile. Nous apprenons ainsi par lui que nous n'avons pas affaire à une famille de parias, comme on aurait pu croire, mais à une femme et à un fils de roi. L'intrigue de harem, dont il se sert pour amener le drame, est des plus banales ; mais il dit expressément, et même il répète que « la moitié du corps de la mère ne s'étant pas décomposée, l'enfant put boire son lait » : c'est là, justement, le trait essentiel, retenu par tous les artistes. Enfin, s'il fallait l'en croire, les divers édicules représentés, et où chaque fois le semi-

cadavre reste engagé plus qu'à moitié, seraient des « tombes ». Sur la planche II, 2, la chose va de soi; car elle nous présente bien la forme caractéristique des monuments funéraires de l'Asie centrale⁽¹⁾: sur les bas-reliefs gandhâriens, nous ne l'aurions jamais deviné tout seuls. Qui aurait pu songer à voir une sépulture dans la hutte de la planche I, 2, avec ses parois en bois sculpté et son toit de feuillage, ou même dans son pendant de pierre de la planche II, 1? Reconnaissons toutefois que, sur la planche I, 1, cette attribution deviendrait beaucoup moins inattendue, appliquée à cette sorte de tour ronde, en forme de four, construite en moellons ou plutôt en briques⁽²⁾. Nous serions du même coup renseignés sur le compte des trois hommes nus, velus et farouches, dont deux sont assis sur la coupole tandis que le troisième se montre dans l'ouverture béante (et, à notre gré, un peu trop régulière) de l'écroulement: si, comme le confirme la description du catalogue⁽³⁾, ils se livrent à des actes de cannibalisme, ils ne peuvent être que de ces mauvais génies, démons ou vampires, Piçâcas ou Ve-

⁽¹⁾ M. Serge d'OLDENBOURG (*loc. laud.*, p. 69) ne s'est pas mépris sur les intentions du peintre: « A l'intérieur du *cailya*, dit-il, est couchée une femme, probablement enterrée. . . »

⁽²⁾ On remarquera, en effet, l'uniformité des dimensions et la régularité des joints. Chacun de ces bas-reliefs mériterait d'ailleurs une description particulière et détaillée. Notons seulement que sur la même planche I, 1, au-dessus de la tête du garçonnet debout, on aperçoit une seconde tour, celle-ci complètement fermée et de dimensions réduites par la distance: c'est la même que celle que nous voyons également au premier plan par le côté du pan qui s'est effondré. Le panneau est en effet partagé, par un palmier, en deux tableaux représentant: 1° à gauche du spectateur, la vie première de l'enfant en compagnie du semi-cadavre de sa mère et des vampires; 2° à droite, la scène de sa conversion, avec la pseudo-tombe, vue par sa face intacte, à l'arrière-plan. Qu'on ne se hâte donc pas de conclure, de la présence de deux tombes, à la représentation d'une nécropole telle que nous l'entendons.

⁽³⁾ J. ANDERSON, *Catalogue and Hand-book of the archaeological Collections in the Indian Museum, Calcutta*, 1883, p. 223-224. On trouvera d'ailleurs une autre reproduction de ce bas-relief dans J. BURGESS, *The ancient Monuments, Temples, and Sculptures of India*, part I (Londres, 1897); pl. 79.

talas, que nous connaissons bien par ailleurs comme les hôtes accoutumés des cimetières. Il n'est pas jusqu'à l'oiseau de la planche I, 2, — si du moins il n'est pas simplement décoratif, — qui ne s'explique dès lors, tant comme un de ces corbeaux qui se nourrissent de cadavres que comme un de ces sauvages compagnons de jeux que le texte prête au solitaire enfant de la morte. En définitive, le personnage armé de la lance et du bouclier qui se tient debout au second plan de la planche II, 1, resterait seul sans attaches satisfaisantes dans le *sûtra* découvert et traduit par M. Chavannes; à ce dernier détail près, sa traduction apporterait à notre curiosité, si longtemps excitée, tous les apaisements qu'il est raisonnable d'espérer...

Mais on ne pense jamais à tout, et Tsiu-k'iu King-cheng n'a oublié qu'un point capital⁽¹⁾ : c'est de nous dire dans quelle région de l'Asie se trouvait ce singulier royaume, administré par des brahmanes et où régnait la coutume de déposer les morts à fleur de sol sous des édicules clos : car, à prendre son texte au pied de la lettre, c'est là le postulat sur lequel repose toute l'économie du conte. Un tel rite n'était sûrement pas iranien; et l'oiseau posé sur le toit de la cabane à droite de la planche I, 2, ne suffit évidemment pas à en faire une « Tour du silence ». Encore moins peut-il être question dans l'Inde ancienne d'une pareille coutume funéraire. Nous lisons bien dans le *Divyâvadâna* une sorte de doublet de l'aventure de *Siu-t'o*. Dans le cas de *Jyotishka*⁽²⁾ également, d'insidieuses cabales, menées non plus par un brahmane mais par des Nir-granthas ou Jaïns, réussissent à déterminer son futur père (il est vrai, un simple marchand) à faire mourir sa femme avant

(1) Est-ce la peine de remarquer qu'il ne s'est pas non plus inquiété de savoir comment l'enfant avait pu apprendre à parler dans la solitude où il le fait grandir?

(2) Cf. *Art g.-b. du Gandhâra*, I, p. 525-528, et fig. 258-260.

terme. Mais c'est naturellement au « lieu de crémation » (*śmaśāna*) qu'on emporte le cadavre : c'est des flammes du bûcher qui consume sa mère que l'on sauve l'enfant, ce n'est pas la tombe maternelle qui le rend au jour au bout de trois ans. Et d'autres termes, la légende de *Siu-t'o*, si l'on s'en tenait à la version que nous venons de lire, aurait eu besoin pour se développer d'un terrain où florissaient des usages qui sont étrangers à l'Inde des brahmanes comme à la Perse des mages, si tant est que l'ethnographie les ait jamais signalés quelque part. Son apparition dans l'école du Gandhâra dès le 1^{er} siècle de notre ère⁽¹⁾ serait donc des plus surprenantes, sinon tout à fait inexplicable : et ainsi l'identification même que le *sûtra* chinois nous apporte enfin pour nos bas-reliefs n'aboutit qu'à soulever un nouveau problème, dont la solution se fera attendre à son tour.

Sur ce point épineux, la planche II, 1, nous donne déjà une indication utile à retenir par la suite. La présence au second plan d'une amazone⁽²⁾ de garde, appuyée sur sa pique, suggère en effet que la version courante au Gandhâra différerait sensiblement de celle que le rédacteur chinois nous a servie. On n'aura pas manqué de remarquer que ce dernier dépêche la femme en deux mots et passe sans sourciller, comme si la chose allait de soi, de sa mise à mort à son « enterrement ». Contre cette

(1) Nous estimons pouvoir nous en fier sur ce point à l'allure classique de la draperie du Buddha et de la nudité du Vajrapâni-Héraklès de la planche I, 1.

(2) Sur l'emploi de ces amazones dans l'école, cf. *Art g.-b. du Gandh.*, I, p. 351 et 588, et fig. 179, 289, 291; II, p. 70-72, et fig. 342-343, 447. — Du moins semble-t-il que, sur l'héliogravure publiée dès 1885 par le major H. COLE (*Græco-Buddhist Sculptures from Yuzufzai*, pl. IV) et déjà reproduite par J. BURGESS (*Ancient Mon. India*, pl. 114), il faille reconnaître une amazone de préférence à un soldat : mais l'examen direct de la pierre pourrait seul nous fixer sur ce point, et nous ignorons où se trouve cette dernière. En revanche sa provenance est connue : le nom de Nathou (Nuttu) est porté sur la carte qui accompagne le tome I de l'*Art g.-b. du Gandh.*, et le terme de « monastère supérieur » expliqué *ibid.*, p. 21.

dernière expression nous devons nous inscrire immédiatement en faux : car, si l'on avait procédé à une véritable inhumation, il va de soi que celle-ci eût scellé du même coup, et à jamais, le sort de l'enfant avec celui de la mère. Une fois admises les données du conte, il se peut qu'on ait enfermé la reine dans une sorte de tombe : il ne se peut pas qu'on l'ait enterrée. Et que ce moine du Kan-sou, évidemment peu familier avec les coutumes du pays auquel il a emprunté ce conte, ne se croie pas quitte pour si peu avec nos légitimes exigences ou suspensions. Nous n'avons pas seulement le droit de réclamer de lui qu'il nous explique pourquoi le cadavre de cette reine indienne, par dérogation à tous les usages établis, a été dérobé au bûcher rituel : il ne nous importerait pas moins de savoir comment il se fait que le genre de mort adopté pour la mère ait respecté la vie de l'enfant... Or, pour répondre à ce double desideratum, il suffit d'imaginer que le roi de Candravati, résigné à se débarrasser, sur les injonctions de son chapelain brahmanique, de cette femme fatale, mais soucieux de ne pas verser le sang⁽¹⁾, ait donné l'ordre de la faire conduire à la place du supplice — qui, notez-le, dans l'Inde est la même que celle de la crémation — et là, de la murer vivante dans une hutte pour l'y laisser mourir de faim. Ceci admis, tout s'arrange. Non seulement la victime peut dès lors accoucher et même commencer à allaiter son enfant avant de mourir, et le conte devient dans l'ensemble aussi vraisemblable que peut l'être le récit d'un événement miraculeux; mais aucune de ses quatre représentations ici publiées ne soulève désormais la moindre difficulté. En effet, l'on comprend fort bien qu'on en

(1) Il subsiste une trace de cette répugnance bien indienne jusque dans le texte chinois; mais il y est passé outre sans la moindre compenction. — On sait d'autre part que le méchant *purohita* joue volontiers le rôle de traître dans les récits bouddhiques : comparez, par exemple, celui de l'*avadda* de Sudhana-Kumāra (*Divyāvadda*, p. 435-461, ou *B.É.F.E.-O.*, IX, 1909, p. 12-18).

soit vite venu en Asie centrale, là où l'on enterrait les gens, à regarder l'édicule qui constituait l'un des éléments essentiels du tableau, comme une véritable tombe, et à le figurer comme tel; c'est cette interprétation que sans malice reflète notre texte chinois. D'autre part, l'apparition sur les bas-reliefs gandhâriens de cette hutte d'où s'échappe un corps à demi desséché, fût-ce au milieu du sinistre décor d'un lieu de crémation, ne suppose plus aucune dérogation aux us et coutumes funéraires de l'Inde. L'avenir nous dira ce que vaut cette suggestion. Ce qui nous paraît déjà indéniable, c'est que le personnage armé de la planche II, 1, pointe dans cette direction : car il représente évidemment la garde chargée d'assurer l'exécution de l'ordre royal, et sa présence n'a de sens que s'il surveille une prison et non une tombe. Veut-on d'ailleurs mettre tout le monde d'accord? Il suffit de faire remarquer que, pour la femme qui y fut emmurée, cette prison était justement destinée à devenir son tombeau ⁽¹⁾.

II. LE MOINE, LE JOAILLIER ET L'OISEAU.

Ce qui peut faire excuser la longueur de la discussion précédente, c'est que, comme nous l'annoncions au début, sa portée dépasse son objet immédiat. Elle démontre, en effet, que, d'une manière générale, s'il est toujours nécessaire d'étayer l'identification d'un monument sur un texte, il peut se présenter des cas où le seul texte présentement accessible, tout en suggérant en gros le sens de la scène, diverge très fortement dans le détail de la forme que celle-ci revêt sur les monuments. On va en voir un second exemple, plus clair encore que le premier. Quand M. Chavannes nous eut trouvé la clef des planches I-II, nous nous empressâmes de lui demander

(1) Voyez toutefois la note à la fin du présent article.

si, au cours de son immense lecture, il n'avait rien rencontré dans le *Tripitaka* chinois qui pût également expliquer le n° 119 du musée de Lahore (pl. III, 1). Nous lui faisons remarquer par la même occasion que, sur l'une des contre-marches de l'escalier de Jamâl-Garhî (pl. III-IV, e), on rencontrait un épisode fort analogue où un moine était également mis au carcan : par ailleurs un oiseau était évidemment l'un des protagonistes de la frise... « Pourquoi, nous demanda notre ami, n'aurions-nous pas ici l'histoire bien connue, que notre regretté Ed. Huber a déjà traduite du *Sûtrâlanikâra* et dont une autre version figure dans mes *Cinq cents Contes*⁽¹⁾, de ce moine injustement accusé par un joaillier de lui avoir dérobé une perle, laquelle a été en réalité avalée par un oiseau ? — L'identification est assurément des plus tentantes : malheureusement, objections-nous, l'une et l'autre version chinoises ne sont d'accord avec la frise gandhârienne ni sur les péripéties du récit, ni même sur l'espèce du volatile... » Mais le temps d'énoncer cette objection spécieuse, et déjà elle nous apparaissait comme dénuée de valeur. Qu'est-ce qui empêche, en effet, que le thème de l'oiseau voleur et de l'innocence injustement accusée comporte, comme tous les thèmes de conte, des variantes souvent fort discordantes ? La bonne méthode, en pareil cas, ne consiste pas à laisser paralyser d'avance ses recherches par des scrupules périmés, mais à commencer par étudier en quoi concordent et en quoi diffèrent le texte du *Sûtrâlanikâra* et la frise de Jamâl-Garhî.

Quand Açvaghosha s'est avisé de faire de la littérature avec ce vieux *sûtra* en l'agrémentant de nombreuses stances, il a

⁽¹⁾ Cf. Açvaghosha, *Sûtrâlanikâra*, trad. Ed. Huber, n° 63, p. 321 et suiv.; *Cinq cents Contes et Apologues* extraits du *Tripitaka* chinois et traduits en français par Éd. Chavannes, t. III, n° 440, p. 210 : nous pouvons laisser de côté dans la discussion le second texte, dont la trame est calquée sur celle du premier (voir toutefois, p. 273, n. 1), sauf qu'il fait de l'oiseau un perroquet.



1. Musée de Lahore, n° 119. Hauteur : 0 m. 18.



c

b

a



e

d

(Voir la suite de cette frise sur la pl. IV)

LE MOINE, LE JOAILLIER ET L'OISEAU.





h

g



f



j

i



l

k

British Museum. Contre-marche d'un escalier de Jamâl-Garhi. Hauteur : 0 m. 16.

LE MOINE, LE JOAILLIER ET L'OISEAU.



construit pour enchâsser ces dernières un cadre des mieux charpentés. Qu'on en juge à travers la traduction d'Ed. Huber :

Un *bhikshu* mendiait de porte en porte. Il arriva à la maison d'un joaillier et se tint devant la porte. En ce moment le joaillier était en train de perforer une perle pour le roi. La couleur de l'habit du *bhikshu* se refléta sur la perle, qui prit ainsi une couleur rouge. Le joaillier entra dans sa maison pour chercher de la nourriture pour le *bhikshu*. En ce moment une oie vit cette perle de couleur rouge et qui paraissait être un morceau de viande; aussitôt elle l'avalâ. Alors le joaillier revint avec de la nourriture et la donna au *bhikshu*. Quand il chercha la perle, il ne la trouva nulle part. Cette perle était d'une grande valeur et appartenait au roi. Le joaillier, qui était pauvre et qui venait de perdre la perle précieuse du roi, s'adressa excité au *bhikshu* et lui dit : « Rends-moi la perle ! » Alors le *bhikshu* réfléchit ainsi : « Cette perle vient d'être avalée par une oie. Si je dis cela à cet homme, il tuera l'oie pour avoir la perle. Je suis dans une situation extrêmement pénible. Que dois-je faire pour éviter ce malheur ? » Puis il dit ces stances...

Inutile de poursuivre notre lecture : cette brève exposition, dont chaque indication porte, contient déjà tout le drame. Le moine ne peut plus que se taire pour sauver, fût-ce au prix de la sienne, la vie de l'oiseau. Et en présence de ce silence obstiné, quelle autre ressource reste-t-il au pauvre joaillier, pour recouvrer la perle du roi, que de bâtonner le *bhikshu* jusqu'à ce qu'il la rende ? Mais voici le trait de génie. Sous le bâton le sang coule, et le vorace oiseau, cause de tout le mal, se précipite pour le boire. Le joaillier, furieux, le frappe également et le tue⁽¹⁾. Dès lors le moine n'a plus aucune raison pour se taire. Sur ses indications, l'artisan a vite fait de retrouver la perle dans le ventre de l'oie; après quoi il ne lui reste qu'à exprimer son repentir par un dernier couplet lyrique.

Par comparaison avec un scénario aussi serré (il est vrai de

(1) Ici le *King lu yi siang*, traduit par Éd. CHAVANNES (*loc. laud.*, p. 211), renchérit encore, et fort heureusement, sur son modèle : son perroquet, venant pour boire le sang, « se rencontre avec le bâton et tombe mort ».

dire que la prolixité indienne se rattrape dans les stances), la longue frise de Jamâl-Garhî promet d'être beaucoup plus filandreuse (pl. III-IV); mais l'examen montre bientôt qu'elle traite à sa manière le même sujet.

1° Si nous la lisons, en commençant comme d'habitude par la droite, nous distinguons d'abord, debout côte à côte, le joaillier, reconnaissable à sa balance⁽¹⁾, et le *bhikshu*, désigné par son bâton de mendiant (*khakkhara*). C'est sans doute l'instant où le premier dépose son offrande de nourriture dans le bol à aumônes du second (scène *a*). Déjà on aperçoit à terre, derrière le moine, l'oiseau qui est en train de dérober la perle : c'est tout simplement une de ces corneilles indiennes, aussi nombreuses et effrontées que nos moineaux, et, comme nos pies domestiques, coutumières de tels larcins. A la scène suivante (*b*), le moine, toujours son bâton et son *pâtra* à la main, a déjà franchi le pas de la porte, tandis qu'à l'intérieur de sa maison, le joaillier cherche en vain sa perle sur une espèce d'établi ou de comptoir. — Pourquoi, direz-vous, ses soupçons s'égarent-ils sur le moine au lieu de se porter sur la corneille qui est justement figurée devant ce même établi ? C'est là une question fort embarrassante, mais qui ne regarde que le sculpteur : nous nous bornerons à faire remarquer que le lecteur le plus malveillant ne saurait en poser de pareilles à Açvaghosha, qui les a toutes prévues et prévenues. . . Intervient un arbre : le premier acte est terminé.

2° Le deuxième acte dure jusqu'au palmier suivant et se partage lui-même en trois scènes : *c*) Le joaillier a couru après le moine, l'a rejoint et lui réclame la perle. Remarquez qu'il est richement vêtu à la mode d'un grand seigneur indien : un marchand si fort à son aise nous intéresse, il va de soi, beau-

⁽¹⁾ Cette balance, signe distinctif de l'orfèvre (cf. *B.É.F.E.O.*, IX, 1909, p. 37, n° 2), est une « romaine », comme celle où l'on pèse la chair du roi des Gibis sur le beau bas-relief reproduit dans *Man*, fév. 1913, pl. B.

coup moins que le pauvre artisan du *Sûtrâlaṅkāra*, et sa conduite nous paraît beaucoup plus inexcusable. *d*) Le moine a nié avoir volé la perle, mais n'a pas dénoncé la corneille, si tant est qu'il ait surpris le larcin de cette dernière : car de ceci nous n'avons aucune indication probante⁽¹⁾, et le *bhikṣhu* ignorerait tout, hormis sa propre innocence, que les choses ne seraient pas figurées autrement. Seulement, il va sans dire que, du même coup, son magnanime sacrifice se ramènerait aux proportions d'une mésaventure lâcheuse. Quoi qu'il en soit, deux hommes de basse caste, vêtus d'une tunique et de braies, procèdent à l'arrestation du voleur supposé, et l'un d'eux lui arrache déjà son bâton. Sont-ce deux de ses propres serviteurs, ou bien deux « gens du roi » ou policiers que le joaillier a appelés à son aide? Leur brutalité (n'oublions pas que nous sommes dans l'Inde ancienne) ferait pencher pour la seconde supposition. *e*) L'un des Scythes (car ils en ont le costume) se montre à présent occupé à lier étroitement, en s'aidant du genou, les mains du moine derrière son dos, tandis que l'autre le fustige après lui avoir passé au cou une sorte de cangue. Ici, aussi, la corneille se précipite pour picorer le sang coagulé : mais aucun coup de bâton ne l'atteint, nul ne s'étant encore avisé de ce moyen si simple de terminer l'affaire.

3° Troisième acte : le sens de l'unique scène *f* ne s'impose pas clairement. Les gendarmes ont disparu; le moine, rajusté, se détourne du joaillier, debout à sa gauche, vers un autre personnage laïque de bonne caste qui s'approche, les mains jointes. Le plus simple est d'admettre que le sculpteur a déjà recours au seul moyen qui lui reste de dénouer cet imbroglio, et qu'il fait descendre tout exprès de son ciel

⁽¹⁾ Peut-être le moine de la scène *a* était-il représenté le regard dirigé vers la corneille de *b*? Mais, en tout cas, comme nous verrons bientôt, il n'en souffre pas mot par la suite, et ainsi il se peut fort bien que la voleuse n'ait été aperçue que par l'œil divin de Çakra.

Çakra, l'Indra des Dieux, afin de proclamer l'innocence du moine. Par malheur, la tête de ce troisième personnage est brisée, et ainsi nous ne sommes plus en état de le reconnaître catégoriquement à sa coiffure. L'épisode, point culminant du récit, est encadré de deux arbres.

4° Le quatrième acte contient deux scènes: *g*) Un des deux laïques se prosterne devant le moine; c'est apparemment le joaillier qui exprime son repentir. *h*) Après cet hommage réparateur, le moine se retire, à la façon des *arhat*, « par la voie des airs » : son visage est levé vers le ciel et ses pieds ne touchent déjà plus la terre. On sait que, dans les idées indiennes, ces pouvoirs magiques sont un gage certain de sainteté⁽¹⁾. Il faut croire qu'au cours de ces derniers entretiens le *blakshu* ne s'est nullement soucié d'achever la démonstration de son innocence ni de récompenser le repentir du joaillier par la restitution de la perle. Il est vrai que, même s'il savait l'oiseau coupable, il ne saurait déceimment le dénoncer : ce serait désigner à la mort une créature encore vivante. En tout état de cause, Çakra devra donc se charger de ce soin au cours d'un cinquième acte supplémentaire.

5° Nettement reconnaissable, cette fois, à sa tiare comme à son foudre, le dieu montre du doigt au joaillier un oiseau perché sur l'arbre mort qui s'élève entre eux deux : l'arbre est sans doute figuré ainsi, avec ses branches entièrement dépouillées, tant pour le distinguer de ceux dont le feuillage forme « rideau » entre les actes que pour nous permettre de mieux apercevoir la corneille (*i*). La scène *j* fixe le moment immédiatement suivant, où le joaillier essaye d'attraper l'oiseau. En *k* il s'en est emparé et est déjà de retour à la porte de sa maison, où il a bientôt pénétré en portant toujours sa voleuse. En *l* enfin, autour du même établi que nous avons

(1) Cf. ci-dessus, p. 264.

déjà vu en *b*, un groupe de trois personnes s'occupe, on ne voit pas trop comment, de faire rendre gorge à la corncille que l'une d'elles, agenouillée, serre à deux mains : heureusement l'usure de la pierre nous dérobe les détails d'une opération qui ne peut être que répugnante.

Telle est la version, en cinq actes et douze scènes, qui est représentée à Jamâl-Garhî : nous ne contestons pas qu'elle fasse piteuse mine, avec ses péripéties traînantes et décousues, en face du récit ramassé, vigoureux, tout d'une venue, du *Sûtrâ-lankâra*. Est-il besoin de rappeler que, sur la frise, l'oiseau, après s'être montré au premier et au second acte, ne reparait plus qu'au cinquième, et que le héros de la pièce s'envole à la fin du quatrième sans même que nous ayons pu déterminer si c'est un martyr de la charité ou une victime de la malchance ? Sous l'habile main d'Açvaghosha, le drame se noue et se dénoue au contraire avec un art consommé, par le seul jeu logique des sentiments humains ou des instincts animaux des trois acteurs essentiels, sans qu'il soit besoin de faire intervenir l'éternel *deus ex machina* des vieux contes bouddhiques. Mais qu'est-ce que tout cela prouve ? Simplement ceci, que le bas-relief gandhârien nous a conservé une forme plus naïve, plus populaire, et, dans sa gaucherie, probablement plus ancienne de la tradition.

Et, maintenant, qu'advient-il ? Retrouvera-t-on quelque jour le vieux texte canonique qu'à son habitude le poète a su transformer de manière à en concentrer l'intérêt et à en accroître l'édification⁽¹⁾, et ce *sûtra* se révélera-t-il comme la source originale et directe de notre artiste ? Ou bien se peut-il que le monument reflète une tradition qui n'ait jamais eu les honneurs d'une rédaction écrite ? Nous osons dire qu'aucune de

(1) On sait qu'Açvaghosha est coutumier du fait; cf. Sylvain Lévi, dans *J. As.*, juillet-août 1908, p. 74, 158, etc.; ou *Mélanges Sylvain Lévi*, p. 239, 243, 248.

ces éventualités n'importe déjà plus à l'identification des planches III-IV. Il suffit, en effet, pour qu'elle demeure acquise, qu'une frise authentique nous présente, comme fait celle-ci, d'un fait divers connu pour être un lieu commun bouddhique, un récit suffisamment clair et cohérent — ou, du moins, qui ne devient pas plus obscur, là où la pierre est endommagée, que ne le fait le *Sūtrālaṅkāra*, là où le texte est corrompu⁽¹⁾. Nous ne craignons même pas d'ajouter que, du même coup, cette version figurée prend date et constitue un jalon dans l'histoire de la littérature bouddhique, où elle est susceptible d'assumer quelque jour un intérêt que nous ne faisons encore que pressentir. Peut-être même convient-il déjà de noter le caractère presque unique de ce bas-relief dans l'art gréco-bouddhique : nous avons, en effet, affaire à une scène figurée où ne figure à aucun titre le Buddha. Le seul cas analogue dont nous ayons connaissance, signalé par M. J.-Ph. Vogel⁽²⁾, représente le *Parinirvāṇa* d'Ānanda, épisode bien postérieur à la mort et aux funérailles du Maître : et cette exception ne s'explique que grâce à l'extrême popularité du disciple favori. Devons-nous croire, par analogie, que sous sa forme première l'incident de la perle, avalée par l'oiseau, était mis avec toutes ses conséquences au compte d'un des grands disciples dont la légende a retenu les noms ? Et l'anonymat du moine, dans la version d'Ācāvaghosha, serait-il encore un tour de son métier et un expédient de propagande imaginé pour mettre la Communauté entière, jusque dans ses membres les plus humbles, au-dessus de tout soupçon ? Nous nous plaisons à espérer que la réponse à ces diverses questions finira par se rencontrer, en chinois et en tibétain, dans un coin du *vinaya* des Sarvāstivādin ou de quelque autre secte ancienne.

Si, nous départant d'une prudence sans doute excessive,

⁽¹⁾ Cf. Ed. HUBER, *loc. laud.*, p. 325.

⁽²⁾ *B.É.F.E.-O.*, V, 1905, p. 417-418.

nous risquons ainsi, sans apporter aucun texte exactement parallèle à l'appui, l'identification d'une frise complète et à peu près intacte comme celle du British Museum, il va de soi que nous devons rester beaucoup moins affirmatif au sujet du fragment de Lahore (pl. III, 1). Assurément ses dimensions, le genre de ses moulures, la disposition unilatérale de son encadrement, tout nous donne à penser que nous avons également affaire à un débris de contremarche, où l'histoire, commencée de droite à gauche sur la précédente, se poursuivrait à présent de gauche à droite⁽¹⁾. De plus, le personnage mis au carcan, comme un malfaiteur, les mains liées derrière le dos, est sûrement un moine : car sa tête est rasée et on lui a laissé cette tunique exomide qui, sous le nom d'*antara-vâsaka*, constituait avec le pagne et le manteau le triple vêtement monastique (*tri-civara*). Enfin il est clair qu'il ne saurait être l'objet de tous ces hommages que parce que sa non-culpabilité vient d'être reconnue. Nous sommes donc bien, cette fois encore, en présence d'une variation sur le thème de l'innocence calomniée, avec un saint moine comme héros; et, de fait, l'espèce de fourche qui lui sert de pilori semble une simple variante du carcan de la planche III, e, tandis que les démonstrations de respect rappellent celles des scènes f-h de la planche IV. Malheureusement l'aspect des trois personnages laïques agenouillés et de celui qui, resté debout, jette des poignées de fleurs, est la banalité même. Dans ces conditions il devient impossible de reconnaître à aucun signe infaillible, soit Çakra devant le moine, soit le joaillier derrière lui : le rapprochement, pour irrécusable qu'il soit dans la forme, reste hypothétique dans le fond.

Ainsi la certitude que nous nous croyions sur le point de saisir, nous échappe une fois de plus en ce qui concerne ce

⁽¹⁾ Cf. *Art. g.-b. du Gandh.*, I, p. 268.

bas-relief : consolons-nous en pensant qu'il est déjà fort heureux que nous ayons pu l'atteindre dans le cas des autres. Même incomplète, cette réussite prouve que les plus désespérés de ces rébus sur pierre sont susceptibles de s'éclairer brusquement d'un moment à l'autre : sur ce point, l'expérience du passé nous est une garantie pour l'avenir. Mais il n'y a pas d'illusions à se faire : autant les biographies connues du Buddha nous ont rapidement ouvert l'intelligence de la grande majorité des sculptures gandhâriennes, autant la réduction de la minorité encore réfractaire sera une œuvre de longue haleine, qui nécessitera beaucoup de patience de la part des indianistes en même temps que la collaboration des sinologues et tibétisants. Un travailleur isolé ne gagnerait rien à vouloir brusquer les choses, ou plutôt il ne ferait que les retarder en encombrant prématurément le champ des recherches d'hypothèses indémontrables et, par suite, pires qu'inutiles. Ne soyons pas trop pressés⁽¹⁾. Les précisions indispensables

(1) Peut-être l'avons-nous été plus que de raison ci-dessus (p. 270) en cherchant immédiatement une solution au problème posé par nos planches I-II. Du moins M. Éd. CHAVANNES nous communique au dernier moment une référence nouvelle et qui donne — il est vrai, sous une forme très abrégée — une version toute différente de la légende. Cette traduction chinoise est antérieure de plus d'un siècle à celle que l'on a lue ci-dessus en français (p. 262-266). Il n'y est plus question ni de la royale qualité, ni de l'injuste supplice de la mère, non plus que de la conservation de la moitié seulement de son corps; mais, bien qu'elle se borne à mourir de maladie, elle est également « enterrée dans une tombe »; et, si l'on ne nous dit pas davantage en quel pays ce rite se pratiquait, tout laisserait entendre qu'il s'agit de l'Inde. Nous savons que les Hindous actuels du Penjâb enterrent, au lieu de les incinérer, les enfants morts-nés ou morts en bas âge; la coutume, en dépit de l'exemple cité plus haut (p. 268) de Jyotishka, a-t-elle pu s'étendre en certains cas aux femmes mortes pendant leur grossesse? Ou enfin la pratique de l'inhumation a-t-elle été introduite au Gandhâra par l'une des tribus barbares qui l'envahirent pendant le siècle qui précéda et celui qui suivit le début de notre ère? C'est le cas, ou jamais, d'attendre des textes plus précis et de nous borner à enregistrer le nouveau document que nous apporte M. Éd. CHAVANNES :

« Dans un *sûtra* traduit vers l'an 300 de notre ère par les *gramaya* Fa-li et

que les textes ou les monuments nous refusent aujourd'hui, les fouilles ou les publications nous les apporteront demain, à nous ou à d'autres. Pour la solution des dernières énigmes restantes, si le devoir est de chercher sans se lasser, la sagesse est de savoir attendre.

Fa-kiu (cf. NANJIO, *Catalogue*, Appendice II, n° 29 et 30), on trouve l'histoire de l'enfant qui naît dans la tombe et qui se nourrit du lait de sa mère morte (*Trip.* de Tôkyô, XIV, 8, p. 75^b); ce *sûtra* est le *Tchou tō fou t'ien king*, titre que NANJIO (*Catalogue*, n° 383) restitue en *Sarvagaya-punyakshetra-sûtra*. Le Buddha ayant énuméré les sept sortes de bonnes actions qui sont des champs producteurs de bonheur, plusieurs *bhikshu* et une *bhikshuni* se lèvent successivement pour attester la vérité de ses paroles. Le troisième de ces *bhikshu* se nomme Siu-t'o-ye 須陀耶 (*Sudāya*); d'après son témoignage, en un temps où il était un pauvre garçon dans le royaume de Vaiçālī, il avait été pour vendre du laitage au marché; mais, ayant entendu expliquer la Loi dans une assemblée de *bhikshu*, il fut émerveillé et donna son laitage aux religieux, qui prononcèrent alors un vœu en sa faveur. Quatre-vingt-onze *kalpa* plus tard, celle qui devait être sa mère tomba malade et mourut quand elle était enceinte de plusieurs mois; elle fut enterrée dans une tombe; mais, lorsque le terme arriva, elle accoucha de l'enfant qui « pendant sept années dans la tombe but le lait de sa mère morte et put ainsi subsister ». Il rencontra ensuite le Buddha et devint *arhat*. »



UN
DAHİR CHÉRIFIEN DU SULTAN 'ABDALLÂH,
FILS DE MOULAYE ISMÂ'ÎL,

PAR

M. ALFRED BEL.

L'original de ce *dahîr* m'a été communiqué à Fès par un de mes amis musulmans qui désire garder l'anonymat.

La photographie (fig. 1) reproduite ici a été prise par moi sur l'original.

Parmi les documents relatifs à l'histoire du souverain 'Abdallâh, fils de Moulaye Ismâ'îl, j'ai déjà déchiffré à Fès une inscription figurant sur un *modd en-nebt* ou mesure officielle servant à évaluer l'aumône légale, du grain, au jour de la rupture du ramaḍan. L'étude que j'ai faite de cette inscription et de deux autres d'époques différentes s'imprime en ce moment dans le *Bulletin archéologique* de Paris.

On sait que le sultan Moulaye 'Abdallâh monta sur le trône du Maroc en 1141 de l'hégire (1728 de J.-C.). Le *dahîr* publié ici est de 1146 (mars 1734)⁽¹⁾.

⁽¹⁾ La définition du *dahîr* donnée par Salmon (*Archives marocaines*, vol. II, n° III, p. 341) est incomplète. Le *dahîr* est proprement un «décret» pris par le sultan dans tous les domaines variés sur lesquels s'exerce son autorité souveraine. On trouvera dans ces mêmes *Archives marocaines* la traduction de divers *dahîr* chérifiens. On peut regretter que les auteurs n'aient pas donné le texte arabe, ni la photographie des documents qu'ils ont traduits (cf. *Arch. maroc.*, vol. cité, p. 341-352; vol. VII, p. 441-450).

Comme tous les documents de ce genre, celui-ci comprend :

- 1° La *hamdala* et la *teslia* (la *besmala* n'existe pas ici)⁽¹⁾;
- 2° Le sceau royal;
- 3° Le texte du *dakhr*.

Celui-ci nous donne en outre un type d'enluminure de cette époque.

I

La *hamdala* et la *teslia* n'offrent rien de particulier. En voici le texte et la traduction :

Texte :

الحمد لله وحده وصلى الله على سيدنا و مولانا محمد و آله و صحبه
وسلم تسليها كثيرا اثيرا الى يوم الدين

Traduction :

Louange à Allâh seul !

Qu'Allâh répande ses Grâces sur notre Seigneur et Maître Mohammedi, sur sa famille et ses Compagnons et qu'Il leur accorde un Salut complet et excellent jusqu'au Jour de la Rétribution.

II

Le sceau royal, représenté en grandeur vraie par la figure 2, comprend un premier cercle central dans lequel sont tracées en blanc sur fond noir quatre lignes d'écriture donnant le nom du souverain; c'est le texte n° 1 reproduit ci-dessous. Ce cercle est fermé par une double circonférence. Extérieurement à ce premier cercle est tracée une double circonférence concen-

⁽¹⁾ Voir pour ces formules : H. DE CASTRIES, *Le protocole des Lettres des Sultans du Maroc*, dans les C. R. des Séances de l'Académie des Inscriptions de 1912, tirage à part, p. 2-3.

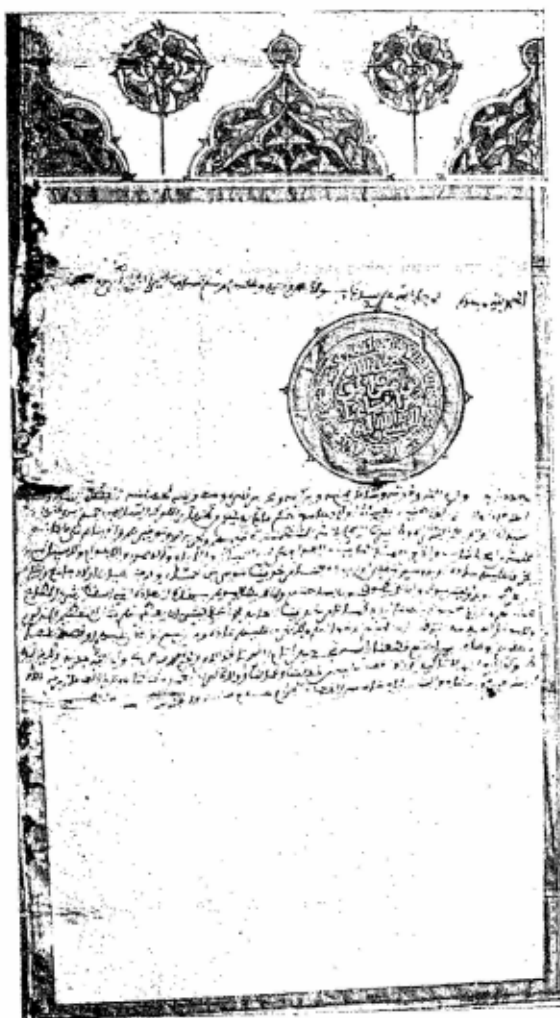


Photo A. Bel.

Fig. 1. — *Dahir* du sultan 'Abdallâh,
fils de Moulaye Ismâ'il.



trique à la première et formant une zone circulaire autour du premier cercle. Cette zone comprend une ligne circulaire d'écriture dont la formule est reproduite par notre texte n° 2. Concentrique à celles-ci, une troisième zone circulaire dorée



Fig. 2. — Le sceau royal
du *dahîr* du sultan 'Abdallâh.
(Les inscriptions arabes données ici
n'ont pas la prétention de reproduire l'original.)

encadre les précédentes et se trouve fermée elle aussi par une double ligne autour de laquelle se trouve enfin une dernière zone circulaire laissée en blanc.

Texte n° 1 :

بسم الله
بن أمير المؤمنين
اسماعيل
الله الحسنى وليه

Traduction n° 1 :

'Abdallâh, fils du Commandeur des Croyants Ismâ'îl, El-Hasani,
qu'Allah le protège !

Texte n° 2 ⁽¹⁾ :

- (a) *الهمز والأقبال وبلوغ الآمال*
(b) *السعد والسور في جميع الأمور*

Traduction n° 2 :

- (a) Le bonheur, le succès et la réalisation des désirs.
(b) La prospérité et l'allégresse en toutes circonstances.

Ces formules, à quelques variantes près, se retrouvent à Fès sur une foule de monuments de toutes les époques depuis le xiv^e siècle. On les retrouve également à Tlemcen et dans les monuments andalous ⁽²⁾.

III

Voici maintenant le texte de ce *dahîr* :

Texte arabe (la fin des lignes de l'original est marquée par un +) :

جَعَدْنَا نَحْوَ اللَّهِ وَفَوْتَهُ وَشَامِلَ هِمَّتِهِ وَبَرْكَتِهِ وَتَهْنِيزَ نَصْرِهِ وَمَعُونَتِهِ
لِحَيْلَتِهِ الْبُغْيَانِ الْبُغْيَانِ + الشَّيْءِ أَوْلَادُ حَمِّ الْقَاذِبِينَ بِقَبِيلَةِ أَوْلَادِ جَامِعِ
حَكَمَ مَا بَايَعَهُمْ مِنْ ضَعْفَائِزِ الْمُلُوكِ السَّالِكَةِ رَحِمَهُمُ اللَّهُ وَضَعَاهُمُ +

⁽¹⁾ Il comprend deux formules séparées par un petit motif floral. Chaque formule est précédée ici des lettres (a) et (b).

⁽²⁾ Voir par exemple W. et G. MARÇAIS, *Les monuments arabes de Tlemcen*, 1 vol. in-8°, Paris, Fontemoing, 1903, p. 315 et la note 2 de cette page.

سيدينا الوالد رحم الله نراه وضميرنا العلي بالله المتضمنة بعضهم
وتحريمهم وتوفيهم وأمرناهم على ما كانوا عليه من المحاشات والتخروج
عها تضلب به العوام على مهر الليالي والآيام والذهور والأعوام ولا سبيل
لمن + تخلف عليهم عادة أوبى ومعه بنفسى أوزيادة فنامر خنا موسى
بن عمار وكافة اعيان أولاد جامع وأشياخهم + أن يعضوهم ويخترموهم
و أن لا يصفون بساحتهم و أن لا يصفون بصفة العادة التي أسفد
الشرع المضاع + عنهم ولا يتأصوهم بها على الأبد كما نامر خنا
الفائد محمد أبا البشي أن يعضيه مثل التعظيم المذكور + ولا مدخل
لهم في مدينة فاس منهم لاخوانهم ولا تخلف عليهم عادة + ومن
رامهم أوتعوى عليهم أوفصح نفعا + من حفص أوصاف بساحتهم
فضعنا رأسه تجديدا تام الرسع نافذ الأمر والحكم ولا يزال تحول الله
جديع أو لا يريعه + طول الزمان لا تاركها والوافى عليه من خنا مننا
وعناننا ولا أمرنا يعول عفتها ولا يتألى ما أمر به الأمر + الشريفي
وامضاء والسلام خامس القعدة الحرام عام سنة و أربعين ومائة
والى

Traduction française :

Grâce à la Puissance d'Allah, à sa Force, à son Bonheur qui (nous) recouvre, à sa Bénédiction, à son puissant Secours, et à son Aide, nous renouvelons aux porteurs de cet écrit, les excellents, illustres et nobles Oulâd Hammou, demeurant dans la tribu des Oulâd Jâma⁽¹⁾, la confir-

(1) Pour tous ces noms propres, nous suivons la transcription française qui se rapproche le plus de la prononciation usuelle. La tribu des Oulâd Jâma^c occupe encore des territoires à l'ouest et au nord-ouest de Fès. L'auteur du *Kitâbu-l-Isiqâ* nous montre cette tribu dévouée à la cause du sultan 'Abdallâh. Comme tribu *gîs*, les Oulâd Jâma^c, avec les Cherâga, les Oudâya, les

mation de tout ce qu'ils possèdent en fait de *dahirs* des souverains anciens — qu'Allah leur soit Miséricordieux — et de ceux de notre seigneur et père — qu'Allah couvre de sa Miséricorde la terre (de son tombeau) — ainsi que de notre *dahir*, élevé grâce à Allah, ayant pour objet (de leur attribuer) considération, ennoblement et respect.

Nous les maintenons, comme ils l'étaient, dispensés et exemptés des (charges) exigées de la masse (de nos sujets), durant la succession des nuits et des jours, des années et des temps.

Il n'est toléré pour personne de violer cet usage à leur rencontre, ni de vouloir y porter atteinte de quelque manière que ce soit.

Nous ordonnons à notre serviteur *Moïsa ben 'Ammâr*, ainsi qu'à tous les notables des *Oûlâd Jâma'* et à leurs chefs, de les honorer et de les respecter, de ne point circuler autour de leurs campements, de ne rien leur réclamer, en raison de cet usage qui les met hors la loi, et de ne jamais rien leur demander à l'avenir.

Nous ordonnons également à notre serviteur, le *qâid Mohâmmed u-'Alî-l-Isâi* ⁽¹⁾ de leur donner les mêmes marques de considération.

Ils n'auront pas de rapport avec (les autorités de) la ville de Fès et régleront entre eux (leurs affaires). Aucune de leurs habitudes ne sera violée.

Quiconque élèverait des prétentions à leur sujet, empiéterait sur leurs droits, chercherait à les diminuer ou circulerait sur leur territoire, aurait la tête tranchée.

Nous renouvelons ces prescriptions par une décision absolue, un ordre formel, une sentence telle que, par la puissance d'Allah, une nouvelle ne saurait la supprimer et que le temps ne pourra que la renforcer encore.

Tous ceux qui, parmi nos serviteurs, nos gouverneurs et nos représentants, prendront connaissance de cet ordre devront s'y conformer, ne

Hayâina, toutes des environs de Fès, combattent contre son frère El-Mostadi, aidé du chef rifain Abûl-'Abbâs, en 1155 et 1156. (Cf. *Istiḡṣâ*, trad., I, 217 à 224.)

⁽¹⁾ Je ne vois pas bien la signification de cet ethnique *El-Isâi*. Le texte du *dahir* permettrait d'ailleurs de lire *إيسى* (*Isâi*) au lieu de *اليسى* (*El-Isâi*). Ne faudrait-il pas chercher quelque ancêtre du nom de *Isâo* pour expliquer cet ethnique? On sait que ce nom, très répandu chez les Juifs de la Berbérie, existe également chez des Berbères non Juifs. Et le même sultan 'Abdallâh, auteur du *dahir* ci-dessus, se rendit, d'après l'auteur du *Kṯâbu-l-Istiḡṣâ* (trad., I, 220), chez les Ait Idrâsan, au sud de Fès, en 1156, à l'approche de son frère El-Mostadi, et s'arrêta «aux campements de 'Abdallâh ben Ichcho».

point contrevenir à ses nobles prescriptions, et seront tenus de les rendre exécutoires.

Salut.

(Fait) le 5 de (dâ)l-qa'da el-harâm de l'an 1146 (correspondant au 10 avril 1734).

IV

Il me reste à dire quelques mots de l'enluminure de ce document.

Ce *dahîr* est écrit dans un rectangle dont l'une des grandes bases (0^m265) s'appuie sur le côté gauche de la feuille de papier, elle-même rectangulaire. Les petites bases ont chacune 0^m17 de longueur extérieurement. Les côtés de ce rectangle sont formés, de l'extérieur à l'intérieur, d'un fort trait bleu, puis de deux traits fins très voisins l'un de l'autre, puis d'une bande rectiligne dorée, d'un demi-centimètre d'épaisseur.

La petite base supérieure de ce rectangle est surmontée d'un décor en merlons, si fréquent dans la décoration des murs intérieurs des maisons, en mosaïque de faïence, au Maroc. Au milieu, un merlon complet est obtenu par un demi-médailion. Il est formé de part et d'autre par trois lignes courbes se réunissant au sommet pour former une pointe qui supporte un petit médailon circulaire.

A l'intérieur, en doré, bleu et rouge, se trouve un harmonieux décor floral formé de palmettes d'acanthé et d'entrelacs dont on trouve des types, si variés dans le détail et si semblables dans leur ensemble, sur les monuments de l'art magribin et andalou, et dont *Les Monuments arabes de Tlemcen* (p. 101 et suiv.) ont si bien donné la genèse et le développement.

A chacune des extrémités de cette petite base supérieure du rectangle sont des demi-merlons de même hauteur que le merlon central, et de même décor.

La largeur du merlon central à sa base est de 0^m065, la hauteur est de 0^m05.

Entre le merlon central et chacun des demi-merlons d'angle, supportés par une fine tige, formée d'un double trait de deux centimètres de longueur, sont deux médaillons circulaires de

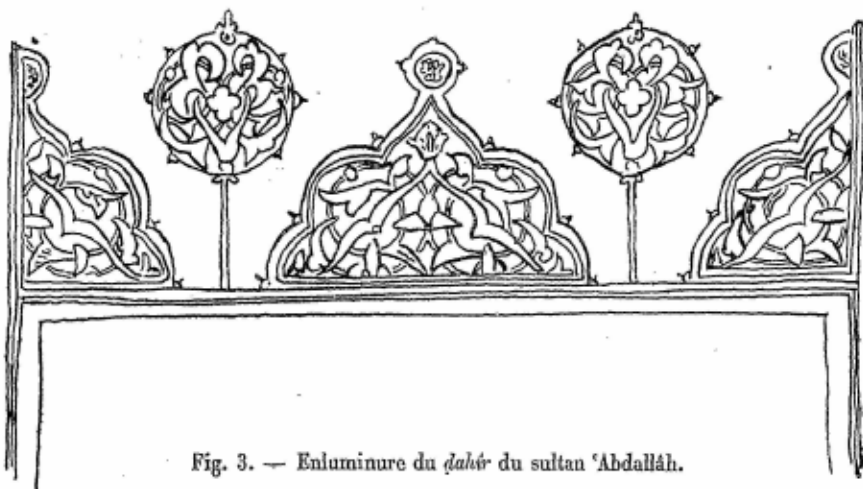


Fig. 3. — Enluminure du *qal'ér* du sultan 'Abdallâh.

0^m03 de diamètre, renfermant un décor de même nature que celui des merlons, dans les mêmes couleurs, mais d'un agencement un peu différent des motifs floraux.

La figure 3 donne d'ailleurs l'ensemble de cette décoration couronnant le rectangle. Elle est la reproduction d'un dessin, fait d'après l'original, par M. Ricard, chargé depuis 1915 de diriger les artisans de Fès vers un retour aux anciennes et bonnes traditions décoratives.

UN DOCUMENT TURC

SUR

L'EXPÉDITION DE DJERBA EN 1560,

PAR

M. CL. HUART.

En écrivant et en publiant son attachant volume sur la bataille navale livrée devant Djerba par l'expédition espagnole de 1560 contre l'amiral ottoman Piyâlé-Pacha et la reddition de la forteresse qui s'ensuivit bientôt, M. Ch. Monchicourt⁽¹⁾ a de nouveau attiré l'attention sur un épisode quelque peu oublié des longues luttes entre l'Espagne et la Turquie pour l'hégémonie de la Méditerranée. L'importance des sources européennes qu'il a consultées lui a permis de renouveler complètement ce sujet, d'entrer dans le détail des opérations de la bataille et du siège, et de montrer, par des documents irréfragables et des récits de témoins oculaires, l'impéritie des chefs de l'armée espagnole et le manque de cohésion des troupes d'origine diverse que le général de Philippe II avait sous ses ordres.

Les sources arabes n'ont pu mettre à la disposition de l'historien que des récits d'époque très postérieure, la *Chronique* d'Abou-Râs traduite par M. Exiga dit Kayser, et le texte arabe anonyme qui a été traduit par M. Bossoutrot dans la *Revue*

⁽¹⁾ Ch. MONCHICOURT, *L'Expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba*, thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Paris, 1913.

tunisienne de 1903. Les sources turques, auxquelles l'auteur fait allusion (p. 68), mais qu'il n'a pas connues, n'offrent que de faibles ressources. Pétchéwi ne parle qu'incidemment de la bataille navale à l'occasion de la courte biographie qu'il a consacrée à Turghut (qu'il appelle Turghut-tchè-bey, t. I, p. 347) et encore pour l'entourer d'un conte ridicule; en revanche, plusieurs paragraphes lui sont consacrés par Hâdji-Khalfa dans son *Tohfat ul-Kibâr fi asfâr il-bihâr*, en ture, incunable de l'imprimerie de Constantinople en 1141 de l'hégire (1729), f° 33 v°. Je donnerai ici la traduction de ce morceau, qui ne figure pas dans James Mitchell, *History of the maritime wars of the Turks* (la traduction anglaise s'arrête au feuillet 31):

Campagne de Djerba. « Lorsque, la saison de l'hiver étant passée, celle du printemps entra en scène, le 8 rédjeb 967 (4 avril 1560), l'amiral Piyâlê-pacha sortit en mer avec cent vingt galères et se rendit à l'île des Moutons (*Qoyoun-adasi*, Spalmadori⁽¹⁾). Là arriva une frégate envoyée par Turghut-pacha, beylerbey de Tripoli [de Barbarie]⁽²⁾, qui

(1) Au sud-est de la pointe nord de l'île de Chio; elle est séparée de celle-ci par un détroit d'un mille de largeur, et se trouve à huit milles de la côte d'Anatolie, dit le grand portulan d'Alt-Qapoudân, neveu de Kémâl Pîri-Réis, fils d'el-Hâdj Mohammed, composé en 932 (1526); manuscrit de la Bibliothèque nationale, supplément ture, n° 956, fol. 84 v°; c'est un groupe de petites îles qui correspond aux îles Oénusses de l'antiquité. La flotte turque se glissait ainsi le long de la côte pour éviter d'être signalée par les navires ennemis qui croisaient dans l'Archipel. — Le même portulan renferme, fol. 332 r°, une description et un historique de l'île de Djerba qui sont antérieurs à l'expédition de 1560, ainsi qu'un plan de l'île, fol. 335 r°. — Le nom de *Koyé*, donné par Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVII, p. 208, à l'île de Scarpanto, *Káprados*, et tiré probablement de la carte des îles de l'Archipel qui se trouve dans le *Tohfat ul-Kibâr* de Hâdji-Khalfa, provient d'une erreur de copiste: il faut lire *Kerpé*, comme le montre le même portulan, fol. 402 v°.

(2) Pétchéwi (éd. de 1283, t. I, p. 347) enregistre la nomination de

apporta l'information que la flotte des misérables infidèles était dans le voisinage de l'île de Djerba et attendait l'occasion de tomber sur Tripoli⁽¹⁾. Auparavant, ledit pacha avait envoyé le capitaine Ouloudj 'Alt, célèbre corsaire de cette époque, prendre langue, avec quelques frégates, dans les contrées infidèles. Ce capitaine rencontra un énorme navire de guerre; pendant qu'on se canonnait mutuellement des deux côtés, quelques autres navires, venant de l'arrière, arrivèrent aussi. A force de frapper, il s'empara du navire, fit prisonnier la troupe détestable qui se trouvait à bord, l'emmena et envoya à Constantinople les canons et les agrès. Quand on fut ancré devant Modon, Qourt-oghlu Ahmed, bey de Rhodes⁽²⁾, et Mouçtafâ, bey du *sandjak* de Mitylène⁽³⁾, arrivèrent avec quelques navires et se joignirent à la flotte en faisant de grandes réjouissances. On se reposa là quelque temps, on graissa les navires; après avoir terminé les approvisionnements, le 5 cha'bân (1^{er} mai) au soir, on poussa au large droit sur la côte arabe, en se confiant à la grâce de Dieu, et l'on se dirigea vers le Maghreb⁽⁴⁾. »

Turghut à ce poste, sans en donner la date; mais on sait par ailleurs que ce fut en 1551. Cf. J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. VI, p. 491, note xi.

⁽¹⁾ Cette flotte se composait de quarante-sept galères, quatre galiotes et trois galions, plus trente-six nefs de charge. Voir le détail dans Ch. Monchicourt, *op. laud.*, p. 87 et suivantes. Elle avait quitté Malte le 10 février 1560; la nouvelle en avait été apportée à Constantinople par deux galiotes turques, chargées des dépouilles de Djerba, que la flotte chrétienne avait négligé d'assaillir et qui s'étaient échappées pendant la nuit. *Id. op.*, p. 95.

⁽²⁾ Ce doit être le même qui est appelé Ali Portu par les auteurs européens; voir une note de Ch. Monchicourt, *op. laud.*, p. 121, n. 3; s'il y a erreur, elle ne peut être imputée à HAMMER, *op. cit.*, t. VI, 192.

⁽³⁾ Autrement dit Qara Mouçtafa, Monchicourt, p. 121.

⁽⁴⁾ La flotte turque n'avait mis que vingt jours pour couvrir 500 à 600 milles marins; elle comprenait 85 voiles, 2,000 janissaires et 3,000 sipâhs, sans compter les équipages ordinaires des galères. Monchicourt, *op. laud.*, p. 109.

Pillage de l'île de Malte. « Le vent étant favorable, on fit route quatre jours et quatre nuits. Pendant qu'on naviguait près de l'île de Malte, on s'en aperçut et l'on cargua les voiles. Le lendemain, on se tint près d'un côté de la petite Malte [Gozzo]⁽¹⁾ et un certain nombre de braves guerriers furent descendus à terre, coururent aux habitations des infidèles, y pillèrent un butin abondant, et ensuite mirent le feu aux maisons, aux vignes et aux jardins. On prit des informations utiles et l'on sut que, les infidèles ayant reçu des renseignements, quarante-neuf galères et trente-six barges⁽²⁾ s'étaient réfugiées et étaient mouillées actuellement sur les bas-fonds de l'île de Djerba, sans se préoccuper de l'arrivée des navires musulmans. La galiote qui avait été envoyée auparavant par Turghut-pacha lui fut retournée à Tripoli pour l'informer de la situation; ensuite la flotte impériale, se confiant à la protection divine, partit dans la direction où se trouvait celle des misérables infidèles. Après avoir fait route pendant deux jours et deux nuits, on vint jeter l'ancre sur les bas-fonds de Qarqenna⁽³⁾, près de Djerba. Le lendemain, les instruments de la guerre et du combat, de la lutte et de la bataille furent disposés et préparés; puis on rama, et le soir on jeta l'ancre dans un endroit à douze milles de distance de Djerba.

« Djerba est une île, à deux cents milles de Tripoli; elle est située près du rivage, à l'est. Autrefois il y avait un chemin entre l'île et le rivage, mais on l'a coupé plus tard. »

Combat de Piyâle-pacha avec la flotte des infidèles. « Lorsque,

(1) C'est à ce moment (8 mai) que le Grand Maître de l'ordre de Malte, Jean de la Valette, envoie une galère prévenir la flotte chrétienne de l'arrivée des Turcs; ce navire arriva le 10 à Djerba.

(2) Comme il n'y avait en réalité que quarante-sept galères, il faut, ou que ce nombre ait été par erreur grossi de deux unités, ou bien que l'on ait compté deux galiotes comme des galères; quant aux trente-six barges, ce sont les trente-six nefs de charge signalées par les documents d'Europe.

(3) Le groupe des îles Kerkenna, séparé de Sfax par un détroit.

précédemment, la flotte impériale s'était rendue à Malte, les gens de cette île avaient envoyé un caïque pour faire connaître l'arrivée de la flotte musulmane. Les misérables infidèles, levant l'ancre, sortirent en mer à la distance de sept à huit milles et se préparèrent au combat. Au matin, l'armée [navale] musulmane vint et aperçut les navires ennemis; elle s'avança en ramant, avec pompe et toute pavoisée. On se canonna quelque peu dans cet endroit, et l'ennemi se décida à la fuite⁽¹⁾. Quand il vit l'attaque des musulmans, une partie se jeta dans l'île de Djerba et entra dans la forteresse, et une autre partie prit le large. Le pacha également divisa ses navires en deux parties; il envoya l'une à la poursuite de ceux qui étaient partis vers la forteresse; quant à lui, il atteignit les navires qui avaient pris le large et les combattit vigoureusement. La plupart des navires musulmans s'attachèrent aux galères ennemies et il se livra de grands combats dans chacune [de celles-ci]. Finalement l'armée [navale] musulmane fut victorieuse, et l'ennemi fut mis en déroute et violemment repoussé. Vingt de leurs navires et vingt-six barges restèrent sur les bas-fonds⁽²⁾; les unes furent coulées, les autres prises, quelques-unes brûlées. Parmi les chefs ennemis, l'amiral de Naples et ses fils⁽³⁾, le fils d'Andrea Doria⁽⁴⁾, l'amiral de l'île de Sicile⁽⁵⁾, se jetèrent dans les frégates par crainte pour leur vie, et entrèrent dans la forteresse de Djerba. En résumé, ce jour-là, la flotte de

(1) Il n'y eut pas de combat : la panique, dès le début, paralysa la flotte coalisée. Monchicourt, *id. op.*, p. 111.

(2) Dix-neuf galères et une douzaine de nefs de charge, Monchicourt, *id. op.*, p. 113.

(3) Sanche de Leyva et ses deux fils.

(4) Jean-André Doria, arrière-petit-neveu d'Andrea Doria; il était général des galères de Gênes et amiral de toute la flotte.

(5) Béranger de Réquesens, général des galères de Sicile. Quoi qu'en dise Hâdji-Khalfa, c'est à la suite du combat naval que tous ces personnages, et d'autres encore, furent faits prisonniers; ils n'eurent pas le temps de se réfugier dans la forteresse.

l'ennemi fut totalement prise : à aucune époque de l'histoire, une pareille déroute ne s'était produite⁽¹⁾.

« Cette forteresse était, depuis les temps anciens, le séjour des musulmans; elle était, par un moyen quelconque, tombée aux mains des infidèles⁽²⁾; sa conquête était donc une affaire importante. Du côté de la mer, la flotte impériale, et de celui de la terre, Turghut-pacha, beylerbey de Tripoli⁽³⁾, et les autres chefs militaires, marchèrent contre cette forteresse avec les fusiliers capables, à pied et à cheval, des forteresses de Tripoli, de Kairouan et de Sfax. Le 3 ramazan (28 mai), elle fut solidement investie par ses quatre côtés. Pendant qu'on allait y entrer, les infidèles, sortant de nuit contre les tranchées, lancèrent à profusion des flèches et des coups de fusil. Les guerriers musulmans, d'un commun accord, dégainèrent et marchèrent à la rencontre des assaillants; l'ennemi ne put pas supporter [le choc] et s'enfuit. De nombreux infidèles étant tombés à terre, des retranchements s'établirent.

« L'ennemi avait construit un énorme fossé en avant de celui de la forteresse; dans les environs, on avait renversé le parc d'artillerie et l'on avait placé à l'intérieur [de la barricade ainsi formée] trois mille braves soldats. Installés dans cet endroit avec leurs tentes petites et grandes, ils en défendaient les environs. D'un côté également il y avait un puits qui fournissait de l'eau; comme il servait surtout à alimenter la garnison, on avait construit un solide retranchement, gardé par des fauconneaux et environ huit cents soldats. Nuit et jour on transportait de là de l'eau à la forteresse. Les troupes musulmanes

(1) Cf. l'opinion émise par Piero Machiavelli, commissaire des galères de Toscane : « Rarement on avait vu sur mer une pareille débâcle. » Moxucicourt, *id. op.*, p. 113.

(2) Les troupes de débarquement y étaient entrées le 13 mars, sans opposition de la part des gens du pays. Moxucicourt, *op. cit.*, p. 102.

(3) « Aussitôt après sa victoire navale, Pialé-Pacha avait mandé Dragut de Tripoli. » Moxucicourt, *id. op.*, p. 120.

s'approchèrent du puits, et agitèrent et inquiétèrent les ennemis par le jet de flèches et les coups de fusil. »

Attaque et déroute de l'ennemi. « On choisit cinq mille hommes, Espagnols et autres, on en forma cinq régiments avec divers drapeaux, qui, le 13 ramazan (7 juin⁽¹⁾), marchèrent contre l'armée musulmane. Les valeureux guerriers de l'Islam, de leur côté, se confiant à la faveur de Dieu, tirèrent leurs sabres et déployèrent leurs enseignes en criant : *Allah est plus grand !* et : *Il n'y a de divinité que Dieu !* Quand les deux troupes furent en présence l'une de l'autre, il s'ensuivit, pendant deux heures, un terrible combat et une lutte solide, tels que les anges, dans le ciel, applaudirent et crièrent : *Bravo !* Finalement, la faveur divine étant venue à la rescousse, les vrais croyants furent victorieux et les infidèles vaincus et mis en déroute; ne pouvant faire autrement, ils tournèrent le dos. Les guerriers, tombant agilement derrière eux, en firent un tel massacre qu'on ne saurait le nombrer. Un certain nombre fut pris vivant. A ce moment, des troupes musulmanes ayant été placées dans les tranchées où s'était trouvé l'ennemi avec ses barricades, et les drapeaux ayant été fichés en terre, on fit des réjouissances. Le puits dont il vient d'être fait mention fut pris sur ces entrefaites et l'ennemi affaibli par cela⁽²⁾. »

Seconde attaque des infidèles. « Après ce combat, on dressa quinze canons qui se mirent à tirer sans interruption. Là-dessus, trois mille Allemands et Italiens environ, vêtus de fer, sortirent de la forteresse à l'aurore avec l'intention de faire acte de bravoure, d'enclouer les canons et de faire une descente dans le retranchement. Pendant qu'ils marchaient contre les

⁽¹⁾ C'est le 2 juin qu'eut lieu la sortie commandée par don Alvar. Moncucourt, p. 131.

⁽²⁾ C'est le 31 mai que les Turcs s'emparèrent du puits du due, et les assiégés furent réduits aux deux citernes du fort, presque vides.

retranchements, les guerriers [ottomans] ne restèrent pas insouciant; chacun d'eux resta ferme à sa place et résista bravement. L'ennemi se déversa sur les canons, et il s'établit, pendant environ deux heures, un combat qu'on n'avait pas encore vu; mais finalement il fut mis également en déroute dans cette lutte; il tourna le dos et s'enfuit. Les guerriers [ottomans], trouvant l'occasion bonne, passèrent au fil de l'épée environ neuf cents infidèles; ils piquèrent leurs têtes au bout de perches et les dressèrent en face des yeux de l'ennemi. Les infidèles, s'étant enfuis à l'intérieur, s'occupèrent de nouveau au combat. »

Attaque de la flotte ennemie par les musulmans. « Les onze galères qui, ayant fui précédemment par mer, s'étaient placées au bas de la forteresse, tiraient des coups de canon tantôt du fossé et tantôt de dessus la batterie, ce qui fit beaucoup de mal aux retranchements. Il eût été important de s'emparer d'abord des galères, mais outre qu'elles se trouvaient sous la forteresse, elles étaient dans un espace étroit hors de portée de canon; il n'était pas possible de l'attaquer avec des galiotes. Des capitaines, de braves soldats armés d'arcs et de flèches, de javalots et de fusils, entrèrent dans les chaloupes des navires et dans les frégates; en même temps, pour les secourir par terre, des troupes complètement armées, composées de cavaliers et de fusiliers, furent désignées. De tous les côtés, on marcha contre les navires. On tira d'innombrables coups de canon de la forteresse et du retranchement; les balles de fusil se mirent à tomber comme la pluie; les guerriers disparurent au milieu de la fumée sillonnée d'éclairs. Bref, depuis l'aurore jusqu'au moment où le soleil était ardent (9-10 heures du matin), on se battit et on lutta; des deux côtés, de nombreux hommes tombèrent; mais les infidèles rusés enfoncèrent dans la mer, dans un endroit à une portée de flèche, tout autour des galères, des pieux; ils attachèrent les mâts et les antennes avec des chaînes,

de sorte qu'il n'était pas possible d'entrer à l'intérieur de l'espace ainsi transformé en enclos; en conséquence, on se retira.

« Finalement, on dressa sept ou huit canons sur les retranchements contigus à la mer, des deux côtés de la forteresse; les deux partis se tirèrent des volées de coups de canon; la plupart des ennemis qui se trouvaient à l'intérieur furent détruits; le reste se jeta à la mer. Les canons des galères ayant été mis en désordre, et ces navires s'étant enfoncés dans l'eau jusqu'aux nageoires, les Unitaires furent à l'abri des coups de canon. Ensuite ils recommencèrent à attaquer la forteresse. »

Attaque de la forteresse; sa prise; destruction de l'ennemi. « Après ce combat, dans le premier tiers du mois de chèvval (fin juin), on fit des tranchées; on s'avança, on changea les retranchements dans vingt endroits, de manière à résister au combat de la forteresse; dans chacun, plus de mille ennemis sortirent et combattirent; mis en déroute, ils se retiraient à l'intérieur. Sur ces entrefaites, il se trouvait, près du fossé, un puits d'eau douce; l'ennemi avait creusé sous terre un canal et prenait cette eau. Quand on repoussait les mains des infidèles avec des cordes et des seaux, il se livrait des combats généraux; on coupait les têtes, on versait le sang; par force et par violence on leur enleva ce puits, il ne resta pas d'attaches avec l'extérieur. On commença à combattre de dessus les batteries à coups de canon et de fusil. L'armée musulmane, déployant tout ce qu'elle avait de courage, égala le terrain, remplit le fossé jusqu'à la hauteur des batteries, et construisit en cinq endroits de hautes tours avec des palmiers et autres arbres; elle les transforma ainsi en citadelles, établit sur leur plate-forme des canons et des fauconneaux utiles, et fit pleuvoir à l'intérieur, sans un moment de répit, des coups de canon et de fusil, des flèches et des pierres. Les batteries et

les gabions ayant été démolis, les débris en envoyèrent en enfer quelques centaines d'infidèles. Leurs canons ayant cessé d'agir, chaque jour des ennemis, par groupes de cinq et de dix, s'enfuirent par les brèches et commencèrent à se rendre. Bref, le combat continua ainsi pendant quatre-vingts jours; finalement, dans le premier tiers du mois de dhou'l-qa'dé (fin juillet 1560), l'ennemi désespérant du salut, le célèbre général espagnol don Alvar⁽¹⁾, qu'on avait envoyé dans la croyance qu'il conquerrait le pays, et qui était entré dans cette forteresse avec huit mille huit cents hommes après être parti [de son pays] avec la prétention de conquérir le Maghreb jusqu'à l'Égypte, choisit mille valeureux guerriers parmi les hommes dans lesquels il avait confiance; la nuit qui précéda le 7 dhou'l-qa'dé de ladite année (30 juillet⁽²⁾), à l'aurore, on sortit de la forteresse, on attaqua les retranchements; à trois reprises les troupes qui se faisaient face se renvoyèrent l'une l'autre; pendant deux heures entières, il y eut un fort combat; de chaque côté le sang coula en abondance. A la fin, l'ennemi ne pouvant supporter l'attaque des guerriers musulmans, s'enfuit dans la forteresse. Ceux-ci s'emparèrent de la porte du château, et la plupart de ces ennemis furent la proie du sabre. Leur général, le susdit don Alvar, se jeta dans les galères⁽³⁾; les musulmans, avec des frégates et des chaloupes, s'avancèrent sans attirer leur attention. Par l'aide de Dieu, ces infidèles furent pris vivants, et leurs galères pillées; comme elles étaient inutilisables à raison des coups de canon qu'elles avaient reçus précédemment, on y mit le feu. Quand les ennemis qui se trouvaient à l'intérieur de la forteresse virent

(1) Écrit *donabvar* = don A[l]var dans le texte, par confusion graphique du *lam* avec le *ba*.

(2) Seconde sortie des assiégés, dans la nuit du 28 au 29 juillet. Monchicourt, p. 132.

(3) Le fortin flottant dont il est question dans Monchicourt, *ibid.*

cette situation, ils firent parvenir jusqu'au ciel les cris de : *Grâce!* Mais les musulmans, sans y faire attention, se précipitèrent à l'intérieur d'un seul côté en poussant des acclamations de : *Dieu est plus grand!* et *Il n'y a de divinité que Dieu!* Ils massacrèrent la plupart des défenseurs, et firent prisonniers un petit nombre de prisonniers qui furent mis à la chaîne⁽¹⁾.

«Après la conquête complète de la forteresse, on s'arrêta trois à quatre jours; après qu'on eut vaqué aux affaires nécessaires, le 15 dhou'l-qa'dé (7 août) on partit pour Tripoli pour y améliorer les Arabes connus par leurs sentiments de révolte; ce désir ayant été exaucé, le 20 du même mois (12 août) on se dirigea vers les rivages de la Roumélie; le 3 dhou'l-hidjdjé (25 août) on entra dans le port de la forteresse de Prévéza; on en partit en toute tranquillité d'esprit, et le 6 moharrem 968 (27 septembre 1560) on entra dans l'arsenal impérial [de la Corne d'Or, à Constantinople]. Le lendemain, les capitaines, les généraux, et environ quatre mille soldats, avec leurs drapeaux, leurs tambours et leurs armes, furent présentés au Diwan Impérial; Piyâlé-pacha et les autres chefs militaires furent revêtus de *khî'at* (robes d'honneur) et furent l'objet de l'attention et de la faveur impériales.»

Le récit de l'historien des guerres maritimes des Turcs ne saurait être mis en comparaison avec les documents de première main que les recherches de M. Ch. Monchicourt lui ont permis de mettre au jour; néanmoins, si écourté, si resserré qu'il soit, il correspond assez bien, dans les détails, avec ce que nous ont transmis les acteurs de cette campagne et les témoins oculaires du désastre. La place réservée par

⁽¹⁾ Le fort ne fut pas pris d'assaut, mais capitula le 31 juillet.

Hâdji-Khalfa à la reprise de Djerba indique la valeur de l'occupation de ce point stratégique pour les flottes ottomanes, et le prix que l'on attachait à ce qu'il ne restât pas entre les mains des Espagnols. Ces quelques pages formeront le complément de celles où M. Monchicourt s'est plu à conter les origines et la fâcheuse conclusion de cette aventure.

INSCRIPTIONS ARABES DE FÈS.

I

TROIS ANCIENNES COUDÉES ROYALES DE FÈS

ET

TROIS INSCRIPTIONS ARABES SUR MARBRE PROVENANT DU CIMETIÈRE DE BÂB GÎSA,

PAR

M. ALFRED BEL.

I

TROIS ANCIENNES COUDÉES ROYALES DE FÈS ⁽¹⁾.

Des trois *Coudées royales magribines* publiées ici, deux sont de l'époque du mérinide 'Abû 'Inân Fâres et portent la date de 755 de l'hégire (1354 de J.-C.); la troisième est du règne du sultan 'alawite Moulâye Solaïmân, elle est datée de 1234 de l'hégire (1818-1819 de J.-C.).

⁽¹⁾ Cette note et celles qui la suivront dans ce périodique portent sur des inscriptions arabes sur marbre, bois, plâtre ou carreaux de faïence émaillée; ces inscriptions ont été recueillies par moi, estampées ou photographiées, pendant le séjour de trente mois que j'ai fait à Fès en 1914-1916, à l'occasion d'une mission que la Résidence générale de France au Maroc m'y avait confiée. Ces matériaux pourront servir au futur *Corpus des Inscriptions arabes du Maroc*.

Il est à remarquer que ces deux anciennes unités de mesure de longueur pour les tissus et les étoffes sont encore en usage aujourd'hui sur le marché de Fès.

En effet, les marchands de Fès, à l'heure actuelle, se servent de la « coudée » (*drâ*)⁽¹⁾, qu'ils nomment aussi *qâla*⁽²⁾, pour mesurer les étoffes, les tissus de laine ou de soie.

Mais la longueur de la mesure — qui est représentée chez les marchands par une règle en bois — est variable selon qu'il s'agit de tissus de laine, généralement fabriqués à Fès, ou de toiles, d'étoffes, de soieries, de draps d'importation européenne⁽³⁾. Le *drâ derrâzi* est employé par les tisserands de laine seulement et les marchands de ces tissus, qui se tiennent au *Sôq el-Hâik* ou « marché des tissus de laine ». Il mesure 0 m. 46 de longueur et se nomme aussi *qâla derrâziya* « aune des tissus », ou *qâla idrîsiya* « aune idrisside », c'est-à-dire aune de la ville de Moulâye Idrîs.

Comme longueur, cette mesure reproduit exactement celle que nous donnent les coudées royales du mérinide Abû 'Inân Fâres, publiées ci-dessous (1 et 2).

En cas de contestation, une *qâla* de ce genre est déposée dans le bureau actuel (quartier des *Qattânîn*) du *Mohatseb* ou

(1) Cf. MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle*, Alger, Jourdan, 1 vol., 1906, p. 107.

(2) « Ils (les Marocains) donnent ordinairement le nom de *qâla* à une aune étrangères », nous dit HONST dans ses *Nachrichten von Marokko* (Copenhague, 1781), cité par DOZY (*Supplément aux dictionnaires arabes*, II, 296), qui indique les acceptions et l'origine de ce mot étranger à l'arabe. — Dans son article sur la coudée royale de Tlemcen, Brosselard a indiqué, d'après les textes de droit musulman, la valeur de ces mesures de longueur (cf. *Revue africaine*, L V, p. 27).

(3) Le *drâ* avait, comme l'on sait, chez les Musulmans, une longueur variable selon sa destination. Ainsi que l'observe H. SAUVAIRE (*Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes*, dans le *Journal asiatique*, 1887, fasc. III, p. 223 du tirage à part), le *drâ* pour la mesure des champs soumis au *harâj*, par exemple, avait sous les Omayyades d'Orient sept doigts et deux tiers de doigt de plus que le *drâ* des maisons.

«Prévôt des Marchands», et nous verrons plus loin que l'une des coudées d'Abû 'Inân est encore encastree dans le mur de l'ancien bureau de ce haut fonctionnaire.

Il est utile de remarquer en passant que cette mesure de 0 m. 46, qui est celle des marchands, est de 0 m. 015 à 0 m. 02 plus courte que celle dont se servent les tisserands de Fès dans leurs ateliers. Les intéressés expliquent cette différence en disant que, sur le métier, le tissu est plus tendu que lorsque la pièce tissée est enlevée du métier⁽¹⁾. Cette différence dans la mesure de la *qâla* représenterait le rétrécissement du tissu mis en vente.

Pour les draps, les soieries, les toiles et cotonnades, l'unité de mesure, la *qâla*, a une longueur de 0 m. 55, qui est exactement celle de la coudée de Moulâye Solaïmân donnée ci-dessous (3). Et c'est d'ailleurs celle-ci qui, en cas de contestation, sert d'étalon officiel. Cette mesure est toujours nommée *qâla* et, pour la distinguer de la précédente, on l'appelle *qâla kettâniya* «aune des cotonnades», ou encore *qâla sûsiya* «aune du Soûs». On n'emploie le vocable *drâ* pour désigner cette mesure que dans l'évaluation de la longueur d'un vêtement confectionné; par exemple, on dira d'une *jellâba* de drap ou d'un cafetan, qu'ils ont quatre *drâ* ou quatre *drâ* et demi.

1

PREMIÈRE COUDÉE ROYALE DU SULTAN MÉRINIDE ABÛ 'INÂN FÂRES.

Sur la petite place des marchands de henné, à droite de la porte d'entrée de l'hospice des fous (Moristân de Sîdi Frej), se trouve, en verrue sur cette place, une chambre qu'on nomme

⁽¹⁾ La technique du tissage des laines, l'outillage des tisserands, les méthodes de travail ne diffèrent pas sensiblement à Fès de ce que nous en avons dit pour Tlemcen; voir à ce propos: A. BEL et P. PICARD, *Le travail de la laine à Tlemcen*, Alger, Jourdan, 1 vol., 1913, p. 63 à 75 et 97 à 104.

encore aujourd'hui *maḥkma* du *moḥatseb*⁽¹⁾ ou prétoire du prévôt des marchands. Elle servait, en effet, il y a peu d'années encore de prétoire à ce haut fonctionnaire, qui y tenait ses assises quotidiennes. Aujourd'hui, elle sert d'arrière-boutique à un petit marchand de henné.

C'est dans cette ancienne salle d'audience du prévôt des marchands, encastrée dans le mur, à 0 m. 50 environ au-dessus du sol, que se trouve la coudée royale d'Abū 'Inān, dont l'inscription, gravée sur une pièce rectangulaire en marbre de couleur assez ambrée, est la suivante (fig. 1) :

الحمد لله امر بعزل هاء القالة مولانا امير المؤمنين ابو عنان ايمه
الله ونصره وخالف عام الف وخمسة وخمسين وسبعماية

Voici la traduction de ces deux lignes d'écriture :

Louange à Allāh ! L'ordre de faire cette *qāla* a été donné par notre maître, le Commandeur des Croyants, Abū 'Inān — qu'Allāh le fortifie et l'assiste ! Et cela eut lieu en l'an 755 (1354 de J.-C.).

Les caractères magribins de cette inscription sont en relief et très nettement formés, mais sans recherche et sans décor floral.

Quelques *jəzm* et *sədda* ont été tracés. Les points diacritiques n'ont pas été omis, même sur les *nūn* terminaux. Ces derniers sont très ouverts et très allongés et portent toujours le point sur le départ de la courbe.

A noter encore la forme des *mīm*, toujours ouverts, comme dans l'écriture manuscrite d'aujourd'hui et comme dans toutes les inscriptions sculptées de l'époque mérinide.

La longueur du rectangle dans lequel est sculptée l'inscription est de 0 m. 51, sa largeur de 0 m. 08.

(1) Tous ces mots arabes sont transcrits selon la prononciation populaire actuelle de Fès et sans tenir compte par conséquent de l'orthographe de l'arabe littéraire.



Photo A. Bel.

Fig. 1. — Coudéo du sultan mérinide Abū 'Inān Fāres, d'après l'original en marbre.
[Ancien bureau du *Mohatséb*.]



La longueur de la coudée est donnée par un évidement creusé dans le marbre sous l'inscription et parallèlement à elle; elle est de 0 m. 46.

Cette rainure est séparée du cadre de l'inscription par une bande en relief de deux tiers de centimètre de large. Et cette séparation, en relief sur le cadre d'inscription en haut et sur la rainure au-dessous, porte en son milieu une encoche de près de 0 m. 02 de large. Elle donne la moitié de la longueur de la coudée.

Les commerçants actuels de Fès nomment cette coudée mérinide — dont ils ne se servent plus d'ailleurs — *el-qâla dderrâziya* « la qâla (ou mesure) des tisserands ».

Cette coudée royale est très bien conservée et n'a nullement souffert du temps. Cependant les ouvriers qui ont à diverses reprises blanchi au plâtre le mur dans lequel elle se trouve ont garni tous les vides avec leur plâtre jusqu'au niveau des lettres.

De sorte que celles-ci, comme le montre notre photographie (fig. 1), ainsi que le cadre du marbre, apparaissent en couleur plus sombre sur le fond blanc du plâtre.

La date de 755 de l'hégire, qu'elle porte, est la même que celle de la coudée suivante et du même souverain. Nous reviendrons ci-dessous sur cette date.

2

SECONDE COUDÉE ROYALE DU SULTAN MÉRINIDE ABÛ 'INÂN FÂRES.

Celle-ci se trouve dans la rue du Souq el-'Attârin ou Souq des marchands d'épices, voisin du précédent, dont il n'est séparé que par Bâb Sîdi Frej.

Mais, tandis que la première est fixée contre le mur intérieur d'une chambre, celle-ci est encastrée dans le mur séparant deux boutiques de marchands d'épices et sur la rue.

La coudée royale en question est également en marbre onyx blanc foncé; elle a été brisée et il en manque un morceau, l'extrémité de gauche du rectangle portant l'inscription, dont nous n'avons pas, de ce fait, la fin des trois lignes d'écriture (fig. 2).

Voici ce qui m'a été raconté par les marchands d'épices de ce quartier, ayant leurs boutiques tout près de cette coudée royale :

« Elle était complète il n'y a pas bien longtemps et nous l'avons vue ainsi; mais, lors de l'incendie du Souq el-'Attârîn, en 1323-1324 (1905-1906 de J.-C.), le mur dans lequel elle était fixée s'écroula et elle fut brisée. Lorsque l'on releva les ruines et que l'on refit les boutiques, on retrouva le morceau qui existe encore et qui fut remis dans le mur à son ancienne place; quant à l'autre fragment, nous n'avons pu le retrouver dans les décombres. Il est perdu. »

Si Moḥammed Berrâda, dont le fils tient aujourd'hui la boutique immédiatement voisine de la coudée royale, boutique qu'il tenait lui-même avant l'incendie en question, m'a déclaré avoir lu l'inscription complète avant l'accident. D'ailleurs il ne peut y avoir de doute pour la date de 755, puisque nous avons encore dans les mots de l'inscription le nom du souverain et le chiffre 5 des unités, et que nous connaissons les dates extrêmes du règne de ce sultan (proclamé à Tlemcen en 749 H., mort à Fès à la fin de 759).

Voici le texte arabe et la traduction de cette inscription, qui compte trois lignes d'écriture et se trouve à 1 m. 50 environ du sol.

Texte arabe (les lettres et mots entre crochets manquent dans l'inscription) :

[الحمد لله هادى فياس ذراع فالة القيسارية] (1) وذال عن

(1) Si Moḥammed Berrâda ne se souvient, pas plus que les autres marchands voisins, des mots qui manquent ici; peut-être بالحضرة الباسية.



Photo A. Bel.

Fig. 8. — Goudée du sultan mérinide Abû 'Inân Fâres, d'après un calque pris sur l'original en marbre.
[Souq El-Matin.]



امر مولانا امير المؤمنين المتوكل [على رب العالمين] ابو (sic) عنان
 ايده الله ونصره وخالف عام خمسة وخمسين وسبعماية

Traduction française :

Louange à Allâh ! Ceci est la mesure de la coudée d'une *qâla* de la *Qisâriya*... Elle a été établie par l'ordre de notre maître, le Commandeur des Croyants, celui qui se confie entièrement au Maître des Mondes, Abû Inân — qu'Allâh le fortifie et l'assiste ! Ceci (a été fait) en l'an 755 (1354 de J.-C.).

Comme remarques à faire sur le texte arabe et les caractères d'écriture, je n'ai pas grand'chose à dire, si ce n'est que les lettres sont analogues, comme forme, dimensions et relief, à celles de la précédente inscription, et que toutes deux semblent avoir été gravées par un même ouvrier.

La seconde paraît cependant avoir été traitée plus négligemment que la première; il y manque un certain nombre de points diacritiques et aucun *sedda* ni *jezm* n'y figure.

On peut penser, je crois, que la seconde est antérieure à la première, d'après le texte lui-même. Nous y lisons en effet : « Ceci est la « mesure » de la coudée d'une *qâla* de la *Qisâriya*... », ce qui, selon moi, signifie qu'il s'agit de la mesure-étalon sur laquelle on a évalué toutes les autres, et notamment celle donnée ci-dessus, en premier lieu. C'est aussi à peu près la formule qui figure sur la coudée de l'an 728 et du sultan Abû Tâsfin, roi 'abdelwâdite de Tlemcen⁽¹⁾.

Comme dans la première coudée royale mérinide, cette seconde coudée porte, sous l'inscription, un évidemment rectan-

(1) Cf. W. MARÇAIS, *Musée de Tlemcen* (Paris, Leroux, 1906), p. 1, n° 5, et planche II, n° 1. Cette coudée royale 'abdelwâdite de Tlemcen a exactement 0 m. 47 de longueur, c'est-à-dire un centimètre de plus que celle du mérinide Abû Inân, à Fès.

gulaire d'environ 0 m. 02 de hauteur, au milieu duquel une barre rectangulaire en saillie de 0 m. 01 environ de hauteur donnait la mesure linéaire de la coudée.

J'ai dit que, dans le premier de ces deux documents, la longueur de la mesure linéaire donnée par la barre en saillie était de 0 m. 46.

On doit penser que celle-ci était exactement la même, bien qu'il en manque une partie vers l'extrémité gauche.

En effet, la barre rectangulaire servant de mesure linéaire de la coudée est ici divisée en quatre tronçons égaux, par trois rainures verticales, dont deux de 0 m. 005 environ de largeur et celle du milieu de 0 m. 01.

La longueur de chacun de ces quatre tronçons est de 0 m. 11, ce qui fait pour la longueur totale (y compris le morceau qui manque) : $0\text{ m. }11 \times 4 + 0\text{ m. }005 \times 2 + 0\text{ m. }01 = 0\text{ m. }46$.

Cette disposition des rainures rappelle beaucoup celle de la coudée royale du musée de Tlemcen, ci-devant mentionnée, et la longueur de toutes ces coudées est également la même, à 0 m. 01 près.

Elles sont gravées toutes trois sur marbre-onyx, mais celle de Tlemcen, de vingt-sept ans antérieure à celles de Fès, est d'un travail beaucoup plus fin, plus soigné et plus artistique dans les caractères d'écriture magribine.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur le sultan mérinide Abû 'Inân Fâres, qui fit faire ces deux coudées de Fès; il est connu de tous.

Gouverneur de Tlemcen en 749 de l'hégire (1348 de J.-C.), il se fait proclamer sultan du vivant de son père Abû-l-Hasan 'Alî, au moment où celui-ci vient d'éprouver une défaite à Qairouan.

Ce fils ambitieux lutte contre son père, qui vient lui disputer le pouvoir royal, le bat près d'Alger en 1349, puis près de Marrâkech en 1350, l'oblige à abdiquer en sa faveur un

peu avant la mort de ce malheureux père, survenue en 1351 de J.-C. ⁽¹⁾.

Durant son règne relativement court et si troublé au début par sa lutte contre son père, le sultan Abû 'Inân fit de nombreuses et importantes fondations dans son empire, et notamment à Fès et à Meknès, où j'ai pu admirer les deux Médersas qui portent son nom.

Quant au titre éminent d'Amîr el-Mûminîn — que j'ai traduit par Commandeur des Croyants — attribué dans ces inscriptions à Abû 'Inân, c'est aussi celui qui lui est donné dans toutes les inscriptions que j'ai relevées à sa Médersa de Fès. Le savant article de Van Berchem, que je viens de citer, me dispense d'y insister davantage, puisqu'il expose à la suite de quelles circonstances et pourquoi Abû 'Inân s'arrogea ce titre, hérité des Almohades et des Hafçides leurs successeurs, et qu'il fut le seul, des rares Mérinides qui le prirent ⁽²⁾, à le garder pendant tout son règne.

3

COUDÉE ROYALE

DU SULTAN 'ALAWÎTE MOULÂYE SOLAÏMÂN BEN MOHAMMED.

Elle est fixée dans le mur d'une boutique sur la petite place des marchands de cotonnades et d'étoffes, dite place d'El-Qobba, à 1 m. 70 du sol environ, et juste au-dessus d'une

⁽¹⁾ Cf. VAN BERCHEM, *Titres califaux d'Occident*, dans le *Journal asiatique* de mars-avril 1907, p. 308 et les références données dans la note 1 de cette page.

⁽²⁾ Et cela n'est pas absolument prouvé que ce titre fut officiellement porté par des souverains mérinides autres que Abû 'Inân, car les témoignages et les documents sont loin de concorder à ce sujet et ne sont pas absolument concluants, les Mérinides, comme les 'Abdelwâdites de Tlemcen, s'étant contentés du titre, que Van Berchem appelle très heureusement «sub-califien», de *amîr el-muslimîn*.

boîte aux lettres que le service des Postes a récemment fixée là.

L'inscription qu'elle porte est gravée en relief et la longueur de la coudée est marquée par un long rectangle en creux entre les deux lignes d'écriture, sur une pièce rectangulaire de marbre blanc.

Ce document épigraphique est reproduit ici d'après ma photographie (fig. 3). Voici cette inscription :

Texte arabe :

الحمد لله هاتذا قياس فالة القيسارية بالخرصة الإدريسية حفها
محتسب امير المؤمنين مولانا سليمان ⁽¹⁾ نصره الله وايداه وخلصه في
الانعام وجوده وبالح عام اربعة وثلاثين ومائتين والى

Traduction française :

Louange à Allâh ! Ceci est la mesure de *qâla* de la Qîsâriya pour la capitale idrissite. Elle a été exactement établie par le prévôt des marchands du Commandeur des Croyants, notre maître Solaïmân — qu'Allâh l'assiste et le fortifie ! Qu'Il prolonge son séjour parmi les hommes ! A la date de 1234.

L'écriture arabe maïribine de cette inscription est nette et soignée, les lettres sont beaucoup plus serrées que dans les deux précédentes et chevauchent même parfois les unes au-dessus des autres. Les points diacritiques y sont tous.

Au commencement et à la fin de chaque ligne d'écriture, encadré dans un rectangle, se trouve un gracieux petit décor floral de palmettes d'acanthe stylisées; ce décor est sculpté en relief. Les dimensions internes de chacun de ces rectangles sont de 0 m. 55 sur 0 m. 035.

Les dimensions internes des rectangles encadrant chacune des deux lignes d'écriture sont de 0 m. 425 sur 0 m. 035.

⁽¹⁾ Ici finit la première ligne d'écriture.



Photo A. Bel.

Fig. 3. — Coudée du sultan 'alawite Moulaye Solaimân, d'après l'original en marbre.
[Place d'El-Qobba.]



La rainure rectangulaire représentant la longueur de la coudée est de 0 m. 55 de longueur sur 0 m. 015 de largeur. Cette *qāla* est donc de plus de 0 m. 10 plus longue que les coudées mérinides et que la coudée 'abdelwādite. Elle ne servait sans doute pas non plus à mesurer les mêmes étoffes. Car, tandis que les coudées ci-devant mentionnées sont encore aujourd'hui nommées *derrāziya* «des tissus», celle-ci n'est connue que sous le nom de *qāla kettāniya* «des cotonnades».

Dans cette inscription, nous remarquerons que les mêmes mots *فياس* et *فالة* figurent également dans les inscriptions précédentes, mais nous n'y trouvons plus le mot *راع* «coudée».

La formule *الحضرة الاندلسية* ne se rencontre guère dans l'épigraphie marocaine avant l'époque des dynasties chérifiennes. On sait d'ailleurs que le culte de Idrīs II, le fondateur de Fès, n'existait guère dans cette ville avant ces mêmes dynasties chérifiennes, qui l'ont considérablement développé, comme celui de tant de saints musulmans marocains, à peu près ignorés avant elles. Aujourd'hui encore, lorsque le sultan ou quelque membre de la famille royale vient à Fès, il y a toujours de la part de ceux-ci un pèlerinage solennel au tombeau, d'ailleurs discutable, de Moulāye Idrīs II, patron de Fès.

Quant à l'expression *حقفما*, employée ici pour une mesure de longueur, nous l'avons rencontrée pour des mesures de volume, sur des *modd en-nebī* (voir ma *Note sur trois anciens vases de cuivre gravé servant à mesurer l'aumône légale du Fitr*, actuellement à l'impression pour le *Bulletin archéologique*).

Enfin, le sultan Solaīmān, sous le règne duquel cette mesure de longueur, servant d'étalon officiel, a été établie, fut proclamé à Fès le 17 radjab 1206 (12 mars 1792); il mourut le 13 rabi' I^{er} 1238 (29 novembre 1822)⁽¹⁾.

(1) Cf. *Kitābu-l-Isṭiqṣā li-Aḥbāri Dwal-l-Maḡribi-laḡṣā*, traduction française, Paris, Leroux, t. I, p. 385; t. II, p. 96.

Il marqua son long règne, de plus de trente années, par de nombreux travaux d'intérêt public ou religieux dans le Maroc entier et surtout à Fès. Dans cette capitale seulement, il fit construire, agrandir ou restaurer⁽¹⁾ des mosquées (Er-Rsîf, Ed-Diwân, Eš-šrâbliyne, par exemple), la Médersa Bou 'Inâniya et celle d'El-Wâd, des portes (Ftûh, Beni Msâfer, Jdîd notamment), des ponts; il fit paver des rues et restaurer les palais impériaux.

Le *Kitâbu-l-Istiqâ* donne du reste d'abondants détails sur ces travaux exécutés sous le règne de Solaïmân⁽²⁾.

II

TROIS INSCRIPTIONS ARABES SUR MARBRE PROVENANT DU CIMETIÈRE DE BÂB GÎSA (FÈS).

Les inscriptions reproduites ci-après auraient été découvertes en mai 1912, au moment de l'attaque de Fès par les tribus du voisinage, dans une tranchée creusée par nos soldats dans le cimetière qui se trouve auprès et en dehors de la porte de la ville portant le nom de Bâb Gîsa, qu'elle a donné au cimetière en question⁽³⁾. L'autorité militaire d'alors avait remis les pièces

(1) Il faut consulter avec prudence la traduction du *Kitâbu-l-Istiqâ*, qui prend toujours بَنَى dans le sens de «construire, fonder», alors que chez les auteurs arabes ce mot signifie souvent «reconstruire» et même simplement «restaurer, réparer».

(2) Cf. *Kitâbu-l-Istiqâ*, loc. cit., p. 102 à 104.

(3) Selon l'usage fort ancien dans la Berbérie, les principaux cimetières de Fès se trouvent aux abords des portes de la ville, autour des tombeaux de saints en renom. Le cimetière de Bâb Gîsa (*Gîsa*, pour *Adjîsa* prononcé à la façon marocaine, est le nom de l'un des fils de Dûnas, qui régna quelque temps sur Fès, au x^e siècle de notre ère) est très étendu; il s'étale sur le flanc oriental de la colline dominant extérieurement la porte de ce nom et qui s'ouvre dans le rempart au nord de la ville. Cette colline est couronnée par le petit fort Chardonnet, construit après les affaires de mai 1912, et par les

de marbre portant les inscriptions au pacha de la ville, qui les avait fait déposer dans le sanctuaire de Moulâye Idrîs.

Ce fait m'ayant été signalé en 1914 par un musulman de Fès, j'ai demandé aussitôt à M. le capitaine G. Mellier, chef des services municipaux, de vouloir bien m'aider à obtenir communication de ces inscriptions. Grâce à la bienveillante intervention de cet officier, le pacha Moḥammed el-Baḡdâdi, connaissant le respect des autorités françaises pour ces reliques musulmanes, fit retirer les trois marbres en question du mausolée de Moulâye Idrîs, où ils se trouvaient, et me les fit remettre pour le musée archéologique de Fès, que je venais de créer. C'est dans ce musée que sont donc conservés⁽¹⁾ aujourd'hui ces documents, qui n'intéressent pas moins l'art musulman et la paléographie que l'histoire.

1

MQABRIYA MÉRINIDE.

C'est une pièce de marbre blanc de forme prismatique très allongée, appelée à Fès *mqabriya* « pierre tombale »⁽²⁾, repré-

ruines pittoresques de quelques mausolées abritant les tombes de rois, princes et princesses des Beni Merîn. On appelle encore ces ruines *Qobeb Beni Merîn*. Tout près de ces ruines, à l'ouest du fort Chardonnet et à 200 mètres environ, j'ai découvert les ruines du *mihrâb* d'une mosquée, sur l'emplacement de laquelle il serait intéressant de faire des fouilles. Pendant mon séjour à Fès, une route a été faite par l'administration des Travaux publics à travers une partie de ce cimetière, mais aucun document épigraphique n'a été trouvé au cours de ces travaux, qui ont mis à découvert près de deux mille tombes.

⁽¹⁾ Ces documents, dans l'ordre où ils sont publiés ici, portent les numéros 10, 11, 12 de mon *Répertoire-inventaire* du musée archéologique de Fès.

⁽²⁾ Ces prismes de marbre ou de grès, appelés *mqabriya* au Maroc, sont nommés *djennâbiya* en Algérie. La *mqabriya* se place au milieu du tombeau, dans le sens du corps du défunt. A Fès, très peu portent des inscriptions, mais elles sont très nombreuses dans les cimetières de cette ville. Ce sont des pierres tombales du même genre qui portent les noms des sultans mérinides.

sentée par la figure 4. Elle a été brisée vers son milieu, mais les deux morceaux se joignent exactement. Sur les faces latérales et supérieures du prisme, elle porte, sculptée de part et d'autre de l'arête, une inscription en caractères arabes d'un travail soigné.

La longueur de l'arête est de 1 m. 60; celle de chacune des deux bandes d'inscription est de 1 m. 55; la hauteur des lettres est de 0 m. 04.

Cette inscription d'ailleurs, à part son caractère ornemental, ne nous apprend rien. Elle est tout entière composée de citations du Qoran.

Le texte de l'inscription est gravé en très beaux caractères andalous. Il reproduit les versets 256 et 257 de la seconde sourate. Le sculpteur y a ajouté ces mots : **صلى الله العظمى** «Allâh, le Grand, est sincère». C'est la formule qu'ajoute toujours l'étudiant qui termine la récitation d'une partie quelconque du Qoran.

La délicatesse de sculpture de ce marbre, le décor, le fini et la forme des lettres, le lieu même où il a été trouvé, à proximité des deux stèles décrites ci-dessous, sont des raisons qui me font dater cette pièce de la belle époque mérinide à Fès (xiv^e siècle de J.-C.).

Ces prismes allongés, en marbre, servaient jadis à orner les tombes des grands et des princes, aussi bien au Maroc sous les Mérinides qu'à Tlemcen sous les Abdelwâdites. Aujourd'hui l'usage s'en est perdu aussi bien à Tlemcen qu'à Fès. Mais des prismes de marbre de ce genre subsistent encore au Maroc

enterrés à Chella, près de Rabat. Je publierai également dans quelque temps une note sur d'autres marbres prismatiques analogues que j'ai trouvés à Fès dans un autre cimetière. — Le mot *mqabriya*, venant de *mqabra* (régulièrement *maqbara*), est assez curieux, car ce dernier vocable, pour désigner le «cimetière», est inusité au Maroc. Ne faudrait-il pas y voir une déformation de **قبرية** «pierre sépulcrale», employé par Ibn-Batûta et signalé par Dozy dans son *Supplément aux Dictionnaires arabes*.



Fig. 4. — Pierre tombale (*maqabriya*) en marbre blanc, d'après l'original.
[Musée archéologique de Fès.]

Photo A. Del.



sur des tombes et à Tlemcen. Dans cette dernière ville du moins, je n'en ai vu qu'un seul spécimen dans le cimetière d'El-'Obbâd, et il porte l'épithaphe d'un qâdi, relevée d'ailleurs par Brosselard dans ses *Inscriptions de Tlemcen* (publiée dans la *Revue africaine*, t. III, p. 241). Plusieurs sont conservées au musée de Tlemcen et les inscriptions qu'elles portent ont également été publiées par Brosselard dans son *Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des Émirs Beni-Zeiyan* (Paris, Imprimerie nationale, 1876)⁽¹⁾. La photographie de quatre de ces derniers prismes (car Brosselard n'a malheureusement donné aucune photographie des documents qu'il a publiés) figure à la planche IV du *Catalogue du Musée de Tlemcen*, par W. Marçais (Paris, Leroux, 1906).

2

STÈLE FUNÉRAIRE DE LA PRINCESSE ZAÏNEB BENT 'OMAR.

L'inscription qu'on va lire est sculptée en relief sur une plaque rectangulaire de marbre blanc, reproduite par la figure 5. Elle est complète, bien que la stèle ait été brisée en deux tronçons que j'ai fait souder au plâtre et maintenir à l'aide d'un cadre en bois.

Les caractères d'écriture magribine sont d'un puissant relief; mais ils sont assez médiocrement tracés. L'inscription offre même quelques fautes d'orthographe.

Il est vrai qu'il ne s'agit ici ni de l'épithaphe d'un souverain, ni même d'un vizir — comme la suivante — ni d'un

⁽¹⁾ Il est à souhaiter que l'exemple de Brosselard pour Tlemcen soit suivi au Maroc et qu'un *Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des Émirs Beni Merin* soit bientôt publié, à la suite de fouilles à entreprendre dans les cimetières royaux de cette dynastie marocaine, à Chella, Marrâkech et Fès notamment.

grand personnage, mais d'une infortunée petite princesse, dont le père fut mal vu à la cour et eut une fin malheureuse.

Cette stèle devait se trouver à la tête du tombeau de la jeune défunte et formait ce qu'on appelle à Tlemcen — où l'usage en est conservé — un *šāhid* « témoin » ou plus vulgairement une *rūštyā* « (stèle) de tête » ⁽¹⁾.

Le texte arabe est inscrit dans le rectangle de la stèle, qui a pour dimensions 0 m. 56 sur 0 m. 33. L'inscription n'a elle-même que 0 m. 42 sur 0 m. 25 et se trouve encadrée par un arc festonné qui la surmonte et que supportent de chaque côté deux petites colonnettes portant des chapiteaux, le tout sculpté sur le rectangle de marbre.

Voici cette inscription, de quinze lignes d'écriture.

Texte arabe ⁽²⁾ :

بسم الله + الرحمن الرحيم + صلى الله على محمد + فل هو نبأ
عظمي ⁽³⁾ اذبح + عنه معرضون هذا + قبر الشابة اخرة زينب + بنت
مولانا ابو (sic) علي + عمر رجه الله خلفت في نصبي شعبا + ن
وعاشت من العبر + عشرين سنة وخمسة + أشهر وتوفيت رجهما +

⁽¹⁾ L'usage de ces stèles carrées ou rectangulaires de marbre ou de grès, qui existe encore à Tlemcen et dans certaines villes de la côte marocaine de l'Océan, s'est complètement perdu à Fès. La forme et le décor des tombes dans cette Afrique du Nord varie non seulement dans le temps, mais aussi selon les villes. Pour le Maroc seul, il y aurait une étude à faire des monuments élevés aux morts dans les différentes villes, et l'on trouverait des variations importantes à noter, de ville à ville et même pour les divers cimetières d'une ville unique. Ainsi, pour Fès seulement, on observe de grandes différences à ce point de vue entre les monuments funéraires des cimetières de Bâb Gisa et ceux de Bâb Ftâh, par exemple.

⁽²⁾ Dans ce texte, j'ai marqué par une croix la fin des lignes de l'inscription.

⁽³⁾ Le texte porte *موا عظم*, qu'il était facile de corriger, puisqu'il s'agit d'un verset du Qoran. J'ai dû également mettre ici des points diacritiques qui manquaient quelquefois dans le texte original, et notamment celui de *معرضون*.



Photo du Commandant Laribe.

Fig. 5. — Stèle funéraire de la princesse mérinide Zaïneb,
d'après l'original. [Musée archéologique de Fès.]

الله في ثالث يوم من شهر ذي حجة سنة + وثلاثين
وسبع مائة

Traduction :

Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux ! Qu'Allah répande Ses Grâces sur Moïhammed ! Dis(-leur) : « Ceci est un message grave et vous vous en détournez ⁽¹⁾ ! ».

Ceci est le tombeau de la jeune et noble Zaïneb, fille de notre maître, Abû 'Alî 'Omar — qu'Allah le reçoive au sein de Sa Miséricorde !

Elle est née au milieu du (mois de) cha'bân (de l'année 716 = 4 novembre 1316) et a vécu vingt ans et cinq mois.

Elle est morte — qu'Allah l'accueille en Sa Miséricorde ! — le troisième jour du mois de dou-l-hijja, en l'an 736 (14 juillet 1335).

Si les chroniqueurs sont muets sur cette princesse mérinide, du moins font-ils connaître son père. Et celui-ci est même une des figures les plus originales des premiers Mérinides.

Fils cadet du sultan Abû Sa'ïd — celui qui a fait construire notamment deux des belles Médersas qu'on admire encore à Fès, celle des 'Attârin et celle de Fès-*ej-Jedîd* — Abû 'Alî avait pour mère une chrétienne et il fut, tout jeune encore, désigné comme héritier présomptif du trône par son père, au détriment de son frère aîné Abû-l-Hasan. En 710 (1310), quand Abû Sa'ïd devint sultan, Abû 'Alî 'Omar était un jeune homme encore imberbe. En 714, le sultan son père, rentrant de Tlemcen, s'arrête à Tâza et envoie à Fès ses deux fils. Abû 'Alî en profite pour se faire proclamer sultan dans cette ville, marche contre son père, qui est blessé et mis en fuite, et l'assiège dans Tâza. Mais, revenu à Fès, Abû 'Alî tombe malade et ses partisans l'abandonnent, sauf la milice chrétienne, commandée par le frère de sa mère, qui lui reste fidèle.

(1) *Qoran*, xxviii, 67 et 68.

Abû 'Alî fait cependant sa soumission à son père, à condition toutefois qu'il lui soit permis de se retirer à Sidjilmâssa, dans le Tâfilâlet, en 714 (selon l'auteur du *Qirâtâs*) ou en 715 (selon Ibn Khaldûn).

C'est à ce moment qu'Abû-l-Hasan fut nommé héritier du trône mérinide à la place d'Abû 'Alî, envoyé à Sidjilmâssa, comme gouverneur. Là, celui-ci paraît avoir fait œuvre de chef et d'administrateur; il organise l'administration de sa province ainsi que son armée (avec solde fixe), enrôle des Arabes Ma'qîl, agrandit son territoire de commandement en faisant la conquête du Touat, du Gourâra et du Soûs, y compris Tarroudant⁽¹⁾.

C'est vraisemblablement à Sidjilmâssa que naquit en 716 la princesse Zaïneb, qui fait l'objet de l'épithaphe ci-dessus.

En 720, Abû 'Alî déclare de nouveau la guerre à son père et s'empare de Marrâkech en 722 (1322 de J.-C.); mais il est battu sur l'Umm er-Rabî' par Abû Saïd et Abû-l-Hasan, et rentre à Sidjilmâssa après avoir, encore une fois, obtenu son pardon.

A l'avènement au trône du sultan Abû-l-Hasan, en 731 (1330-1331), Abû 'Alî conclut un accord avec le roi de Tlemcen Abû-Tâšfin II et, lorsque Abû-l-Hasan marche contre Tlemcen, Abû 'Alî se met en révolte à Sidjilmâssa. Aussitôt le sultan Abû-l-Hasan vient assiéger Sidjilmâssa, en passant par Tâwurirt, où son fils défait l'armée tlemcénienne d'Abû Tâšfin venue au secours d'Abû 'Alî.

Sidjilmâssa fut prise par Abû-l-Hasan, et Abû 'Alî, fait prisonnier, fut amené à Fès en 733 (1332-1333), enfermé dans une chambre du palais, puis étranglé quelques mois plus tard.

(1) J'ai conservé à ces termes géographiques l'orthographe courante de nos cartes. Il est à souhaiter que l'on adopte bientôt un système officiel de transcription pour les noms géographiques dans nos publications administratives de l'Afrique du Nord.

Abû 'Alî n'était pas seulement un homme de guerre; il était cultivé et recherchait la société des savants. Il essaya de restaurer l'art de la correspondance politique au Maroc et s'attacha dans ce but le fameux rédacteur 'Abd-el-Mohaïmen, qui était à Ceuta.

La petite princesse Zaïneb, morte à vingt ans à Fès et enterrée dans le cimetière mérinide de Bâb Gîsa, avait sans doute été ramenée à la cour de Fès, en 733, de Sidjilmâssa, avec son père; à moins qu'elle n'y fut établie auparavant pour y recevoir l'éducation princière qui convenait à son rang et servir en même temps d'otage, comme c'était la coutume alors.

Elle mourut trois ans après le meurtre de son père et doit peut-être à la disgrâce dans laquelle celui-ci était tombé à la cour de Fès, de n'avoir pas eu son épitaphe sculptée par l'un des bons artisans de l'époque.

Comme je l'ai dit, la grand'mère paternelle de Zaïneb était une chrétienne, dont l'influence à la cour mérinide dut être marquée — bien que les chroniqueurs musulmans négligent de le dire — car elle réussit d'une part à faire arriver son propre frère — le grand-oncle de Zaïneb par conséquent — à la tête de la milice chrétienne au service des Mérinides, et d'autre part à faire choisir son fils Abû 'Alî comme héritier présomptif du trône, au détriment d'Abû-l-Ḥasan.

3

• STÈLE FUNÉRAIRE (INCOMPLÈTE) DU VIZIR ABÛ 'ALÎ EN-NÂSIR.

Comme la précédente, cette stèle décorait la tombe d'un personnage de marque, enterré lui aussi dans le cimetière royal.

C'était une dalle de marbre rectangulaire dont la petite base avait 0 m. 65 de longueur. Nous n'avons malheureusement

que la partie supérieure de cette stèle, et toute la partie inférieure manque; c'est celle qui donnait justement le nom du sultan.

Les longueurs des grandes bases, sur les côtés de l'inscription, sont, pour le fragment que nous avons, de 0 m. 66 et 0 m. 60.

La photographie que reproduit la figure 6 permet de se faire une idée de la valeur documentaire de cette pièce, tant au point de vue épigraphique qu'à celui du décor.

Remarquons pour l'instant que les caractères d'écriture, sculptés en relief, sont d'une très belle écriture andalouse rehaussée par un élégant décor à palmettes qui termine certaines lettres à la fin des mots.

Malgré le décor et la petitesse des caractères d'écriture, la lecture de l'inscription est facile, à cause de la netteté des lettres.

Comme dans la stèle précédente — et dans beaucoup d'autres de la même époque, que je publierai ultérieurement — l'inscription est encadrée par un arc festonné à double ruban aux deux branches entrelacées, reposant sur deux bandeaux verticaux garnis, comme les écoinçons, d'un très élégant décor hispano-moresque aux gracieux rinceaux et palmettes d'acanthe. Le tout est surmonté, selon un usage fréquent dès cette époque, de merlons, qu'on nomme aujourd'hui *serrâfât*. Des traces de peinture verte apparaissent encore dans les méplats de l'inscription.

En beaucoup plus délicat et plus fin, la sculpture de cette dalle rappelle assez, tant par le bandeau d'encadrement que par le décor floral des écoinçons, l'épithaphe d'Abou Hammou du musée de Tlemcen (voir W. Marçais, *Catalogue*, planche I, n° 1). Or cette épithaphe tlemcénienne est de 791 (1389).

L'inscription du vizir compte dix-sept lignes d'écriture, mais la fin des deux dernières lignes manque. La fin de chaque

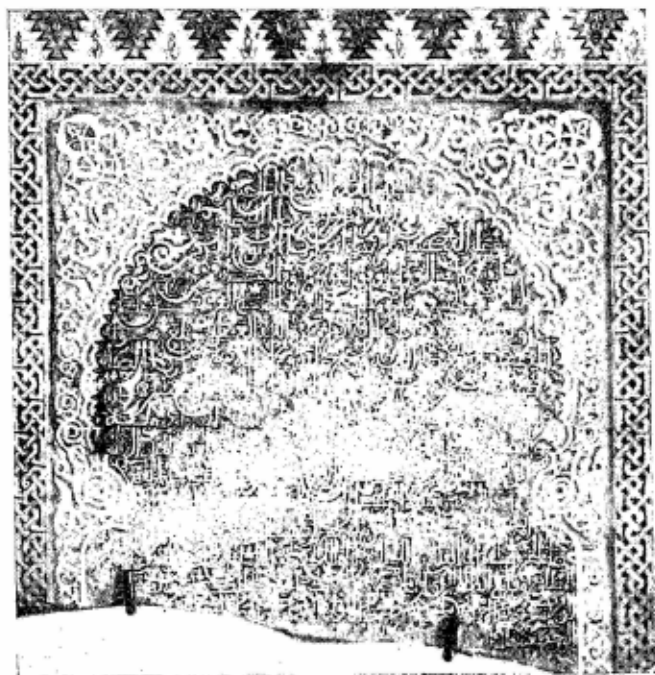


Photo du Commandant Laribe.

Fig. 6. — Stèle funéraire du vizir Abû 'Alî En-Nâsir, d'après l'original.
[Musée archéologique de Fès.]

ligne d'écriture sera marquée, dans le texte donné ci-dessous, par une croix.

Texte arabe :

اعوذ بالله من الشيطان الرجيم + بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله
على سيدنا محمد + وعلى آله وصحبه وسلم تسليما مباركا الى يوم
الدين + كل نفس خائفة الموت وانما توفون اجوركم يوم القيامة فمن
زحزح عن + النار وادخل الجنة ففد فاز وما الا حيوته الدنيا الا متاع
الغمرور كل من عليها + فان ويبغى وجهه ربك ذو الجلال والاكرام
صدق الله العظيم وبلغ رسوله المصطفى الكريم صلى الله وسلم
عليه وعلى آله وصحبه ازكا الصلاة + واضيب التسليح ولا حول
ولا قوة الا بالله العلي العظيم هذا + فبر الوزير الرفع السهام
الانهي ﴿ المجاهد الاحمى ﴾ اسعد الوزراء ﴿ حولة ﴾ + وامضاه سبعا
واعلاجه ﴿ في ذات الله حولة ﴾ سبى الجهاد ﴿ ونور البلاد ﴾
الظاهر + الخات والنجار ﴿ الكريم الجليل الرفيع المفاخر ﴾ الذي
اخسنت الاعدا لقهره ﴿ + ووفيت الايام عنه نهيه وامره ﴿ ابي
علي الناصر وزير السلطان المعظم ﴿ + امجد المكرم الخليفة
المفعم ﴿ المفاخر الصالح المجاهد ﴿ المرابح الحارس الزاهد ﴿ +
صاحب الخي والمخرب الفاعل بامر الله ﴿ الرضى بخلق الله ﴿ كهي
الارامل والمسلمين ﴿ وابو (sic) اليتامى وناصر + المظلومين وفاعم
الظالمين ﴿ الذي ان نام سبكت عنه الملائكة ﴿ وان فام هبت له
كخلط وشهدت له بمثل خالط ﴿ + الذي لا تنكر فضله الاحيا ولا
تجهل قدر بركته الاموات المشهور + الذي خضعت رقاب
النكار لقهره

Traduction :

Je cherche un refuge auprès d'Allah contre Satan, le Lapidé ! Louange à Allah, Clément et Miséricordieux ! Qu'Allah répande Ses Grâces sur notre Seigneur Mohammed, sur sa Famille et ses Compagnons ! Qu'Il leur accorde le salut, complet et béni, jusqu'au jour de la Rétribution !

Tout être animé goûtera le trépas ; mais vous recevrez vos récompenses au Jour de la Résurrection. Celui qui échappera au Feu et qui sera admis au Paradis, verra ses désirs comblés, car la Vie d'ici-bas n'est qu'un bien trompeur ⁽¹⁾. Tout ce qui est sur la Terre doit disparaître ⁽²⁾, mais il restera la face de Ton Seigneur, Majestueux et Glorieux ⁽³⁾. Allah le Grand est sincère. Il a adressé (aux Hommes) son Envoyé, l'Élu, le Généreux — sur lui soient les Grâces et le Salut d'Allah, ainsi que sur sa Famille et ses Compagnons, et que ces Grâces soient les plus pures et ce Salut le plus délicieux !

Il n'y a de Puissance ni de Force qu'en Allah, l'Élevé, le Grand !

Ceci est le tombeau du Vizir très haut, magnanime et illustre, soldat tout dévoué de la guerre sainte, le plus remarquable des vizirs par l'autorité, le plus redoutable comme homme de guerre, le plus glorieux en bravoure dans la Voie d'Allah ⁽⁴⁾, épée de la guerre sainte,

(1) *Qoran*, III, 182.

(2) *Qoran*, LV, 26.

(3) *Qoran*, LV, 27.

(4) Cette formule *وأمضاهم بي ذات الله صولة* se retrouve assez souvent au XIV^e siècle dans l'énumération des qualités de princes ou de grands. Elle figure notamment dans la biographie d'Abû Sa'ïd le Mérinide donnée par le *Qirtās* (p. 300 de l'édition de Fès), ainsi que sur la stèle funéraire du Nâsrite de Grenade, dont l'inscription nous a été transmise par l'auteur de *l'Nhaça*, Abû-l-Wâlid ben Abû Sa'ïd Faradj, né en 677, proclamé en 713, mort en 725. L'épithaphe de ce roi grenadin, vraisemblablement contemporaine de celle qui nous occupe, mérite d'être donnée ici, d'après *l'Nhaça*, parce qu'elle présente une frappante analogie dans les formules employées avec celles que nous lisons sur cette stèle. La voici :

هَذَا قبر السلطان الشهير بتاج الامصار وناصر ملة المصطفى المختار وحيى
سبيل اباؤه الانصار و الامام العادل و الوهاب الباسل و صاحب الحرب والحراب و
الطاهر الاكواب والانساب و اسعد الملوك دولة و أمضاهم بي ذات الله صولة و
سيف الجهاد و نور البلاد و ذي الحسام اسلول بي نصرة الايمان و واليهود العبد

flambeau du pays, pur dans sa personne et dans son origine, noble et illustre, homme de haute valeur; c'est lui qui a subjugué les ennemis par sa puissance et qui a soumis le temps aux caprices de sa volonté, Abû 'Alî En-Nâsir, vizir du Sultan éminent, glorieux et respecté, le lieutenant (d'Allâh), le défenseur des frontières, vertueux, soldat de la guerre sainte, le *morâbit*⁽¹⁾, fidèle et pieux gardien, guerrier et pontife à la fois, exécutant la volonté d'Allâh, satisfait de ce qu'il lui accorde, refuge des veuves et des abandonnés, père des orphelins, protecteur des opprimés, maîtrisant l'oppresser; c'est lui que les Anges remplacent, pour louer Allâh, quand il sommeille, et c'est autour de lui qu'ils voltigent également lorsqu'il veille, ils sont ainsi toujours à ses côtés; c'est lui dont les Vivants ne sauraient nier les vertus et dont les Morts n'ignorent pas la puissante *baraka*⁽²⁾, le célèbre., celui dont l'impétuosité a subjugué les Infidèles.

بخصية الرحمان في الجهاد في سبيل الله في المنصور بفضل الله في امير المسلمين
ابي الوليد ابن الهمام الاعلى الطاهر الذات والتجار في الكبير الماخز والاثار في كبير
الامة النصرية في وقاد الدولة الغالبية في المغنس المحرمون ابن سعيد برج

(1) Le *morâbit* est le musulman attaché à un *ribât*, sorte de couvent fortifié placé d'ordinaire sur les limites du territoire de l'Islâm et dont les défenseurs — sorte de moines guerriers dans le genre de nos Templiers ou des Hospitaliers, par exemple — faisaient la guerre aux Infidèles. L'usage du *ribât* est fort ancien dans l'Islâm. Dans l'Est de la Berbérie, ces forteresses se nommaient plutôt *mahres* (cf. EL-BEKRI, trad. de Slane, 57, 77, 79, 80 et *passim*); cependant cet auteur, du XI^e siècle de notre ère, semble distinguer entre le *ribât* et le *mahres*. Quoi qu'il en soit, nous remarquerons dans notre inscription que l'on trouve côte à côte les deux termes *مرباط* et *حارس*, qui signifient «attaché à un *ribât*» et «attaché à un *mahres*». L'un des plus célèbres *ribât* est bien celui que fonda 'Abdallâh ben Yâsin sur le Niger et qui fut le berceau de l'empire des *Morâbit* ou «Almoravides» au XI^e siècle de notre ère. Le nombre des *ribât* se multiplia au Maroc au XV^e siècle, pour la lutte contre les Portugais et les Espagnols; il en sortit les «Marahouts» et leurs confréries religieuses, qui répandirent l'Islâm mystique en Berbérie et donnèrent naissance à la dynastie des sultans-chérifs du Maroc. (Sur ces faits, on consultera ce que j'ai dit dans mon *Coup d'œil sur l'Islâm en Berbérie*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, janvier 1917.)

(2) Sur ce mot *baraka*, que rend mal notre mot «bénédiction» et qui correspond mieux au *mana* des sauvages, Douvillé (*Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 439) a fait d'excellentes remarques. Voir aussi mon *Coup d'œil sur l'Islâm*, loc. cit., p. 45 et suiv. du tirage à part, Paris, 1917.

Les recherches que j'ai faites ne m'ont pas permis de déterminer dans l'histoire la personnalité de ce célèbre vizir. Il me semble que l'on puisse penser qu'il s'agit d'un personnage de la fin du XIII^e ou du commencement du XIV^e siècle de J.-C., tant en raison du décor et de l'écriture — sur lesquels je reviendrai plus loin — qu'à cause des formules exprimant ses mérites et ceux de son sultan, formules dont j'ai marqué ci-devant, dans une note, l'analogie avec celles qu'on rencontre à cette époque dans des inscriptions de cette espèce.

Aucun vizir des Mérinides à Fès ne porte cependant le nom d'Abû 'Alî En-Nâsir, même dans la liste très complète qu'en donne l'auteur de la *Rawḍatu-n-nisrîn fî dawlati Banî-Merîn* ⁽¹⁾. Je n'en trouve pas non plus de ce nom chez les Naṣrites de Grenade. Et pourtant j'inclinerais volontiers à penser qu'il s'agit d'un vizir andalou plutôt que magribin, à cause des titres et qualificatifs qui lui sont donnés dans cette épitaphe et qui se rapprochent avec une frappante analogie de ceux du Naṣrite Abû Saïd Faradj ben Ismâ'il, comme je l'ai remarqué ci-devant.

Quoi qu'il en soit, je ne me trouve pas pour le moment à même d'identifier ce vizir enterré à Fès et pour qui une si belle épitaphe a été gravée sur le marbre.

*
* *

Les inscriptions et la décoration des deux épitaphes que l'on vient de lire appellent quelques remarques.

Dans l'épitaphe de la princesse Zaïneb, les lettres, ainsi que le décor, donnent une impression de lourdeur et d'inélégance,

⁽¹⁾ Cette liste m'a été communiquée par M. G. Marçais, qui fait éditer en ce moment ce texte avec une traduction dans le *Bulletin de Correspondance africaine*, chez Leroux, à Paris.

due uniquement à l'impéritie du sculpteur qui en fut chargé, non au mauvais goût de l'époque.

Le motif floral des écoinçons est une dérivation du motif dit en fleurs de lys et qui est formé de deux palmettes soudées. Mais ici les deux palmettes, au lieu d'être soudées par la base, le sont par la pointe. Entre elles se trouve un second motif.

La partie la plus remarquable du décor de cette stèle est l'arc festonné surmontant les deux colonnes. Chaque feston est formé par le rebord extérieur d'une palme. Un cordon double et souligne les dentelures de ces palmes, dont les deux lignes — formant chacune la moitié de l'arc — se réunissent au sommet de l'arc en un fleuron trilobé.

L'inscription du vizir Abû 'Alî En-Nâsir est, comme la précédente, encadrée par un arc supporté par des pieds droits, le tout enfermé dans une bande rectangulaire, recouverte, en relief, d'une grecque fort élégante.

Cette grecque est formée de deux rubans, dont l'un est une ligne brisée régulière, tandis que l'autre s'enroule sur lui-même en deux nœuds inverses situés chacun sur une branche de la ligne brisée. Les *šerrâfât* ou merlons qui couronnent le sommet de la stèle sont à cinq étages et chacun d'eux porte, sculpté en son milieu, un fleuron trilobé. Les huit intervalles en creux qui séparent ces merlons sont ornés de motifs floraux semblables deux à deux et dont l'importance décroît en se rapprochant des bords à droite et à gauche; mais tous ces motifs sont terminés à leur partie inférieure par un petit fleuron trilobé, en pendeloque.

Les colonnes ou pieds-droits supportant l'arc festonné ne gardent plus la forme pleine qu'elles ont dans la stèle de la princesse Zaïneb. Il n'en reste plus que la place, occupée par de gracieux rinceaux.

De même le chapiteau et le tailloir ont disparu. Le renfle-

mient qui les représente est garni par un enroulement de palmes allongées et unies, donnant naissance en bas aux rinceaux des colonnes, en haut au double cordon en feston délimitant l'arc, ainsi qu'aux rinceaux qui s'épanouissent dans les écoinçons supérieurs de la stèle en une très belle palme double, absolument semblable à celle du balcon du minaret de Mansoura, dont W. et G. Marçais ont donné un dessin si net⁽¹⁾.

On peut ici faire cette remarque, si fréquente dans l'art arabe, que les artistes, dans leur décor, ne recherchent pas du tout la symétrie. L'écoinçon de droite n'est pas identique à celui de gauche. Dans ce dernier, la partie inférieure des palmes se retourne simplement, tandis qu'à droite elle projette deux feuilles lancéolées, l'une à droite et l'autre à gauche. Les enroulements des rinceaux eux-mêmes ne sont pas pareils; ils sont en général moins touffus à gauche qu'à droite. Mais aucune de ces dissemblances ne choque; un examen attentif seul peut les faire remarquer. A cette époque comme aujourd'hui, l'artiste magribin ne s'astreignait pas à recopier fidèlement un modèle; il se contentait de l'interpréter.

Les caractères d'écriture sont élégants et souples; les pleins et les déliés sont très marqués. Les finales ن, ي, ع et ر sont très largement déployées et se relèvent en donnant naissance à des motifs en queue d'aronde ou à des fleurons. Ces formes font penser aux queues de ces lions de tissus orientaux qui se redressent nerveusement et se terminent aussi en fleurons.

M. Van Berchem a observé que les fleurons semés dans les inscriptions disparaissent en Orient peu après le XIII^e siècle⁽²⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Les Monuments arabes de Tlemcen*, Paris, Fontemoing, 1903, p. 219, fig. 38.

⁽²⁾ Cf. *L'Art musulman au musée de Tlemcen*, extrait du *Journal des Savants* août 1906), tirage à part, p. 10 et 11.

Ils sont ici très nombreux, servent simplement d'ornements et ne tiennent pas lieu de points, sur le *šin* par exemple. Au surplus ces fleurons, dans cette inscription, offrent une grande variété de formes.

Malgré ces ornements, l'inscription reste parfaitement nette et lisible et, si l'artiste a poussé l'élégance jusqu'à la recherche, il a su conserver à son œuvre une rare distinction.



MÉLANGES.

LA PLUS ANCIENNE MENTION DU NOM DE L'ÎLE DE SUMATRA.

Dans la notice consacrée au 三佛齊 *San-fo-ts'i* = Palembang, dans le sud-est de Sumatra, le *Song che*⁽¹⁾ ou *Histoire des Song* (960-1279) rapporte l'information suivante : « In 1017 the king 霞邇蘇勿吒蒲迷 sent envoys with a letter in golden characters, and tribute in the shape of pearls, ivory, Sanscrit books, folded between boards and slaves of K'un-lun⁽²⁾; by an imperial edict they were permitted to see the Emperor [of China] and to visit some of the imperial buildings. When they went back an edict was issued addressed to their king, accompanied by various presents calculated to please him⁽³⁾. »

(1) Il a été rédigé par T'o-t'o entre 1313 et 1355. Cf. Georges MASPERO, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung pao*, t. XI, 1910, p. 131, où sont reproduits des renseignements fournis par M. Pelliot.

(2) Le texte a 崑崙奴 *K'ouen-louen* nou « esclaves de K'ouen-louen » que Groeneveldt a rendu seulement par « slaves ». Schlegel (*Geographical Notes*, XVI. *The old States in the Island of Sumatra*, dans *T'oung pao*, t. II, 1901, p. 118) a « slaves of Cōn-nōn » et ajoute en note : « Orang sémang from the interior of Malacca. » Le K'ouen-louen en question ne peut pas désigner Poulo Condore au XI^e siècle (p. 118 du même article, Schlegel a fait ce rapprochement dont M. Pelliot [*Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle*, dans *Bull. École franç. d'Extrême-Orient*, t. IV, 1904, p. 218-219] a montré l'inexactitude); et rien n'indique qu'il s'agisse ici des Sémang de la péninsule malaise. Les données du texte ne permettent pas de localiser le K'ouen-louen dont il s'agit.

(3) Apud GROENEVELDT, *Notes on the Malay archipelago and Malacca*, dans

Groeneveldt a transcrit les six caractères précédents sans tenter de les identifier. Schlegel restitue *Hadji Subhutha bhumi*, ce qui implique qu'il n'a pas retrouvé le nom indigène représenté par les caractères 3-5 : son *Subhutha* ne rappelle rien de connu.

Le nom du roi de San-fo-ts'i est, d'après le *Song che*, *Hia-tch'e Sou-wou-tch'a-p'ou-mi*. *Hia-tch'e* = kawi *Haji* > *Aji*, « roi »; *p'ou-mi* = kawi *bhūmi*, javanais, sundanais *bumi*, malais *بومي* *būmi* < skr. *bhūmi*, terre. Le premier caractère de *Sou-wou-tch'a*, *sou* = *su*⁽¹⁾; le second, *wou* = *mu*⁽²⁾. Le troisième caractère, 吒 *tch'a*, figure dans 羅吒和羅 *Lo-tch'a-houo-lo*, prononciation ancienne **La-l²a-γwa-la* = prākṛit *Rāṭṭhapāla* < skr. *Rāṣṭrapāla*⁽³⁾; c'est-à-dire *tch'a* = *ṭha* = *tra*. Deux homophones de 吒, 𑖳 et 𑖴, sont également pour prkr. *ṭha* = skr. *tra* dans 蘇刺𑖳 *Sou-la-tch'a* = *Suratṭha* = *Surāṣṭra*⁽⁴⁾ et 摩訶𑖳 *Mo-ho-la-tch'a* = *Mahārattṭha* = *Mahārāṣṭra*⁽⁵⁾.

Miscellaneous papers relating to Indo-China and the Indian archipelago, 2^e série, t. I, Londres, 1887, p. 190.

(1) Cf. Stanislas JULIEN, *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois*, n° 1636 et suiv.; Paul PELLIOU, *Quelques transcriptions chinoises de noms tibétains*, dans *T'oung pao*, t. XVI, 1915, p. 9.

(2) Cf. JULIEN, *Méthode*, n° 2215 et 2216.

(3) Cf. Paul PELLIOU, *Les noms propres dans les traductions chinoises du Milindapañha*, dans *Journal asiatique*, t. IV, 1914, p. 408, n. 1.

(4) Apud S. JULIEN, *Mémoires sur les contrées occidentales traduits du sanscrit en chinois; en l'an 648, et du chinois en français*, t. II, Paris, 1858, in-8°, p. 528, n° 8.

(5) *Ibid.*, p. 515, n° 10. Dans un autre passage (*ibid.*, p. 520, n° 7), Hiuan-tsang a transcrit skr. *Abhayadāṣṭra* : 阿跋耶登瑟𑖳羅 *A-po-ye-teng-se-tch'e-lo*. Pour d'autres exemples de 吒 *tch'a* = skr. *ṭa*, cf. Sylvain LÉVI, *Le catalogue géographique des Yakṣa dans la Mahāmāyūrī*, dans *Journal asiatique*, janvier-février 1915, p. 19-138, aux vers 1, 9, 15, 18, 44, 46, 68, 71, 75, 77 et 94. L'un des traducteurs chinois de la *Mahāmāyūrī*, Saṃghabhata, a transcrit le *Kūṭadāṣṭro* du vers 27, par 苟多蕩婆多羅 *Keou-to-tang-so-to-lo* (on a imprimé par erreur *Keou-to-tang-so-tou-lo*), où les deux *ṭ* cérébraux sanskrits sont rendus par le caractère à dentale 多 *to*,

Parallèlement, le caractère 茶 *tch'a* rend la cérébrale sonore dans 奔茶 *Pen-tch'a* = prkr. *Puṇḍa* = skr. *Puṇḍra* de *Puṇḍra-vardhana* et *Puṇḍrakakṣa* ⁽¹⁾. 吒 *tch'a*, d'après les exemples qui précèdent, transcrit donc prkr. *ṭha* = skr. *tra*. L'équivalence de *Sou-wou-tch'a* serait ainsi **Sumuṭa* = **Sumutra*; et la restitution de *Hia-tch'e* *Sou-wou-tch'a-p'ou-mi*, *Haji Sumuṭabhūmi* = *Haji Sumutrabhūmi*, «le roi de la terre de *Sumuṭa* = *Sumutra*». Du point de vue phonétique, cette interprétation n'est pas contestable; mais elle présente un autre intérêt que la seule restitution d'une transcription chinoise.

Cette «terre de *Sumutra*» n'a certainement rien de commun avec l'ancienne principauté du même nom qui était située sur la côte nord-orientale de l'île, vers le 5° degré de latitude septentrionale ⁽²⁾. Il n'est pas concevable que le souverain régnant à Palembang, par environ 3° sud, ait jamais été désigné par un titre rappelant sa souveraineté sur cette principauté; et il est moins vraisemblable encore qu'il en ait fait usage auprès de la cour de Chine, où ses ambassadeurs étaient reçus comme envoyés du royaume de San-fo-tsi. *Sumutrabhūmi* ne peut donc s'appliquer qu'à l'île entière et *Haji Sumutrabhūmi* doit être traduit par «roi de la terre [= île entière] de *Sumutra*». Qu'il en ait été historiquement ainsi est

pron. anc. **ta* (cf. Paul PELLIOU, *Les noms propres dans les transcriptions chinoises du Milindapañha*, p. 398). Mais M. Sylvain Lévi (*ibid.*, p. 36, note) nous prévient que «*Saṃghabhaṭa* paraît être un sanskritiste et un indianiste médiocre», et cette incorrection phonétique en est une preuve de plus. Dans l'exemple précédent, le traducteur de la *Mahāmāyūrī* a transcrit séparément les deux consonnes de la finale *-tro*. Au vers 41, il a, au contraire, correctement rendu *Paṇḍreṣu* par 般茶 *p'an-tch'a* = *paṇḍa*, c'est-à-dire cérébrale sanskrite par palatale chinoise. Pour d'autres exemples de *tch'a* = *ḍa*, cf. les vers 24, 51, 82, 89, 93 et 97.

⁽¹⁾ Cf. Paul PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 380.

⁽²⁾ Sur la ville de *Sumutra*, cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, t. II, Paris, 1914, in-8°, *sub verbo* SUMUTRA à l'index, et B. J. O. SCHRIEKE, *Het boek van Bonang*, Utrecht, 1916, in-8°, p. 2, et les auteurs cités.

extrêmement douteux, car nous n'en avons aucune assurance par ailleurs; et la seule affirmation du souverain de Palembang n'en constitue pas une preuve décisive. Au XIII^e siècle, Tchao Jou-koua écrit : « San-fo-ts'i se trouve entre Tchen-la [= Cambodge] et Chō-p'o [= Java]. Son autorité s'étend sur quinze 州 *tcheou* (provinces ou principautés)⁽¹⁾. » Le *Tchou san tche* mentionne ces quinze tributaires qui sont à Sumatra, sur la péninsule malaise et jusqu'à Ceylan⁽²⁾; mais ces indications ne sont naturellement pas à prendre à la lettre. On doit simplement en conclure que le San-fo-ts'i avait soumis un certain nombre d'états voisins; et cette constatation est suffisante pour justifier, à l'orientale, le titre de *Haji Sumutrabhūmi*.

Ce titre royal n'apparaît qu'une seule fois dans les annales chinoises, à l'occasion de l'ambassade de 1017. Il est heureux que le *Song che* nous l'ait conservé, car il atteste, au début du XI^e siècle, l'existence du nom de Sumutra appliqué à l'île entière. En 1365, l'auteur du *Nāgarakṛtāgama* connaissait manifestement toute l'île qu'il désigne sous le nom de *Tanah ri Malayu*, « le pays de Malayu⁽³⁾ ». Ce n'est qu'au siècle suivant que le nom de Šumutra⁽⁴⁾ reparait avec le même sens, dans les sources arabes de Sīdī 'Alī⁽⁵⁾. J'ai relevé le nom de « l'île de Šumutra » dans une *arfūza* ou texte en vers du mètre *rajaz*, de Šihāb ad-dīn Aḥmad ibn Mājid, datée, en toutes lettres, du mois du Dzū'l-hijja de l'année 866 de l'hégire = septembre 1462⁽⁶⁾; et dans des instructions nautiques du

(1) *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, Pétersbourg, in-4°, 1912, p. 60.

(2) *Ibid.*

(3) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 652. Ce poème kawi est daté de 1365.

(4) Ce *š* sous-punctué est la transcription du *t* emphatique arabe ط.

(5) Sur Sīdī 'Alī, cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 484-541.

(6) Ms. 2292 du fonds arabe de la Bibliothèque nationale de Paris. Ce texte qui va du folio 88 v° à 117 r°, est intitulé : حاوية الاختصار في اصول علم البحار تصنيف المعلم اسد البحر البخار شهاب الدين احمد بن ماجد بن محمد بن

même auteur intitulées : *Livre des renseignements utiles sur les bases et les principes de la science nautique*, daté de 895 = 1489-1490⁽¹⁾, pour ne citer que les documents orientaux antérieurs à l'arrivée de Vasco de Gama dans l'Océan Indien.

Au témoignage des textes précédents, l'île de Sumatra a donc été connue des Chinois sous le nom de *Sumūta* = *Sumutra*, dans les premières années du XI^e siècle, près de trois cents ans avant le voyage de Marco Polo; et sous le nom de *Sumutra*, par les marins arabes, antérieurement au premier voyage des Portugais en Indonésie⁽²⁾.

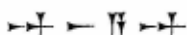
Gabriel FERRAND.

هاتويّا résumé des principes de la science des mers par le *mu'allim*, Lion de la mer en fureur, Šihāb ad-dīn Aḥmad bin Mājid bin Muḥammad bin 'Amr bin Faḥl ibn Duwīk ibn Abī ar-Rakāib de Najd». Ce texte se retrouve aux folios 116 v^o-151 r^o du ms. 255g du même fonds.

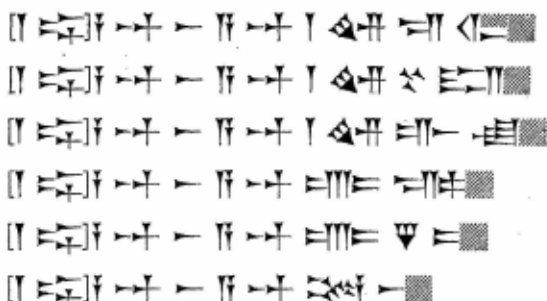
⁽¹⁾ كتاب الغوايد في اصول البصر والقواعد, folios 1 v^o à 88 r^o du ms. 2292. Dans ces deux textes le nom de l'île est écrit *شُمُطْرَة* *Sumūtra*. Le ms. 255g a les variantes fautives *شَمَطْرَة*, *شَمَطْرِي*, *شَمُطْرَة* *Sumūtrā*. La sifflante palatale de ces textes arabes est tout à fait inattendue; autant que je sache, les documents chinois n'en fournissent aucun exemple, qu'il s'agisse du nom de l'île entière ou de celui de l'État de la côte nord-est de Sumatra. Celui-ci est désigné par Ibn Baṭūṭa sous le nom de *سُمُطْرَة* *Sumūtra*, avec sifflante dentale; mais l'un des manuscrits arabes utilisés par Dulaurier a, comme les précédents, *شُمُطْرَة* avec chuintante initiale (cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 440, n. 2).

⁽²⁾ Cette note a simplement pour but d'identifier le *Sou-wou-tch'a-p'ou-mi* du *Song che*. J'étudierai ailleurs les questions phonétiques que soulève l'alternance *s* : *š* à l'initiale.

DE
QUELQUES IDÉOGRAMMES ASSYRIENS.



Ce groupe de signes, qui se lit *kamû*: Brünnow, *A classified List*, n° 3885, Meissner, *Seltene Assyrische Ideogramme*, n° 31, 357, se rencontre avec le même sens dans le fragment (iné-dit) K 7064, l. 1-6 : 𐎶𐎵 — 𐎶𐎵 — 𐎶𐎵, c'est-à-dire [*bāb*]*u kamû*. C'est à tort que Bezold, *Catalogue of the Cuneiform Tablets in the Kouyunjik Collection in the British Museum*, p. 828 et p. 2020^b, a restitué : [MU]_L ÁŠ-A-AN « l'étoile ÁŠ-A-AN ». K 7064 n'est pas un texte astrologique. Il appartient probablement à la série *alu ina mēlū car*⁽¹⁾; les l. 1-6 se lisent ainsi :



(1) Il arrive assez souvent que des textes donnés par Bezold comme astrologiques ont une signification toute différente. Je n'en citerai qu'un seul autre exemple : 81, 2-4, 293 (fragment inédit), qui appartient, en réalité, à l'hépatoscopie. Il y a bien, l. 4 : 𐎶𐎵 — 𐎶𐎵, mais ce n'est pas *urpatu*; il faut comprendre : «[si...] et que... soit plein de terre» (𐎶𐎵 = *šūu*, 𐎶𐎵 = *šūu*)

Aux l. 7-8, il est question de ce qui arrivera suivant que « sa porte », [bāb]i-šu, (la porte du palais?) est ouverte (BAD = pūi) ou fermée (e-dil).

𐎶 = edēlu et edlu.

D'après Meissner, *S. A. I.*, n° 2447, 𐎶 = edēlu « fermer, verrouiller ». Voir aussi *Babyloniaca*, t. V, p. 6, l. 44.

C'est sûrement dans ce sens qu'il faut interpréter *Astrol. chald.* ⁽¹⁾, Sin, XXIV, 43 et 2^e *Suppl.*, CXVIII, 2 : 𐎶 𐎶 𐎶 (?) 𐎶 (var. 𐎶 𐎶 𐎶) 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 « la ville dont les issues étaient ouvertes seront fermées » (cf. *Babyloniaca*, t. V, p. 126, l. 4).

En outre, *Astrol. chald.*, *Suppl.*, XXXIII, 47-48 : 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 doit être lu : bāb mātī ediltum^{tn} ⁽²⁾ ippeti : « la porte du pays qui était fermée sera ouverte ». Donc 𐎶 = edlu « fermé, verrouillé ». Voir *Babyloniaca*, t. V, p. 146, l. 3.

𐎶 𐎶 𐎶 = šapāku.

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 = šapāku est connu : Brūnnow, n° 3931.

𐎶 𐎶 𐎶, par confusion avec 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 ⁽³⁾, a, semble-t-il, le même sens.

= mātū). Voir Boissier, *Choix de textes relatifs à la divination assyro-babylonienne*, p. 133. — La même erreur a été commise par Meissner, *S. A. I.*, n° 6281 (corrigé, sur mes indications, sous le n° 11130).

⁽¹⁾ Abréviation pour *L'Astrologie chaldéenne*, par Ch. Virolleaud, fasc. 1-14, Paris, 1905-1912.

⁽²⁾ bābu est ici du féminin. On sait d'ailleurs que bābu a un pluriel féminin : bābāti.

⁽³⁾ La confusion est continuelle dans le signe composé 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 ou 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 = ittu.

Exemple : *Astrol. chald.*, *Suppl.*, XXXIII, 52 : $\text{𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵}$
 $\text{𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵} \text{ 𐎶𐎵𐎶𐎵}$ *alāni nadūti ana telē iššapakū* :
 littéralement « les villes ruinées s'entasseront en *tells* ».

A l'appui de cette interprétation on peut alléguer Nabuchodonosor, Borsippa, II, 4 : *iš-sa-pi-ik ti-la-ni-iš*.

𐎶𐎵 = *sanāqu*.

K 2876 (inédit), recto, col. II, l. 15-17 :

𐎶𐎵 ^{*kakkubu*} SAG-ME-GAR 𐎶𐎵 ^{*kakkubu*} *Dil-bat ut-tin-mi-du*

𐎶𐎵 *e-mi-du*

𐎶𐎵 *sa-na-qu*

On sait que *emēdu* et *sanāqu* sont synonymes; d'autre part 𐎶𐎵 = *emēdu* est bien connu, mais 𐎶𐎵 = *sanāqu* est nouveau.

𐎶𐎵 = *iši*.

Dans *Astrol. chald.*, *Šamaš*, XI, 73; XIII, 13 : *i-il-tu* ^{*an*} *A-nun-na-ki* ^{*an*} *Šamaš* 𐎶𐎵 *-me* (var. *mi*), 𐎶𐎵 doit certainement se lire *iši*, valeur que ce signe a d'ailleurs en sumérien : Brünnow, 5079, puisque le verbe est au futur : « Šamaš entendra le serment des Anunnakis »⁽¹⁾.

(1) MORRIS JASTROW, *Die Religion Babylonien und Assyrien*, t. II, p. 599, note 3, coupe, de la façon la plus arbitraire, la phrase en deux : « Imprécation des Anunnakis; Šamaš entendra », sous-entendu : « la supplication du roi, ou du pays ».

De même : *Astrol. chald.*, 2^e *Suppl.*, CIII, 23 : [] LIL (?)
tes-lit māti iši-mu-ú : « . . . entendront la prière du pays ».

𐎠𐎡 = našpantu.

On sait que 𐎠𐎡 𐎠𐎡𐎠 = našpantu : Meissner, *S. A. I.*, n° 3464.

Or 𐎠𐎡, à lui seul, a le même sens.

En voici deux preuves :

1^o *Astrol. chald.*, *Suppl.*, XX, 6, 18, 23 : 𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡𐎠 𐎠𐎡
𐎠𐎡𐎠 𐎡𐎠 (var. 𐎠𐎡𐎠) A-MA-RU, ištī^m iššakan^{an} (var. ibašši)
correspond à Adad, IV, 40-41 et 2^e *Suppl.*, XCII, 12-13
a-bu-ub (var. A-MA-RU) ⁽¹⁾ na-áš-pan-ti ⁽²⁾ iššakan^{an}.

2^o Šamaš, XIII, 27 (et XV, 12) : šar ištī^m ina māti iššakan^{an}
(= *S. A. I.*, n° 10693) est expliqué par 2^e *Suppl.*, LVII, 20 :
šarru dan-nu : šar na-áš-pan-ti ⁽³⁾ ina māti ibašši^{ti}.

Dans 2^e *Suppl.*, LV, 14 (et *Suppl.*, XL, 24) : ištī^m (var. ištī^{ti})
A-MA-RU (= abūb) mit-hur-ti, et Thompson, *The Reports of the
magicians and astrologers of Nineveh and Babylon*, n° 270, 5 :
a-di-ru ištī^{ti} iššakan^{an}, il faut probablement lire aussi našpanti(m);
mais c'est peut-être iši-ti(m); puisque 𐎠𐎡 = iši, comme il est
démonstré ci-dessus ⁽⁴⁾.

(1) A-MA-RU = abūb est déjà connu : *S. A. I.*, n° 8909.

(2) JASTROW, *Die Religion Babylonien und Assyrien*, traduit correctement
l'expression abūb našpanti, t. II, p. 673, note 13, mais, *ibid.*, p. 717, il en
fait deux phrases, sans même essayer de motiver cette étrange interpréta-
tion. Voir en outre 2^e *Suppl.*, LXVIII, 15 (= LXIX, 1) et CIV, 26.

(3) Cf. d'autre part : *Suppl.*, XLIII, 27 : šarru dan-nu šum-šū AN-BAD (= Bel,
BRÜNNOW, n° 1497, ou Ea, MEISSNER, n° 849, ou Sin, MEISSNER, n° 873) ina
māti ibašši.

(4) C'est la lecture adoptée par JASTROW, *op. cit.*, II, 522, note 1, pour
a-di-ru ištī^{ti} iššakan^{an}. D'habitude, ištū est écrit idéographiquement : 𐎡𐎠𐎡𐎠.

COMPTES RENDUS.

Arthur CHRISTENSEN. *LE DIALECTE DE SÄMNÄN*. Essai d'une grammaire Säm-nänle, avec un vocabulaire et quelques textes, suivi d'une notice sur les patois de Sängsar et de Läsärd. (Extrait des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark*, 7^e série, section des Lettres, t. II, n^o 4). — Copenhague, 1915; 1 vol. in-4^o, pages 227 à 300.

La fondation Carlsberg, due à la générosité du grand brasseur de Copenhague qu'ont connu tous ceux qui ont passé par la capitale du Danemark, a permis à M. Arthur Christensen, dont les iranisans ont pu apprécier les beaux travaux sur l'ancienne Perse, de faire un voyage d'études dans l'empire du Lion et du Soleil, au printemps de 1914. Une excursion à Semnân, ville située à environ 200 kilomètres de Téhéran, sur la route du Khorasan, a été mise à profit pour constituer une grammaire complète de l'intéressant dialecte parlé dans ce canton. Les renseignements contenus dans les recherches de Houtum-Schindler, de Bernard Dorn, de James Bassett, de Querry, matériaux utilisés par Wilhelm Geiger dans le *Grundriss der iranischen Philologie*, ont servi de point de départ à l'entreprise du savant danois.

La principale constatation à laquelle ont abouti les soigneuses interrogations poursuivies avec acharnement par notre philologue, c'est que le semnânî a non seulement un cas oblique en *i* au singulier, mentionné par Geiger, mais aussi un cas oblique au pluriel. Il semble avoir également conservé un genre féminin, par exemple dans l'article indéfini suffixé, qui est *i* pour le masculin (comme en persan moderne) et *ü* pour le féminin. On lira avec intérêt les pages de la préface où l'auteur nous conte avec charme les difficultés avec lesquelles il s'est trouvé aux prises quand il a eu affaire à des illettrés, et encore plus à des demi-lettrés, gênés par les rudiments de la grammaire persane qu'ils n'avaient jamais songé à appliquer à leur patois natal.

Sängsar et Läsärd sont deux villages des environs de Semnân où se sont conservés deux patois différents; le premier « nous montre même l'évolution de la langue à un degré plus ancien que le Säm-nänî, en tant

que le prétérit..... est exprimé..... par l'ancien participe passé sans désinences» (p. 294), tandis que le second «se présente sous un aspect plus moderne» (p. 297). Une remarque que n'a pas faite M. Christensen, c'est que le *semnâni* a *mā-kār-un* à l'aoriste du verbe qui signifie «faire», tandis que le *sengsarî* et le *lâzgirdî* ont respectivement *hâ-kan-di* et *hâ-kin* (aux personnes autres que la première, *hâ-kân-*), ce qui classerait le premier dans les dialectes du Nord et les seconds dans ceux du Sud. En revanche, les formes aoristes de «dire» proviennent de la racine *vač*. Il doit y avoir, dans le premier cas, contamination de formes empruntées.

CL. HUART.

Karl Süssheim. *PROLEGOMENA ZU EINER AUSGABE DER IM BRITISCHEN MUSEUM ZU LONDON VERWAHRTEN «CHRONIK DES SELDSCHUQISCHEN REICHES»*. Eine litterarhistorische Studie. — Leipzig, Harrassowitz, 1911; une plaquette in-8°, vi-47 pages.

Le manuscrit unique de la chronique intitulée *Akhbâr ed-daulat es-Seldjouqiyya*, conservé au British Museum, traite de l'histoire des Seldjouqides de Perse, à l'exclusion de ceux du Kirman et de l'Asie-Mineure; M. K. Süssheim se propose d'en publier le texte arabe avec une traduction allemande, et, en attendant, il a attiré l'attention du public sur cet ouvrage, d'un auteur inconnu, qui promet des informations nouvelles sur la première période de cette dynastie, de 375 hég. (985) à 485 (1092), ainsi que sur l'époque de sa décadence, de 547 (1152) à 590 (1194); on pourra, grâce à lui, fixer les dates de cette époque obscure où le nouveau pouvoir s'empare de la ville de Merw et lutte contre l'émir de Djouzdjânân. Il en a profité pour établir que l'auteur n'en est pas le Séyyid Abou'l-Hassan 'Alî, comme l'ont cru Houtsma, le baron Rosen et Rieu, et que le *Zubdat et-Tawârikh* mentionné à la première page de l'ouvrage n'est qu'une des sources où celui-ci a été puisé. Sa conclusion est que nous avons peut-être devant nous une partie de l'*Akhbâr ed-dowal el-mongati'a* d'Alî ben Zâfir.

Ces recherches, consciencieusement poursuivies, font honneur à la patience et à l'érudition du savant. Il est à regretter que celui-ci ait cru devoir faire précéder son travail d'une première partie où il communique au lecteur ses propres idées sur la nation turque et son rôle dans le monde, rôle purement militaire, d'ailleurs, car de quoi l'humanité est-elle redevable à cette race? On y remarque des erreurs qu'un historien n'aurait jamais dû faire, comme par exemple à la première page,

où nous trouvons cette affirmation fausse que « bei Beginn der Neuzeit (1517 n. Chr.) haben dann die osmanischen Sultane die Würde des Chalifats an sich gerissen »; on sait pourtant que *jamais* les sultans ottomans n'ont porté officiellement le titre de khalife, auquel ils n'ont pas droit. On y sent déjà le parti pris de flatter les Turcs en général pour se concilier les bonnes grâces des Ottomans, proie déjà visée alors (1911) par le pangermanisme, renard tournant autour du bon fromage que détient le corbeau.

C. H.

Herbert Adams GIBBONS, Ph. D., sometime fellow of Princeton University. *THE FOUNDATION OF THE OTTOMAN EMPIRE*. A history of the Osmanlis up to the death of Bayezid I (1300-1403). — Oxford, Clarendon Press, 1916; 1 vol. in-8°, 379 pages.

M. H. A. Gibbons n'est pas orientaliste; s'il l'était, il n'aurait pas écrit Tchekirdje (p. 47) pour Tchekirgè (avec *g* dur), faubourg de Brousse, *adjami-oghular* (p. 83) pour *'adjemi-oghlan-lar*, *timarets* « siefs militaires » pour *timâr*, *kapu-kali odjaks* (p. 82) pour *gapou-gouly* (peut-être faute d'impression), Giasseddin ou Ghizatheddin (p. 270) pour Ghiyâth-ed-dîn, Sulkadir (p. 281 et 293) pour Dhou'l-Qadriyyé (prononcé Zoû-), nom d'une dynastie turque de Mar'ach; il a été, dans ce dernier cas, trompé par la transcription allemande de Hammer conservée dans la traduction française de *l'Histoire de l'Empire ottoman*; il n'aurait pas reproduit, une fois de plus, d'après les Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun, la fausse étymologie donnée par les Arabes du mot *vizir*, qui est d'origine iranienne. Il n'est pas linguiste; on sera surpris de rencontrer dans son ouvrage des affirmations comme celle-ci (p. 99) : « Istanbul is a natural contraction of Constantinople », les syllabes *stan* et *pol* portant l'accent d'intensité (*stress*); il a simplement oublié que *Κωνσταντινούπολις* a cet accent à une tout autre place, et que la dérivation courante *'s τὴν πόλιν* Stamboul, vulgairement Stambol, a pour elle de nombreux exemples : *'s Ἀμισον* Samsoun, *'s Ἀτταλειᾶ* Satalie = Adalia, *'s Κάροπαθον* Scarpanto, *'s τὴν Κῶ(ν)* Stanchio, *'s τὴν Δῖα (ν)* Standia, et probablement, par analogie avec ces formes, Stampalia pour *Ἀστυπαλαῖα*; et comme cette autre (p. 286) que Ayasolouk, nom actuel des ruines d'Ephèse, est une corruption *ottomane* de l'appellation génoise Altoluogo de la même localité; Altoluogo (« lieu élevé ») peut provenir, par étymologie populaire, du grec *ἀγιο(ν) θεολόγο(ν)*, mais le nom

ture en vient sûrement sans intermédiaire. Kandelore (p. 205), ancien nom d'Alâyâ, ne saurait être une corruption de l'antique Coracesium (voir notre *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, p. 38, note 2). Il a eu bien tort de reproduire l'étymologie fantaisiste du mot *tāmūr* «fer» (p. 243) due au missionnaire S. W. Knoch (Journal of the Royal Asiatic Society, t. XIV, 1882 [non 1822!], p. 125), qui rattache ce mot à *tōm* «remplir» (vocalisation de Vámbéry) et qui en tire cette merveilleuse explication, que les Tartares, quand ils virent du fer pour la première fois, crurent qu'il y avait quelque chose de caché sous la surface du métal!

En revanche, il est historien, et son étude des origines de l'Empire ottoman a pour mérite de nous débarrasser des fables qui entourent le berceau de la Turquie, produits d'une imagination enfantine, et que tous les manuels répètent à l'envi. Quels sont les documents sur lesquels reposent ces récits? Les plus anciens sont du commencement du xvi^e siècle, par conséquent postérieurs d'environ deux cents ans à l'époque qu'il s'agit de raconter. Idris de Bitlis, auteur du *Hecht-Bihicht*, est mort en 930 hég. (1523); Sa'd-ed-dîn est né en 943 (1526) et mort en 1008 (1599); Nechrî vivait sous le règne de Bayézid II, et son histoire a été rédigée en 966 (1558); 'Âlî, utilisé par Cantemir, a écrit son *Ta'rikh* en 1006 (1597); 'Achiq-pacha-zâde, dont l'unique manuscrit est à la Vaticane, était contemporain de Nechrî. Tous ces auteurs ont composé leurs écrits à l'époque la plus brillante de la Turquie, et ont, pour plaire au souverain, enjolivé de traits gracieux les débuts de cette puissance devenue énorme, et dominant toute l'Asie antérieure ainsi que l'Europe orientale. La critique doit chercher à remonter plus haut et à recourir à des documents contemporains. Les historiens byzantins sont à ce point de vue bien insuffisants; Chalcocondyle répète les mêmes fables que l'on trouvera plus tard dans Hézârfenn. Les Arabes ont deux auteurs du xiv^e siècle qui jettent un peu de lumière sur l'état de l'Asie Mineure à cette époque: l'un est le voyageur Ibn-Ba'ou'â, qui a visité successivement la plupart des principicules qui s'étaient taillé des domaines dans les territoires possédés au siècle précédent par les Seldjoukides de Roûm; l'autre est le géographe Chihâb-ed-dîn el-'Omârî, dont le *Masâlik el-Ab'âd* est bien connu par l'analyse qu'en a donnée Étienne Quatremère dans les *Notices et extraits*, t. XIII. Il y en a un troisième, mais celui-là est resté inconnu, non seulement à M. Gibbons, mais à tous ses devanciers: c'est l'historien Ibn-Khaldoûn, qui a consacré un chapitre de son *Kitâb el-'ibar* aux commencements de l'Empire ottoman; la rédaction en a été faite avant la bataille d'Ancyre, ce qui lui

donne une singulière valeur. On en trouvera une traduction dans un prochain numéro du *Journal des Savants* (avril 1917).

L'ouvrage de M. Gibbons repose sur un certain nombre de thèses, que l'on peut résumer de la façon suivante : 1° La famille d'Osmân n'est pas d'une illustre origine; 2° Osmân n'était pas vassal du sultan Seldjouqide 'Alâ-ed-dîn III; les Seldjouqides avaient, aux environs de l'an 1300, perdu tout pouvoir devant la suprématie mongole; les Mongols étaient les dominateurs de l'Asie Mineure, dont les principicules étaient leurs vassaux; ceux-ci cherchaient bien à se rattacher aux Mamlouks d'Égypte en se faisant délivrer des diplômes d'investiture, sans doute par la chancellerie des khalifes 'abbassides du Caire, mais les gouverneurs mongols commandaient, et cela dura depuis le milieu du xiii^e siècle jusqu'au milieu du xiv^e; 3° les janissaires, organisés par Mourad I^{er} Khudâwendigâr, ne formaient pas la force principale des armées ottomanes et ne peuvent être considérés, à raison de leur petit nombre, que comme une garde du corps; 4° Bayézid I^{er} Yildirim, après sa capture par Timour, était tenu renfermé dans une litière garnie de barreaux, présentant peu de différence avec une cage.

Les témoignages concordants d'Ibn-Baïouïa et d'Ibn-Khaldoûn montrent que le fameux Osmân, fondateur de la dynastie qui porte son nom, était connu de ses contemporains sous le nom d'Osmân-djouq «Osmân le petit», sans doute pour le distinguer d'Othmân, fils d'Affân, le troisième khalife. M. Gibbons n'a pas suffisamment mis en valeur ce renseignement, ni indiqué qu'il faut le rapprocher de l'appellation du château d'*Ottomanzich*, nom cité par les auteurs occidentaux (Formanti, Donado da Lezze, Caspianus, Spandugino, etc.) énumérés dans la note 1 de la page 265. D'autre part, il n'y a pas à douter que la bourgade de Seugut «saule», appelée *qalâ-i-bid* «château du saule» par les auteurs écrivant en persan, n'ait été la première capitale de cet émir turcoman, et partant le point de départ de l'inconcevable fortune de ses descendants.

C'est en 1243 que le seldjouqide Ghiyâth-ed-din Kaï-Khosrau II perd contre les Mongols la bataille de Moghân près d'Erzingân; rentré à Siwâs, il se reconnaît tributaire du puissant Empire, tout comme l'empereur grec de Trébizonde. Quand Marco Polo, en 1271, traverse l'Asie Mineure, il remarque que Qonya, Siwâs, Qaçariyyé et d'autres villes de *Turquemanie* sont sujettes des Tartares. Les derniers Seldjouqides disparaissent sans laisser de traces. Il faut ranger parmi les légendes celle de la suzeraineté des souverains de Qonya, envoyant au chef de Seugut, comme signe de reconnaissance de sa vassalité, les timbales

et le drapeau *ıabl u 'alem* dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Les janissaires doivent, au dire des Orientaux, leur création à Orkhan; mais comme ils se recrutaient exclusivement dans la population chrétienne des possessions européennes par la loi du *dewchurnè*, il est difficile d'admettre qu'ils aient été organisés avant le règne de Murâd I^{er}. En outre, comme ils n'étaient, du temps de ce sultan et de Bayézid I^{er}, qu'un millier au plus, qu'ils ne comptaient que douze cents soldats à l'époque de Mohammed II le Conquérant, et douze mille au moment où l'empire était au zénith de sa splendeur sous Soléïman le Législateur, il est impossible d'admettre que ce soit à leur création que les Turcs aient dû leurs succès, et difficile de voir autre chose en eux qu'une sorte de garde impériale, composée d'esclaves, propriété personnelle du monarque. Il y a toutefois ici une erreur matérielle; le passage de Hammer cité donne bien le chiffre de 1200 (t. I, p. 126 de la traduction française), mais il est infirmé par un autre passage du même historien (t. II, p. 400) où il indique, d'après Léonard de Chio, que les janissaires, à la prise de Constantinople, étaient au nombre de quinze mille. Sauf cette remarque, le reste est exact.

Si donc ce n'est pas l'organisation du corps des janissaires qui a fait la force des armées turques, à quoi celles-ci doivent-elles leurs rapides conquêtes, d'une part, et les batailles rangées qu'elles gagnèrent, d'autre part? Les premières sont dues aux *agyndjis*, batteurs d'estrade, qui, se lançant au loin en troupes innombrables, éclairaient la marche de l'armée; les secondes, à la force corporelle des soldats pris isolément, qui leur donnait un grand avantage dans les combats corps à corps, à leur escrime très particulière du sabre courbe, ramené par un coup de banderole glissant, qui tranchait les têtes et même l'armure de fer, escrime de contre-pointe à laquelle les troupes européennes n'étaient pas préparées; si elles avaient connu l'escrime de la pointe et le coup droit, les choses se seraient peut-être passées différemment. «Deux dragons français ne craignent pas trois mamelucks», a écrit Napoléon I^{er} quelque part dans ses *Opinions et jugements*; cette supériorité était due sans doute à l'escrime de la pointe. On chercherait en vain une indication de ce genre dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux.

C'est à la page 255, dans une longue note, que M. Gibbons étudie la question de la cage dans laquelle Timour fit enfermer Bayézid après sa capture. Le passage d'Ibn-'Arabchâh qui est le point de départ de la discussion (et qui est bien tel dans le texte arabe, où il ne peut avoir été inséré par le traducteur turc Nazhmi-Zâdè, comme l'a cru de Sala-

berry, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. IV, p. 200-201), et qui a été inséré en transcription dans une note de Hammer, t. II, p. 456, est le suivant : *وكان معه مكبلا في قفس من حديد* «et il l'accompagnait [Timour] enchaîné dans une cage de fer» (éd. Golius, p. 268). Les historiens ottomans, qui écrivaient longtemps après ces événements, n'ont pas voulu admettre qu'un de leurs souverains eût subi un traitement aussi ignominieux, et ils ont pris *qafes* dans un sens qu'il a en turc osmanli, celui de grillage (généralement en bois) destiné à empêcher les regards de plonger dans les appartements ou dans les litières des femmes; ils ont admis que Bayézid avait été transporté, à la suite du conquérant, dans un palanquin grillagé : *qafes gibi* «comme une cage», disent Achiq-pacha-Zâde et Nechri, cités par Hammer (t. II, p. 100, n. 1 et 2). Notre auteur a donc tout à fait raison de croire que ce détail doit être pris au pied de la lettre, comme l'ont fait les anciens écrivains européens.

Un point qui a été laissé dans l'ombre par les nouvelles recherches de M. Gibbons, et qui mériterait d'être étudié attentivement, c'est celui du rôle des derviches dans la formation du nouvel État; car, si nous laissons délibérément de côté tout ce qui nous a été raconté du chéikh Edè-Bâli et de Hâdji-Bektâch, nous sommes néanmoins obligés de reconnaître, sur des témoignages irréfragables, que l'Asie Mineure était couverte, au xiv^e siècle, de confréries religieuses. Ibn-Batouta nous en a laissé un tableau frappant, quand il nous entretient (*Voyages*, t. II, p. 260) de ces sociétés dont les membres s'appelaient *akhi* «mon frère», qui existaient «dans toute l'étendue du pays habité par des Turcomans en Asie Mineure, dans chaque province, dans chaque ville et dans chaque bourgade», et qui étaient «remplis de la plus vive sollicitude pour les étrangers, très prompts à leur servir des aliments, à satisfaire les besoins d'autrui», etc. C'est dans ce milieu de vive ferveur mystique que Djélâl-eddin Roûmî, amené de Balkh par son père Béhâ-eddin Wéled, n'eut pas de peine à recruter son personnel de derviches tourneurs, si même les descriptions d'Ibn-Batouta ne s'appliquent pas précisément à des confréries émanées de la maison mère de Qonya⁽¹⁾. Si les Seljoukides de Roûm ont protégé ces derviches, c'est qu'ils se servaient d'eux au point de vue politique, pour maintenir leur influence sur les populations

(1) Sur les rapports entre les derviches du Maghreb et ceux de l'Asie Mineure, comparer ce que j'en ai dit dans mon mémoire sur *Afif-ed-din Soléïmân de Tlemcen et son fils l'Adolescent spirituel*, dans le *Centenario della nascita di Michele Amari* (Palerme, 1910), t. II, p. 263.

musulmanes qui leur étaient soumises; la famille d'Osmân n'a fait que les imiter en mettant, par exemple, dès le début, le corps des Janissaires sous la protection de Hâdji-Bektâch. Si donc, encore aujourd'hui, l'intronisation d'un souverain ottoman comporte l'investiture du sabre par le descendant du grand saint des Mewlêwis, le Tchêlêbi par excellence, ce n'est pas tant parce que ce dernier est le représentant des Seldjoukides prétendus suzerains du nouvel État à son origine, que parce que Osmân et ses successeurs ont tenu à appuyer leurs prétentions sur le concours moral que les derviches, ralliés à leur cause, pouvaient leur offrir.

En soumettant à nouveau à un examen critique les faits qui forment le point de départ de l'Empire ottoman, M. Gibbons a rendu un réel service à nos connaissances historiques, et son ouvrage mérite l'attention des chercheurs: espérons qu'il aidera à nous débarrasser des notions fausses sur lesquelles a vécu l'opinion des auteurs d'Europe, depuis quatre-vingt-deux ans qu'a paru la traduction française de l'*Histoire de l'Empire ottoman* de J. de Hammer. Une bibliographie très complète et un excellent index terminent l'ouvrage, orné de quelques cartes géographiques à petite échelle indiquant les progrès successifs des conquêtes et les déplacements de frontières; l'appendice B, consacré aux émirats d'Asie Mineure pendant la durée du xiv^e siècle, dont l'histoire est peu connue et fort obscure, en dehors de quelques points plus spécialement éclairés par les découvertes et les relevés épigraphiques, rendra d'appréciables services.

CL. HUARY.

А. Э. Шмидтъ. 'Абд-ел-Валлах-ан-Ша'ранî († 973-1565 г.) и его книги разсчитанных асемуужинъ. — Saint-Petersbourg, Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences, 1914; 1 vol. in-8°, xv-252-047-70 pages.

'Abd-el-Walhâb ech-Cha'rânî, en enrichissant de soixante-neuf ouvrages la littérature arabe, s'était bien rendu compte que cette somme de papier noirci, jointe à la masse de ce que les neuf siècles précédents avaient légué au sien, empêchait les étudiants de concevoir les idées directrices qu'il convenait de retenir de cet énorme fatras. Aussi résolut-il de condenser ses opinions sous un très petit volume, et il écrivit son *Kitâb ed-Dorâr el-manthouîn* « Livre des perles dispersées » sur la quintessence des sciences connues, celles-ci étant au nombre de huit: le commentaire du Qorân, les diverses lectures du livre sacré, la jurisprudence, les prin-

cipes du droit, la théologie, la syntaxe, la rhétorique, le mysticisme (*taṣawwuf*). Cet opuscule, M. Alexandre Schmidt, professeur d'arabe à l'Université de Pétrograd, l'a publié avec une traduction russe, et il a fait précéder ce petit travail, peu considérable, de recherches étendues sur la biographie et la bibliographie de l'auteur du *Mizān* et du *Lawādiḳ el-anwār*, le caractère de son activité didactique et littéraire, la position prise par lui en face du système officiellement reconnu du droit musulman, ses intuitions dogmatiques, sa défense du véritable mysticisme. Une introduction traite de l'organisation sociale et politique de l'Égypte du x^e au xvi^e siècle de notre ère. On se trouve en présence d'une série de recherches approfondies qui fait honneur au zèle et au mérite de l'orientaliste.

Pour ech-Cha'rānī, le mysticisme se réduit à deux bases : la *castigatio morum* et la purification des stades (p. 27); la première s'obtient en se mettant sous la coupe absolue d'un directeur de conscience; il ne servirait de rien au disciple de lire les livres de la secte, quand même il y consacrerait une vie aussi longue que celle de Noé. Quant à la seconde, elle consiste à parcourir les divers degrés de purification morale. Réduit ainsi à une simple pratique de la vie, le mysticisme ne comporte plus aucune envolée vers les mystères de l'au-delà; évidemment, l'auteur s'est abstenu de traiter ce sujet épineux, qui l'aurait conduit à prendre parti entre les diverses écoles, et à donner les raisons de son choix : alors, adieu l'*epitome* !

Le texte arabe est établi critiquement par la comparaison des leçons des divers manuscrits; on aimerait à trouver toutefois, pour guider le lecteur, un plus grand nombre de signes orthographiques. Laisser la copule و isolée à la fin des lignes est une habitude des copistes persans, parce qu'en leur langue elle est enclitique du mot précédent; les Arabes réprouvent ce procédé; elle doit commencer la ligne. Quelques fautes typographiques se sont glissées lors de la composition, et n'ont pas été corrigées sur épreuves, mais je me hâte d'ajouter qu'elles n'ont aucune importance. Page 4, l. 9, قهيمت, lire فهيمت. — P. 12, l. 4, احكم, lire احكام. — P. 13, l. 7, امتثالة, lire امتثاله. — P. 15, l. 9, منعت العمل, lire المنعة; l. 14, الباس, lire الناس. — P. 16, l. 3, منعت العمل, lire المنع. — P. 16, l. 13, عليّة, lire عليه; de même, l. 15, الية, lire عليه. — P. 21, l. 5, بالادلة, lire بالدلة. — P. 31, l. 10, مضغة, lire مضغة.

THREE PERSIAN SONGS, selected by J. H. Rayner, Music by H. M. Higgs. — Londres, Bach et Luzac, s. d., 14 pages.

The fairest land, poème de Djélâl-ed-din Roûmî, *the Way to Paradise*, de Férid-ed-dîn Attâr, et *Who art thou?* de Khâqânî, sont les trois textes sur lesquels M. Higgs a écrit de la musique orientale ou prétendue telle. Comme il est d'usage en matière de publications musicales, aucune explication ne nous est donnée, ni sur l'adaptation des poésies originales, ni sur le caractère de la composition. Pour celle-ci, je suppose qu'elle est entièrement de l'invention de M. Higgs. Ce n'est pas la première fois qu'on essaie d'écrire, pour nos instruments à tempérament, de la musique imitant celle que les artistes d'Orient se transmettent par tradition orale, sans notation; la difficulté, impossible à résoudre, est de rendre ces sons indécis, ces intervalles analogues à des tiers et des quarts de ton que l'on rencontre dans certains modes. Ces trois morceaux, pour voix avec accompagnement de piano, sont dans les tons de *mi* mineur, *sol* mineur et *ré* mineur (avec modulation en majeur). Il n'y a qu'à se reporter à la conférence faite par notre confrère M. J. Parisot, le 28 février 1898, sur la musique orientale (Paris, aux bureaux de la *Schola cantorum*), pour comprendre que ces tons ne sont pas réductibles aux modes de la musique persane. Dans nos trois chants persans, il n'y a d'iranien que l'inspiration de la poésie.

C. H.

Dulcie Lawrence SMITH. *THE POEMS OF MU'TAMID, KING OF SEVILLE*, rendered into English verse, with an introduction (*Wisdom of the East Series*). — Londres, J. Murray, 1915; 1 vol. pet. in-16, 60 pages.

L'artiste ne peut, sans un serrement de cœur, contempler les beaux monuments dont la civilisation musulmane a couvert le sol de l'Espagne, témoins d'une époque brillante, toute de surface, sans appuis réels, qui sut cependant se défendre longtemps contre les indigènes non ralliés, repoussant peu à peu, non sans de nombreuses vicissitudes, le pouvoir étranger qu'avait laissé s'implanter la faiblesse des derniers rois goths. Il n'est pas cuirassé comme l'historien et le sociologue, que l'énumération des misères humaines a prémunis de longue date contre les écarts de l'imagination. Il aime à évoquer les images du temps passé, gracieux fantômes qui hantent encore, *peut-être*, dit notre auteur, les ruines de leurs palais détruits ou transformés; et le silence qui règne dans le mo-

nastère de Saint-Jérôme, au delà du Guadalquivir, est *peut-être* parfois rompu par les voix des chanteuses d'Abd-er-Rahman.

M^{lle} D. L. Smith a voulu attirer l'attention du public anglais sur cette Espagne musulmane du moyen âge, et elle a rimé une traduction des vers arabes de Mo'tamid, roi abbadide de Séville, qui appela les Almoravides pour le défendre contre les entreprises d'Alphonse VI de Castille, qu'il vainquit en 1086 à Sacralias, près de Badajoz; ce qui ne l'empêcha pas d'être emmené au Maroc par ses protecteurs, et d'y mourir à Aghmât, en 1095. C'est un savant afghan, Ismâ'il 'Ali, qui lui a donné la traduction littérale de l'original arabe; quant aux vers d'autres auteurs, Mohammed ben Ibrahim, le ministre Ibn-'Ammâr, Nachchâr, Mohammed ben Sofra, et autres, cités en appendice, ils ont été refaits sur la traduction allemande de Joseph de Hammer. Ce joli petit volume attirera quelques minutes l'attention du lecteur; et s'il peut, au milieu des difficultés de l'existence dans lesquelles se débat l'Europe pensante et civilisée, faire songer quelques instants à une époque disparue pour toujours, et évoquer le souvenir du roi maure de Séville et de sa fidèle compagne Rumaïkiya, morte sur la terre d'exil, l'auteur aura atteint son but.

CL. HUART.

FRANCISCO CODERA. *ESTUDIOS CRITICOS DE HISTORIA ÁRABE ESPAÑOLA* (Segunda serie). Forme le tome VIII de la *Coleccion de estudios árabes*. — Madrid, Imprenta ibérica E. Maestre, 1917; 1 vol. in-18, VIII-354 pages.

Le grand savant auquel l'Espagne doit la formation de l'école d'arabisants qui a mis au jour d'importants documents de son histoire du temps de la domination musulmane vient de réunir en un élégant petit volume quatre mémoires parus à diverses époques dans différentes publications, qu'on aimera à trouver rassemblés d'une manière fort accessible. Ces opuscules sont relatifs à l'histoire de la Catalogne, de l'Aragon et de la Navarre. Le premier est le discours d'ouverture du cours de langue grecque et de langue arabe à l'Université de Saragosse prononcé en 1870; il traite de l'importance générale de l'étude de l'arabe pour l'Espagne, et particulièrement pour ceux des concitoyens de l'auteur qui sont nés dans l'ancien royaume d'Aragon; il attire l'attention sur les poètes toudjibites, qui ont chanté les louanges de la famille du premier roi maure de Saragosse; sur la littérature *aljamiada* (castillan en caractères arabes), qui a surtout fleuri dans cette contrée; sur l'intérêt qui s'attache à la publication de documents menacés de disparaître par suite de

l'ignorance; sur l'importance (qui n'est plus à défendre à l'heure actuelle) de la numismatique pour vérifier les données des annalistes; il montre ce qui reste à faire pour éclaircir l'histoire des contrées pyrénéennes dans le haut moyen âge, par exemple les trois expéditions des Francs en 777, 812 et 823.

La domination arabe sur la frontière nord, c'est-à-dire dans la vallée de l'Ebre et dans la Gaule méridionale, de 711 à 815, tel est le sujet choisi par M. Codera pour le discours de réception qu'il a lu à l'Académie d'histoire, le 20 avril 1879. Il essaie de débrouiller les récits des auteurs arabes et chrétiens sur la bataille de Roncevaux. Pourquoi Charlemagne a-t-il trouvé fermées les portes de Saragosse, où il était appelé comme ami par Suléïman ben Yaqtân ben el-Arabi, qui avait été le relancer à Paderborn? Ce sont ces Arabes, non les Vascons, qui ont assailli l'arrière-garde de l'armée impériale.

Au même sujet se rapporte l'étude sur les limites probables de la conquête arabe dans la Cordilière des Pyrénées, réimprimée du *Boletín de la Real Academia de la Historia*, avril 1906; l'Anonyme de Cordoue est peu satisfaisant; les auteurs arabes ne disent rien de cette conquête; ils ne parlent que des incursions postérieures; il semble bien que la zone la plus haute de la grande chaîne de montagnes n'a jamais été possédée par les Musulmans.

L'histoire locale de Narbonne, de Gerone et de Barcelone sous la domination arabe fait l'objet du quatrième mémoire, qui a paru en 1909-1910 dans l'*Anuari de l'Institut d'Estudis catalans*. On trouvera à la fin du volume un index alphabétique des matières les plus notables. Nous souhaitons beaucoup de lecteurs aux doctes recherches de M. F. Codera sur l'histoire de l'Espagne à ces époques reculées.

C. H.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE. CATALOGUE GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES DU MUSÉE DU CAIRE, n°s 9201-9304. MANUSCRITS COPTES, par M. Henri MUNIER. — Caïre, in-fol., 1916; vii + 213 pages, XXI planches en phototypie.

Ce volume est consacré à la description d'un lot de feuillets en parchemin provenant du Monastère Blanc de Shenoudi, dont les manuscrits ont été si malheureusement mutilés, que leurs fragments épars sont disséminés dans un grand nombre de bibliothèques.

Pour les textes bibliques, l'auteur donne les renseignements paléographiques qui peuvent permettre de les rapprocher des fragments déjà

connus; il y ajoute seulement les variantes relevées dans les éditions. Le groupement de ces textes comporte quelques erreurs typographiques: le n° 9209 est à rapprocher du n° 9205, comme le porte l'index VII, et non du n° 9208 marqué dans la description; 9214 appartient au même volume que 9204 et non pas que 9209; le premier feuillet de 9211 est complété par 9212 et le second feuillet par 9213. Depuis la publication de ce volume, M. Munier m'a signalé le rapprochement de 9224 et des feuillets de l'Apocalypse conservés au Musée du Louvre que j'ai utilisés dans l'édition des *Fragments sahidiques du Nouveau Testament*; au même manuscrit appartiennent encore les feuillets de la Bibliothèque Nationale auxquels j'ai attribué le sigle Na. Nous possédons ainsi une suite de 8 feuillets, paginés en copte de 183 à 198, et dont le texte s'étend de I, 13 à VII, 1. M. Munier vient d'éditer les pages du Caire dans le tome XII du *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*. Le n° 9297, a été identifié par Crum: c'est un feuillet de lectionnaire sur lequel se lisent Ezéchiel, XLVII, 1-8, et I Timoth., IV, 9-IV, 4.

Les textes non bibliques sont décrits, analysés et publiés en entier, sans traduction, avec spécimens d'écriture ou références aux planches des principales publications coptes.

Les Apocryphes du Nouveau Testament sont représentés par un feuillet des *Acta Pauli* dont le texte ne se trouve pas tout entier dans le manuscrit de Heidelberg édité par Schmidt, et par un fragment sur saint Jacques le Majeur; peut-être aussi par un récit(?) de la Passion (n° 9228). L'autre récit(?) de la Passion (n° 9227) paraît être un fragment de sermon ou d'œuvre d'édification, plutôt qu'un Apocryphe. Il se rapporte à l'épisode de la Cène et forme le 61^e feuillet d'un volume dont la Bibliothèque Nationale possède les 66^e et 80^e feuillets (Codex 129¹⁷, 68 et 64) où se lisent le reniement de Pierre et les événements qui suivent la mort du Sauveur. Le texte de ce dernier feuillet permet de constater la présence, dans le même recueil de la Bibliothèque Nationale, de douze pages consécutives (f. 44-49) d'une autre recension de la même œuvre.

Les Actes de saint Étienne, n° 9234, sont d'un manuscrit dont la Collection Borgia possède deux feuillets édités par I. Guidi; le titre est à la Bibliothèque Nationale, comme l'avait indiqué Crum (*Coptic Monuments*, p. 8, note 3); lui-même a signalé à l'auteur qu'il faut lire dans son texte 131¹ 20, et non 131¹ 20 qui est une erreur d'impression.

Un feuillet, n° 9233, est relatif aux trois jeunes gens que Nabuchodonosor fit jeter dans la fournaise. Sur d'autres se lisent des fragments de la vie de Théognôsta, de Sévère d'Antioche, de l'apa Moïse, de

Pachôme, de Théodore son disciple, de Shenoudi. Le martyre de saint Georges, n° 9235, me paraît être du même manuscrit que le feuillet 129¹⁶ 85 de la Bibliothèque Nationale qui contient une partie du huitième miracle rapporté par Théodore de Jérusalem.

Un passage de l'Histoire des Patriarches, sur les relations entre saint Cyrille et Nestorius, est du même volume que les feuillets 120¹⁴, 92 et 96 de la Bibliothèque Nationale (d'après Crum).

Un feuillet donne les versets 19 à 25 des Canons apostoliques; d'autres, des règles monastiques ou des conseils de saint Pachôme et autres chefs de monastères. Une paraphrase du *De duodecim Gemmis* d'Épiphane voisine avec les anathèmes 7 et 8 de saint Cyrille au concile d'Éphèse, dont les actes étaient consignés dans un volume représenté par un seul feuillet. Notons encore, parmi les documents les plus importants, une lettre du patriarche Dioscore à Shenoudi, dont une partie, encore inédite, se trouve dans la collection de sir Herbert Thompson.

Nombre de fragments de sermons ou de lettres, dont plusieurs ont pour auteur Shenoudi, complètent la collection. Le n° 9254 est un sermon d'Archélaüs de Néapolis sur saint Gabriel, et le n° 9229, un sermon de Cyrille de Jérusalem sur la Vierge, dont le Musée britannique possède une copie complète récemment éditée par Budge dans ses *Miscellaneous Coptic Texts* (cf. p. 54-56). Pour les n° 9268 et 9269, la correspondance avec les fragments de la Collection Borgia indiquée dans le texte se trouve intervertie dans l'index VII; mais je n'ai pas actuellement les moyens de contrôler où s'est glissée la faute d'impression.

Ce volume, complété par sept indices et vingt et une planches, est l'une des plus importantes parmi les récentes contributions aux études coptes; il a sa place auprès des grands catalogues de Zoega et de Crum, auprès des *Koptische Urkunden* du Musée de Berlin. Il serait à souhaiter que les nombreux feuillets du Monastère Blanc acquis par la Bibliothèque Nationale puissent un jour être édités avec le même luxe, qui fait honneur à l'imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale.

L. DELAPORTE.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SÉANCE DU 9 MARS 1917.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. CHAVANNES et HUART, *vice-présidents*; M^{me} GETTY; MM. ALLOTTE DE LA FUYE, ARCHAMBAULT, BACOT, BOUVAT, A.-M. BOYER, CABATON, FARJENEL, FERRAND, GAUDEPROY-DEMONBYNES, SYLVAIN LÉVI, MACLER, MEILLET, MORET, SCHWAB, SIDERSKY, *membres*.

Le procès-verbal de la séance du 9 février est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT prend ensuite la parole :

« Il semble qu'aucune de nos séances ne doive plus s'ouvrir sans que j'aie à déplorer un vide nouveau dans notre petit bataillon. Pour être de nationalité étrangère, M. PETRUCCI n'en était pas moins près de nos cœurs. Que pourrais-je ajouter au juste éloge que, avec sa double autorité de sinologue et d'ami personnel, M. CHAVANNES lui a consacré devant la dépouille mortelle de notre excellent collègue ? Il a dit toute cette carrière, si prématurément close, de travail énergique, divers, pénétrant, qui, de la curiosité des arts, avait, à travers les études sociologiques, conduit M. PETRUCCI à l'archéologie chinoise. Les amères souffrances d'un brutal exil l'avaient ramené parmi nous, avec les titres les plus émouvants à notre cordiale sympathie. Il nous était rapidement devenu un collaborateur aussi précieux qu'estimé. Nous saluons en lui une belle force acquise à

nos recherches. Notre collègue, M. VERNES, avait tenu à signaler ici l'empressement qu'avait mis la section des Sciences religieuses de l'École des Hautes Études à réclamer son concours. Il a été enlevé avant d'avoir pu inaugurer un enseignement auquel l'étendue de son horizon, la vigueur et la souplesse de sa pensée familiarisée avec des tâches variées garantissaient un brillant avenir. On ne pouvait approcher sans en être frappé de cette nature droite et forte. Je suis bien certain d'être l'interprète fidèle de votre émotion unanime en adressant à sa veuve l'expression de notre très profonde, très respectueuse compassion."

Lecture est donnée ensuite d'une circulaire relative au Congrès du Livre; la Société décide de se faire représenter à ce Congrès par M. CHAUVANNES.

Les ouvrages suivants sont offerts à la Société :

Par M. SYLVAIN LÉVI, les *Antiquités de l'époque Pallava*, de M. JOUVEAU-DURREUIL, et les *Pallava Antiquities* du même auteur;

Par M. MORET, les *Conférences faites au Musée Guimet en 1914*;

Par M. BOUVAT, au nom de l'éditeur, M. LEROUX, *Le Rhin dans l'histoire*, de M. E. BABELON;

Par M. SIDERSKY, *Le mois intercalaire du calendrier punique*, de M. E. BERLINER;

Par M. FARJENEL, *A travers la Révolution chinoise*;

Par M. SCHWAB, deux études biographiques, parues dans *L'Univers israélite* et *La Renaissance juive*, sur M. Joseph HALÉVY.

M. SYLVAIN LÉVI, à propos du mot de *yo kin* qui désigne en chinois le safran, étudie la diffusion de ce produit à travers le monde, et montre que la Chine l'a reçu par la voie iranienne.

Il étudie aussi les noms des royaumes d'A-man et du Sseu-pin que l'Histoire des seconds Han place à l'Ouest du royaume Parthe (An-si) et il propose d'y reconnaître l'Arménie et la Sôphène.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1917.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. CHAVANNES.

Étaient présents :

MM. HUART, *vice-président*; ALLOTTE DE LA FUÏE, ARCHAMBAULT, BOURDAIS, BOUVAT, A.-M. BOYER, Paul BOYER, CABATON, FERRAND, GAUDEPROY-DE-MOMBYNES, Mayer LAMBERT, Sylvain LÉVI, MEILLET, SCHWAB, SÉMÉLAS, SIDERSKY, *membres*.

Le procès-verbal de la séance du 9 mars est lu et adopté.

M. CHAVANNES rend compte du Congrès du Livre, auquel il a pris part comme délégué de la Société, et des bibliographies scientifiques dont le Congrès a envisagé la publication. Un échange de vues a lieu, à ce propos, entre MM. Paul BOYER, Sylvain LÉVI, FERRAND, SCHWAB et SIDERSKY; ils émettent le vœu que le centenaire de la Société asiatique soit commémoré par une publication; le projet sera mis à l'étude.

M. SIDERSKY présente le tirage à part de la notice biographique sur le marquis MELCHIOR DE VOGÜÉ, parue dans le *Bulletin de la Société des Agriculteurs de France*.

Est élu membre de la Société :

M. Robert GERMAIN, présenté par MM. CORDIER et CHAVANNES.

M. Paul BOYER rend compte de l'inauguration de l'École des Études orientales de Londres, à laquelle il avait été délégué par le Ministère de l'Instruction publique, et donne des détails sur l'organisation et le but de cet établissement, dont la dispersion et l'insuffisance des enseignements existants, d'une part, et les défauts constatés de la méthode pratique, de l'autre, avaient fait décider la création. Dirigée par M. Denison ROSS, rattachée à l'Université de Londres, l'École des Études orientales donnera l'enseignement, non seulement des langues vivantes, mais encore celui de l'histoire, des institutions, des religions et de certaines langues mortes, de façon à permettre aux futurs fonctionnaires des

colonies d'acquérir les connaissances théoriques dont l'expérience a démontré l'utilité.

Des remarques sont faites par M. Sylvain Lévi; il exprime le désir que notre Société entre en relations avec la nouvelle École.

Le Conseil vote et donne mission au Bureau de communiquer au Bureau de la Société Royale asiatique de Londres la motion suivante :

« La Société asiatique, après avoir entendu les détails qui lui ont été soumis sur la nouvelle École des Études orientales qui est récemment entrée en activité à Londres,

pénétrée de la plus haute estime pour une œuvre qui est destinée à servir puissamment, avec des intérêts pratiques supérieurs, les progrès de la science, et dont l'organisation a été étudiée avec le soin le plus méthodique et élaborée avec une habileté consommée,

désireuse d'apporter à ses confrères britanniques l'hommage de son admiration et de sa sympathie pour une création dont ils ont le droit d'être fiers, qui est un gage précieux du large développement et des perspectives brillantes des études orientales dans l'Empire britannique,

prie le Bureau et le Conseil de la Société Royale asiatique, qui ont eu dans cette fondation un rôle si important, d'agréer ses chaleureuses félicitations pour cet heureux succès de leurs efforts. »

M. SIDORSKY fait une communication sur les écritures sémitiques anciennes et modernes. Rappelant le fait que les documents hébreux antéexiliques avaient été transcrits dans une écriture archaïque voisine du phénicien, et qu'au retour de l'exil ces mêmes documents avaient été copiés avec les caractères araméens d'alors, il démontre, à l'aide de spécimens de ces écritures, que la transcription du Pentateuque et des Prophètes avait amené des erreurs dues à la confusion de certaines lettres n'ayant pas la même valeur dans les deux alphabets. La rectification de ces erreurs orthographiques donne un sens plausible à plusieurs passages de la Bible demeurés inexpliqués. D'autre part, l'écriture araméenne du v^e siècle avant J.-C. ayant évolué lentement pour aboutir à l'hébreu carré, de nouvelles confusions de lettres ont également modifié le sens de certains passages bibliques, sens qu'on peut toutefois rétablir à l'aide des plus anciens témoins du texte sacré. (Voir l'Annexe au procès-verbal.)

Après quelques remarques de MM. Mayer LAMBERT, ALLOTTE DE LA FOÏE et SCHWAR, la séance est levée à six heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

LES ÉCRITURES SÉMITIQUES ANCIENNES ET MODERNES.

On sait que les documents hébreux rédigés avant l'Exile babylonien, tels que les parties les plus anciennes du *Pentateuque* et des *Prophètes*, avaient été écrits primitivement avec des caractères archaïques, très voisins du phénicien, et qu'au retour de l'Exile les scribes de l'époque avaient jugé nécessaire de les transcrire avec des caractères araméens. Ces deux écritures sémitiques anciennes sont parfaitement connues aujourd'hui, grâce aux découvertes archéologiques et épigraphiques. Des spécimens de l'hébreu archaïque nous sont offerts par l'inscription de *Silôé*, par les monnaies juives du temps des *Macchabées* et par les plus anciens manuscrits du *Pentateuque samaritain*. Quant à l'écriture araméenne de l'époque d'Esdras, nous en possédons de nombreux spécimens dans les *papyri d'Assuan*, découverts et publiés il y a quelques années. Chacun de ces deux alphabets archaïques avait le même nombre de vingt-deux lettres, car les cinq lettres finales de l'alphabet carré n'avaient fait leur apparition que quelques siècles plus tard, le *papyrus Nash* (du n° siècle après J.-C.) étant, à notre connaissance, le plus ancien document contenant les lettres finales ⁽¹⁾.

La ressemblance de certaines lettres de l'alphabet samaritain, dissemblables dans l'alphabet araméen, notamment l'*aleph* (א) et le *thau* (ת), le *iod* (י) et le *tsadé* (צ), le *caph* (כ) et le *mém* (מ), a produit, lors de la transcription en caractères araméens, des altérations du texte sacré, le rendant parfois inintelligible. Voici quelques exemples caractéristiques :

I. *Exode*, xx, 24. L'Éternel a dit à Moïse pour transmettre au peuple d'Israël : *En tout lieu où j'invoquerai* (אֶקְרָא) *mon nom, je viendrai à toi, et je te bénirai*. C'est une phrase peu logique. Une tradition talmudique conservée dans le *Sifré* (commentaire sur les *Nombres* et le *Deutéronome*)

(1) *Papyrus Nash*. Voir STANLEY A. COOK, *A Premassoretic Biblical Papyrus* (*Proceedings of the Society of the Biblical Archaeology*, XXV, 1, janv. 1903).

nous fait savoir qu'il y a là une erreur de copiste⁽¹⁾ et que le texte primitif disait : *En tout lieu où tu invoqueras* (תִּזְכִּיר) *mon nom, je viendrai à toi, et je te bénirai*, phrase plus logique. Le copiste ayant confondu א et אָ a écrit אוֹכִיר au lieu de תּוֹכִיר. — Ce lapsus calami doit être très ancien; les Samaritains, l'ayant déjà trouvé dans leur *Pentateuque* primitif, se sont empressés de corriger le mot אוֹכִיר, qui est au futur, en le remplaçant par le passé, אוֹכִירָהּ (dans la forme araméenne *Ephal*, au lieu de la forme hébraïque *Hiphil*, הִזְכִּירָהּ), afin de faire dire à l'Éternel : *Dans le lieu où j'ai invoqué mon nom*, allusion au mont Garizim.

II. *Esaïe*, xi, 15. Le prophète annonce que Dieu lèvera sa main contre le fleuve, avec la force de son vent (בְּעִזָּת רִיחוֹ). Ce mot « force, vigueur » ne se trouve nulle part. — S. D. Luzzato émet l'hypothèse d'une erreur de copiste qui a confondu אָ et א et que le texte primitif disait בְּעִזָּת רִיחוֹ. C'est une hypothèse acceptable.

III. II *Rois*, viii, 26. Achazia était âgé de vingt-deux ans quand il commença à régner (en Judée). Le texte parallèle de II *Chron.*, xxii, 2, dit : *Achazia était âgé de quarante-deux ans quand il commença à régner.* — Il y a là une différence de vingt ans, et c'est assurément l'auteur des *Chroniques* qui s'était trompé, puisqu'il déclare lui-même précédemment (xxi, 20) que *Ioram* (père d'Achazia) avait trente-deux ans quand il commença à régner, et que son règne avait duré huit ans; il est donc mort à l'âge de quarante ans, et son fils *Achazia*, qui lui succéda immédiatement sur le trône de Judée, ne pouvait pas être âgé de quarante-deux ans! Il est infiniment probable que, suivant l'usage des peuples de l'antiquité, les chiffres qui se trouvaient dans les textes bibliques y étaient représentés par des lettres de l'alphabet, que l'âge d'Achazia y

(1) Voici comment s'exprime l'auteur du *Sifré* (*Nombres*, vi, 23) :

הרי הוא אומר בכל מקום אשר אוכיר את שמי זה מקרא מסורס כב"מ
שאני נגלה עליך שם תהי' מזכיר את שמי איכן אני נגלה עליך בבית
הבחירה.

Il dit : *En tout lieu où j'invoquerai mon nom.* — C'est un verset (biblique) corrompu. *A l'endroit où je me révélerai à toi, c'est là que tu invoqueras mon nom. Où me révélerai-je à toi? C'est dans la maison choisie* (le temple de Jérusalem).

était indiqué par \aleph (22) et que le scribe a transcrit \aleph (42), en confondant \aleph et ω (*caph* et *mém*).

Ces quelques exemples suffiront pour faire connaître une source d'erreur dans les textes sacrés, sur laquelle on n'a pas suffisamment insisté jusqu'à présent.

En revanche, les erreurs provenant de la confusion de certaines lettres semblables de l'alphabet carré sont mieux connues. Des savants nombreux les ont relevées, en s'aidant des quelques témoins du texte, notamment des passages parallèles du *Pentateuque samaritain*, ainsi que des plus anciennes versions grecque et syriaque. La fréquente confusion de כ et כ, de ד et ד, de ה et ה, de ו et ו, avait produit dans les textes bibliques de nombreuses altérations sur lesquelles nous ne pouvons pas nous étendre ici.

Toutefois, entre l'écriture araméenne de l'époque d'Esdras et son dérivé final, l'hébreu carré de nos Bibles imprimées, il y a également des différences paléographiques très sensibles, qui ne se sont atténuées que graduellement, par une lente évolution⁽¹⁾. Il y a là également une source d'erreurs qui n'est pas à négliger. Citons à cet effet un exemple caractéristique :

נֶשֶׁךְ וְתַרְבִּית, «intérêt et usure», sont deux termes bibliques inséparables (voir *Lév.*, xxv, 36; *Ézéch.*, xviii, 8, 13, 17; xxii, 12; *Prov.*, xxviii, 8), à l'exception d'un seul passage (*Lév.*, xxv, 37), où le mot נֶשֶׁךְ «intérêt» est suivi du mot תַּרְבִּית, auquel les divers Dictionnaires n'hésitent point à attribuer la même signification «usure» que celle du mot תַּרְבִּית du verset précédent. Or, ce mot תַּרְבִּית a toujours, dans l'Ancien Testament, la signification de «la plupart, le plus grand nombre, etc.», ce qui n'a rien de commun avec l'«usure». D'autre part, on lit dans le *Pentateuque samaritain*, dans ledit verset du *Lévitique* (xxv, 37), non le mot תַּרְבִּית, mais celui de תַּרְבִּית, תַּרְבִּית. Il y a donc, évidemment, dans le *texte massorétique*, un *lapsus calami* qui remonte à une époque fort ancienne, où la forme archaïque du *mém* donnait à cette lettre une vague ressemblance avec le *thau*.

D. SIDERSKY.

(1) Une étude de la paléographie hébraïque, depuis les premiers siècles après Jésus-Christ jusqu'aux temps modernes, reste encore à faire, les facs-similés donnés par CHWOLSOX dans son *Corpus Inscriptionum hebraicarum* (fol., Saint-Petersbourg, 1882) ne remontant que jusqu'au ix^e siècle. Espérons que cette lacune sera bientôt comblée.

NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE ⁽¹⁾.

I. LIVRES.

Ahīrbudhanya Saṃhitā of the Pāñcarātra Āgama. Edited for the Adyar Library by M. D. RĀMĀNUJĀCĀRYA, under the Superrevision of F. Otto SCHRADER. — Adyar Library, Adyar, Madras, 1916; 2 vol. in-8°. [Dir.]

Annual Progress Report of the Superintendent, Hindu and Buddhist Monuments, Northern Circle, for the year ending 31st March 1916. — Lahore, «C. and M. Gazette» Press, 1915; in-fol. [Gouvernement de l'Inde.]

Annual Report of the Archæological Department of His Highness The Nizam's Dominion, 1323-1324 F. / 1914-1915 A. D. — Calcutta, Baptist Mission Press, 1916; in-4°. [Dir.]

Annual Report of the Archæological Survey of India, Frontier Circle, for 1915-1916. — Peshawar, Government Press, 1916; in-fol. [Gouvernement de l'Inde.]

ANONYME DE CORDOUE. *Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes.* — Éditée et annotée par le P. J. TAILHAN. — Paris, Ernest Leroux, 1885; in-fol.

Archæological Survey of India. Annual Report, 1912-1913; 1913-1914, Part I. — Calcutta, Superintendent Government Printing, 1915; gr. in-4°. [Gouvernement de l'Inde.]

BALIAN (Garo). *L'Égypte et l'architecture arabe.* — Le Caire, Z. Berberian, s. d.; in-8°. [A.]

BEKRI (El-). *Description de l'Afrique septentrionale*, traduite par MAC GUCKIN DE SLANE, édition revue et corrigée. — Alger, Adolphe Jourdan, 1912; in-8°.

⁽¹⁾ Les publications marquées d'un astérisque sont celles qui sont reçues par voie d'échange. Les noms des donateurs sont indiqués à la suite des titres : A. = auteur; Éd. = éditeur; Dir. = Direction d'une société savante, d'un établissement scientifique ou d'une revue; M. I. P. = Ministère de l'Instruction publique.

Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques. 220^e fasc. : HAVET (Louis). *Notes critiques sur Properce.* — 215^e fasc. : BLOCH (Jules). *La Formation de la langue marathe*, 1^{re} livr. — Paris, Honoré Champion, 1915-1916; in-8°. [M. I. P.]

BOTTU DE LIMAS (J.). *Six mois en Orient, en MDCCCLI et MDCCCLII.* — Lyon, N. Scheuring, 1861; pet. in-8°.

BRESNIER (M.). *Cours pratique et théorique de langue arabe.* — Alger, Bastide, 1855; in-8°.

CARAYON (Le P. Auguste). *Relations inédites de la Compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant au XVII^e siècle.* — Poitiers et Paris, 1864; in-8°.

CHRISTENSEN (Arthur). *Le dialecte de Sāmnān. Essai d'une grammaire sāmnānie, avec un vocabulaire et quelques textes, suivie d'une notice sur les patois de Sāngsan et de Lasgind.* [Extrait.] — Kjøben-Havn, Andr. Fred. Høst en Søn, 1915; in-4°. [A.]

CODERA (Francisco). *Estudios críticos de Historia árabe española* [Segunda serie]. — Madrid, E. Maestre, 1917; in-16. [Éd.]

COEDÈS (G.). *Note sur les ouvrages pālis composés en pays thāi.* [Extrait.] — Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1916; gr. in-8°. [A.]

Collection de la Revue du Monde Musulman. Le Salut au Drapeau. Témoignages de loyalisme des Musulmans français. I. Algérie. — Paris, Ernest Leroux, 1916; in-8°. [Dir.]

CRANMER-BYNG (L.). *A Feast of Lanterns, rendered with an Introduction.* — London, John Murray, 1916; in-16. [Éd.]

CROLLA (G.). *A proposito del Califato di Constantinopoli.* — Cairo, Tip. della «Société Orientale de Publicité», 1916; in-8°. [A.]

DINGELSTEDT (V.). *Arabia and the Arabs.* [Extrait.] — S. l., 1916; in-8°. [A.]

DONIE (Sir James). *The Panjab, North-West Frontier Province and Kashmir.* — Cambridge, at the University Press, 1916; pet. in-8°. [Dir.]

DOUTTÉ (Edmond). *Magie et religion dans l'Afrique du Nord.* — Alger, Adolphe Jourdan, 1909; in-8°.

École pratique des Hautes Études, Section des Sciences religieuses. Annuaire 1916-1917. — TOUTAIN (Jules). *L'idée religieuse de la rédemption et l'un de ses principaux rites dans l'antiquité grecque et romaine.* —

VERNES (Maurice). *Les caractéristiques de l'École pratique des Hautes Études — Sciences religieuses — et sa place dans l'enseignement supérieur français.* — Paris, Imprimerie Nationale, 1916; in-8°. [M. I. P.]

École pratique des Hautes Études, Section des Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1916-1917. — Paris, Imprimerie Nationale, 1916; in-8°. [M. I. P.]

Eirspennill — Arn 47 fol Noregs konunga sogur — Magnus gödi — Håkon gråmli. Udgivet an Den norske historiske kilde-skrifkommission, ved TINNUR JÓNSSON, 3-4. — Kristiania, Julius Thomtes Boktrukkeri, 1916; in-8°. [Dir.]

FAIDHERBE (Général). *Notice sur les travaux du général Faidherbe : Linguistique, ethnographie et épigraphie africaines.* — Paris, Maisonneuve et Co, 1880; in-4°. [Don de M. M. Schwab.]

FEER (Léon). *Le Tibet. Le pays, le peuple, la religion.* — Paris, Maisonneuve frères et Leclerc, 1886; in-16.

FURLANI (Giuseppe). *Contributi alla storia della filosofia greca in Oriente. Testi siriaci.* [Extrait.] — Roma, Casa edit. italiana, 1916; in-8°. [A.]

Gazetteers. *Assam District Gazetteers.* Supplement to volume VIII, Lakhimpur. — Shillong, Assam Secretariat Press, 1916; gr. in-8°.

Bihar and Orissa District Gazetteers. Statistics 1900-1911. Angul, Hazaribagh, Monghyr and Sambalpur Districts. — Patna, Bihar and Orissa Secretariat Book Depot, 1915-1916; in-8°.

Central Provinces District Gazetteers. Nimar District. B. Volume, Statistical Tables (1891-1913). — Calcutta, Baptist Mission Press, 1915; pet. in-4°. — *Addenda and Corrigenda to the B. Volumes, Tables of the Akola, Bilaspur, Damoh, Drug, Hoshangabad, Mandla, Narsinghpur, Raipur, Saugor, Seoni, Yeotmal Districts, for the years 1913-1915.* — S. l. n. d.; pet. in-4°.

— *Madras District Gazetteers. Cuddapah,* by C. F. BRACKENBURG. Volume I. — Madras, Government Press, 1915; in-8°.

— *Punjab District Gazetteers. Vol. XXX A : Mianwali District,* 1915. — Lahore, Government Printing, 1916; in-8°.

GOLDZIEHR (Ignaz). *Streitschrift des Gazali gegen die Bāṭiniyya-Sekte.* [Veröffentlichungen der De Goeje-Stiftung, N° 3.] — Leiden, E. J. Brill, 1916; in-8°. [Dir.]

GUIGUES (P.). *Inspection des officines d'apothicaires chez les anciens Arabes.* [Extrait.] — Paris, 1916; in-8°. [A.]

HANOTEAU (A.). *Essai de grammaire de la langue tamachek*. Deuxième édition. — Alger, Adolphe Jourdan, 1896; in-8°.

HOLMA (Harri). *Etude sur les vocabulaires sumériens-accadiens-hittites de Delitzsch*. [Extrait.] — Helsinki, 1916; in-8°. [A.]

Indian Archaeological Policy, 1915. Calcutta, Superintendent Government Printing, 1916; in-8°. [Gouvernement de l'Inde.]

Inventaire alphabétique de la Bibliothèque de l'École Française d'Extrême-Orient (Fonds européen). — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1916; gr. in-8°. [École Française d'Extrême-Orient.]

JACOTTET (E.). *Étude sur les langues du Haut-Zambèze... Troisième partie : Textes Lougi*. — Paris, Ernest Leroux, 1901; in-8°.

MASSIGNON (Louis). — *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle. Tableau géographique d'après LÉON L'AFRICAIN*. Préface de L.-G. BINGER. — Alger, Adolphe Jourdan, 1906; in-4°.

Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. GAUTHIER (Henri), *Le Livre des rois d'Égypte...*, t. IV, 2. — Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1916; in-4°. [M. I. P.]

MENANT (Joachim). *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse*. — Paris, A. Lévy, 1872; in-8°.

ODORIC DE PORDENONE. *Les Voyages en Asie au XIV^e siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, publiés avec une introduction et des notes par Henri CORDIER. — Paris, Ernest Leroux, 1891; in-8°.

PATURRET (G.). *La condition juridique de la femme dans l'ancienne Égypte*. — Paris, Ernest Leroux, 1886; gr. in-8°.

PAUTHIER (G.). *Cours complémentaire de géographie, d'histoire et de législation des États de l'Extrême-Orient à l'École spéciale des Langues orientales vivantes. Discours d'ouverture prononcé le 16 janvier 1873*. — Paris, Ernest Leroux, 1873; in-8°.

PIERRET (Paul). *Le décret trilingue de Canope*. — Paris, Ernest Leroux, 1881; in-4°.

PIMODAN (Le commandant DE). *Promenades en Extrême-Orient* [1895-1898]. — Paris, Honoré Champion, 1900; in-16.

Publications de l'École des Langues orientales vivantes. MOTAHAR BEN TAHIR EL-MAQDISI, *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, publié et tra-

duit par M. Cl. HUART, t. V. — Paris, Ernest Leroux, 1916; gr. in-8°.
[M. I. P.]

Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine. 1873-1874, 16^e vol. de la collection. — Constantine, L. Arnolet, 1874; in-8°. [Don de M. M. Schwab.]

Report of the Superintendent, Archaeological Survey, Burma, for the year ending 31st March 1916. — Rangoon, Government Printing, 1916; in-fol. [Gouvernement de l'Inde.]

ROBERT OF CHESTER'S. *Latin Translation of the Algebra of AL-KHOARIZMI*, with an Introduction, critical Notes and an English Version, by Louis-Charles KARPINSKI. — New-York, The Macmillan Company, 1916; gr. in-8°. [Université de Michigan.]

ROLLER (E.). *Mémoire sur l'inscription funéraire du sarcophage d'Eschnouzer, roi de Sidon.* — Paris, chez l'auteur, 1875; in-8°. [Don de M. M. Schwab.]

ROSNY (Léon de). *Premières notions d'ethnographie générale.* — Paris, Maisonneuve frères et Leclerc, 1885; in-16.

— *Le peuple siamois ou thaï.* — Paris, Maisonneuve frères et Leclerc, 1885; in-16.

— *Recueil de textes japonais à l'usage des personnes qui suivent le cours de japonais professé à l'École des Langues orientales.* — Paris, Maisonneuve et C^{ie}, 1863, in-8°. [Don de M. M. Schwab.]

SAINTE-MARIE (E. de). *Mission à Carthage.* — Paris, Ernest Leroux, 1884; gr. in-8°.

SCHRADER (F. Otto). *Introduction to the Pāñcarātra and the Ahirbudhaya Samhita.* — Madras, Adyar Library, 1916; in-8°. [Dir.]

SCHRIEKE (B. J. D.). *Het Boek van Bonang.* — Utrecht, P. Deu Boer, 1916; in-8°. [A.]

SEPTANS (Lieutenant-colonel breveté). *Les expéditions anglaises en Asie.* — Paris, Henri-Charles Lavauzelle, s. d.; in-8°.

SOEDERBLUM (Natan). *Les religions. Coup d'œil historique.* — Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1911; pet. in-8°.

VASSEL (Eusèbe). *Le Juif tunisien.* [Extrait.] — Paris, aux bureaux de la *Revue indigène*, 1907; in-8°.

— *Le Panthéon d'Hannibal.* (Extrait.) — Tunis, Société anonyme de l'Imprimerie rapide, 1912; in-8°.

— *Études puniques*, III-VII. — Tunis, Société anonyme de l'Imprimerie rapide, 1915-1916; in-8°. [A.]

II. PÉRIODIQUES.

* *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances*, janvier-juin 1916. — Paris, Auguste Picard, 1916; in-8°.

* *L'Afrique française*, juillet-décembre 1916. — Paris, 1916; in-4°. Akhbâr el-Harb, n° 93-110. — Alger, 1916; in-folio. [Gouvernement général de l'Algérie.]

* *American Journal of Archæology*, XX, 3. — Concord, N. H., 1916; in-8°.

* *The American Journal of Philology*, n° 146-148. — Baltimore, 1916; in-8°.

* *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, XXXIII, 1. — The University of Chicago Press, 1916; in-8°.

Ararat, 1916, fasc. 1-6. — Etchmiadzin; in-8°.

* *The Asiatic Review*, XIX, 25-28. — London, 1916; in-8°.

* *L'Asie française*, avril-décembre 1916. — Paris, 1916; in-4°.

* *Bessarione*, XX, 1-2. — Roma, 1916; in-8°.

* *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, LXXII, 3-4. — Koninklijk Instituut... Naamlijst der Leden enz. op 1 Juli 1916. — 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916; in-8°.

* *Boletín de la Real Academia de la Historia*, LXIX, 16. — Madrid, Fortanet, 1916; in-8°.

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa. Num. 187-192. — Firenze, presso la Biblioteca Nazionale Centrale, 1916; gr. in-8°. [Dir.]

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1915, 2^e livraison; 1916, 1^{re} livraison. — Paris, Imprimerie Nationale (Ernest Leroux, éditeur), 1915-1916; in-8°. [M. I. P.]

* *Bulletin de correspondance hellénique*, XXXIX, 1-6. — Paris, Fontemoing, 1915; in-8°.

* *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, XV, 2-4. — Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1915; gr. in-8°.

* *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, XII, 2. — Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1916; in-4°.

**Bulletin de la Société des Études indochinoises de Saïgon*, n° 66. — Saïgon, Albert Portail, 1916; in-8°.

**Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1915-1916, n° 6-9. — Toulouse, Édouard Privat, 1916; in-8°.

**Epigraphia Indica*, Vol. XII, Part VII. — Calcutta, Government Printing, 1916; in-4°.

**The Geographical Journal*, XLVIII, 2-4. — London, The Royal Geographical Society, 1916; in-8°.

**La Géographie*, XXXI, 1-2. — Paris, Masson et C^{ie}, 1916; gr. in-8°.

**Giornale della Società Asiatica Italiana*, XXVII, 1915. — Firenze, Libreria Internazionale, 1916; in-8°.

**Le Globe*, t. LV. *Mémoires. Bulletin*. — Genève, R. Barkhardt, 1916; in-8°.

India, July 27-December 29, 1916. — London, 1916; in-fol. [Dir.]

**Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, New Series, vol. XII, 1916, N° 1-5. — Calcutta, Baptist Mission Press, 1916; in-8°.

Journal des Savants, juillet-septembre 1916. — Paris, Hachette et C^{ie}, 1916; in-4°. [M. I. P.]

**Journal of the American Oriental Society*, XXXVI, 2. — New Haven, 1916; in-8°.

**The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society*, No. LXIX. — Bombay, 1916; in-8°.

**The Journal of the Burma Research Society*, VI, 2. — Rangoon, American Baptist Mission Press, 1916; in-4°.

**Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*. Volume XLVII, 1916. — Shanghai, Kelly and Walsh, Limited; in-8°.

**Journal of the Panjab Historical Society*, Vol. V, No. 1, pp. 1-53. — Calcutta, Baptist Mission Press, 1916; in-4°.

**The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, July-October 1916. — London, 1916; in-8°.

**Luzac's Oriental List and Book Review*, XXVII, 1-4. — London, 1916; pet. in-8°.

**Le Monde oriental*, X, 2. — Uppsala, A.-B. Akademiska Bokhandeln, 1916; gr. in-8°.

The Moslem World, VI, 4. — London, Christian Literature Society for India, 1916; in-8°.

Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires. Nouvelle série, fasc. 14. — Paris, Imprimerie Nationale, 1916; in-8°. [M. I. P.]

L'Œuvre française, n° 1. — Paris, 1916, in-18. [Dir.]

**Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement*, July-October 1916. — London, 1916; pet. in-8°.

Panorama, n° 3-13. — Paris, 1916, in-fol. [Dir.]

**Polybiblion*, mai-octobre 1916. — Paris, 1916; in-8°.

**Revue archéologique*, mars-août 1916. — Paris, Ernest Leroux, 1916; in-8°.

**Revue biblique*, juillet-octobre 1916. — Paris, J. Gabalda, 1916; in-8°.

**Revue critique*, 50^e année, n° 27-52. — Paris, Ernest Leroux, 1916; in-8°.

**Revue de l'histoire des religions*, LXIII, 3; LXIV, 1. — Paris, Ernest Leroux, 1916; in-8°.

**Revue hispanique*, n° 89-90. — New York, The Hispanic Society of America, 1916; in-8°.

**Revue indochinoise*, mars-août 1916. — Hanoi, 1916; in-8°.

**Rivista degli studi orientali*, VII, 1. — Roma, presso la Regia Università, 1916; in-8°.

**Sphinx*, vol. XX. — Upsala, A.-B. Akademiska Bokhandeln, 1916; in-8°.

**Straits Branch of the Royal Asiatic Society, Journal*, n° 77. — Singapore, 1916; in-8°.

Young Pao, XVI, 5. — Leide, E. J. Brill, 1915; in-8°.

**Transactions of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, VII, 1. — Seoul, The Korean Religions Tract Society, 1916; in-8°.



JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1917.

NOTES LEXICOGRAPHIQUES ET TEXTES ASSYRIENS INÉDITS,

PAR

M. H. POGNON.

AU SUJET DE LA MESURE DE CAPACITÉ APPELÉE *AKALOU* (𐎶).

Les Babyloniens avaient, à la basse époque, cinq mesures de capacité :

- 1° Le *kor* (𐎶𐎵);
- 2° La cinquième partie du *kor* (𐎶);
- 3° Le *sat* (𐎶𐎵𐎶);
- 4° Le *gab* (𐎶𐎵);
- 5° L'*akal*, dixième partie du *gab* (𐎶, 𐎶 𐎶𐎵𐎶).

Le caractère 𐎶𐎵 se lit *gour*, *kour*, *qour*, et il est évident que la plus grande des mesures de capacité était appelée par les Assyriens *kor* ou *kour*⁽¹⁾ (hébreu כֹר, syriaque ܟܘܪ). Malheureusement, comme il est question du 𐎶𐎵 dans les plus anciens textes, dans ceux que l'on considère comme écrits en sumérien, et comme tous ceux qui croient à l'existence du sumérien seraient désolés de trouver des mots sémitiques dans

(1) Dans les courtes inscriptions araméennes qu'on lit parfois sur les contrats babyloniens de basse époque, le mot assyrien 𐎶𐎵 est toujours traduit par כֹר.

les textes sumériens les plus archaïques, ils ont soin de lire le caractère 𒌦 *gour*. Le mot *gour* est certainement un barbarisme, mais ce barbarisme a l'immense avantage de ne ressembler que très peu au nom d'une mesure juive bien connue.

Nous ignorons le nom de la cinquième partie du *kor* qu'on écrivait ainsi :

𒌦 $\frac{1}{5}$ de *kor*,

𒌦 $\frac{2}{5}$ de *kor*,

𒌦 $\frac{3}{5}$ de *kor*,

𒌦 $\frac{4}{5}$ de *kor*.

A l'époque des rois cosséens, le clou vertical étant devenu un chiffre indiquant l'unité, on aurait pu confondre très souvent les idéogrammes indiquant un ou plusieurs cinquièmes de *kor* avec les chiffres indiquant des unités.


Si, par exemple, on avait écrit dans les comptes 𒌦 𒌦 𒌦 , le lecteur n'aurait pas su s'il était question de 2 *kors* et 2 *qabs* ou de 2 *kors*, $\frac{1}{5}$ de *kor* (𒌦) et un *qab* (𒌦). Aussi, pour éviter toute confusion, on faisait suivre l'idéogramme indiquant des cinquièmes de *kor* du caractère 𒌦, dans les deux cas suivants :





1° Quand on mentionnait un ou plusieurs cinquièmes de *kor* et, immédiatement après, un ou plusieurs *qabs*. Au contraire, aucune confusion n'étant possible, on n'insérait jamais le caractère 𒌦, lorsque l'idéogramme indiquant des cinquièmes de *kor* était séparé du chiffre indiquant des *qabs* par un autre idéogramme indiquant un ou plusieurs *sats*. On écrivait par exemple :


𒌦 𒌦 𒌦 𒌦 𒌦 (2 *kors*, $\frac{1}{5}$ de *kor* et 1 *qab*),



tandis qu'on écrivait :


𒌦 𒌦 𒌦 𒌦 𒌦 (2 *kors*, $\frac{1}{5}$ de *kor*, 1 *sat* et 1 *qab*).

2° On insérait également le caractère  quand on mentionnait un ou plusieurs cinquièmes de *kor*, sans mentionner de *sat* ni de *qab*, exemple :


    (2 *kors* et 1/5 de *kor*).

Il était nécessaire, en effet, d'indiquer que  était un idéogramme indiquant 1/5 de *kor* et non pas un chiffre indiquant une unité.


Le caractère  *pi* n'est donc pas un idéogramme et paraît bien être un véritable complément phonétique; je serais, par suite, très porté à croire que le nom assyrien de la cinquième partie du *kor* était *époum* ou *épitoum* (hébreu .


La troisième mesure de capacité appelée *sat* (hébreu ) était la trentième partie du *kor*.


Dans un article qui a paru dans le *Journal asiatique* (mars-avril 1913), j'ai essayé de prouver que la trentième partie du *kor* était appelée *sat* et que, précédé d'un des cinq premiers noms de nombre, le mot *sat* s'écrivait ainsi :

 1 *sat*,

 2 *sats*,

 3 *sats*,

 4 *sats*,

 5 *sats*.

J'ai appris récemment qu'un assyriologue étranger avait découvert un syllabaire qui prouvait que ces cinq idéogrammes se lisaient comme je le supposais et que la trentième partie du *kor* était appelée, en effet, *sat*⁽¹⁾; mais comme ce syllabaire

(1) Ce syllabaire prouve aussi, m'a-t-on dit, que le pluriel de *sat* était, à la basse époque, *saté* et non pas *saou*, comme je le supposais.

est encore inédit, il m'est impossible d'en dire plus long pour le moment.

Lorsque le mot *sat* n'était pas précédé d'un des cinq premiers noms de nombre, on l'écrivait idéographiquement 𒍪 𒍪 . Le *sat* contenait dix *qabs* à l'époque de Hammourapi et six *qabs* à la basse époque. Sous les rois cosséens, on se servait simultanément de *sats* contenant 4, 5, 6, 7, 10 et même 12 *qabs*; aussi prenait-on toujours soin d'indiquer, dans les comptes, le nombre de *qabs* contenus dans le *sat*.

Par exemple, en tête d'un texte relatif à des distributions d'huile faites sous un roi cosséen, on lit les mots 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 *chamnou sat 5 qabe* «huile sat de 5 *qabs*», c'est-à-dire «huile mesurée en *sats* de 5 *qabs*»; on voit ensuite l'addition suivante :

𒍪 𒍪 𒍪 𒍪	1 <i>épit</i> , 2 <i>qabs</i>
𒍪 𒍪 𒍪 𒍪	1 <i>sat</i> , 3 <i>qabs</i>
𒍪	1 <i>sat</i>
𒍪 𒍪	1 <i>qab</i>
𒍪 𒍪	4 <i>qabs</i>
𒍪 𒍪	2 <i>qabs</i>
𒍪 𒍪	1/2 <i>qab</i>

Additionnons séparément chaque mesure et nous trouverons comme total 1 *épit*, 2 *sats* et 12 *qabs* 1/2, mais, comme il est question de *sats* de 5 *qabs*, 12 *qabs* 1/2 font 2 *sats* et 2 *qabs* 1/2, enfin 2 *sats* et 2 *sats* font 4 *sats*. Le total est donc 1 *épit*, 4 *sats* et 2 *qabs* 1/2; c'est, en effet, le total qu'a trouvé le scribe et il l'écrivit ainsi :

𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 𒍪 (*Babylonian Expedition* ⁽¹⁾, vol. XV, n° 21, l. 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10).

⁽¹⁾ Je désigne par l'abréviation *Babylonian Expedition* le recueil de textes intitulé *The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania, Series A*;

Au revers de la même tablette, aux lignes 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, on trouve une nouvelle addition dont le total n'est juste que si on compte 5 *qabs* par *sat*.

Au contraire, quand en tête d'une addition on lit les mots 𐎶 𐎵 𐎶𐎵 *sat i o gabé* «*sat de 10 qabs*», le total n'est juste que si on compte 10 *qabs* par *sat* (*Babylonian Expedition*, vol. XIV, pl. 52, n° 136).

Enfin le *sat* de 7 *qabs* portait, sous les rois cosséens, un nom singulier : on l'appelait 𐎶 𐎵 𐎶𐎵 *sat ipri* «*sat de nourriture*». Dans un compte relatif à des quantités de farine reçues par un certain Erba-Mardouk ou livrées par lui, nous voyons l'addition suivante :

$\text{𐎶} \dots$

$\text{𐎶𐎵 𐎶} \dots$

I 𐎶

— 𐎶 𐎶𐎵 III 𐎵 𐎶

TOTAL $\text{𐎶𐎵 𐎶 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵}$

2 *sats*

4 *qabs*

1 épit, 5 *sats*



1 *kor*, 3 épits, 3 *sats*, 3 *qabs* 1/2





TOTAL 2 *kors*, 5 *sats*, 1/2 *gab* de farine (*sat* de nourriture).

Si nous additionnons séparément chaque mesure, nous trouvons 1 *kor*, 4 épits, 10 *sats* et 7 *qabs* 1/2; mais 7 *qabs* 1/2









par l'abréviation *Cuneiform Texts*, le recueil de textes intitulé *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets, etc., in the British Museum printed by orders of the Trustees*; et enfin par l'abréviation *Vorderasiat.*, le recueil intitulé *Vorderasiatische Schriftdenkmäler der königlichen Museen zu Berlin herausgegeben von der vorderasiatischen Abteilung*.

font 1 *sat* de nourriture et $1/2$ *qab*, 10 *sats* et 1 *sat* font 11 *sats*, c'est-à-dire 1 *épit* et 5 *sats*, enfin 4 *épits* et 1 *épit* font 5 *épits* ou 1 *kor*. Le total trouvé par le scribe est donc juste⁽¹⁾ (*Babylonian Expedition*, vol. XV, pl. 44, n° 140).

Le nom de la quatrième mesure de capacité s'écrivait idéographiquement . Ce caractère se lit phonétiquement *qa* (par un *q*) et *qa* ressemble tellement à *qab* que j'ai la conviction que la mesure de capacité dont le nom était écrit idéographiquement  était *qab* (*q̄*); mais il m'est impossible de le prouver. Il est possible, du reste, que le *b* final soit tombé et que, dès une époque très ancienne, le mot *qab* soit devenu *qa* en assyrien.

Enfin le nom de la dixième partie du *qab* s'écrivait idéographiquement , au pluriel   .

(1) Dans un autre texte de l'époque cosséenne on trouve l'addition suivante :

huile mesurée en sats de nourriture :	
	1 <i>sat</i>
	1 <i>sat</i>
	5 <i>qabs</i>
	$1/2$ <i>qab</i>
	1 <i>qab</i>
	1 <i>qab</i>
	1 <i>qab</i>
	1 <i>qab</i>
	4 <i>qabs</i> $1/2$
<hr/>	<hr/>
 	TOTAL 4 <i>sats</i> .

En additionnant séparément chaque mesure, on trouve 2 *sats* et 13 *qabs*, plus deux demi *qabs*, c'est-à-dire 14 *qabs*. Le *sat* de nourriture valant 7 *qabs*, ces 14 *qabs* valaient 2 *sats* de nourriture et le total trouvé par le scribe (4 *sats*) est juste. (*University of Pennsylvania, Publications of the Babylonian section*, vol. II, n° 2, *Documents from the Temple archives from Nippur dated in the reigns of Cassite rulers*, by Albert CLAY, n° 68.)

suiyi d'une fraction, après certaines fractions, par exemple après *ribat* «un quart», on ne répétait pas le nom de la chose fractionnée, tandis qu'on le répétait après le mot *chalchou* «troisième» lorsqu'il signifiait «un tiers»; on trouve par exemple :

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

18 *chiglé ribat kaspou*.

18 sicles $\frac{1}{4}$ d'argent. (*Babylonian Expedition*, vol. VIII, part. 1, n° 136, l. 16.)

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

3 *chiglé chalchou chigil kasap*.

3 sicles $\frac{1}{3}$ de sicle d'argent⁽¹⁾. (STRASSMAYER, *Inscripfen von Nabonidus*, n° 204, l. 6.)

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

2 *qané ou chalchou cha qan*.

2 cannes (nom d'une mesure de longueur) et $\frac{1}{3}$ de canne. (STRASSMAYER, *Inscripfen von Nabonidus*, n° 1128, l. 13.)

Les mots 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 doivent donc être lus 6 *ata*⁽²⁾ *akalé ou chalchou cha akal*. Le

(1) Je crois que, dans le groupe 𐎶𐎵 𐎶𐎵, le caractère 𐎶 ne se lisait pas et indiquait que l'idéogramme 𐎶𐎵 devait être lu *chigil* (au singulier); cet idéogramme n'est, en effet, jamais suivi de 𐎶𐎵, signe qui indique le pluriel.

(2) La particule suffixe *ata* «chaque, chacun» s'écrivait indifféremment 𐎶𐎵 𐎶𐎵 et par abréviation 𐎶𐎵 (Babylonian Expedition, vol. XX, part 1, p. 22, de la préface de Hilprecht). Le caractère 𐎶𐎵 se lisait *am* et il est possible que cette particule se soit prononcée *atam*, à l'origine, mais il semble qu'elle se prononçait déjà *ata* à l'époque de la première dynastie de Babylone (*Vorderasiat.*, vol. VII, n° 64, l. 13 et n° 63, l. 16).

Il ne faut pas confondre la particule *ata* avec *d*, mot très usité à la basse

bit-kichati, roi du pays de la mer, avait donné des terres à la déesse Nana, que, pendant 696 ans, personne n'avait contesté cette donation, mais qu'en l'an 4 d'Ellil-nadin-abal, roi de Babylone, le gouverneur du pays de Bit-Sin-Magir refusa d'en tenir compte. Le texte porte :

I 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 I 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵
 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 I 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵
 𐎶𐎵𐎶𐎵 I 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵
⁽¹⁾ 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵
 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵

Bit-Karra-igicha mar Ea-iddinna chakin Bit-Sin-Magir rich igle cha Bit-Sin-Magir cha mat tanti ichchima. ziri igzouzma ana pihat outer.

Bit-Karra-igicha (?), fils d'Ea-iddinna, préfet de Bit-Sin-Magir, dénombra (ou : mesura) les champs de Bit-Sin-Magir du pays de la mer, retrancha des terres et les restitua au district. (*Babylonian Expedition*, t. I, n° 83, l. 10 et suiv.)

L'auteur de l'inscription a très probablement voulu dire que le gouverneur du district de Bit-Sin-Magir, qui faisait partie de la province appelée « pays de la mer », ayant fait le cadastre des terres, avait annexé au district, c'est-à-dire compté parmi les terres dont les propriétaires payaient l'impôt foncier, certains biens de mainmorte qui appartenaient à la déesse et pour lesquels aucun impôt n'était dû.

On trouve cette même locution dans une inscription relative à une donation de terrains faite par le roi Mardouk-abê-erba. Après avoir exactement indiqué les limites de la propriété, le

(1) Ici se trouvait un mot qu'une cassure a rendu illisible et que je n'ose pas restituer.

dont chaque sicle contient un huitième». L'argent employé pour les paiements est, en effet, parfois qualifié ainsi :

𐎶𐎵𐎶𐎵 — 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵

kasap ina chigli hoummouchou.

Argent (qui) par sicle contient un cinquième⁽¹⁾. (STRASSMAIER, *Inscripfien von Nabuchodonosor*; n° 271, l. 2.)

𐎶𐎵 — 𐎶𐎵𐎶𐎵 — 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵

cha ina chigli hallourou.

Qui par sicle contient un dixième. (*Babylonian Expedition*, vol. X, n° 124, l. 1.)

𐎶𐎵 — 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵

cha ina chigli 2 giretou.

Qui par sicle contient deux vingt-quatrièmes. (STRASSMAIER, *Inscripfien von Nabuchodonosor*, n° 271, l. 3.)

Je ne vois pas, d'autre part, ce que des lingots d'argent pouvaient contenir, si ce n'est de l'alliage, et je crois que ces formules signifient, la première : « argent avec 1/8 d'alliage », la seconde : « argent avec 1/5 d'alliage », la troisième : « argent avec 1/10 d'alliage » et la quatrième : « argent avec 1/12 d'alliage ». La phrase suivante, qu'on trouve dans un acte écrit le 5 Chebat de l'an 25 de Nabuchodonosor paraît bien confirmer cette hypothèse :

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵
𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵

5 manou kasap qalou 5 manou cha ina chigli 2 giré naphar 10 manou kasap. (*Vorderasiat.*, vol. IV, n° 18, l. 1, 2.)

⁽¹⁾ On trouve aussi : 𐎶𐎵 — 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 *cha ina chigli ichtin hoummouchou.* (*Babylonian Expedition*, vol. VIII, part 1, n° 22, l. 1.)


Le mot *galou* paraît bien signifier « pur » et, si dans la première partie de cette phrase il est question de mines d'argent pur, il est certainement question, dans la seconde partie, de mines d'argent avec un alliage; je la traduis donc ainsi :

5 mines d'argent pur, 5 mines avec $1/12$ d'alliage par sicle, en tout 10 mines d'argent.

On pourra m'objecter qu'on trouve parfois dans les textes imprimés la phrase $\text{𐎧 𐎠 𐎡 𐎧 𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧𐎧} \text{ kasap cha michil chiglou pitqa}$, que l'on traduit par « argent en pièces d'un demi-sicle », et qu'il est peu vraisemblable qu'on ait jamais employé des lingots contenant $1/4$ de leur poids d'alliage; mais je ferai remarquer que, si les mots *kasap cha ina chigli bitqa* sont corrects, les mots *kasap cha michil chigli bitqa* ne peuvent pas l'être, puisque la préposition *ina* manque. En réalité, on n'a jamais employé de lingots d'argent ayant $1/4$ de leur poids d'alliage, et je crois que les scribes assyriens n'ont jamais eu l'intention d'écrire la phrase *kasap cha michil chigli bitqa*. Les éditeurs modernes ont lu à tort $\text{𐎧 𐎧𐎧} \text{ michil chigli}$ au lieu de $\text{𐎧 𐎧𐎧} \text{ ina chigli}$, ou *ina ichtin chigli*, et partout où ils ont imprimé *kasap michil chigli bitqa*, on doit lire *kasap ina chigli bitqa*.

ACHADRAPÂN, ACHADARAPÂN. « SATRAPE ».

Les Grecs appelaient « satrapes » les gouverneurs à moitié indépendants des grandes provinces de l'Empire persan et le mot *σατράπης* se trouve souvent dans les auteurs grecs. Je crois qu'on le fait dériver d'un substantif vieux persan *khchathrapâvan*, mais je doute qu'il se trouve dans les inscriptions des Achéménides et je ne sais si son existence est bien certaine. Le mot grec *σατράπης* ne devait pas, du reste, venir directement de *khchathrapâvan*, mais d'un mot araméen qui avait été lui-

Le mot *ahchadrapanou* se trouve donc deux fois, dans cet acte, aux lignes 7. et 11, et, dans les deux passages, il est orthographié de la même manière; or le caractère  était l'idéogramme du mot *ahoum* «frère», mais on ne l'employait pas pour écrire la syllabe *ah*. Il semble positivement que, lorsque les scribes assyriens avaient à écrire un mot archaïque, inusité, étranger ou peu connu, ils éprouvaient le besoin de l'écrire d'une façon baroque, de manière à donner au mot écrit par eux l'apparence d'un idéogramme. Si le mot *ahchadrapanou* n'était pas d'origine persane, on ne manquerait pas de le lire *luurugaratrapanu*; on saupoudrerait les voyelles d'accents graves, aigus ou circonflexes, et ce magnifique barbarisme deviendrait un magnifique mot sumérien.

Le second acte est relatif à des dattes récoltées dans les champs de la tribu de Gardou situés sur les bords du canal Namgari-dour-Ellil et de l'Euphrate. Ces dattes avaient été remises à Ellil-chouw-iddin, fils de Mourachou, par Bizâ, fils de Kouddâ, Chara-ili et leurs parents. Elles lui furent ensuite réclamées par eux, en vertu d'un ordre qu'ils avaient reçu du satrape Çihâ, d'Ahouchounou, chef de la tribu de Gardou, et d'Ardiya, fils de Loublout; Ellil-chouw-iddin rendit les dattes et en reçut quittance. Le texte porte :




akâ chipartou cha Çihâ ahchadarapanou.

En vertu d'un message de Çihâ le satrape, etc. (Même ouvrage, pl. 1, n° 2, l. 6.)

Les deux actes dont je viens de parler ont été trouvés à Niffer, et on remarquera que, dans le premier, le satrape est

citée après le roi et avant le juge; on est donc en droit de supposer que, sous Darius II, un satrape résidait à Nipour.

Il est pourtant peu probable que Nipour, qui se trouvait à environ 90 kilomètres de Babylone, ait pu être, sous Darius II, le chef-lieu d'une province dont le gouverneur avait une armée à lui. On est donc en droit de supposer que le titre de *satrape* était un titre purement honorifique accordé par le roi non seulement aux gouverneurs des grandes provinces, mais encore à beaucoup de hauts fonctionnaires, et que les historiens grecs ont cru à tort que les Persans appelaient *satrapes* les gouverneurs des grandes provinces.

De même, chez les Turcs, le titre de *pachà* est un titre honorifique que portent généralement les *valis*, c'est-à-dire les gouverneurs de provinces, mais un *vali* peut ne pas être *pacha* et beaucoup de *pachas* ne sont pas *valis*.

Dans la lettre adressée à Bagoas par les Juifs d'Éléphantine pour lui demander de laisser rebâtir leur temple, ce haut fonctionnaire n'est pas appelé *ahchadarapan* (satrape), mais *gouverneur de Judée* (פחח יהוד).















CHA QIRIB ITTIR













« LE PLUS RAPPROCHÉ PAYERA ».







Après les formules *X pout Y nachi* « X est garant de Y », *X pout eteri* (par un **L**) *nachi* « X est garant du paiement », *ichtin pout chani nachou* « ils sont garants (ou) solidaires l'un de l'autre », on trouve souvent dans les contrats de basse époque les mots :

𐎶 𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎶𐎶 𐎶𐎶𐎶 𐎶𐎶𐎶 *cha qirib ittir* (par un **L**).







Nous lisons, par exemple, dans un acte écrit à Nipour le 21 Ab de l'an 29 d'Artaxerxès, acte par lequel deux personnes






























chounou fils de Karê, Qouda fils d'Iddiya, Anouchat-erba fils d'Aheoutir, Anouchat-iddin fils de, Chouw-iddin fils de Nabou-nadin, Tabnea fils d'Iddin-Ellil, Nidintoum-Ellil fils de Sin-Nadin, de leur plein consentement (*litt.* : dans la joie de leur cœur), ont parlé ainsi à Ellil-chouw-iddin fils de Mourachou : « Donne-nous les     »⁽¹⁾, nos parents, et les           ⁽²⁾, donne-nous 5825 kors de dattes mesurées avec la grande mesure, une outre (?) ⁽³⁾, des jarres et de la cuscute ⁽⁴⁾. Alors Ellil-chouw-iddin les exauça, il leur

(1) La lecture de l'idéogramme     m'est inconnue, mais je serais très porté à croire que    est une variante de  . Ce caractère, qui paraît avoir été composé, à l'origine, du caractère  (babylonien ), dans lequel on insérait , se lisait peut-être *bappirou* (*Cuneiform Texts*, vol. XII, pl. 24, n° 38129, l. 54).

Je ne sais s'il se lisait également ainsi quand il était précédé de . Dans le passage cité,      paraît désigner les brasseurs ou les ouvriers qui fabriquaient la boisson appelée *chikarou*.

(2) J'ignore le sens de ce mot, qui paraît être écrit phonétiquement, et se lisait probablement *koutallâtoum*.

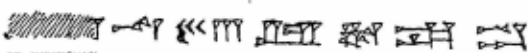
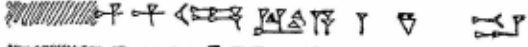
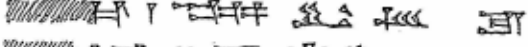
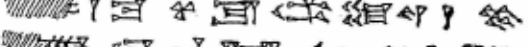
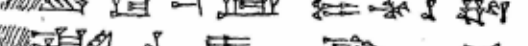
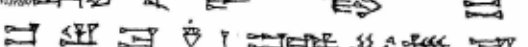
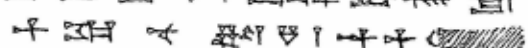
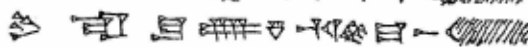
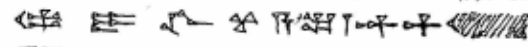
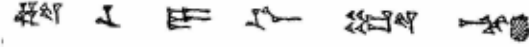
(3) Le texte porte :    *gourab*, mot que je ne connais pas et qui signifiait peut-être outre en peau (  ).

(4) Le texte porte  , idéogramme qui se lisait *kasou*. Le mot *kasou*, *kasiya* (cette dernière forme se trouve fréquemment à la basse époque) était le nom d'une plante qui servait à fabriquer la boisson appelée *chikarou*. D'après un contrat trouvé à Niffer, il fallait, pour fabriquer 100 jarres (           ) de *chikarou*, 100 kors de dattes, des outres (?) (   ), 6      (sorte de chaudière), 2     (sorte de récipient) et enfin une certaine quantité (peut-être 10 kors) de *kasiya* (*Babylonian Expedition*, vol. IX, pl. 26, n° 43). Il semble donc qu'on fabriquait le *chikarou* en faisant bouillir des dattes dans de l'eau et en y ajoutant la plante ou la baie de la plante appelée *kasiya* qui faisait fermenter le mélange. Une autre espèce de *chikarou*, de qualité inférieure, était peut-être fabriquée avec de l'orge qu'on faisait fermenter dans de l'eau au moyen de la plante appelée *kasiya*. Un texte du Musée de Berlin mentionne la remise à un esclave de 40 jarres vides, 34 kors d'orge ( ) et 10 kors de *kasiya*; rien ne prouve que cette orge ait été destinée à la fabrication d'une boisson fermentée, mais cela me paraît probable (*Vorderasiat.*, vol. III, n° 47).

On traduit généralement le mot *kasou*, *kasiya* par « casse », mais la casse est un purgatif léger qui vient d'Abyssinie, la « casse aromatique » est l'ancien nom de la cannelle, et ni la casse, ni la cannelle ne poussent dans l'Iraq, tandis que la plante appelée *kasiya* était récoltée dans l'Iraq (*Babylonian Expe-*

UN CONTRAT DE L'AN 5
DE SIN-CHAR-ICHKOUN, ROI D'ASSYRIE.

J'ai jadis acheté à Bagdad un contrat daté de l'an 5 de Sin-char-ichkoun, le dernier ou l'avant-dernier des rois d'Assyrie. Il n'a pas grand intérêt, mais, comme les contrats écrits sous Sin-char-ichkoun sont extrêmement rares, je crois devoir en publier le texte :












TRANSCRIPTION.




- 1mané⁽¹⁾ 43 chiglê kas pou gagqadou
- 2 (cha) Anouchat-moudammig abal Koudour
- 3 (ina mouhhi) Nabou-ahé-erba
- 4 (mar)⁽²⁾ Balassou outlou oum 1
- 5 arah Tachritou ina chigil⁽³⁾ hoummouchou kasap
- 6 (ana) mouhkhichou irabbi
- 7 isqou cha Nabou-ahé-erba.
- 8 machkanou kasap cha Anouchat-(moudammig)
- 9 rachou chanamma ina (mukhi)
- 10 oul ichallat (par un ) adi Anouchat-(moudammig)
- 11 kasapchou ichallimou
- 12 Moukinnou Anouchat-. abal Ellil-erech⁽⁴⁾
- 13 Gimillou abal Anouchatâ
- 14 Choulloumou abal Anouchatâ
- 15 Anouchat-moudammig abal Ah-loumour
- 16 Sin-naçir abal Nabou-namir
- 17 ou changou Nabou-moukin-abal Nipour
- 18 arah ouloul oumou 9 chattou 5
- 19 Sin-char-ichkoun char mat Achour.

TRADUCTION.



.mine 43 sicles d'argent, somme due à Anouchat-moudammig, fils de Koudour, par Nabou-ahé-erba, fils de Balassou. A partir du 1^{er} jour du mois de Tichri, elle rapportera un intérêt d'un cinquième de sicle d'argent par sicle. La part de charge sacerdotale de Nabou-ahé-erba sera le gage de l'argent d'Anouchat-moudammig; aucun autre créancier ne s'en emparera jusqu'à ce qu'Anouchat-moudammig ait récupéré son argent.

Témoins: Anouchat-. fils d'Ellil-erech, Gimillou fils d'Anou-

(1) Il est impossible de savoir si la ligne 1 commençait par les mots *ichtin mané* «une mine» ou si le mot   était précédé d'un chiffre autre que 1.

(2) Deux petits traits horizontaux que l'on voit avant le caractère  prouvent que le premier caractère de la ligne 4 était  mar et non pas  abal.

(3) Voir la note 1 de la page 381.

(4) L'avant-dernier caractère de la ligne 12, très mal gravé sur le côté de la tablette et peu lisible, est peut-être  (assyrien ).

chatâ, Choulloumou fils d'Anouchatâ, Anouchat-moudammig fils d'Ah-loumour, Sin-naçir fils de Nabou-namir et le prêtre Nabou-moukin-abal.

Nipour, mois d'Eloul, 9^e jour, an 5 de Sin-char-ichkoun roi d'Assyrie.

L'idéogramme 𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 (l. 7) se lisait *isqou*, mot qui signifiait à l'origine «part, portion», en général; un passage de l'inscription de Nabou-pal-iddin relative à la restauration du temple de Chamache à Sippara prouve qu'on appelait *isqou* les portions de la chair des animaux sacrifiés dans le temple auxquelles certains prêtres avaient droit (R., v. V, p. 61, col. V, l. 19, 21). A la basse époque, beaucoup de fonctions sacerdotales subalternes, par exemple celles de portier, de sommelier, de sacrificateur des temples, paraissent être devenues la propriété personnelle des titulaires, qui non seulement les laissaient, après leur mort, à leurs héritiers, mais pouvaient même, de leur vivant, les vendre, en totalité ou partiellement, les louer, les donner en gage, de sorte qu'une charge unique avait parfois plusieurs propriétaires. Aucune de ces fonctions n'était gratuite, les titulaires recevaient de l'administration du temple des rétributions en nature et probablement aussi en argent, provenant des revenus du temple et des offrandes qui étaient faites aux dieux, et, lorsqu'une charge unique avait plusieurs propriétaires, ils se partageaient les revenus de leur charge.

Beaucoup de ces charges étaient divisées en un grand nombre de parts, à la basse époque, par suite d'aliénations partielles faites à différentes époques et de partages après décès, et on appelait *isqou* une part quelconque, grande ou petite, de charge sacerdotale ainsi que les bénéfices que le propriétaire en retirait.

Un contrat écrit à Borsippa, le 20 Marhechwan de l'an 8 de Nabonide, est relatif au paiement du prix de la vente de


Dans d'autres passages, *isqou* a gardé son sens primitif et désigne plutôt les bénéfices que le propriétaire d'une part de charge retirait de cette charge que la charge elle-même. Voici la traduction d'un contrat écrit à Babylone le 20 Ab de l'an 1 de Smerdis :


1/2 *qab* de pain, 1/2 *qab* de la boisson appelée *chikarou*, un quart de portion dans la viande des... des bœufs, une portion de la table, bénéfices d'une charge sacerdotale de Gimillou, fils de Mardouk-chouw-ibni, fils du forgeron dans la chapelle du dieu Bel-Aliya de la ville de Charbân⁽¹⁾. — Iddin-nabou, fils de Nabou-bani-zir, fils du forgeron, que Gimillou a adopté comme fils et à qui il a donné tous ses biens de la ville et de la campagne, ledit Iddin-nabou, partout où il donnera pour de l'argent ou en échange d'une redevance en nature ce revenu (ou : cette charge)⁽²⁾ à une personne quelconque, Chakin-chouw, fils de Manna, fils du forgeron, interviendra dans l'affaire pour témoigner. (*Vorderasiat.*, vol. V, n° 57.)

Il m'est impossible de dire comment, lorsqu'une charge sacerdotale avait plusieurs titulaires, ceux-ci exerçaient leurs








(1) 

1/2 *qab* akali 1/2 *qab* *chikar ribou zitti ina cheri harmilé* (?) *cha alpé ou zitti pachchouri isqou ina papahi Ili bel aliya cha Charbanou cha Gimillou, etc.*

J'ignore le sens du mot ou de l'idéogramme  ; il semble qu'on appelait ainsi une sorte de sacrifice.

Les mots *zitti pachchouri* «portion de la table» désignent peut-être une portion des mets servis sur la table du dieu. Le dieu Bel-Aliya «seigneur de ma ville» (on écrivait aussi ce nom ) était vénéré dans un grand nombre de villes (R., v. II, p. 56, l. 56, 57 et suiv.).

(2)  *isqou chouatou.*

consonnes ou une consonne redoublée avant la désinence casuelle. En voici la preuve : dans un contrat écrit sous le règne de Samsou-ditana, un des contractants porte le nom de        (*Babylonian Expedition*, vol. VI, part 1, n° 112, l. 7).

Ce nom propre paraît bien devoir être lu *Ea charri-ilt*, ce qui ne peut pas signifier autre chose que « Ea roi des dieux ». L'état construit de *charroum* était donc *charri*, même au nominatif. A la basse époque, la forme *char* remplaçait les anciennes formes *charroum*, *charrim*, *charram* et *charri*.

FRAGMENTS DU CODE DE HAMMOURAPI.

Je possède un fragment d'une tablette qui a été écrite pour le roi d'Assyrie Achour-bani-pal et a fait partie de sa bibliothèque. Cette tablette contenait une partie du Code de Hammourapi et le fragment qui est en ma possession et a été acheté jadis à Mossoul formait l'angle supérieur de gauche de la tablette. On y lit, par conséquent, les premières lignes de la première colonne du recto, le commencement des premières lignes de la seconde colonne du recto, le commencement des dernières lignes de l'avant-dernière colonne du verso et enfin les dernières lignes de la dernière colonne du verso.

Les dernières lignes de la dernière colonne du verso ne contiennent que la fin de la légende bien connue que les scribes inscrivaient au bas des tablettes appartenant à la bibliothèque royale; les trois autres passages sont des fragments du code.

Le premier et le plus long de ces trois fragments du code, celui qui était écrit au haut de la première colonne du recto, reproduit le texte des lignes 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 de la quinzième colonne de la

grande inscription trouvée à Suse. Tout ce passage a des lacunes dans l'inscription et le fragment que je possède nous en fait connaître le texte complet qu'il était, du reste, facile de restituer. Le P. Scheil a publié une transcription en caractères européens⁽¹⁾ de ce fragment et, tout en mentionnant cette transcription dans sa préface, M. Ungnad n'a pas pu en publier le texte en caractères cunéiformes dans son édition du code (*Keilschrifttexte der Gesetze Hammurapis*), de sorte qu'il est encore inédit.

Le second fragment contient le texte très mutilé des lignes 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38 et 39 de la seizième colonne de la grande inscription. Le mot *zittichou*, écrit idéographiquement 𒀠 𒀡 𒀢 à la ligne 32 de l'inscription, était écrit phonétiquement à la ligne 2 du fragment.

Il semble, en outre, qu'au lieu de *ichakanouchoum* (l. 33 de l'inscription), le texte portait *ichakkanouchoum*, ce qui est plus correct (l. 3 du fragment). C'est tout ce que l'on peut faire remarquer sur ce fragment qui n'a aucun intérêt.

Enfin, le troisième fragment, qui n'est pas plus intéressant, donne le texte également très mutilé des lignes 66, 67, 68, 69, 70, 71 et 72 de la dix-neuvième colonne (troisième colonne après la grande lacune). Au lieu de 𒀠 𒀡 𒀢 (l. 68) le texte portait certainement 𒀠 𒀡 𒀢 (l. 3) et il faut probablement en conclure que 𒀠 𒀡 𒀢 était un idéogramme qui, de même que 𒀠 𒀡, se lisait *ardoum* « esclave », et qu'on ne doit pas le lire *rich ardim*, comme on le fait généralement. Enfin il semble bien que le mot *ouchetiq* (l. 71) était écrit *ouchettiq* (l. 6 du fragment).

Il est inutile d'ajouter que le texte n'est pas écrit en caractères babyloniens, mais en caractères ninivites de l'époque d'Achour-bani-pal.

(1) *Mémoires publiés sous la direction de M. J. de Morgan*, t. X, *Textes élamites-sémitiques*, 4^e série, par V. SCHEIL, p. 81.

RÉVÉLATIONS ET LÉGENDES.

MÉTHODIUS. — CLÉMENT. — ANDRONICUS ⁽¹⁾.

TEXTES ÉDITÉS, TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

F. NAU.

I

LES RÉVÉLATIONS DE SAINT MÉTHODE.

(Paris, ms. syriaque 350, fol. 98-105.)

Cet écrit, attribué à saint Méthode, évêque d'Olympe en Lycie (ou évêque de Patara), mort vers 311, résume la succession des empires, prédit les invasions des Arabes et des Huns, le succès final des Romains, la venue de l'Antéchrist et la fin du monde.

M. Otto Bardenhewer, dans sa première histoire de la littérature chrétienne, ne consacrait aucune notice aux Révélations ⁽²⁾, mais les nombreux travaux publiés depuis peu sur ce sujet ⁽³⁾ l'ont contraint à écrire dans son dernier ouvrage :

Revelationes sancti Methodii est le titre d'un livre d'oracles ou d'une vision politique qui a enchaîné l'intérêt du moyen âge dans le grec

⁽¹⁾ Ce travail est une rédaction de notes déjà anciennes. Elles ont donné matière à un résumé lu à la Société asiatique le 17 juin 1915; cf. *Journal asiatique*, XI^e série, t. V, mai-juin 1915, p. 556.

⁽²⁾ *Patrologie*, Fribourg-en-Brisgau, 1894, article Methodius, p. 170-173.

⁽³⁾ On trouvera la liste de ces « nombreux travaux » sur Méthodius dans

original comme dans le latin et dans l'ancienne version slave et qui est considéré par les chercheurs de ces dernières années comme l'un des plus importants documents pour l'histoire des idées politiques du ^{vi}^e au ^{xv}^e siècle. L'origine du livre n'est pas éclaircie. Il semble provenir du commencement du ^{vi}^e siècle et devoir être localisé en Syrie. On l'a peut-être attribué à Méthodius d'Olympe (ou de Patara) afin de donner crédit à ces Révélations en les attribuant à un Père de l'Eglise célèbre ⁽¹⁾.

Les *Révélations*, compilées en Syrie au ^{vi}^e siècle sur des sources plus anciennes, ont sans doute été écrites en syriaque. Le syriaque a été traduit en grec ⁽²⁾. Le grec semble avoir été

Historisches Jahrbuch, t. XX, Munich, 1899, p. 417 à 427; on y relèvera les noms de : J. von Döllinger, G. von Zezschwitz, A. von Gutschmid, J. Häussner, H. Grauert, C. P. Caspari, W. Bousset, F. Kampers, V. Istrin et E. Sackur, en somme aucun nom français. Voir aussi K. KRUMBACHER, *Byz. Lit.*, Munich, 1897, p. 628-629.

⁽¹⁾ *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, Fribourg-en-Brisgau, t. II, 1903, p. 305. — Ajoutons que Méthode était tout particulièrement célèbre dans l'Eglise syrienne puisque les manuscrits syriaques de Londres du ^{vi}^e au ^x^e siècle renferment une douzaine d'extraits de ses œuvres authentiques; cf. Catalogue WRIGHT, et PITRA, *Analecta sacra*, IV, p. 203 et suiv. D'ailleurs les considérations qu'il aime à faire autour de l'Ecriture (cf. MIGNÉ, *P. G.*, t. XVIII, 1-408 et *infra*, p. 425) ont pu conduire à lui en attribuer d'autres et à mettre des *Révélations* sous son nom.

⁽²⁾ Le souvenir d'un texte hébreu (lire : syriaque) s'est conservé dans le titre de la plupart des manuscrits : *In nomine Domini (ou Christi) incipit liber Methodii, episcopi ecclesiae Patarensis et martyris, QUEM DE HEBRAEO ET GRAECO SERMONE IN LATINUM transferre curavit id est de principio saeculi et fine saeculorum, quem illustris vir beatus Jeronimus in opusculis suis collocavit*. Nous avons relévé ce titre dans le manuscrit latin n° 6755 de Paris, fol. 56 v°, et dans ceux du *British Museum*, Vesp. E, III, fol. 136 et Titus, D, III, fol. 138. L'origine sémitique des sources du pseudo-Méthode est encore démontrée par le texte suivant (*Orthodoxographia*, Bâle, 1555, p. 388, SACKUR, *loc. cit.*, p. 63) : «*Ædificaverunt filii Noe novam possessionem in exteriora terrae et appellaverunt nomen regionis illius Tamna (Thamnon), secundum nuncupationem filiorum Noe, et numerum illorum qui exierunt de archa (id est VIII).*» Ce n'est que dans les langues sémitiques que *Temon* ou *Taman* signifie «huit». On trouve la même idée dans le texte arabe du *Kitab al-Magall* : «Noé bâtit une ville qu'il nomma Thamânû (ثمانوا) laquelle demeure jusqu'aujourd'hui. Le nombre de ceux qui étaient dans l'arche avec Noé était de huit (ثمانية) personnes» (trad. M. D. Gibson, p. 29-30, dans *Studia Sinaitica*, t. VIII, Londres, 1901).

apporté au temps de Charlemagne par quelque Syrien venu en France pour commercer ⁽¹⁾ et a été traduit en latin par Pierre le Moine ⁽²⁾. Cette traduction latine a eu grande vogue : il en reste quatre manuscrits du ^{viii}^e siècle, on a pu dire que « les manuscrits plus récents sont légion » ⁽³⁾, ils ont été édités et réédités ⁽⁴⁾. Le grec a eu aussi plusieurs éditions ⁽⁵⁾. A côté de

Salomon de Bassora (*Le Livre de l'Abeille*, p. 32) identifie cette localité avec *ἡ πόλις Θαρανῶν*, sur la rive droite du Tigre, au pied du mont Izala; cf. G. HOFFMANN, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, Leipzig, 1880, p. 174.

Les noms des sœurs de Caïn et Abel sont encore empruntés à la *Caverne des Trésors*, qui donne *ܟܠܡܬܐ* et *ܠܒܕܐ* (Kélémat et Lebôdâ), cf. *The Book of the Bee*, p. 25. Le texte syriaque de Méthodius de Patara, cité par Michel le Syrien, *Chronique*, éd. Chabot, I, Paris, 1899, p. 3, portait : *ܟܠܡܬܐ* et *ܠܒܕܐ* (Kélémtâ et Lebôdâ). Cette lecture est confirmée par Bar Hébraeus. Il est donc probable que *L* a été changé en *l* dans les manuscrits. La version latine porte Calmana (*ܟܠܡܬܐ* pour *ܟܠܡܬܐ*) et Debbora (*ܠܒܕܐ* pour *ܠܒܕܐ*). L'intermédiaire grec explique la transformation de *L* en *D*. Cf. *infra*, p. 419, l. 21 et p. 424. La version latine du pseudo-Méthodius a transmis les noms Calmana et Debbora au *Livre d'Adam* et à toutes les littératures occidentales, cf. *Chronique de Jean d'Outremer* (*Ly myreur des histours*) publiée par Ad. Borgnet, t. I, Bruxelles, 1864, p. 310-321.

⁽¹⁾ Cette hypothèse est de M. Sackur.

⁽²⁾ Le traducteur nous l'apprend dans son prologue, conservé dans le manuscrit latin de Paris, n° 13348, écrit à Corbie au ^{viii}^e siècle : *de greco in latino transferre sermone curavi* et encore : *de greco in latinum vertere laboravi*, cf. édition E. Sackur, p. 59.

⁽³⁾ E. SACKUR, *Sybillinische Texte und Forschungen*, Halle a. S., 1898, p. 56. Il en reste au moins quatorze manuscrits latins à Paris.

⁽⁴⁾ Le latin a été édité à Cologne en 1475. Une autre édition a été donnée à Augsbourg en 1496, enfin Sebastien Brant en a donné à Bâle, en 1498, une édition qui devait être reproduite à Bâle en 1504, 1516, 1555, 1569 et plusieurs fois en France. M. Ernst Sackur a édité les manuscrits du ^{viii}^e siècle dans *Sybillinische Texte und Forschungen*, Halle a. S., 1898, p. 59 à 96. Nous utilisons l'édition de Bâle, 1555, *Orthodoxographia*, folio, p. 387-399 (O) [reproduite dans la *Bibliotheca Veterum Patrum*, Lyon, 1677, p. 727] et l'édition de M. Sackur (S), conforme, d'ailleurs, en substance, à la précédente.

⁽⁵⁾ Nous avons utilisé l'édition *Monumenta sanctorum Patrum orthodoxographia*, t. I, Bâle, 1559, fol. 93-99. Le latin figure *ibid.*, p. 100-115. Une édition du texte grec, d'après huit manuscrits partagés en deux classes, et de l'ancienne version slave a été donnée, en 1897, par V. Istrin, professeur à Odessa : *Die*

la version slave mentionnée seule par M. O. Bardenhewer, nous pouvons placer des textes syriaques, arabes et éthiopiens, qui témoignent de l'universalité de ces légendes⁽¹⁾. Parmi les textes syriaques, on connaît déjà les sources du pseudo-Méthodius qui sont la *Caverne des trésors*⁽²⁾ et une *Hymne sur l'Antéchrist et les Huns*⁽³⁾ attribuée à saint Ephrem; on connaît aussi son influence sur l'histoire d'Alexandre le Grand⁽⁴⁾, et

Apokalypse des Methodius von Patara und die apocryphen Visionen des Daniel, Untersuchungen und Texte, Moscou, in-8°. A. Vassiliev avait déjà donné une édition des visions de Methodius et de Daniel dans *Anecdota graeco-byzantina*, Moscou, 1893, p. 33-58, XII-XXV. Nous citons Istrin (qui ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale de Paris) d'après Fr. KAMPERS, *Historisches Jahrbuch*, t. XX, 1899, p. 417 à 421. — On trouvera quelques passages traduits en français dans MIGNÉ, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, Paris, 1858, col. 615 à 620, mais sans commentaire, ni notes, ni idée directrice.

⁽¹⁾ M. SACKUR, *loc. cit.*, p. 80, n. 5, renvoie aussi à une traduction arménienne du XIII^e siècle.

⁽²⁾ Éditée et traduite par C. BRÜND, *Die Schatzhöhle*, Leipzig, 1883 et 1888. Une rédaction arabe, mise en tête de «l'apocalypse de Pierre», a été éditée par M^{me} M. D. GIBSON et traduite en anglais sous le titre de *Kitab al Magall or the Book of the Rolls* dans *Studia Sinaitica*, n° VIII, Londres, 1901. La version éthiopienne a été traduite en français par S. GRÉBAUT, *Le Qalémentos, livres premier et deuxième*, Paris, Picard, 1913. (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*.)

⁽³⁾ Éditée et traduite en latin par Th.-J. LAMY, *Sancti Ephraem Syri Hymni et sermones*, t. III, Mechliniae, 1889, col. 187 à 212. Le sujet est : «Sur Gog et Magog, et sur la fin et la consommation (des siècles).»

⁽⁴⁾ Le poème sur Alexandre et la porte qu'il a faite contre Gog et Magog a été édité par G. KNÖS, *Chrestomathia syriaca*, Göttingue, 1807, p. 66 à 107. Une traduction allemande de ce poème, attribué à Jacques de Saroug, a été donnée par A. WEBER, *Des mar Yaqub Gedicht über den gläubigen König Alexandrüs*, Berlin, 1852. M. W. BUDGE l'a réédité et traduit en anglais dans *Alexander the Great*, Cambridge, 1889. Le syriaque a d'ailleurs influencé l'éthiopien, édité aussi et traduit par M. W. BUDGE, *The Life and exploits of Alexander the Great being a series of Ethiopic Texts with an English Translation and notes*, 2 vol. in-4°, Londres, 1886; cf. t. II, p. 236 et suiv. M. Sackur a écrit, *loc. cit.*, p. 38 : «ou bien le pseudo-Callisthène a utilisé une traduction syriaque du pseudo-Méthodius, ou, ce qui est plus vraisemblable, tous les deux se ramènent à une même source syriaque.» De cette source peut dépendre *Coran*, XVIII, 82 à 100.

les chapitres qu'il a fournis à la compilation rédigée vers 1222 par Salomon, évêque de Bassora, sous le titre : « Le Livre de l'Abeille »⁽¹⁾. Nous nous proposons de faire connaître un texte syriaque inédit⁽²⁾ qui a conservé en plusieurs endroits les caractères du texte original, mieux que tous les textes édités jusqu'ici, et nous montrerons l'usage qui en a été fait dans la lettre de Pisuntios, évêque de Qest, dont le texte arabe vient d'être édité par M. l'abbé Périer⁽³⁾. Nous terminons en proposant nos hypothèses sur la composition et la transmission du texte original.

Comme notre texte syriaque est incomplet, nous commençons, pour le placer dans son cadre, par résumer les *Révélation*s sur le texte latin édité par M. E. Sackur :

Incipit sancti Methodii episcopi Paterensis sermo de regnum cantium (de regno gentium) et in novissimis temporibus certa demonstratio :

Incipit : Sciendum namque est quomodo exeuntes Adam quidem et Eva de paradiso virgines fuisse. In anno autem XXX^{me} expulsionis eorum de paradiso genuerunt Cain primogenitum et sororem ejus Calmanan et post XXX^{me} alium annum pepererunt Abel cum sorore ejus Debboran (deux manuscrits grecs portent λαββόραν et λαβόραν; deux autres portent δεββόραν et δεβόραν).

Adam avait cent trente ans lorsque Cain tua Abel. Seth naquit l'an 230. Adam mourut à 930 ans. Le premier millénaire ou la première génération finit l'an 40 de Jareth⁽⁴⁾.

L'an CCCXL de Jareth, Jobeth et Tholucel, fils de Lamech qui fut aveugle et tua Cain, inventèrent les mauvais arts et la musique. L'an D du second millénaire les fils de Cain péchèrent, et l'an DCC les fils de

⁽¹⁾ Édité et traduit par W. Buxon, *The Book of the Bee*, Oxford, 1886, cf. chap. LIII à LV.

⁽²⁾ Manuscrit syriaque de Paris, n° 350, fol. 98-105.

⁽³⁾ Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIX (1914). La fin de l'*Apocalypse arabe* de Daniel dépend aussi de Méthode : « Le roi des Grecs ira à la ville de Messie, Jérusalem, la ville sainte. Il s'assiéra sur le trône royal et mettra sur sa tête la couronne royale... » Cf. Fr. MACLELLAN, dans *Revue de l'Histoire des religions*, 1904. Cf. *infra*, p. 443 à 444 et 450 à 451.

⁽⁴⁾ Cf. MICHEL, *Chronique*, I, 3 et 5.

agitent la grande mer (Dan., vii, 2). Philippe épousa Chuseth, fille de Phol, roi d'Éthiopie, etc. (Voir plus loin, p. 447.)

Description des Huns; noms de leurs tribus; mort d'Alexandre. Byzas écrit au roi d'Éthiopie. (Voir plus loin, p. 447.)

Prédiction de saint Paul (II Thessal., ii, 2) sur le dernier jour et le royaume des Romains. Les Hébreux ont régné mille années, les Égyptiens trois mille et les Babyloniens quatre mille et leurs royaumes ont péri.

Après que le royaume des Perses aura été absorbé, à leur place, contre le royaume des Romains, s'élèveront les fils d'Ismaël, fils d'Agar, que l'Écriture a nommés le bras du Sud (Dan., xi, 15). Ils combattront le royaume des Romains durant le septième millénaire, qui sera le dernier. Le royaume des Perses prendra fin, les fils d'Ismaël se réuniront dans le désert Ethribum, ils causeront de grands maux par toute la terre (p. 80-89) [*c'est ici que commence le texte syriaque*]. Arrivée d'un roi des Romains qui vainc les Arabes (89 à 91). [Voir plus bas, p. 436.] Arrivée des gens du Nord, enfermés par Alexandre (91 à 93). Naissance de l'Antéchrist; le roi des Romains rend la couronne à Dieu (p. 93). Méfaits de l'Antéchrist (94-96). Arrivée du Fils de l'homme et fin du monde (p. 96). [Voir plus loin, p. 440, note 6.]

Desinit : Impii autem proicientur in infernum, ex quo eripiamur per gratiam et humanitatem Domini Dei et salvatoris nostri Jesu Christi cum quo est Patri, una cum Spiritu sancto omnis honor et gloria, potestas, magnitudo et imperium mundi et semper et in secula seculorum. Amen.

Explicit sermo sancti Methodii episcopi de fine mundi. Deo gracias.

Ce court résumé donne une idée suffisante du contenu de l'ouvrage; il nous reste à montrer sur un exemple la manière de l'auteur pour amplifier et moderniser les anciens récits. Prenons l'histoire de Gédéon que le Livre des Juges, vi, 3-6, raconte de la manière suivante :

Quand Israël avait semé, Madian montait avec Amalec et les fils de l'Orient et ils campaient contre lui. Ils campaient en face de lui, détruisaient les productions du pays jusque vers Gaza et ne laissaient en Israël ni vivres, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Car ils montaient avec leurs troupeaux et leurs tentes, ils arrivaient comme une multitude de sauterelles, ils étaient innombrables eux et leurs chameaux et ils venaient

dans le pays pour le ravager. Israël fut très malheureux à cause de Madian et les enfants d'Israël crièrent à l'Éternel.

Voici maintenant comment le pseudo-Méthodius expose cette histoire :

A la fin du quatrième millénaire, Samsabus, de la famille de Jonithan fils de Noé ⁽¹⁾, alla au désert de Saba ⁽²⁾ et dévasta les camps des fils d'Ismaël, le fils d'Agar l'Égyptienne, servante de Sara, épouse d'Abraham; et tous ceux qui étaient de la tribu d'Agar furent expulsés et s'enfuirent dans la solitude. Lorsqu'ils se furent multipliés dans ce désert, durant 270 ans, et furent devenus une multitude innombrable, les fils d'Ismaël, par la permission divine, sortirent du désert arabe, entrèrent dans la terre habitable, combattirent avec les rois des nations, captivèrent les hommes et dominèrent sur les royaumes des nations qui étaient dans la terre de la promesse et (cette terre) fut remplie par eux et par leurs camps. Ils étaient comme des sauterelles, ils s'avançaient le corps nu, ils mangeaient les chairs des chameaux confites dans des outres ⁽³⁾, et ils buvaient le sang des bêtes de somme mêlé au lait. Lorsque les fils d'Ismaël eurent pris toute la terre, eurent désolé les villes et les pays et eurent dominé sur toutes les îles, à ce moment-là ils se construisirent des navires et, avec leur aide, ils volaient comme des oiseaux sur les flots de la mer. Ils montèrent donc aussi dans les régions occidentales jusqu'à Rome la grande, l'Illyrie, l'Égypte ⁽⁴⁾, Thessalonique et la grande Sardaigne qui est au delà de Rome, et ils dominèrent sur la terre durant soixante ans, et ils y firent tout ce qu'ils voulurent. Mais après huit semaines et demie ⁽⁵⁾ leur cœur s'enorgueillit. . . . et Dieu délivra Israël par le moyen de Gédéon qui détruisit leurs camps, les chassa de la terre habitable et les relégua dans les déserts d'où ils étaient sortis ⁽⁶⁾. Neuf de leurs tribus

(1) Le grec (*Orthodoxographia*, Bâle, 1569, p. 94) porte : « Σαψισάβου de la famille de Sem, fils de Noé. »

(2) Le grec porte : « ravagea depuis l'Euphrate jusqu'à Isdrougiga (ἐως τοῦ Ἰσδρουγῖα), c'est-à-dire sept cités (πολιτείας) et leurs pays, et il marcha contre les trois royaumes des Indiens (τῶν Ἰνδῶν) et il les brûla au feu et il les ravagea et ils allèrent contre le désert de Saba. »

(3) Les quatre mots précédents manquent dans le grec.

(4) Gigitum; καὶ τοῦ γιγίου (au lieu de l'Égypte), dans le grec.

(5) Les six mots précédents manquent dans le grec.

(6) καὶ εἰσῆγαγεν εἰς τὸ ἔθριβον.

donnèrent des gages de paix aux fils d'Israël et demeurèrent dans le désert extérieur.....

L'auteur passe ensuite au temps futur :

Il leur arrivera de sortir une fois encore, de dévaster la terre et d'occuper l'univers depuis la terre d'Égypte jusqu'à l'Éthiopie, depuis le fleuve Euphrate jusqu'à l'Inde, et depuis le Tigre jusqu'au royaume de Jonithan ⁽¹⁾, fils de Noé, et depuis l'Aquilon jusqu'à Rome et l'Illyrie, l'Égypte ⁽²⁾ et Thessalonique, l'Albanie et jusqu'à la mer du Pont; leur joug sera deux fois plus lourd sur le cou de toutes les nations, et il n'y aura pas de nation ou de royaume sous le ciel qui puisse les vaincre dans le combat jusqu'au moment de sept semaines d'années ⁽³⁾. (*Orthodoxographa*, Bâle, 1555, p. 390, édit. Sackur, p. 66.)

Le NOUVEAU TEXTE SYRIAQUE se trouve fragmentaire dans deux manuscrits : Paris, n° 350, fol. 98 à 105, renferme la fin (A), et Cambridge, add. 2054 fol. 1-2, renferme deux fragments de cette fin édités en majeure partie par W. Wright et St. A. Cook, *A Catalogue of the Syriac Manuscripts preserved in the Library of the University of Cambridge*, t. II, Cambridge, 1901, p. 1194 à 1197; nous donnerons ses variantes (C).

Le manuscrit 350 de Paris, acquis récemment par M. Omont, est d'origine nestorienne. Il a été écrit en 1957 des Grecs (1646) dans le monastère de Mar Jean, frère de Mar Aḥa ⁽⁴⁾. Il est décrit dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVI (1911), p. 302 à 305. C'est un recueil d'apocryphes, d'explications bibliques basées sur les apocryphes et de devinettes. Il débute par le fragment du pseudo-Dioclès, édité et traduit par M. I. Guidi, d'après deux autres manuscrits, *Chronica minora*, Paris, 1905, p. 285 à 295, texte, p. 369 à 376, C.S.C.O., III, 4.

(1) Usque ad introitum Naod regni Ionithi. Grec : « dé Sem ».

(2) Gigitum.

(3) Grec : ἐβδομήδεον ἐνιαυτῶν.

(4) Ce monastère était situé sur le bord du Tigre, au nord de Djeziré, près de Phenk, cf. *Patrol. orientalis*, t. XIII, p. 287, note 1.

On trouve ensuite, fol. 11 : « Avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous commençons à transcrire quelques questions sur l'Évangile béni et des questions de tout genre. » Certaines se trouvent dans le livre des scolies de Théodore bar Khoni, mais le scribe ne le cite jamais⁽¹⁾. Voici, comme exemple, une question où nous retrouvons les noms donnés par Méthode aux sœurs de Caïn et Abel, cf. *supra*, p. 416, fin de la note 2.

Question. — Pour quel motif Caïn a-t-il tué son frère Abel ?

Réponse. — A cause de Leboda sa sœur. Car Ève avait enfanté en une fois les deux jumeaux Caïn et Leboda, et aussi Abel et Kelimma sa sœur en une fois. Lorsque les enfants eurent grandi et furent devenus hommes, Adam leur commanda d'aller à la montagne des Illustres (ܡܬܠܐ ܕܡܠܝܚܐ), et d'y faire des offrandes à Dieu, puis de revenir et d'avoir commerce avec leurs femmes et de changer de femme entre eux : Caïn prendrait la sœur d'Abel et Abel la sœur de Caïn. Mais parce que la sœur de Caïn était plus belle que la sœur d'Abel, Caïn n'accepta pas et dit : « Chacun de nous prendra sa sœur pour femme », et Adam en fut affligé. Tous deux allèrent à la montagne pour faire des offrandes et le Seigneur agréa l'offrande d'Abel. Quand ils revinrent par la plaine, Caïn s'éleva contre Abel et le tua à coups de pierres. C'est pour cela qu'il fut réprouvé par Dieu, juste juge (fol. 20-21) ⁽²⁾.

Il est intéressant de noter que le manuscrit 350 renferme encore (fol. 53 v°) un passage de Méthode conservé en grec

⁽¹⁾ Par exemple les noms des mages (fol. 19) concordent avec les noms donnés par Théodore, édit. Scher, p. 72. L'auteur ne nous laisse d'ailleurs ignorer aucun nom. Celui de la mère de la Vierge était Dina (ܕܝܢܐ) et celui de son père Jonakir (ܝܢܐܟܝܪ); le roi de Perse qui envoya les mages se nommait Pirouz-Sabour (ܦܝܪܘܙ ܫܒܘܪ) [fol. 19]; la mère de Moïse se nommait Iôbeçar (ܝܕܒܥܫܐ) [fol. 25]. La Vierge Marie avait 13 ans au moment de l'Annonciation, elle mourut à l'âge de 51 ans.

⁽²⁾ Cette légende dérive de la *Caverne des Trésors*, citée par W. Budge, *The Book of the Bee*, Oxford, 1886, trad., p. 25. Elle se trouve encore textuellement dans la *Chronique syriaque* éditée par M^{sr} Rahmani; voir notre résumé dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIII (1907), p. 432. Elle a été embellie par Tabari, trad. Zotenberg, Paris, 1867, chap. xxx, p. 89.

(MIGNE, P. G., t. XVIII, col. 130), sous la forme que lui donna Isho'dad de Merv⁽¹⁾ :

Question. — D'où provenait le statère, c'est-à-dire les quatre zouzés que Simon trouva dans la bouche du poisson?

Réponse. — Comme l'explique Méthodius (ܡܬܘܕܝܘܣ), évêque de Patara (ܡܬܘܕܝܘܣ, Patraia), la nature des poissons est chaude; elle mange tout et elle digère tout, même les pierres. Comme beaucoup de navires sont submergés, brisés et perdus, qui portent des zouzés et toutes sortes de choses, les poissons qui sont dans la mer s'en nourrissent, et non seulement des zouzés et des dinars, mais encore des pierres. Ce statère, frappé à l'image impériale, avait été englouti dans la mer à une certaine époque et un poisson l'avait pris dans sa bouche comme pour sa nourriture. Notre-Seigneur lui ordonna de l'apporter et de le donner.

Babaï le Grand et Henana d'Adiabène disent que les zouzés furent créés de rien dans la bouche du poisson à l'instant même où il arrivait sur le sable sec.

Les premiers cahiers du manuscrit sont numérotés, le cahier 1 finit au folio 19 v°. Les cahiers 2 à 9 inclus commencent aux folios 20, 30, 38, 48, 56, 66, 76, 88. On ne trouve plus ensuite aucune numérotation de cahier. Nous ne savons donc pas combien de cahiers pouvait occuper, avant le folio 98, le commencement de notre apocryphe. Voici ce qu'il en reste, d'après le manuscrit 350 (A), avec les variantes du manuscrit de Cambridge (C) et des notes empruntées à Salomon de Bassora, *The Book of the Bee*, édition Budge (B).

.....
(2) ܡܬܘܕܝܘܣ ܕܡܪܝܢܐ ܕܡܪܝܢܐ (ms. 350, fol. 98)

⁽¹⁾ *The Commentaries*, édit. M. D. Gibson, t. I, Cambridge, 1911, p. 71 et t. II, p. 120 (*Horae semiticae*, n° V et VI).

⁽²⁾ Le syriaque débute par le déclin de la puissance des Arabes. ܡܬܘܕܝܘܣ, *De Antichristo*, Lamy, *Opera*, III, 193, décrit longuement les exactions des Arabes mais est très bref sur leur déclin : « L'iniquité grandit sur la terre au point de couvrir les nuées, l'impiété se glissa dans la création et envoya ses

اذلا هُنْصَحِب (1) حنا مع حوط (2) وامه هُفَحِب حه
 مَنَحِب (3) حه (4) لامه هُفَحِب (5) هُفَحِب لا لامه (6)
 هُفَحِب (7). هَامِحِب حَمَدِ (8) (sic) هَمَحِب قَسَم
 هُفَحِب (9). هَمَحِب قَسَم هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب
 حَتَمَ حَمَدِ هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب
 هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب حَمَدِ هَامِحِب هَامِحِب
 هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب (fol. 101) هَامِحِب هَامِحِب
 هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب
 هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب

(1) هَمَحِب C.

(2) حوط C.

(3) هَمَحِب C.

(4) Sic C; om. A.

(5) B, p. 146 : هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب « Ils donnent aux mères le corps de leurs enfants pour le cuire et ils mangent sans pudeur devant elles. » (EPIPHAN, *De Antichristo*, col. 198-202, est celui qui développe le plus les méfaits des Huns et la terreur qu'ils inspiraient.)

(6) C. « Pour qu'elle le fasse cuire et qu'elle le mange, et si elle ne le mange pas. »

(7) هَمَحِب C.

(8) C. *Livre* : هَامِحِب. Ici commence une lacune dans le manuscrit C. A. B développe ceci, p. 146, à peu près comme le pseudo-Méthodius (voir la note de la traduction). Michel le Syrien reproduit les mêmes imputations (*Chronique*, III, 152) et nous donne leur source : « Ils tuent et mangent tout ce qui rampe sur la terre : les animaux, les bêtes sauvages, les reptiles, les insectes, les oiseaux; ils mangent les cadavres morts; ils dévorent les membranes qui sont rejetées par celles qui enfantent; ils mangent même la chair des hommes qui sont morts. Si un étranger se trouve parmi eux sans avoir un des leurs pour guide, ils le transpercent, comme à la chasse, et le mangent. Ces choses et des choses semblables sont racontées d'eux par les Ibères qui sont dans le voisinage et gardent la porte. »

(9) B, p. 146 : هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب هَامِحِب « Les hommes s'enfuirent et se cachèrent dans les montagnes et les cavernes et les tombeaux. »

[illegible]

⁽¹⁾ B, comme le pseudo-Méthodius latin, porte qu'ils seront détruits dans la plaine de Joppé (יָפוֹ et יָפוֹת), eux, leurs femmes, leurs fils et leurs filles; «l'une des troupes des anges descendra, sur l'ordre de Dieu, et les détruira (par l'épée) en une heure». — La suite diffère dans B. En particulier la croix remonte au ciel avant l'arrivée de l'Antéchrist.

(2). Ce mot inutile a sans doute été écrit ici parce qu'il figure devant Kefar-nahoum à la ligne suivante.

c'est-à-dire dix ans et demi⁽¹⁾, leur prévarication augmentera et ils prendront tout : l'or, l'argent, l'airain, le fer et (tous) leurs habits et tout leur pays d'habitation.

Au point que le vivant passera sur le mort et dira : « Bien-heureux êtes-vous de n'avoir pas vécu à cette époque⁽²⁾. » Et sept femmes prendront un homme et lui parleront⁽³⁾, comme il est écrit dans la prédication de l'Évangile⁽⁴⁾. L'homme fuira sa femme et ses enfants et la femme son mari à cause de l'oppression, de la souffrance et de la faim. Les pluies diminueront, les eaux des fontaines et les fruits des arbres manqueront; tout ce qui est bon sur terre diminuera à cette époque, à cause de la défection des fils d'Ismaël.

2. Et lorsque ces années dont nous avons parlé, une semaine et demie, auront passé, à la fin des 694 années⁽⁵⁾, alors

⁽¹⁾ Une semaine (d'années) donne sept ans. L'ouvrage annonçait donc à date fixe le déclin de la puissance arabe. On a supprimé ces dates dans le latin et le grec correspondant. Voir plus bas, p. 459.

⁽²⁾ On lit dans l'Apol. grecque de Daniel : « Le Seigneur tout puissant doit envoyer sur toi des sauterelles cruelles et indomptables et elles ne s'attaqueront ni aux animaux ni aux arbres, mais seulement aux hommes qui ne se sont pas repentis. . . ., jusqu'à ce qu'on déclare heureux ceux qui sont morts et qu'on dise : Heureux êtes-vous de ne vous être pas trouvés en ces jours-là. » Cf. Fr. MACLER, *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXIII (1896), p. 312.

⁽³⁾ Cf. ISAÏE, IV, 1. Cet incident figure dans le syriaque de M. Budge, p. 143, l. 10, et manque dans le latin de M. Sackur, p. 88, l. 16.

⁽⁴⁾ Les caractères suivants ne se trouvent pas dans les Évangiles. Cf. MATTH., XXIV.

⁽⁵⁾ L'empire des Arabes décline à partir de 683 et demi, finit à la fin de 694. L'empire des Grecs qui leur succède durera 208 ans (voir plus bas, § 4); ensuite viendront les Huns et l'Antéchrist. Nous ne savons pas quelle est la base de cette numération qui est bien dans les habitudes du pseudo-Methodius, comme on peut le voir dans le résumé donné plus haut, p. 419. Le texte grec que nous allons éditer, p. 459, montre qu'il s'agit des années de l'Incarnation : « Leur période (des Arabes) roule sur sept semaines à partir de leur entrée qui doit avoir lieu dans la ville de Dieu Jérusalem. » La prise de Jérusalem date de 637. En ajoutant sept semaines d'années ou 49 ans, nous trouvons 686 ans. Cette date correspond assez au syriaque, qui place le déclin des Arabes en 683 et demi et la fin de leur règne en 694. L'empire des Grecs devait durer jusqu'en

sortira le roi des Grecs qui a un signe chez les Romains. Les clous qui étaient dans les mains de Notre-Seigneur le Christ et dans les mains du larron étaient mélangés ensemble et on ne distinguait pas ceux de Notre-Seigneur des autres. Alors ils les jetèrent dans le feu également et ils en firent un *segouda*, c'est-à-dire un frein, et ils le pendirent dans l'église. Et lorsqu'il viendra un cheval qui n'a pas été monté et qui n'a jamais porté de frein de sa vie et qu'il mettra de lui-même sa tête dans ce frein, alors les Romains sauront que le royaume des chrétiens approche et qu'ils prendront l'empire de toute la terre sur les fils d'Agar et le reste, et ensuite (le roi) des Grecs transmettra l'empire à Dieu, comme il est écrit⁽¹⁾. Et le frein subsiste jusqu'aujourd'hui⁽²⁾.

3. Alors le roi des Grecs sortira de l'Occident et son fils du

694 + 208 = 902. L'arrivée des Huns et de l'Antéchrist rejetait bien la fin du monde vers l'an 1000.

(1) Cette transmission de l'empire à Dieu a lieu à la fin de l'apocryphe (*infra*, p. 444), et nous permettra de montrer une fois de plus l'origine édessénienne (et jacobite) de cette pièce, p. 450. Le roi des Grecs sera de la race des rois d'Éthiopie. Le texte visé est Ps. LXVII, 32.

(2) Nous avons ici une dérivation très intéressante de la seconde invention de la Croix. Saint Ambroise, en 395, mentionne seulement deux clous dont l'un est mis dans une bride et l'autre dans un diadème; cf. Tixeront, *Les Origines de l'église d'Edesse*, Paris, 1888, p. 168. La découverte des clous est racontée longuement par Moïse bar Céphai (ix^e siècle); la reine dit à un homme habile : « Prends-moi ces clous et fais-en un frein pour le cheval de l'empereur pour qu'il lui soit un fer invincible contre tous ses ennemis, car la victoire appartient à l'empereur; il aura la paix après les guerres, et le mot du prophète s'accomplira lorsqu'il dit : *En ce jour le frein du cheval sera nommé : Sainteté du Seigneur* (ZACH., XIV, 20); cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIX (1914), p. 240. Le récit du ms. grec 1586 de Paris connaît quatre clous : l'un fut mis dans le frein du cheval de Constantin pour accomplir le mot du prophète, un autre fut mis dans son casque et les deux autres sur la stèle que les Romains avaient élevée à Constantin, dans la ville de Constantinople, sur la grande colonne du forum, en souvenir de leur délivrance de Maximien; *ibid.*, p. 243. La version du pseudo-Méthode, qui est d'ailleurs propre au syriaque, est donc toute différente.

Sud⁽¹⁾; alors les fils d'Ismaël fuiront et se réuniront à Babel⁽²⁾ et le roi des Grecs les atteindra à Babel et ils fuiront de là à la ville de la Mecque⁽³⁾ où finira leur empire. Et le roi des Grecs régnera sur toute la terre et le bien reviendra sur la terre, les fruits des arbres augmenteront, les pluies et les eaux croîtront, les poissons qui sont dans les mers et dans les fleuves se multiplieront, et il y aura paix et tranquillité sur toute la création et sur tous les peuples et toutes les nations⁽⁴⁾. Alors le vivant passera de nouveau sur le mort et dira : « Bienheureux serais-tu si tu vivais maintenant sous cet empire⁽⁵⁾. »

4. Et l'empire des Grecs subsistera durant 208 années⁽⁶⁾; après quoi le péché augmentera de nouveau dans le monde, et l'impureté (s'affichera) publiquement, comme le bétail, sans

⁽¹⁾ Les autres versions portent que le roi des Grecs sortira « de la mer des Éthiopiens ».

⁽²⁾ La version syriaque de Méthode portait : « Les fils d'Ismaël seront poursuivis jusqu'à Babel, ville des hommes. » Cf. BAR BAHLEL, *Lexicon syriacum*, éd. R. Duval, fasc. 3, Paris, 1892, col. 1011, l. 22. Nous n'avons pas trouvé cette phrase dans la version latine.

⁽³⁾ Notre syriaque seul porte « la Mecque », les autres versions portent *ܡܝܬܪܐ* (latreb), *Ἐρυθρον*, *Ἐρυθρ*, d'où tribu; Cf. p. 459-460.

⁽⁴⁾ In hac igitur pace sedebunt homines super terram, cum gaudio et laetitia comedentes, et sese potantes nubentes et dantes ad nuptias, exultantes et gaudentes, et aedificantes, construentes, et non erit timor eorum nec sollicitudo. Tunc reserabuntur portae aquilonis, et ingredientur virtutes gentium illarum, quas conclusit intus Alexander Magnus, et concutietur omnis terra a conspectu eorum, et expavescent homines, et fugientes confertiti, abscondent se in montibus, et speluncis et in monumentis; gentes namque qui exient ab aquilone, comedent carnes hominum, et bibent sanguinem bestiarum sicut aquam, et comedent immunda, serpentes, scorpiones et universa abominabilia et horribilia bestiarum, et reptilia quae reptant super terram, jumentorum autem et corpora mortuorum et arbortiva mulierum, et necabunt pueros, et largiuntur eos matribus suis, ut comedant eos (et edunt eos), et corruptent terram, et contaminabunt eam et nullus erit qui possit stare contra eos. (*Orthodoxographia*, Bâle, 1555, p. 397-398.) — Mêmes idées dans SALOMON DE BASSORA, *The Book of the Bee*, éd. W. Budge, Oxford, 1886, texte, p. 146; trad., p. 129. Cf. SACKUR, p. 91-92.

⁽⁵⁾ Cf. *supra*, p. 426, note 2 et p. 435.

⁽⁶⁾ $694 + 208 = 902$.

voile, sur les places publiques et parmi les foules comme aupa-
ravant, et la terre se souillera dans le péché. Alors les montagnes
de l'Arménie s'ouvriront, et ceux de Gog et de Magog (en) sor-
tiront, et ils étaient vingt-quatre races (qui parlaient) vingt-
quatre langues⁽¹⁾. Lorsque le roi Alexandre vit qu'ils man-
geaient les reptiles de la terre et toute impureté, et la chair des
hommes; et qu'ils mangeaient les morts et tout ce qui est
souillé et qu'ils faisaient des maléfices et toutes les œuvres mau-
vaises, il les réunit et les poussa à l'intérieur de ces montagnes
et il les y enferma; et il demanda à Dieu que ces montagnes
se rapprochassent les unes des autres, et il en fut ainsi; et il
demeura entre les montagnes une porte de vingt coudées, et
il ferma cette porte⁽²⁾ avec les pierres que l'on nomme (pierres)

⁽¹⁾ Les noms figurent déjà dans EPHREM, *De Antichristo*, col. 196-198. Ils ont passé de là dans les versions du pseudo-Méthodius, dans le *Roman d'Alexandre*, dans le pseudo-Callisthène, *loc. cit.*, p. 139, 143, et dans SALOMON DE BASSORA, *The Book of the Bee*, ed. W. Budge, texte, p. 146. De ce que ces noms ne figurent pas ici, il faut conclure que le syriaque est l'une des sources qui a été amplifiée et modifiée dans le pseudo-Méthodius, ou qu'il est un résumé (modifié) de ce dernier.

Ces peuples, affublés du nom biblique de Gog et Magog (cf. EZÉCHIEL, xxxviii et *Oracula sibyllina*, III, 319, 512), sont toutes les nations de l'Asie centrale et boréale qui sont venues en contact avec l'Occident sous les noms de Scythes, Huns, Turcs, Mongols et Tartares. Ce sont eux qui ont poussé dans l'empire romain les Germains de Tacite et qui ont pris leur place. Attila s'est borné à repasser le Rhin, il a continué à camper en Germanie et il est mort près de Budapesth. Les Mongols et les Turcs ont campé en Russie jusqu'au xv^e siècle. En 1045, l'évêque nestorien de Samarkand annonce le passage à Kachgar de sept rois turcs accompagnés chacun de 700,000 cavaliers qui étaient bruns comme des Hindoux (BAR HEBRAEUS, *Chron. syr.*, éd. Bedjan, p. 228-229). Ce sont ces Huns bruns qui ont supplanté les Slaves et les Germains aux yeux bleus et aux cheveux blonds et qui ont fait souche des Slaves et des Germains bruns d'aujourd'hui.

⁽²⁾ L'incident de la porte d'Alexandre figure ici dans le syriaque de M. Budge (B), p. 145 à 146, mais il se trouve plus haut (à sa place chronologique) dans le pseudo-Méthodius latin et grec. Voici ce que ce dernier écrivait quelques pages plus haut: (Alexander) descendens in Etham (Eoam) occidit Darium regem Persarum et dominatus est multarum regionum et civitatum, et demultavit terram,

d'aimant (*magnetis*) qui s'attache au fer et qui éteint le feu lorsqu'on l'en approche et les incantations n'opèrent pas contre lui⁽¹⁾.

5. A la fin des temps, ces portes s'ouvriront et (ces hommes) sortiront et souilleront la terre, ils prendront le fils aux bras de sa mère et le tueront et ils le donneront à sa mère pour qu'elle le fasse cuire et, si elle ne le mange pas, ils la tue-

et descendit usque ad mare quod vocatur Regio solis, ubi conspexit gentes immundas et aspectu horribiles. Sunt autem ex filiis Japhet nepotes, quorum immundiciem videns exhorruit, comedebant enim hi omnem canticorum (omnes cantharo) speciem, omne coinquinabile, id est canes, mures, serpentes, morticinorum carnes, abortiva infirmabilia corpora, et ea quae in alvo nondum per lineamenta coagulata sunt, vel ex aliqua parte membrorum producta compago formam figmenti possit perficere, formam (vultum) vel figuram exprimere (et haec) jumentorum, necnon etiam et omnem speciem ferarum immundarum, mortuos autem nequaquam sepeliunt sed saepe comedunt illos (*Orthodoxographia*, Bâle, 1555, p. 391; Bâle, 1569, p. 104-105; E. Sackur, p. 72-73; les mots entre parenthèses sont propres à l'édition Sackur). Cf. *supra*, p. 430.

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 429, note 9, les leçons des traductions du pseudo-Méthodius. Ce passage nous servira à montrer l'importance de notre texte syriaque parce qu'il nous a conservé un texte cohérent. L'aimant passait pour avoir une âme, cf. ARISTOTE, *De anima*, I, 2, § 14; c'est la plus admirable des pierres, elle l'emporte sur le fer, PLINÉ, *Hist. Nat.*, XXXVI, 16; tous les magiciens ont confirmé le pouvoir de cette pierre, PITRÀ, *Spicil. Solesmense*, III, 332. Cependant les propriétés attribuées ici à l'aimant se rapprochent surtout de celles que les Histoires naturelles attribuaient au diamant : Pliné écrivait déjà que sa nature vainquait le feu (*ignium victrix natura*), *Hist. Nat.*, XXXVII, 4. Le *Physiologus Leydensis* édité par Land, *Anecdota Syriaca*, Leyde, 1875, t. IV, p. 82-169, écrit, ch. 66 (texte, p. 85) : « Cette pierre ne craint pas le fer et n'est pas affectée par la vapeur de la fournaise. Quand elle est dans un lieu, aucun démon et rien d'adverse ne peut en approcher. Celui qui le porte vainc tous les esprits impurs et l'emporte sur tous les animaux venimeux. » Le syriaque que nous venons de traduire dérive du grec, comme le montre le texte édité par PITRÀ, *Spicilegium Solesmense*, t. III, Paris, 1855, p. 362. — C'est peut-être parce que le texte original attribuait à l'aimant des propriétés vulgarisées surtout du diamant qu'un traducteur a remplacé le mot aimant (*magnes*) par les mots incompris jusqu'ici : *asinciti* (latin et syriaque B), *ἀσίντιον* (pseudo-Callisthène), *ἀσίντιον* (grec O), qui sont peut-être à rapprocher du nom *ananciten* ou *anachiten* que certains, dit Pliné, donnent au diamant, cf. PLINÉ, *Hist. Nat.*, XXXVII, 4, et PITRÀ, *loc. cit.*, p. 326.

ront. Et ils mangent les rats et tous les reptiles impurs. Et les miséricordes de Dieu s'éloigneront des fils de la terre, et les hommes, durant leurs jours, verront tout ce qui est mauvais : la faim, et la soif, et le froid, et la gelée, et beaucoup d'injustice. Les hommes s'enterreront dans la terre tout vivants ⁽¹⁾. Si Dieu n'avait pas abrégé ces jours, aucune chair n'aurait été sauvée ⁽²⁾. Et quelques-uns disent qu'ils domineront durant deux ans et huit mois depuis le moment de leur sortie (des montagnes) jusqu'à celui de leur perte ⁽³⁾. Après qu'ils se seront répandus sur toute la création et qu'ils auront régné sur tout le monde, Dieu aura pitié de ses créatures, et il rassemblera les (envahisseurs) dans ce pays où périrent les fils d'Ismaël, qui est la Mecque, et alors Dieu commandera aux anges de les lapider avec des pierres de grêle pour qu'il n'en reste pas un; et ils périront tous ⁽⁴⁾.

6. Durant leurs jours, il n'y aura plus ni mesure ni poids; leur aspect est redoutable, et quiconque les verra les redoutera et les craindra; la stature de l'un d'eux est longue d'une coudée ⁽⁵⁾.

A cette époque sortira le fils de perdition ⁽⁶⁾, qui est nommé

(1) Lire *حسب*.

(2) *MATH.*, xiv, 22.

(3) Notre auteur ne fait donc pas sienne l'opinion qui attribue seulement deux ans et huit mois à l'empire des Huns. Cette chronologie semble bien montrer que l'ouvrage a été écrit au temps des Arabes, que l'on a insérés avant les Huns et l'Antéchrist décrits et annoncés par l'école de saint Ephrem.

(4) Notre auteur est encore le seul qui fasse périr les Huns à la Mecque. Toutes les versions du pseudo-Méthode donnent « la plaine de Joppé ».

(5) Cf. *infra*, Andronicus, p. 469. *TABARI*, *loc. cit.*, I, ch. viii, écrit de Gog et Magog : « Leur taille est extrêmement petite, et chacun d'eux a deux oreilles semblables à des oreilles d'éléphant. » Cf. I, ch. xiii.

(6) Les versions du pseudo-Méthode ont encore ici une ou plusieurs transpositions. Elles portent qu'après la défaite des Huns le roi des Romains séjournera à Jérusalem une semaine et demie (cf. *supra*, p. 434, dern. ligne), ensuite le fils de perdition apparaîtra. Il naîtra à Korozaïn, il sera nourri à Beitsaïda, ensuite « le roi des Romains montera derechef sur le Golgotha, ôtera la cou-

le Christ trompeur, et il captivera le monde par la ruse et le mensonge sans glaive, et son péché est plus grand que celui de Satan. C'est là ce qu'a prédit Jacob Israël à ses fils, lorsqu'il leur a dit : *Assemblez-vous et je vous montrerai ce qui vous arrivera à la fin des jours* ⁽¹⁾; il leur indiquait (ce) temps. (Alors) s'accomplira ce que notre Seigneur a indiqué : Satan s'unira à ce Christ trompeur ⁽²⁾ et fera des prodiges, des manifestations et des choses vaines, de même que la divinité s'est unie à l'humanité et a opéré des prodiges et des miracles ⁽³⁾, et il fera

ronne de sa tête, la déposera sur la croix et il étendra les mains vers le ciel et il remettra le royaume des chrétiens à Dieu le Père, et la croix sera enlevée au ciel ainsi que la couronne du roi, parce que le Seigneur Jésus-Christ a été suspendu sur elle pour le salut de tous les hommes; cette croix reparaitra devant lui lors de son avènement et alors s'accomplira la prophétie de David qui a dit : *Dans les derniers jours l'Éthiopie prêtera ses mains à Dieu*. Et quand la croix aura été enlevée au ciel, le roi des Romains rendra aussitôt l'esprit. Alors toute puissance et toute principauté seront détruites lorsque le fils de perdition apparaîtra. Et il sera de la tribu de Dan... Il entrera dans le temple de Jérusalem... il tuera Élie et Hénoc... Alors apparaîtra le signe de l'avènement du fils de l'homme... » — Pour notre auteur, l'Antéchrist suit les Huns; il se liquéfie devant Élie et Hénoc, et c'est après cela que le roi des Grecs, qui est de la race des Couschites ou des Nobades vient remettre l'empire à Dieu. C'est une addition aux textes antérieurs qui est bien ici à sa place. Le *De Antichristo* de saint Ephrem mentionne le triomphe du roi des Romains sur les Huns avant l'arrivée de l'Antéchrist qui fait décapiter Élie et Hénoc, mais n'a rien sur la remise de l'empire à Dieu, puisque ceci est basé sur le roman postérieur de Julien. L'auteur du pseudo-Méthode a rapproché les deux choses.

Les apocalypses qui font mourir Élie et Hénoc sous les coups de l'Antéchrist dépendent sans doute de *Apoc.*, XIII, 7 : « Il lui fut donné pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre. » Dans ce cas, Gabriel et Michel descendent à leur tour.

⁽¹⁾ *Gen.*, XLIX, 1. On applique aussi *Gen.*, XLIX, 16-17 à l'Antéchrist. Cf. EPHREM, *Opera Syro-latina*, I, 192.

⁽²⁾ Saint Jérôme écrit aussi de l'Antéchrist : *Unum de hominibus, in quo totus Satanas habitaturus sit corporaliter*, in *Daniel*, VII, 8, dans MIGNE, *Patr. lat.*, Paris, 1845, col. 531.

⁽³⁾ Ce parallèle du Christ et de l'Antéchrist figure dans Ephrem : « Notre Sauveur, voulant délivrer le genre humain, naquit, dans notre chair, de la sainte Vierge Marie... L'Ennemi sera un apostat, son corps naîtra pareillement d'une femme impure et fausse; ce scélérat viendra sous ce vêtement pour

courir des bruits trompeurs et lointains, et il ressuscitera des morts par tromperie⁽¹⁾ et par la magie, et (il guérira) des paralytiques et des aveugles⁽²⁾. Il naîtra à Tyr et à Sidon et il demeurera à Kefarnaïoum. C'est pour cela que Notre-Seigneur (a dit) : *Malheur à toi, Korozaïn; malheur à toi, Beïtsaïda; et toi Kefarnaïoum qui t'es élevée à ce point, tu seras abaissée jusqu'au séol*⁽³⁾. Il régnera sur tout le monde sans guerre et il dira qu'il est le Christ; il ira de place en place avec sa suite et il aura avec lui de nombreux milliers de démons, et des myriades innombrables⁽⁴⁾, et il mettra fin aux sacrifices et aux autels. Les premiers qui seront trompés et le suivront seront les foules des juifs, et ils diront qu'il est le Christ⁽⁵⁾; les épouses aban-

tromper tout le monde. » (*Opera omnia*, trad. G. Vossius, Anvers, 1619, p. 174 e, b et 177 d, e.)

⁽¹⁾ Ces prodiges sont détaillés aussi dans l'*Apocalypse de Sophonie* : « Il fera marcher les paralytiques, entendre les sourds, parler les muets, voir les aveugles, il guérira les malades et il chassera les mauvais esprits des possédés. » Cf. U. BOURNANZ, dans *Mémoires publiés par les membres de la mission archéol. française au Caire*, 1881-1884, t. I, p. 260 et suiv., p. 270. Voir aussi l'édition de G. Steindorff, Leipzig, 1899 (*Texte und Unters.*, t. XVII).

⁽²⁾ La fourberie de l'Antéchrist est décrite de la même manière dans saint Ephrem : *Se humilem simulabit atque quietum, aversorem idolorum... editorum est signa, portenta atque terrores in potestate magna... Summoque cum gaudio illum sibi in Regem eligent, dicentes ad invicem : Numquid reperiri poterit alius vir tantus, adeoque benignus, ac justus?* (Trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 174 b, c; cf. p. 175, col. 1 : *Mundum magicis suis portentis decipiet; ibidem*, 172, col. 2, 173, col. 1.)

⁽³⁾ MATH., XI, 21, 23.

⁽⁴⁾ *Assumpta enim potestate, tunc impudentissimus ille daemones ablegabit ad universos terrae fines qui cunctis praedicent magnum jam regem cum gloria apparuisse.* (Saint Ephrem, trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 172 d.)

⁽⁵⁾ De même saint Ephrem : *Supra modum autem Judaeorum gentem honorabit quod hi scilicet maxime illius expectent adventum, tanquam ipsius veri christi... potissimum autem impiorum ac homicidarum Judaeorum populi ipsum honore afficient applaudentque ejus regno.* (Trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 164 b, d; cf. *Oracula Sibyllina*, III, 63-74.) — Pour TABARI, loc. cit., chap. XXII, Deddjâl (l'Antéchrist) sera un roi des Juifs. « Il paraîtra lorsque Gog et Magog feront un trou à la muraille d'Alexandre et qu'ils se répandront dans le monde. Ce sera l'époque du jour du jugement... Sa souveraineté ne

donneront leurs maris et le suivront, et il régnera sur toute la terre. Il n'entrera cependant pas dans la ville d'Édesse parce que Dieu l'a bénie et l'a protégée⁽¹⁾ et il n'entrera pas dans ces quatre monastères (?). Les premiers s'élèveront dans le monde, et à la fin il entrera à Jérusalem et dans le sanctuaire, comme il est écrit dans l'Évangile : *Lorsque vous verrez le règne impur dans le lieu saint*⁽²⁾, de l'impiété, du péché et de l'impureté — le signe impur est le Christ trompeur — et lorsqu'il entrera à Jérusalem, alors Hénoch et Élie sortiront de la terre de vie; ils s'élèveront contre lui, ils lui résisteront et ils le maudiront⁽³⁾. Lorsqu'il les verra, il se liquéfiera comme le sel en présence de l'eau, et il sera puni le premier avant tous les hommes et (avec) les démons qui étaient entrés en lui⁽⁴⁾.

7. Ensuite le roi des Grecs viendra à Jérusalem et montera au Golgotha, où notre Sauveur a été sacrifié, et (il portera) dans sa main la croix du Seigneur; et ce roi grec sera de la race de Koušît, fille de Koušît, (fille) du roi de Kouš; et ceux-ci sont nommés Noub (Nobades). Il montera avec la croix en main, et la tiare

durera que quarante jours.... Le Dieu très-haut ordonnera à Jésus, fils de Marie (que la paix soit sur lui!) de descendre des cieux sur la terre; le *Mahdi* viendra aussi du côté de l'Occident....» Cf. *Coran*, XVIII, 98-100.

⁽¹⁾ Ce passage est encore particulier à notre texte et établit une fois de plus son origine édessénienne.

⁽²⁾ *MATT.*, XXIV, 15.

⁽³⁾ Saint Ephrem écrit aussi que Dieu enverra Élie et Hénoch pour dire aux hommes que celui-là (le Dragon) «est l'Antéchrist et un séducteur et le fils de perdition». (Trad. G. Vossius, Anvers, 1619, p. 176 c; cf. Jean DAMASCÈNE, *De orth. fide*, IV, 27.)

⁽⁴⁾ Notre auteur n'indique pas la durée du pouvoir de l'Antéchrist sur la terre. Saint Ephrem donne au pouvoir de l'Antéchrist une durée de trois ans et demi. (*Opera omnia*, trad. G. Vossius, Anvers, 1619, p. 176 c.) C'est d'ailleurs le sentiment des anciens Pères : Irénée, Hippolyte, Cyrille de Jérusalem, Jérôme, Augustin, etc. (*Ibid.*, 178 e.) Cf. *Apoc.*, XI, 3 : «Mes témoins (Hénoch et Élie ?) prophétiseront durant 1260 jours.» Dans le Testament d'Ezéchias, Isaïe dit que l'Antéchrist dominera durant 3 ans 7 mois, ce qui fait 1290 jours. Cf. Cedrenus, dans MIGNE, *P. G.*, t. CXXI, col. 152; cf. *infra*, p. 461.

qui est descendue du ciel sur la tête de Jovien (Iônînôs), le premier roi⁽¹⁾, passera à l'extrémité de la croix du Seigneur et (le roi) élèvera la croix et la tiare vers le ciel, et Gabriel, archange, descendra, et il prendra la croix et la tiare et il les emportera au ciel. Alors le roi mourra⁽²⁾, ainsi que tout homme qui est sur la terre, avec les animaux et les bêtes de somme, et il ne restera rien de vivant. Et cette lumière que Dieu a créée pour les fils d'Adam pécheur — car la lumière a été créée pour eux et Dieu (son honneur est adorable!) n'a pas besoin de lumière ni de rien autre — (s'éteindra), et les étoiles tomberont comme des feuilles⁽³⁾, et la terre redeviendra ce qu'elle était *Touh et Bouh*⁽⁴⁾. Et, après que toutes ces créatures auront cessé

(1) Notre texte est encore le seul à mentionner Jovien et l'incident que nous commenterons plus loin (p. 450), tiré du *Roman de Julien* écrit à Édesse et conservé dans un manuscrit du vi^e siècle. Il est donc le seul qui nous fasse comprendre pourquoi cette croix descendue du ciel devait remonter au ciel.

(2) Voici l'incident précédent d'après l'édition Sackur, p. 93 (nous avons déjà dit que le pseudo-Méthodius l'a transposé et l'a porté plus haut au moment de l'arrivée de l'Antéchrist): Et cum apparuerit filius perditionis, ascendit rex Romanorum sursum in Golgotha in quo confixum est lignum sanctae crucis. In quo loco pro nobis Dominus mortem sustinuit et tollit rex coronam de capite suo et ponet eam super crucem et expandit manus suas in caelum et tradit regnum christianorum Deo et patri et adsumetur crux in caelum simul cum coronam regis. Propter quod, quia crux in qua pependit Dominus noster Jesus Christus propter communem omnium salutem, ipsa crux incipiet apparere ante eum in adventum ipsius ad arguendam perfidiam infidelium et complebitur propheta David quæ dicit: *In novissimis diebus Æthiopia praeveniet manus ejus Deo* (Ps. lxxvii, 32) eo quod ex semine filiorum Chuseth filiae Phol regis Æthiopiae ipsi novissimi conveniunt manu sua Deo. Et cumque exaltabitur crux in coelum sursum, etiam tradet continuo spiritum suum Romanorum rex.

(3) Saint Ephrem paraît annoncer que le monde finira par le feu: Cum e caelis Christus descenderit statim inextinguibilis ignis ubique ante judicis conspectum praecurret operietque universa. (Ephrem, trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 181 e; cf. 196 e, 199 a, e.) — Tunc illo ab igne deficient fluvii, vanescent fontes, mare exsiccabitur, aer turbabitur, astra e caelo decident, sol deficiet... Tunc videbimus caelum novam et terram novam. (Ephrem, trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 179 a, b; cf. 181 b.)

(4) Cf. Gen. 1, 2: «Terra erat inanis et vacua.» Le syriaque a repris les deux mots hébreux.

(d'exister), à cette heure même, en un clin d'œil, il en sortira un bruit de corne et de trompette, et les bons et les mauvais se réuniront, parce qu'il n'y aura qu'une résurrection pour les hommes et pour tous⁽¹⁾. Et les douleurs frapperont la terre, comme (elles frappent) la mère lorsqu'approche l'heure de son enfantement⁽²⁾, et Adam sortira avec tous ses enfants, et il ne restera aucun homme qui ne ressuscite à la même heure. Une lumière éclatera alors à l'Orient, plus brillante que la lumière du Soleil et Notre-Seigneur Jésus-Christ viendra comme l'éclair⁽³⁾ et tout ce que le prophète David a dit s'accomplira; une voix forte sortira du levant et sera entendue dans le ciel. Et lorsque la lumière sortira d'entre les bons et les mauvais, ils verront une lumière telle qu'il n'y en a pas et telle qu'ils n'en ont jamais vue; car il n'y a qu'une résurrection pour tous, mais cependant la récompense n'est pas unique⁽⁴⁾, et il n'y aura pas pour les méchants pire tourment que de ne pas voir cette lumière⁽⁵⁾. Alors viendra l'heure des comptes à rendre au jugement, et le jugement consiste en la séparation des bons (et) des mauvais. Les langues et les langages disparaîtront et les bons et les mauvais monteront également au jugement. Les bons monteront au ciel et les mauvais resteront sur la terre qui est la géhenne des mauvais. C'est ce qu'a dit Mar Ephrem le docteur⁽⁶⁾, et le feu subsistera de lui-même à l'intérieur de l'homme comme une fièvre brûlante; leur géhenne (sera) en

(1) Saint Ephrem écrit aussi : *Solo jussu magni regis, terra cum tremore et studio suos reddet defunctos, infernus suos, et mare suos mortuos... cunctique in ictu oculi resurgent, et coram tribunali adstabunt.* (Trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 179 a.)

(2) Cf. JÉRÉMIE, XXII, 23.

(3) Cf. MATH., XXIV, 30.

(4) Saint Ephrem écrit aussi que les peines diffèrent comme les péchés. (Trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 151-155; cf. p. 189 d.)

(5) Saint Ephrem dit aussi que les méchants seront privés de la vue de la lumière. (Trad. Vossius, Anvers, 1619, p. 152 c.)

(6) Notre texte est le seul qui cite explicitement saint Ephrem.

eux. Ainsi les bons monteront au ciel, et la récompense qu'ils auront dans le royaume ne sera pas unique (pour tous), mais chacun sera rétribué à ce moment selon ce qu'il a fait.

Tel est notre nouveau texte. Nous avons déjà mis en relief : 1° Qu'il nous a seul conservé la leçon « aimant » (*magnetis*), où les autres versions ont *acinsili* et *مغناطيس* ; 2° Qu'il a des caractères édesséniens tout particuliers, il est seul à citer explicitement saint Ephrem et à écrire que l'Antéchrist n'entrera pas dans Édesse, la ville bénie ; 3° Sa chronologie si précise montre qu'il n'a pas subi les remaniements que l'on a introduits dans les autres textes lorsqu'on a vu que les prédictions ne se réalisaient pas. Il annonce le déclin de la puissance arabe pour l'an 683 (*supra*, p. 435, n. 4) ; il écrivait donc avant cette date et ce fait concorde bien avec l'hypothèse de M. A. V. Gutschmid qui plaçait la composition du pseudo-Méthode de 676 à 678⁽¹⁾ ; 4° Il est seul à nous dire que les Éthiopiens qui donneront le dernier roi à la terre sont « les Nobades » (p. 443). Il nous montre ainsi l'origine non seulement syrienne mais jacobite de la pièce, puisque son auteur subordonne tous les empires au seul qui était alors jacobite. Nous allons développer ce point, qui est le pivot de la composition du pseudo-Méthode, et montrer comment Pisenhius l'a encore amplifié au point de vue dogmatique ; 5° Notre auteur est le seul à nous dire que la couronne qui sera rendue au ciel par le dernier roi est celle « de Jovien ». Nous terminerons en mettant en relief cet incident édessénien.

Voici comment le pseudo-Méthode subordonne tous les empires à l'Éthiopie. Il revient à deux fois sur le rôle de

(1) Cf. *Historisches Jahrbuch*, t. XX, Munich, 1899, p. 417, et édition Sackur, p. 46-47.

l'Éthiopie. D'abord il est dit (Bâle, 1555, p. 391; Sackur, p. 72) :

Philippus, pater Alexandri magni, Macedon fuit et accepit in conjugem Chuseth, filiam regis Æthiopiae nomine Phool, de qua natus est Alexander, Graecorum tyrannus factus. Hic magnam condidit Alexandriam Ægypti et regnavit in ea annis duodecim (ou 19, Sackur).

Il s'agit de montrer ici l'union des quatre royaumes des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, sous la main d'Alexandre, ou plutôt dans la descendance de Chuseth.

A la page suivante (p. 392; S., p. 75), le même sujet est repris et développé.

Defuncto igitur Alexandro Magno... Chuseth, mater ejus, regressa est in patriam suam in Æthiopiam. Bisas igitur, qui et Bisantium condidit, misit per mare ad Phool, regem Æthiopiae, Germanicum sui exercitus principem⁽¹⁾ et pacificavit cum eo, scribens ei de Chuseth, matre Alexandri magni, qualiter eam sibi accipiat in uxorem, et regnare faciat eam. Suscipiens ergo Phool rex litteras a Germanico, et videns quia detulerat largissima dona, accipiens nimis laetatus est; surrexit igitur, et ipse congregans ex omnibus speciebus Æthiopiae, sumensque pariter et filiam suam Chuseth, profectus est in Bisantium, habens secum triginta millia Æthiopum in comitatu.

... Et accepit rex Bisas Chuseth filiam Phool regis Æthiopiae ex qua natus est filia quam et nuncupavit nomine civitatis Bisantium (Byzantem S) cum qua nuptus est Romulus (Romyllus S) qui et Armaleus dictus, rex Romae... peperit vero ei Bisantia filios tres... Armaleum... Urbanum... Claudium. Regnaverunt igitur hi tres Armaleus quidem in Roma..., Urbanus vero in Byzam, Claudius autem in Alexandria, obtinuit autem semen Chuseth filia Phool, regis Æthiopiae, regnum Macedonum et Romanorum, et semen Æthiopiae

⁽¹⁾ Dans le *Roman de Julien*, p. 75 (cf. *infra*, p. 451, note 1), Byzas «qui fonda Byzance et lui donna son nom», n'eut pas d'enfant, et «choisit pour héritier *Germanicus*, roi de Rome, et, depuis cette époque, les possessions de Byzas furent réunies aux possessions des Romains, jusqu'aujourd'hui». Cette association des noms de Germanicus et de Byzas semble donc encore d'origine édessénienne.

praeveniet manus ejus Deo secundum prophetiae expositionem. Providens autem beatus David spiritalibus oculis, et praenosens quod Chuseth filia Phool regis Aethiopiae, incipiens suscitare regnum Romanorum praefatus est dicens: Aethiopia praeveniet manus ejus Deo (Ps. LXVII, 32).

L'auteur affirme ensuite que certains ont tort d'appliquer l'oracle de David à l'Éthiopie elle-même; il faut l'entendre des Grecs qui descendent de l'Éthiopienne Chuseth. C'est d'eux que David a dit : *Aethiopia praeveniet manus ejus Deo.*

Enfin à la dernière page (p. 398), après avoir raconté que le roi des Grecs a mis sa couronne sur la croix et que couronne et croix ont été emportées au ciel, il ajoute :

Et complebitur prophetia David dicentis : *In novissimis diebus Aethiopia praeveniet manus ejus Deo*, ex eo quod ex semine Chuseth, filiae Phool, regis Aethiopiae, ipse novissime praeveniet manus suas Deo, et cum exaltata fuerit crux in caelum sursum, etiam tradet continuo spiritum suum Romanorum rex, tunc destruetur omnis principatus et potestas. (Cf. *supra*, p. 432, note 5, et p. 444.)

On n'a pas prêté attention jusqu'ici à ces élucubrations, d'après lesquelles Philippe, père d'Alexandre le Grand, a épousé Chuseth⁽¹⁾, fille de Phoul⁽²⁾, roi d'Éthiopie. Byzas épouse la même Chuseth et en a une fille Byzantia qui épouse Romulus, roi de Rome, et en a trois fils : Romulus, qui régna à Rome; Urbanus, qui régna à Byzance; et Claudius, qui régna à Alexandrie⁽³⁾.

C'est ainsi, conclut l'auteur, que Chuseth, fille de Phoul, roi

(1) Ce nom, féminin de Cousch, signifie donc «une Éthiopienne».

(2) Ou Phol. Ce nom a été rapproché, sans doute avec raison, de Porus, l'adversaire d'Alexandre.

(3) L'auteur choisit les noms Byzas, Byzantia et Romulus comme les éponymes de Byzance et de Rome. Claude est le nom du neveu de Basilides «le père des rois» et fait partie d'un cycle de légendes égyptiennes, cf. *Patr. ar.*, t. I, p. 255.

d'Éthiopie, a possédé le royaume des Macédoniens et des Romains et que la descendance de l'Éthiopie tendra les mains vers Dieu, selon la parole du prophète David.

Notre texte syriaque, en nous apprenant que ces Éthiopiens sont « les Nobades » nous montre que l'auteur avait en vue le royaume d'Éthiopie ou Nubie, qui venait d'être converti au siècle précédent par les Jacobites. C'est pour cela que l'auteur cite par trois fois la parole de David : « L'Éthiopie accourt les mains tendues vers Dieu. » Voici comment M^{re} Duchesne a résumé (d'après Jean d'Asie) cette conversion ⁽¹⁾ :

Justinien ayant parlé d'envoyer des missionnaires au roi de Nubie, l'impératrice Théodora, mécontente que l'on eût choisi des prêtres orthodoxes, prit l'initiative d'une contre-mission. Ses émissaires, expédiés en hâte, remontèrent le Nil et arrivèrent les premiers à la frontière. Là, ils présentèrent au gouverneur de Thébaïde des lettres de l'impératrice. Elles étaient courtes mais énergiques. Les fonctionnaires, en ce temps-là, se trouvaient parfois aux prises avec des instructions contradictoires, mais également augustes ; ils savaient bien que si l'on s'exposait à des désagréments en faisant échouer les desseins de l'empereur, il était plus dangereux encore de contrecarrer ceux de l'impératrice. Les missionnaires de Théodora passèrent donc en Nubie, en grand équipage et brillamment escortés. Quand ceux de Justinien se présentèrent, on leur fit savoir, avec beaucoup d'excuses, qu'il n'y avait, à vingt lieues à la ronde, ni un chameau, ni même un âne. Aussi arrivèrent-ils trop tard à destination.

M. Jean Maspero a rencontré et commenté cette conversion des Nobades ; il a conclu ⁽²⁾ :

La rapide conversion du peuple entier des Nobades, l'habileté avec laquelle les missionnaires successifs avaient introduit dans ce pays la foi monophysite en dépit des efforts et des colères de deux empereurs ;

⁽¹⁾ Séance publique des cinq Académies du 25 octobre 1893, p. 22. Cf. Jean d'Éphèse (ou d'Asie), trad. Payne Smith, Oxford, 1860, p. 250 et suiv.

⁽²⁾ *Revue de l'histoire des religions*, t. LIX (1909), p. 310.

tous ces événements, survenus au milieu des pires persécutions religieuses, avaient eu un vaste retentissement dans tout l'Orient.

Nous comprenons très bien maintenant qu'un auteur édessénien monophysite, qui écrivait moins de cent ans après la conversion des Éthiopiens ou Nobades, ait fait allusion par trois fois à cet événement : « l'Éthiopie accourt les mains tendues vers Dieu » et ait voulu leur subordonner tous les empires.

L'auteur de la lettre de Pisuntios, évêque de Qest, à ses fidèles⁽¹⁾, a utilisé la fin, non pas de notre texte syriaque, mais du pseudo-Méthode, car la croix et la couronne montent au ciel avant l'arrivée de l'Antéchrist. Il a d'ailleurs des additions notables ; lorsque l'Antéchrist aura mis à mort Élie et Henoch par le glaive, « ils resteront trois jours et demi gisant sur le sol, ensuite le Seigneur les ressuscitera une seconde fois », etc. ; mais l'addition la plus caractéristique est celle d'une longue conférence entre le roi des Romains et le roi des Abyssins en présence « du patriarche d'Abyssinie qui est le patriarche d'Alexandrie ». Naturellement le roi des Romains est converti à la foi monophysite, et l'auteur ajoute ainsi à l'unification des empires du pseudo-Méthode, l'unification des croyances.

Il nous reste à expliquer l'incident de la couronne emportée au ciel avec la croix, qui a passé du pseudo-Méthode dans tant d'apocryphes⁽²⁾.

Dans le *Roman de Julien*, écrit en syriaque à Édesse au commencement du VI^e siècle, on raconte que Jovien ne voulut pas recevoir des mains de ses soldats la couronne de Julien,

⁽¹⁾ Éditée et traduite par A. Périer dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIX (1914).

⁽²⁾ Nous venons de citer Pisuntios. M. René Basset a trouvé cet incident dans la Sibylle de Tibur, cf. *La Sagesse de Sibylle*, Paris, 1900, p. 75, et M. Macler dans les rédactions de l'apocalypse de Daniel, *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXIII (1896), p. 314 et 1904, p. 26. Cf. *supra*, p. 419, note 3.

parce que cet empereur païen l'avait inclinée devant les idoles ; il ordonna de la placer d'abord au haut de la croix et il l'adora et dit : « Puisque ta divinité m'a appelé à la couronne impériale, moi qui suis pécheur et coupable, accorde-moi, dans ta bonté, que je reçoive cette couronne de ta main bénie (et) pleine de grâces, afin que je sois glorifié par toi entre tous les royaumes de la terre. — Lorsque Jovien eut terminé sa prière, il s'inclina devant toute son armée, signa son côté et son front du signe de la croix ; il s'approcha dans la ferveur de sa foi ; il inclina la tête devant la croix et la couronne de l'empire descendit et fut placée sur sa tête sans que la main d'aucun homme l'eût touchée, et tout le peuple des Romains fut dans l'étonnement et l'admiration à cause du grand prodige qui venait de s'accomplir⁽¹⁾. »

C'est cette couronne, descendue du ciel, qui sera placée de nouveau, par le dernier roi, au haut de la vraie croix et qui sera emportée au ciel.

Terminons par un essai de *synthèse* : Du iv^e au vi^e siècle, l'importance de la ville d'Édesse et le mouvement littéraire, causé dans cette région par les écoles rivales de Bardesane et de saint Ephrem et par divers hérésiarques, firent naître de nombreux ouvrages : poésies, traductions du grec, actes apocryphes, romans, parmi lesquels la *Caverne des trésors* (*supra*, p. 418, n. 2) adaptation de la Genèse, le *Roman de Julien*, le *Roman d'Alexandre* (*supra*, p. 418) et diverses pièces ou prophéties relatives aux Huns qui avaient ravagé l'Orient jusqu'à Edesse en 396, et à l'Antéchrist, qui devait les suivre⁽²⁾.

⁽¹⁾ Cf. J. G. E. HOFFMANN, *Julianos der abtrünnige, syrische Erzählungen*, Leyde, 1880, texte syriaque, p. 200-201. Cf. Th. NÖLDEKE dans *Z. D. M. G.*, t. XXVIII (1874), p. 263 et suiv.

⁽²⁾ Des poésies sur les Huns sont attribuées à Absamya, neveu de saint Ephrem,

Ce ne fut pas l'Antéchrist qui suivit les Huns, ce fut l'invasion arabe. On interpola donc un paragraphe sur les Arabes avant les Huns et l'Antéchrist⁽¹⁾ et on obtint ainsi le poème *De Antichristo* provenant de l'école de saint Ephrem et attribué dès lors à saint Ephrem (*supra*, p. 418). Un remaniement de ce poème avec incidents empruntés au *Roman d'Alexandre*, au *Roman de Julien* et à la conversion de l'Éthiopie au monophysisme a produit, au plus tôt vers 650, le pseudo-Méthode syriaque dont nous venons d'éditer le fragment conservé.

Cet écrit syriaque, soit qu'il ait débuté par un remaniement de la *Caverne des trésors*, soit qu'on l'ait ensuite fait précéder de ce remaniement, a été mis en grec de 676 à 678 (éd. Istrin). Une des rédactions de cet ouvrage grec a été traduite en latin et il en reste quatre manuscrits du VIII^e siècle (éd. Sackur), elle a aussi été traduite en syriaque. Cette traduction syriaque n'est pas postérieure au IX^e siècle, car Bar Bahlul (milieu du X^e siècle) lui fait trois renvois⁽²⁾ et montre qu'elle était déjà connue de Bar Seroschwai, évêque de Hira, vers 900⁽³⁾; elle est citée par Michel le Syrien et transcrite (en partie) par Salomon de Bassora. Enfin le pseudo-Méthode a eu des adaptations dans toutes les littératures⁽⁴⁾.

et à Cyrillona. Cf. Rubens DUVAL, *La littérature syriaque*, Paris, 1907, p. 336; M. G. Bickell, qui traduit une homélie de Cyrillona sur les Huns, *Bibl. der Kirchenväter* de V. Thalhofer, n° 41, Kempten, 1872, propose de l'identifier avec Absamya, ce qui n'est pas indispensable.

⁽¹⁾ De cette manière, un poème écrit vers l'an 400 sur les ravages contemporains des Huns et sur l'Antéchrist, puis interpolé, au milieu du VII^e siècle, d'un paragraphe sur les Arabes, devenait une prophétie des ravages des Huns du X^e au XV^e siècle.

⁽²⁾ Éd. R. DUVAL, Paris, col. 1009, l. 27; 1011, l. 22; 2077, l. 13. Cf. *Proœmium*, p. XVI.

⁽³⁾ Car cet évêque a déjà mis dans son lexique le mot *Tesnaqtis* particulier à la version de Méthode, cf. *supra*, p. 429, note 9.

⁽⁴⁾ Nous avons déjà cité la version slave et la lettre de Pisuntios; ajoutons le *Mirabilis liber qui prophetias revelationesque, necnon res mirandas praeteritas, praesentes ac futuras aperte demonstrat*, qui a eu six éditions au commencement

II

SAINT CLÉMENT DE ROME.

LE PORTRAIT DE L'ANTÉCHRIST.

(Paris, ms. grec n° 4, fol. 228 r°.)

On possède un certain nombre de « signalements » de l'Antéchrist : deux en grec dans les Apocalypses d'Esdras et de Jean ⁽¹⁾, un en arménien dans l'Apocalypse de Daniel ⁽²⁾, un en copte dans l'Apocalypse d'Élie ⁽³⁾, un en arabe et en éthiopien dans la Sibylle ⁽⁴⁾; mais celui qui a eu le plus de vogue figure dans le *Testament en Galilée*, et dans le *Testamentum D. N. Jesu Christi* ou premier livre de l'Octateuque de Clément.

du xvi^e siècle, cf. MIGNÉ, *Dict. des apocryphes*, II, col. 620. L'auteur remplace le roi des Grecs (d'Éthiopie) par le roi de France : « Surget autem de Gallia Christianorum gens et praeliabitur cum eis et occidet eos gladio . . . et tunc pacificabitur terra . . . et erit pax et tranquillitas magna super terram. » Ensuite vient l'Antéchrist et la remise de la couronne sur le Golgotha. Cf. *Histor. Jahrbuch*, t. XX (1899), Munich, p. 423-424. — La date de l'échéance finale était d'ailleurs progressivement reculée. Dans le ms. latin 14,413 de Paris, du xiv^e au xv^e siècle, il est dit que les tribulations commenceront en 1287 et croîtront jusqu'en 1320 qui correspond à la fin du sixième sceau de l'apocalypse : « Il est dit dans la collation de frère Colombin, que l'Antéchrist apparaîtra manifestement à la fin du sixième sceau avec les générations de Goth et Magoth (sic) », fol. 105 v°.

(1) TISCHENDORF, *Apocalypses apocryphas*, Leipzig, 1866, p. 29 et 74.

(2) FR. MACLER, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXIII (1896), p. 307.

(3) Cf. G. STEINDORFF, *Die Apoc. des Elias*, Leipzig, 1899 (*Texte und Unters.*, neue Folge, t. II, 3 a), p. 91, cf. p. 162.

(4) Cf. René BASSET, *La Sagesse de Sibylle*, Paris, 1900 (*Les Apocr. éth.*, X), p. 21, et J. SCHLEIFER, *Die Erzählung der Sibylle, ein Apocryph*, Vienne, 1908 (*Denkschriften*, Wien, phil.-hist. Klasse, t. LIII), p. 70.

Le *Testament en Galilée* est conservé fragmentaire dans un papyrus copte et dans un manuscrit latin palimpseste de Vienne. M. H. Guerrier vient de donner l'édition de la version éthiopienne. Il y est dit, *Patrologia orient.*, t. IX, p. 183 :

Voici sa caractéristique : sa tête est comme la flamme du feu, son œil droit est mêlé de sang, son œil gauche est mort; les deux pupilles de ses yeux sont blanches dans ses paupières, sa lèvre inférieure grande, ses pieds larges, ses doigts et les jointures de ses pieds tordu. C'est la faux de la perdition...

La leçon, son œil gauche est mort, au lieu de son œil gauche est bleu, s'expliquerait très bien dans l'hypothèse d'un original syriaque qui aurait remplacé ܡܝܬ (mort) par ܡܝܬܐ (bleu). Le *Testament en Galilée* aurait donc chance d'être un extrait modifié du *Testamentum D. N. J. C.*, par lequel débute le premier livre de Clément. Celui-ci existe en syriaque et en arabe, et on en a même trouvé un fragment latin (comprenant précisément la description de l'Antéchrist) dans le manuscrit 36 de Trèves, daté de l'an 719.

Voici la traduction du syriaque⁽¹⁾ :

Sa tête est comme une flamme de feu (il est roux ?); son œil droit est taché de sang; son œil gauche est bleu avec deux pupilles; les paupières de ses yeux sont blanches, sa lèvre inférieure est plus grande que l'autre; son fémur droit est petit (*tenuis*); ses pieds sont larges, son grand doigt est brisé et faible (*contusus et oblongus*). Il est une faux de désolation.

Terminons par la version latine du manuscrit de Trèves⁽²⁾ :

Caput ejus sicut flamma ignis, oculi ejus fellini, sed dexter sanguine

(1) Texte et traduction latine dans M^{re} RAHMANI, *Testamentum...*, 1899, p. 15; traduction française dans *La version syriaque de l'Octateuque de Clément*, traduite en français par F. NAU, Paris, 1913, p. 23 (Ancienne littérature canonique syriaque, fasc. 4).

(2) D'après M. R. JAMES, *Apocrypha anecdota*, Cambridge, 1893, p. 153 (Texts and Studies, t. II, fasc. 3).

mixtus erit, sinister autem glaucus (*Codex* : gaudens) et duos pupulos (*sic*) habens, supercilia vero alba, labium inferiorem maiorem, dextrum femur eius macrum, tibie tenues, pedes lati, fractus erit maior digitus eius.

Nous avons trouvé le texte original de cette description à la fin du manuscrit grec n° 4 de Paris. Ce manuscrit biblique, du ^{xiii} siècle, contient deux pages de fragments ainsi décrits dans le catalogue ⁽¹⁾ : S. Methodii Patarensis fragmentum de Romanis et Ismaelitis (fol. 227 v°). De Antechristi adventu ex S. Joanne Chrysostomo, Bibliis et Hesychio (fol. 227 v°).

Le fragment du pseudo-Clément est précisément le dernier. Il est précédé des lignes suivantes : « Il est rapporté dans les apocryphes que le prophète Élie a dit au sujet de l'Antéchrist sous quelle apparence il doit apparaître. » Cette description n'est donc pas attribuée à Clément puisque l'auteur ne dit pas à quels « apocryphes » il l'emprunte. Il renvoie à Élie, mais on ne trouve pas ces détails dans les deux Apocalypses d'Élie éditées ⁽²⁾.

Nous éditons les deux pages du manuscrit, parce que le commencement (pseudo-Méthode) est parallèle au texte syriaque étudié dans la première partie :

Μεθοδίου Πατάρων. Περὶ τῆς βασιλείας τῶν Ῥωμαίων μετὰ τῶν Ἰσραηλιτῶν ⁽³⁾.

⁽¹⁾ H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de Paris*, Paris, 1886, p. 1.

⁽²⁾ Cf. G. STEINDORFF cité plus haut, et MOSES BUTTENWIESEN, *Die hebräische Elias-Apokalypse*, Leipzig, 1897. Cette dernière est une révélation faite par Michel à Élie sur le mont Carmel. Gog et Magog assiègeront Jérusalem, mais le saint — qu'il soit bénit — doit venir et combattre contre eux. — Les textes grecs et latins relatifs à l'Antéchrist et à la venue d'Élie et Hénoch ont été compilés par I. C. TULLO, *Codex apocryphus novi Testamenti*, I, Leipzig, 1882, p. 755 à 768.

⁽³⁾ Ἡσυχίου Manuscrit grec n° 4 de Paris (M).

Ἐπαναστήσονται⁽¹⁾ κατὰ τῆς Ῥωμαίων βασιλείας υἱοὶ Ἰσμαὴλ, υἱοὶ Ἀγάρ τῆς αἰγυπτίας, οὓς ἡ γραφὴ διὰ τοῦ Δανιὴλ ἀποκαλεῖ βραχίονα νότου, καὶ ἀντιτάζονται⁽²⁾ τῇ τῶν Ῥωμαίων βασιλείᾳ· ὃν ὁ ἀριθμὸς κυκλούμενος ἐπὶ ἐπὶ ἐξδομάδας, χρόνον ἐκ τῆς εἰσόδου αὐτῶν⁽³⁾ τῆς ἐν τῇ πόλει τοῦ Θεοῦ Ἰλῆμ μελλούσης γίνεσθαι, ἐλάσει δὲ εἰς διαφθοράν, καὶ οἱ κατοικοῦντες αὐτὴν εἰς αἰχμαλωσίαν καὶ εἰς σφαγὴν⁽⁴⁾.

Ἐν δὲ τῷ ἐξδομαδικῷ⁽⁵⁾ ἐξδόμῳ ἔτει, ἦτοι ἐν τῷ πληρώματι τοῦ χρόνου τῆς δυναστείας⁽⁶⁾ αὐτῶν, δι' ἧς κατεκράτησαν τὴν γῆν, πλησθήσεται πᾶσα⁽⁷⁾ ἡ γῆ θλίψεως⁽⁸⁾. Μετὰ δὲ τὴν θλίψιν τὴν ὑπὸ τῶν Ἰσμηλιτῶν γινομένην, ἦγουν⁽⁹⁾ ἐν τῷ τέλει τοῦ ἐξδοματικοῦ αἰῶνος, τότε ἐξελεύσεται ἐπ' αὐτοὺς βασιλεὺς Ἑλλήνων, ἦτοι⁽¹⁰⁾ Ῥωμαίων⁽¹¹⁾, μετὰ μεγάλου θυμοῦ⁽¹²⁾, καὶ διυνισθήσεται καθάπερ ἄνθρωπος ἀπὸ ὕπνου πίων⁽¹³⁾ οἶνον εἰς εὐφρασίαν, ὃν ἐλογίζοντο ἄνθρωποι ὥσει νεκρὸν ὄντα, καὶ εἰς οὐδὲν χρησιμεύοντα. Οὗτος ἐξελεύσεται ἐκ τῆς θαλάσσης Αἰθιοπίας⁽¹⁴⁾ ἐν δυνάμει πολλῇ καὶ ἰσχύϊ καὶ χάριτι, καὶ βαλεῖ ῥομφαίαν καὶ ἐρήμωσιν⁽¹⁵⁾ εἰς Θεβερ⁽¹⁶⁾ τὴν πατρίδα αὐτῶν, καὶ αἰχμαλωτίσει⁽¹⁷⁾ αὐτοὺς, καὶ ἔσται ὁ ζυγὸς τοῦ βασιλέως ἐκείνου ἐπ' αὐτοὺς βαρύτερος καὶ ὀδυνηρότερος⁽¹⁸⁾ ἑκατονταπλασίων⁽¹⁹⁾, καὶ ἔσται εἰρήνη καὶ γαλήνη μεγάλη ἐπὶ⁽²⁰⁾ τῆς γῆς, οἷα οὐ γέγονεν οὐδ' οὐ μὴ γενήσεται καθότι ἐσχάτη ἐσί. Καὶ ἐν τῷ τέλει⁽²¹⁾ τῶν αἰώνων ἔσται εὐφροσύνη ἐπὶ τῆς γῆς καὶ κατοικήσουσιν οἱ ἄνθρωποι ἐν εἰρήνῃ, καὶ ἀναπαύσονται⁽²²⁾ ἐν τῇ εἰρήνῃ ἐκείνῃ⁽²³⁾. Αὕτη γὰρ ἐστὶν ἡν ὁ Θεὸς ἀπόστολος προηγόρευεν εἰπών· Ὅταν εἰπῶσιν εἰρήνη καὶ ἀσφάλεια⁽²⁴⁾, τότε ἐπιπέσει⁽²⁵⁾

(1) -σονται M. — (2) -ζονται M. — (3) αὐτῶν M. — (4) σφαγὴν M. — (5) ἐξδοματικῷ M. — (6) δυν- M. — (7) πᾶσα M. — (8) θλίψεως M. — (9) ἦγουν M. — (10) ἦτοι M. — (11) Ῥωμαίων M. — (12) Cf. *Orthodoxographia*, éd. de 1555, trad., p. 397; éd. de 1569, texte (O), p. 97, *supra*. — (13) ὕπνου πίων M. — (14) Αἰθιοπίας M. — (15) ἐρήμωσιν M. — (16) εἰς Θεβερ O. La traduction latine «in tribus» se rapproche de εἰς Θεβερ. — (17) ἐχμαλ- M. — (18) ὀδυνηρότερος M. — (19) -σίον M. — (20) ἐπὶ M. — (21) τῇ τέλει M. — (22) -σονται M. — (23) ἐκείνῃ M. — (24) ἀσφάλεια M. — (25) -ση M.

ἐπ' αὐτοὺς αἰφνιδίως ὀλεθροῦ· καὶ ὁ Κύριος ἐν τοῖς εὐαγγελίοις· Ὡσπερ γὰρ ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ Νῶε ἦσαν οἱ ἄνθρωποι τρώγοντες καὶ πίνοντες, γαμουῦντες⁽¹⁾ καὶ ἐγγαμίζοντες, καὶ ἦλθεν ὁ κατακλυσμὸς καὶ ἤρεν ἅπαντας, οὕτως⁽²⁾ ἔσθαι καὶ ἐν ταῖς ἐσχάταις⁽³⁾ ἡμέραις.

Τοῦ χρ. περὶ τοῦ Ἀντιχρίστου⁽⁴⁾.

Ὅτι τρία μὲν ἔτη κρατήσῃ καὶ ἡμῖς· ἐν τεσσαράκοντα γὰρ ἡμέραις συγχωρισθήσεται⁽⁵⁾ ποιῆσαι σημεῖα⁽⁶⁾ καὶ τέρατα ὥστε (fol. 228 r^o) σκανδαλίσαι καὶ πολλοὺς· τὸν γὰρ ὅλον χρόνον τῆς κατὰ τῶν⁽⁷⁾ ἐθνῶν παρατάξ[ε]ως ἀσχοληθήσεται· ἕως ὅτε καθήσῃ ἐν τῷ ναῷ ὡς Θεοῦ. Μετὰ δὲ τὰς τεσσαράκοντα ἡμέρας ἀπὸ τῆς τοῦ νομικοῦ πᾶσχα ἑορτῆς, ἡγουν⁽⁸⁾ τῆς πεντηκοστῆς, παύσεται⁽⁹⁾ ὁ διωγμὸς⁽¹⁰⁾ αὐτοῦ, Χριστοῦ ἐπιφανέντος· μὴ φθάνοντος αὐτοῦ τὴν πεντηκοστήν.

Μνησεῖς⁽¹¹⁾ ἐκ τῶν· Θείων γραφῶν ἐν συντόμῳ περὶ τοῦ Ἀντιχρίστου.

Ἀπὸ ἀνατολῆς σὺν τῷ Πέρσῃ ἐξέρχεται ὁ Ἀντίχριστος· ὅτι καὶ ἄλλα ἔθνη καὶ βασιλεῖς⁽¹²⁾ ἔσονται σὺν αὐτῷ· ὅτι διὰ τῶν βορειαίων⁽¹³⁾ μερῶν τῶν ἀνατολικῶν ἐξέρχεται· ὅτι τὰ δέκα κέρατα δέκα βασιλεῖς⁽¹⁴⁾ εἰσὶ τῶν σὺν αὐτῷ ἐξερχομένων ἐθνῶν· ὅτι ὑπὸ τοῦ Ἀντιχρίστου καταστρέφεται Κωνσταντινούπολις, ὅτι περὶ τὸ πλῆρωμα τῶν τριῶν ἡμῖς ἐτῶν εἰς τὴν ἀγίαν πόλιν εἰσέρχεται.

Νόουμ τοῦ προφητοῦ· ὅτι ὁ γὰρ ὁ ἀντίχριστος ἔσθιν.

Ἡσυχίου. Καὶ ὁ μάγος ὁ πέρσης⁽¹⁵⁾.

(1) πίνοντες γαμῶντες M. — (2) οὗτος M. — (3) τες ἐσχάτες M. — (4) Ce titre figure en marge du ms. — (5) ἡμέρες συγχωρισθ- M. — (6) ποιήσε σημεία M. — (7) κατὰ M. — (8) ἡγούν M. — (9) παυσθε M. — (10) διωγμός M. — (11) μνησεῖς M. — (12) βασιλεῖς M. — (13) βορραίων M. — (14) βασιλεῖς M. — (15) μάγον ο πέρσης M.

Ἐκ τῆς ἀποκαλύψεως τοῦ Θεόλογου.

Ὅτι ἐπὶ κεφαλαί⁽¹⁾ ἐπὶ βασιλεῖς πρὸ αὐτοῦ ἔσονται⁽²⁾ ἐν Κωνσταντινουπόλει. Ὅτι μετὰ τοὺς ἐπὶ ὁ Ἀντίχριστος φανερούται⁽³⁾ εἰς ὄνομα ἐνὸς τῶν ἐπὶ. Ὅτι σφάζεσθαι ἔχει⁽⁴⁾ καὶ ζῆν. Ὅτι εἰς μίαν τῶν ἐπὶ κεφαλῶν⁽⁵⁾ ἡ πλάνη τοῦ Ἀντιχρίστου γίγνεται. Ὅτι τὰ δέκα κέρατα· οὐ πρὸ αὐτοῦ ἀλλὰ σὺν αὐτῷ ἐξέρχονται [ἔτι] ὑπὸ τῶν δέκα κεράτων καὶ τοῦ Ἀντιχρίστου κατὰσ[τρέφεται] ἡ Κωνσταντινούπολις. Ὅτι οἱ δύο προφῆται Ἐνώχ καὶ [Ἡλὲ] εἰς ἀνάδειξιν⁽⁶⁾ αὐτοῦ ἐξέρχονται· ὅτι τοῦ κατέχοντος [...] ⁽⁷⁾ βάσ[....] μέσου γινομένου⁽⁸⁾ τότε ὁ ἀντίχριστος ἀποκαλύπτεται. Ὅτι ἡ ἀποστασία ὁ ἀντίχριστος ἐστίν· ὅτι ὡς Φυγὰς κρατῇ τῆς βασιλείας· ὅτι βασιλεύς ἐξερχομένου μετὰ λαοῦ ὀπλισμένου ἀπὸ δυσμῶν, ἐξ ἀνατολῶν ὁ ἀντιχριστὶς ἔρχεται. Ὅτι ὁ ψευδοπροφήτης αὐτῶν διὰ σημείων αὐτοῦ⁽⁹⁾ ἔχει πλανῆσαι⁽¹⁰⁾.

Ἐμφέρεται ἐν ἀποκρύφοις⁽¹¹⁾ ὅτι Ἡλίας⁽¹²⁾ ὁ προφήτης εἶπε περὶ τοῦ Ἀντιχρίστου· οἶος⁽¹³⁾ μέλλῃ τότε φαίνεσθαι⁽¹⁴⁾· ἡ κεφαλὴ⁽¹⁵⁾ αὐτοῦ φλογέ· πυρὸς· ὁ ὀφθαλμὸς αὐτοῦ ὁ δεξιὸς κέκραται αἵματος. Ὁ δὲ εὐάνυμος χαροπὸς⁽¹⁶⁾ ἔχων δύο κόρας, τὰ δὲ βλέφ[αρα] αὐτοῦ λευκά, τὸ δὲ χεῖλος αὐτοῦ τὸ κάτω μέγα· ὁ δεξιὸς αὐτοῦ μηρὸς λεπτὸς⁽¹⁷⁾, καὶ οἱ πόδες αὐτοῦ πλατεῖς, τέθλασαι⁽¹⁸⁾ δὲ ὁ μέγας δάκτυλος τοῦ ποδὸς αὐτοῦ.

TRADUCTION.

De Methodius de Patara. Sur l'empire des Romains après (celui) des Ismaélites.

(1) καὶ Φαλαί M. — (2) ἔσονται M. — (3) φανερούτε M. — (4) ἔχει M. — (5) καὶ Φαλῶν M. — (6) ἀναδείξει M. — (7) Les lacunes correspondent à un trou du parchemin. — (8) μένων M (prima manu); μενουν (sec. m.) — (9) αὐτὸν διδάσκει M. — (10) πλανήσε M. — (11) ἀποκρύφους M. — (12) ἰλίας M. — (13) οἶος M. — (14) φένεσθαι M. — (15) καὶ Φαλῇ M. — (16) εὐάνυμος χαροπὸς M. — (17) λευκὸς (blanche) M. Les versions supposent : λεπτὸς (grêle). — (18) τέθλασε.

Les fils d'Ismaël, fils d'Agar l'Égyptienne, qui sont nommés dans l'Écriture, par la bouche de Daniel, «le bras du Sud ⁽¹⁾», se soulèveront contre l'empire des Romains et entreprendront en lutte avec l'empire des Romains. Leur période roule sur sept semaines, à partir de leur entrée qui doit avoir lieu dans la ville de Dieu, Jérusalem ⁽²⁾, et (cette ville) arrivera à la destruction, et tous ceux qui l'habitent (seront livrés) à la captivité et au carnage.

Mais, dans le septième septénaire, c'est-à-dire à l'achèvement de la durée de leur puissance, qui leur a donné la domination sur la terre, toute la terre sera remplie d'affliction. Après l'affliction causée par les Ismaélites, c'est-à-dire à la fin du septième temps, alors le roi des Grecs, c'est-à-dire des Romains, s'élancera contre eux avec grand courage, et il s'éveillera comme un homme (s'éveille) du sommeil buvant du vin pour le plaisir ⁽³⁾, lui que les hommes tenaient qu'il était mort et propre à rien. Il s'élancera de la mer d'Éthiopie ⁽⁴⁾

(1) Cf. DANIEL, XI, 15. Hébreu et Vulgate : «Brachia austri.»

(2) Les Arabes ont pris Jérusalem en 637. Leur royaume doit donc durer jusqu'en 637 + 49 = 686. Cf. *supra*, p. 435.

(3) Cf. JUDITH, XII, 12.

(4) Le grec O (*Orthodoxographia opuscula*, t. I, Bâle, 1569, p. 97) ajoute : «c'est-à-dire de Byzance», ce qui est inexact. Voici d'ailleurs ce texte du pseudo-Méthode qui est vraiment trop abrégé dans notre manuscrit :

Οὗτος ἐξελεύσεται ἐκ τῆς θαλάσσης Αἰθιοπίας, ἥτοι τοῦ Βυζαντίου, ἐν ὀλίγῳ στρατεύματι, καὶ συνάξει πόλεμον μετὰ τῶν καταληφθέντων τοῦ Ἰσμαὴλ, ἐν τοῖς τόποις τῆς Ἀσίας, ἐν τόπῳ λεγομένῳ Γεζύρα, καὶ πλῆξει καὶ πληγήσεται. Καὶ στραφεὶς ὁ βασιλεὺς συνάξει λαὸν ἐθνῶν, καὶ τραυματίσει τὸν Ἰσμαὴλ τραυματίαν μεγάλην εἰς τὰ μέρη τοῦ Μενάνδρου, καὶ πάλιν συνάξει πόλεμον μετ' αὐτοῦ εἰς Χαρτοκόρανον καὶ συντρίψει αὐτὸν ἐκεῖ, καὶ ἐτέρους τέσσαρας πολέμους ποιήσει μετ' αὐτῶν, ἐρημώων καὶ σφάζων αὐτόν. Ἐλεύσεται δὲ εἰς τόπον λεγόμενον Καισάρειαν, καὶ στήσεται ἐπάνω λειψάνων ἀγίων, καὶ ἐρεῖ, ποῦ ἀποβλέψω, κυρίε Ἰησοῦ Χριστέ, ἡμαρτὸν εἰς τὸν οὐρανὸν, αἱ ἀνομίαι μου ὑπερῆραν τὴν κεφαλὴν μου· τὰς ἐντολάς σου οὐκ ἐφύλαξα. Τότε ἀναστήσεται καὶ καταδιώξει αὐτοὺς ἐκ τῶν ἰδίων αὐτῶν, καὶ βάλλει τὴν ρομφαίαν αὐτοῦ, καὶ ἐρημώσει τὴν Ἑβρουδον, ἥτοι τὴν πατρίδα αὐτῶν, καὶ αἰχμαλωτίσει τὰς γυναῖκας αὐτῶν, καὶ

avec une grande armée, (avec) force et grâce; il portera le glaive et la dévastation sur Iathreb⁽¹⁾, leur patrie, et il les réduira en captivité, et le joug que ce roi leur imposera sera cent fois plus lourd et plus affligeant, et il y aura paix et grand calme sur la terre, tel qu'il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura plus comme ce dernier. Et, à la fin des siècles, il y aura joie sur la terre et les hommes habiteront en paix, et ils mourront durant cette paix. Car c'est celle-là que le divin apôtre a prédite en disant : *Lorsqu'ils diront : « Paix et sécurité », alors la ruine tombera subitement sur eux*⁽²⁾, et que le seigneur (a prédite) dans les Évangiles : *De même qu'aux jours de Noé il y avait des hommes qui mangeaient et buvaient, qui se mariaient et qui ma-*

τὰ τέκνα αὐτῶν, ἐπὶ δὲ καὶ τοὺς κατοικοῦντας εἰς τὴν γῆν τῆς ἐπαγγελίας. Κατέλθωσιν οἱ υἱοὶ τοῦ βασιλέως καὶ ἐκκρόψουσιν αὐτοὺς (p. 98) ἀπὸ τῆς γῆς ἐκείνης. καὶ ἔσται ὁ ζυγὸς τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων ἐπιπλασίονα οὗ ἦν ὁ ζυγὸς αὐτῶν ἐπὶ τῶν Ῥωμαίων.

« Il s'élancera de la mer d'Éthiopie, c'est-à-dire de Byzance, avec une petite armée et il engagera le combat avec ceux d'Ismaël qu'il rencontrera (l'édition porte : μετὰ τὸν καταληφθέντον Ἰσμήλ) dans les parages de l'Asie, à l'endroit nommé Gephyra; il frappera et il sera frappé. Et le roi, revenant, réunira un peuple de nations et frappera Ismaël d'une grande plaie dans la région du Ménandre, et il engagera encore la lutte avec eux à Chartocoranos et il les y détruira; il fera encore quatre autres guerres avec eux; il les dévastera et les massacrera. Il ira ensuite à l'endroit nommé Césarée et il se tiendra au-dessus des saintes reliques, et il dira : « Où tournerai-je les yeux, Seigneur Jésus-Christ ! j'ai péché contre le ciel, mes iniquités avaient dépassé ma tête, je n'ai pas gardé tes commandements. » Ensuite il se mettra en mouvement et il les chassera de chez eux, et il jettera son glaive et il dévastera Iathreb (Ethrubon) qui est leur patrie, et il réduira en captivité leurs femmes et leurs enfants. Quant à ceux qui habitent la Terre Promise, les fils du roi viendront et ils les extermineront de ce pays... et le joug du roi des Romains sera sept fois plus lourd que le leur ne l'avait été sur les Romains. » Cf. ΣΑΚΚΗ, *loc. cit.*, p. 90.

⁽¹⁾ Theber M; Ἐθρουβον O. Le latin porte : « sur leur tribu ». B porte (p. 143) : « au désert d'Iathreb (ⲓⲁⲗⲣⲉⲃ) ». Un manuscrit a la leçon : « de Théréb (ⲓⲁⲗⲣⲉⲃ) », qui donne immédiatement « tribu » et même Θεβέρ (par métathèse). Schleifer, *loc. cit.*, p. 61, 63, dit aussi que les Arabes viennent de « Iathreb ».

⁽²⁾ I Thessal., v, 3.

riaient (leurs enfants), et le déluge vint et il les emporta tous ; il en sera encore ainsi aux derniers jours ⁽¹⁾.

De (saint Jean) Chrysostome, sur l'Antéchrist.

Il dominera durant trois ans et demi. Durant quarante jours, il lui sera permis de faire des signes et des prodiges au point d'en scandaliser beaucoup. Il s'occupera durant tout ce temps de lutter contre les nations jusqu'au moment où il siègera dans le temple comme Dieu. Mais, après quarante jours, à compter depuis la fête légale de la Pâque, c'est-à-dire depuis (le commencement des cinquante jours) de la Pentecôte, sa persécution cessera devant l'arrivée du Christ ; il n'atteindra pas (la fête de) la Pentecôte.

Mentions au sujet de l'Antéchrist résumées d'après les saintes Écritures : L'Antéchrist viendra de l'Orient avec le Perse ; d'autres nations et rois seront avec lui, car il viendra des parties boréales de l'Orient, les dix cornes ⁽²⁾ sont les dix rois des nations qui marchent avec lui. Constantinople sera bouleversée par l'Antéchrist. Vers l'accomplissement des trois ans et demi, il entrera dans la sainte cité !

Du prophète Naoum : Gog est l'Antéchrist.

D'Hésychius : Le magicien, c'est le Perse.

De l'Apocalypse du Théologien ⁽³⁾ : Les sept têtes (indiquent que) sept rois seront avant lui à Constantinople. L'Antéchrist apparaîtra après les sept, sous le nom de l'un des sept. Il lui arrivera d'être mis à mort et de vivre. C'est par l'une des sept têtes que la tromperie de l'Antéchrist aura lieu. Les dix cornes ne sortiront pas avant lui, mais avec lui, et c'est par les dix cornes et par l'Antéchrist que Constantinople sera bouleversée. Les deux prophètes Hénoc et Héli arriveront à sa manifestation. C'est lorsque le roi régnant [aura été chassé] que l'Anté-

(1) MATTH., XXIV, 37-39.

(2) Cf. DANIEL, VII, 7.

(3) La suite semble un commentaire d'Apoc., XII, 3.

christ se révélera. L'apostasie, c'est l'Antéchrist. C'est comme un transfuge qui s'emparera du royaume. Lorsque le roi descendra du couchant avec le peuple armé, l'Antéchrist viendra de l'Orient. Leur faux prophète trompera à l'aide de ses prodiges.

Il est rapporté dans des apocryphes que le prophète Élie a dit au sujet de l'Antéchrist sous quelle apparence il doit alors apparaître ⁽¹⁾ : Sa tête (est) une flamme de feu. Son œil droit contient du sang ; son œil gauche est d'un bleu azuré ayant deux pupilles ; ses paupières sont blanches ; sa lèvre du bas est grande. Sa cuisse droite est grêle ; ses pieds sont larges ; le grand doigt de son pied est brisé.

III

ANDRONICUS LE PHILOSOPHE.

SUR LES POINTS CARDINAUX.

(British Museum, ms. add. 25875, fol. 77.)

Andronicus est un chronographe grec, contemporain de Justinien, qui nous a été révélé par la littérature syriaque. Il ne figure encore dans aucune littérature grecque. On l'a trouvé dans une lettre de Jacques d'Édesse ⁽²⁾, qui l'a utilisé pour constituer sa chronique. On le retrouve donc chez tous les historiens syriens qui ont utilisé Jacques d'Édesse : Michel le Syrien,

⁽¹⁾ C'est cette dernière partie qui figure dans le *Testamentum* attribué à saint Clément.

⁽²⁾ F. NAU, *Lettres choisies de Jacques d'Édesse*, Paris, 1906, p. 10 : « Parmi ceux-ci (qui ont fait une histoire depuis le commencement de la création) se trouvent Africanus avant l'époque d'Eusèbe, Clément, l'auteur des *Stromates*, André et son frère Magnus, Hippolyte le saint évêque et martyr, et Métrodore, et Anianus moine d'Alexandrie, et aussi Andronicus, qui est beaucoup plus récent et plus moderne qu'Eusèbe. »

Les fils de Japhet constituaient trente-sept peuples, tribus et langues, parmi lesquels six peuples connaissaient l'écriture. Ce sont les Grecs, les Armorhéens, les Alains, les Romains, les Arméniens, les Géorgiens⁽¹⁾. Ils ont pour héritage la région du Levant, depuis la montagne de Nod; qui est à l'extrémité de l'Est, jusqu'au Tigre et aux limites du Nord, depuis la Bactriane jusqu'à Gadès⁽²⁾. Et la terre habitée comprend sept climats; la longueur de chacun d'eux, depuis l'Est jusqu'à l'Ouest, est de 5,700 parasanges. Il y a deux autres climats, au Nord et au Sud, qui ne sont pas habités : au Nord à cause du froid et, au Sud, à cause de la chaleur du soleil⁽³⁾.

Sur les quatre points cardinaux de la création, en dehors de l'habitation et de la demeure des hommes, composé par Andronicus, philosophe et riche en sciences, qui a pris soin de montrer tout ce qu'il y a dans l'habitation des hommes, dans les contrées extérieures en dehors desquelles il n'y a rien autre qu'une terre vide qui est toute déserte.

A l'Orient donc de Babel et de tout Cédar (l'Arabie), au delà de toutes les frontières de l'Élam, habitent des peuples nommés Géorgiens, qui sont fils de Japhet et vivent sous des tentes. Après eux, il y en a d'autres dont personne n'a jamais su comment ils se nomment, car ils n'ont pas de tentes et ils ne se servent pas de vêtements d'homme, mais leurs poils leur tiennent lieu d'habit et leur nourriture consiste en poissons et en reptiles marins; ils ne savent pas non plus recevoir et donner (acheter et vendre), car ils n'en usent pas. Leur pays est plein de démons femelles (λιδθ) qui ne sont pas de la race des hommes, mais qui ont été créées par Dieu comme il l'a

(1) Ailleurs : « les Ibères ».

(2) Cette phrase se retrouve dans *Apocrypha arabica*, p. 34 (*Studia sinaitica*, VIII), Londres, 1901, d'après la *Caverne des trésors*.

(3) Voir les divisions de la terre et les caractéristiques des climats dans BAR HÉBRAËUS, *Cours d'astronomie*, éd. F. Nau, Paris, 1899, trad., p. 125-131 (Bibl. de l'Ecole des Hautes Études, fasc. 121).

voulu. Après eux il n'y a rien d'autre, sinon une terre déserte et vide et la mer d'où le soleil monte à l'Est. Tout le sable de cette mer est d'or — et cet or est blanc — et de pierres précieuses. Lorsque le soleil se lève, tous s'enfuient et descendent à l'intérieur de la mer pour n'être pas brûlés par ses rayons.

Ensuite « de l'Occident ». Comment il est et de ce qu'on y trouve.

A l'Occident, au delà de toutes les frontières de l'Océan, la grande mer, il y a d'autres hommes qui habitent dans les forêts; leur nourriture, empruntée à la terre elle-même, consiste en les fruits des arbres. Eux aussi ne se servent pas de vêtements humains. Près d'eux, il y a beaucoup de chacals, d'autruches et de singes. Après eux, il n'y a rien, si ce n'est les eaux de l'abîme. Là aussi, tout le sable de la mer est d'or, et cet or est bon et il n'y en a pas comme lui.

Ensuite « du Nord ». Comment il est et de ce qu'on y trouve.

Au Nord, au delà de toutes les frontières de Gog et de Magog, dans tout le pays qui est autour de l'Océan, où il va mêler ses eaux au grand abîme, il y a des hommes qui sont très mal bâtis, de petite taille⁽¹⁾ et de chétive apparence; ils demeurent dans les cavernes et sur les éminences des montagnes; ils se nourrissent des reptiles de la terre; ils n'ont pas de vêtement; on ne trouve chez eux aucun des instruments dont se servent les hommes⁽²⁾. Les grues combattent avec eux et sont victorieuses en été parce qu'elles se réunissent contre eux, ils sont vaincus par elles; au temps de l'hiver les grues déploient leurs ailes au vent du Sud et s'éloignent. Lorsque les grues reviennent pour retourner dans ce pays-là, les hommes leur font la guerre et sont vainqueurs parce que les grues sont

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 440, « de la hauteur d'une coudée... ».

⁽²⁾ Les auteurs grecs et latins placent, en général, les Pygmées vers l'Éthiopie. Cf. POMPONIUS MELA, *De situ orbis*, III, 8; ARISTOTE, *De animalibus historiae*, VIII, 12, édit. Didot, 1854, p. 156; PLIN, *Hist. nat.*, VI, 35, éd. Littré (Didot), Paris, 1860, p. 271; HOMÈRE, *Iliade*, III, 2-6; PHILOSTRATE, *De vita Apollonii*, VI, 1; *Imagines*, II.

fatiguées. Lorsque les grues partent...⁽¹⁾ Après ces hommes, au bord de la mer extérieure, il y en a d'autres dont l'aspect est informe et horrible : leur taille est très petite ; leur visage est sur leur poitrine, ils n'ont pas de tête⁽²⁾ et ils demeurent dans le sable ; leur nourriture consiste en ce que produisent les eaux. A leur occasion on s'est demandé s'ils sont de la race et de la famille des fils d'Adam. Je ne pense pas que l'un des nôtres ait été vu chez eux. Ils ne demeurent pas sur la terre, mais ils s'enfuient dans les eaux et se cachent.

Après eux il n'y a rien, sinon la grande mer, des montagnes élevées inhabitables et la terre déserte.

Ensuite « du Sud ». Comment il est et de ce qu'on y trouve.

Au delà du fleuve Adrianos, qui est le Phison⁽³⁾, au Sud, il y a ceux qu'on nomme Saprigos ; ensuite ceux qu'on nomme Tagrios et, au delà, ceux qu'on nomme Qôrôs⁽⁴⁾ ; il y a là des serpents et des vipères à l'aspect redoutable qui ont chacun trois têtes. Il y a dans ce pays des pierres précieuses de cornaline (σάρδιον), et de grenat (καρχηδόνιος), et de rubis (βήρυλλος), etc. Au temps où les cigognes (πελαργός) reviennent en ce pays parce qu'il est chaud, les serpents s'enfuient et entrent dans la terre parce qu'ils craignent les cigognes⁽⁵⁾. Les Couschites, à ce moment, entrent sans crainte dans ce pays et en enlèvent des rubis et des pierres de grand prix. Les

⁽¹⁾ Il semble y avoir ici une lacune dans le texte.

⁽²⁾ Cf. PLINIE, *Hist. nat.*, V, 8 et POMPONIUS MELA, *De situ orbis*, I, 8 : « Les Blemmies n'ont point de tête, leur visage est sur leur poitrine. »

⁽³⁾ Pour Bar Hébraeus, le Phison est l'Indus, et la mer Adrios (ou Adrianos) est la Méditerranée ; cf. *Cours d'astronomie*, éd. F. Nau, Paris, 1899, p. 135, 138, 140 (Bibl. de l'École des Hautes Études, fasc. 121).

⁽⁴⁾ Nous n'avons pas identifié ces noms.

⁽⁵⁾ Ou « les ibis » : POMPONIUS MELA, III, 8, d'après HÉRODOTE, II, 75. Aussi on a raconté que Moïse utilisa les ibis dans sa campagne contre l'Éthiopie : JOSÈPHE, *Antiqu. jud.*, II, ix, 7. Nous avons traduit cet épisode d'après la chronique syriaque anonyme éditée par M^{sr} Rahmani, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XII (1907), p. 439-440.

hommes ne vont pas dans ce pays sans emporter cet oiseau avec eux et les serpents n'osent rien contre eux parce qu'ils craignent (la cigogne). Après eux, il n'y a rien au Sud, sinon la mer.

De Sem, Cham et Japhet proviennent soixante-douze peuples, nations et langues, parmi lesquels il y a quinze peuples qui connaissent l'écriture⁽¹⁾ ; les autres, qui ne diffèrent pas de la création (de la matière) passent, comme les animaux sans intelligence, sur la face de la terre.

Fin des points cardinaux, d'Andronicus le Sage.

(1) Voir leur énumération plus haut.



ÉTUDES ASSYRIENNES,

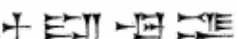
PAR

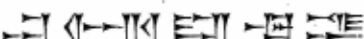
M. C. FOSSEY.

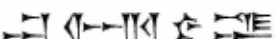
XI

σμάρπυδος = *BARRAKTU*; *Σμέρδης* = *BARDIYA*.

Un texte babylonien, rédigé à *Nippur*, le 8 *Elul* de l'an 35 d'Artaxerxès I^{er} (464-424), nous a conservé l'engagement pris par *Bél-ah-iddina*, *Bêlsunu* et *Hâtin* de payer une indemnité de 10 mines d'argent à *Bêl-nâdin-šumu*, si une *barraktum*, sertie dans un anneau d'or, tombe avant vingt ans. M. Clay, qui a publié et traduit ⁽¹⁾ ce document, a reconnu qu'il s'agissait d'une émeraude. Le mot étant écrit de trois manières différentes, il ne peut y avoir de doute sur la lecture. Nous avons en effet :

1. 4  *bar-ra-ak-tum*

1. 5  *ba-ar-ra-ak-tum*

1. 6  *ba-ar-ra-ak-tum*.

L'imprécision de l'écriture cunéiforme laisserait un doute sur la troisième radicale, qui peut se lire également bien *g*, *k* et *k*;

⁽¹⁾ *The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, vol. IX (1898) n° 41 et p. 30; n° 1.

mais l'hébreu בָּרָקָה (Exode, 28, 17 et 39, 10) *bāreket* ou בָּרָקָה (Ézéchiel, 28, 13) *bārkat*, et le syriaque ܒܪܟܐ *borko* montrent qu'il faut lire *k*. La forme masculine du syriaque *borko* prouve en outre que le *t* des formes hébraïques et babylonienne est bien un élément de la désinence féminine, et non, comme on pourrait à la rigueur le supposer, une quatrième radicale. Il en résulte deux choses : 1° Le syriaque *borko*, l'hébreu *bārkat* et le babylonien *barraktum* se rattachent à la racine *brk* « lancer des éclairs, briller », commune aux langues sémitiques, qui fournit une étymologie satisfaisante pour un nom de pierre précieuse. — 2° Bien que les textes d'Ézéchiel et de l'Exode puissent prétendre à une antiquité plus reculée que le règne d'Artaxerxès I^{er}, il n'est pas vraisemblable que le babylonien *barraktum* ait été emprunté à l'hébreu *bārkat*, ni même que l'hébreu dérive directement du sémitique commun *brk*. En effet la terminaison féminine *at* est devenue régulièrement *ah* en hébreu et on ne voit pas pourquoi le mot *bārkat* aurait fait exception, s'il avait été hébreu d'origine, ou même très anciennement introduit dans la langue.

C'est donc finalement au babylonien *barraktu* qu'il faut faire remonter le grec *σμάραγδος*. L'affaiblissement du *t* en *δ* ne présente aucune difficulté; il était même inévitable après *γ*. La transcription de *k* par *γ* est régulière : la sonore est en effet plus près de l'empatique que la sourde *k*. Pour le passage de *b* à *σ*, nous avons une forme intermédiaire, *μάραγδος*, à laquelle se rattache le sanskrit *marakta*. L'échange des labiales *b* et *m* est un fait fréquent; je citerai seulement le perse *Hagmatana*, d'où les Grecs ont tiré *Ἑκάτανα*, et la série des noms composés avec *Baga*, qui ont donné en grec des formes telles que *Μεγαβύζος*. Le développement d'un *σ* devant *μ* est un phénomène assez fréquent en grec et attesté par une série de doublets : *σμαλερός* et *μαλερός*, *σμαρῖλη* et *μαρῖλη*, *σμικρός* (et dérivés) et *μικρός*, *σμύζων* et *μύζων*, *σμυρίζω* et *μυρίζω*,

σμήρνα et μέρρα⁽¹⁾. La transformation de *barraktu* en *σμάραγδος* est donc justifiée lettre par lettre.

Si ces considérations sont justes, elles ne nous révèlent pas seulement l'étymologie jusqu'ici inconnue du mot *σμάραγδος*; elles nous fournissent en outre un parallèle à un fait linguistique unique et encore inexpliqué. Le nom du frère de Cambyse est écrit *Σμέρδης* dans Hérodote, *Bardiya* dans les inscriptions perses. La différence des deux formes a paru singulière aux linguistes et M. A. Meillet disait encore récemment : « On a peine à retrouver le *Bardiya* ou *Brdiya* des inscriptions dans le *Σμέρδης* d'Hérodote⁽²⁾. » Nous voyons maintenant comment elle peut s'expliquer. *Bardiya* a d'abord donné naissance à une forme *Μέρδης*, que nous trouvons en effet dans Eschyle (*Perses*, 774), et dans laquelle nous n'avons à relever qu'un nouvel exemple du passage de *b* à *m*. Puis un *σ* s'est développé devant le *μ*, comme dans *μάραγδος*, *σμάραγδος* et les mots cités plus haut. Le passage de *Bardiya* à *Σμέρδης* n'est donc plus un fait isolé et que l'on pouvait attribuer à une tradition plus ou moins inexacte. C'est la tête d'une série encore fort réduite mais qu'on peut espérer voir s'élargir. Si un texte cunéiforme nous apporte un jour le nom de *Σμερδομένης*, neveu de Darius (Hérodote, VII, 82), ce sera vraisemblablement sous une forme telle que *Bardumana*.

XII

EPIRI IBNIMA ITTI AMI IŠPUK.

(82-5-22, 1048, l. 18 : CT, XIII, p. 36.)

Ce passage embarrassant a été traduit par Pinches (*JRAS*, 1891, 391) : « he made dust and poured (it) out with the flood »; par Zimmern (dans H. GUNKEL, *Schöpfung und Chaos*

(1) Tous ces mots, sauf *μέζων*, contiennent un *ρ*. Les phonétistes diront si c'est l'effet du hasard.

(2) *Grammaire du vieux perse* (1915), p. 54.

où SAHAR-RA NI-ŠAR correspond à *epiri ibnima*, et A-DIR NAM-MI-IN-DUB à *ami išpuk*. A-KI devrait être traduit en assyrien par *itti mé* « avec de l'eau », mais nous avons seulement *itti*. Le bourdon est peut-être dû à ce que le mot *me-e* se trouve déjà à la ligne précédente, précisément au-dessus de l'endroit où il devrait se trouver dans la ligne 18, ou à ce que le signe 𐎶 *a*, qui suit *itti*, peut signifier à lui seul *mû* « eau ». Quoiqu'il en soit, il me paraît évident qu'il faut rétablir *mé* après *itti*. Nous avons donc *epiri ibnima itti [mé] ami išpuk*. La traduction s'impose : « il créa de la terre et, avec [de l'eau], sur la claie il la versa ». Alors l'opération devient claire. Marduk a d'abord tressé une claie à la surface des eaux (l. 17), puis il répand dessus un mélange de terre et d'eau qui, en séchant, constituera la terre ferme. A vrai dire, pour être tout à fait en règle avec la grammaire, il nous faudra encore faire une nouvelle restitution au texte. En effet *šapâku* se construit avec la préposition *ana*; ainsi : *ana muhhišu tašappak* « sur son crâne tu verseras »; *ana šubtišu tašappak* « sur son fondement tu verseras » (KÜCHLER, *Beiträge zur Kenntniss der Assyrisch-babylönischen Medizin*, p. 2, l. 12 et 23). La chute de la préposition *ana* s'explique facilement, après celle du substantif *mé*; on avait en effet une suite de deux prépositions, *itti ana*, qui n'offrait aucun sens. Je crois donc pouvoir rétablir, avec assez de vraisemblance, le texte sous la forme :













epiri ibnima itti [mé ana] ami išpuk.

Si ces observations sont justes, le passage en question ne traite pas du tout de la création de l'homme, dont il est fait mention seulement à la ligne 20. Il faudrait donc supprimer tout ce qu'on a écrit sur la création de l'homme au moyen de roseaux et d'argile, et notamment KING, *Seven Tablets*, I, p. xchii.

XIII

ELIŠ UMTAŠŠIL.

(Création, I, 118.)

JENSEN, *Mythen und Epen*, p. 16, 6-7, lit encore [e]-li-iš u[m]-daš(s)-š(s)ad (t, t), et s'abstient de traduire. KING, *Seven Tablets*, a établi la vraie leçon d'après la ligne 24 de la tablette III: i-li-iš um-taš-ši-il        , fournie par le fragment n° 38,396 (CT, XIII, 4), le fragment 92,632 + 93,048 (*Seven Tablets*, II, pl. XXII), var. : um-ta-aš ( )-š(i)-il; le fragment 40,559 (*Seven Tablets*, II, pl. XVI) var. : um-taš-ši-ir ( ). Il traduit «she made them of lofty stature». DHORME, *Choix de textes religieux*, p. 17, traduit: «elle leur donna une haute apparence». WINCKLER, *Keilinschriftliches Textbuch zum Alten Testament*³, p. 97, traduit: «machte sie hoch»; Ungnad dans H. GRESSMANN, *Altorientalische Texte und Bilder*: «bildete sie hochragend (?)». Mais aucune de ces traductions ne rend le sens de umtaššil dont la forme kal signifie «être égal, être semblable», ni ne tient compte de la forme adverbiale eliš. Ce mot, qui signifie proprement «en haut», a aussi le sens de «extérieurement» et s'oppose à šaplāni «intérieurement», comme le montre l'exemple cité par DELITZSCH, *AW*, 63 a: eliš ina šaptēšu itammā tubbāti šaplāni libbašu kašir nirtu «tandis qu'extérieurement avec ses lèvres il tient de bons discours, intérieurement son cœur médite le meurtre» (VR. 3, 80). D'autre part le piel de mašālu signifie «faire égal, semblable» et la forme iftaal, qui a le sens moyen ou passif, doit signifier «faire semblable à soi», ou «être semblable». Pour ce sens moyen ou réfléchi de la forme iftaal, cf. code de Hammurapi, § 265: šimtam uttakkir (XXII, 67), «il a changé à son profit la marque (du bétail)». Je propose

done de traduire *eliš umtaššil* « extérieurement elle les fit semblable à elle-même ». Comme il s'agit des monstres créés par *Tiāmat* pour former l'armée de *Kingu*, cette traduction me semble en harmonie avec le contexte autant que fondée en grammaire.

XIV

IPUŠMA SAPARA... SAPARA UŠTAḲRIBA ḲIŠTI ABIŠU ^{ANIM.}

(Création, IV, 41-44.)



Tous les traducteurs entendent ce passage : « Il fit un filet , il fit approcher le filet, présent de son père *Anu*. » Il y a pourtant là une contradiction manifeste, qu'il eût fallu au moins souligner : si le filet est l'œuvre de *Marduk*, il n'est pas un présent de son père *Anu*. Je ne doute pas que certains exégètes ne découvrent dans cette contradiction la preuve que notre recension du poème *Enuma eliš* a combiné deux traditions différentes, et ne soient en mesure de nous dire à quelle ville remonte chacune d'elles. Peut-être est-il plus sage de rechercher si la contradiction n'est pas le résultat d'un contre-sens et s'il ne serait pas possible de la faire disparaître en modifiant la traduction. Dans les vers 35-40, qui précèdent notre passage, le poète a raconté comment *Marduk* s'est armé d'un arc et d'un carquois, d'un éclair et d'une flamme brûlante. Le verbe *epēšu*, qui s'emploie absolument, sans objet, peut résumer ces différentes actions, et nous traduirons alors, en donnant à la particule *ma* toute sa force : « Ayant fait (cela), avec un filet, pour y prendre *Tiāmat*, il embrassa les quatre points cardinaux, afin que rien d'elle ne pût échapper; au Sud, au Nord, à l'Est, à l'Ouest, il approcha d'elle le filet, présent de son père *Anu*. » Le mot que, faute du mieux, j'ai traduit par « points cardinaux » est *šāru* que King et Dhorme ont traduit littéralement — et inexactement — « wind, vent ».

Les vents n'ont rien à faire ici. Ils n'interviennent qu'à partir du vers 45, et ce sont des vents spéciaux, des tempêtes, création de *Marduk*. Aux vers 42 et 43, le mot *šáru* a, comme en beaucoup d'autres endroits, le sens de « direction (d'où vient le vent) », *Windseit* » (JENSEN, *Mythen und Epen*, p. 25).

XV

IKMISUMA ITTI.^{1a} DUG-GA-E ŠUÁ[ŠU] IMNÍŠU.

(Création, IV, 120.)

Ce vers de la quatrième tablette du poème *Enuma eliš* a été traduit par Delitzsch : « *bezwang er nebst dem Gott KUG-GA, . . . seiner Rechten* » (*Weltschöpfungsepos*, 1896, p. 107); par Jensen : « *bezwang er und [r]echnete ihn zu Duga. . .* » (*Mythen und Epen*, p. 29); par King : « *He conquered and with the god Dug-ga he counted him* » (*The seven Tablets of Creation*, I, p. 75); par Dhorme : « *Il le fit prisonnier et avec Dougga il le compta* » (*Choix de textes religieux*, p. 55); par Ungnad : « *Den bändigter er, dem Gott Duggaë rechnete er ihn bei* » (dans GRESSMANN, *Altorientalische Texte und Bilder*). Seuls les trois derniers traducteurs ont travaillé sur un texte correctement établi pour les deux derniers mots; mais cela importe peu pour le point que je veux traiter ici. Tous ont vu dans DUG-GA un dieu, et Jensen, dans son commentaire (*ibid.*, p. 341), a même précisé que c'était un dieu de la mort, peut-être *Nergal*. Je crois que ce dieu, dont on ne trouve trace nulle part ailleurs, devra être supprimé du panthéon babylonien. L'idéogramme  , qu'il faut peut-être lire *ú-ga*, plutôt que DUG-GA⁽¹⁾, signifie *mātu* « mourir »; *mātu* « le mort »; *mātu* « la

(1) Cf. MEISSNER, *SAI*, n° 2916.

mort». La seconde de ces lectures fournit un sens très satisfaisant dans notre passage :

ikmišumā itti ^{an} mītē² šud[šu] innišu

il le fit prisonnier et le mit au nombre des morts.

Le signe $\rightarrow\uparrow$, qui précède $\text{𒂗𒂗} \text{𒍪}$, constitue une difficulté; c'est en effet le déterminatif des noms de divinités et sa présence explique qu'on ait voulu faire de $\text{𒂗𒂗} \text{𒍪}$ un dieu. On pourrait, il est vrai, répondre que ce même déterminatif $\rightarrow\uparrow$ se retrouve aussi devant le mot *durāru* «liberté», devant le mot $\text{𒂗𒂗} \text{𒍪}$ *dunūnu* «visage», où sa présence est beaucoup plus surprenante que devant le mot $\text{𒂗𒂗} \text{𒍪}$ *mītu* «mort», les morts ayant pu être considérés par le poète comme divinisés. L'explication serait d'autant plus acceptable qu'en fait celui qui est mis par *Marduk* «au nombre des morts» n'est autre que le dieu *Kingu*. Peut-être faut-il, encore plus simplement, et bien que $\rightarrow\uparrow$ ne soit pas expressément indiqué comme un pluriel, en faire un substantif et lire *itti ilāni mītātē* «au nombre des dieux morts il le compta»; mais on pourrait objecter que, sauf *Tiāmat*, aucun dieu n'a encore été mis à mort par *Marduk*. En tout cas il me paraît assez probable qu'il n'est pas question d'un dieu *Dugga*, mais tout simplement des morts.

XVI

ANA TEPTĪTIM.

La locution *a-na te-ip-ti-tim* se rencontre dans les contrats de louage de biens ruraux et s'applique au défrichement des terres en jachère. Il n'y a pas de difficulté pour le mot *teptītim* «défrichement», de la racine *pitū* «ouvrir, défoncer, défricher». Mais les traductions proposées pour la préposition *ana* me paraissent appeler quelques observations. Ungnad⁽¹⁾ traduit,

(1) KOHLER et UGNAD, *Hammurabi's Gesetz*, III (1909).

tantôt: «um das Feld urbar zu machen» (626), tantôt: «zwecks Urbarmachung» (630, 631, 636, 654, 657), tantôt enfin: «zur Urbarmachung» (627, 628, 629, 632, 633, 635, 637, 639, 640, 652). Schorr⁽¹⁾ traduit: «zur Urbarmachung» (131 A, 175) et: «zwecks Urbarmachung» (132). Il n'y a rien à objecter à ces traductions au point de vue de la grammaire; *ana* s'emploie en effet avec le sens *final*. Mais il me semble que ces traductions ne répondent pas à la réalité, au fait juridique, et que certains parallélismes indiquent dans quel sens il faut les modifier. Le métayer ne loue pas une terre «pour» la défricher, et le défrichement n'est pas son «but». Il loue un terrain pour en tirer une moisson. Pour lui, le défrichement est la condition préalable d'une exploitation rémunératrice, une *charge* contractuelle imposée par le propriétaire, comme le loyer des terres cultivées. L'identité apparaît évidente dans les contrats portant location à la fois de terres cultivables et de terres en friche; on y lit en effet cette formule: *eklam apšēnam ana bilti eklam nidūtām ana teptītīm... ušēzi* (VS, VII, 68¹¹⁻¹⁴; 95¹²⁻¹³; 125¹¹⁻¹³) «la terre cultivable à charge de loyer, la terre en friche à charge de défrichement... il a loué»; ou bien: *eklam apšēnam... eklam nidūtām... ana irrišūtīm ana teptītīm... ušēzi* (CT, VIII, 7a¹⁴⁻¹⁵) «la terre cultivable... la terre en friche à charge (respectivement) de loyer (et) de défrichement il a loué». Les terres étant généralement louées pour trois ans, le défrichement est la charge imposée pour la première année; pour la deuxième année, la terre paye une redevance réduite, et c'est seulement la troisième année qu'elle paye la redevance normale. C'est ce qui ressort très nettement de VS, VII, 22⁷⁻¹⁶:

ana šattim I^{kan} ana eklim teptītīm ušēzi
i-na ša-ni-tim šattim 200 še'im imaddad

(1) *Urkunden des altbabylonischen Zivil- und Strafrechts* (1913).

i-na ša-lu-uš-tim šattim ki-ma i-ta-ti-šu še-a-am imaddad

pour la première année, à charge de défrichement du champ il a loué; dans la seconde année, il mesurera (c'est-à-dire versera) 200 KA de blé; dans la troisième année, comme les (terres) voisines le blé il mesurera (versera).

La terre en question a une superficie de $\frac{3}{18}$ de GAN; or nous savons que la rente normale d'une terre cultivable est au moins de 6 KUR, soit 1800 KA, par GAN, c'est-à-dire 100 KA par $\frac{1}{18}$. Les $\frac{3}{18}$ devraient donc rapporter au propriétaire 300 KA, ou même 400 KA, la proportion de 8 KUR par GAN étant de beaucoup la plus fréquente⁽¹⁾. C'est donc seulement la moitié de la rente normale, ou tout au plus les deux tiers, que paie la terre nouvellement défrichée, la seconde année de la location. — Nous avons d'ailleurs affaire, en l'espèce, à un cas un peu particulier. La rente de la deuxième année est de 66,6 KA par $\frac{1}{18}$ de GAN. Ordinairement elle est de 60 KA, une seule fois de 80 KA⁽²⁾; et la rente de la terre cultivable est de 8 KUR (= 2400 KA) par GAN, soit 133,33 KA, par $\frac{1}{18}$ de GAN. La terre défrichée dans la première année de la location rapporte la seconde année un peu moins que la moitié du revenu d'une terre cultivable.

Deux faits montrent que le défrichement est bien une charge imposée au colon partiaire : 1° Les contrats de location de jachères contiennent parfois une clause spéciale suivant laquelle la terre devra être rendue au propriétaire bien et dûment défrichée : *eklam patiām ana belīšu inaddin (utar)*, VS, VII, 63, 88. — 2° Le code de *Hammurapi*, article 44, prévoit pour le colon qui a négligé de défricher la jachère prise à bail une réparation qui constitue une véritable pénalité. Il devra en effet, dans l'année qui suivra l'expiration du bail de trois

⁽¹⁾ UNGNAD, n° 634, 637, 638, 641, 654, 655, 657; 6 KUR, *ibid.*, n° 628, 639, 653.

⁽²⁾ UNGNAD, n° 633.

ans, défricher le champ de manière à le remettre au propriétaire parfaitement net; en outre, il payera pour cette quatrième année une rente de 10 KUR par GAN, au lieu de 8. Or on ne peut pas entendre par là qu'il payera l'arriéré de la deuxième et de la troisième année, car, d'après ce que nous avons dit plus haut, cet arriéré se monterait à 11,6 KUR, et il n'est pas vraisemblable ni que le propriétaire ait attendu la fin de la troisième année pour réclamer la rente de la deuxième, ni que la loi l'ait obligé à se contenter d'une réparation incomplète. D'ailleurs l'article 44 ne parle que de l'inexécution de la clause de défrichement, et c'est elle seule qu'il entend sanctionner. La rente de 10 KUR par GAN est d'autant plus lourde pour le colon négligent, que la terre, restée inculte en totalité ou en partie, aura certainement un rendement très faible.

Deux textes seulement sembleraient ne pas admettre la traduction « à charge de défricher » pour la locution *ana teptûtim*. Dans CT, VIII, 36, nous lisons : *a-na ir-ri-sû-tim u te-ip-ti-tim a-na šatti II^{kam} ušēzi* (15-16); dans CT, II, 8 : *ā-na ir-ri-sû-tim u te-ip-ti-tim a-na biltim a-na šatti II^{kam} ušēzi* (13-15). Il paraît difficile de traduire autrement que : « pour cultiver et défricher, contre un loyer, pour deux ans, il a loué ». Pourtant cette traduction littérale est impossible, car elle mène à un contre-sens évident, la location étant faite pour trois ans, suivant la coutume, comme le prouve la formule *i-na ša-lu-uš-tim ša-at-tim (eklum) a-na bilti (i)ir-ru-ub* (CT, VIII, 36, 26-27; CT, II, 8, 26-27) « dans la troisième année il (le champ) payera loyer ». Il faut admettre que, dans sa tendance à rendre les formules de plus en plus concises, le scribe les a ici quelque peu brouillées⁽¹⁾. La formule naturelle est celle que nous avons citée plus haut : *eklam apšēnam eklam nidūtam ana*

⁽¹⁾ Il y a d'autres exemples de ce fait dans les contrats.

irrišūtīm ana teptītīm . . . *ušezi*. Plus brièvement, et sans reprendre les mots *eklum apsēnum* . . . *eklum nidūtum* écrits dans les premières lignes du contrat, on a dit : *ana irrišūtīm ana teptītīm* . . . *ušezi*. Enfin un scribe encore plus concis a écrit : *ana irrišūtīm u teptītīm*, qui serait proprement inintelligible si nous n'avions pas la formule primitive. En effet, les mots *ana irrišūtīm u teptītīm* sont suivis de *a-na šatti II^{kam}* (*CT*, VIII, 36) ou *a-na biltim a-na šatti II^{kam}* (*CT*, II, 8). Or *a-na biltim* « à charge de loyer » s'applique à la terre cultivable et devrait venir après *irrišūtīm*; et *ana šatti II^{kam}* s'applique à la jachère et devrait venir après *teptītīm*⁽¹⁾. De sorte que la formule correcte de *CT*, II, 8 eût été : *eklam apsēnam a-na irrišūtīm ana biltim, eklam nidūtam ana teptītīm ana šatti II^{kam} ušezi* « la terre en rapport pour la cultiver, contre un loyer, la terre en jachère, à charge de la défricher en deux ans, il a loué ». C'est en effet à la jachère seulement que s'appliquent les mots *ana šatti II^{kam}*, et il faut traduire, non pas « pour deux ans », comme on le fait forcément dans la formule incorrecte de *CT*, II, mais « en deux ans » ou « pendant deux ans ».

XVII

ELATTU « PROFIT ».

Le texte n° 134 de Darius, publié par Strassmaier, *Babylonische Texte*, a été traduit par Peiser, *Aus dem babylonischen Rechtsleben*, III, 47, d'une manière qui me paraît inexacte. Sans discuter son interprétation, je donnerai la mienne, en l'appuyant de quelques preuves. Le public compétent comparera et jugera.

(1) Comme dans *CT*, VIII, 36b, 8-9; *VS*, VII, 63, 12-14; 64, 8-11; *CT*, IV, 14a, 6-9; *VS*, VII, 8, 10-11.

Voici d'abord la transcription du texte :

TRANSCRIPTION.

(1) *xii mané kaspi ša gi-nu ša na-da-nu u ma-ha-ri* (2) *ša^{n-itu} Marduk-na-šir-aplu apil-šu ša "Itti-^{us} Marduk-balātu* (3) *apil "E-gi-bi ina muh-^{hi} ^{n-itu} Bēl-ka-šir* (4) *apil-šu ša^{n-itu} Marduk-ušallim apil^{andū} ašlaki a-na harrāni.*

(5) *Minma ma-la ina muh-^{hi} kaspi-ⁱ xii mané ip-pu-uš* (6) *a-^{hi} zitti^{n-itu} Bēl-ka-šir a-na* (7) *^{n-itu} Marduk-našir-aplu i-nam-din harrāna a-na* (8) *e-lat-ti-šu^{n-itu} Bēl-kāšir ul il-lak mim[ma ša]* (9) *e-lat-ti-šu ina harrāni ša^{n-itu} Marduk-na-šir-aplu* (10) *ia-a-nu.*

Pu-ut kaḫḫadi kaspi-ⁱ (11) ^{n-itu} Bēl-kāšir na-šī.

Na-aš-par-[tu] (12) ša harrāni^{n-itu} Bēl-kāšir il-lak⁽¹⁾.

TRADUCTION.

(1) Douze mines d'argent de bon aloi (?), ayant cours, (2) (créance) de *Marduk-našir-aplu*, fils de *Itti-Marduk-balātu*, (3) de la «gens» d'*Egibi*, sur *Bēl-kāšir*, (4) fils de *Marduk-ušallim*, de la «gens» du Foulon, pour un voyage (d'affaires).




(5) Tout ce que en sus des xii mines d'argent il fera, (6) *Bel-kāšir* à (7) *Marduk-našir-aplu* le donnera. (Le) voyage pour (8) son propre bénéfice *Bēl-kāšir* ne le fera pas. Aucun (9) bénéfice pour lui, dans le voyage (d'affaires) au compte de *Marduk-našir-aplu*, (10) il n'y a.

Pour le capital en argent, (11) *Bēl-kāšir* est garant.

Un mandat (12) de voyage (d'affaires) *Bēl-kāšir* remplira.

Suit la liste des témoins et la date (4^e année de Darius, 5 *Arahsamma*).

REMARQUES.

L. 1. *gi-nu*. On pourrait être porté à prendre  comme un idéogramme dont  serait le complément phonétique, et à lire *kēnu*^{uv}. Mais les graphies *gi-in-nu* (DAR., 44, 1), *gi-in-ni* (DAR., 67, 1; 215, 2; 452, 2) et  *gin-nu* s'y opposent

(1) Il ne semble pas qu'il manque rien à la fin des lignes 9-12, malgré la cassure indiquée par Strassmaier.

et montrent qu'il faut lire *ginu* ou *ginnu*. M. Hrozný⁽¹⁾, rapprochant ce mot du sumérien *GI-NA* que l'on trouve souvent sur les poids, propose de traduire : « von konstantem Gewicht, vollgewichtig, vollwertig ». Il me paraît à peu près sûr que l'épithète signifie que la chose est conforme à l'usage ou à la loi; mais à quel point de vue? Veut-on dire que les 12 mines ont bien le poids annoncé, ou que l'argent est de bon aloi? Hrozný, sans même examiner la seconde hypothèse, adopte la première, en se fondant sur l'opposition qu'il croit remarquer entre *kal-la* (gering, verringert) et *ša gi-in-ni* dans NBK., 12, 1. Mais le texte porte [$1/2$ *mané kas*] *pa kal-la-la ša gi-in-[n]*, et il est bien difficile de couper, comme le fait Hrozný : *kal-la la ša gi-in-[n]*. En effet, le contraire de *ša ginnu* n'est pas *lā ša ginnu*, mais *ša lā ginnu* (DAR., 411, 1; 464, 1; VS, IV, 117, 2-3). Il faut donc lire *kal-la-la* et, si l'on maintient à ce mot le sens de « gering, verringert », il faut renoncer à traduire *ša ginu* par « vollgewichtig ». D'autre part si *pišū*, épithète de *kaspu*, signifie « pur de tout alliage », *ša ginnu* ne peut pas signifier « de bon aloi », car on trouve la formule négative *ša lā ginnu* et *pišū* appliqués à une même somme : *ša mané kaspu pišū nuḫḫutu ina 1 šiklī piḫa ša lā ginnu* (DAR., 411, 1-2). Ici on serait tenté de traduire : « deux mines d'argent pur, . . . en huitièmes de sicle, qui n'ont pas le poids légal ». En somme le sens de ces expressions est incertain et le restera tant qu'on ne les aura pas étudiées ensemble dans tous les textes où elles se rencontrent. J'en dirai autant du mot *nuḫḫutu* pour lequel M. Hrozný a proposé⁽²⁾ la traduction « vermindern », qui ne me paraît pas acceptable. En revanche, M. Hrozný me paraît avoir établi le sens de la locution *ša nadānu u mahāri*. Appliquée à l'argent, elle signifie « qui se donne et se reçoit, qui a cours »,

(1) BA, IV, 547.

(2) Ibid., p. 547-548.

et non, comme Meissner l'a dit⁽¹⁾ à propos du texte qui nous occupe, « pour acheter et vendre », c'est-à-dire finalement « behufs eines Geschäftes ». Mais *nadānu u mahāri*, dans NBD., 356, 5, signifie bien « acheter et vendre, faire le commerce ».

L. 5. *ippuš*; remarquer que *epēšu*, comme le français « faire », a pris le sens de « gagner, acquérir ».

L. 6. *aḫi zitti* ne peut pas signifier « zur Hälfte », comme le traduit Meissner⁽²⁾, mais tout au plus « pour une part ». Un partage par moitié eût été sans doute exprimé par le mot *mišlu*. Mais, si j'ai bien compris les lignes qui suivent, il n'y a pas de partage entre *Bēl-kāšir* et *Marduk-nāšir-aplu*; tous les bénéfices vont à celui-ci. Je compte revenir sur le sens de ces mots, à l'occasion de la formule *ina utur aḫi zitti*, qui n'a pas encore été expliquée. Pour le moment, je préfère ne pas les traduire.

L. 8. *elattu*. B. Meissner, *Supplement zu den assyrischen Wörterbüchern* (1898), 7a, traduit : « das hinzukommende », qui est satisfaisant au point de vue de l'étymologie ($\sqrt{\text{elū}}$ « être haut, monter ») et assez vague pour s'adapter à tous les contextes. Mais il ne me paraît pas avoir compris notre passage, qu'il traduit : « ein Nebengeschäft soll Bēl-kāšir nicht unternehmen, aber sonst soll auch Marduk-nāšir-aplu keinen besonderen Vorteil haben ». Pour arriver à cette traduction, Meissner est obligé de forcer le sens de *elattu*, rendu une première fois par « neben », puis par « besonders ». Peut-être serait-il plus naturel de voir dans « ce qui s'ajoute (das hinzukommende) », le bénéfice qui s'ajoute au capital engagé dans une affaire. Le sens ainsi obtenu me paraît en harmonie avec le contexte et s'applique parfaitement aux deux phrases contenant le mot, qui expriment la même idée sous deux formes différentes. En outre on trouve la même racine employée très nettement avec le sens de « croître, profiter », dans deux con-

⁽¹⁾ ZA, IX (1894), p. 276.

⁽²⁾ Ibid.

trats de société, publiés et traduits par Clay⁽¹⁾, où on lit : *minma ma-la ina libbi illa*, c'est-à-dire « tout ce qu'on fera de bénéfice avec (le capital) », ils le partageront. J'avoue ne pas comprendre la formule *a-na e-lat-ti-šu* qui, dans NER., 66, 15, suit la réserve relative aux dettes antérieures de *Ahu-[i]-tab-si*.

La dernière phrase du contrat me paraît spécifier que *Bél-kâsir*, au cours de ses opérations commerciales, agira comme mandataire, et non comme associé de *Marduk-nâsir-aplu*. Ainsi s'explique qu'il soit exclu du partage des bénéfices, qui est de règle dans les contrats de société. Ses services seront sans doute payés par des appointements fixes.

XVIII

ETËRU «FAIRE DES BÉNÉFICES».

Le texte de Strassmaier, NER., 300, est un contrat de société dans lequel la clause relative au partage des bénéfices contient un terme encore inexpliqué. Voici ce texte :

TRANSCRIPTION.

(1) *II mané kaspi ša* ^{n. 12} *Nabû-ahê-iddin apil-šu ša* (2) **Šu-la-a apil*
**E-gri-bi u* (3) *1/2 mané VII[1] šiklu kaspi ša* **Bél-šu-nu apil-šu ša*
 (4) ^{n. 12} *Bél-ahê-iddin mâr* ^{n. 12} *Sin-imittu* (5) *a-na harrâni it-ti a-ḥa-meš*
iš-ku-nu.

(6) *Minma ina ali u šêri ina muḥ-ḥi* **Bél-šu-nu* (7) *< ina muḥ-ḥi > it-*
ti-ru a-ḥa-a-ta-šu-nu.

(8) *Minma ma-la e-lat IV šiklu kaspi* (9) **Bél-šu-nu a-na e-te-ḫu*
it-ti-ḫu (10) *a-na muḥ-ḥi il-ti.*

TRADUCTION.

(1) Deux mines d'argent que *Nabû-ahê-iddin*, fils de (2) *Šulâ*, de la
 «gens» d'*Egibi* et (3) une demi-mine huit sicles d'argent que *Bél-šunu*,

(1) *The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, vol. X, n° 44 et 55, p. 28 et 29.

filis de (4) *Bél-ahé-iddin*, fils de *Sin-imittu*, (5) pour un voyage (d'affaires) ont mis en commun.

(6) Tout ce que en ville et au dehors, en sus, *Bél-šunu* (7) < en sus > fera de bénéfices, (sera) leur dividende.

(8) Tout ce que au-dessus de quatre sicles d'argent (9) *Bél-šunu* dépensera pour son voyage, (10) montera à ses dépens.

REMARQUES.

La répétition de *ina muhhi*, l. 7, après *Bél-šunu*, me semble due à une erreur du scribe. Cf. les textes cités dans la note suivante.

L. 7. *ittiru* signifie « faire des bénéfices ». Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les différentes formules relatives au partage des bénéfices, dans les actes de société, par exemple :

a) Avec *epéšu* : NBN., 88, 6-7 : *mimma ma-la ina ali u šēri ip-pu-šu a-ḥa-ta-šu-nu*; — NBN., 199, 5-6 : *mimma ma-la ina ali u šēri ip-pu-šu-u a-ḥa-ta-šu-nu*; — NBN., 572, 9-10 : *mimma ma-la ina ali u šēri ina muh-ḥi ip-pu-šu-u* "Itti-^{du} *Marduk-balātu u* ^{du} *Marduk-šapik-zēr a-ḥa-a-ta-šu-un*; — NBN., 652, 6-7 : *mimma ma-la ina muh-ḥi te-ip-pu-uš [ina] u-tur šul-lul-ta-a-tum*; — DAR., 134, 6-7 : *mimma ma-la ina muh-ḥi kaspi-ši XII mané ip-pu-uš a-ḥi zitti* ^{du} *Bél-kāšir a-na* ^{du} *Marduk-nāšir i-nam-din*; — DAR., 280, 5-7 : *mimma ma-la ina ali u šēri ina muhhi suluppam^{am} C gur ip-pu-uš a-ḥa-a-ta-šu-nu*; — DAR., 395, 5-8 : *mimma ma-la ina ali u šēri ina muh-ḥi suluppi-ši C kur u šēam^{am} L kur ip-pu-uš-šu-u* "U-bar u ^{du} *Nabû-ailu a-ḥa-ta-šu-nu*; — DAR., 359, 4-7 : *mimma ma-la ina ali u šēri ina muhhi suluppi LI kur* ^{du} *Šamaš-eš-ētir ip-pu-šu ina u-tur a-ḥi zitti* ^{du} *Marduk-nāšir-aplu it-ti* ^{du} *Šamaš-eš-ētir ik-kal*; — XERXÈS, p. 94, 5-9 : *mim-ma ma-la ina ali u šēri ina muh-ḥi kaspam^{am} III mané*... "Ri-ma-a-ta ip(!)-pu-šu [ina] u-tur a-ḥi zitti *Bél-ētir it-ti [Ri-ma]-a-ta [ikkal]*. — b) Avec *elû* : BE, X, 44, 4-5 : *mimma ma-la ina* ^{du} *zēri šuātu ina* ^{du} *nartabi-i-ni il-la-a a-ḥa-a-tu*

ni-i-ni; — *BE*, X, 55; 9-11 : *mimma mala ina libbi il-la-a* . . . *es-ru-su-nu a-ha-a-ta-su-nu*. — *Itiru* ne peut se rattacher qu'à une racine יתר; une racine יתר aurait donné une forme *utiru*, *ultaru*. Il faut admettre que l'accadien a possédé simultanément les racines יתר et יתר, et qu'au prétérit *kal* il n'a employé que la seconde : cf. *i-te-ir-ma*, GAUTHIER, *Archives d'une famille de Dilbat*, 13-11; *i-te-ru*, *VS*, VII, 16, 28. Dans ces deux derniers exemples, le mot a le sens bien connu « être en excédent, dépasser ». Pour le sens que *ittiru* me paraît avoir dans le texte de Strassmaier, on comparera le syriaque ܝܬܪܝܐ *lucrum fecit*.

L. 9. *ana muh-hi il-li* est traduit par Peiser⁽¹⁾ : « darauf wird er Forderung erheben », qui me paraît impossible. La clause doit limiter les frais de voyage alloués à *Bél-sunu*.

XIX

MURRUKU COMPENSER(?).

Umarrak, forme *piel* d'une racine מרק, se rencontre fréquemment dans la formule de garantie des contrats de vente de l'époque perse et de l'époque des Séleucides. Peiser (*Babylonische Verträge*, 1890, p. 260) a proposé la traduction : « sein Recht an einer Sache nachweisen »; Meissner (*De Servitute babylonico-assyriaca*, 1892, p. 31) : « codicillum ostendet »; Ungnad (*OLZ, Beiheft II*, 1908, p. 23) : « ersetzen (?) »; Clay (*BE*, VIII, 1908, p. 22) : « to clear of encumbrances », par comparaison avec l'araméen ܡܪܩ *purgavit*; Koschaker (*Babylonisch-assyrisches Bürgschaftsrecht*, 1911, p. 192-198), suivant les traces de Clay : « bereinigen, im gereinigten Zustande, d. h. frei von Eviktionsansprüchen dem Käufer zu

(1) *Aus dem babylonischen Rechtsleben*, IV, 78.

übergeben». Suivant Koschaker, la clause contenant le mot *umarraḫ* obligerait le vendeur à intervenir dans le procès d'éviction pour défendre les droits de l'acheteur. Mais un texte de l'époque des Séleucides, transcrit et traduit par Peiser (*KB*, IV, 312), rend cette interprétation inacceptable, car on y voit que le vendeur s'engage non seulement à « purger » la chose vendue des prétentions émises par un tiers, mais encore à en rembourser douze fois la valeur. Une des deux satisfactions, accordée à l'acheteur, rend l'autre superflue.


La contradiction n'a pas échappé à Koschaker, mais il l'a surmontée en donnant tort au scribe babylonien qui a rédigé l'acte et qui, suivant lui, aurait brouillé les formules et montré son ignorance des choses du droit. Cette prétention, à la rigueur admissible tant que le texte était unique, ne l'est plus depuis que M. Clay a publié les *Babylonian Records in the Library of J. Pierpont Morgan*, part II (1913). En effet, dans ces textes, qui se répartissent sur une période de plus de cent soixante ans (304-139 av. J.-C.), j'ai relevé trente-quatre fois la formule incriminée⁽¹⁾. Bien plus, la formule présente une variante qui montre qu'on ne peut concevoir aucune opposition entre l'action exprimée par *umarraḫ* et le paiement de douze fois le prix de la chose vendue. En effet, au lieu de *u-mar-raḫ-ma a-di XII^{ta-a-an} a-na^{n.ii} Na-na-a-id-din u aḫē-šu mārē ša^{n.ii} Anu-zēr-iddin i-nam-din* (n° 3) « il... et douze fois à Nanā-iddin et ses frères, fils de Anu-zēr-iddin, il donnera », on lit : *a-di XII^{ta-a-an} u-mar-raḫ-ma ana^{n.ii} A-ta'-a-iiⁿ Anu... ina-an-din* (n° 14) « douze fois il... et à Ata'-Anu il donnera ». Cette variante, qui se retrouve dans les numéros 4, 11, 12, 13, 19, etc., exclut la traduction « purgare, reinigen », car on ne conçoit pas comment cette opération aurait pu se répéter douze fois. En outre le fait que les « douze fois » s'appliquent indiffé-

(1) Nos 3¹⁵⁻¹⁹; 4⁹⁻¹⁴; 9¹⁵⁻¹⁶; 11¹²⁻¹⁵; 12¹¹⁻¹⁵; 13¹¹⁻¹⁶; 14¹⁵⁻¹⁷; 15¹⁰⁻¹³; 16¹⁰⁻²⁴; 19¹³⁻¹⁵; etc.

remment au verbe *umarraḫ* ou au verbe *inamdin* montre que ces deux verbes doivent exprimer des actions très semblables ou des stades successifs d'une même action, par exemple : « parfaire, une somme et la verser » ou bien « offrir une compensation et la livrer ». Il semble donc qu'on pourrait traduire *umarraḫ* « il fournira la compensation », ce qui donnerait pour les deux formes de la clause : « il fournira la compensation et douze fois il la versera », « douze fois il fournira la compensation et la versera ». Toutefois, en l'absence d'une étymologie qui confirme cette explication, il convient de la considérer comme hypothétique, jusqu'à ce que de nouveaux textes permettent de l'éprouver.

XX

TAKMANNU OU ŠUMMA(N)NU ?

Muss-Arnolt (*AW*, 10606) hésite entre les lectures *šummanu* et *takmanu*. Dans tous les exemples qu'il a connus, la première syllabe est en effet écrite avec le signe  qui possède les deux valeurs *tak* et *šum*. Dans *CT*, XXIV, 42, 95, se trouve une équation qui permet de choisir définitivement la lecture *šummanu*. On lit, en effet :



DINGIR KU-SIR-NUN-KU-TU | *id.* (^{2a} *Nergal*) | *ša šum-ma-ni*

Il est sûr que le *šummanu* de ce texte est bien le même que le *šummanu* de l'article de Muss-Arnolt. Il suffit pour s'en assurer de comparer le sumérien de la colonne gauche avec le texte cité par Muss-Arnolt (*VR*, 29 *ef.*, 248) :



KU-SUD-NUN-KU-TU | *šum-man-nu ša alpi.*

XXI

UN FAIT D'ASTROLÂTRIE CONTEMPORAIN DE BALTHAZAR.

On a beaucoup écrit sur le culte des astres en Babylonie, bâti beaucoup de théories, mais le nombre des faits établis est encore très restreint. Pour les divinités mêmes dont le caractère astral est le moins discutable, telles que *Sin*, la lune, et *Šamaš*, le soleil, il est bien difficile de dire dans quelle mesure les Babyloniens les identifiaient avec les astres dont elles portaient les noms, dans quelle mesure au contraire ils les concevaient comme existant en dehors des astres considérés simplement comme leurs symboles ou leurs demeures. Là même où les documents prêtent le moins à la discussion, il reste toujours un certain nombre de questions que des textes liturgiques, fussent-ils datés (et ils sont ordinairement sans date), ne peuvent pas nous aider à résoudre : à quelle époque telle idée a-t-elle prévalu ou commencé à se répandre ? a-t-elle jamais franchi les limites de la caste sacerdotale et imprégné la conscience du peuple babylonien ? le texte où nous la trouvons a-t-il exprimé la pensée des foules ou simplement le rêve de quelque métaphysicien ? Il est donc très intéressant de relever les faits de signification claire et de date certaine que les textes nouveaux nous apportent. C'est pourquoi je donne ici un texte babylonien récemment publié par M. A. T. Clay : *Miscellaneous Inscriptions in the Yale Babylonian Collection* (1915), n° 39. La date du fait qu'il nous apprend est indiquée avec toute la précision désirable : 15-17 *Tebet* de la septième année de Nabonide (555-539 av. J.-C.) ; pour tous ceux qui ont lu le livre de Daniel, la mention de *Bél-šar-ušur* (Balthazar) sera une indication encore plus pittoresque. Mon explication diffère de celle de M. Clay qui a cru reconnaître « the interpretation of a dream which betokens favor for Nabonidus. . . » Je crois

que la lettre de *Šum-ukin* annonce simplement qu'à deux reprises, à deux jours de distance, il a vu en songe des astres et qu'il leur a adressé une prière en faveur du roi Nabonide et de son fils *Bél-sar-ušur*. L'erreur de M. Clay provient d'une mauvaise lecture des lignes 9 et 16. L'écriture babylonienne se prête à ces quiproquos, mais la vraie lecture, une fois découverte, s'impose sans difficulté.

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

5 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

10 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

15 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵

TRANSCRIPTION.

- ina ^{ar^{ha}} Tebētu ámu XV ^{kan} šatti VII ^{kan}
^u Nabú-náid šarri Bábili^{ki} ⁿ Šum-ukín
 i-ḫab-bi um-ma kakkabu rabú ^u Dil-bat
 kakkabu KAK-SI-DI ^u Sin u ^u Šamaš
 5 ina šu-ut-ti-ia a-ta-mar u a-na
 dum-ki ša ^u Nabú-náid šarri Bábili^{ki}
 béli-ia u a-na dum-ki
 ša ⁿ ^u Bél-šar-ušur mar šarri
 béli-ia us-sal-li-iš-šu-nu-tu
 10 ámu XVII ^{kan} ša ^{ar^{ha}} Tebētu šatti VII ^{kan}
 Nabú-náid šarri Bábili^{ki} ⁿ Šum-ukín
 i-ḫab-bi um-ma kakkabu rabú
 a-ta-mar u [ana] dum-ki
ⁿ ^u Nabú-náid šarri Bábili^{ki}
 15 béli-ia u ana dum-ki ša ⁿ ^u Bél-šar-ušur
 mar šarri béli-ia us-sal-li-iš.

TRADUCTION.

Au mois de Tebet, jour quinzisième de l'année septième de Nabú-náid, roi de Babylone, Šum-ukín dit : une étoile filante, Vénus, l'étoile KAK-SI-DI, la lune et le soleil dans mon rêve j'ai vu et pour le salut de Nabú-náid, roi de Babylone, mon maître, et pour le salut de Bél-šar-ušur, fils du roi, mon maître, je les ai priés. Le jour dix-septième du mois de Tebet, de l'année septième de Nabú-náid, roi de Babylone, Šum-ukín dit : une étoile filante j'ai vu et [pour] le salut de Nabú-náid, roi de Babylone, mon maître, et pour le salut de Bél-šar-ušur, fils du roi, mon maître, je l'ai priée.

REMARQUES.

L. 3. Pour kakkabu rabú «étoile filante», très rarement «Jupiter», cf. KUGLER, *Sternkunde und Sterndienst* (1907), I, p. 11-12.

L. 4. KAK-SI-DI. On a beaucoup discuté sur l'identification de cette étoile. Suivant KUGLER, *op. cit.*, p. 236-258, c'est γ ou λ d'Orion.

^{du} *Sin* u ^{du} *Šamaš*. Le contexte montre que *Sin* et *Šamaš* désignent ici les astres de la lune et du soleil et non les divinités anthropomorphiques identifiées avec ces astres.

L. 9. *us-sal-li-iš-šu-nu-tu*. M. Clay lit : *uz-ni li-iš-šu-nu-tu* et traduit : « may my ear attend to them ». *Uz-ni* est une lecture possible matériellement, mais je ne vois pas à quelle racine M. Clay a pu rattacher une forme *li-iš-šu-nu-tu*, ni même ce que peut signifier sa traduction.

L. 13. *ana*, omis par le scribe, ou par M. Clay, doit être restitué par comparaison avec les lignes 5, 7 et 15.

L. 16. *us-sal-li-iš*. Clay : *uz-ni li-iš* « may my ear attend ». Cf. l. 9, note.



LE LOTUS

ET

LA NAISSANCE DES DIEUX EN ÉGYPTÉ,

PAR

M. A. MORET.













On sait par le texte du *Sukhāvati-vyūha* et les vieilles peintures de l'Asie centrale que les élus du paradis d'Amitābha y renaissent sous la forme d'enfantelets ordinairement accroupis, mais parfois aussi debout sur des fleurs de lotus épanouies. Dans une récente communication à la Société Asiatique, M. Foucher a montré que ce mode de réapparition miraculeuse et immaculée était censé la règle pour les hôtes des célestes séjours, et que le rôle du lotus, considéré à la fois comme le support et le symbole de toute naissance surnaturelle et divine, remonte assez haut dans le passé de l'Inde, ainsi que l'ancien art bouddhique peut en faire foi.

En Égypte, on trouve aussi fréquemment et très anciennement des dieux debout ou assis sur le lotus, en particulier Horus l'enfant, représentant le soleil *naissant*. On s'est contenté jusqu'ici de cette seule détermination, sans se demander si le symbole était général ou limité à Horus et au soleil. Je voudrais montrer qu'en Égypte le symbole a une valeur générale, et qu'il évoque l'idée d'une naissance miraculeuse pour tous les êtres divins.

En ce qui concerne le soleil naissant et le lotus, nous devons tout d'abord faire justice d'une interprétation due à l'auteur du *De Iside et Osiride* : « Lorsque vous entendrez toutes

les fables que les Égyptiens racontent des dieux... ne pensez point que tout cela soit arrivé... Par exemple... ils ne croient pas que le soleil sorte du milieu d'un lotus comme un enfant nouveau-né; mais ils représentent sous cette figure le soleil levant, pour désigner que sa chaleur est entretenue par les vapeurs qui s'élèvent des lieux humides...⁽¹⁾ » L'explication rationaliste ici exprimée méconnaît entièrement l'origine populaire du symbole. En un pays de marais, tel que le Delta, où les lotus foisonnent, le phénomène que présentent la plupart des plantes aquatiques avait frappé l'attention : le lotus cache sa fleur sous l'eau pendant la nuit, mais l'épanouit au-dessus des ondes quand le soleil se lève⁽²⁾. L'imagination populaire a associé l'apparition de la belle fleur et sa disparition avec le lever et le coucher du soleil; aussi le dieu qui personifie le soleil renaissant à l'aurore, Nefertoum, était-il censé sortir chaque matin du lotus et y rentrer chaque soir : le symbole de Nefertoum est un calice de lotus blanc d'où sortent à

⁽¹⁾ *De Iside*, 11 : οὐδὲ τὸν ἥλιον ἐν λωτοῦ νομίζουσι βρέφος ἀνίσχειν νεογλόν, ἀλλ' οὕτως ἀνατολὴν ἡλίου γράφουσι... Cf. *De Pyth. orac.*, p. 400 a : εἰτ' Αἰγυπτίους ἑωρακὼς ἀρχὴν ἀνατολῆς παιδίον νεογνὸν γράφοντες ἐπὶ λωτῷ καθεζόμενον.

⁽²⁾ Pour le lotus, cf. V. LONET, *Flore pharaonique*, 2^e éd., p. 111 et suiv.; on distingue : 1° l'espèce  *sšn*,  *sššn* ou *sšnj*, qui est le lotus blanc, *nymphaea lotus*, ou même le lotus bleu, *nymphaea caerulea* (LONET, ap. *Sphinx*, V, p. 232); la fleur, charnue, présente des pétales bien divisés , c'est celle qui se rapproche le plus du lotus bouddhique; la feuille, échancree, flotte à la surface de l'eau; 2° l'espèce  *ša'bt* (*Pepi I*, l. 367),  *hš*,  *nšb*,  *nšb*,  *nšb* lotus rose, *nymphaea nelumbo* ou *nelumbium speciosum*; la fleur est en calice , la feuille, non échancree, se dresse au-dessus de l'eau. On trouve aussi d'autres noms, plus ou moins vagues :  *šrpt*,  *ha* ou *hš*,  *kyou*. Une bonne représentation des deux espèces principales se trouve dans NAVILLE, *Deir-el-Bahari*, V, pl. CXLII. La fleur de lotus, dans l'iconographie, est le plus souvent stylisée; on y a confondu souvent lotus et papyrus : cf. LÉREURE, *La plante de la Basse-Egypte*, ap. *Sphinx*, I, 1 et suiv.

deuxièmes plumes radiées de la couronne solaire H . Cette allégorie est d'origine très ancienne, puisque les textes religieux écrits sous la V^e dynastie (vers 3000 avant J.-C.) exposent déjà un système que les théologiens d'Héliopolis avaient construit sur la base populaire. Le dieu Nefertoum⁽¹⁾ s'oppose à « Toum » l'ancien, qui est le démiurge existant avant toute chose au sein du Noun, l'océan primordial. Le premier acte du



Nefertoum coiffé du lotus.
(MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 37.)



Horus sur son sceptre.
(MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 39.)

démiurge avait consisté à se dédoubler en Toum d'une part et en soleil Ra^c d'autre part. Le soleil Ra^c préexistait donc lui aussi à l'univers⁽²⁾, dans l'Eau primordiale. Mais il fallait expliquer au vulgaire comment le Feu (solaire) avait pu séjourner, un temps indéfini, dans l'Eau, sans faire évaporer celle-ci, ni sans être éteint lui-même; c'était le sujet d'une sorte de rébus ou d'énigme sacrée, que l'on proposait à la



⁽¹⁾ Pour une représentation de Nefertoum, cf. MASPERO, *Histoire*, I, p. 106; MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 37, 38, 39.

⁽²⁾ *Livre des Morts*, ch. XVII, éd. NAVILLE, pl. 23, l. 3.


piété des fidèles, sur « la flamme de vie qui sortait de l'Eau⁽¹⁾ ». La réponse des théologiens adoptait la tradition du lotus. « Il existait, disent les rituels, un lotus, qui s'était manifesté au début des temps »; « un lotus auguste, qui commande au grand lac »; dedans, par conséquent à l'abri du contact de l'eau, reposait le Soleil, « qui est à l'intérieur de ses pétales et qui éclaira la terre, alors qu'elle était encore dans les ténèbres⁽²⁾ »; « Ra^c, qui se manifeste au début des temps, point comme Horus dans le lac de son lotus : les portes de ses pétales bleus s'ouvrent, et Ra^c sépare les ténèbres de la lumière⁽³⁾. » Depuis le premier jour de la création, chaque matin, un Tout nouveau, Nefertoum-soleil, renaît du lotus, et chaque soir « le lotus divin, qui met sa tête dans l'eau, est l'asile de la vie de l'œil de Ra^c (le soleil)⁽⁴⁾ ».


Le lotus est donc bien pour les Égyptiens, quoi qu'on lise au *De Iside et Osiride*, l'agent de la renaissance quotidienne du soleil. Cette conclusion n'offre rien qui ne soit communément admis par les égyptologues; elle est naturellement renforcée par le symbolisme parallèle qu'offre l'iconographie bouddhique; nous admettons donc que, lorsqu'un dieu solaire, Ra^c, Nefer-toum, Horus-dieu-du-ciel, etc., est figuré debout sur le calice du lotus rose ⁽⁵⁾ ou accroupi sur la fleur épanouie du lotus

⁽¹⁾ TYLOR, *Paheri*, pl. IX, 1 : *tka' a'nh prj m Noun*; cf. *Pyr. Ounas*, l. 322 : *sdj prj m Noun*.

⁽²⁾ MARIETTE, *Dendérah*, I, 55^b. Offrande du lotus au dieu : « Prends pour toi le lotus *hb*  qui existait au début (des temps), le lotus *asn*  auguste, qui régit le grand lac, qui sort pour toi dans Ounit; ce qui est dans ses pétales éclaire pour toi la terre qui était encore dans les ténèbres. »

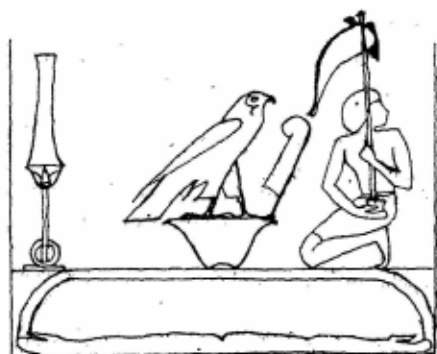
⁽³⁾ BRUGSCH, *Thesaurus*, p. 764, n° 55.

⁽⁴⁾ DARESSY, *Hymne à Chnoum* (Esneh), ap. *Recueil de Travaux*, XXVII, p. 190 : 

⁽⁵⁾ C'est ce qu'on appelle « le dieu sur son sceptre » *hr wadj f* , épithète fréquente d'Horus (MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 39) et d'Ouadit, déesse de Chemmis (*Dendérah*, I, pl. 11).

blanc ⁽¹⁾, cela signifie, en Égypte comme dans l'Inde, que l'artiste a représenté ce dieu à sa naissance ou bien au moment où il renouvelle sa vie par une renaissance miraculeuse.

Mais la démonstration de M. Foucher m'a amené à rechercher si la naissance par le lotus n'est pas, en Égypte comme dans l'Inde, un privilège de tous les dieux ou êtres divinisés.



Scène figurée au temple d'Osiris à Apet.

(LEGRAIN, *Recueil*, XXII, p. 133.)

Au-dessus du cadavre d'Osiris, Horus naît du lotus.










A gauche, sceptre-lotus; à droite, l'insigne d'Anubis-dans-la-pesu.

L'iconographie permet de constater que le thème du lotus-berceau n'est pas réservé aux seuls dieux de la lumière; car Osiris renaît lui aussi du lotus ⁽²⁾; Horus l'enfant, son fils, est le dieu « né dans un nid de lotus ⁽³⁾ », qui sort comme un faucon


























⁽¹⁾ Forme qui se rapproche le plus du lotus épanoui de l'iconographie bouddhique. Cf. LANZONE, *Dizionario di mitologia*, pl. 135, 2; 181; 214; 244, 4.

⁽²⁾ LANZONE, pl. 239, 268.

⁽³⁾ *Stèle de Metternich*, l. 168 : Isis dit : « J'ai enfanté Horus, fils d'Osiris, dans un nid de lotus *hbn* ». Dans *Horus Sauveur* (*Revue Hist. Religions*, nov.-déc. 1915), p. 232, j'ai eu tort de traduire « nid de papyrus »; cf. E. LAFRÈRE, *Sphinx*, I, p. 7.

du calice épanoui⁽¹⁾; les quatre enfants d'Horus et les quatre dieux de l'horizon⁽²⁾, Bes⁽³⁾, se dressent ou s'assoient sur le calice dressé. Quant aux déesses, elles tiennent toutes en mains le sceptre , qui n'est pas un papyrus, comme l'a cru le rédacteur grec du décret de Canope : *σκηπτρον παπυροειδές*, mais la plante du Nord     c'est-à-dire la plante de Chemmis    , *wad n Hbit*, le lotus⁽⁴⁾; le sceptre lotiforme signifie qu'elles sont les mères divines. Plusieurs

⁽¹⁾ Voir la figure publiée par Legrain, du temple d'Osiris à Apet, *Recueil de Travaux*, XXII, p. 133, ici p. 503.

⁽²⁾ LANZONI, pl. 295; représentation fréquente dans le *Livre des Morts*. L'hymne d'Esneh, publié par Daressy (*Rec.*, XXVII, p. 190), dit, à propos des quatre dieux des points cardinaux : « Ils renouvellent leurs naissances dans Hatswt-n-Ra' (métropole du nome Xoite), (où sont) les plantes diverses (hjou) depuis la première fois »                         

déeses sortent, elles aussi, du calice floral : Maa't⁽¹⁾, Ouedit, Nekhebit⁽²⁾, Hekit⁽³⁾; d'autres, Isis, Hathor, portent, comme coiffure, un édifice qui est le divin berceau dans les lotus⁽⁴⁾, ou se cachent dans d'épais fourrés de lotus lll⁽⁵⁾. Ces lotus des dieux et des déesses sont bien la même plante que le « lotus de la première fois⁽⁶⁾ »; or celui-ci, d'après les rituels, est offert comme offrande suprême, à côté de Maa't, à tous les dieux dans les temples, pour que tout dieu renaisse au matin comme Nefertoum dans le lotus⁽⁷⁾. La naissance ou la renaissance par le lotus est donc un thème de l'iconographie et de la liturgie de tous les dieux.

A côté des dieux, il y a en Égypte les morts divinisés, les Osiriens; ceux-là, comme hommes, étaient nés à la façon humaine; mais, après la mort, grâce aux rites sacrés, ils peuvent *renaître* du lotus comme les dieux. A l'office funèbre, on proclamait que le défunt n'était pas d'origine mortelle, mais divine : « Tu n'as pas eu de mère parmi les hommes pour t'enfanter; tu n'as pas eu de père parmi les hommes pour t'enfanter; ta mère est : . . . telle déesse⁽⁸⁾. » Aussi le défunt doit-il renaître en « se levant à l'orient du ciel comme Ra se lève à l'orient du ciel⁽⁹⁾ ». Arrivé là, le mort pénètre au lac de Kha lll⁽¹⁰⁾, c'est-à-dire le lac des feuilles de lotus «, ou, pour abrégé, le lac du lotus; on le situe « au côté oriental du ciel,

⁽¹⁾ L., pl. 108.

⁽²⁾ L., pl. 60, 302.

⁽³⁾ L., pl. 259.

⁽⁴⁾ L., pl. 317; cf. MASPERO, *Histoire*, I, p. 155 = lettrine.

⁽⁵⁾ L., pl. 321; cf. la vache retrouvée à Deir-el-Bahari par NAVILLE.

⁽⁶⁾ *Supra*, p. 502; n. 2, 504; n. 2.

⁽⁷⁾ MARINETTE, *Dendérah*, I, pl. 55; II, pl. 47; CHASSINAT, *Mammisi d'Edfou*, pl. XIV, p. 23 et 33; pl. XV, 25.

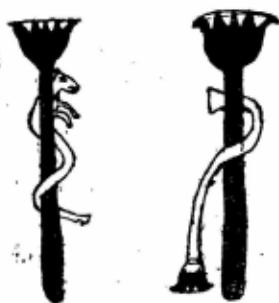
⁽⁸⁾ *Pyr. Teti*, l. 358 (ed. Sethe, 728).

⁽⁹⁾ *Pepi I*, l. 665; cf. *Mirinri*, l. 776.

⁽¹⁰⁾ *Teti*, l. 227. Breasted (*Religion and Thought in Ancient Egypt*, p. 105), traduit *Lily-lake* « lac du lys », mais c'est le lac de la feuille « du lotus; voir

Or, il m'a été possible de montrer, dans mes *Mystères égyptiens* (p. 85), quelle ressemblance indéniable existe entre la renaissance par la peau en Égypte et les rites de la *dikṣā*, élucidés magistralement par Sylvain Lévi⁽¹⁾. L'association du lotus à la peau est d'autant plus intéressante à noter qu'elle confirme le parallélisme entre les rites égyptiens et védiques.

Comme conclusion, il ressort de cette analyse qu'on a eu tort de réserver, en Égypte, le miracle de la naissance par le lotus aux



La peau et le lotus.
(Louvre, Stèle C 15.)





seuls dieux solaires; c'est un privilège qui s'est étendu, soit par imitation, soit par application d'un symbole très général, au bénéfice de tous les dieux et de tous les êtres divinisés, y compris les morts. Le développement du symbole explique l'extension immense donnée à la décoration lotiforme dans les tombeaux et les temples, dès les temps les plus anciens⁽²⁾.

⁽¹⁾ *La doctrine du sacrifice dans les Brahmanas*, p. 103.

⁽²⁾ Sur la stèle protohistorique du roi Serpent, la façade du palais s'orne déjà des deux feuilles symboliques de lotus. Pour l'importance de la décoration lotiforme, je renvoie au résumé donné par ROCHERONTEIX au *Recueil de Travaux*, III, p. 76 : « Les Égyptiens voyaient dans le lotus (et le papyrus) l'idéogramme du principe fondamental de leurs croyances. Aussi les ont-ils mis partout, dans leurs ustensiles, dans leurs vêtements, dans leurs maisons. Au milieu des fêtes, les fleurs deviennent, sur la tête ou à la main des femmes,

Si, maintenant, nous nous demandons d'où vient la croyance au pouvoir fécondant du lotus, il nous faut interroger la tradition populaire plutôt que les monuments. L'Égypte, comme d'habitude, est muette; mais aux Indes, en Chine, les légendes sur les miracles du lotus sont encore vivantes⁽¹⁾; à les écouter, on se convaincra que naissance et renaissance des dieux ne sont que des épisodes parmi une quantité de créations que l'on prête à la fécondité du lotus.

En Chine, le voyageur Barrow rapporte que « la vierge Ching-Mou conçut pour avoir mangé une fleur de lotus qu'elle avait trouvée sur ses vêtements à l'endroit où elle se baignait⁽²⁾ ». De Groot narre un cas semblable : « La vierge Ma-Tso-Po, invoquée contre la stérilité, naquit de façon merveilleuse, après un rêve de sa mère Tchun; celle-ci vit en songe la déesse Kouan-yin, qui lui donna à manger une fleur de lotus; peu après, Tchun fut enceinte⁽³⁾. » — Aux Indes, tel est aussi le cas de la princesse Chand Rawati : comme elle se baignait dans le Gange, elle avala une fleur qui flottait sur l'eau (probablement un lotus) et fut aussitôt enceinte⁽⁴⁾. Le dieu Kâma lance de son arc cinq flèches à pointe de fleur; la flèche à

une parure  et un emblème. Dans les temples, elles composent la décoration des frises et des soubassements; elles se retrouvent sur les montants des portes, dans la main des déesses comme sceptre  pour rappeler qu'elles sont le récipient de la divinité , sur les coiffures que revêtent les dieux ou les rois. Tantôt c'est une fleur fermée, tantôt un faisceau de boutons ou de fleurs entr'ouvertes , au-dessus desquels plane un disque solaire; à l'intérieur du faisceau, l'artiste n'a point négligé de placer un autre disque, faisant ainsi allusion aux deux étapes de la carrière du dieu... Les colonnes des temples figurent d'immenses tiges de lotus et de papyrus... »

(1) Cf. P. SAINT-YVES, *Les vierges mères et les naissances miraculeuses*, chap. III et IV.

(2) *Ibidem*, p. 101.

(3) *Ibidem*, p. 103.


(4) *Ibidem*, p. 87.

lotus blanc frappe aux parties sexuelles et unit les amants⁽¹⁾. — D'après ces exemples, qu'on pourrait multiplier, le pouvoir fécondant du lotus se manifeste dans la vie quotidienne lorsque certaines conditions se trouvent réunies : 1° quand une femme mange le lotus; 2° quand elle se baigne dans une eau où il y a des lotus; le plus souvent « la naissance miraculeuse est due à l'action simultanée des plantes divines et des eaux sacrées⁽²⁾ ». Pour faciliter la réalisation de ces miracles, les prêtres d'Extrême-Orient entretiennent dans chaque pagode un lac du lotus. — Averti par ces explications, on comprend mieux la signification de ce « lac = du lotus » (*she n kha*^c) dont il est question aux textes des Pyramides. C'est là qu'on a conduit le défunt pour qu'il renaisse; il s'y *baigne*⁽³⁾, et, comme le lac recèle « un bois de vie dont les dieux vivent », le défunt « mange ce que mangent les dieux »; après quoi, il revit comme les dieux⁽⁴⁾. Ce « bois de vie » qu'on trouve dans le lac où fleurissent les lotus, est vraisemblablement le lotus lui-même, qui provoque la vie par suite de la manducation et du contact. Ajoutons ce fait caractéristique : quand on examine les momies de femmes égyptiennes, on trouve parfois un lotus dans la matrice⁽⁵⁾. Ici, le lotus agit par contact, comme telle autre plante dans une légende australienne : « La divinité Kunya taille les enfants dans les racines de pandanus et les introduit dans la mère pendant qu'elle se baigne⁽⁶⁾. »

(1) SAINT-YVES, *loc. cit.*, p. 89, 107.

(2) *Ibidem*, p. 87 et suiv.

(3) *Pyramide de Pepi I*, l. 245, 322, 353.

(4) *Pyr. de Pepi I*, l. 426 et suiv. Le défunt est reçu par les dieux fils du ciel, couronnés de lotus, qui proviennent du champ des offrandes; il est conduit au « grand lac qui est au centre du pays des offrandes »; les dieux lui donnent ce bois de vie  (*ht pw n a'nh*) dont ils vivent, et Pepi le mangera.

(5) SAINT-YVES, *loc. cit.*, p. 208, n. 2.

(6) *Ibidem*, p. 98.

En résumé, la croyance populaire reconnaît dans le lotus une force de vie qui se transmet, et devient fécondante, par la manducation et par le contact, soit direct, soit indirect (les eaux où baigne le lotus). Les légendes sur le lotus « siège de la naissance des dieux » ne semblent qu'une variante de cette tradition générale.

Or celle-ci n'est nullement particulière au lotus : une pareille force de vie, une pareille puissance fécondante, transmises par les mêmes moyens, appartient à beaucoup d'arbres et de plantes, spécialement aux espèces alimentaires, celles qui justifient le rite de la manducation. On trouvera dans Frazer⁽¹⁾ et Saint-Yves⁽²⁾ les légendes antiques et modernes sur la fécondation obtenue pour avoir mangé, rituellement ou par mégarde, le blé⁽³⁾, le riz⁽⁴⁾, l'amande, l'orange, la pomme, la grenade⁽⁵⁾, même des fleurs (muguet⁽⁶⁾, lotus⁽⁷⁾), même du bois⁽⁸⁾. Que conclure, sinon que la croyance à la vertu fécondante du lotus n'est qu'un cas d'une théorie générale sur la force de vie des plantes alimentaires ? L'alimentation n'est-elle pas la condition essentielle de toute vie, voire même de la fécondité et de la génération ?

Sine Cerere et Baccho friget Venus.

Mais le lotus a-t-il réellement cette puissance alimentaire ? Aucun doute n'existe à ce sujet. On a trop souvent perdu de vue le rôle qui a été dévolu au lotus dans ces plaines maréca-

(1) J. FRAZER, *Le Rameau d'or*, trad. fr., III, p. 31 et suiv.

(2) SAINT-YVES, *loc. cit.*, p. 79 et suiv.

(3) *Ibidem*, p. 70, n. 1.

(4) *Ibidem*, p. 106.

(5) *Ibidem*, p. 72, 93, 94.

(6) Légende de Junon fécondée par une fleur (OVIDE, *Fastes*, V, 231 et suiv.). SAINT-YVES, *loc. cit.*, p. 91-96.

(7) Outre les cas déjà cités, cf. SAINT-YVES, *loc. cit.*, p. 88, 102, 104.

(8) Le topeau du perséa dans le conte égyptien des *Deux Frères*, *loc. cit.*, p. 66, 69; le « bois de vie » du texte de Pepi, *supra*, p. 510, n. 4.

geuses et ces vastes deltas que présentent l'Égypte, l'Inde, la Chine. Leurs premiers habitants, ignorant l'agriculture, n'avaient d'autre réserve de nourriture que les produits de la chasse et de la pêche ou la cueillette des fruits sauvages et des racines. Or, chasse et pêche nécessitent des armes, ou un équipement, et ne sont ni sans déception ni sans danger; la recherche et l'utilisation des fruits et surtout des plantes bulbeuses, à venue spontanée, est, au contraire, aussi facile qu'instinctive. En fait, les racines des cypéracées, les rhizomes des nymphéacées constituent depuis un temps immémorial une partie importante de l'alimentation des peuples d'Asie⁽¹⁾. Le Mahâbhârata rapporte que les anachorètes se nourrissent d'herbes et de racines; d'après Hérodote (VII, 181), les habitants de l'Inde vivaient surtout d'herbages. C'est pour l'Égypte surtout que la démonstration est aisée. Les écrivains grecs, d'Hérodote à Théophraste⁽²⁾, constatent que, de leur temps encore, le papyrus et le lotus fournissaient une nourriture venue sans culture, récoltée sans efforts, comestible sans préparation ou avec un minimum de frais, et si abondante qu'à la rigueur, dit Pline⁽³⁾, les Égyptiens auraient pu se passer de céréales. Pour le lotus, on mangeait ses racines crues, bouillies ou grillées; ses graines, vertes ou séchées; on suçait ses tiges; en écrasant les graines, on obtenait une farine qui, pétrie avec de l'eau et du lait, donnait un pain exquis et léger. Ce pain de lys, c'est-à-dire de lotus, figure encore sur la table des rois de la XIX^e dynastie. Employé comme légume ou comme farine, le lotus fait partie des offrandes rituelles pour les dieux et les morts⁽⁴⁾; la présentation du lotus résume tous les pro-

(1) JONET, *Les plantes dans l'antiquité*, H, p. 315-322.

(2) Voir les textes dans JONET, *Les plantes dans l'antiquité*, I, p. 173 et suiv.

(3) *Hist. nat.*, XXI, 50.

(4) Le lotus apparaît toujours, isolé ou en bottes, sur les tables d'offrandes de toute époque.

duits alimentaires d'un jardin⁽¹⁾. Si, jusqu'à la basse époque, le lotus a été apprécié à ce point comme aliment, malgré la concurrence d'une production agricole aussi variée que raffinée, on peut juger de son importance aux premières époques, alors que les hommes ne mangeaient que les fruits spontanés de la terre.

La vénération que les Égyptiens, les Indiens, les Chinois ont vouée au lotus vient donc vraisemblablement de son utilité alimentaire aux temps les plus reculés. A ce « bois de vie » les hommes reconnurent, par expérience, une force capable d'entretenir la vie; dépassant les limites de l'observation, ils lui prêtèrent aussi un pouvoir fécondant; de là les légendes sur les naissances miraculeuses, dont l'origine alimentaire se décèle par le rite de la manducation. Quand, après bien des siècles, des artistes furent capables de donner à ces thèmes une expression figurée, ils les simplifièrent et les idéalisèrent : l'image de Nefertoum, d'Horus et du Bodhisattva assis sur le lotus est une interprétation schématique de la force génératrice du lotus, où le rapport de cause à effet n'est défini que par une simple juxtaposition.

⁽¹⁾ Présentation de la fleur de lotus au tombeau de *Rekhnara* (XVIII^e dyn.). VINEY, pl. XL, p. 160 = SEYDZ, *Urk.*, IV, p. 1165 : « Prends pour toi les lotus (*ššnw*) sortis de ton lac (ou jardin); puisses-tu n'en être point privé! car ce lac t'apporte tous ses produits annuels... »



COMPTES RENDUS.

ABŪ'L MAḤSIN IBN TAGHRI BIRDĪ'S *ANNALS*, entitled *An-Nujūm az-Zāhira fī mulūk Miṣr wal-Kāhira*, edited by W. POPPER. Vol. VI, part. 1, n° 2. — Berkeley, University of California Press, 1916; un vol. in-8°, p. 165 à 321.

Le consciencieux éditeur de la seconde partie des Annales de l'Égypte par Ibn-Taghri-Birdi continue la publication de ce texte important; le fascicule qui a paru en juin 1916 comprend le règne d'el-Melik el-Mançour 'Abd-el-'Aziz, fils de Barqutq, le second avènement d'el-Melik en-Nāçir Faradj, et le court intervalle de sept mois et cinq jours pendant lequel les émirs Mamloûks avaient jugé à propos d'introniser, en guise de sultan, le khalife abbasside el-Mosta'in-billah; la déposition de ce fantôme couronné, qui avait voulu s'installer à la citadelle du Caire et s'y vit délaissé de tout le monde, et son remplacement par l'émir Chéikh, sont les faits qui terminent ces récits (de 808 à 815 de l'hégire).

On y remarquera : un obituaire assez détaillé, dans lequel pourtant l'auteur renvoie souvent à son *Manhal eç-Çâfi*, dictionnaire biographique que possède, en manuscrit, la Bibliothèque Nationale; la biographie de Djémâl-ed-Dîn Yoûsouf ben Ahmed el-Bird el-Badjâsi, parti d'une condition très médiocre, qui finit tragiquement après avoir rempli de hautes fonctions (p. 221 et suiv.); le portrait du sultan Faradj, un des émirs les plus braves et les plus généreux (p. 271), mais qui s'enivrait constamment et avait de la peine à se tenir à cheval pendant les cérémonies (l'auteur est d'autant plus impartial dans son jugement qu'à la mort de son père, Faradj avait dépouillé Ibn-Taghri-Birdi de toute sa fortune; mais c'était légal, car le maître seul hérite de l'esclave); un tableau désolé de l'état de l'Égypte et de la Syrie sous les exactions des émirs de Faradj (p. 272); les détails qu'il donne sur le premier nom du sultan, بولغهاق *boulghaq* «troubles», parce qu'il était né au moment de troubles.

Malgré l'attention qu'a dû apporter l'éditeur à la revision des épreuves, les fautes typographiques sont nombreuses. Il serait oiseux

de relever les cas où les points diacritiques se sont cassés au tirage; bien que parfois leur absence soit de nature à entraver la lecture, il n'entre pas dans notre intention de donner ici une table d'errata. Nous ne noterons que quelques passages méritant d'attirer l'attention du lecteur. Page 165, ligne 11. Noter l'adjectif خليفتي dans l'expression الخليفة الخليفية « robe d'honneur du khalife », manteau impérial; il est à ajouter aux dictionnaires, et d'ailleurs il est formé en dehors des règles habituelles de la grammaire arabe. — P. 169, l. 11. مواجعة « d'un commun accord » est une orthographe vulgaire pour مواجعة « en luttant d'efforts » est bien la 3^e forme de سعى. — P. 184, l. 7 et 20. الحزج, lire الحزج. — P. 197, l. 6, نوروزا, lire نوروزا; l. 13, اقنيتهم, lire سرقانية. — P. 212, l. 2. شرياقات, rapprocher ce mot de سرقانية سارقات « panier attaché à une corde par lequel on pouvait descendre des murailles ». — P. 214, l. 1. الملك, lire الملك.

P. 220, l. 18. فتهتهر doit être une faute pour فتهتهر. — P. 222, l. 3, وقج, lire وقج; « Dieu délivra les hommes de ses méchantes actions et de sa laide figure ». — P. 225, l. 21. اناب, le même verbe, à la 1^{re} forme et à la 4^e, est invraisemblable : il faut adopter la leçon de X : تاب واناب.

P. 226, ligne 9 (comparer p. 228 et *passim* dans les notes). « Shaw-wâl 23 was a Friday », tandis que le texte dit jeudi. En proposant de corriger celui-ci, M. Popper a oublié que le calendrier musulman, chez les Sunnites, est réglé par la vision directe du croissant de la lune, et qu'il y a toujours une différence possible de vingt-quatre heures entre le calcul et la perception visuelle du phénomène; cette différence est fréquente entre villes de la même région. Rien ne permet d'affirmer que l'annaliste n'ait pas raison quand il indique la fête d'une date, du moment qu'il n'y a qu'un jour de différence avec celle qu'indiquent les tables astronomiques. L'appel de la note *h* a été omis. — P. 227, l. 6, اخيه, lire اخيه (point cassé); l. 21, هذه اليوم, lire هذا اليوم. — P. 229, l. 2-4. Noter ce passage, qui établit que le mausolée de Barqûq, dans le désert hors du Caire, a été construit, non par ce sultan, mais par son fils Faradj, plusieurs années après la mort de son père.

P. 233, l. 7. ابناء دلبادر. C'est la dynastie des Dhoû'l-Qadriyyé, sur laquelle on peut consulter un article de J. H. Mordtmann dans l'*Encyclopédie de l'Islam*; nous avons ainsi l'orthographe contemporaine du nom du fondateur, sous une forme sensiblement différente de celle qui a prévalu plus tard; l. 12, بيت المقدس, lire بيت. — P. 234, l. 1,

الاشرف, lire فقدموها — P. 237, l. 18. الملك الاشرف, lire فقدموها — P. 239, l. 10. بكتير, lire بكتير. — P. 240, l. 19. فخر, lire فخر. — P. 247, l. 1. استغفر, lire استغفر. — P. 252, l. 8. وفتر, supprimer le و. — P. 258, l. 18. ايشم السفرات «le plus malencontreux des voyages», forme vulgaire égyptienne pour اشأم, déjà mentionnée par Dozy, *Supplément*. A remarquer, même page, le passage où l'auteur a bien vu que les pronostics des astrologues étaient faux. — P. 260, l. 1. الحنفية, lire الحنفية. — P. 264, l. 11. تحتضر, lire تحتضر «il est à l'agonie». — P. 269, l. 9. وفرا وداجه, lire وفرا وداجه «il lui fendit l'artère carotide». — P. 270 l. 2. مجن, lire مجن. — P. 272, l. 4. زيادة أطيان اراضى مصر. dans le passage de Maqrîzî cité par l'auteur arabe, signifie : «[L'une des causes de la cherté des vivres fut] la quantité énorme de limon [déposé par le Nil] sur les terrains de l'Égypte», de sorte que la peine pour les cultiver كانت كلفته était trop considérable. — P. 275, l. 1. الادباء, lire الادباء. — P. 281, l. 1. يصرخون, lire يصرخون. — P. 282, l. 3. القضاء, lire القضاء «fonctions de juge», lire القضاء. — P. 284, l. 20. قضاة «fonctions de juge», lire القضاء. — P. 285, l. 11 (cf. p. 292, l. 14). مصلاة : مصلاة المؤمن. est une forme égyptienne vulgaire pour مُصَلَّى. — P. 289, l. 10. ونقد الامير, lire نقد الامير. — P. 312, l. 1. الحق, lire الحق. l. 5, passage du Qorân, XLI, 46; autres passages parallèles, III, 178; VIII, 53; XXII, 10; L, 28. — P. 315, l. 17. بقله, lire بقله. — P. 319, l. 15. وكلهم, lire وكلهم «et il leur parla à ce sujet». — P. 320, l. 12. ذكره, lire ذكره.

CL. HUART.

Gabriel MILLET, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. *L'ÉCOLE GRECQUE DANS L'ARCHITECTURE BYZANTINE*. [Forme le XXVI^e volume de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Sciences religieuses.] — Paris, E. Leroux, 1916; in-8°, xxviii + 329 pages (nombreuses illustrations).

Mon incompetence en matière d'architecture, de byzantinisme et d'hellénisme ne semblerait pas m'autoriser à annoncer ce nouveau livre de M. Millet. Et cependant, la place qu'il fait à l'Orient en général et à l'Arménie en particulier permet de le signaler à l'attention des orientalistes. Cette étude du savant professeur ne se contente plus de donner l'art arménien, et surtout l'architecture arménienne, comme un simple succédané de l'art byzantin. Si Byzance a beaucoup donné, on conviendra de bonne grâce qu'elle a aussi beaucoup reçu.

«Orient ou Byzance?» reste un problème encore obscur, que les spé-

cialistes parviendront peut-être un jour à éclaircir; mais de nombreux et nouveaux éléments d'information entrent en jeu et il faut féliciter M. Millet d'avoir tenu compte, en grand nombre, de ces nouveaux facteurs laissés quelque peu dans l'ombre jusqu'à présent.

Au domaine de l'Anatolie et de Trébizonde, des savants et des archéologues ont joint celui des vallées du Tigre et de l'Euphrate : « ... Ils ont à peine effleuré une région des plus riches, des plus instructives pour nous; ils ont laissé dans l'ombre un autre passé glorieux, qui éveille aussi dans nos cœurs une émotion douloureuse, celui de l'Arménie » (p. ix).

Il suffira, pour résumer l'enquête de M. Millet, relative à l'Arménie, de citer quelques passages de sa conclusion. On verra de la sorte comment les choses s'enchevêtrent et avec quelle délicatesse et surtout quelle connaissance approfondie des civilisations éteintes il convient d'aborder l'étude des monuments qui jonchent encore le sol de l'Orient.

« Le narthex, commun en Mésopotamie, moins fréquent en Asie, est étranger à l'Arménie et [au] Caucase. L'Arménie a bien reçu, par la Syrie centrale, quelques annexes hellénistiques : portiques le long des trois façades, petits porches devant les entrées; mais elle les emploie rarement ou les transforme. D'ordinaire, l'église est dégagée; un clocher bas se dresse à part,

« ... En Mésopotamie et en Arménie, loin de toute influence byzantine, les arcatures sont rares et tardives, forment un simple décor, que l'on applique, sans tenir compte de la structure, de préférence sur le tambour cylindrique des coupoles, par exception, sur les façades. En Arménie, rien ne laisse deviner l'aménagement intérieur, ni ressort sur la toiture, ni saillie sur les murs : l'abside même se trouve masquée sous cette gaine rigide. Les fenêtres, espacées et petites, échappent presque à l'œil, qui reste étonné devant ces étendues sévères et ces frontons tranchants » (p. 293-294).

L'illustration est abondante et heureuse. C'est tout un défilé de vieux monuments arméniens, pour la plupart ruinés, qui passent devant les yeux du lecteur : églises d'Ouzounlar, d'Hakhpat, de Saint-Grégoire à Amaghoun, d'Ani, etc. L'auteur corrige heureusement, page 306, la date de l'église d'Amaghoun, donnée page 154, ligne 24, comme étant du début du xii^e siècle, alors que la date exacte est de 1339.

Cette étude magistrale du savant byzantiniste constitue une importante contribution à la connaissance, encore rudimentaire, de l'art architectural en Arménie.

Frédéric MACLER.

**Մայր ցուցակ հայերէն ձեռագրաց մատենադարանին միեկթարեանց
ի Վենետիկ. հասոր առաջին յօրինեց Հ. Բարսեղ Վ. Սարգիսեան
միեկթարեան ուխտէն.** Grand catalogue des manuscrits arméniens de la
bibliothèque des PP. Mekhitharistes de Saint-Lazare. Premier volume par
le P. Basile D' SARGHISSIAN, de la congrégation mekhithariste, à Venise, 1914.
In-fol. *ՄԹ* (19) pages + 838 colonnes. Prix : 40 francs.

C'est avec joie que je salue l'apparition de ce volume. La bibliothèque des PP. Mekhitharistes de Venise, avec ses 2300 manuscrits, est en effet un des plus précieux dépôts de manuscrits arméniens. Elle vient tout de suite après la bibliothèque patriarcale d'Etchmiadzin, et après celle du couvent de Saint-Jacques à Jérusalem. C'est dire que le P. Sarghissian a rendu un réel service à nos études arméniennes en faisant paraître ce premier tome du grand catalogue de Venise, qui doit être complet en quatre volumes.

Cette collection est également riche par la quantité et par la qualité des manuscrits qu'elle renferme. On y trouve des ouvrages relatifs à la littérature arménienne, à la philosophie grecque, à la patristique syriaque; on y rencontre des recueils contenant des légendes persanes, des documents de la science médicinale chez les Arabes, des documents des langues slave, turque, tatar, etc.

Ce premier volume donne la description de 200 manuscrits, se répartissant comme suit : 25 Bibles; 61 Psautiers, 106 Évangiles et 8 Nouveaux Testaments (Actes et Épîtres).

Ce catalogue, une fois complet, sera un véritable monument de la science arménienne, surtout lorsqu'il sera accompagné d'indices et de tables permettant de faire des recherches et de se repérer dans un pareil amoncellement de matériaux.

Le P. Sarghissian donne, au début du tome présentement annoncé, une introduction historique, qu'il ne sera pas sans intérêt d'analyser brièvement :

L'histoire des manuscrits arméniens, écrit-il en substance, ressemble à celle du peuple arménien lui-même; ils ont subi les mêmes vicissitudes, traversé les mêmes siècles d'infortune. Ces manuscrits anciens sont d'autant plus précieux aux yeux du peuple d'Arménie qu'ils ont contribué dans une large mesure à la culture moderne de cette nation. Les Arméniens, comme les Grecs et les Syriens, ont eu le plus grand respect, le plus vif amour pour les manuscrits et l'historien des Aïvanq (vii^e-viii^e siècle) rappelle l'exemple du couvent de Makénatots où plus de 600 vardapets et varjapets étaient constamment occupés à copier, à orner, à enluminer, à relier des manuscrits. Et ceci n'est qu'un exemple entre

mille, choisi parmi les couvents de l'Arménie orientale; on ne songe volontairement ni à ceux de la Cilicie, ni à ceux de Crimée, ni à ceux de Nouveau Djoulfa (Ispahan) ou de Lemberg (Pologne).

Les princes et les princesses, les évêques et les patriarches, les riches et les militaires, les familles aisées, privées d'enfants, tenaient à honneur de faire exécuter de beaux manuscrits et de les offrir aux églises ou aux communautés.

Ces manuscrits ne servaient pas seulement d'ornements aux couvents et aux églises; précieusement ornés d'or, d'argent, de pierreries, enveloppés avec soin dans des étoffes de prix, ils avaient leur place marquée au foyer domestique, chez les rois, chez les grands; ils étaient en réalité considérés comme les gardiens du foyer arménien; on allumait devant eux des cierges ou des lampes; on se rendait en pèlerinage, nu-pieds, aux endroits où étaient conservés de vieux évangiles, de précieux machots; on leur reconnaissait des vertus miraculeuses.

Lors des guerres, des invasions, des épidémies, on cherchait avant tout à mettre en lieu sûr ces manuscrits, et si, d'aventure, ils tombaient entre les mains de l'ennemi, on les rachetait au prix des plus grands sacrifices. Venaient-ils à être détériorés, on ne reculait pas devant la dépense pour les restaurer, les orner à nouveau de pierreries et de dorures, de perles fines et d'élégantes ciselures.

Et si l'Arménien devait s'expatrier, ou s'il était emmené en captivité, il emportait ces précieux trésors, ou bien il les enfouissait pour les retrouver à son retour.

Les Arméniens ont eu des manuscrits en quantité fort respectable. Le plus grand nombre a été brûlé; d'autres ont été ensevelis sous terre ou sous les ruines; d'autres furent dispersés chez différents peuples; et les actes de vandalisme attribués par Fauste de Byzance à Mécroujan et à Chapouh ont été renouvelés au cours des siècles et particulièrement de nos jours par les Arabes, les Turcs et les Tatars. C'est dire que les manuscrits arméniens actuellement existants ne représentent qu'une minime partie de ce qu'ils furent jadis.

Le P. Sarghissian donne ensuite quelques indications sur les divers catalogues de manuscrits arméniens déjà publiés, en partant du catalogue très imparfait des manuscrits d'Etchmiadzin, publié par Hakob Kareniants, à Tiflis, en 1863. La liste est malheureusement incomplète.

Le savant auteur du catalogue de Venise avait d'abord eu l'idée de faire l'historique du fonds arménien de Saint-Lazare, en indiquant les accroissements successifs, en donnant une vue d'ensemble sur des manuscrits s'échelonnant du ix^e au xviii^e siècle, en faisant pour ainsi dire

une histoire de l'art, de la calligraphie, de l'enluminure en Arménie, histoire basée sur les manuscrits de cette précieuse collection de Saint-Lazare. Un tel propos a paru irréalisable et inopportun au P. Sarghissian, et ce pour les quelques raisons suivantes :

Sur les 2300 manuscrits de ce fonds, le P. Sarghissian n'a pu en cataloguer que le quart, le reste ne lui est pas encore connu; il aurait pu utiliser de vieux catalogues de ses devanciers, indiquant les manuscrits acquis depuis l'époque de l'abbé Mkhithar jusqu'en 1791 (date du catalogue du P. Avkérion), et ceux acquis depuis cette date jusqu'à nos jours. Mais un tel procédé offrait de grandes difficultés, en raison de la diversité de rédaction des divers auteurs de catalogues manuscrits.

En conséquence, le P. Sarghissian a rédigé son catalogue comme il l'entendait.

Les manuscrits décrits dans ce premier volume du catalogue sont très précieux. Presque la moitié de ces documents sont sur parchemin; leur valeur réside dans leur âge, dans leurs ornements, dans les mémoriaux (colophons) historiques. Le lecteur qui consultera le catalogue annoncé verra le processus de l'art arménien du ix^e au xviii^e siècle; il y trouvera d'importants témoins de la paléographie, de la calligraphie, de la peinture et de l'enluminure arméniennes à ces différentes époques.

On a classé les œuvres qui appartenaient à la même catégorie dans un ordre à peu près chronologique. La chose n'a pas toujours été aisée, parce que beaucoup de manuscrits n'avaient pas de date. Si donc l'ordre chronologique n'a pu toujours être observé, à tout le moins a-t-on donné la préférence aux documents les plus anciens.

On a apporté le plus grand soin à indiquer par le détail la caractéristique de chaque manuscrit, décrivant aussi exactement que possible l'extérieur et l'intérieur du document, notant ce qui a été gratté ou ajouté au cours des siècles, donnant la préférence à la description méticuleuse des plus vieux, insistant moins sur les modernes.

D'autre part, la langue arménienne compte de nombreux dialectes; plusieurs manuscrits ont subi l'influence dialectale. Pour rester fidèle au texte, on a conservé ces variantes dialectales, mais en les mettant entre guillemets. De plus, on a transcrit en entier les abréviations; les noms propres écrits sans majuscules dans l'original ont été copiés avec majuscules dans le catalogue. Dans les mémoriaux des évangiles, on a fait quelques abréviations dans les méditations pieuses ou allégoriques des scribes, pour éviter des répétitions inutiles, mais on a soigneusement relevé toutes les indications d'ordre ethnographique, historique ou philologique.

Tel est, au bref, le but que s'est proposé le P. Sarghissian en dressant le catalogue de la riche collection des manuscrits arméniens de Saint-Lazare, lagune de Venise. On ne saurait trop le louer et le remercier d'avoir publié ce premier volume, sans avoir attendu la rédaction complète de l'œuvre.

Ce catalogue d'aspect scientifique est bâti sur le modèle du catalogue des manuscrits arméniens de Vienne, par le P. Dachian; ce dernier a une partie arménienne très détaillée, et un résumé en allemand, qui permet aux non-arménisants de le consulter. On regrettera que le P. Sarghissian n'ait pas donné un résumé en italien ou en français de son catalogue. Puisqu'il contient de si précieuses indications pour l'histoire de l'art, de la miniature, de l'orientalisme en général, ce catalogue aurait gagné à pouvoir être consulté par des spécialistes autres que les seuls arménisants. Peut-être le savant auteur se réserve-t-il de donner ce résumé en une langue véhiculaire lorsque l'ouvrage entier aura vu le jour.

En ce qui concerne l'art de l'enluminure, l'auteur du catalogue est heureux de pouvoir offrir de précieux documents, d'abondantes notices, des renseignements inédits. Oui, mais la valeur documentaire du catalogue eût été décuplée si on avait donné quelques bonnes reproductions de miniatures; c'est alors que, sans grand effort, le lecteur aurait pu se faire une idée du développement de l'art arménien, du ix^e au xviii^e siècle. Les renseignements fournis sont enfouis dans un texte compact, d'où l'on a le plus grand mal à les faire sortir. Et l'illustration se borne à quelques frontispices qui n'ont pas grande valeur.

Pour le classement par ordre chronologique, il y a manifestement une réelle difficulté. Mais alors, pourquoi ne pas mettre d'un côté les manuscrits qui sont dûment datés, et dans une autre catégorie ceux que l'on peut dater, par la paléographie, à un siècle près? On ne saisit pas pourquoi, le n° 86 étant de 851-922 et le n° 87 étant de 1181, on rejette au n° 116 un manuscrit copié en 1007, alors que le n° 88 est de 1205, le n° 89, de 1233, etc. De même, pourquoi mettre sous le n° 93 un manuscrit copié en 1203, alors que le n° 91 est de 1428? Question de qualité, dira-t-on. On a d'abord signalé les beaux et les bons manuscrits, et on a rejeté au second plan ceux de qualité moindre. Dans ce cas, on n'est plus en droit de parler d'ordre chronologique.

Dans les Bibles (Ancien Testament seulement), le n° 1 est de 1319, le n° 2 est de 1641, le n° 10 est de 1418-1422, le n° 12 de 1332. A-t-on suivi l'ordre chronologique ou l'ordre d'importance dans ce clas-

sement? Il fallait suivre l'un ou l'autre de ces classements, mais pas les deux à la fois.

Ce premier volume du grand catalogue de Venise est imprimé avec soin; il est rempli de faits historiques relatifs à l'art, à la paléographie, à la théologie, à la patristique. Les renseignements y sont abondants, surabondants même. L'ouvrage sera d'une utilité pratique lorsqu'il sera pourvu d'un répertoire ou d'un index permettant au lecteur de se retrouver dans une telle richesse de matériaux intéressants et importants.

Frédéric MACLER.

RERUM AETHIOPICARUM SCRIPTORES OCCIDENTALES INEDITI A SAECULO XVI AD XIX,
corante G. BECCARI, S. I. — Vol. XV : *Index analyticus totius operis*. —
Romae, G. de Luigi, 1917; in-4°, 372 pages.

Opus peractum, a sans doute murmuré le P. Beccari en terminant cet index. Nous ajouterons : *opus perfectum*, car il s'agit d'une œuvre considérable qui a été accomplie avec un soin au-dessus de tout éloge.

C'est en 1903 que cette collection a été inaugurée. Le premier volume contenait le plan de l'ouvrage tout entier et consistait dans l'inventaire des documents qui devaient être publiés par la suite. On y trouvait cataloguées les sources occidentales et modernes (du xvi^e au xix^e siècle) de l'histoire d'Éthiopie. Il y avait là des relations de premier ordre, comme celles du P. Paez, d'Emmanuel d'Almeida et d'Alphonse Mendez. En outre, des lettres, missives et notes diverses apportaient leur contribution particulière de renseignements.

Toutes ces richesses sont sorties des rayons obscurs des bibliothèques qui les contenaient et sont désormais accessibles aux historiens, sous la forme de quinze beaux volumes in-4° d'une exécution matérielle irréprochable et même luxueuse. Pendant plus de quinze ans, le P. Beccari a soutenu ses efforts, déchiffrant les manuscrits, reproduisant les textes, analysant les œuvres en des sommaires substantiels et clairs, présentant les auteurs dans des introductions sobres et précises.

Il achève aujourd'hui sa tâche avec un index qui rappelle toutes les notes marginales des volumes publiés et constitue un facile et souple instrument de documentation. Les éléments de chaque article sont disposés selon l'ordre chronologique et rédigés avec une extrême clarté. On ne saurait trop louer cette dernière qualité, indispensable en des entreprises de ce genre, et qui est une des plus manifestes chez le P. Beccari. S'ajoutant à la patience, à la méthode, à l'esprit de recherche,

non moins qu'à un vaste savoir, elle lui a permis d'établir, dans un délai relativement restreint, un *Corpus* de l'histoire moderne d'Éthiopie qui restera un remarquable témoignage de l'érudition critique au xx^e siècle.

A. GUÉRINOT.

Moïse SCHWAB. *HOMÉLIES JUDÉO-ESPAGNOLES* (tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XL). — Paris, C. Klincksieck, 1916; in-4°, 32 pages.

Les documents édités et expliqués par notre savant confrère proviennent de la *Gueniza* du Caire, dont un certain nombre de manuscrits fragmentaires se trouvent à la *Bibliothèque de l'Association culturelle des Israélites de Paris*. Ils sont rédigés en judéo-espagnol, soit le vieux castillan farci d'expressions hébraïques ou rabbiniques, et écrits en caractères carrés ou cursifs. Cet idiome mixte, qui s'est créé parmi les juifs d'Espagne, a été transféré, dans la suite, dans des milieux de langue et de culture hétérogènes des pays orientaux, et il a conservé un grand nombre de locutions et de tours de phrase archaïques; il s'écrit et s'imprime en caractères hébreux, tout comme le judéo-arabe du moyen âge.

Ces *homélies*, ou discours religieux de forme midraschique, traitent de sujets divers, partant toujours de quelque passage biblique placé en tête sous forme d'épigraphe, et parsemés souvent de longues citations talmudiques, dans leurs textes originaux, non suivies de traduction. Comme le fait remarquer judicieusement M. Schwab, les rédacteurs de ces *homélies* sont presque toujours des semi-talmudistes, aussi peu capables de respecter l'orthographe espagnole que la correction hébraïque, rendant quelquefois la lecture très difficile. Malgré leur état défectueux, l'édition de ces extraits de manuscrits judéo-espagnols présente un intérêt tant littéraire que philologique.

Au milieu de ces discours rabbiniques se trouve un morceau de conte rimé qui n'a rien de religieux. Cette poésie judéo-espagnole raconte les mésaventures d'un mari trompé, sous la forme d'une *chanson de geste*. Ce sont quatre petites colonnes (deux pages), accompagnées d'un excellent fac-similé (p. 18).

L'ensemble de ces documents nous fait connaître une littérature juive très curieuse, intéressante par sa dialectique et par l'esprit subtil de ses auteurs.

D. SIDERSKY.

La Bible du Centenaire, éditée par la Société biblique de Paris. — Traduction nouvelle d'après les meilleurs textes, avec introductions et notes. — 1^{er} fascicule, *Genèse, Exode* (1-IX, 16). — Paris, 54, rue des Saints-Pères, 1916; grand in-4°, 80 pages.

Pour commémorer dignement le centenaire de sa fondation (en 1918), la Société biblique protestante de Paris a entrepris de publier une nouvelle traduction des Écritures, de caractère exclusivement scientifique, dans le but de vulgariser les travaux de la critique moderne relatifs à l'histoire de la Bible ainsi qu'à la constitution du texte. Cette nouvelle version ne fera nullement double emploi avec les nombreuses versions qui existent de l'Ancien Testament, lesquelles suivent presque toutes le texte hébreu, ni avec les versions de Lemaistre de Sacy (faite sur la *Vulgate*) et de Paul Giguët (faite sur les *Septante*). Au contraire, elle adopte les leçons du samaritain, des *Septante*, de la *Vulgate*, de la *Peschitto* ou des *Targoumim*, quand elles paraissent meilleures que les leçons massorétiques, qu'elle prend soin d'indiquer à part dans les petites notes. D'autres notes plus substantielles, placées au bas des pages, fournissent toutes les données géographiques, historiques et archéologiques nécessaires à l'intelligence du texte, formant ainsi un commentaire très concis de la traduction.

Contrairement à ce qu'on a fait jusqu'à présent dans les bibles françaises, publiées surtout dans un but d'édification, les auteurs de la nouvelle traduction n'ont pas cherché à dissimuler les difficultés du texte original et à en faire disparaître les aspérités. Au contraire, ils ont signalé, au moyen de signes appropriés, les obscurités du texte hébreu, et lorsqu'un passage leur a paru absolument incompréhensible, ils l'ont remplacé par des points. De plus, ils ont signalé par de petites lettres marginales les passages reconnus comme ajoutés, et imprimé en petites caractères les gloses et les courtes additions du rédacteur. Des lettres marginales indiquent les sources principales du texte : J (*École Jahviste*), E (*École Élohiste*), P (*Écoles sacerdotales*), R (*Additions des rédacteurs*), R^a (*École deutéronomiste*).

Tel est, dans son ensemble, le plan de cette nouvelle publication, dont la forme extérieure rappelle la fameuse Bible allemande publiée par Kautzsch.

Déjà, en 1913, la Société biblique de Paris a publié, à titre de spécimen de la nouvelle traduction, un petit volume in-12 : *Le Prophète Amos*, dont notre savant confrère, M. Mayer Lambert, a donné une analyse dans le *Journal asiatique* (mai-juin 1913, p. 478-480). Dans la préface de cet opuscule, les auteurs ont exposé les idées direc-

trices de leur triple rédaction : *traduction*, *notes explicatives* et *introductions*.

Le premier fascicule qui vient de paraître renferme, en 80 pages, la *Genèse* et le commencement de l'*Exode* (1-ix, 16), avec une introduction provisoire (imprimée sur la couverture) rédigée par M. Ad. Lods, le distingué professeur d'hébreu à la Sorbonne. Les auteurs, au lieu de suivre l'exemple de Kautzsch et de placer une courte introduction en tête de chaque livre de la Bible, ont estimé préférable d'exposer dans une *Introduction générale* l'ensemble des résultats acquis par la critique moderne sur l'histoire et l'origine des différentes parties de l'Ancien Testament. — D'après ce que nous voyons dans ce premier fascicule, la *Bible du Centenaire* nous apparaît comme une très belle œuvre, d'un caractère bien scientifique. La traduction, à la fois très élégante et très exacte, suit de près le texte original et en garde toute la saveur. La disposition du texte, avec ses indications marginales et ses notes en petits caractères, permettra au lecteur de se faire une idée de la rédaction primitive du texte et des gloses ajoutées dans la suite, en utilisant les meilleurs témoins du texte, soit les versions les plus anciennes; les auteurs sont parvenus à aplanir souvent les difficultés du texte hébreu ayant leur origine dans des erreurs de copistes que les massorètes n'ont pas osé corriger. — Le Pentateuque hébreu des Samaritains nous fournit à cet égard des leçons quelquefois bien intéressantes, signalées dans les notes. A ce propos, nous attirons l'attention des auteurs sur l'orthographe du nom du plus jeune fils de Jacob (*Genèse*, xxxv, 18, etc.), que les Samaritains écrivent toujours Benjamim (בִּנְיָמִים « enfant de vieillesse »), ce qui s'explique mieux que l'orthographe massorétique (בְּיִשְׁמֵאל « fils de droite »). Du reste, il est toujours plus intéressant d'étudier ces variantes dans les textes originaux, que de les cueillir de seconde main (dans les bibles hébraïques annotées, éditées par C. D. Ginsburg et par R. Kittel). Il en est de même des soi-disant *corrections des scribes* (תְּקוּן סופְרִים), lesquelles n'ont souvent qu'un caractère midraschique et conjectural, et ne peuvent être utilisées qu'avec circonspection (voir *Genèse*, xviii, 22). L'ensemble de ces *corrections des scribes* se trouve dans le livre appelé *Mechila*, commentaire rabbinique de l'*Exode*, au chap. xv, vers. 7.

Quant aux notes scientifiques placées au bas des pages, elles sont particulièrement intéressantes. Elles tiennent largement compte des découvertes modernes de l'archéologie et de l'assyriologie dans leurs rapports avec les Écritures. C'est ainsi que les auteurs indiquent comment le rédacteur biblique a transformé le récit babylonien de la

création, la victoire de *Marduk*, le dieu de la lumière, sur la déesse de l'abîme, *Tiamat*, nom identifié avec le mot hébreu *tehom* (תְּהוֹם). — Page 7, les notes donnent, sous forme de tableau, la chronologie des patriarches antédiluviens (*Genèse*, v, 3-32), d'après les textes hébreu, samaritain et grec; mais nous ne trouvons point de tableau semblable p. 13, pour la chronologie des patriarches postdiluviens (*Genèse*, xi, 10-26), ce qui est surprenant, puisque Dilmann les a données toutes les deux dans son commentaire sur la *Genèse*. Toutefois, ces légères critiques n'enlèvent rien à la haute valeur de ces notes, pleines d'intérêt.

Dans leur *Introduction provisoire*, les auteurs s'efforcent de démontrer la rédaction tardive de certaines parties du *Pentateuque* et expliquent ensuite les différentes sources des livres attribués à Moïse, suivant les résultats acquis par la critique moderne, qu'ils estiment généralement acceptés. — Il ne faut cependant pas oublier la protestation formulée, contre ces résultats, par un savant de grande envergure, Fritz Hommel, dans son livre *Die Altisraelitische Ueberlieferung* (Munich, 1897). Espérons que, dans leur *Introduction générale à l'Ancien Testament*, les auteurs ne manqueront pas de réfuter les théories de ce savant, lequel soutient que le *Pentateuque* était achevé longtemps avant l'Exil, d'après les allusions qu'y fait le prophète Osée (viii, 12). — Du reste, nous avons une preuve irréfutable que le *Lévitique* n'a pas pu être rédigé antérieurement à l'Exil. C'est le passage (*Lév.*, xxvi, 34-35) : אֲזַיְתָה הָאָרֶץ לְמִלְאֹת, rédigé par le prophète Jérémie, comme il est déclaré textuellement (*II Chron.*, xxxvi, 21) : לְמִלְאֹת

וּבְרִיחֶיהָ כִּי יִמְלִיחוּ עֲרֵצֶתָהּ הָאָרֶץ אֶת שְׂבָתֶיהָ כָּל-יְמֵי הַשָּׁמָר שְׂבָתָהּ. Ces deux passages bibliques expriment la même idée, dans les mêmes termes, placés seulement dans deux temps distincts. Dans le *Lévitique*, c'est au futur; dans *II Chroniques*, c'est au passé, raconté comme un fait accompli, réalisant une prophétie de Jérémie, laquelle ne se trouve point dans le livre portant son nom, ni dans les *Lamentations*, mais bien dans le *Lévitique*. Donc, la rédaction finale du *Pentateuque* est l'œuvre des prophètes-prêtres du temps de l'Exil. Antérieurement à l'Exil, on n'avait que des documents détachés, contenant les lois, attribués à Moïse et qu'on désignait sous le nom de *Thora*.



CHRONIQUE

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

PINHEY MEMORIAL MEDAL.

The Hyderabad Archaeological Society, on the 21st April 1916, decided that a Gold Medal be instituted to commemorate the memory of Sir Alexander Pinhey, K. C. S. I., C. I. E., the Founder and first President of the Society.

REGULATIONS.

1. The "Pinhey Memorial Gold Medal" shall be awarded triennially for the best work on Deccan Archaeology or History, in accordance with the subjoined conditions.

2. The competition shall be open to scholars in any part of the world.

3. Competitors shall submit a thesis on any subject chosen by themselves relating to Deccan Archaeology or History. The thesis should be an unpublished work, or, if published, it should not have been published more than two years before its submission for the Pinhey Medal.

4. Theses for the first competition will be received up to the end of October 1918, and subsequently in the October of every third year, i. e., in October 1921, 1924, and so on.

5. If the selected thesis is an unpublished work, the Society, at the recommendation of the Council, shall have the right to publish it in the Society's *Journal*.

6. If in the opinion of the Council none of the theses submitted in any year are of special value, the Medal shall not be awarded in that year.

7. If thesis is written in any language other than English, the competitor shall furnish an English translation thereof.

PÉRIODIQUES.

The Asiatic Review, February 1917 :

Sir G. MOLESWORTH. Indian Weights, Measures, and Money. — L. K. STUART. To-morrow in India. — V. R. SAVITCH. Near East : Serbia or Bulgaria ? — O. NOVIKOFF. Russia ; a national Calamity. — L. A. WADDELL. Aryan Origin of the World's Civilization.

April :

H. S. BIDDULPH. The Native States of India in relation to the Paramount Power. — L. K. STUART. The Laureate of the East. — H. BEVERIDGE. The Emperor Babur's Opinion of India. — Prof. MILLS. The Avesta and the Veda. — Sir G. MOLESWORTH. Indian Railway Policy. — V. MODRAVIEFF APOSTOL. The Revolution. — J. POLLEN. Indians at the Universities. — A. F. STEUART. The Russian Revolution. — F. R. SCATCHERD. New and Old Greece.

The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, April 1917 :

J. KENNEDY. The Gospels of the Infancy, the Lalita Vistara, and the Vishnu Purāṇa : or the Transmission of Religious Legends between India and the West. — G. FURLANI. A Cosmological Tract by Pseudo-Dionysius in the Syriac Language. — R. BANERJI. Nahapāna and the Śaka Era. — W. IVANOW. A Biography of Shaykh Aḥmad-i-Jām. — J. Ph. VOGEL. Two Notes on Javanese Archaeology.

Miscellaneous Communications. — L. G. HOPKINS. The Wind, the Phoenix, and a String of Pearls. — R. P. DEWHURST. The Metres of Ḥāfiz and Ātish. — J. KENNEDY. Serapis, Isis, and Mithras as Essays towards a Universal Religion. — G. A. GRIERSON. The Two Invasion Hypothesis.

Obituary Notice. — John Faithfull Fleet, C. I. E., by L. D. BARNETT.

Le Monde oriental, vol. X, fasc. 3 :

K. B. WIKLUND. Om de västfinska folkens urhem och deras flyttning därifrån [Sur le berceau des peuples finnois occidentaux, et comment ils en ont émigré]. — Sven LÖNBORG. AQXP. — K. B. WIKLUND. Lapska

namn på ren-oestriderna och deras larver [Les noms lapons des oestrides des rennes et de leurs larves]. — F. HESTERMANN. Die suffixe im Lykischen. — K. V. ZETTERSTÉEN. Zum neupersischen *barzaga*. — J. KOLMODIN. Abessinische bucherverzeichnisse. (Aus den inventaren der Zion von Aksum und einiger anderen kirchen.)

Vol. XI, fasc. 1 :

R. EKBLOM. Beiträge zur phonetik der serbischen sprache.

The Moslem World, April 1917 :

Prof. D. B. MACDONALD. The Doctrine of Revelation in Islam. — C. S. MYLREA. Kuweit, Arabia. — H. E. HAYES. Woman's Place in Islam. — R. W. GARDENER. Al-Ghazali as a Sufi. — S. M. ZWEMER. Jesus Christ in the *Ihya* of Al-Ghazali. — The Editor of *Al-Manar*. The Arah Question. — J. D. FRAME. The Religious Life of the Persians. — W. GOLDSACK. The Moslem Press of Bengal. — M. R. PALMER. The Kibla : a Mecca Newspaper. — R. E. SPEER. Samuel Graham Wilson of Persia. — J. R. ALEXANDER. Andrew Watson of Egypt.

T'oung Pao, Mai 1916 :

Éd. CHAVANNES. Le royaume de Wou et de Yue. — H. CORDIER. Notice nécrologique sur Robert Gauthiot.



SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SÉANCE DU 11 MAI 1917.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. CHAVANNES et HUART, *vice-présidents*; M^{lle} GETTY; MM. ALLOTTE DE LA FUYE, ARCHAMBAULT, AYMONIER, BOURDAIS, BOUVAT, A.-M. BOYER. CABATON, FARJENEL, FERRAND, FOUCHER, GAUDEFROY-DEMONBYNES, Mayer LAMBERT, Sylvain LÉVI, MACLER, MEILLET, MORET, SCHWAB, SÉMÉLAS, Woods, *membres*.

Le procès-verbal de la séance du 4 avril est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT prend la parole :

« Le numéro de mars-avril 1916 du *Journal asiatique* (p. 354), dans une courte note bibliographique, contient une ligne sur laquelle mon attention n'a été attirée que tout récemment. « On est frappé, y est-il dit, de l'indifférence, pour ne pas dire plus, de nos savants pour les choses de l'Extrême-Orient Indo-Chinois. *L'École qu'on a créée à Hanoi paraît s'occuper surtout de l'Inde et du Sanscrit.* » En ce moment, l'absence de notre Rédacteur laisse en fait reposer sur moi les menus soins du *Journal*; à ne pas contrôler cet article, il y a eu de ma part une inadverance que je regrette profondément.

« Les *Publications* de l'École comptent actuellement 18 volumes : 1 est consacré à la Chine, 4 à l'Inde, 13 à l'Indochine.

« D'un relevé rapide des quinze premières années du *Bulletin* il résulte

que, sur plus de 240 numéros et articles de fond, plus de 63 pour 100 sont consacrés à l'Indochine. Le reste se partage entre les autres pays de l'Asie : Chine (35), Inde (25), Japon (8), Java (4), etc.

« Ces chiffres mettent à néant le reproche dirigé contre l'École d'Hanoi. Plus il est injustifié, plus il m'est pénible qu'il ait trouvé place dans notre *Journal*.

« Tous, nous savons combien l'École a brillamment et consciencieusement servi la France et notre grande colonie. Personne ne le sait mieux que moi qui compte la part que j'ai pu prendre à sa création et à son développement parmi mes plus précieux souvenirs. Jamais, si elle ne m'avait malencontreusement échappé, cette allégation n'aurait, moi président, passé dans le *Journal asiatique*. Je ne puis me dispenser, en lui opposant ma protestation expresse, de dégager formellement la Société d'une responsabilité dont elle ne saurait accepter même l'apparence. »

M. LE PRÉSIDENT annonce que les dons suivants ont été faits à la Société :

Par M^{me} PETRUCCI, veuve de notre regretté confrère, une importante collection d'ouvrages relatifs aux études orientales, parmi lesquels figurent un certain nombre d'impressions chinoises et japonaises ;

Par M^{lle} GETTY, les estampages d'une inscription chinoise datée de 414, et qui est le plus ancien document concernant la Corée. M. CHAVANNES donne, à ce sujet, quelques éclaircissements ;

Par M. AYMONIER, la collection de manuscrits chames qu'il a formée, et qui compte près de 300 volumes.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Sont élus membres de la Société :

M. Prosper ALFARIC, présenté par MM. CORDIER et CHAVANNES ;

M. Pierre MARESTAING, présenté par MM. SENART et MORET.

M. SCHWAB donne des nouvelles de M. SIDERSKY, empêché, par un accident d'automobile, d'assister à la séance, mais dont l'état n'inspire aucune inquiétude ; la Société charge M. SCHWAB de lui témoigner sa sympathie.

M. MORET étudie les croyances relatives au lotus chez les anciens Égyptiens. Non seulement le lotus était considéré comme le lieu de naissance des dieux, mais on lui attribuait encore un pouvoir créateur et fécondant. Les traditions égyptiennes relatives au lac des lotus présentent de curieuses analogies avec les idées bouddhiques.

MM. FERRAND et ALLOTTE DE LA FUYE font quelques remarques.

M. FOUCHER, identifiant l'une des frises du Gandhâra, celle de Jamalgan, montre qu'elle a pour sujet le récit, traduit par M. CHAVANNES, du moine injustement accusé du vol d'une perle avalée par un oiseau.

M. FARJENEL fait une communication sur l'Histoire, en chinois, de la Révolution française, publiée en 1912 et qui semble avoir été rédigée d'après des ouvrages anglais. Lu par tous les lettrés, cet ouvrage a eu une influence considérable sur la Révolution chinoise, et présente une utilité pratique réelle pour arriver à la lecture des journaux (voir l'Annexe au procès-verbal).

La séance est levée à 6 heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

COMMENT LES CHINOIS ONT COMPRIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Dans le mouvement qui a amené, en Chine, le renversement de la dynastie et donné naissance à la République, l'influence des idées françaises a tenu une grande place.

A cet égard, l'histoire de la Révolution française de 1789 écrite par les Chinois est pour nous un curieux document, puisqu'elle nous permet de saisir sur le vif les opinions des dirigeants intellectuels du pays.

Cette histoire, vraisemblablement rédigée à l'aide d'ouvrages anglais, a été écrite sous l'ancien régime et publiée au début même de la révolution, en janvier 1912, par l'importante maison d'édition chinoise de Changhaï, la Librairie-Imprimerie Commerciale, qui possède des succursales dans toutes les villes importantes de Chine et qui, au point de vue

de la facilité de diffusion des ouvrages, correspond à la maison Hachette en France ⁽¹⁾. C'est là où, en avril 1912, je me suis procuré le premier fascicule de cette œuvre intéressante.

Au dire des Chinois que j'ai consultés, la plupart des lettrés la connaissent et l'ont lue.

L'ouvrage ⁽²⁾ a été composé par le Bureau de traduction de la Librairie; c'est ce bureau qui est donné comme étant l'auteur du livre: celui-ci ne porte d'ailleurs l'indication d'aucune source, d'aucune référence.

Le volume est illustré avec de vieilles gravures sur bois provenant évidemment d'Europe; ces gravures représentent notamment: le Serment du Jeu de Paume, le château de Versailles, la prise de la Bastille, l'exécution de Louis XVI; il y a aussi les portraits de Robespierre, de Marat, de Rousseau, de M^{me} Roland, de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Napoléon, etc.

Le premier fascicule compte 173 pages de texte.

La matière est divisée en huit parties. Sous le titre: *Prolégomènes*, se trouve d'abord exposée la situation de la France sous la féodalité et au dix-huitième siècle; les deux chapitres suivants sont consacrés à la fin de l'ancien régime, sous les titres: *Apparition progressive des idées nouvelles* et *Esprit du gouvernement de Louis et prodromes de la Révolution*. Cela constitue la première partie.

Le premier chapitre de la seconde partie traite de l'ouverture de l'Assemblée nationale; puis se déroule l'histoire des événements sous les assemblées constituante, législative, sous la Convention; la septième partie traite de la Terreur et se termine à l'exécution de Robespierre; enfin la dernière partie, la huitième, qui ne compte que quatre pages, expose la réaction thermidorienne.

Cet ouvrage présente pour nous un double intérêt: un intérêt de psychologie politique, puisqu'il nous permet de saisir la pensée chinoise au moment où elle forme ses jugements sur un sujet qui nous est familier, et un intérêt plus proprement scientifique pour les sinologues. L'ouvrage contient, en effet, quantité d'expressions nouvelles, de mots nouveaux rendus nécessaires par la nouveauté du sujet pour des Chinois, et son étude ne peut être que très fructueuse pour les jeunes sinologues qui veulent arriver à lire sans trop de difficultés les journaux chinois. L'in-

⁽¹⁾ 上海四馬路中市。商務印書館

⁽²⁾ Son titre est: 法國革命戰史 *Histoire des luttes de la Révolution française*.

vasion des idées occidentales dans les esprits entraîne nécessairement toute une phraséologie appropriée qui enrichit la langue d'apports nombreux ; en l'espèce, ces apports sont considérables, et l'on peut affirmer que tout sinologue qui se contentera d'étudier les vieux livres ordinaires chinois sera incapable de rien comprendre à cette langue nouvelle et hors d'état de lire quelques lignes du plus modeste journal.

C'est pourquoi nous ne saurions trop recommander aux étudiants de s'exercer à traduire des passages de cette histoire de notre Révolution ; la connaissance qu'ils ont nécessairement des faits et des personnages dont il est traité dans l'ouvrage leur permettra de bien saisir le sens d'une foule de mots et de termes qu'ils chercheraient en vain dans les dictionnaires.

Quel est l'esprit dans lequel a été écrite cette histoire ? Les premières lignes du premier chapitre des Prolégomènes nous fixent tout de suite sur ce point. Ces premières lignes, les voici :

« Un coup de tonnerre qui ébranle l'univers, une tragédie tumultueuse, des douleurs, des joies extrêmes, telle fut la Révolution française.

« Certains prétendent que la Révolution française ne fut qu'un monstre à tête de tigre, à queue de serpent, ou bien une illusion sans consistance, une bulle de savon. Ah ! ceux qui parlent ainsi sont des gens qui n'ont guère d'esprit d'indépendance et qui jouissent à tort des bienfaits de la liberté.

« Pour celui qui l'examine d'un esprit impartial, le but de la Révolution fut de balayer les survivances féodales, de détruire les abus de la séparation des classes, d'établir un système d'égalité, d'organiser une société individualiste.

« Si l'on considère les divers objectifs que le peuple français visait directement (on constate) qu'il n'en atteignit alors qu'une partie ; néanmoins, c'est parce que la France est tenue pour la mère de la révolution, qu'elle occupe réellement sa position dans le monde. En cela son mérite est particulièrement remarquable⁽¹⁾. »

(1) 霹靂一聲。驚動天地。噐噐慘劇。悲絕快絕。此法國之革命也。或謂法國之革命。虎頭蛇尾耳。夢幻泡影耳。嘻。爲此說者殆全無獨立之性質。惡享自由之幸福者也。平心而論。此革命之目的。在掃除封建之餘習。打破門閥之積弊。抱持平等之主義。組織活潑之社會。法民此等目的

Toute l'histoire qui suit est écrite par des admirateurs de la Révolution française, et même par des républicains, qui blâment les vices et les abus de notre ancien régime. Toutefois, on sent que les auteurs se sont efforcés d'être impartiaux. Ils cherchent à rendre justice à nos rois lorsque ceux-ci ont fait des actes qui leur semblent louables. Cette observation s'applique particulièrement à ce qu'ils disent de la lutte du pouvoir royal contre les seigneurs féodaux, de l'œuvre d'affranchissement des communes. Par contre, ils consacrent de nombreuses notes à la vie privée des rois, dont, en bons lettrés confucianistes, ils blâment l'immoralité. Les aventures de François I^{er} et de la belle Ferronnière, les rapports d'Henri IV, de Louis XIV, de Louis XV et de leurs maîtresses ne trouvent pas grâce devant eux.

Une des parties de l'ouvrage les plus dignes de retenir l'attention est celle où ils exposent le caractère philosophique des idées qui amenèrent la crise de 1789. Il est intéressant de suivre leur pensée sur ce point : cela permet de comprendre la transformation accomplie depuis un quart de siècle dans l'esprit des lettrés.

« En effet, dit le texte, le développement des connaissances humaines commença avec le progrès quotidien des sciences ; l'esprit de recherche des savants de l'époque se porta en deuxième lieu sur la philosophie, l'astronomie, la géologie, les mathématiques, ainsi que sur tous les sujets métaphysiques, et se propagea, s'éclaira, se renouvela avec les jours et se différença avec les mois ; les traditions du passé, les idées des anciens furent examinées et scrutées ; le vrai et le faux, le bien et le mal brillèrent d'un vif éclat. Aussi, abandonna-t-on les vieilles doctrines transmises par les anciens et soumit-on à la preuve les choses dans leur réalité ; les nouvelles doctrines, les nouvelles spéculations rationnelles se propagèrent comme le vent, bouillonnèrent comme le flux de la mer ; la foi craintive du temps passé fut dédaignée.

« En peu de temps, l'esprit de recherche des savants sortit petit à petit du domaine des sciences et envahit la politique, l'économie politique, la théologie ainsi que le domaine de la sociologie. On rejeta les vues des anciens. Le but que visait leur esprit n'était autre que de chercher les principes qui relient le gouvernement et la religion, de scruter les règles générales qui unissent la constitution et la législation, d'exa-

就直接上觀之。當時固僅達其半然法之所以能確立於世界上者。實以此革命爲之母。則其功固偉矣哉。

miner les devoirs sociaux et économiques et le principe des rapports juridiques.

« Les savants, tenant en main cette boussole, s'en servaient pour différencier la vérité de l'erreur.

« Aussi, aux regards de l'esprit humain apparurent deux sortes de sociétés, la société rationnelle et la société réelle. Si l'on comparait la société, la religion et le gouvernement rationnels avec la société, la religion et le gouvernement réels, l'étendue de leurs divergences était plus grande que la profondeur du ciel ⁽¹⁾. »

Ces lignes accusent nettement la tendance intellectuelle des auteurs. Ceux-ci font leur l'esprit scientifique occidental qui n'admet la tradition que dans la mesure où elle est prouvée aux regards de la raison.

Ce grand changement intellectuel qui a transformé l'Occident exerce maintenant son action en Chine. C'est lui qui a rendu possible la chute de la dynastie, la révolution de 1911; c'est lui qui fait actuellement rejeter les autorités traditionnelles, politiques et philosophiques. Dernièrement, le Parlement chinois ne refusait-il pas, après longue discussion, d'admettre le confucianisme comme religion d'État?

⁽¹⁾ 人智發達。其端開於有形學之日益進步。當時學者攻究之精神。次第移注於物理學。天文學。地質學數學上。及其餘理學上之諸題目。傳播發明。日新月異。舉舊來之傳說。前人之思想。觀察解析。眞僞是非。明若觀火。於是捨先人傳來之舊說。而確證諸事實。新學說。新理想。風發潮湧。舉前所畏敬信仰者視之蔑如。未幾而學者考究之精神又漸出有形學之範圍。而侵入於政治學。理財學。神學。及社會法之範圍。棄其先人之意見。其精神目的所注射。無非尋繹政府宗教之原理。探索政體制度之通則。推考社會與財產義務。與權利關係之原因。學者執此方針。以別是非。於是箇人心目中。產出二種社會。一爲道理上之社會。一爲實際上之社會。若道理上之政府社會宗教。與實際上之政府社會宗教相比例。其相去之程度。不啻天淵。

Tout ce passage illustre bien ce que nous avançons au sujet du grand nombre d'expressions nouvelles qui pénètrent actuellement dans la langue chinoise et dans le style écrit. Il est extrait du chapitre 1^{er} du second livre : *Les dernières années de l'ancien régime. L'apparition des idées nouvelles* (p. 1 et 2).

Aussi, ne faut-il pas s'étonner de ce que les historiens adaptateurs soient pleins d'admiration pour Voltaire, Rousseau, Montesquieu, les principaux des Encyclopédistes, qu'ils les aient portraicturés et louangés, comme les pères de la civilisation moderne, comme les vrais semeurs de la liberté humaine.

Bien que cette histoire de notre Révolution, d'ailleurs bien composée, soit très exacte dans l'ensemble, on y relève quelques erreurs curieuses qui sont comme la signature chinoise des auteurs.

Ainsi nous lisons, à la page 20 de la deuxième partie, les lignes suivantes : « Le parti révolutionnaire détruisit bien des choses ; la première à laquelle il mit la main fut la capture de la prison de la Bastille.

« En 1769, Charles V en commença la construction qui fut terminée en 1783. Dans l'intention de ses fondateurs, elle fut primitivement élevée contre l'armée anglaise pour garder Paris ; puis on la transforma soudain en prison. Les nobles, les prêtres, les philosophes, les auteurs, les éditeurs qui avaient commis quelque faute étaient jetés dedans.

« Ce fut sous Louis XV que les prisonniers furent le plus nombreux. Chaque année les accusés arrêtés secrètement que recevait l'intendant de la prison, n'étaient pas moins, dit-on, de cinquante mille. . .⁽¹⁾ »

Ces erreurs de date et de quantité sont peu importantes ; mais elles ont pour nous une valeur d'indication ; un Occidental ne les aurait pas commises.

Nous avons relevé une autre erreur intéressante. Les auteurs chinois n'ont compris qu'à moitié le rôle du prêtre qui assista Louis XVI à ses derniers moments. À la page 6 de la sixième partie, une gravure représente l'exécution du roi. Celui-ci est debout sur la guillotine, tourné vers le peuple ; à côté de lui se trouvent un prêtre qui lui montre le ciel et deux bourreaux dont l'un lie les mains au roi et l'autre fait fonctionner le couperet ; le troisième aide est sous l'échafaud occupé à préparer le panier,

⁽¹⁾ 革命黨之破壞事業。其第一著手。在奪巴士的獄。巴士的者。千七百六十九年。西亞路五世。始建築之。千七百八十三年告成。其初意本以防英軍。衛巴黎。既忽變為牢獄。凡華族。教徒。哲學者。著述家。出版人等。有得罪者。即投其中。路易十五世時。入是獄者其數最多。每歲典獄所領收之祕密逮捕狀。不下五萬道云。(第二編。二十。)

Les transcriptions des noms propres *Charles* et *Bastille* sont évidemment l'œuvre de gens du Sud ou de Changhaï.

il est peu visible. Au bas de l'échafaud, Santerre, à cheval, lève son sabre et commande aux tambours qui sont près de lui. Au fond, on voit un des palais de la place de la Concorde.

Voici comment cette scène est décrite :

« A dix heures du matin, le roi déchu sortit en voiture pour se rendre au lieu du supplice ; il y avait le bonze des formules expiatoires qui le suivait. A ce moment, le roi déchu avait les mains liées derrière le dos et il devait subir la honte de voir couper ses cheveux ; il demanda qu'on la lui évitât : les députés n'y consentirent pas ; puis il demanda à parler à son confesseur ; ils y consentirent.

« Sur ce, le roi monta abattu sur le lieu du supplice et s'écria d'une voix forte : « Peuple français, écoute mes paroles ; je suis accusé et je meurs innocent ; je pardonne à mes ennemis ; j'espère que la France... » Il n'acheva pas. Santerre s'écria : « Bourreaux, où êtes-vous ? » Soudain on entendit le bruit du tambour ; le roi déchu gardait le silence, puis trois bourreaux montèrent sur l'estrade où se trouvait le roi, tranchèrent sa tête et crièrent : « Descendant de Saint-Louis, montez au ciel ! »

« Alors, le chef des bourreaux s'avança sur la guillotine, prit la tête du roi déchu, fit trois fois le tour de l'estrade pour la montrer aux citoyens en criant très haut : « Voici le chef de Louis le rebelle, qui a voulu porter atteinte à nos libertés populaires : Toi, peuple, regarde-là ! »

« Lorsqu'il eut fini, la foule s'écria d'une seule voix : « Vive le régime républicain ! » ; les troupes également s'écrièrent : « Vive le peuple ⁽¹⁾ ! »

(1) 牛前十時。廢王出馬車。赴刑場。有懺悔僧隨之。而時廢王面縛。恥受斷髮之辱。乞免。議員不許。後以懺悔僧言。許之。於是廢王慨然登刑場。高聲呼曰。法民聽朕言。朕今坐無罪死。朕今寬恕朕之敵。望法國。語未畢。沙拿路大呼曰。削手何在。忽聞鼓聲震耳。廢王默然無聲。繼而三名削手。登廢王之臺。斷其首。呼曰。聖路易之子孫昇天矣。於是削手長趨刑場。執廢王之首。繞刑場三周。以示人民。高聲呼曰。此妨害我國民自由。叛逆路易之首級也。我國民亦見之乎。語方畢。羣民衆口一辭。大呼共和政治萬歲衆兵亦大呼曰。國民萬歲。(第六編。七)

Même observation que ci-dessus au sujet du nom propre de Santerre, transcrit en 官話 Chanalou.

Il est ici visible que l'auteur chinois s'est guidé sur la gravure pour composer ce morceau. Comme, d'après les historiens, il y avait effectivement trois bourreaux, il a pris pour le chef de ceux-ci l'abbé Edgeworth de Firmont, à cause de sa robe, sans doute, et il n'a pas compris le rôle du valet de l'exécuteur, le troisième bourreau, qui, en grande partie caché sous la guillotine, apprête le panier destiné au cadavre ; c'est pour cela qu'il met dans la bouche des bourreaux la phrase célèbre, que l'abbé Edgeworth a d'ailleurs nié avoir prononcée : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »

Ces erreurs de détail sont en somme sans importance, elles n'enlèvent pas sa valeur à l'œuvre, et quiconque lira cette histoire de notre Révolution trouvera que celle-ci est exactement présentée et qu'elle correspond bien à ce qu'en ont dit nos principaux auteurs, à ce qui est désormais acquis à l'histoire.

Cet ouvrage était un acte de propagande ; les novateurs qui l'ont écrit comptaient bien s'en servir comme d'un instrument de guerre contre la dynastie Tartare-Mandchoue qu'ils voulaient renverser, en mettant sous les yeux des Chinois l'exemple d'un grand peuple qui a su détruire chez lui le pouvoir absolu.

Dans les dernières lignes, ils laissent clairement entendre leur pensée.

« Ah ! disent-ils en guise de conclusion, si nous considérons la France, (nous voyons que) avant Louis XVI, la famille royale festoyait à la Cour ; la noblesse se vautrait dans le plaisir à la Cour et à la ville, le clergé pratiquait son obstruction dans les capitales des provinces, tous rognaien la substance du peuple, l'écorchaient à vif, l'opprimaient, l'entravaient ; dans son malheur il n'avait pas un jour (de repos) ; la misérable plèbe était continuellement courbée sous une constitution absolue, elle ne pouvait guère connaître la joie de vivre.

« Mais, bientôt, plus l'oppression augmenta, plus les forces de résistance se développèrent ; les philosophes apparurent, préconisant la liberté, prônant l'égalité. Dès que la tempête se leva, plus elle s'étendit, plus elle monta haut ; elle envahit tout, rien ne pouvait l'arrêter ; alors, il se joua une tragédie comme on n'en avait pas vue encore depuis l'antiquité ; on renversa l'ancien régime, on organisa une législation nouvelle, on se débarrassa des entraves, on quitta les chaînes. Depuis ce temps, le peuple français jouit grandement des bienfaits de la liberté et de l'égalité.

« Si nous considérons le passé, que de maux subissait le peuple français ! Nous avons envie de (nous désirons) pleurer sur lui.

« Si nous considérons les temps postérieurs (à la Révolution), de quels biens n'a pas joui le peuple français ! Nous voulons le féliciter (le saluer) !

« Il a exalté la personne humaine jusqu'au ciel d'où elle abaisse ses regards sur notre globe de poussière.

« Aujourd'hui, dans le monde, il y a des hommes qui, depuis longtemps sont misérables sous une constitution absolue et qui désirent vivement s'en débarrasser; le peuple de France marche devant eux, comme un précurseur ⁽¹⁾ ! »

Ainsi se termine ce premier livre de l'histoire de notre Révolution. Lorsqu'il parut, la dynastie venait d'être renversée, la République était proclamée depuis quelques jours. Le mouvement des esprits avait marché plus vite que ne l'espéraient les auteurs. Néanmoins, ce livre n'a pas actuellement une simple valeur historique : il est toujours un moyen de propagande pour les Chinois libéraux et républicains, car la Révolution chinoise est loin d'être terminée, le régime parlementaire à Pékin est encore dans l'enfance et combattu par les bénéficiaires de la situation ancienne.

En tout cas, ce livre est écrit dans un esprit visible de sympathie pour la France, et il est de nature à rapprocher la nouvelle société chinoise de la société française.

FARJENEL.

(1) 嗚呼。吾觀法國。當路易十六世以前。王族歌舞於宮廷。華族盤踞於朝市。教徒橫行於都會。腴民脂膏。剝民肌膚。壓制羈縻。慘無天日。蚩蚩者氓。日蟄伏於專制政體之下。幾不知有生人之樂。未幾而壓力愈加。抵抗力愈漲。哲學者出。提倡自由。主張平等。風潮一起。愈播愈高。橫流一決。不可遏抑。遂演出古今未有之慘劇。顛覆舊政。組織新法。脫羈絆。去桎梏。自時厥後。法之國民。大享受自由平等之幸福矣。由前而觀。慘哉法民。我欲哭之。由後而觀。快哉法民。我欲拜之。置身天上。下瞰塵球。今日世界中有久困於專制政體之下。而急思脫離之者。法之國民。導其先路矣。

SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 JUIN 1917.

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. CHAVANNES et HUART, *vice-présidents*; M^{lle} GETTY; MM. ALFARIC, ALLOTTE DE LA FUYE, AYMONTIER, BASMADJIAN, BESSIÈRES, BOURDAIS, BOUVAT, A.-M. BOYER, PAUL BOYER, CARATON, CASANOVA, CORDIER, DESTAING, FERRAND, FOUCHER, GAUDEFRY-DEMONBYNES, MAGLER, MADROLLE, MARESTAING, MEILLET, MORET, NAU, ROESKÉ, SCHWAB, SÉMÉLAS, SIDERSKY, VINSON, WOODS, *membres*.

Le procès-verbal de la séance générale du 22 juin 1916 est lu et adopté.

M. le PRÉSIDENT prend ensuite la parole :

« Depuis notre dernière séance, de nouveaux deuils nous ont touchés.

« Le nom de M. Ernest LEROUX était depuis longtemps, depuis 1871, associé à l'activité et aux publications de notre Société. C'était avec ses encouragements et un peu sous ses auspices qu'il avait fondé la maison d'édition d'où nous avons vu sortir tant de livres dont beaucoup intéressaient directement nos recherches. La curiosité en était devenue chez lui un goût personnel; de vieille date nous l'avons connu assidu à nos séances. Ce n'est pas trop de dire que M. LEROUX s'était fait, à sa manière, un collaborateur entreprenant et actif des études orientales. Nous ne saurions, sans une émotion sincère, voir disparaître la figure familière d'un collègue empressé, obligeant, sincèrement dévoué à notre œuvre à laquelle son nom sera resté mêlé pendant près de cinquante ans.

« À travers une double carrière dans la marine et dans les consulats, M. Claude BLANCHET avait trouvé moyen non seulement de poursuivre de fortes études chinoises, mais de s'initier à l'indianisme. Comme de ses maîtres, il s'était partout fait remarquer de ses chefs. Rappelé par les événements à l'activité militaire, il avait été maintenu en Chine dans un emploi pour lequel le recommandaient son expérience et ses aptitudes.

Il devait malheureusement y succomber trop tôt aux suites d'une maladie contractée dans ses missions. Notre collègue n'avait que trente-quatre ans. Nous saluons en lui le travailleur énergique, éclairé, et le vaillant serviteur du pays.»

M. CORDIER donne lecture du rapport de la Commission des censeurs. Des remerciements sont votés à la Commission des fonds.

Le projet de budget de l'année 1918 est adopté.

La Société donne pleins pouvoirs à M. Gaudefroy-Demombynes, membre de la Commission des fonds, pour toucher toutes les sommes allouées à la Société ou qui pourraient lui être allouées à l'avenir, et en donner quittance.

Une subvention de 1,000 francs est accordée pour la publication, par M. ALFARIC, d'un livre sur les Écritures manichéennes.

M. FOUCHER donne lecture de son rapport sur les communications échangées avec la Royal Asiatic Society en vue d'assurer un rapprochement plus étroit entre les deux Sociétés.

La Société, manifestant sa vive satisfaction sur l'entente dès à présent obtenue, décide que la Commission qui a été constituée pour suivre les négociations ⁽¹⁾ est prorogée pour une année et son pouvoir étendu à tout ce qui concerne ou intéresse la fédération avec les associations similaires des pays alliés.

Sur la proposition de l'un de ses membres, la Société vote la résolution suivante :

En présence des violations du droit, des crimes, des destructions barbares et sans excuses officiellement constatés à la charge du gouvernement et du commandement allemands, et universellement glorifiés par la presse allemande,

La Société Asiatique, si elle ne peut ni ne prétend abolir le fait de l'hommage qu'elle a cru devoir rendre à certains mérites scientifiques,

Déclare que, vis-à-vis des ressortissants des nations ennemies dont il

(1) Elle comprend : MM. Senart, Chavannes, Huart, Cordier, Sylvain Lévi et Foucher, secrétaire.

n'est pas à sa connaissance qu'ils aient rien fait pour se dégager de leur part dans les responsabilités collectives, il lui est impossible dorénavant de se commettre à aucune relation personnelle, qu'elle considère donc comme supprimés, en ce qui les concerne, tous liens effectifs de confraternité attachés en principe au titre de membre honoraire.

M. Woods donne un exposé de la théorie de la connaissance dans le système Yoga de Patanjali.

M. le PRÉSIDENT, au nom de la Société, remercie M. Woods d'avoir bien voulu lui réserver cette communication concernant un sujet sur lequel sa haute compétence est connue. Il y voit, non seulement un témoignage de sympathie personnelle pour notre Société, mais encore un premier symbole de ce rapprochement avec la Société Orientale Américaine, qui est dans notre pensée et dans nos vœux; il se félicite que, coïncidant avec l'arrivée parmi nous du général Pershing et de ses officiers, cette manifestation amicale atteste un désir réciproque de maintenir entre l'Amérique et la France une union aussi cordiale dans le travail pacifique que dans la guerre libératrice.

M. ALFARIC lit ensuite une étude sur la *Vie chrétienne du Bouddha*, destinée au *Journal asiatique*.

M. MEILLET résume un travail sur le caractère de la langue des Gâthâs de l'Avesta, que l'on trouvera également dans le *Journal*.

Il est procédé au dépouillement du scrutin. Tous les membres sortants sont réélus. Sont nommés, en outre :

Vice-président, M. HUART, désigné par le Conseil, en remplacement de M. MASPERO;

Trésorier, M. ALLOTTE DE LA FUÏE, désigné par le Conseil, en remplacement de M. le marquis DE VOGÜÉ;

Rédacteur-gérant par intérim du *Journal asiatique*, en l'absence de M. FINOT, M. HUART, proposé par le Bureau;

Membres de la Commission des fonds; MM. SCHWAB et GAUDEPROY-DEMONBYNES, désignés par le Conseil, en remplacement de MM. HUART et ALLOTTE DE LA FUÏE;

Censeur, M. GUIMET, proposé par le Bureau, en remplacement de M. HOUDAS;

Membre du Conseil pour 1917-1920, M. VERNES, désigné par le Conseil, en remplacement de M. SCHWAB;

Membre du Conseil pour 1917-1919, M. l'abbé A.-M. BOYER, désigné par le Conseil, en remplacement de M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES;

Membre du Conseil pour 1917-1918, M. DELAFOSSE, désigné par le Conseil, en remplacement de M. HOUDAS.

En raison de l'absence de nombreux membres, la nomination d'un secrétaire adjoint, en remplacement de M. HALÉVY, est renvoyée à la fin de la guerre.

La séance est levée à 5 heures.

RAPPORT

DE LA COMMISSION DES CENSEURS

SUR LES COMPTES DE L'ANNÉE 1916.

MESSIEURS,

J'ai le vif regret d'être aujourd'hui seul à signer le rapport de la Commission des censeurs sur les comptes de l'année 1916. Depuis des années, j'avais l'habitude d'ajouter mon nom à celui de mon excellent collègue Hondas sur lequel retombait la part principale de la tâche facile qui incombe à vos censeurs une fois dans l'année. Nous avons eu la douleur de le perdre depuis notre dernière assemblée générale et je saisis cette occasion pour joindre aux paroles prononcées par notre président, l'expression de mes regrets personnels.

Les dépenses de la Société qui s'élevaient en 1915 à 20,887 fr. 32, sont descendues en 1916 à 15,911 fr. 67, quoiqu'elles comprennent l'indemnité du rédacteur du *Journal* pour les deux années, mais il faut ajouter que les frais d'impression du *Journal* qui montaient en 1914 à 16,076 fr. 29 n'ont été en 1915 que de 7,831 fr. 29; il nous a été possible d'acheter 10 obligations du Nord 3 p. o/o.

Les recettes de 1915 étaient de 24,019 fr. 76 contre 27,211 fr. 86 en 1916, mais il convient de noter que ce dernier chiffre comprend le remboursement de 10 obligations Nord. La rentrée des cotisations, 35 au lieu de 56, a été plus difficile en 1916 qu'en 1915; il n'y a pas lieu de s'en étonner pendant la guerre; en revanche, au lieu de 44 abonnements au *Journal asiatique* versés en 1915, 79 ont été payés en 1916; d'autre part, la vente des publications de la Société a monté en 1916 à 1,011 francs au lieu de 511 francs en 1915.

Malgré les circonstances difficiles que traverse notre Compagnie, comme les autres sociétés savantes d'ailleurs, on ne peut que se féliciter que la Commission des fonds ait su diminuer les dépenses en présence des recettes moindres et je propose à l'assemblée générale de lui voter, et à son principal membre en particulier qui passe vice-président de la Société, des remerciements et de vouloir bien approuver les comptes.

Henri CORDIER.

RAPPORT DE M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES

AU NOM DE LA COMMISSION DES FONDS

ET COMPTES DE L'ANNÉE 1916.

Les comptes de l'année 1916 ont été établis par M. Clément Huart, et la Commission des fonds le remercie d'avoir, une dernière fois, accompli si exactement cette tâche délicate.

Dans le budget définitif de 1916, deux points doivent retenir l'attention. Tout d'abord, dans les dépenses, qui ont été d'une façon générale réduites au strict nécessaire, l'ensemble de celles qui concernent la publication du *Journal* a atteint la somme importante de 10,552 fr. 72; ce chiffre témoigne de l'activité que la Commission du *Journal* a déployée, non seulement pour lui rendre dans l'avenir sa périodicité régulière, mais aussi pour effacer toute trace des retards de publication, causés par les premiers mois de la guerre.

Il faut signaler, d'autre part, la faiblesse des recettes provenant des cotisations et des abonnements. Cette insuffisance résulte de diverses circonstances qui sont des conséquences de la guerre, et ce n'est que quand celles-ci auront cessé qu'il y aura lieu de compter sur des ressources normales, et sans doute de les élargir par l'accroissement du nombre des membres de la Société. — Dans le projet de budget de 1918, il a paru utile de tenir compte de cet abaissement des recettes en 1916, tout en escomptant une légère augmentation pour 1918. C'est ainsi que les prévisions de recettes ont été diminuées de 3,775 francs. Des réductions de dépenses de même valeur ont été opérées sur divers articles, qui restent cependant pourvus au delà des dépenses effectuées en 1916.

M. G.-D.

DÉPENSES.

Honoraires du libraire pour le recouvrement des cotisations.....	202' 00	} 686' 70
Frais d'envoi du <i>Journal asiatique</i>	405 00	
Port de lettres et de paquets reçus.....	22 20	
Frais de bureau du libraire.....	57 50	
Honoraires du bibliothécaire.....	1,800 00	} 3,683 40
Service et étrennes.....	382 00	
Chauffage, éclairage, frais de bureau.....	340 60	
Impression et envoi des lettres de convocation.....	480 65	
Honoraires des auteurs.....	1,010 15	
Reliure et achat de livres nouveaux.....	236 20	} 1,798 75
Abonnement aux journaux et revues.....	42 25	
Rédaction du catalogue.....	Mémoire	
Clichés de la photogravure Raymond.....	263 80	
Clichés de la photogravure Catala.....	840 00	
Subvention au Comité du Livre.....	50 00	
Contribution mobilière et taxes municipales.....	251 59	
Contribution des portes et fenêtres.....	35 41	
Assurance contre l'incendie.....	79 50	
Entretien du mobilier.....	Mémoire	
Frais d'impression du <i>Journal asiatique</i> en 1915.....	7,831 29	} 8,427 77
Mémoires supplémentaires de l'exercice 1916.....	596 48	
Indemnité au rédacteur pour 1915.....	600 00	} 1,200 00
Indemnité au rédacteur pour 1916.....	600 00	
Société générale. Droits de garde, timbres, etc.....		115 05
TOTAL des dépenses de 1916.....		15,911 67
Achat de 10 obligations du Nord 3 o/o.....		3,480 00
Avances entre les mains du bibliothécaire pour dépenses engagées.....		18 70
Espèces en compte courant à la Société générale au 31 décembre 1916.....		19,688 90
ENSEMBLE.....		39,099 27

L'ANNÉE 1916.

RECETTES.

35 cotisations de 1916.....	1,050 00	
29 cotisations arriérées.....	870 00	
1 cotisation à vie (2 ^e versement).....	100 00	4,611 00
79 abonnements au <i>Journal asiatique</i> (y compris les arriérés).....	1,580 00	
Vente des publications de la Société.....	1,011 00	
Intérêts des fonds placés :		
1 ^o Rente sur l'État 3 p. 0/0.....	1,800 00	
Legs Sanguinetti (en rente 3 p. 0/0).....	300 00	
2 ^o 20 obligations de l'Est (3 p. 0/0).....	288 00	
20 obligations de l'Est nouveau (3 p. 0/0).....	265 13	
3 ^o 60 obligations d'Orléans (3 p. 0/0).....	864 00	
4 ^o 52 obligations Lyon-fusion (3 p. 0/0) ancien.....	689 93	
58 obligations — — nouveau.....	771 03	
5 ^o 60 obligations de l'Ouest.....	864 00	
6 ^o 55 obligations du Nord.....	730 34	
7 ^o 79 obligations Crédit foncier 1883.....	1,083 21	
8 ^o 19 obligations communales 1906.....	262 28	
19 obligations communales 1891.....	200 10	
1 obligation communale 1912.....	6 57	12,630 51
9 ^o 28 obligations Est-Algérien (3 p. 0/0) [nominales].....	403 20	
8 obligations — — [au porteur].....	106 24	
10 ^o 44 obligations Méchéria.....	633 60	
11 ^o 1 obligation des Messageries maritimes.....	15 85	
12 ^o 72 obligations du Crédit foncier égyptien (3 1/2 p. 0/0)....	1,260 00	
13 ^o 2 actions du Crédit foncier hongrois. (<i>Mémoire.</i>).....		
14 ^o 11 obligations Gaz et Eaux de Tunis.....	203 50	
15 ^o 20 obligations de la Dette privilégiée égyptienne (3 1/2 p. 0/0).....	372 70	
16 ^o 19 obligations de la Dette unifiée d'Égypte.....	401 60	
24 obligations — —.....	507 28	
Rente 5 p. 0/0 (emprunt 1915).....	550 00	
Intérêts des fonds déposés à la <i>Société générale</i>	51 95	
Souscription du Ministère de l'Instruction publique.....	2,000 00	
Crédit alloué par l'Imprimerie nationale (pour 1915) en dégrèvement des frais d'impression du <i>Journal asiatique</i>	3,000 00	5,000 00
Remboursement de 10 obligations Nord.....		4,970 35
TOTAL des recettes de 1916.....		
27,211 86		
Espèces en compte courant à la <i>Société générale</i> au 31 décembre de l'année précédente (1915).....		11,887 41
TOTAL égal aux dépenses et à l'encaisse au 31 décembre 1915.....		
39,099 27		

BUDGET DE

DÉPENSES.

Honoraires du libraire pour le recouvrement des cotisations.....	300 ^f 00	}	900 ^f 00
Frais d'envoi du <i>Journal asiatique</i>	500 00		
Port de lettres et de paquets reçus.....	40 00		
Frais de bureau du libraire.....	60 00		
Honoraires du bibliothécaire.....	1,800 00	}	4,220 50
Service et étrennes.....	500 00		
Chauffage, éclairage, frais de bureau.....	600 00		
Impression et envoi des lettres de convocation.....	200 00		
Entretien du mobilier.....	500 00		
Reliure et achat de livres nouveaux.....	470 50		
Abonnements aux journaux et revues.....	50 00		
Souscriptions et subventions.....	100 00		
Contribution mobilière et taxes municipales.....	251 60	}	366 50
Contribution des portes et fenêtres.....	35 40		
Assurance contre l'incendie.....	79 50		
Réserve statutaire.....	1,263 00	}	17,513 00
Frais d'impression du <i>Journal asiatique</i>	14,000 00		
Indemnité au rédacteur.....	600 00		
Honoraires des auteurs.....	1,500 00		
<i>Société générale</i> , droits de garde, timbres, etc.....	150 00		
TOTAL des dépenses.....			23,000 00

L'ANNÉE 1918.

RECETTES.

Cotisations.....	3,205 ^f 00	}	5,305 ^f 00
Abonnements.....	1,600 00		
Vente des publications de la Société.....	500 00		
Intérêts des fonds placés.....	12,630 00	}	12,695 ^f 00
Intérêts des fonds disponibles en compte courant.....	65 00		
Souscription du Ministère de l'instruction publique.....			2,000 00
Crédit de l'Imprimerie nationale.....			3,000 00
			<hr/>
Total des recettes.....			23,000 00
			<hr/>



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME IX, XI^E SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
La fin du Moyen Empire égyptien. Compléments (M. R. WEILL).....	5
Punica [<i>suite</i>] (M. J.-B. CHABOT).....	145
La fin du Moyen Empire égyptien. «Livre des Rois» (M. R. WEILL)...	193
Interprétation de quelques bas-reliefs du Gandhâra (M. A. FOUCHER)...	257
Un <i>dahîr</i> chérifien du sultan 'Abdallâh, fils de Moulaye Ismâ'il (M. A. BEL).	283
Un document turc sur l'expédition de Djerba en 1560 (M. Cl. HUART).	291
Inscriptions arabes de Fès (M. A. BEL).....	303
Notes lexicographiques et textes assyriens inédits (M. H. POGNON).....	374
Révélation et légendes. Méthodius. Clément. Andronicus. (M. F. NAV).	415
Études assyriennes (M. C. FOSSEY):	473
Le lotus et la naissance des dieux en Égypte (M. A. MORET).....	499

MÉLANGES.

La plus ancienne mention du nom de l'île de Sumatra (M. G. FERRAND).	331
De quelques idéogrammes assyriens (M. Ch. VIROLLEAUD)	336

COMPTES RENDUS.

Janvier-février 1917 : A. BOISSIER, Seconde note sur la publication des textes divinatoires [assyro-babyloniens] du British Museum (M. Ch. VIROLLEAUD).....	167
---	-----

- Mars-avril 1917 : A. CHRISTENSEN, Le dialecte de Sāmnan; — Karl Sēss-
HEIM, Prolegomena zu einer Ausgabe der im Britischen Museum zu
London verwahrten «Chronik des Seldschugischen Reiches»; — Her-
bert Adams GIBBONS, The Foundation of the Ottoman Empire; —
А. Э. Шмидт, 'Абд-ел-Ваххаб-аш-Ша'раний († 97-13565 г.) и
его книга разсыпанных жемчужин; — Three Persian Songs;
selected by J. H. RAYNER; — Dulcie Lawrence SMITH, The Poems of
Mu'tamid, King of Seville; — Francisco CODERA, Estudios críticos
de historia árabe española (M. Cl. HUART). — H. MONIER, Catalogue
général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire : manuscrits
coptes (M. L. DELAPORTE)..... 343
- Mai-juin 1917 : ABŪ'L MAHĀSIN IBN TAĠHRĪ BIRDĪ's Annals (M. Cl. HUART).
— G. MILLET, L'école grecque dans l'architecture byzantine; — P. Ba-
sile D^r SARGHISSIAN, Մայր ցույցով հայերէն ձեռագրոց մասե-
րաւորութիւն միջնադարեանց և Վենետիկ կառոյ առաջին յորի-
նեց հ. Բարսեղ վ. Սարգիսեան միջնադարեան ուխտէն (M. F.
MACLEN). — G. BECCARI, Rerum Aethiopicarum Scriptores occiden-
tales inediti a saeculo xvi ad xix (M. A. GUÉRINOT). — M. SCHWAB,
Homélies judéo-espagnoles; — Société biblique de Paris: La Bible du
Centenaire (M. D. SIDERSKY)..... 515

CHRONIQUE ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

- Janvier-février 1917..... 171
- Mai-juin 1917..... 529

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

- Procès-verbal de la séance du 12 janvier 1917..... 175
- Annexe au procès-verbal : Le serpent d'airain fabriqué par Moïse
(M. M. VERNES)..... 177
- Procès-verbal de la séance du 9 février 1917..... 178
- Annexes au procès-verbal : Un bas-relief assyrien du Musée du Louvre
(D^r G. CONTENAU). — Utilisation religieuse des monuments mégalithiques
par les anciens Hébreux : Galgala et le Sinaï (M. M. VERNES). 181
- Procès-verbal de la séance du 9 mars 1917..... 357
- Procès-verbal de la séance du 4 avril 1917..... 359
- Annexe au procès-verbal : Les écritures sémitiques anciennes et mo-
dernes (M. D. SIDERSKY)..... 361

TABLE DES MATIÈRES.

	557
Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque.....	364
Procès-verbal de la séance du 11 mai 1917.....	533
Annexe au procès-verbal : Comment les Chinois ont compris la Révolution française (M. FARJENEL).....	535
Procès-verbal de la séance générale du 14 juin 1917.....	544
Rapport de la Commission des censeurs sur les comptes de l'année 1916.	548
Rapport de M. Gaudefroy-Demombynes au nom de la Commission des fonds et comptes de l'année 1916.....	549
Budget de l'année 1918.....	552

Le gérant :

CL. HUART.



"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.